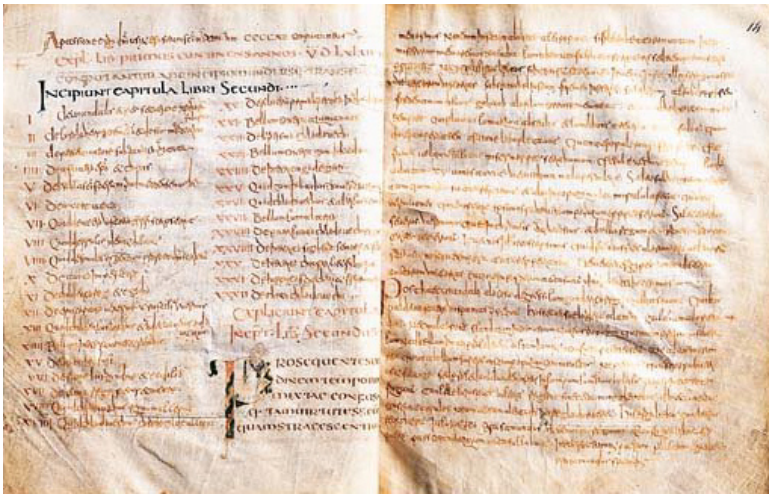
Grégoire de Tours (538-594)

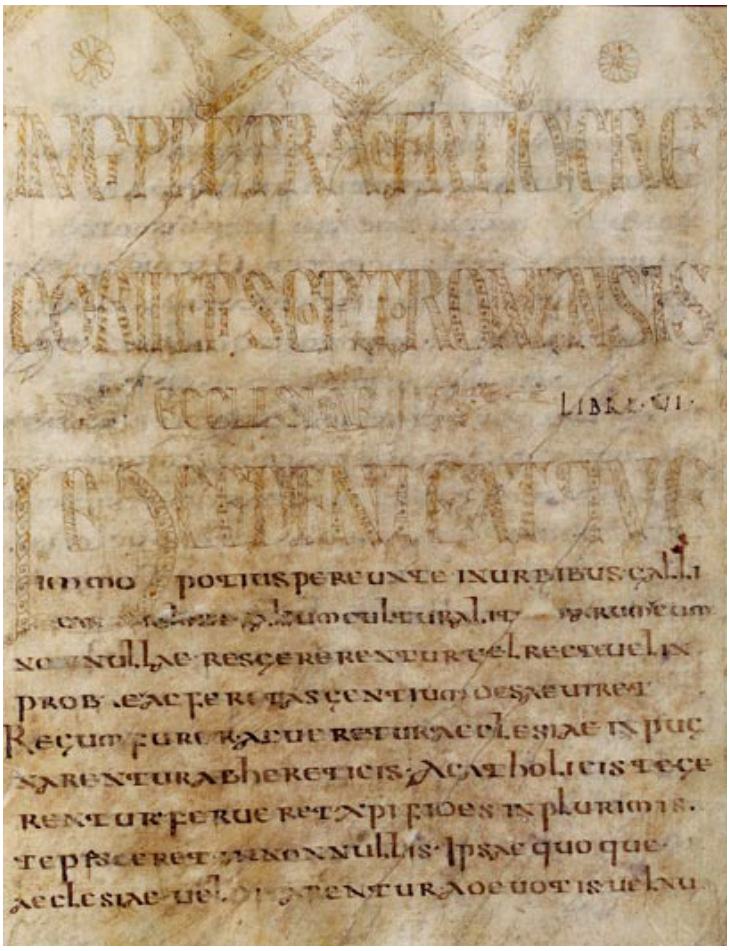
Histoire des Francs

Traduction de François Guizot
1861



Contenu

Notice sur Grégoire de Tours
Préface de Grégoire de Tours
Mémoires de Grégoire de Tours — Histoire des Francs
Livre second
Livre troisième
Livre quatrième
Livre cinquième
Livre sixième
Livre septième
Livre huitième
Livre neuvième
Livre dixième
Également Disponible
Notes de bas de page



Notice sur Grégoire de Tours

Du cinquième au douzième siècle, le clergé presque seul a écrit l'histoire. C'est que seul qui savait écrire, a-t-on dit. Il y en a encore une autre raison, et plus puissante peut-être. L'idée même de l'histoire ne subsistait, à cette époque, que dans l'esprit des ecclésiastiques ; eux seuls s'inquiétaient du passé et de l'avenir. Pour les barbares brutaux et ignorants, pour l'ancienne population désolée et avilie, le présent était tout ; de grossiers plaisirs ou d'affreuses misères absorbaient le temps et les pensées ; comment ces hommes auraient-ils songé à recueillir les souvenirs de leurs ancêtres, à transmettre les leurs à leurs descendants ? Leur vue ne se portait point au-delà de leur existence personnelle ; ils vivaient concentrés dans la passion, l'intérêt, la souffrance ou le péril du moment. On a tort de croire que, dans les premiers temps surtout, le clergé seul sût écrire ; la civilisation romaine n'avait pas disparu tout à coup ; il restait, dans les cités, des laïques naguère riches, puissants, lettrés, d'illustres sénateurs, comme les appelle Grégoire de Tours. Mais ceux-là même tombèrent bientôt dans le plus étroit, le plus apathique égoïsme. A l'aspect de leur pays ravagé, de leurs monuments détruits, de leurs propriétés enlevées, au milieu de cette instabilité violente et de cette dévastation sauvage, tout sentiment un peu élevé, toute idée un peu étendue s'évanouit ; tout intérêt pour le passé ou l'avenir cessa : ceux qui étaient vieux et usés crurent à la fin du monde ; ceux qui étaient jeunes et actifs prirent parti, les uns dans l'Église, les autres parmi les barbares eux-mêmes. Le clergé seul, confiant en ses croyances et investi de quelque force, continua de mettre un grand prix à ses souvenirs, à ses espérances et comme seul il avait des pensées qui ne se renfermaient pas dans le présent, seul il prit plaisir à raconter à d'autres générations ce qui se passait sous ses yeux.

De tous les monuments qu'il nous a transmis sur ce long et sombre chaos, le plus important est, à coup sûr, l'Histoire ecclésiastique des Francs de Grégoire de Tours ; titre singulier[1] et qui révèle le secret de l'état social à cette époque. Ce n'est pas l'histoire distincte de l'Église, ce n'est pas non plus l'histoire civile et politique seule qu'a voulu retracer l'écrivain ; l'une et l'autre se sont offertes en même temps à sa pensée, et tellement unies, qu'il n'a pas cru pouvoir les séparer. Le clergé et les Francs, c'était alors en effet toute la société, la seule du moins qui prît vraiment part aux événements et pût prétendre à une histoire. Le reste de la population vivait et mourait misérable, inactif, ignoré.

L'origine de Grégoire de Tours semblait le vouer à l'Église ; la famille de sa grand'mère Léocadie, l'une des plus considérables du Berry, avait donné au christianisme Vettius Epagatus, l'un des premiers et des plus illustres martyrs des

Gaules ; son père Florentius et sa mère Armentaria descendaient l'un et l'autre de S. Grégoire, évêque de Langres ; il avait pour grand oncle Saint Nicet, évêque de Lyon, et pour oncle Saint Gal, évêque de Clermont ; tous les souvenirs de ses ancêtres se rattachaient aux épreuves ou aux triomphes de la foi ; et, lorsqu'il naquit en Auvergne le 30 novembre 539, sa famille y était depuis longtemps distinguée par les grandeurs religieuses et mondaines. La naissance d'un frère nommé Pierre et d'une sœur dont on ignore le nom, avait précédé la sienne ; mais soit que la renommée qu'il acquit plus tard ait rejailli sur son enfance, soit qu'en effet on eût remarqué en lui de bonne heure un penchant peu commun pour l'étude et la piété, tout indique qu'il fut, dès ses jeunes ans, l'objet de la prédilection et des espérances de tous ses parents. Il reçut en naissant les noms de George et de Florentius, son grand père et son père, et les a inscrits lui-même en tête de ses ouvrages ; ce fut seulement lorsqu'il parvint à l'évêché de Tours, que, d'après l'usage du temps, il prit le nom du plus illustre de ses ancêtres, Saint Grégoire, évêque de Langres, son bisaïeul. Son père mourut peu après sa naissance ; mais sa mère, femme d'un mérite distingué, à ce qu'il paraît, se voua avec passion à l'éducation d'un fils dont la faible complexion alarmait chaque jour sa tendresse, et dont les dispositions précoces promettaient à son orgueil maternel les plus douces joies. Les familles romaines n'avaient pas encore perdu tout souvenir d'un temps, non plus heureux pour le peuple en général, mais moins barbare et qui laissait quelque éclat aux anciennes grandeurs ; elles mettaient encore du prix à la science, aux lettres, à la gloire polie et humaine. L'Église seule leur offrait quelques moyens d'y parvenir. Le jeune Grégoire fut confié aux soins de son oncle Saint Gal, alors évêque d'Auvergne ; son grand oncle, Saint Nicet, évêque de Lyon, s'occupa aussi de ses progrès et de son avenir. Saint Avite, successeur de Saint Gal, lui porta la même affection. Saint Odon, abbé de Cluni, au dixième siècle, et qui a écrit sa vie, raconte avec complaisance les marques de dévotion fervente que donnait Grégoire encore enfant, et les miracles opérés en faveur de sa santé sur le tombeau de Saint Hillide. Mais il semble que la guérison ne fut jamais que momentanée ; car, dans un nouvel accès de maladie, le jeune homme, déjà ordonné diacre, se fit transporter à Tours, sur le tombeau de Saint Martin, alors la gloire des Gaules et l'objet de sa vénération particulière. Dans ce voyage, les citoyens de Tours le prirent en grande estime ; son esprit était animé, son caractère doux, son instruction plus étendue que celle de la plupart des prêtres, et il l'avait dirigée avec ardeur vers les sciences sacrées : Je ne m'occupe point, dit-il lui-même, de la fuite de Saturne, ni de la colère de Junon, ni des adultères de Jupiter ; je méprise toutes ces choses qui tombent en ruines, et m'applique bien plutôt aux choses divines, aux miracles de l'Évangile. Le peuple partageait ce sentiment ; c'était celui des meilleurs hommes de l'époque, de tous ceux qui conservaient quelque énergie morale, quelque goût vraiment actif pour le développement intellectuel, et lorsque le jeune Florentius retourna en Auvergne après avoir été guéri par l'intervention de Saint Martin, il laissa le peuple comme le clergé de Tours

pleins d'admiration pour la sainteté de son langage, de sa vie et de son savoir.

Il en reçut bientôt la preuve la plus éclatante. En 575, pendant un voyage qu'il fit, on ne sait pourquoi, à la cour de Sigebert roi d'Austrasie, auquel appartenait l'Auvergne, Euphronius, évêque de Tours, vint à mourir ; et d'une voix unanime, dit le biographe, le clergé et le peuple élurent à sa place Grégoire absent et âgé seulement de trente-quatre ans. Des députés partirent aussitôt pour aller solliciter du roi Sigebert la confirmation de ce choix. Grégoire hésita ; l'abbé de Cluni l'affirme du moins : sa jeunesse et sa mauvaise santé l'effrayaient ; mais Sigebert et la reine Brunehault joignirent leurs sollicitations à celles des députés ; il accepta, fut sacré par Egidius (Gilles), évêque de Reims, le 22 août 573, et partit aussitôt pour son évêché.

C'est dans les monuments du siècle, et surtout dans Grégoire de Tours lui-même, qu'il faut apprendre ce qu'était alors l'existence d'un évêque, quel éclat, quel pouvoir, mais aussi quels travaux et quels périls y étaient attachés. Tandis que la force avide et brutale errait incessamment sur le territoire, réduisant les pauvres à la servitude, les riches à la pauvreté, détruisant aujourd'hui les grandeurs qu'elle avait créées hier, livrant toutes choses aux hasards d'une lutte toujours imminente et toujours imprévue, c'était dans quelques cités fameuses, près du tombeau de leurs saints, dans le sanctuaire de leurs églises, que se réfugiaient les malheureux de toute condition, de toute origine, le Romain dépouillé de ses domaines, le Franc poursuivi par la colère d'un roi ou la vengeance d'un ennemi, des bandes de laboureurs fuyant devant des bandes de barbares, toute une population qui n'avait plus ni lois à réclamer, ni magistrats à invoquer, qui ne trouvait plus nulle part, pour son repos et sa vie, sûreté ni protection. Dans les églises seulement quelque ombre de droit subsistait encore et la force se sentait saisie de quelque respect. Les évêques n'avaient, pour défendre cet unique asile des faibles, que l'autorité de leur mission, de leur langage, de leurs censures ; il fallait qu'au nom seul de la foi, ils réprimassent des vainqueurs féroces ou rendissent quelque énergie à de misérables vaincus. Chaque jour ils éprouvaient l'insuffisance de ces moyens ; leur richesse excitait l'envie, leur résistance, le courroux ; de fréquentes attaques, de grossiers outrages venaient les menacer ou les interrompre dans les cérémonies saintes ; le sang coulait dans les églises, souvent celui de leurs prêtres, même le leur. Enfin ils exerçaient la seule magistrature morale qui demeurât debout au milieu de la société bouleversée, magistrature, à coup sûr, la plus périlleuse qui fût jamais.

Beaucoup d'évêques étaient fort loin de se montrer dignes d'une situation si difficile et si haute ; il n'est aucun désordre, aucun crime dont on ne rencontre, dans l'histoire du clergé de cette époque, d'effroyables exemples. Mais Grégoire de Tours fut de ceux qui s'en scandalisaient et quelquefois les reprenaient vertement. Je ne redirai point ici les événements de sa vie religieuse et politique ; il les a racontés

dans son histoire. On y verra que, soit qu'il s'agit de défendre ou le clergé en général, ou lui-même, ou les privilèges de son église, ou les proscrits qui s'y étaient réfugiés, soit qu'il fût appelé à maintenir ou à rétablir la paix dans sa ville, soit qu'il intervînt comme négociateur tour à tour employé par les divers rois Francs, il ne manqua ni de prudence ni de courage. On s'est étonné de sa superstition, de sa crédulité, de son ignorance, de son ardeur contre les hérétiques ; il faut bien plutôt s'étonner de ce qu'il ne s'est point attribué à lui-même le don des miracles qu'il accordait à tant d'autres, de ses efforts pour s'instruire, de la douceur qu'il témoigna souvent, même aux brigands qui avaient pillé son église et aux Ariens ou aux Juifs que ses arguments n'avaient pas convertis. Peu d'ecclésiastiques de son temps, il est aisé de s'en convaincre, avaient une dévotion, je ne dirai pas aussi éclairée, mais moins aveugle, et tenaient, en ce qui touchait à l'Église, une conduite aussi modérée. On lui a reproché la confusion de son histoire, les fables absurdes dont elle est semée, sa partialité pour les rois orthodoxes, quels que soient leurs forfaits, et tous ces reproches sont légitimes ; mais il n'est aucun de ses contemporains qui ne les mérite encore davantage, aucun qui, à tout prendre, ait agi avec autant de droiture, étudié avec autant de soin, et donné, dans ses écrits et sa vie, autant de preuves de bon sens, de justice et d'humanité.

Aussi obtint-il constamment, dans le cours de son épiscopat, l'affection du peuple de Tours et la considération des rois Barbares. Il faut bien se servir des termes qui répondent aux sentiments qu'éprouvaient alors les hommes, et qu'ils ont employés eux-mêmes, quelque emphatiques qu'ils nous paraissent aujourd'hui. Grégoire de Tours fut vénéré comme un des plus saints évêques, et admiré comme une des lumières de l'Église. Le voyage que, selon l'abbé de Cluni, il fit à Rome, en 592 ou 594, pour voir le pape Saint Grégoire le Grand, est fort douteux, car il n'en a parlé nulle part ; mais le récit du biographe n'en prouve pas moins quel éclat conservaient encore au dixième siècle son nom et sa mémoire. Arrivé devant le pontife, dit-il, il s'agenouilla et se mit en prières ; le pontife, qui était d'un sage et profond esprit, admirait en lui-même les secrètes dispensations de Dieu qui avait déposé, dans un corps si petit et si chétif, tant de grâces divines. L'évêque , intérieurement averti, par la volonté d'en haut, de la pensée du pontife, se leva, et le regardant d'un air tranquille : c'est le Seigneur qui nous a faits, dit-il, et non pas nous-même ; il est le même dans les grands et dans les petits. Le saint pape, voyant qu'il répondait ainsi à son idée, le prit encore en plus grande vénération, et eut tant à cœur d'illustrer le siège de Tours qu'il lui fit présent d'une chaire d'or qu'on conserve encore dans cette église.

Grégoire était en effet de très petite taille et sa mauvaise santé dura toute sa vie. Deux mois après son élévation à l'épiscopat, il fut atteint d'une maladie si grave que sa mère, malade elle-même et qui s'était retirée en Bourgogne, se hâta d'accourir, malgré les fatigues et les périls du voyage, auprès de son fils chéri. L'intervention de

Saint Martin réussit seule à guérir le nouvel évêque, qui bien des fois encore fut obligé d'y avoir recours. Enfin, le 17 novembre 593[3], les miracles même devinrent inefficaces ; l'évêque de Tours mourut à 54 ans, après 20 ans et quelques mois d'épiscopat, et fut élevé au nombre des saints.

Il laissait, en mourant, de nombreux ouvrages dont il avait pris soin de dresser lui-même la liste, et qui, à l'exception de quatre, sont parvenus jusqu'à nous ; en voici la liste et le sujet :

1°. L'Histoire Ecclésiastique des Francs.

2°. Un traité de la Gloire des Martyrs, recueil de légendes en cent sept chapitres, consacré au récit des miracles des martyrs.

3°. Un traité des Miracles de Saint Julien, martyr à Brioude en Auvergne, en cinquante chapitres.

4°. Un traité de la Gloire des Confesseurs, en cent douze chapitres.

5°. Un traité des Miracles de Saint Martin de Tours, en quatre livres.

6°. Un recueil intitulé, Vies des Pères, en vingt chapitres, et qui contient l'histoire de vingt-deux saints ou saintes de l'Église gallicane.

7°. Un traité des Miracles de Saint André, sur l'authenticité duquel on a élevé quelques doutes qui paraissent mal fondés.

Les ouvrages perdus sont :

1°. Un Commentaire sur les Psaumes.

2°. Un traité sur les Offices de l'Église.

3°. Une préface que Grégoire de Tours avait mise en tête d'un traité des Messes de Sidoine Apollinaire.

4°. Une traduction latine du martyre des sept Dormans.

Enfin on a attribué à Grégoire de Tours plusieurs écrits qui ne sont pas de lui.

De tous ces ouvrages, et malgré quelques faits ou quelques détails sur l'esprit et les moeurs du temps, épars dans les recueils de légendes, l'histoire ecclésiastique des Francs est le seul qui soit demeuré pour nous important et curieux. Tout porte à croire que cg, fut le dernier travail de l'auteur ; son récit s'étend jusqu'en 591, époque voisine de sa mort, et presque tous ses autres ouvrages y sont cités, tandis que l'histoire des Francs ne l'est dans aucun. Elle est divisée en dix livres. Le

premier, résumé absurde et confus de l'histoire ancienne et universelle du monde, serait aussi dépourvu d'intérêt que de vérité chronologique s'il ne contenait quelques détails sur l'établissement du christianisme dans les Gaules ; détails de peu de valeur, il est vrai, quant à l'histoire des événements, mais qui peignent naïvement, et quelquefois avec charme, l'état des esprits et des moeurs ; peu d'anecdotes de ce temps sont plus touchantes, plus poétiques même que celle des deux Amans : ce livre finit à la mort de Saint Martin de Tours, en 397. Le second livre s'étend de la mort de Saint Martin à celle de Clovis Ier, c'est-à-dire, de l'an 397 à l'an 511. Le troisième, de la mort de Clovis Ier à celle de Théodebert Ier, roi d'Australie, de l'an 511 à l'an 547. Le quatrième, de la mort de Théodebert Ier à celle de Sigebert Ier, roi d'Austrasie, de l'an 547 à l'an 575. Le cinquième comprend les cinq premières années du règne de Childebert Ier, roi d'Australie, de l'an 575 à l'an 580. Le sixième finit, à la mort de Chilpéric, en 584. Le septième est consacré à l'année 585. Le huitième commence au voyage que fit le roi Gontran à Orléans, au mois de juillet 585, et finit à la mort de Leuvigild, roi d'Espagne, en 586. Le neuvième s'étend de l'an 587 à l'an 589. Le dixième enfin s'arrête à la mort de Saint Yrieix, abbé en Limousin, c'est-à-dire, au mois d'août 591[4]. L'ouvrage entier comprend ainsi, à partir de la mort de Saint Martin, un espace de cent soixante-quatorze ans ; les cinquante-deux dernières années sont celles auxquelles l'historien avait assisté.

Tout indique qu'il écrivit son histoire à deux reprises différentes ; plusieurs manuscrits ne contiennent que les six premiers livres, et ce sont les seuls que connût Fédégaire lorsque dans le siècle suivant, il entreprit un abrégé des chroniqueurs qui l'avaient précédé. Il est donc probable que les quatre derniers livres furent composés après la publication des premiers ; peut-être même ne furent-ils répandus qu'après la mort de l'auteur. Cependant, leur authenticité n'est pas moins certaine.

Imprimée pour la première fois à Paris, en 1561, l'Histoire des Francs l'a été fort souvent depuis ; je ne dirai rien des nombreux travaux d'érudition et de critique dont elle a été l'objet ; ils ont été reproduits et résumés avec le plus grand soin dans l'édition qui fait partie du Recueil des historiens des Gaules et de la France, et dont nous avons adopté le texte. Deux traductions françaises de l'ouvrage de Grégoire de Tours ont été publiées, l'une, en 1610, par Claude Bonnet, avocat au parlement de Grenoble, l'autre, en 1688, par l'abbé de Marolles. Elles sont l'une et l'autre extrêmement fautives, et la première est souvent plus inintelligible que l'original.

La meilleure ou plutôt la seule bonne édition des oeuvres complètes de Grégoire de Tours est celle que publia dom Ruinart, en 1699, in-folio. La préface est pleine de savantes recherches.

Les deux dissertations les plus complètes et les plus exactes sur la vie et les écrits de notre historien sont : 1° celle qui se trouve dans le tome 3e de l'Histoire

littéraire de la France, par les Bénédictins (page 372 - 397) ; 2° un mémoire de M. Lévesque de La Ravalière dans la Collection des mémoires de l'Académie des Inscriptions et Belles-lettres, tome 26, page 598 - 637.

François Guizot

Préface de Grégoire de Tours

La culture des lettres et des sciences libérales dépérissant, périssant même dans les cités de la Gaule; au Milieu des bonnes et des mauvaises actions qui y étaient commises, pendant que les barbares se livraient à leur férocité et les rois à leur fureur; que l'Église était attaquée par les hérétiques et défendue par les catholiques; que la foi chrétienne, fervente dans la plupart des. coeurs, était, dans quelques autres, tiède et languissante; que les Églises étaient tour à tour enrichies par les hommes pieux et dépouillées par les infidèles; il ne s'est rencontré aucun grammairien, habile dans l'art de la dialectique, qui ait entrepris de décrire ces choses soit en prose, soit en vers. Aussi beaucoup d'hommes gémissaient disant : Malheur à nos jours ! l'étude des lettres périt parmi nous, et on ne trouve personne qui puisse raconter dans ses écrits les faits d'à présent. Voyant cela, j'ai jugé à propos de conserver, bien qu'en un langage inculte, la mémoire des choses passées, afin qu'elles arrivent à la connaissance des hommes à venir. Je n'ai pu taire ni les querelles des méchants ni la vie des gens de bien. J'ai été surtout excité par ce que j'ai souvent entendu dire à mes contemporains, que peu d'hommes comprennent un rhéteur philosophe, tandis que la parole d'un homme simple et sans art se fait entendre d'un grand nombre. Il m'a plu aussi de commencer ce livre par le calcul des années qui se sont écoulées depuis l'origine du monde ; c'est pourquoi j'ai ajouté les chapitres suivants.

Mémoires de Grégoire de Tours — Histoire des Francs

Me disposant à écrire les guerres des rois avec les nations ennemies, celles des martyrs avec les païens, et de l'Église avec les hérétiques, je veux auparavant exposer ma profession de foi, afin que ceux qui me liront ne doutent pas que je suis catholique. Une autre raison, l'opinion de ceux qui se désolent de l'approche de la fin du monde, me détermine aussi à recueillir, dans les chroniques et les histoires, le nombre des années déjà passées, afin qu'on sache clairement combien il s'en est écoulé depuis le commencement du monde. Je réclamerai d'abord l'indulgence du lecteur si je me suis écarté, dans le style ou dans les mots, des règles de la grammaire dont je ne suis pas très bien instruit. Je me suis seulement appliqué à bien retenir, avec simplicité et sans doute de coeur, ce dont l'Église prêche la croyance, car je sais que l'homme, sujet aux péchés, peut obtenir grâce par une foi pure auprès de notre clément Seigneur.

Je crois donc en Dieu pure tout-puissant ; je crois en Jésus-Christ son fils unique, notre Seigneur Dieu, né du Père et non créé ; je crois qu'il a toujours été avec le père, non depuis un temps, mais avant tous les temps ; car on ne pourrait appeler celui-ci père s'il n'avait pas de fils, ni celui-ci fils s'il n'avait pas de père. Je rejette avec exécration ceux qui disent : Il était quand il n'était pas, etc. et j'affirme qu'ils sont rejetés le l'Église. Je crois que le Christ est le Verbe du Père, par qui toutes choses ont été faites. Je crois que ce Verbe a été fait chair et que, par sa Passion, il a racheté le monde. Je crois que son humanité et non sa divinité a été soumise à la Passion. Je crois qu'il ressuscita le troisième jour, qu'il délivra l'homme perdu, qu'il monta dans les cieux où il est assis à la droite du Père, et qu'il viendra pour juger les vivants et les morts. Je crois que le Saint-Esprit procède du Père et du Fils, qu'il ne leur est pas inférieur, qu'il existait en même temps. Je crois qu'il est Dieu égal au Père et au Fils, étant d'une même nature, d'une omnipotence égale, d'une essence coéternelle , de telle sorte qu'il n'a jamais été sans le Père et le Fils, et qu'il n'est inférieur ni à l'un ni à l'autre. Je crois que cette sainte Trinité subsiste clans la distinction des personnes, et qu'autre est la personne du Père, autre celle du Fils, autre celle du Saint-Esprit. Dans cette Trinité, je confesse un seul Dieu, une seule puissance et une seule essence. Je crois à la bienheureuse Marie, vierge avant l'enfantement et vierge après. Je crois à l'immortalité de l'âme ; mais je ne crois pas qu'elle ait une part de divinité. Je crois fidèlement à tout ce qui a été établi par les trois cent dix-huit évêques du concile, de Nicée. Je pense, sur la fin du monde, ce que j'ai appris de mes anciens. L'antéchrist d'abord introduira la circoncision, affirmant qu'il est le Christ ; ensuite il placera sa statue pour qu'on l'adore dans le

temple de Jérusalem, comme nous lisons[5] que l'a dit le Seigneur : Vous verrez que l'abomination de la désolation sera dans le lieu saint[6]. Mais le Seigneur lui-même montre par ces paroles que tous les hommes ignorent cette heure : Quant à ce jour-là ou à cette heure, nul ne la sait, ni les anges qui sont dans le ciel, ni le Fils, mais le Père seul[7]. Nous répondrons ici aux hérétiques qui affirment que le Fils est inférieur au Père puisqu'il ignore ce jour ; qu'ils sachent donc que le Fils ici nommé est le peuple chrétien, duquel Dieu a dit : Je serai votre père, et vous serez mes fils et mes filles[8]. S'il avait voulu parler de son fis unique, il n'eût jamais mis les anges auparavant, car il dit : Ni les anges qui sont dans le ciel ni le Fils ; ce qui fait voir que ces paroles se rapportent, non à son fils unique, mais à son peuple adoptif. Notre fin à nous, c'est le Christ lui-même qui, par son immense bonté, nous accordera la vie éternelle, si nous avons recours à lui.

Eusèbe, évêque de Césarée, et le prêtre Jérôme[9], dans leurs chroniques, parlent clairement du calcul des années du monde, et en expliquent le nombre. Orose, après de laborieuses recherches, a calculé aussi le nombre des années depuis le commencement du monde jusqu'à son temps. Victor[10], cherchant l'ordre de la fête de Pâques, a fait le même travail. Suivant l'exemple de ces auteurs, nous avons le dessein, si Dieu daigne nous prêter son secours, de calculer le nombre des années qui se sont écoulées depuis la naissance du premier homme jusqu'à nos jours. Nous le ferons plus aisément en commençant par Adam.

Au commencement Dieu créa dans son Christ, qui est le principe de toute, choses, c'est-à-dire dans son Fils, le ciel et la terre. Après avoir créé les éléments du monde, il prit une motte d'un fragile limon et en forma l'homme à son image et à sa ressemblance ; il souffla dans sa structure l'esprit et la vie, et l'homme fut formé en âme vivante. Pendant qu'il dormait, Dieu lui ôta une côte dont il forma Ève. Il est hors de doute que ce premier homme, Adam, avait, avant qu'il eût péché, les traits du Seigneur notre Rédempteur. Car pendant que Notre-Seigneur était plongé lui-même dans le sommeil de la Passion, de l'eau et du sang s'écoulèrent de son côté, et il produisit l'Église vierge et immaculée, rachetée par ce sang, purifiée par cette eau, n'offrant ni tache ni ride, c'est-à-dire purgée de toute tache et de toute ride par la vertu du baptême et de la croix. Ces deux premières créatures humaines, qui vivaient heureusement au milieu des délices du Paradis, séduites par la ruse du serpent, transgressèrent les préceptes divins, et, chassées de ce séjour céleste, elles furent jetées dans les fatigues du monde.

La femme conçut de son mari, et enfanta deux fils. Dieu ayant accueilli avec bienveillance le sacrifice de l'un, l'envie s'empara de l'autre qui, devenant le premier parricide par l'effusion du sang fraternel, se jeta sur son frère, le vainquit et le tua.

Toute la race se précipita dans des crimes exécrables, excepté Enoch le Juste,

qui, marchant dans les voies de Dieu, fut, à cause de sa justice, enlevé par le Seigneur lui-même du milieu de ce peuple de pécheurs ; car nous lisons : Énoch marcha avec Dieu, et il lie partit plus parce que Dieu l'enleva[11].

Le Seigneur, irrité des iniquités du peuple qui ne marchait pas dans ses voies, envoya le déluge et fit périr, par une inondation, toutes les créatures vivantes sur la face de la terre. Il conserva seulement dans l'arche, pour renouveler le genre humain, Noé, qui lui était resté fidèle et reproduisait son image, avec sa femme et celles de ses trois fils. Ici les hérétiques nous demandent avec reproche pourquoi l'Écriture Sainte a dit que le Seigneur s'était mis en colère. Qu'ils sachent donc que Notre-Seigneur ne se met pas en colère comme l'homme ; il s'émeut pour effrayer, il chasse pour rappeler, il s'irrite pour corriger. Je ne doute pas que l'image de cette arche ne représente celle de l'Église notre mère ; l'Église naviguant au milieu des flots et des écueils de ce monde, nous recueille dans son sein maternel pour nous préserver des maux qui nous menacent, et nous couvre de ses bras et de sa protection tutélaire.

D'Adam à Noé on compte dix générations, Adam, Seth, Énoz, Caïnan, Malaléel Jared, Énoch, Mathusalem, Lamech, Noé. Pendant ces dix générations, ou trouve mille deux cent quarante-deux ans. Le livre de Josué raconte clairement qu'Adam fut enterré dans la terre de Chanaan, appelée auparavant Hébron.

Après le déluge, Noé avait trois fils, Sem, Cham et Japhet. Ils donnèrent tous trois naissance a des nations, comme le dit l'ancienne histoire ; c'est d'eux que le genre humain est sorti pour se disperser sous la face du ciel. Le premier né de Cham fut Chus, qui, par l'insinuation du diable, inventa le premier tout l'art de la magie et l'idolâtrie. Le premier aussi, par l'instigation du diable, il construisit une statue pour l'adorer. Par un faux miracle, il faisait voir aux hommes le feu et les étoiles tombant du ciel. Il passa chez les Perses qui l'appelèrent Zoroastre, c'est-à-dire étoile vivante. Ayant pris de lui la coutume d'adorer le feu, ils l'adorent lui-même comme un Dieu, et disent qu'il fut consumé par le feu divin.

Pendant que les hommes qui s'étaient multipliés se dispersaient par toute la terre, il y en eut qui, sortis de l'Orient, trouvèrent les fertiles campagnes de Sennaar. Y ayant bâti une ville, ils s'efforcèrent d'élever une tour qui touchât aux cieux. Dieu mettant la confusion dans leur vain projet, aussi bien que dans leurs langues, les dispersa dans le vaste univers. La ville fut nommée Babel, c'est-à-dire confusion, parce que Dieu avait mis de la confusion dans leur langage. Ce fut Babylone, bâtie par le géant Nembrod ; fils de Chus, selon l'histoire d'Orose ; elle fait construite en forme de carré dans une magnifique plaine. Son mur, bâti de brique et de bitume, avait cinquante coudées de large, deux cents de haut, et quatre cent soixante-dix stades de circuit. Un stade a cinq arpents. Il y a sur chaque côté vingt-cinq portes, ce qui fait en tout cent. Les battants de ces portes étaient d'une grandeur extraordinaire,

et fondus en airain. Le même historien donne beaucoup d'autres détails sur cette ville, et ajoute : Cet édifice si pompeux fut cependant vaincu et renversé.

Le premier fils de Noé était Sem, duquel naquit Abraham à la dixième génération ; c'est-à-dire Noé, Sem, Arphaxad , Salé, Héber, Phaleg, Reü, Sarug e Tharé[12], qui engendra Abraham. Pendant ces dix générations, c'est-à-dire depuis Noé jusqu'à Abraham, on trouve neuf cent quarante-deux ans. Dans ce temps régna Ninus, qui fit bâtir une ville nommée Ninive, à laquelle le prophète Jonas assigne une étendue de trois journées de chemin. C'est dans la quarante-troisième année du règne de Ninus que naquit Abraham. C'est à Abraham qu'a commencé notre foi ; il reçut les promesses de Dieu , et le Christ Notre-Seigneur lui fit connaître, au moment où fut changée la victime de son sacrifice, qu'il naîtrait et souffrirait pour nous, car il dit lui-même dans l'Évangile : Abraham a désiré avec ardeur de voir mon jour, il l'a vu , et il en a été rempli de joie[13]. Sévère raconte, dans sa chronique[14], qu'Abraham offrit son holocauste sur le mont Calvaire, où le Seigneur fut crucifié. On rapporte que c'est là encore aujourd'hui l'opinion générale dans la ville même de Jérusalem. Sur cette montagne fut plantée la croix sainte où notre Rédempteur fut attaché, et d'où coula son bienheureux sang. Abraham reçut le signe de la circoncision ; ce qui fait voir que ce qu'il portait sur le corps nous devons le porter dans notre cœur, car le prophète dit : Ayez soin de vous circoncire pour votre Dieu, et de circoncire votre coeur[15]. Et : ne suivez point les dieux étrangers[16]. Et aussi : Tout étranger incirconcis de coeur et de chair n'entrera point dans mon sanctuaire[17]. Dieu, après avoir ajouté une syllabe au nom d'Abraham[18], le nomma le père d'un grand nombre de nations.

A l'âge de cent ans, il engendra Isaac. Isaac, dans la soixantième année de son âge, eut deux fils de Rébecca. Le premier était Ésaü, qu'on appelle aussi Édom, c'est-à-dire fait de terre, et qui vendit son droit d'aînesse par gourmandise. Il est le père des Iduméens : Jobab en descendit à la quatrième génération ; c'est-à-dire Ésaü, Rahuel, Zara et Jobab, qui engendra Job. Celui-ci vécut deux cent quarante-neuf ans ; dans sa quatre-vingtième année, il fut délivré de ses infirmités ; après cette guérison, il vécut cent soixante-dix ans[19], ayant retrouvé au double toutes ses richesses, et il eut le bonheur de se voir entouré d'autant de fils qu'il en avait perdu.

Le second fils d'Isaac fut Jacob, chéri de Dieu, comme il. le dit par le prophète : J'ai aimé Jacob, mais j'ai haï Ésaü[20]. Depuis sa lutte contre l'ange il fut appelé Israël, et c'est de lui que naquirent les Israélites. Il engendra douze patriarches, dont voici les noms : Ruben, Siméon, Lévi, Juda, Issachar, Zabulon, Dan, Nephthali, Gad, e Aser. Après ceux-ci, il eut Joseph, de Rachel, dans la quatre-vingt douzième année de son âge. Il aima ce fils par-dessus les autres. II eut aussi de Rachel Benjamin, qui fut le dernier de tous. Joseph, âgé de seize ans, et ressemblant à l'image du Rédempteur, eut un songe qu'il raconta à ses frères : il crut voir qu'il liait des gerbes, que les gerbes de ses frères adoraient ; et ensuite, que le soleil et la lune avec onze

étoiles tombaient devant lui. Ces choses allumèrent fortement contre lui la haine de ses frères. C'est pourquoi, enflammés de jalousie, ils le vendirent pour vingt pièces d'argent à des Ismaélites qui allaient en Égypte. La famine les pressant, les frères de Joseph se rendirent en Égypte où ils ne reconnurent pas Joseph, qui les reconnut. Après leur avoir fait subir beaucoup d'épreuves et s'être fait amener Benjamin qui était né de sa mère Rachel, Joseph se découvrit à eus. Ensuite tous les Israélites vinrent en Égypte, où Joseph les fit jouir de la faveur de Pharaon. Après avoir donné la bénédiction à ses fils, Jacob mourut en Égypte et fut enterré dans la terre de Chanaan, dans le tombeau de son père Isaac. Après la mort de Joseph, Pharaon réduisit en servitude toute la race des Israélites. Après les dix plaies d'Égypte, elle fut délivrée par Moïse, et Pharaon se noya dans la Mer Rouge.

Comme plusieurs auteurs ont beaucoup parlé du passage de cette Mer, je juge à propos de dire ici quelque chose de la situation de cet endroit, et du passage même. Le Nil, comme on le sait très bien , parcourt toute l'Égypte et l'arrose dans son cours ; c'est pour cela que les Égyptiens sont aussi appelés habitants du Nil. Un grand nombre de voyageurs disent que les bords du fleuve sont couverts maintenant de saints monastères. Sur son rivage est bâtie une ville nommée Babylone, mais qui n'est pas cette Babylone dont nous avons parlé plus haut[21]. Joseph y fit construire des greniers d'un travail étonnant, et bâtis en pierres carrées et en moellons. Ils sont spacieux dans le bas et resserrés dans le haut, de telle sorte qu'on y jette les grains par un petit trou. On voit encore aujourd'hui ces greniers[22]. Ce fut de cette ville que le roi partit avec une armée de guerriers en char, et un grand nombre de fantassins pour poursuivre les hébreux. Le fleuve ci-dessus nommé, venant de l'orient, va se jeter à l'occident dans la Mer Rouge[23]. A l'occident, s'avance un étang ou un bras de la Mer Rouge qui va contre l'orient, et a environ cinquante milles de long et dix-huit de large. A l'extrémité de cet étang, une ville, nommée Clysma[24], a été bâtie non en raison de la fertilité du lieu, car il n'en est pas de plus stérile, mais à cause du port. Les vaisseaux qui arrivent de l'Inde s'y arrêtent à cause de la commodité de ce port. Les Hébreux ayant marché par le désert vers cet étang, s'avancèrent jusqu'à la mer, et, ayant trouvé de l'eau douce sur le rivage, ils y établirent leur camp. Ils s'arrêtèrent dans ce lieu resserré entre le désert et la mer, comme le rapporte l'Écriture : Pharaon, apprenant qu'ils étaient embarrassés en des lieux étroits et renfermés par le désert[25], et qu'ils n'avaient aucun chemin pour s'échapper, marcha vers eux pour les poursuivre. A son approche, le peuple s'adressa à grands cris à Moïse. Celui-ci, par l'ordre de Dieu, ayant étendu sa baguette sur la mer, elle se divisa : et les hébreux passant à pied sec, et, comme dit l'Écriture, entourés des eaux comme d'un mur[26] ; et, ayant Moïse à leur tête, arrivèrent sains et saufs à l'autre rivage, qui est vis-à-vis le mont Sinaï, tandis que l'armée des Égyptiens fut submergée. J'ai dit plus haut qu'il y avait beaucoup de récits de ce passage ; mais nous avons appris la vérité par le témoignage des hommes savants qui sont allés sur les lieux mêmes, et c'est ce que

nous insérerons ici. Ils disent que les sillons qu'avaient faits les roues des chars subsistent encore aujourd'hui, et qu'on les aperçoit dans le fond de la mer, autant que la vue petit percer. Si quelque mouvement de la mer vient à les couvrir un peu, lorsqu'elle s'apaise par la volonté de Dieu, ils reparaissent comme ils étaient auparavant. D'autres disent que les Israélites, après avoir fait dans la mer un tour peu étendu, revinrent à la même rive d'où ils étaient partis ; d'autres affirment qu'ils passèrent tous par un seul chemin, et quelques-uns qu'un chemin s'ouvrit pour chaque tribu, à l'appui de quoi ils apportent le témoignage du psaume: Il a séparé la mer Rouge en sentiers ; il faut entendre ces mots selon l'esprit et non selon la lettre ; car il y a dans ce monde, qu'on appelle figurément une mer, un grand nombre de sentiers ; tous les hommes ne peuvent pas passer à la vie éternelle au même moment, ni par un seul chemin. Les uns passent à la première heure ; ce sont ceux que le baptême a fait renaître, et qui peuvent persister jusqu'à la fin de la vie terrestre sans aucune souillure de la chair : d'autres passent à la troisième heure ; ce sont ceux qui se convertissent dans un âge plus avancé : d'autres à la sixième heure ; ce sont ceux qui répriment la passion de la débauche ; et à ces diverses heures, comme dit l'Évangéliste, ils travaillent, selon leur propre foi, à la vigne du Seigneur. Tels sont les sentiers par lesquels on passe cette mer. Quant à ce que, étant allés jusque dans la mer, les Israélites revinrent où ils s'étaient arrêtés d'abord auprès de l'étang, c'est que Dieu dit à Moïse : Qu'ils retournent et qu'ils campent devant Phihahiroth, qui est entre Magdala et la mer, vis-à-vis de Béelsephon[27]. Il est hors de doute que ce passage de la mer et la colonne de nuée sont l'image de notre baptême, puisque le saint apôtre Paul dit : Or vous ne devez pas ignorer, mes frères, que nos pères ont été tous sous la nuée, qu'ils ont tous été baptisés sous la conduite de Moïse dans la nuée et dans la mer[28]. La colonne de feu est l'image du Saint-Esprit.

Depuis la naissance d'Abraham jusqu'à la sortie des Israélites de l'Égypte ou le passage de la Mer Rouge, qui arriva la quatre-vingtième année de Moïse, on compte quatre cent soixante-deux ans.

De là les Israélites demeurèrent quarante ans dans le désert où ils reçurent des lois, furent éprouvés et vécurent d'une nourriture céleste ; ensuite, après avoir reçu la loi, ils passèrent le Jourdain avec Josué, et prirent possession de la Terre promise.

Après la mort de Josué, les Hébreux, méprisant les préceptes divins, furent souvent réduits en servitude par les nations étrangères. Mais, lorsqu'ils se convertissaient et gémissaient, Dieu leur donnait des hommes courageux dont le bras les délivrait. Ensuite demandant au Seigneur un roi, à l'exemple des autres nations et par l'entremise de Samuel, ils en reçurent d'abord Saül, et ensuite David.

Depuis Abraham jusqu'à David on compte quatorze générations, Abraham, Isaac, Jacob, Juda, Pharés, Esron, Aram, Aminadab, Naasson, Salmon, Booz, Obed, Jess

et David, qui eut Salomon de Bersabée. Salomon fut élevé au trône par le prophète Nathan, son frère et sa mère.

A la mort de David, Salomon ayant commencé à régner, le Seigneur lui apparut, et lui promit de lui accorder ce qu'il demanderait. Le roi, méprisant les richesses terrestres, préféra la sagesse. Cette demande plut tellement au Seigneur qu'il lui dit : *Parce que vous n'avez point désiré que je vous donnasse, ni un grand nombre d'années, ni de grandes richesses, ni la vie de vos ennemis ; mais que vous m'avez demandé la sagesse, pour discerner ce qui est juste, j'ai déjà fait ce que vous m'avez demandé, et je vous ai donné un coeur si plein d'intelligence, qu'il n'y a jamais eu d'homme avant vous qui vous ait égalé, et qu'il n'y en aura point après vous qui vous égale*[29] ; ce qui fut confirmé par le jugement que le roi rendit sur ces deux femmes qui se disputaient un enfant. Salomon bâtit, au nom du Seigneur, un temple admirable, orné de beaucoup d'or, d'argent, d'airain et de fer, en sorte que quelques-uns disent qu'il n'y a jamais eu dans le monde un semblable édifice.

Depuis la sortie des fils d'Israël de l'Égypte jusqu'à la construction du Temple, qui eut lieu la septième année du règne de Salomon, on trouve quatre cent quatre-vingts ans, comme l'atteste l'histoire des Rois.

Après la mort de Salomon le royaume fut divisé en deux parties, à cause de l'iniquité de Roboam. Il resta à Roboam deux tribus, ce qui fut appelé royaume de Juda ; et Jéroboam en eut dix, qui furent appelées royaume d'Israël. Ensuite ils s'adonnèrent à l'idolâtrie, et ne purent être rappelés ni par les oracles de leurs prophètes, ni par leur mort, ni par les désolations de la patrie, ni par la ruine même de leurs rois ; tant qu'enfin le Seigneur, irrité contre eux, suscita Nabuchodonosor qui les emmena captifs en Babylone, avec tous les ornements du temple. Le prophète Daniel, qui resta sain et sauf parmi des lions affamés, et les trois jeunes hommes qui demeurèrent couverts de rosée au milieu des flammes, subirent cette captivité, pendant laquelle prophétisa Ézéchiel et naquit le prophète Esdras.

Depuis David jusqu'à la ruine du Temple et la captivité en Babylone, on compte quatorze générations, c'est-à-dire David, Salomon, Roboam, Abias, Asa, Josaphat, Joram, Ozias, Joatbam, Achaz, Ézéchias, Manassé, Amon, Josias. Pendant ces quatorze générations on trouve trois cent soixante et un ans[30]. Les Israélites furent délivrés de cette captivité par Zorobabel, qui ensuite rétablit le temple et la ville. Cette captivité est, je crois, l'image de la captivité où est retenue l'âme pécheresse, et qui la fera vivre dans un horrible exil si elle n'est délivrée par Zorobabel, c'est-à-dire par le Christ. Le Seigneur le dit lui-même dans l'Évangile : *Si le Fils vous met en liberté, vous serez véritablement libres*[31]. Qu'il daigne, je l'en supplie, se construire en nous-mêmes un temple où il vienne habiter, où la foi brille comme l'or, où l'éloquence de la sainte prédication éclate comme l'argent, et où tous les

ornements du temple visible reluisent dans la tempérance de nos sens et l'honnêteté de notre vie ! Que le Seigneur accorde à notre bonne intention de salutaires effets ; car, si le Seigneur ne bâtit une maison, c'est en vain que travaillent ceux qui la bâtissent[32]. » On dit que cette captivité dura soixante-seize ans.

Ramenés dans leur patrie par Zorobabel, tantôt murmurant contre Dieu, tantôt se prosternant aux pieds des idoles ou faisant des abominations, imitant les actions des Gentils, et méprisant les prophètes de Dieu, les Israélites furent envahis, subjugués et massacrés par les Gentils jusqu'à ce que le Seigneur, annoncé par la voix, des prophètes et des patriarches, conçu dans le sein de la Vierge Marie par l'opération du Saint -Esprit , daignât naître pour racheter cette nation ainsi que toutes les autres.

Depuis le retour à Jérusalem jusqu'à la naissance de Jésus-Christ on compte quatorze générations, c'est-à-dire : Jéchonias, Salathiel, Zorobabel, Abiud, Eliacim, Azor, Sadoc, Achim, Éliud, Éléazar, Mathan, Jacob, Joseph, époux de Marie qui enfanta Notre-Seigneur Jésus-Christ ; Joseph est le quatorzième.

Pour ne pas avoir l'air de ne connaître que la seule nation des Hébreux, nous parlerons des autres royaumes, et dirons quels ils furent et dans quel temps de l'histoire des Israélites ils subsistèrent[33]. Du temps d'Abraham, Ninus régnait sur les Assyriens ; Europs sur les Sicyoniens : chez les Égyptiens était alors la seizième domination que, dans leur langue, ils appelaient dynastie. Du temps de Moïse, les Argiens avaient pour septième roi Tropas ; Cécrops était le premier roi de l'Attique ; les Égyptiens avaient pour douzième roi Cenchris, qui fut submergé dans la Mer Rouge ; le seizième roi des Assyriens était Agatade ; Marate occupait le trône des Sicyoniens du temps de Salomon, lorsqu'il régnait sur Israël. Sylvius était le cinquième roi des Latins ; Festus celui des Lacédémoniens ; Oxion était le deuxième roi des Corinthiens ; Théphei, roi des Égyptiens. Dans la cent vingt-sixième année, Eutrope régnait sur les Assyriens, Agasaste était le second roi des Athéniens. Lorsque Amon régnait sur les Juifs, quand ils furent emmenés en captivité en Babylonie, Argée était roi des Macédoniens ; Gygès, roi des Lydiens ; Vafrès, roi d'Égypte, et Nabuchodonosor, qui emmena les Israélites captifs, était roi de Babylone : Servius Tullius était le sixième roi de Rome.

Après eux vinrent les empereurs ; le premier fut Jules César, qui s'empara du pouvoir dans tout l'Empire ; le second fut Octave, neveu de Jules César, et qu'on nomme aussi Auguste, d'où on nomma un mois Auguste. Dans la dix-neuvième année de son règne, on trouve clairement la fondation de Lyon, ville des Gaules, qu'on nomma dans la suite très noble[34], à cause de l'illustration que lui donna le sang des martyrs.

Dans la quarante-troisième année du règne d'Auguste, naquit, selon la chair, Notre Seigneur Jésus-Christ, conçu, comme nous l'avons dit, par la Vierge Marie dans la

ville de Bethléem. Les Mages, ayant vu de l'Orient une grande étoile, se rendirent auprès de lui avec des présents, et, après avoir déposé leurs dons, ils adorèrent humblement l'enfant. Hérode, par crainte pour son royaume, s'efforçant d'atteindre le Dieu-Christ, fit périr tous les petits enfants. Il ne tarda pas à être frappé lui-même du jugement de Dieu.

Notre Seigneur Dieu Jésus-Christ prêche la pénitence, accorde la grâce du baptême, promet à toutes les nations le royaume des cieux, et fait, au milieu du peuple, des prodiges et des miracles : c'est-à-dire qu'il change l'eau en vin, qu'il guérit les fiévreux, rend la lumière aux aveugles, fait renaître les morts à la vie, délivre des esprits immondes ceux qui en sont obsédés, et guérit la peau dégoûtante des malheureux lépreux. Pendant qu'il opérait ces miracles, ainsi que beaucoup d'autres, il prouva clairement aux peuples qu'il était Dieu ; ce qui alluma la colère des Juifs, excita leur haine, et leur esprit, nourri du sang des prophètes, médita méchamment de faire périr le Juste.

Pour que les oracles des anciens prophètes fussent accomplis, Jésus-Christ fut livré par un de ses disciples, condamné injustement par les pontifes, insulté par les Juifs, crucifié avec des larrons, et, après avoir rendu l'âme, son corps fut gardé par des soldats. Pendant que ces choses se passaient, des ténèbres se répandirent sur le monde entier, et un grand nombre d'hommes, s'étant convertis avec gémissement, confessèrent Jésus fils de Dieu.

Joseph, qui avait embaumé d'aromates le corps de Jésus et l'avait renfermé dans son tombeau, fut arrêté et mis dans une prison[35], où il fut gardé par les chefs mêmes des prêtres, qui, comme on le voit par les rapports que Pilate envoya à l'empereur Tibère, l'avaient en plus grande haine que le Seigneur lui-même, puisqu'il fut gardé par des prêtres, tandis que Jésus ne l'avait été que par des soldats. A la résurrection du Seigneur, une vision d'anges ayant effrayé les gardes qui ne le trouvaient plus dans le tombeau, pendant la nuit les murs de la prison qui renfermait Joseph furent enlevés en l'air, et un ange, après avoir délivré le prisonnier, remit les murs à leur place. Comme les pontifes faisaient des reproches aux gardes et leur redemandaient vivement le corps tous les soldats leur dirent : Rendez vous-même Joseph, et nous rendrons le Christ. Mais, pour que vous sachiez la vérité, vous ne pouvez rendre le bienfaiteur de Dieu, ni nous le fils de Dieu. Les prêtres ayant été couverts de confusion, les soldats furent acquittés sur cette excuse.

On rapporte que l'apôtre Jacques, ayant vu le Seigneur mort sur la croix, protesta et jura qu'il ne mangerait jamais de pain s'il ne voyait le Seigneur ressuscité. Enfin, le troisième jour, le Seigneur, revenant échappé avec triomphe au séjour des morts, se montra à Jacques et lui dit : Lève-toi, Jacques, et mange, parce que je suis ressuscité des morts. C'est ici Jacques le Juste qu'on nomme le frère du Seigneur,

parce qu'il était fils de Joseph qui l'avait eu d'une autre femme que Marie[36].

Nous croyons que la résurrection du Seigneur a eu lieu le premier jour et non le septième, comme beaucoup le pensent. Le jour où Notre Seigneur Jésus-Christ est ressuscité est celui que nous avons appelé dimanche, c'est-à-dire jour du Seigneur, à cause de sa sainte résurrection. Ce jour fût le premier qui, dans l'origine des temps, vit la lumière, et c'est aussi le premier qui eut le bonheur de contempler le Seigneur sortant du tombeau.

Depuis la captivité de Jérusalem et la destruction du temple, jusqu'à la passion de Notre Seigneur Jésus-Christ, c'est-à-dire jusqu'à la dix-septième année du règne de Tibère, on compte sis cent soixante-huit ans.

Le Seigneur, étant ressuscité, discourut pendant quarante jours avec ses disciples sur le royaume de Dieu. A leur vue il fut enveloppé dans un nuage, et monta aux cieux, où il est assis dans sa gloire à la droite du Père. Pilate envoya à Tibère des rapports dans lesquels il lui parle des miracles de Jésus-Christ, de sa passion et de sa résurrection. Ces rapports nous ont été conservés jusqu'à présent. Tibère en fit part au sénat, qui les rejeta avec colère, parce qu'il n'en avait pas été instruit le premier. De là naquirent les premiers germes de haine contre les chrétiens. Pilate ne resta pas impuni du crime de sa méchanceté, c'est-à-dire de la mort qu'il fit subir à Notre Seigneur Jésus-Christ. Il se tua de ses propres mains. Un grand nombre croien qu'il était manichéen, d'après ce qu'on lit clans l'Évangile : Quelques-uns vinrent dire à Jésus ce qui s'était passé touchant les Galiléens dont Pilate avait mêlé le sang avec celui de leurs sacrifices[37].

De même le roi Hérode, ayant tourmenté les apôtres du Seigneur , fut frappé pour tant de crimes du jugeaient de Dieu ; son corps enfla, se remplit de vers[38], et, ayant pris un couteau pour se délivrer de son mal, il s'en frappa de sa propre main.

Sous le règne de Claude, quatrième empereur depuis Auguste, le bienheureux apôtre Pierre se rendit à Rome où, faisant des prédications, il prouva clairement, par un grand nombre de miracles, que le Christ était fils de Dieu. C'est dans ce temps que les chrétiens commencèrent à paraître à Rome. Comme le nom du Christ se répandait de plus en plus parmi les peuples, la haine du vieux serpent se ralluma, et une cruelle méchanceté s'insinua dans le coeur de l'empereur ; car ce Néron, vain et superbe, confondant dans ses débauches les hommes et les femmes, amant infâme de sa mère, de sa sœur et de ses plus proches parentes, pour combler la mesure de sa méchanceté, excita le premier une persécution contre les chrétiens. Il avait avec lui un homme appelé Simon le Mauricien, rempli de méchanceté, et savant dans tous les arts de la magie. Celui-ci ayant été vaincu par les apôtres du Seigneur Pierre et Paul, Néron, irrité contre eux de ce qu'ils prêchaient le Christ fils de Dieu, et refusaient avec mépris d'adorer les idoles, ordonna qu'on fit mourir Pierre sur la croix et Paul

par le glaive. Une sédition s'étant élevée contre lui, il essaya de se sauver, et se tua de sa propre main, à la quatrième borne à partir de la ville.

Dans ce temps, Jacques, le frère du Seigneur, et Marc l'évangéliste reçurent la glorieuse couronne du martyre pour le nom du Christ. Le diacre Étienne entra le premier dans cette bienheureuse voie. Après la mort de l'apôtre Jacques, une grande calamité accabla les Juifs ; car Vespasien, étant monté sur le trône, le temple fut incendié, et six cent mille Juifs périrent dans cette guerre par le glaive et la famine. Domitien fut le second qui, après Néron, persécuta les Chrétiens : il envoya en exil dans l'île de Pathmos[39] l'apôtre Jean, et exerça contre le peuple diverses cruautés. A sa mort, saint Jean, apôtre et évangéliste, revint de l'exil âgé et plein de jours, et, après avoir mené une vie parfaite et toute en Dieu, il s'enferma vivant dans le sépulcre. On dit qu'il ne connaîtra point la mort avant que le Seigneur vienne une seconde fois pour juger les vivants et les morts[40] ; car il dit lui-même dans l'Évangile : Je veux qu'il demeure jusqu'à ce que je vienne[41].

Trajan fut le troisième après Néron qui persécuta les Chrétiens ; sous son règne saint Clément, troisième évêque de l'Église de Rome, fut mis au supplice. On dit aussi que saint Siméon, évêque de Jérusalem et fils de Cléophas, fut crucifié pour le nom du Christ, et qu'Ignace, évêque d'Antioche, fut conduit à Rome et livré aux bêtes. Ces choses se passèrent sous le règne de Trajan.

Après lui Ælius Adrien fut crée empereur. Jérusalem fut nommée Ælia, d'Ælius Adrien, successeur de Domitien[42], parce qu'il la fit reconstruire. Après ces martyres des saints, ce ne fut pas assez à l'ennemi de Dieu d'avoir excité contre les Chrétiens les nations infidèles, il fallut encore qu'il fit naître des schismes entre les Chrétiens eux-mêmes. Des hérésies s'élevèrent, et la foi catholique déchirée fut interprétée de diverses manières. Sous l'empereur Antonin parut l'hérésie insensée de Marcion et de Valentinien. Le philosophe Justin, après avoir écrit des livres pour l'Église catholique, fut couronné du martyre pour le nom du Christ. Dans l'Asie, une persécution s'étant élevée, saint Polycarpe, disciple de Jean, apôtre et évangéliste, dans la quatre-vingtième année de son âge, fut brûlé comme un pur holocauste pour le nom du Seigneur. Dans les Gaules, un grand nombre de Chrétiens reçurent, pour le même nom, la précieuse et brillante couronne du martyre ; l'histoire de leurs souffrances nous a été conservée fidèlement jusqu'à ce jour.

Le premier fut Photin, évêque de la ville de Lyon, qui, plein de jours, subit, pour le nom du Christ, divers supplices. Saint Irénée, successeur de ce martyr, et qui avait été envoyé dans cette ville par saint Polycarpe, se distingua par une admirable vertu ; en un court espace de temps, et par ses prédications, il rendit chrétienne la ville toute entière. Une persécution s'étant élevée, le démon suscita, par la main du tyran[43], de telles guerres dans ce pays, un si grand nombre de fidèles furent égorgés parce qu'ils

confessaient le nom du Seigneur, que des fleuves de sang chrétien coulaient sur les places publiques, et que nous ne pourrions dire le nombre ni les noms des martyrs ; le Seigneur les a écrits sur le livre de vie. Le bourreau ayant fait infliger, en sa présence, d'horribles supplices à saint Irénée, le consacra ainsi à Notre Seigneur Jésus-Christ. Après ce saint évêque[44] on fit périr quarante-huit martyrs, dont le premier fut, dit-on, Vettius Épagatus.

Sous l'empereur Dèce il s'éleva contre le nom chrétien un grand nombre de persécutions, et on fit un si grand carnage des fidèles qu'on ne pourrait les compter. Babylas, évêque d'Antioche, avec trois petits enfants, Urbain, Prilidan et Épolone Sixte, évêque de la ville de Rome ; Laurent, archidiacre, et Hippolyte, reçurent le martyre pour avoir confessé le nom du Seigneur. Valentinien et Novatien, alors les principaux chefs des hérétiques, à l'insinuation de l'ennemi de Dieu, attaquèrent notre foi. Dans ce temps sept hommes, nommés évêques, furent envoyés pour prêcher dans les Gaules, comme le rapporte l'histoire de la passion du saint martyr Saturnin. Sous le consulat de Décius et de Gratus, comme le rappelle un souvenir fidèle, la ville de Toulouse eut pour premier et plus grand évêque, saint Saturnin. Voici ceux qui furent envoyés : Gatien, évêque à Tours ; Trophime à Arles ; Paul à Narbonne ; Saturnin à Toulouse ; Denis à Paris, Strémon [Austremoine] en Auvergne et Martial à Limoges. Parmi ces pontifes, Denis, évêque de Paris, subit divers supplices pour le nom du Christ, et, frappé du glaive, termina sa vie en ce monde. Saturnin, déjà assuré du martyre, dit à deux prêtres : Voici que je vais être immolé, et le temps de ma destruction approché ; je vous prie, jusqu'à ce que je termine ma vie, de ne pas m'abandonner. Ayant été pris, on le conduisit au Capitole, et, abandonné par les deux prêtres, il fut emmené seul. Se voyant ainsi délaissé, on raconte qu'il fit cette prière : Seigneur Jésus-Christ, exauce-moi du haut de ta sainte demeure ; que cette Église n'obtienne jamais d'avoir un évêque pris entre ses citoyens. Nous savons que jusqu'à présent sa prière a été exaucée. Attaché à la queue d'un taureau en fureur, et précipité du haut du Capitole, il termina sa vie. Gatien, Trophime, Strémon, Paul et Martial vivant dans une éminente sainteté, après avoir gagné les peuples à l'Église et répandu partout la foi chrétienne, moururent en confessant paisiblement le Seigneur. Ceux qui sont sortis du monde par la voie du martyre, et ceux qui sont morts sans trouble dans leur foi sont unis dans le royaume des cieux.

Un de leurs disciples, étant allé dans la ville de Bourges, annonça aux peuples le Seigneur Jésus-Christ, sauveur de tous. Un petit nombre d'hommes ayant cru en lui furent ordonnés prêtres, et apprirent de lui la sainte liturgie. II leur enseigna de quelle manière ils devaient construire une église et célébrer les fêtes du Dieu puissant ; mais comme ils n'avaient que peu de ressources pour bâtir une église, ils demandèrent, pour en faire une, la maison d'un citoyen. Les sénateurs[45] et les premiers du lieu étaient alors attachés à des cultes idolâtres ; ceux qui avaient cru étaient d'entre les pauvres, selon ce que le Seigneur reproche aux Juifs, disant : Je

vous dis, en vérité, que les publicains et les femmes prostituées vous devanceront dans le royaume de Dieu[46]. N'ayant pas obtenu la maison qu'ils demandaient, ils allèrent trouver un certain Léocade, l'un des premiers sénateurs des Gaules, qui était de la race de Vettius Épagatus, martyrisé à Lyon pour le nom du Seigneur, comme nous l'avons rapporté ci-dessus ; quand ils lui eurent présenté leur demande et déclaré leur croyance, il répondit : Si la maison que je possède dans Bourges est digne de cet emploi, je ne la refuserai pas. A ces mots ils se prosternèrent à ses pieds, lui offrant trois cents pièces d'or et un plat d'argent, et lui dirent que sa maison était digne de ce ministère. Après avoir accepté trois pièces d'or en signe d'amitié, et leur avoir généreusement rendu le reste, comme il était encore enveloppé dans l'erreur de l'idolâtrie, il se fit chrétien, et sa maison fait transformée en une église. C'est maintenant la première église de Bourges ; elle est arrangée avec un soin admirable et enrichie des reliques du premier martyr saint Étienne.

Valérien et Gallien montèrent sur le trône impérial de Rome, occupé pour la vingt-septième fois, et excitèrent contre les Chrétiens une cruelle persécution. Alors Rome fut illustrée par le bienheureux sang de Corneille [252], et Carthage par celui de Cyprien [258]. Du temps de ces deux empereurs, Chrocus, roi des Allemands, ayant levé une armée, ravagea les Gaules. On rapporte que ce Chrocus était d'une grande arrogance ; ayant commis quelques crimes par le conseil d'une mère perverse, il rassembla la nation des Allemands, se répandit dans toute la Gaule, et renversa de fond en comble tous les édifices anciens. Étant arrivé en Auvergne, il incendia, renversa et détruisit un temple que les habitants appelaient Vasso, en langue gauloise[47]. Il était d'une construction admirable et très solide, car ses murs étaient doubles ; ils étaient battis en dedans, avec de petites pierres, en dehors avec de grandes pierres carrées, et avaient trente pieds d'épaisseur. L'intérieur était décoré de marbres et de mosaïques, le pavé était en marbre et le toit en plomb.

Auprès de la ville de Clermont reposent les martyrs Liminius et Antolien. Cassius et Victorin, liés par une amitié fraternelle dans l'amour du Christ, répandirent leur sang ensemble, et entrèrent ensemble dans le royaume des cieux. La tradition rapporte que Victorin avait été au service du pontife du temple dont je viens de parler. Allant souvent dans la rue appelée rue des Chrétiens, pour les persécuter, il y trouva Cassius qui était chrétien ; touché par ses prédications et ses miracles, il crut en Jésus-Christ, et, abandonnant son infinie idolâtrie, il se fit consacrer par le baptême et devint puissant et célèbre en miracles. Peu de temps après, les deux amis avant subi le martyre, montèrent ensemble dans le royaume des cieux.

Pendant l'irruption des Allemands dans les Gaules, saint Privat, évêque de la capitale du Gévaudan[48], fut trouvé dans une grotte du mont Memmat, où il se livrait aux jeûnes et aux oraisons, tandis que le peuple était enfermé dans les retranchements du camp de Gréze[49]. Le bon pasteur refusa de livrer ses brebis aux loups, et on

voulut le contraindre de sacrifier * aux démons ; comme il détestait et repoussait cette souillure, on le frappa de verges jusqu'à ce qu'on le crût mort. Peu de jours après cette torture il rendit l'âme. Chrocus ayant été pris, près d'Arles, ville des Gaules, subit divers tourments, et fut frappé du glaive, livré avec justice au supplice qu'il avait infligé aux saints de Dieu.

Sous Dioclétien, qui fut le trente-troisième empereur de Rome, il s'éleva contre les Chrétiens, pendant quatre ans, une cruelle persécution, de sorte qu'une certaine fois, le saint jour de Pâques même, un grand nombre de chrétiens furent massacrés pour le culte du vrai Dieu[50]. Dans ce temps, Quirinus, évêque de l'église de Siscia[51], subit pour le nom du Christ, le glorieux martyre ; les cruels païens, lui ayant attaché au cou une pierre de meule, le précipitèrent dans les eaux du fleuve ; après sa chute, et par la puissance divine, il se soutint longtemps sur les eaux, et elles ne l'engloutissaient pas parce qu'aucun crime ne pesait sur lui. La multitude présente admirait ce miracle, et, sans tenir compte de la fureur des Gentils, elle se précipitait pour aller délivrer le pontife ; ce que voyant, celui-ci ne souffrit pas qu'on l'arrachât au martyre ; mais, ayant levé les yeux au ciel, il dit : Seigneur Jésus, qui es assis dans ta gloire, à la droite du Père, ne souffre pas qu'on me retire d'ici ; recevant mon âme, daigne me réunir à tes martyrs dans le repos éternel. Après ces mots il rendit l'âme. Son corps ayant été retiré par les Chrétiens, fut enterré avec respect.

Constantin devint le trente-quatrième empereur des Romains et régna heureusement pendant trente ans. La onzième année de son règne, la paix ayant été rendue aux Églises après la mort de Dioclétien, le bienheureux évêque saint Martin naquit à Szombatel [Sabaria][52], ville de Pannonie, de parents idolâtres, mais non obscurs. Constantin, dans la vingtième année de son règne, fit périr son fils Crispus par le poison, et sa femme Fausta dans un bain chaud, parce qu'ils voulaient s'emparer de son trône. De son, temps le bois sacré de la croix du Seigneur fut retrouvé par le zèle de sainte Hélène, d'après les indications d'un Juif nommé Judas, qui, après le baptême, reçut le nom de Quiriacus [Cyriaque]. L'histoire d'Eusèbe va jusqu'à ce temps. Ce qui suit depuis la vingt et unième année du règne de Constantin a été ajouté par le prêtre Jérôme, qui dit que le prêtre Juvencus[53], à la prière de Constantin, mit les évangiles en vers.

Sous le règne de Constance vécut Jacques de Nisibe, dont les prières, parvenues aux oreilles de la clémence divine, écartèrent de sa ville de nombreux dangers. A la même époque Maximin, évêque de Trèves, fit puissant en sainteté.

Dans la dix-neuvième année de Constance le jeune[54], l'ermite Antoine mourut âgé de cent cinq ans. Saint Hilaire, évêque de Poitiers, fut envoyé en exil à l'instigation des hérétiques. Là, composant des livres pour la foi catholique[55], il les envoya à Constance, qui, le délivrant après quatre ans d'exil, lui permit de revenir dans sa

patrie.

A cette époque notre lumière commença à paraître, et la Gaule à être éclairée des rayons d'un nouvel astre ; c'est-à-dire que dans ce temps saint Martin commença à prêcher dans les Gaules, faisant connaître aux peuples, par un grand nombre de miracles, le Christ vrai fils de Dieu, et dissipant l'incrédulité des Gentils. Il détruisit leurs temples, accabla l'hérésie, bâtit des églises, et, brillant par un grand nombre d'autres miracles, pour mettre le comble à sa gloire, il rendit trois morts à la vie. La quatrième année du règne de Valentinien et de Valens, saint Hilaire, rempli de sainteté et de foi, après avoir opéré partout un gland nombre de miracles, monta aux cieux à Poitiers[56]. On dit qu'il ressuscita aussi des morts.

Mélanie, noble matrone de la ville de Rome, alla par dévotion à Jérusalem, laissant à Rome son fils Urbain[57]. Elle s'y conduisit envers tout le monde avec tant de bonté et de sainteté, que les habitants l'appelaient Thécla.

Après la mort de Valentinien, Valens, possesseur de tout l'Empire , ordonna d'incorporer les moines dans la milice, et de frapper de verges[58] ceux qui refuseraient. Ensuite les Romains soutinrent dans la Thrace une guerre terrible ; le carnage y fut si grand que les Romains, ayant perdu le secours de la cavalerie, s'enfuirent à pied.

Comme ils étaient taillés en pièces par les Goths, et que Valens fuyait blessé par une flèche, il entra dans une petite chaumière, où les ennemis l'ayant poursuivi, il fut enseveli sous les ruines de la maison incendiée et n'eut point de sépulture. Ainsi la vengeance divine s'appesantit enfin sur lui, à cause de l'effusion du sang des saints. Ici s'arrête la chronique de Jérôme ; la suite a été écrite par le prêtre Orose.

L'empereur Gratien, voyant la dissolution de la république, s'associa Théodose pour collègue dans l'empire. Ce Théodose mit tout son espoir et toute sa confiance en la miséricorde de Dieu. Ce fut plutôt par les veilles et les oraisons que par le glaive qu'il réprima les nations, affermit la république et entra vainqueur dans la ville de Constantinople.

Maxime, ayant remporté la victoire à l'aide des Bretons opprimés par la tyrannie, fut créé empereur par ses soldats. Ayant établi sa résidence dans la ville de Trèves, il entoura de piéges l'empereur Gratien, et le fit périr. L'évêque saint Martin alla trouver ce Maxime. Théodose, qui avait mis tout son espoir en Dieu, prit possession de tout l'Empire. Soutenu par des inspirations divines, il dépouilla Maxime de son trône et le fit périr.

En Auvergne, le premier qui succéda à Strémon, évêque et prédicateur, fut Urbicus, l'un des sénateurs, qui s'était converti. Il avait une femme ; mais, d'après la

coutume ecclésiastique, elle se sépara de lui et se consacra à la vie religieuse. Ils étaient tous deux livrés aux oraisons, aux aumônes et aux bonnes oeuvres. Pendant qu'ils se conduisaient ainsi, la haine du démon, qui est toujours ennemi de la sainteté, s'exerça sur la femme ; l'ayant enflammée de concupiscence pour son mari, il en fit une nouvelle Ève. Enflammée de désirs et couverte des ténèbres du péché, elle se rendit, au milieu de l'obscurité de la nuit, à la maison épiscopale. Ayant trouvé tout fermé, elle commença à frapper à la porte et à dire : Jusques à quand dormiras-tu, évêque ? Jusques à quand n'ouvriras-tu pas tes portes fermées ? Pourquoi méprises-tu ta femme ? Pourquoi tes oreilles sont-elles insensibles, et n'écoutes-tu pas ce précepte de Paul, qui a dit : Ne vous refusez point l'un à l'autre ce devoir, de peur que le démon ne prenne sujet de voie incontinence pour vous tenter[59]. Voilà que je viens vers toi, et ce n'est pas vers un étranger, mais vers mon mari que je viens. La religion du pontife s'endormit enfin par l'influence des paroles de cette femme. Il lui ordonna d'entrer dans son lit, d'où il la fit retirer après s'être livré à sa passion. Ensuite, revenu trop tard à lui, et gémissant du crime qu'il avait commis, il se retira dans le monastère de son diocèse pour y faire pénitence. Après y avoir lavé sa faute par ses gémissements et ses larmes, il retourna dans sa ville. Ayant atteint le terme de sa vie, il sortit de ce monde. De son péché naquit une fille qui se voua à la vie religieuse. Le pontife fut enterré avec sa femme et sa fille dans le caveau de Chantoin, près de la voie publique. Legonus [Legumus] lui succéda dans l'épiscopat.

A sa mort, il fut remplacé par saint Hillide, homme d'une éminente sainteté et d'une éclatante vertu, tellement que la renommée en pénétra jusque chez les nations étrangères ; d'où il arriva qu'il délivra de l'esprit immonde la fille de l'empereur de Trèves[60], qui avait réclamé son secours, ce que nous avons rapporté clans le livre que nous avons écrit sur sa vie[61]. La renommée raconte que déjà très vieux, plein de jours et de bonnes oeuvres, il quitta, par une mort bienheureuse, les sentiers de la vie, et monta vers le Christ. On l'enterra dans un caveau situé dans le faubourg de sa ville. Il avait un archidiacre nommé avec raison le Juste, qui, ayant passé sa vie en bonnes œuvres, fut déposé dans le tombeau de son maître. Après la mort de saint Hillide, il s'opéra sur son glorieux tombeau de si grands miracles qu'on ne pourrait les écrire en entier, et que la mémoire ne saurait les retenir. Saint Népotien lui succéda.

Saint Népotien fut le quatrième évêque d'Auvergne. Des députés de la ville de Trèves furent envoyés en Espagne. Parmi eux était un certain Artémius, d'une sagesse et d'une beauté remarquables, et brillant de jeunesse ; il fut attaqué d'une fièvre violente. Les autres ayant continué leur route, le laissèrent malade à Clermont. A cette époque, il était fiancé à Trèves avec une jeune fille. Saint Népotien l'étant allé voir et l'ayant oint de l'huile sainte par la grâce de Dieu, le rendit à la vie. Artémius, ayant ouï du même saint la parole de la prédication, oubliant son épouse terrestre et ses propres biens, fut uni à la sainte Église ; et, ayant été fait clerc, il se distingua par

une si grande sainteté qu'il succéda à saint Népotien dans la direction du troupeau du Seigneur.

Dans le même temps, Injuriosus, un des sénateurs d'Auvergne et fort riche, rechercha en mariage une jeune fille de même condition ; et lui ayant donné des gages, il fixa le jour des noces. Ils étaient tous deux enfants uniques de leurs pères. Le jour arrivé, la cérémonie des noces ayant été célébrée, ils se placèrent, selon la coutume, dans le même lit. Mais la jeune fille, gravement affligée, se tourna du côté de la muraille, et se prit à pleurer amèrement ; son mari lui dit : Qu'est-ce qui te chagrine ? Dis-le-moi, je t'en supplie. Comme elle gardait le silence : Je te conjure, par Jésus-Christ, fils de Dieu, lui dit-il, de me faire part de ce qui t'afflige. S'étant alors tournée vers lui, elle lui dit : Dussé-je pleurer tous les jours de ma vie, mes larmes ne seraient jamais assez abondantes pour effacer la douleur immense de mon coeur. J'avais résolu de consacrer à Jésus-Christ mon corps pur de tout attouchement d'homme ; mais malheur à moi, qu'il a tellement abandonnée que je ne pourrai accomplir mon désir, et que je crains de perdre en ce jour, que je n'aurais jamais dû voir, ce que j'avais conservé depuis le commencement de mon âge. Voilà que délaissée, par le Christ immortel, qui me promettait le Paradis pour dot, je suis liée à un mari mortel ; et au lieu d'être parée d'une couronne de roses incorruptibles, je recevrai du mariage la triste parure d'une couronne de roses flétries. Je devais revêtir, dans les eaux sacrées de l'agneau divin, l'étole de pureté, et voilà que la robe que je porte est pour moi un fardeau et non un honneur. Mais pourquoi plus de paroles ? Malheureuse ! moi qui devais obtenir la demeure des cieux, je suis aujourd'hui précipitée dans les abîmes ! Ô si tel était mon avenir, pourquoi le jour qui fut le commencement de ma vie, n'en fut-il pas la fin ? Ô plût au ciel que je fusse entrée dans la porte de la mort avant d'avoir goûté le lait ! Plût au ciel que les baisers de mes douces nourrices ne m'eussent été donnés que dans un cercueil ! Les pompes de la terre me font horreur, car je me représente les mains du Rédempteur, percées pour sauver le monde ! Je ne puis voir les diadèmes resplendissants de pierres brillantes lorsque je porte le regard de ma pensée sur sa couronne d'épines. Je méprise les vastes espaces de la terre, car je souhaite ardemment les douceurs du Paradis ! Tes palais élevés me font pitié lorsque je regarde le Seigneur élevé au-dessus des astres ! A ces paroles prononcées avec des torrents de larmes, le jeune homme, touché de pitié, lui dit : Nous sommes les enfants uniques des pères les plus nobles de l'Auvergne, et ils ont voulu nous unir pour propager leur race, de peur qu'à leur sortie du monde un héritier étranger ne vînt à leur succéder. Elle lui dit : Le monde n'est rien, les richesses ne sont rien, la pompe de cette terre n'est rien ; la vie même dont nous jouissons n'est rien. Il vaut bien mieux rechercher cette vie que la mort même ne termine point, qu'aucun accident, aucun malheur ne peut interrompre ni finir ; où l'homme, plongé dans la béatitude éternelle, s'abreuve d'une lumière qui ne se couche point ; et, ce qui est bien plus que toutes ces choses, où la présence du

Seigneur lui-même, dont il jouit par la contemplation, le transporte dans l'état des anges et le pénètre d'une joie impérissable. Il lui dit : A tes douces paroles, la vie éternelle brille à mes yeux comme un soleil resplendissant ! Si donc tu veux t'abstenir de toute concupiscence charnelle, je m'unirai à tes pensées. Elle lui répondit : Il est difficile que les hommes accordent aux femmes de telles choses. Cependant, si tu fais en sorte que nous demeurions sans tache dans ce monde, je te donnerai une part de la dot qui m'a été promise par mon époux, mon Seigneur Jésus-Christ ; à qui je me suis consacrée comme servante et comme épouse. S'étant alors armé du signe de la croix, il lui répondit : Je ferai ce à quoi tu m'exhortes. S'étant donné les mains ils s'endormirent. Ils couchèrent depuis pendant un grand nombre d'années dans un seul lit, et vécurent dans une admirable chasteté, comme leur mort le prouva dans la suite. Leur épreuve étant accomplies lorsque la jeune fille monta vers le Christ, son mari s'étant acquitté des devoirs funéraires, dit, en la déposant au tombeau : Je te rends grâce, ô Notre Seigneur Dieu éternel ; je rends à ta piété ce trésor sans tache comme je l'ai reçu de toi ! A ces paroles, s'étant mise à sourire dans son cercueil, elle lui dit : Pourquoi dis-tu ce qu'on ne te demande pas ? Il ne tarda pas longtemps à la suivre. Comme on les avait placés dans deux tombeaux séparés par une cloison, on vit un nouveau miracle qui mit au grand jour leur chasteté. Le lendemain matin, le peuple s'étant approché de l'endroit, trouva réunis les tombeaux qu'il avait laissés séparés ; comme si le tombeau avait dû ne pas séparer les corps de ceux que le ciel avait réunis. Les habitants du lieu les ont appelés jusqu'à présent les deux amants. Nous en avons parlé dans le livre des Miracles[62].

La seconde année du règne d'Arcadius et d'Honorius, saint Martin, évêque de Tours, rempli de vertus et de sainteté, après avoir comblé de bienfaits les infirmes et les pauvres, sortit de ce monde pour aller heureusement vers Jésus-Christ, dans le bourg de Candès de son diocèse[63], dans la quatre-vingt-unième année de son âge, la vingt-sixième de son épiscopat. Il mourut au milieu de la nuit du dimanche, sous les consuls Atticus et Cæsarius [397]. Beaucoup de personnes entendirent à sa mort un concert dans les cieux. Nous en avons parlé amplement dans le livre de ses Miracles. Dès que le saint de Dieu eut commencé à être malade, les gens de Poitiers se réunirent à ceux de Tours[64] pour suivre son convoi. A sa mort, il s'éleva entre les deux peuples une vive altercation. Les Poitevins disaient : C'est notre moine[65] ; il a été notre abbé ; nous demandons qu'on nous le remette. Qu'il vous suffise que, pendant qu'il était évêque dans ce monde, vous avez joui de sa parole, participé à ses repas, vous avez été soutenus par ses bénédictions et réjouis de ses miracles. Que toutes ces choses vous suffisent ; qu'il nous soit au moins permis d'emporter son cadavre. Ceux de Tours répondaient : Si vous dites que ses miracles nous suffisent, sachez que, pendant qu'il était parmi vous, il en a fait bien plus qu'ici. Car, pour en passer un grand nombre sous silence, il vous a ressuscité deux morts, et à nous un seul ; et, comme il le disait lui-même, il avait un plus grand pouvoir avant d'être

évêque qu'après[66]. Il est donc juste que ce qu'il n'a pas fait pour nous étant vivant, il le fasse étant mort. Dieu vous l'a enlevé et nous l'a donné. D'ailleurs, si l'on suit l'ancien usage, son tombeau, conformément à l'ordre de Dieu, sera dans la ville où il a été consacré. Si vous voulez le revendiquer en vertu du droit de votre monastère, sachez que c'est d'abord à Milan qu'il a été moine. Pendant qu'ils se disputaient, le jour fit place à la nuit ; le corps du saint, déposé au milieu de la maison, était gardé par les deux peuples. Les portes ayant été étroitement fermées, les Poitevins voulaient l'enlever par force le lendemain matin ; mais le Dieu tout-puissant ne permit point que la ville de Tours fût privée de son patron. Au milieu de la nuit, toutes les troupes des Poitevins furent accablées de sommeil, et il n'y avait pas un seul homme de cette multitude qui veillât. Les Tourangeaux, les voyant endormis, prirent le corps du saint : les uns le descendirent par la fenêtre, d'autres le reçurent au dehors ; et, l'ayant placé sur un bâtiment, ils naviguèrent avec tout le peuple sur le fleuve de la Vienne. Étant entrés dans le lit de la Loire, ils se dirigèrent vers la ville de Tours en chantant des louanges et des psaumes. Les Poitevins, éveillés par ces chants, et ne retrouvant plus le trésor qu'ils gardaient, s'en retournèrent chez eux couverts de confusion.

Si quelqu'un demande pourquoi, après la mort de l'évêque Gatien, il n'y a eu qu'un seul évêque, Litoire, jusqu'à saint Martin, il saura qu'à cause de la position des païens, la ville de Tours fut longtemps privée de la bénédiction sacerdotale. Dans ce temps, ceux qui étaient chrétiens célébraient l'office divin secrètement et dans d'obscures retraites ; car, lorsque des païens découvraient des chrétiens, ils les battaient de verges ou les frappaient du glaive. Depuis la Passion de Notre-Seigneur jusqu'à la mort de saint Martin, on compte 412 ans.

Voilà la fin du premier livre qui contient cinq mille cinq cent quarante six ans, depuis le commencement du monde jusqu'à la mort de l'évêque saint Martin.

Livre second

Nous rapporterons confusément, et sans aucun ordre que celui des temps, les vertus des saints et les désastres des peuples. Je ne crois pas qu'il soit regardé comme déraisonnable d'entremêler dans le récit, non pour la facilité de l'écrivain, mais pour se conformer à la marche des événements, les félicités de la vie des bienheureux avec les calamités des misérables ; car, en y regardant attentivement, le lecteur curieux trouvera, dans les histoires des rois israélites, que le sacrilège Phinée mourut sous Samuel le Juste, et le Philistin Goliath sous David, surnommé le Bras Victorieux [la Forte main]. Et dans ce temps où Élie, prophète illustre, supprimait à son gré les pluies, à son gré les faisait descendre sur les terres desséchées, et par ses paroles changeait en richesse l'indigence d'une pauvre veuve, on peut se rappeler aussi quelles désolations tombèrent sur les peuples, quelle faim, quelle soif vinrent tourmenter la terre malheureuse. Quels maux ne souffrit pas Jérusalem dans le temps d'Ézéchias, à la vie duquel Dieu voulut ajouter quinze années ? Et sous le prophète Élysée, qui rappela les morts à la vie, et fit, au milieu des peuples, beaucoup d'autres miracles, quels carnages, quelles misères affligèrent les peuples israélites ? Eusèbe, Sévère, Jérôme et Orose, ont mêlé de même dans leurs chroniques les guerres des rois et les vertus des martyrs. Nous en avons usé de même en cet écrit, afin qu'il fût plus aisé de suivre jusqu'à nos jours la série des temps et le calcul des années. Passant donc sur ce qu'ont raconté les auteurs dont on vient de parler, nous rapporterons, avec l'aide de Dieu, les choses arrivées depuis.

Après la mort de saint Martin, évêque de Tours, homme éminent et incomparable, dont les vertus nous sont rapportées en de nombreux volumes, Brice lui succéda dans l'épiscopat. Cependant, durant la vie de saint Martin sur la terre, Brice lui avait tendu beaucoup d'embûches, parce que celui-ci lui avait souvent reproché de se livrer à des choses de peu de travail. Un jour, un malade, voulant demander à saint Martin quelque remède, vint trouver Brice, qui n'était encore que diacre, et lui dit avec simplicité : Voilà que j'attends le saint homme, et je ne sais où il est, ni ce qu'il fait. Brice lui dit : Si tu cherches ce fou, regarde là bas ; le voilà qui considère le ciel selon sa coutume, comme un homme hors de sens. Et lorsque ce pauvre, l'ayant rencontré, eut obtenu ce qu'il demandait, le saint homme parla ainsi à Brice : Brice, je te parais donc fou ? Comme celui-ci, confus en entendant ces mots, niait qu'il eût parlé ainsi, le saint homme lui dit : Mes oreilles n'étaient-elles pas prés de ta bouche quand tu prononçais là bas ces paroles ? Je te dis amen, car j'ai obtenu de Dieu qu'après moi tu fusses honoré du pontificat ; mais tu connaîtras que dans l'épiscopat tu es destiné à bien des peines. Brice, entendant ces paroles, s'en moqua en disant :

N'avais-je pas dit vrai , que cet homme parlait comme un insensé ? Admis à la dignité de prêtre, il harcela souvent le saint homme de ses insultes. Ayant ensuite obtenu, du consentement des citoyens, les fonctions pontificales, il s'adonna à l'oraison. Quoiqu'il fût orgueilleux et vain, il passait cependant pour chaste de corps. Mais, dans la trente-troisième année de son épiscopat, il s'éleva contre lui une déplorable accusation de crime ; car, une femme à qui ses domestiques avaient coutume de porter ses vêtements à laver, et qui, sous l'apparence de religion, avait pris l'habit, vint à concevoir et enfanta. Cette circonstance enflamma de colère tout le peuple de Tours ; il imputa ce crime à l'évêque, et il n'y avait qu'une voix pour le lapider, et le peuple disait : Longtemps tu as caché ta luxure sous les dehors de la piété d'un saint, et Dieu ne permet pas que nous nous souillions plus longtemps à baiser tes indignes mains. Lui, au contraire, niant avec force, dit : Apportez-moi l'enfant. Et quand on lui eut apporté l'enfant, âgé de trente jours, l'évêque Brice lui dit : Je te conjure, au nom de Jésus-Christ, fils du Dieu tout-puissant, si je t'ai engendré, de le dire en présence de tout le monde. Et celui-ci dit : Tu n'es pas mon père. Et le peuple le priant de demander qui était le père, le prêtre répondit : Cela ne me regarde pas. Je me suis occupé de ce qui me regardait ; si quelque chose vous intéresse, demandez-le vous-même.

Alors, soutenant que ceci avait été opéré par l'art de la magie, tous, d'un commun accord, se soulevèrent contre lui ; et, l'entraînant, ils lui disaient : Tu ne nous gouverneras pas plus longtemps sous le faux nom de pasteur. Mais celui-ci, pour faire connaître la vérité au peuple, mit dans sa robe des charbons ardents, et, les pressant sur lui, il arriva, avec la foule du peuple, au tombeau de saint Martin, et, lorsqu'il eut jeté les charbons devant le tombeau, on vit son vêtement exempt de brûlure, et il parla ainsi : De même que vous voyez mon vêtement préservé de l'atteinte de ce feu, de même mon corps est pur de toute souillure d'attouchement ou d'approche de femme. Mais eux, ne le croyant pas et contestant ce qu'il leur disait, il fut entraîné, calomnié et chassé, afin que ces paroles du saint fussent accomplies : Tu connaîtras que dans l'épiscopat tu es destiné à bien des peines. Après l'avoir chassé, on éleva Justinien à l'épiscopat. Enfin Brice alla trouver le pape de Rome, et pleurant et se lamentant, il disait : J'ai mérité de souffrir ces peines, parce que j'ai péché contre le saint de Dieu, car je l'ai souvent appelé fou et insensé, et que, témoin de ses vertus, je n'y ai pas cru ! Après son départ les Tourangeaux dirent à leur évêque : Vas après a lui, et fais ce que tu as à faire, parce que si tu ne le poursuis pas, tu auras le dessous, à notre grand déshonneur. Mais Justinien étant parti de Tours, et ayant atteint Verceil, ville d'Italie, frappé du jugement de Dieu, mourut durant son voyage. Les Tourangeaux, apprenant sa mort, et persévérant dans leur haine, instituèrent à sa place Armence [Armentius]. Mais l'évêque Brice étant arrivé à Rome, instruisit le pape de ce qu'il avait souffert ; et, durant son séjour dans la résidence apostolique, ayant célébré plusieurs fois le sacrifice de la messe, il lava

par ses pleurs les fautes qu'il avait, commises envers le saint de Dieu. Étant revenu de Rome la septième année, il se prépara, avec l'autorisation du pape, à retourner à Tours. Et étant arrivé à un village nommé Montlouis[67], à six milles de la ville, il y établit sa demeure. Cependant Armence fut attaqué de la fièvre et rendit l'esprit au milieu de la nuit. Une vision l'ayant aussitôt révélé à l'évêque Brice, il dit aux siens : Levez-vous promptement, pour que nous allions à la rencontre de notre frère l'évêque de Tours, afin de l'ensevelir. Et comme ils entraient par une porte de la ville on emportait le mort par une autre. Celui-ci étant enterré, Brice rentra en possession de son siège, et vécut ensuite heureusement l'espace de sept années. Après sa mort, arrivée la quarante-septième année de son épiscopat, il eut pour successeur saint Eustoche, homme très grand en sainteté.

Ensuite les Vandales, quittant leur pays, vinrent avec leur roi Gunderic [406] pour faire une irruption dans les Gaules. Après y avoir commis de grands ravages, ils se dirigèrent sur l'Espagne. Les Suèves, c'est-à-dire les Allemands, les y suivirent et s'emparèrent de la Galice. Peu de temps après, comme les deux peuples étaient voisins l'un de l'autre, il y eut du bruit entre eux ; ils marchèrent en armes pour se faire la guerre : déjà ils étaient prêts à combattre, lorsque le roi des Allemands parla ainsi : Jusques à quand la guerre s'agitera-t-elle sur la totalité de ce peuple ? Je vous en conjure, que les armées des deux peuples ne soient pas détruites ; mais que deux des nôtres s'avancent avec leurs armes de guerre au milieu du champ de bataille et combattent entre eux : le peuple dont le guerrier sera vainqueur obtiendra sans contestation tout le pays. Tout le peuple y consentit, afin que cette multitude entière n'allât pas se précipiter sur la pointe des glaives. Ces jours-là le roi Gunderic [428] était mort, et Thrasamund avait à sa placé obtenu le trône[68]. Les deux guerriers ayant combattu, le parti des Vandales fût vaincu. Thrasamund, dont le guerrier avait été tué, promit de s'éloigner de bonne grâce : ainsi, lorsqu'il eut préparé les choses nécessaires à son voyage, il s'éloigna des confins d'Espagne.

Dans le même temps, Thrasamund exerça une persécution contre les chrétiens, et il contraignait toute l'Espagne, par des tourments et des supplices divers, à trahir la foi pour embrasser la secte d'Arius. Il arriva qu'une jeune fille pieuse, opulente en richesses, honorée selon le siècle à cause de sa noblesse sénatoriale, et, ce qui est plus noble que tout le reste, fermé dans la foi catholique et servant Dieu tout-puissant avec un zèle sans tache, se trouva soumise à cette épreuve. Quand elle fut amenée en présence du roi, il commença par des discours flatteurs à vouloir lui persuader de se faire rebaptiser. Mais, comme munie du bouclier de la foi, elle repoussait son trait empoisonné, le roi ordonna qu'on s'emparât de tous les biens de celle qui, en esprit, possédait déjà les royaumes du Paradis, et ensuite qu'on la tourmentât par des supplices, elle qui ne plaçait aucune espérance dans la vie présente. Que dirai-je de plus ? Après des épreuves multipliées, après lui avoir enlevé toutes ses richesses terrestres, comme on ne pouvait la soumettre à diviser la sainte Trinité, on l'entraîna

malgré elle à un nouveau baptême ; mais, comme on la plongeait de force dans ce bain impur, elle s'écria : Je crois que le Père, et le Fils, et le Saint-Esprit sont d'une seule substance et d'une même essence, et infecta les eaux des excréments de ses entrailles, parfum dont elles étaient bien dignes. Elle sortit de là pour être soumise à la torture selon la loi, par le moyen des chevalets, des flammes et des crocs, puis condamnée à avoir la tête tranchée pour Jésus-Christ. Ensuite pendant que les Allemands se répandaient jusqu'aux bords de la mer, les Vandales, l'ayant passée, se dispersèrent dans toute l'Afrique et la Mauritanie[69].

Comme ce fut de leur temps que la persécution contre les Chrétiens s'établit de plus en plus, ainsi que nous l'avons dit plus haut, il nie parait convenable de rapporter quelque chose de ce qu'ils firent contre les églises de Dieu, et de la manière dont ils furent chassés du royaume. Thrasamund étant donc mort, après les crimes qu'il avait commis sur les saints de Dieu, Hunéric[70], homme encore plus féroce, régna après lui, et les Vandales l'élurent pour être à leur tête. On ne saurait concevoir le nombre prodigieux de chrétiens qui, sous son règne, furent mis à mort pour le nom sacré de Jésus-Christ. Mais ils peuvent appeler en témoignage l'Afrique où ils avaient pris naissance, et Jésus-Christ dont la main les a couronnés de pierres précieuses, dont l'éclat ne se peut ternir ; nous choisirons cependant pour les raconter les souffrances de quelques-uns de ces martyrs, afin d'accomplir ce que nous avons promis.

Cyrola, faussement appelé évêque, passait alors pour le plus ferme soutien de l'hérésie ; et, comme le roi prenait divers moyens pour persécuter les Chrétiens, le persécuteur trouva dans un faubourg de sa ville l'évêque Eugène, homme d'une ineffable sainteté, et qu'on tenait pour très sage ; il le fit enlever si violemment qu'il ne lui fut pas permis d'aller exhorter le troupeau des fidèles. Mais, voyant qu'on l'emmenait, il écrivit à ses concitoyens, pour les engager à conserver la foi catholique, une lettre conçue en ces termes :

L'évêque Eugène, à ses très aimés et, dans l'amour du Seigneur, très chers fils et filles de l'Église, que Dieu m'a confiés. L'autorité royale a parlé et nous a ordonné par un édit de venir à Carthage pour y manifester notre foi catholique ; et afin de ne pas livrer, en m'éloignant, l'église de Dieu à un état équivoque et de suspension, et de ne pas quitter, pasteur infidèle, les brebis du Seigneur sans leur adresser la parole, j'ai cru nécessaire de vous envoyer à ma place ces lettres pour vous conduire dans la sainteté. Je vous conjure donc, et non sans répandre des larmes, je vous exhorte, vous avertis et vous supplie très fort au nom de la majesté de Dieu, du redoutable jour du jugement et de la terrible splendeur de la vertu du Christ ; demeurez inébranlables dans la foi catholique et fermes à soutenir le Fils égal au Père, et le Saint-Esprit avec le Père et le Fils dans une même divinité. Conservez les grâces d'un baptême unique, et gardez soigneusement l'onction du saint chrême.

Qu'aucun de ceux qui ont reçu l'eau ne retourne à l'eau après en avoir été régénéré ; car, sur un signe de Dieu, le sel se forme de l'eau ; mais, si on le réduit en eau, il perd aussitôt sa forme. Et ce n'est pas sans raison que le Seigneur a dit dans l'Évangile. Si le sel perd sa force, avec quoi le salera-t-on ?[71] Et certes, c'est perdre sa force que de vouloir être assaisonné une seconde fois, quand il suffit de l'avoir été une seule. N'avez-vous pas entendu cette parole du Christ ? Celui qui a déjà été lavé n'a plus besoin que de se laver les pieds[72]. C'est pourquoi, mes frères, mes fils et mes filles en Dieu, ne soyez pas contristés de mon absence, parce que, si vous restez attachés à la religion catholique, quelque soit mon éloignement, je ne vous oublierai pas, et la mort ne me séparera pas de vous. Sachez qu'en quelque endroit que les bourreaux dispersent mes membres, la palme y sera avec moi : si je vais à l'exil, j'ai pour exemple saint Jean l'Évangéliste ; si on m'envoie à la mort, le Christ est ma vie, et la mort m'est un gain[73] : si je reviens ici, mes frères, Dieu remplira votre désir. Cependant il me suffit de n'avoir pas gardé le silence avec vous ; je vous ai instruits et avertis autant que j'ai pu, je suis donc innocent du sang de tous ceux qui périront ; et je sais que, quand viendra le temps de rendre à chacun selon ses œuvres, cette lettre sera lue et portera témoignage contre eux devant le tribunal du Christ. Si je reviens, mes frères, je vous verrai dans cette vie : si je ne reviens pas, je vous verrai dans la vie à venir. Cependant je vous dis adieu. Priez et jeûnez pour nous, parce que le jeûne et l'aumône ont toujours fléchi la miséricorde du Seigneur. Souvenez-vous qu'il est écrit dans l'Évangile : Ne craignez point ceux qui tuent le corps, et qui ne peuvent tuer l'âme ; mais craignez plutôt relui qui peut perdre et l'âme et le corps dans l'enfer[74]. »

Saint Eugène ayant donc été amené vers le roi, discuta avec l'évêque des Ariens en faveur de la foi catholique ; et lorsqu'il l'eut puissamment confondu sur le mystère de la sainte Trinité, et que le Christ lui eut donné le pouvoir de faire beaucoup de miracles, ce même évêque, excité par l'envie, entra dans une plus grande fureur ; car saint Eugène était alors accompagné des hommes les plus sages et les plus saints de ce temps, des évêques Vindémiale et Longin, tous deux égaux en dignités aussi bien qu'en vertus, car saint Vindémiale passait dans ce temps pour avoir ressuscité un mort, et Longin avait guéri beaucoup de malades. Eugène ne détruisait pas seulement la cécité extérieure et des yeux, mais aussi l'aveuglement des esprits. Ce que ce méchant évêque des Ariens ayant vu, il fit venir vers lui un homme abusé de la même erreur où il vivait, et lui dit : Je ne puis souffrir que ces évêques opèrent beaucoup de miracles au milieu du peuple, et que tout le monde me néglige pour les suivre. Reçois donc ces cinquante pièces d'or, pour consentir à ce que je t'ordonne. Assois-toi sur la place publique qui est sur notre passage ; et, tenant ta main sur tes yeux fermés, écrie-toi de toute ta force quand je passerai avec les autres : — Je t'en supplie, bienheureux Cyrola, pontife de notre religion, de manifester à mon égard ta gloire et ta puissance, en m'ouvrant les yeux, pour que j'obtienne de recouvrer la

lumière que j'ai perdue. Celui-ci, faisant ce qui lui avait été ordonné, s'assit sur la place publique, et quand l'hérétique passa avec les saints de Dieu, pensant se jouer de Dieu, l'homme s'écria de toute sa force : Écoute-moi, bienheureux Cyrola ; écoute-moi, saint pontife de Dieu, jette un regard sur ma cécité, et je serai guéri par ces remèdes que souvent les autres aveugles ont obtenus de toi, qu'en ont reçus les lépreux, et qui se sont fait sentir aux morts mêmes. Je te conjure par ce pouvoir que tu possèdes, de me rendre la lumière que j'ai perdue, car je suis accablé d'une cruelle cécité. Et sans le savoir il disait la vérité, car la cupidité l'avait aveuglé, et pour de l'argent il se riait de la puissance de Dieu. Alors l'évêque des hérétiques se tourna un peu, et, comme s'il eût été prêt à se glorifier dans sa puissance, transporté de vanité et d'orgueil, il mit sa main sur les yeux de l'homme, et dit : Par notre foi, qui est la vraie croyance en Dieu, que tes yeux s'ouvrent à la lumière. Et à peine eut-il lâché ce blasphème que la moquerie fit place aux gémissements et que la fourberie de l'évêque se manifesta au public ; car les yeux de ce malheureux furent saisis d'une si grande douleur qu'à peine en les pressant de ses doigts pouvait-il les empêcher de sortir de sa tête. Enfin l'infortuné se mit à crier, disant : Malheur à moi misérable, qui me suis laissé séduire par l'ennemi de la loi divine ! Malheur à moi qui ai consenti à me moquer de Dieu, et qui ai reçu cinquante pièces d'or pour commettre ce crime ! Il dit aussi à l'évêque : Voilà ton or, rends-moi la lumière de mes yeux que ta fourberie m'a fait perdre. Et vous, très glorieux chrétiens, je vous supplie de ne pas mépriser, mais de secourir promptement un malheureux près de périr ; car je reconnais réellement qu'on ne se moque pas de Dieu. Alors les saints de Dieu, émus de compassion, lui dirent : Si tu crois, rien n'est impossible à celui qui croit[75]. Alors il s'écria d'une voix forte : Que celui qui ne croit pas que Jésus-Christ, fils de Dieu, et le Saint-Esprit ont, avec Dieu le père, une intime substance et une même divinité, endure ce que je souffre aujourd'hui. Et il ajouta : Je crois en Dieu, Père Tout-Puissant, en Jésus-Christ, Fils de Dieu, égal au Père, et je crois au Saint-Espri consubstantiel et coéternel au Père et au Fils. A ces paroles les pieux évêques s'efforcèrent à l'envi de se prévenir mutuellement de civilité, et il s'éleva entre eux une sainte disputé pour savoir qui imposerait, sur les yeux de cet homme, le signe de la bienheureuse croix. Vindémiale et Longin priaient Eugène d'imposer les mains à l'aveugle, et lui les en priait de son côté. Eux y ayant consenti, et tenant leurs mains sur sa tête, saint Eugène fit le signe de la croix sur les yeux de l'aveugle, et dit : Au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, que nous reconnaissons pour le vrai Dieu en trois personnes égales et toutes-puissantes, que tes yeux soient ouverts ; et la douleur s'étant aussitôt évanouie, l'homme recouvra la santé, et l'on reconnut clairement, par la cécité de cet homme, que la doctrine de cet évêque des hérétiques couvrait les yeux du coeur d'un voile déplorable, afin qu'ils ne pussent contempler la vraie lumière de la foi ; malheureux qui n'étant pas entré par la porte, c'est-à-dire par le Christ, qui est la vraie porte, était devenu le loup plutôt que le gardien du troupeau, et s'efforçait, par la méchanceté de son coeur, d'éteindre dans le coeur des

fidèles le flambeau de la foi qu'il attrait dû y allumer. Les saints de Dieu firent, au milieu du peuple, beaucoup d'autres miracles, et le peuple n'avait qu'une voix pour dire : On doit adorer d'une même foi, redouter d'une même crainte, et honorer d'un même respect le vrai Dieu père, le vrai Dieu fils, le vrai Dieu Saint-Esprit Car il était clair à tous que la doctrine de Cyrola était fausse.

Mais le roi Huneric, voyant que la glorieuse fidélité des saints faisait ainsi paraître à nu la fausseté de ses doctrines, que la secte de l'erreur se détruisait au lieu de s'établir, et que la fourberie de son pontife avait été mise à découvert par cette action criminelle, ordonna qu'après bien des tourments, après les avoir fait passer par les chevalets, les flammes et les crocs de fer, on mit à mort les saints de Dieu ; mais il feignit seulement de vouloir faire décoller le bienheureux Eugène, car il ordonna que si, au moment où le glaive menacerait sa tête, il n'embrassait pas la secte des hérétiques, on s'abstînt de le tuer, de peur que les chrétiens ne le révérassent comme martyr, mais qu'il fût condamné à l'exil, ce qui arriva en effet ; car sur le point de recevoir la mort, ayant été interrogé s'il avait dessein de mourir pour la foi catholique, il répondit : Mourir pour la justice, c'est vivre éternellement. Alors le glaive demeura suspendu et on l'envoya en exil à Albi, ville des Gaules, où il termina sa vie sur la terre. De fréquents miracles manifestent aujourd'hui la sainteté de son tombeau. Le roi ordonna que saint Vindémiale fût frappé de l'épée, et il mourut dans ce combat. Octavien, archidiacre, et beaucoup de milliers d'hommes et de femmes attachés à notre croyance furent mutilés et mis à mort ; mais ce n'était rien aux yeux de ces saints confesseurs, de souffrir ainsi pour l'amour de la gloire ; car, tourmentés en des choses de peu, ils se savaient destinés à de grands biens, selon ces paroles de l'apôtre : Les souffrances de la vie présente n'ont point de proportion avec cette gloire qui sera un jour découverte en nous[76].

En ces années, beaucoup de gens, renonçant à leur foi pour acquérir des richesses, se précipitèrent eux-mêmes en de nombreuses douleurs, comme ce malheureux évêque, de nom Révocatus, qui révoqua, dans ce temps, ses promesses à la vraie foi. Alors le soleil parut obscurci, de manière qu'à peine en voyait-on briller la troisième partie ; j'en attribue la cause à tant de crimes et à l'effusion du sang innocent. Humeric, après un si grand forfait, fut possédé du démon, et lui qui s'était longtemps abreuvé du sang des saints, se déchirait par ses propres morsures ; ce fut dans ces tourments qu'une juste mort termina son indigne vie. En 484 Hilderic lui succéda, et à sa mort, Gélésimère parvint au gouvernement. Celui-ci, ayant été vaincu par la république, termina sa vie en même temps que son règne. Ainsi tomba le royaume des Vandales[77].

Dans ce temps un grand nombre d'hérésies infestaient les églises de Dieu ; la vengeance divine en frappa plusieurs ; car Athanaric, roi des Goths, exerça une grande persécution. Il tuait par le glaive beaucoup de Chrétiens, après leur avoir

infligé divers tourments, et il en faisait mourir quelques-uns condamnés à l'exil, par la faim et différents supplices ; d'où il arriva par un effrayant jugement de Dieu, qu'en punition de l'effusion du sang des justes, il fut chassé de son royaume, et que celui qui avait envahi les églises de Dieu fut exilé de son pays. Mais maintenant retournons à des choses antérieures.

Le bruit s'était répandu que les Huns voulaient faire une irruption dans les Gaules. Il y avait en ce temps dans la ville de Tongres un évêque d'une très grande sainteté, nommé Aravatius. Adonné aux veilles et aux jeûnes, souvent baigné d'une pluie de larmes, il suppliait la miséricorde de Dieu de ne pas permettre l'entrée des Gaules à cette nation incrédule, et toujours indigne de lui. Mais ayant été averti par inspiration qu'à cause des fautes du peuple, ce qu'il demandait ne lui serait pas accordé, il résolut de gagner la ville de Rome, afin que la protection des mérites apostoliques, unie à ses prières, lui obtînt plus facilement ce qu'il demandait humblement au Seigneur. S'étant donc rendu au tombeau du saint apôtre, il sollicitait le secours de sa bienveillance, se consumant dans une grande abstinence et un jeûne continuel ; en sorte qu'il était deux ou trois jours sans manger ni boire, et ne mettait point d'intervalle dans ses oraisons. Étant demeuré dans cette affliction pendant l'espace de beaucoup de jours, on rapporte qu'il reçut cette réponse du bienheureux apôtre : Pourquoi me tourmentes-tu, très saint homme ? il a été irrévocablement fixé par les décrets du Seigneur que les Huns viendraient dans les Gaules, et que ce pays serait ravagé par la plus terrible tempête. Maintenant donc prends ta résolution, fais une prompte diligence, dispose ta maison, prépare ta sépulture, aie soin de te munir d'un linceul blanc. Tu quitteras ton enveloppe corporelle, et tes yeux ne verront pas les maux que les Huns doivent faire à la Gaule. Ainsi l'a dit le Seigneur notre Dieu Après avoir reçu cette réponse du saint apôtre, le pontife hâte son voyage et regagne promptement la Gaule. Étant arrivé à la ville de Tongres, il apprête aussitôt ce qui était nécessaire à sa sépulture ; et, disant adieu aux ecclésiastiques ainsi qu'au reste des habitants de la ville, il leur annonce avec des pleurs et des lamentations qu'ils ne verront plus longtemps son visage ; et ceux-ci le suivant avec des larmes et des gémissements, le suppliaient humblement en disant : Ne nous abandonnez pas, saint père ! ne nous oubliez pas, bon pasteur ! Mais comme leurs pleurs ne pouvaient le retenir, ils s'en retournèrent après avoir reçu sa bénédiction et ses baisers. Lui donc, étant allé à la ville d'Utrecht, fut attaqué d'une légère fièvre, et abandonna son corps ; et, ayant été lavé par les fidèles, il fut enterré auprès du rempart public. Nous avons écrit, dans le livre des Miracles, comment le corps de ce saint fut transféré après un long espace de temps.

Les Huns étant donc sortis de la Pannonie vinrent, dépeuplant le pays, à la ville de Metz, où ils arrivèrent, ainsi que quelques-uns le rapportent, la veille du saint jour de Pâques. Ils livrèrent la ville aux flammes, passèrent les habitants au fil de l'épée, et égorgèrent même les prêtres du Seigneur devant les autels sacrés. Rien

n'échappa à l'incendie, que l'oratoire de saint Étienne, premier martyr et diacre. Je n'hésite pas à raconter ce que j'ai entendu dire à quelques-uns au sujet de cet oratoire. Ils rapportent qu'avant l'arrivée des ennemis ils eurent une vision, dans laquelle leur apparut ce pieux fidèle, le bienheureux diacre Étienne, s'entretenant avec les saints apôtres Pierre et Paul sur tous ces ravages, et disant : Je vous conjure, messeigneurs, d'empêcher, par votre intercession, que nos ennemis ne brûlent la ville de Metz ; car dans un endroit de cette ville sont les restes de mon pauvre corps ; mais plutôt que les habitants connaissent que je peux quelque chose auprès du Seigneur ; et que si les crimes du peuple se sont tellement accumulés que la ville ne puisse éviter l'incendie, que mon oratoire en soit au moins préservé. Ils lui répondirent : Vas en paix, très cher frère ; l'incendie ne respectera que ton oratoire. Quant à la ville, nous ne pouvons rien obtenir, parce que la volonté divine a déjà prononcé la sentence ; car les péchés du peuple se sont accumulés, et le cri de sa méchanceté est monté jusqu'en présence de Dieu : la ville sera donc consumée par cet incendie. D'où il est hors de doute que c'est par leur intercession que, dans la désolation de la ville l'oratoire est resté intact.

Cependant Attila, roi des Huns, ayant quitté la ville de Metz, et ravageant impunément les cités des Gaules, vint mettre le siège devant Orléans, et tâcha de s'en emparer en l'ébranlant par le choc puissant du bélier[78]. Vers ce temps-là, cette ville avait pour évêque le bienheureux Anian, homme d'une éminente sagesse et d'une louable sainteté, dont les actions vertueuses ont été fidèlement conservées parmi nous. Et comme les assiégés demandaient à grands cris à leur pontife ce qu'ils avaient à faire, celui-ci, mettant sa confiance en Dieu, les engagea à se prosterner tous pour prier et implorer avec larmes le secours du Seigneur toujours présent dans les calamités. Ceux-ci s'étant mis à prier, selon son conseil, le pontife dit : Regardez du haut du rempart de la ville si la miséricorde de Dieu vient à notre secours. Car il espérait, par la miséricorde de Dieu, voir arriver Aetius[79], que, prévoyant l'avenir, il était allé trouver à Arles ; mais, regardant du haut du mur, ils n'aperçurent personne ; et l'évêque leur dit : Priez avec zèle, car le Seigneur vous délivrera aujourd'hui. Ils se mirent à prier; et il leur dit : Regardez une seconde fois. Et ayant regardé, ils ne virent personne qui leur apportât du secours. Il leur dit pour la troisième fois : Si vous le suppliez sincèrement, Dieu va vous secourir promptement. Et ils imploraient la miséricorde de Dieu avec de grands gémissements et de grandes lamentations. Leur oraison finie, ils vont, par l'ordre du vieillard, regarder pour la troisième fois du haut du rempart, et aperçoivent de loin comme un nuage qui s'élève de la terre. Ils l'annoncent au pontife qui leur dit : C'est le secours du Seigneur. Cependant les remparts, ébranlés déjà sous les coups du bélier, étaient au moment de s'écrouler lorsque voilà Aetius qui arrive, voilà Théodoric, roi des Goths, ainsi que Thorismund son fils, qui accourent vers la ville à la tête de leurs armées, renversant et repoussant l'ennemi. La ville ayant donc été délivrée par l'intercession du saint

pontife, ils mettent en fuite Attila, qui, se jetant dans les plaines de Méry, se dispose au combat ; ce que les Orléanais apprenant, ils se préparent à lui résister avec courage.

Dans ce temps, le bruit parvint à Rome qu'Aetius avait à soutenir un rude combat au milieu des phalanges des ennemis. Sa femme ayant appris cette nouvelle, triste et tourmentée, se rendait assidûment à la basilique des saints apôtres, et demandait au ciel de voir revenir son mari sain et sauf. Comme elle priait nuit et jour, il arriva qu'une nuit un pauvre homme pris de vin s'endormit dans un coin de la basilique de l'apôtre saint Pierre, de manière qu'il n'était pas sorti lorsque, selon la coutume, les gardes fermèrent les portes. S'éveillant au milieu de la nuit, il vit toute l'église resplendissante de lumière. Saisi d'épouvante, il chercha une issue pour s'échapper ; mais après avoir essayé d'ouvrir une première porte, puis une autre, et reconnu qu'elles étaient toutes fermées, il se coucha par terre, et attendit en tremblant l'instant où le peuple s'assemblerait pour chanter les hymnes du matin, afin de pouvoir sortir de ce lieu. Pendant ce temps, il vit deux personnes se saluant avec un respect mutuel, et se demandant réciproquement de leurs nouvelles. Alors le plus âgé commença à parler ainsi : Je ne puis soutenir plus longtemps les larmes de la femme d'Aetius. Elle me supplie assidûment de ramener des Gaules son mari sain et sauf, tandis que le jugement de Dieu en avait décidé autrement. Cependant, en faveur de sa singulière piété, j'ai obtenu la vie de son mari, et je me hâte de le ramener ici vivant. Mais j'engage celui qui entendra ces paroles à se taire, et à ne pas oser divulguer les secrets du Seigneur, de peur qu'il ne soit promptement enlevé de la terre. Mais le pauvre homme entendant ces paroles ne put garder le silence. Aussitôt que le ciel commença à s'éclaircir, il découvrit à la femme d'Aetius tout ce qu'il avait entendu ; et, lorsqu'il eut parlé, ses yeux se fermèrent à la lumière.

Aetius donc, réuni aux Goths et aux Francs, livra bataille à Attila. Celui-ci, voyant que ses troupes étaient taillées en pièces, eut recours à la fuite. Cependant Théodoric, roi des Goths, fut tué dans ce combat. Personne ne doit douter que la défaite des ennemis arriva par l'intercession du saint évêque dont nous avons parlé. Cependant le patrice Aetius et Thorismund remportèrent la victoire et détruisirent les ennemis. La guerre étant terminée, Aetius dit à Thorismund : Hâtez-vous de retourner promptement dans votre patrie, de peur que votre frère, se pressant, ne vous dépouille du royaume de votre père. Celui-ci, entendant ces paroles, se hâta de partir pour prévenir son frère et prendre possession le premier du trône de son père. Aetius se délivra par une semblable ruse du roi des Francs. Après leur départ Aetius pilla le camp, et retourna victorieux dans sa patrie avec un butin considérable. Attila se retira avec un petit nombre des siens, et peu de temps après les Huns s'étant emparés d'Aquilée, qu'ils incendièrent et détruisirent, se répandirent dans l'Italie et la ravagèrent. Thorismund, dont nous avons parlé plus haut, soumit dans une guerre les Alains ; ensuite, après beaucoup de différends et de guerres, ses frères tombèrent sur

lui et le tuèrent [en 453 par Théodoric et Frédéric].

Après avoir arrangé et complètement exposé ces événements selon l'ordre des temps, j'ai cru qu'il ne m'était pas permis de passer sous silence ce que l'histoire de Renatus Frigeridus rapporte sur Aetius dont nous avons parlé plus haut. Il raconte, dans le douzième livre de son histoire, qu'à la mort de l'empereur Honorius[80], Valentinien, encore enfant, et n'ayant accompli qu'un lustre, fut créé Empereur par son cousin germain Théodose [424], et que le tyran Jean s'éleva à l'empire de Rome; après avoir dit que ses députés furent méprisés par César, il ajoute : Pendant que ces choses se passaient ainsi, les députés retournèrent vers le tyran, lui rapportant les menaces les plus terribles. Ces menaces déterminèrent Jean à envoyer aux Huns, avec beaucoup d'or, Aetius, à qui était alors confié le soin de son palais. Celui-ci les avait connus dans le temps oit il était chez eux en otage, et était lié avec eux d'une intime amitié. Il fut chargé de leur porter les instructions suivantes, qu'aussitôt que les ennemis entreraient en Italie, ils les attaquassent par derrière, tandis que lui les prendrait de front. Et comme nous aurons par la suite beaucoup de choses à dire sur cet homme, je juge à propos de parler de sa naissance et de son caractère. Son père Gaudentius, de la principale ville de la province de Scythie, ayant commencé la guerre par l'état de domestique, parvint jusqu'au grade de maître de la cavalerie. Sa mère, Itala, était une femme noble et riche ; leur fils Aetius, prétorien dès son enfance, fut à trois ans remis en otage à Alaric, de là aux Huns ; ensuite, étant devenu gendre de Carpillion, il commença, en qualité de comte des domestiques, à être chargé de l'administration du palais de Jean. Il était d'une taille médiocre, d'un corps vigoureux, sans faiblesse ni pesanteur, d'un extérieur mâle et élégant, d'un esprit très actif ; cavalier très agile, habile à lancer des flèches, adroit la lance à la main, très propre à la guerre, excellent dans les arts de la paix. Exempt d'avarice et de toute avidité, il était doué des dons de l'esprit, ne s'écartant pas de son devoir par de mauvais penchants, supportant les outrages avec une très grande patience, aimant le travail, ne craignant aucun danger, souffrant avec beaucoup de courage la faim, la soif et les veilles. Il est certain qu'il lui fut prédit, dès son jeune âge, à quelle puissance le destin le réservait, et qu'il serait renommé dans son temps et dans son pays.

Voilà ce que rapporte sur Aetius l'historien nommé ci-dessus. Mais l'empereur Valentinien, devenu adulte, craignant qu'Aetius ne le mît sous le joug, le tua sans sujet [454]. Lui-même à son tour, siégeant sur son tribunal dans le champ de Mars et parlant au peuple, fut surpris par derrière et percé d'une épée par Occylla [455], trompette d'Aetius. Telle fut la fin de l'un et de l'autre.

Beaucoup de personnes ignorent[81] quel fut le premier roi des Francs. Quoique Sulpice Alexandre[82] rapporte sur eux beaucoup de choses, il ne nomme pas les premier de leurs rois, et dit qu'ils avaient des ducs : il est bon cependant de

rapporter ce qu'il raconte de ces derniers chefs. Après avoir dit que Maxime, ayant perdu tout espoir de conserver l'Empire, restait dans Aquilée, presque privé de tout, il ajoute : Dans ce temps les Francs [l'an 388], sous la conduite de Gennobaude, Marcomer et Sunnon, leurs ducs, firent une irruption dans la Germanie[83], et, passant la frontière, massacrèrent beaucoup d'habitants, et, ayant ravagé des cantons d'une grande fertilité, portèrent l'épouvante jusqu'à Cologne [Colonia Agrippina]. Aussitôt que la nouvelle en eut été portée à Trèves[84], Nannénus et Quintinus, commandants de la milice, à qui Maxime avait confié l'enfance de son fils et la défense des Gaules, assemblèrent une armée et se rendirent à Cologne. Mais les ennemis, chargés de butin, après avoir pillé les richesses des provinces, repassèrent le Rhin, laissant sur le territoire romain plusieurs des leurs prêts à recommencer le ravage. Les Romains les combattirent avec avantage, et tuèrent un grand nombre de Francs près de la forêt des Ardennes [la Carbonnière]. Comme on délibérait pour savoir si, pour profiter de la victoire, on devait passer dans le pays des Francs, Nannénus s'y refusa, sachant bien qu'ils étaient prêts à les recevoir, et qu'ils seraient certainement plus forts chez eux. Quintinus et le reste de l'armée étant d'un avis différent, Nannénus retourna à Mayence. Quintinus, ayant passé le Rhin avec son armée auprès de Nuitz[85], arriva, le deuxième jour de marche depuis le fleuve, à des maisons inhabitées et de grands villages abandonnés. Les Francs, feignant d'être épouvantés, s'étaient retirés dans des bois très enfoncés, et avaient fait des abattis sur la lisière des forêts, après avoir incendié toutes les maisons, croyant, dans leur lâche sottise, que déployer contre ces murs leur fureur, c'était consommer leur victoire. Les soldats, chargés de leurs armes, passèrent la nuit clans l'inquiétude. Dès la pointe du jour, étant entrés dans les bois sous la conduite de Quintinus, ils s'engagèrent presque jusqu'à la moitié du jour dans les détours des chemins, et s'égarèrent tout à fait. A la fin, arrêtés par une enceinte de fortes palissades, ils se répandirent dans des champs marécageux qui touchaient à la forêt. Quelques ennemis se montrèrent sur leur passage, montés sur des troncs d'arbres entassés ou sur des abattis. Du haut de ces tours, ils lançaient, comme si c'eût été avec des machines de guerre, des flèches trempées dans le poison des herbes ; de sorte qu'une mort certaine était la suite des blessures qui n'avaient fait qu'effleurer la peau, même dans des parties du corps où les coups ne sont pas mortels. Bientôt l'armée, environnée d'un grand nombre d'ennemis, se précipita avec empressement dans les plaines que les Francs avaient laissées ouvertes. Les cavaliers s'étant plongés les premiers dans les marais, on y vit périr pêle-mêle les hommes et les chevaux. Les fantassins qui n'étaient pas foulés par le poids des chevaux, plongés clans la fange, et, débarrassant leurs pieds avec peine, se cachaient de nouveau en tremblant dans les bois dont ils venaient à peine de sortir. Les légions avant rompu leurs rangs furent massacrées. Héraclius, tribun des Joviniens[86], ayant été tué ainsi que la plupart des officiers, un petit nombre trouva son salut dans l'obscurité de la nuit et les retraites des forêts. Ce récit se trouve dans le troisième livre de l'histoire de Sulpice Alexandre.

Dans le quatrième, après avoir raconté le meurtre de Victor, fils du tyran Maxime , il dit : Dans ce temps [389] Charietton et Syrus, mis à la place de Nannénus, s'opposèrent aux Francs avec une armée dans la Germanie. Et après quelques mots sur le butin que les Francs avaient remporté de Germanie, il ajoute : Arbogaste, ne souffrant aucun délai, engagea César à infliger aux Francs le châtiment qu'ils méritaient, à moins qu'ils ne restituassent tout ce que, dans l'année précédente, ils avaient pillé après le massacre des légions, et qu'ils ne livrassent les auteurs de la guerre, afin qu'on les punit d'avoir violé perfidement la paix. Il raconte ce qui se passa pendant le commandement de Charietton et Syrus ; et ajoute : Peu de jours après, ayant eu une courte entrevue avec Marcomer et Sunnon, officiers royaux des Francs, et en ayant reçu des otages, selon la coutume, le général romain se retira à Trèves pour y passer l'hiver. Comme il les appelle royaux[87], nous ne savons s'ils étaient rois ou s'ils en tenaient la place. Le même historien, rapportant la situation critique de l'empereur Valentinien, ajoute : Pendant que divers événements se passaient dans la Thrace, en Orient, l'état des affaires était troublé dans la Gaule. Le prince Valentinien, renfermé à Vienne dans l'intérieur de son palais, et presque réduit au-dessous de la condition de simple particulier, le soin des affaires militaires était livré à des satellites Francs, et les affaires civiles étaient passées entre les mains de la faction d'Arbogaste. Parmi tous les soldats engagés dans la milice, on n'en trouvait aucun qui osât obéir aux ordres ou aux discours particuliers du prince. Il rapporte ensuite que, dans la même année, Arbogaste[88], poursuivant Sunnon et Marcomer, petits rois francs, avec une haine de barbare, se rendit à Cologne dans la plus grande rigueur de l'hiver, pensant qu'il pénétrerait facilement dans les retraites des Francs, et y mettrait le feu lorsqu'ils ne pourraient plus se cacher en embuscade dans les forêts dépouillées de feuilles et arides. Ayant donc rassemblé une armée, il passa le Rhin, et ravagea le pays des Bructères[89], qui sont le plus prés de la rive, et un village habité par les Chamaniens[90], sans que personne. se présentât, si ce n'est quelques Ampsuares et Chattes[91], commandés par Marcomer , qui se montrèrent sur les plus hauts sommets des collines[92]. Là, laissant de nouveau ceux qu'il appelle chefs et royaux, il dit clairement que les Francs avaient un roi, lorsqu'il dit, sans indiquer son nom. Ensuite le tyran Eugène, ayant entrepris une expédition militaire [393], après avoir, selon sa coutume, renouvelé les anciens traités avec les rois des Allemands et des Francs, gagna la limite du Rhin pour effrayer les nations sauvages par l'aspect d'une armée très considérable. C'est là tout ce que l'historien ci-dessus nommé a dit des Francs.

Renatus Profuturus Frigeridus, dont nous avons déjà parlé, rapportant la prise et la destruction de Rome par les Goths [409], dit : Pendant ce temps, Goar[93], ayant passé aux Romains, Respendial, roi des Allemands, retira son armée des bords du Rhin, car les Vandales étaient en guerre avec les Francs. Le roi Godégisile avait succombé, et une armée de près de vingt mille hommes avait péri par le fer. Les

Vandales auraient été détruits si les Alains ne les eussent secourus à temps [406]. Nous sommes étonnés que, nommant par leur nom les rois des autres nations, l'historien ne dise pas aussi celui du roi des Francs. Cependant lorsqu'il dit que Constantin[94], s'étant emparé du pouvoir, ordonna à son fils Constans de quitter l'Espagne pour le venir trouver, il raconte ce qui suit : Constantin ayant rappelé d'Espagne son fils Constans [409], qui y régnait en même temps, afin de délibérer ensemble sur l'état des affaires présentes , Constans laissa à Saragosse toute sa cour avec sa femme, confia toutes choses en Espagne à Gérontius, et se rendit sans s'arrêter auprès de son père. Dés qu'ils furent ensemble , après avoir laissé passer plusieurs jours, voyant qu'il n'y avait rien à craindre de l'Italie, Constantin se livra à la débauche et à l'intempérance, et engagea son fils à retourner en Espagne. Pendant que celui-ci, après avoir envoyé ses troupes devant, demeurait encore avec son père, des courriers, arrivant d'Espagne, lui annoncèrent que Gérontius avait établi sur le trône Maxime, un de ses clients [410], et que, secondé des nations barbares, il faisait contre lui des préparatifs de guerre. Effrayés de ces nouvelles, Constans et Décimus Rusticus, devenu préfet des Gaules de maître des offices qu'il était auparavant, après avoir envoyé Édobie vers les Germains, marchèrent vers les Gaules avec les Francs, les Allemands et toutes leurs troupes, projetant de retourner bientôt auprès de Constantin. De même, lorsqu'il raconte que Constantin était assiégé, l'historien dit : A peine quatre mois s'étaient écoulés depuis que Constantin était assiégé, lorsque tout à coup des messagers venus de la Gaule ultérieure[95] annoncèrent que Jovin s'était revêtu des ornements royaux [411, à Mayence], et qu'accompagné des Bourguignons, des Allemands, des Francs et des Alains, il menaçait les assiégeants avec toute son armée. Les assiégeants pressèrent le siège, et Constantin ouvrit les portes de la ville et se rendit. Conduit aussitôt vers l'Italie, il fut décapité sur les bords du Mincio, par des exécuteurs que le prince envoya au-devant de lui. » Le même historien dit ensuite : Dans le même temps le préfet du tyran Décimils Rusticus , Agroëtius, qui avait été chef des secrétaires de Jovin ; et un grand nombre de nobles, étant tombés, en Auvergne, entre les mains des généraux d'Honorius, subirent un rigoureux supplice. Les Francs pillèrent et incendièrent la ville de Trèves dans une seconde irruption. Astérius ayant été élevé à la dignité de patrice par des lettres de l'empereur, l'historien ajoute : Dans le même temps [411] Castinus, comte des domestiques, fut mis à la tête d'une expédition contre les Francs et envoyé dans les Gaules. Voilà ce que ces historiens racontent des Francs. Orose, historien, parle ainsi dans le septième livre de son ouvrage : Stilicon ayant rassemblé les troupes, écrasa les Francs, passa le Rhin, parcourut les Gaules et alla jusque vers les Pyrénées. Ce sont là les renseignements que les historiens dont nous avons parlé nous ont laissés sur les Francs, sans nous dire le nom de leurs rois. Un grand nombre racontent que ces mêmes Francs, abandonnant la Pannonie[96], s'établirent sur les bords du Mein : qu'ensuite, traversant ce fleuve, ils passèrent dans le pays de Tongres, et que là, dans leurs bourgs et dans leurs villes, ils créèrent, pour les

commander, les rois chevelus[97] pris dans la première et, pour ainsi dire, la plus noble de leurs familles. Comment les victoires de Clovis assurèrent ensuite ce titre à sa famille, c'est ce que nous montrerons plus tard.

Nous lisons clans les Fastes Consulaires que Théodomer, roi des Francs, fils de Richimer, et Aschila sa mère, furent massacrés. On rapporte aussi qu'alors Chlogion, homme puissant et distingué dans son pays, fut roi des Francs ; il habitait Disparg[98] qui est sur la frontière du pays de Tongres. Les Romains occupaient aussi ces pays, c'est-à-dire vers le midi jusqu'à la Loire. Au-delà de la Loire le pays était soumis aux Goths. Les Bourguignons, attachés aussi à la secte des Ariens, habitaient au-delà du Rhône qui coule auprès de la ville de Lyon. Chlogion, ayant envoyé des espions dans la ville de Cambrai et ayant fait examiner tout le pays, défit les Romains et s'empara de cette ville [vers l'an 445]. Après y être demeuré quelque temps, il conquit le pays qui s'étend jusqu'au fleuve de la Somme. On prétend que le roi Mérovée, qui eut pour fils Childéric, était né de sa race.

Mais il paraît que cette race fut toujours adonnée aux cultes idolâtres, et ne connut pas du tout le vrai Dieu. Ils se firent des images des forêts, des eaux, des oiseaux, des bêtes sauvages et d'autres objets, et s'accoutumèrent à les adorer, leur offrant des sacrifices. Oh ! si cette voix terrible que Dieu fit entendre au peuple par la bouche de Moïse avait frappé les fibres de leurs cœurs : Vous n'aurez point des dieux étrangers devant moi ; vous ne vous ferez point d'image taillée, ni aucune figure de ce qui est en haut dans le ciel, et en bas sur la terre, ni de tout ce qui est dans les eaux sous la terre. Et ces paroles-ci : Vous craindrez le Seigneur votre Dieu, vous ne servirez que lui seul, et vous ne jurerez que par son nom. Qu'auraient-ils dit s'ils avaient vu quelle vengeance tomba sur les Israélites parce qu'ils avaient adoré le veau d'or, et lorsque après les festins et les chants, après les débauchés et les danses, leur bouche impure dit, en parlant de cette idole : Voici vos dieux, ô Israël ! qui vous ont tiré de l'Égypte[99] ; il en périt vingt-quatre mille. Qu'auraient-ils dit de ceux qui, s'étant associés aux profanes mystères de Belphégor et mêlés aux femmes Moabites, furent renversés et tués par leurs parents ? Le prêtre Phinée apaisa, par la mort des adultères, la colère de Dieu qui avait envoyé sur eux une plaie, et ce zèle lui fut imputé à justice. Qu'auraient-ils dit si ces paroles terribles que Dieu prononça par la bouche de David avaient retenti à leurs oreilles ? Parce que tous les dieux des nations sont des démons, mais le Seigneur est le créateur des cieux. Et : Les idoles des nations ne sont que de l'argent et de l'or, et les ouvrages des mains des hommes ; que ceux qui les font leur deviennent semblables, avec tous ceux qui mettent en elles leur confiance. Ou celles-ci : Que tous ceux-là soient confondus qui adorent des ouvrages de sculpture et qui se glorifient dans leurs idoles. Et aussi celles que dit le prophète Habacuc [2, 18-20] : Que sert la statue qu'un sculpteur a faite, ou l'image fausse qui se jette en fonte ? Elle est couverte au-dehors d'or et d'argent, et elle est en dedans sans âme et sans vie ; mais le Seigneur

habite dans son temple saint : que toute la terre demeure en silence devant lui. Un autre prophète dit : Que les dieux qui n'ont point fait le ciel et la terre périssent sous le ciel, et soient exterminés de la terre. De même dans un autre endroit : Car voici ce que dit le Seigneur qui a créé les cieux, le Dieu qui a créé la terre et qui l'a formée, qui lui adonné l'être, et qui ne l'a pas créée en vain, mais qui l'a formée afin qu'elle fût habitée : Je suis le Seigneur, c'est là le nom qui m'est propre, je ne donnerai pas ma gloire ni les hommages qui me sont dus à des idoles[100]. Et ailleurs : Y a-t-il quelqu'un parmi les faux dieux des nations qui fasse pleuvoir ? Et il dit encore, par la bouche d'Isaïe [44, 6-20] : Je suis le premier et je suis le dernier ; y a-t-il donc quelqu'autre Dieu que moi, et un créateur que je ne connaisse pas ? Tous ces artisans d'idoles ne sont rien ; leurs ouvrages les plus estimés ne leur serviront de rien ; ils sont eux-mêmes témoins de leur confusion, que leurs idoles ne voient point et ne comprennent rien. Comment donc un homme est-il assez insensé pour vouloir former un Dieu, et pour jeter en fonte une statue qui n'est bonne à rien ? Tous ceux qui ont part à cet ouvrage seront confondus ; car tous ces artisans ne sont que des hommes. Le forgeron travaille avec sa lime, il met le fer dans le feu et le bat avec le marteau pour en former une idole; il y emploie toute la force de son bras. Le sculpteur étend sa règle sur le bois, et le forme avec le rabot ; il le dresse à l'équerre, il lui donne ses traits et ses proportions avec le compas, et fait enfin l'image d'un homme qu'il rend le plus beau qu'il peut, et il le loge dans une niche : il en a pris lui-même pour se chauffer, et il prend le reste, il en fait un dieu, et l'adore ; il en fait une image morte devant laquelle il se prosterne, et qu'il prie en lui disant : Délivrez-moi ; car vous êtes mon dieu. J'ai fait du feu de la moitié de ce bois, j'en ai fait cuire du pain sur les charbons, j'y ai fait cuire la chair que j'ai mangée, et du reste j'en ferai une idole ; je me prosternerai devant un tronc d'arbre ; une partie de ce bois est déjà réduite en cendres, et cependant son coeur insensé adore l'autre, et il ne pense point à tirer son âme de l'égarement où elle est, en disant : certainement cet ouvrage de mes mains n'est qu'un mensonge. La nation des Francs ne comprit pas d'abord cela, mais elle le reconnut plus tard, comme la suite de cette histoire le fera connaître.

Avitus, un des sénateurs, et, comme on sait bien, citoyen de l'Auvergne, ayant été élevé à l'empire de Rome [455], et voulant mener une conduite déréglée, fut chassé par le sénat et nomma ensuite évêque de Plaisance. Ayant découvert que le sénat, encore irrité contre lui, voulait attenter à sa vie, il partit chargé d'un grand nombre d'offrandes pour la basilique du bienheureux martyr saint Julien d'Auvergne. Mais, ayant atteint en route le terme de la carrière de sa vie, il mourut et fut porté au village de Brioude, et enterré aux pieds du martyr ci-dessus nommé. Majorien lui succéda à l'Empire [en 457] ; dans les Gaules, le Romain Ægidius fut nommé maître de la milice.

Childéric, roi des Francs, s'abandonna à une honteuse luxure, déshonorant les femmes de ses sujets. Ceux-ci, s'indignant de cet outrage ; le détrônèrent [457].

Avant découvert qu'on en voulait même à sa vie, il se réfugia dans la Thuringe, laissant dans son pays un homme qui lui était attaché pour qu'il apaisât, par de douces paroles, les esprits furieux. Il lui donna aussi un signe pour qu'il lui fît connaître quand il serait temps de retourner dans sa patrie, c'est-à-dire qu'ils divisèrent en deux une pièce d'or, que Childéric en emporta une moitié, et que son ami garda l'autre, disant : Quand je vous enverrai cette moitié, et que les deux parties réunies formeront la pièce entière, vous pourrez revenir en toute sûreté dans votre patrie. Étant donc passé dans la Thuringe, Childéric se réfugia chez le roi Bisin et sa femme Basine. Les Francs, après l'avoir détrôné, élurent pour roi, d'une voix unanime , Ægidius qui, ainsi que nous l'avons dit plus haut, avait été envoyé par la république romaine comme maître de la milice. Celui-ci était déjà dans la huitième année de son règne lorsque le fidèle ami de Childéric, ayant secrètement apaisé les Francs, envoya à son prince des messagers pour lui remettre la moitié de la pièce qu'il avait gardée. Celui-ci, voyant par cet indice certain que les Fracs désiraient son retour, et qu'ils le priaient eux-mêmes de revenir, quitta la Thuringe, et fut rétabli sur son trône. Tandis qu'il régnait, Basine, dont nous avons parlé plus haut, abandonna son mari pour venir auprès de Childéric. Comme il lui demandait avec empressement par quel motif elle venait d'un pays si éloigné, on dit qu'elle répondit : J'ai reconnu ton mérite et ton grand courage ; je suis venue pour rester avec toi : sache que si j'avais connu, dans des régions au-delà des mers, un homme plus méritant que toi, j'aurais désiré d'habiter avec lui. Celui-ci, enchanté, l'épousa. Il en eut un fils qu'on appela du nom de Clovis. Ce fut un grand prince et un redoutable guerrier[101].

Après la mort de saint Artémius [Artème] en Auvergne, Vénérande, un des sénateurs, fait créé évêque. Paulin nous apprend ce que fut ce pontife, en disant[102] : Si vous voyez les pieux pontifes du Seigneur, Exsuspère à Toulouse, Simplicius à Vienne, Amande à Bordeaux, Diogénien à Albi, Dynamius à Angouléme, Vénérande en Auvergne, Alithius à Cahors, ou Pégase à Périgueux, quels que soient les vices du siècle, vous verrez assurément les plus dignes gardiens de la sainteté, de la foi et de la religion. On dit que Vénérande mourut la veille même du jour de Noël. Le lendemain, une procession solennelle suivit ses obsèques. Après sa mort, il s'éleva parmi les citoyens une honteuse querelle au sujet de l'épiscopat ; et comme les partis en désaccord voulaient chacun en élire un, il y avait parmi le peuple une division très animée. Pendant que les évêques siégeaient un dimanche, une femme voilée et vouée à Dieu s'avança hardiment vers eux, et leur dit : Écoutez-moi, pontifes du Seigneur ; sachez que les hommes que ces gens-là ont élus pour le sacerdoce ne plaisent point à Dieu, car le Seigneur choisira lui-même aujourd'hui son évêque. Ne soyez donc pas en contestation, et ne troublez pas le peuple ; mais soyez un peu patients, car le Seigneur vous conduit maintenant celui qui doit gouverner cette Église. Tandis qu'ils s'étonnaient de ces paroles, arriva tout à coup un homme

appelé Rustique [Rustie], qui était un prêtre du diocèse même de la ville de Clermont ; il avait déjà été désigné à cette femme dans une vision. L'ayant vu, elle dit : Voilà celui qu'a choisi le Seigneur ; c'est là le pontife que le Seigneur vous a destiné : qu'il soit nommé évêque. Le peuple, entendant ces paroles, mit un terme à toute querelle, proclamant que c'était un bon et digne évêque ; Rustique, placé sur le siège épiscopal, fut le septième qui l'occupa, à la satisfaction du peuple.

Dans la ville de Tours, l'évêque Eustoche étant mort dans la dix-septième année de son pontificat ; on nomma Perpétuus [Perpétue, l'an 460], qui fut le cinquième après saint Martin. Témoin des miracles continuels qui s'opéraient sur le tombeau du saint, et voyant qu'on n'y avait bâti qu'une très petite chapelle, il la trouva indigne de tant de prodiges. L'ayant donc fait enlever, il fit construire la grande basilique qui subsiste encore aujourd'hui, et qui est à cinq cent cinquante pas de la ville. Elle a cent soixante pieds de long et soixante de large. Elle a en hauteur, jusqu'à la voûte, quarante-cinq pieds. Elle a trente-deux fenêtres, du côté de l'autel[103] et vingt dans la nef qui est ornée de quarante et une colonnes. Dans tout l'édifice, il y a cinquante-deux fenêtres, cent vingt colonnes, huit portes, trois du côté de l'autel et cinq dans la nef. Cette basilique a trois l'êtes solennelles, pour la dédicace du temple, la translation du corps du saint, et l'anniversaire de sa promotion à l'épiscopat. On célèbre la première le 4 juillet, et la seconde le 11 novembre. Quiconque observera exactement ces fêtes méritera la protection de l'évêque dans ce monde et dans l'autre. Comme la boiserie de la première chapelle était d'une structure élégante, le pontife ne crut pas à propos de laisser périr cet ouvrage. Il fit bâtir, en l'honneur des saints apôtres Pierre et Paul, une autre basilique dans laquelle il fit placer cette boiserie. Il fit construire, au nom de Jésus-Christ, encore un grand nombre de basiliques qui ont subsisté jusqu'à présent.

Dans ce temps, le prêtre Euphronius éleva une basilique au bienheureux martyr Symphorien d'Autun. Dans la suite, Euphronius lui-même parvint à l'évêché de cette ville. Ce fut lui qui envoya, en grande dévotion, le marbre qui est placé sur le tombeau de saint Martin.

Après la mort de l'évêque Rustique, saint Namatius devint en Auvergne le huitième évêque. Il fit bâtir l'église qui subsiste encore, et qui est la principale [la plus ancienne] dans les murs de la ville[104]. Elle a cent cinquante pieds de long, soixante de large, cinquante de haut dans l'intérieur de la nef jusqu'à la voûte ; au devant est une rotonde, et, de chaque côté, les ailes de l'église sont d'une élégante structure, et tout l'édifice est disposé en forme de croix. Elle a quarante-deux fenêtres, soixante-dix colonnes et huit portes. Une pieuse crainte de Dieu se fait sentir dans ce lieu, où pénètre une brillante clarté ; et très souvent les religieux y sentent des parfums qui semblent provenir de doux aromates. Les parois du côté de l'autel sont ornées de différentes espèces de marbres ciselés avec beaucoup

d'élégance. L'édifice achevé au bout de douze ans, Namatius envoya à Pologne, ville d'Italie, pour demander les reliques de saint Vitalis et de saint Agricola, crucifiés, comme on sait, pour le saint nom de Christ Notre Dieu.

La femme de Namatius bâtit, dans le faubourg de la ville, la basilique de saint Étienne [saint Eutrope (Dom Ruinart)]. Voulant la faire orner de peintures, elle avait dans son giron un livre où elle lisait l'histoire des actions des anciens temps, indiquant aux peintres celles qu'ils devaient représenter sur les murailles[105]. Il arriva un jour, qu'étant assise dans la basilique, et en train de lire, un pauvre vint pour prier ; et apercevant cette femme vêtue d'une robe sale et déjà avancée en âge, il la prit pour une pauvresse, et lui porta un morceau de pain qu'il posa sur ses genoux, après quoi il s'en alla. Celle-ci, ne dédaignant pas le don du pauvre qui n'avait pas reconnu son rang, l'accepta et le remercia. Elle garda le pain, le plaça devant elle dans tous ses repas, disant chaque jour son bénédicité sur ce pain, jusqu'à ce qu'il n'en restât plus.

Childéric fit la guerre aux Orléanais[106] ; Adovacre vint à Angers avec les Saxons[107].

Une épouvantable peste désola alors le peuple.

Ægidius mourut [en octobre 464], laissant un fils nommé Syagrius. Après la mort d'Ægidius, Adovacre reçut des otages d'Angers et d'autres villes.

Les Bretons furent chassés de Bourges par les Goths, qui en tuèrent un grand nombre prés du bourg de Dol.

Le comte Paul, avec les Romains et les Francs, fit la guerre aux Goths[108], sur lesquels il fit un grand butin.

Adovacre [Odoacre] étant venu à Angers, le roi Childéric arriva le jour suivant [l'an 471], et ayant tué le comte Paul, il s'empala de la ville. Ce jour-là l'église fut consumée par un grand incendie.

Sur ces entrefaites, la guerre s'alluma entre les Saxons et les Romains. Mais les Saxons prenant la fuite, abandonnèrent un grand nombre des leurs au glaive des Romains qui les poursuivaient. Leurs îles furent prises et ravagées parles Francs qui tuèrent une grande partie des habitants.

Le neuvième mois de cette année, il se fit un tremblement de terre.

Childéric conclut un traité avec Adovacre, et ils soumirent ensemble les Allemands qui avaient envahi une partie de l'Italie.

Euric, roi des Goths, dans la quatorzième année de son règne, créa Victor duc des sept Cités[109]. Celui-ci, étant venu subitement en Auvergne, voulut ajouter la cité de Clermont à celles qu'il gouvernait déjà. Ce fut lui qui fit construire les chapelles souterraines qu'on voit encore aujourd'hui dans la basilique de saint Julien, ainsi que les colonnes qui sont placées dans l'église. Il fit bâtir la basilique de saint Laurent et de saint Germain, dans le bourg de Saint-Germain-de-Lambron. Il resta neuf ans en Auvergne. Il éleva des accusations calomnieuses contre le sénateur Enchérius. Après l'avoir fait mettre en prison, il l'en fit tirer de nuit, le fit attacher à une vieille muraille, et ordonna de la faire écrouler sur lui. Comme il était fort débauché, craignant d'être assassiné par les gens de l'Auvergne, il s'enfuit à Rome ; mais voulant y mener une vie aussi déréglée, il fut lapidé. Euric régna encore quatre ans après la mort de celui-ci [arrivée l'an 484 (Dom Bouquet)] ; il mourut dans la vingt-septième [lisez dix-septième] année de son règne. Il y eut alors un grand tremblement de terre.

Namatius, évêque d'Auvergne, étant mort, fut remplacé par Éparchius, homme d'une grande sainteté et de beaucoup de foi. Comme, dans ce temps, l'église avait dans les murs de la ville une petite propriété, l'évêque y demeurait clans l'endroit qu'on nomme â présent la sacristie, et pendant la nuit il se levait pour aller rendre grâces à Dieu à l'autel de l'église. Il arriva qu'une certaine nuit qu'il y alla, il trouva l'église remplie de démons, et leur prince lui-même vêtu à la manière des femmes et assis dans la chaire épiscopale. Le pontife lui dit : Infâme courtisane, tu ne te contentes pas d'infecter tous les lieux de tes profanations ; tu viens souiller le siège consacré à Dieu, en y posant ton corps dégoûtant ! Retire-toi de la maison de Dieu, ne la profane pas davantage. Celui-ci lui répliqua : Puisque tu me donnes le nom de courtisane, je te tendrai beaucoup d'embûches, en t'enflammant de passion pour les femmes. A ces mots, il s'évanouit comme de la fumée. Il est vrai que le pontife éprouva de violents accès de concupiscence charnelle ; mais, armé du signe de la croix, l'ennemi ne put lui faire aucun mal. On rapporte qu'il fit bâtir sur le sommet du mont Chantoin un monastère, où l'on voit encore son oratoire et où il s'enfermait pendant les saints jours du carême. Le jour de Pâques il s'en retournait â son église en chantant accompagné des clercs et des citoyens, et avec un choeur nombreux qui chantait devant lui. A sa mort [en l'an 473], il fut remplacé par Sidoine, qui avait été préfet. C'était un homme très noble, selon la dignité du siècle, et un des premiers sénateurs des Gaules ; aussi avait-il obtenu en mariage la fille de l'empereur Avitus. De son temps, pendant que Victor, dont nous avons parlé ci-dessus, demeurait encore à Clermont, il y avait, dans le monastère de Saint-Cyr de cette même ville, un abbé, nommé Abraham, qui était animé de la foi et des vertus de ce premier patriarche, comme nous l'avons rapporté dans le livre de sa vie[110].

Saint Sidoine était doué d'une si grande éloquence que très souvent il improvisait sur-le-champ avec le plus grand éclat sur quelque sujet qu'il, voulût. Il arriva qu'un

jour il fut invité à la fête de la basilique du monastère dont nous avons parlé ci-dessus; quelqu'un lui ayant méchamment enlevé le petit livre dont il avait coutume de se servir pour célébrer les fêtes sacrées, il se prépara en très peu de temps, et récita tout l'office de la fête si bien que tout le monde l'admirait, et que les assistants croyaient entendre, noir pas un homme, mais un ange. Nous en avons amplement parlé dans la préface du livre que nous avons ajouté aux messes de sa composition[111]. Comme il était d'une admirable sainteté, et, ainsi que nous l'avons dit, un des premiers sénateurs, il emportait souvent de la maison, à l'insu de sa femme, des vases d'argent qu'il distribuait aux pauvres. Lorsque celle-ci en était instruite, elle s'irritait contre lui ; et alors il en donnait le prix aux pauvres et remettait ces meubles dans la maison.

Après que Sidoine se fuit consacré au service du Seigneur, et pendant qu'il menait dans ce monde une sainte vie, deux prêtres se soulevèrent contre lui ; et lui ayant enlevé tout pouvoir sur les biens de l'église, ils lui laissèrent à peine de quoi vivre, et lui firent subir les plus grands outrages ; mais la clémence divine ne souffrit point que ces injures restassent longtemps impunies. Un de ces prêtres méchants et indignes l'avait menacé de l'arracher de l'église avant la nuit. Ayant entendu le son qui appelait à Matines, il se leva enflammé de fureur contre le saint de Dieu , et méditant dans son coeur pervers d'accomplir le dessein qu'il avait formé le jour précédent. Mais étant entré dans un privé, il rendit l'âme en s'efforçant de satisfaire ses besoins. Son domestique attendait dehors avec un flambeau que son maître sortît. Le jour approchait déjà. Son complice, c'est-à-dire l'autre prêtre, lui envoya un messager pour lui dire : Viens, il ne tarde pas, pour que nous accomplissions ensemble ce que nous avons médité hier. Mais, comme le mort ne répondait pas, le domestique ayant soulevé le voile de la porte, trouva son maître mort sur le siège du privé. On ne peut douter, d'après cela, qu'il ne fût coupable d'un crime aussi grand que cet Arius qui rendit de même ses entrailles dans un privé. On ne peut appeler autrement qu'hérétique celui qui, dans une église, n'obéit pas au pontife de Dieu auquel a été remis le soin de paître les brebis, et qui s'empare du pouvoir que ni Dieu ni les hommes ne lui ont confié. Le saint pontife, quoiqu'il lui restât encore un ennemi, fût remis en possession de son pouvoir. Il arriva après cela qu'étant attaqué de la fièvre, il devint malade, et pria les siens de le porter dans l'église. Lorsqu'il y fut venu, une multitude d'hommes, de femmes et d'enfants s'assembla auprès de lui, pleurant et disant : Pourquoi nous abandonnes-tu, bon pasteur ? ou à qui laisses-tu ceux que ta mort va rendre orphelins ? Quelle sera notre vie après ta mort ? Qui, dans la suite, nous assaisonnera comme toi du sel de la sagesse ? Qui nous inspirera par sa prudence la crainte du saint nom de Dieu ? Le peuple entremêlait ces paroles de grandes lamentations. Enfin le pontife, se sentant animé du Saint-Esprit, leur répondit : Ne craignez rien, ô peuples ! voilà que mon frère Apruncule vit, et il sera votre pontife. Ne comprenant pas ces paroles, ils le croyaient en délire.

Aussitôt après sa mort, le méchant prêtre qui était resté, animé d'une avidité coupable, s'empara de tous les biens de l'église, comme s'il était déjà évêque, et il disait : Le Seigneur a enfin jeté les yeux sur moi, et il a vu que j'étais plus juste que Sidoine, et il m'a accordé ce pouvoir. Tandis qu'il parcourait toute la ville en triomphe arriva le jour du Seigneur, qui n'était pas éloigné de la mort du saint homme. Il prépara un festin, fit inviter tous les citoyens dans la maison épiscopale ou, sans respect pour les vieillards, il se coucha le premier sur son lit. L'échanson, lui ayant offert une coupe, lui dit : Seigneur, j'ai eu un songe que, si vous le permettez, je vais vous raconter. Je voyais beaucoup de choses la nuit dernière, et voilà, il y avait un grand appartement dans lequel était placé un trône. Sur ce trône était assis un juge, qui l'emportait sur tous les autres par son pouvoir ; il était entouré d'un grand nombre de prêtres en vêtements blancs, et d'une foule innombrable de peuple. Pendant que je contemplais ces choses en tremblant, j'aperçus le bienheureux Sidoine qui s'élevait au milieu de tous, accusant vivement ce prêtre qui vous était cher, et qui est sorti de ce monde il y a peu d'années : celui-ci ayant été condamné, le roi ordonna qu'on le plongeât dans un sombre cachot. Comme on l'entraînait, Sidoine commença à s'élever contre vous, disant que vous aviez été complice du crime pour lequel cet autre venait d'être condamné. Comme le juge cherchait avec soin quelqu'un pour l'envoyer vers vous, je me cachai parmi les autres et me retournai, craignant, comme je vous suis connu, qu'on ne m'envoyât vers vous. Pendant que je réfléchissais à cela en silence, tout le monde s'étant éloigné, je restai seul ; le juge m'ayant appelé, je m'approchai de lui. A l'aspect de sa puissance et de son éclat, je demeure stupéfait et, chancelant de crainte, il me dit alors : Ne crains rien, jeune homme, mais va, et dis à ce prêtre qu'il vienne pour répondre à l'accusation, car Sidoine a demandé qu'on le fit venir. Ne différez donc pas à vous y rendre, parce que le roi m'a recommandé expressément de vous dire ces choses, me disant : Si tu te tais, tu mourras de la mort la plus cruelle. A ces mots, le prêtre effrayé laissa échapper la coupe de ses mains, et rendit l'âme. Le mort, enlevé de dessus son lit, fut enseveli, et alla prendre possession de l'enfer avec son complice. Voilà le jugement dont le Seigneur frappa en ce monde les prêtres rebelles ; l'un subit la mort d'Arius ; l'autre, comme Simon-le-Magicien, fut, à la prière su saint apôtre, précipité du faîte de son orgueil. Il n'est pas douteux qu'ils furent plongés ensemble dans l'enfer, pour avoir tous deux persécuté de:leur méchanceté leur saint évêque.

Pendant ce temps, comme le nom des Francs avait pénétré dans ce pays, et que tous désiraient qu'ils y portassent leur empire, saint Apruncule, évêque de la ville de Langres, commença â devenir suspect aux Bourguignons. La haine croissant de jour en jour contre lui, on ordonna de le faire périr en secret par le glaive. Apruncule en ayant eu connaissance, s'échappa pendant la nuit en se glissant le long du mur du château de Dijon, et se rendit en Auvergne où, selon la parole que le Seigneur avait

mise dans la bouche de saint Sidoine, il devint le onzième évêque.

Pendant le pontificat de Sidoine, une grande famine désola la Bourgogne. Comme les peuples se dispersaient dans différents pays, et qu'aucun homme ne fournissait de nourriture aux pauvres, on rapporte qu'Ecdicius, sénateur et parent de Sidoine, mettant sa confiance en Dieu, fit alors une belle action. Pendant les ravages de la famine, il envoya ses domestiques avec des chevaux et des chars vers les villes voisines, pour qu'ils lui amenassent ceux qui souffraient de la disette. Ceux-ci l'ayant fait amenèrent à sa maison tous les pauvres qu'ils purent trouver. Là il les nourrit pendant tout le temps de la disette, et les empêcha de mourir de faim. Il y eut, comme beaucoup le rapportent, plus de quatre mille personnes des deux sexes. L'abondance étant revenue, Ecdicius les fit reconduire chacun dans son pays par le même moyen. Après leur départ, il entendit une voix partant du ciel qui lui dit : Ecdicius, Ecdicius, puisque tu as fait cette action, ta postérité ne manquera jamais de pain, parce que tu as obéi à mes paroles et rassasié ma faim en nourrissant les pauvres. Beaucoup de gens rapportent que cet Ecdicius était d'un courage admirable. On dit qu'un jour, avec dix hommes, il mit en fuite un grand nombre de Goths. On raconte que, pendant la même famine, saint Patient, évêque de Lyon, fit au peuple le même bien. Il nous reste encore une lettre de saint Sidoine [lettre 12 du livre VI], dans laquelle il le loue solennellement à ce sujet.

De son temps, Euric [Eoric ou Euvarex], roi des Goths, sortant des frontières d'Espagne, fit tomber dans les Gaules une cruelle persécution sur les Chrétiens. Il faisait décapiter tous ceux qui ne voulaient pas se soumettre à sa perverse hérésie, et plongeait les prêtres dans des cachots. Quant aux évêques, il envoyait les uns en exil, et faisait périr les autres. Il avait ordonné de barricader les portes des églises avec des épines, afin que l'absence du culte divin fît tomber en oubli la foi. La Gascogne [Novempopulanie] et les deux Aquitaines[112] furent surtout en proie à ces ravages [vers l'an 467]. Il existe encore aujourd'hui à ce sujet une lettre du noble Sidoine [à l'évêque d'Aix, Basile]. Mais l'auteur de cette persécution ne tarda pas à mourir frappé de la vengeance divine.

Le bienheureux Perpétuus [Perpétue], évêque de la ville de Tours, ayant passé trente ans dans l'épiscopat, s'endormit en paix[113] ; on mit à sa place Volusien, un des sénateurs. Mais étant devenu suspect aux Goths, il fut emmené captif en Espagne, dans la septième année de son pontificat ; il ne tarda pas à y mourir. Vérus lui succédant, fut le septième évêque depuis saint Martin.

Après ces événements, Childéric étant mort[114], son fils Clovis régna à sa place[115]. Dans la cinquième année de son règne, Syagrius, roi des Romains et fils Ægidius, résidait dans la ville de Soissons, dont Ægidius s'était autrefois emparé, comme nous l'avons raconté plus haut. Clovis, ayant marché contre lui avec Ragnachaire[116],

son parent, qui était aussi en possession d'un royaume, lui fit demander de choisir un champ de bataille. Celui-ci ne différa point, et ne craignit pas de lui résister. Le combat s'engagea donc [486]. Syagrius, voyant son armée rompue, prit la fuite et se réfugia avec une extrême promptitude auprès du roi Marie, à Toulouse. Clovis envoya prier Marie de le remettre entre ses mains, disant qu'autrement, s'il le gardait, il lui déclarerait la guerre. Celui-ci, craignant de s'attirer la colère des Francs, car la crainte est ordinaire aux Goths, livra aux députés Syagrius chargé de fers. Clovis, l'ayant reçu, ordonna de le garder ; et, s'étant emparé de son royaume, il le fit égorger secrètement. Dans ce temps, l'armée de Clovis pilla un grand nombre d'églises, parce que ce prince était encore plongé clans un culte idolâtre. Des soldats avaient enlevé d'une église un vase d'une grandeur et d'une beauté étonnante, ainsi que le reste des ornements du saint ministère. L'évêque de cette église[117] envoya vers lui des messagers pour lui demander que, s'il ne pouvait obtenir de recouvrer les autres vases, on lui rendit au moins celui-là. Le roi, ayant entendu ces paroles, dit au messager : Suis-moi jusqu'à Soissons, parce que c'est là qu'on partagera tout le butin ; et lorsque le sort m'aura donné ce vase, je ferai ce que demande le pontife[118]. Étant arrivés à Soissons, on mit au milieu de la place tout le butin, et le roi dit : Je vous prie, mes braves guerriers, de vouloir bien m'accorder, outre ma part, ce vase que voici, en montrant le vase dont nous avons parlé ci-dessus. Les plus sages répondirent aux paroles du roi : Glorieux roi, tout ce que nous voyons est à toi : nous-mêmes nous sommes soumis à ton pouvoir. Fais donc ce qui te plaît ; car personne ne peut, résister à ta puissance. Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, un guerrier présomptueux, jaloux et emporté, éleva sa francisque et en frappa le vase, s'écriant : Tu ne recevras de tout ceci rien que ce que te donnera vraiment le sort. A ces mots tous restèrent stupéfaits. Le roi cacha le ressentiment de cet outrage sous un air de patience. Il rendit au messager de l'évêque le vase qui lui était échu, gardant au fond du coeur fine secrète colère. Un an s'étant écoulé, Clovis ordonna à tous ses guerriers de venir au Champ-de-Mars revêtus de leurs armes, pour faire voir si elles étaient brillantes et en bon état. Tandis qu'il examinait tous les soldats en passant devant eux, il arriva auprès de celui qui avait frappé le vase, et lui dit : Personne n'a des armes aussi mal tenues que les tiennes, car ni ta lance, ni ton épée, ni ta hache, ne sont en bon état ; et lui arrachant sa hache, il la jeta à terre. Le soldat s'étant baissé un peu pour la ramasser, le roi levant sa francisque, la lui abattit sur la tête, en lui disant : Voilà ce que tu as fait au vase à Soissons. Celui-ci mort, il ordonna aux autres de se retirer. Cette action inspira pour lui une grande crainte. Il remporta beaucoup de victoires dans un grand nombre de guerres. Dans la dixième année de son règne, il fit la guerre aux gens de Tongres [en 491], et les soumit à son pouvoir.

Les Bourguignons avaient pour roi Gondeuch, de la race du roi persécuteur Athanaric, dont nous avons parlé plus haut. Il eut quatre fils, Gondebaud, Godégisile [Géodisèle], Chilpéric et Godomar. Gondebaud égorgea son frère Chilpéric ; et,

ayant attaché une pierre au cou de sa femme, il la noya. Il condamna à l'exil les deux filles de Chilpéric. La plus âgée, ayant pris l'habit, s'appelait Chrona, et la plus jeune Clotilde[119]. Clovis envoyant souvent des députés en Bourgogne, ceux-ci virent la jeune Clotilde. Témoins de sa beauté et de sa sagesse, et ayant appris qu'elle était du sang royal, ils dirent ces choses au roi Clovis. Celui-ci envoya aussitôt des députés à Gondebaud pour la lui demander en mariage. Gondebaud, craignant de le refuser, la remit entre les mains des députés qui, recevant la jeune fille, se hâtèrent de la mener au roi. Clovis, transporté de joie à sa vue, en fit sa femme [l'an 493]. Il avait déjà d'une concubine un fils nommé Théodoric.

Clovis eut de la reine Clotilde un premier fils [l'an 494]. La reine, voulant qu'il reçût le baptême, adressait sans cesse de pieux conseils au roi, disant : Les dieux que vous adorez ne sont rien, puisqu'ils ne peuvent se secourir eux-mêmes ni secourir les autres ; car ils sont de pierre, de bois ou de quelque métal. Les noms que vous leur avez donnés sont des noms d'hommes et non de dieux, comme Saturne qui, dit-on, pour ne pas être chassé du trône par son fils, s'échappa par la fuite ; comme Jupiter lui-même, honteusement souillé de tous les vices, qui a déshonoré tant de maris, outragé les femmes de sa propre famille, et qui n'a pu s'abstenir de concubinage avec sa propre sœur, puisqu'elle disait : Je suis la sœur et la femme de Jupiter. Qu'ont jamais pu Mars et Mercure ? Ils possèdent plutôt la science de la magie qu'une puissance divine. Le Dieu qu'on doit adorer est celui qui, par sa parole, a tiré du néant le ciel et la terre, la mer et toutes les choses qui y sont contenues ; qui a fait briller le soleil, et a orné le ciel d'étoiles ; qui a rempli les eaux de poissons, la terre d'animaux, et les airs d'oiseaux ; à l'ordre duquel la terre se couvre de plantes, les arbres de fruits et les vignes de raisins ; dont la main a produit le genre humain ; qui a donné enfin à l'homme son ouvrage avec toutes les créatures pour lui obéir et le servir. Ces paroles de la reine ne portaient nullement l'esprit du roi à la foi sainte, mais il disait : C'est par l'ordre de nos dieux que toutes choses sont créées et produites ; il est clair que votre Dieu, ne peut rien ; bien plus, il est prouvé qu'il n'est pas de la race des dieux. » Cependant la reine fidèle présenta son fils au baptême : elle fit décorer l'église de voiles et de tapisseries, pour que cette pompe attirât vers la foi catholique le roi que ses discours n'avaient pu toucher. L'enfant ayant été baptisé et appelé Ingomer, mourut dans la semaine même de son baptême[120]. Le roi, aigri ,de cette perte, faisait à la reine de vifs reproches, lui disant : Si l'enfant avait été consacré au nom de mes dieux, il vivrait encore ; mais, comme il a été baptisé au nom de votre Dieu, il n'a pu vivre. La reine lui répondit : Je rends grâces au puissant Créateur de toutes choses, qui ne m'a pas jugée indigne de voir associé à son royaume l'enfant né de mon sein. Cette perte n'a pas affecté mon âme de douleur, parce que je sais que les enfants que Dieu retire du monde, quand ils sont encore dans les aubes, sont nourris de sa vue. Elle engendra ensuite un second fils, qui reçut au baptême le nom de Chlodomir. Cet enfant étant tombé malade, le roi

disait : Il ne peut lui arriver autre chose que ce qui est arrivé à son frère, c'est-à-dire qu'il meure aussitôt après avoir été baptisé au nom de votre Christ. Mais le Seigneur accorda la santé de l'enfant aux prières de sa mère [l'an 496].

La reine ne cessait de supplier le roi de reconnaître le vrai Dieu et d'abandonner les idoles ; mais rien ne put l'y décider, jusqu'à ce qu'une guerre s'étant engagée avec les Allemands, il fut forcé, par la nécessité, de confesser ce qu'il avait jusque-là voulu nier. Il arriva que les deux armées se battant avec un grand acharnement, celle de Clovis commençait à être taillée en pièces ; ce que voyant, Clovis éleva les mains vers le ciel, et le cœur touché et fondant en larmes, il dit : Jésus-Christ, que Clotilde affirme être Fils du Dieu vivant, qui, dit-on, donnes du secours à ceux qui sont en danger, et accordes la victoire à ceux qui espèrent en toi, j'invoque avec dévotion la gloire de ton secours : si tu m'accordes la victoire sur mes ennemis, et que je fasse l'épreuve de cette puissance dont le peuple, consacré à ton nom, dit avoir relu tant de preuves, je croirai en toi, et me ferai baptiser en ton nom ; car j'ai invoqué mes dieux, et, comme je l'éprouve, ils se sont éloignés de mon secours ; ce qui me fait croire qu'ils ne possèdent aucun pouvoir, puisqu'ils ne secourent pas ceux qui les servent. Je t'invoque donc, je désire croire en toi ; seulement que j'échappe à mes ennemis. Comme il disait ces paroles, les Allemands, tournant le dos, commencèrent à se mettre en déroute ; et voyant que leur roi était mort, ils se rendirent à Clovis, en lui disant : Nous te supplions de ne pas faire périr notre peuple, car nous sommes à toi. Clovis, ayant arrêté le carnage et soumis le peuple rentra en paix dans son royaume, et raconta à la reine comment il avait obtenu la victoire en invoquant le nom du Christ.

Alors la reine manda en secret saint Remi, évêque de Reims, le priant de faire pénétrer dans le coeur du roi la parole du salut. Le pontife, ayant fait venir Clovis, commença à l'engager secrètement à croire au vrai Dieu, créateur du ciel et de la terre, et à abandonner ses idoles qui n'étaient d'aucun secours, ni pour elles-mêmes, ni pour les autres. Clovis lui dit : Très saint père, je t'écouterai volontiers ; mais il reste une chose, c'est que le peuple qui m'obéit ne veut pas abandonner ses dieux ; j'irai à eux et je leur parlerai d'après tes paroles. Lorsqu'il eut assemblé ses sujets, avant qu'il eût parlé, et par l'intervention de la puissance de Dieu, tout le peuple s'écria unanimement : Pieux roi, nous rejetons les dieux mortels, et nous sommes prêts à obéir au Dieu immortel que prêche saint Remi. On apporta cette nouvelle à l'évêque qui, transporté d'une grande joie, ordonna de préparer les fonts sacrés. On couvre de tapisseries peintes les portiques intérieurs de l'église, on les orne de voiles blancs ; on dispose les fonts baptismaux ; on répand des parfums, les cierges brillent de clarté, tout le temple est embaumé d'une odeur divine, et Dieu fit descendre sur les assistants une si grande grâce qu'ils se croyaient transportés au milieu des parfums du Paradis. Le roi pria le pontife de le baptiser le premier. Le nouveau Constantin s'avance vers le baptistère, pour s'y faire guérir de la vieille

lèpre qui le souillait, et laver dans une eau nouvelle les tâches hideuses de sa vie passée. Comme il s'avançait vers le baptême, le saint de Dieu lui dit de sa bouche éloquente : Sicambre[121], abaisse humblement ton cou : adore ce que tu as brûlé, brûle ce que tu as adoré. Saint Remi était un évêque d'une grande science, et livré surtout à l'étude de la rhétorique ; il était si célèbre par sa sainteté qu'on égalait ses vertus à celles de saint Silvestre. Nous avons un livre de sa vie où il est dit qu'il ressuscita un mort.

Le roi, ayant donc reconnu la toute-puissance de Dieu dans la Trinité, fut baptisé au nom du Père, du Fils et du Saint-Esprit, et oint du saint chrême avec le signe de la croix ; plus de trois mille hommes de son armée figent baptisés. On baptisa aussi sa soeur Alboflède, qui, quelque temps après, alla joindre le Seigneur. Comme le roi était affligé de cette perte, saint Remi lui envoya, pour le consoler, une lettre qui commençait ainsi : Je suis affligé autant qu'il faut de la cause de votre tristesse, la mort de votre soeur Alboflède, d'heureuse mémoire ; mais nous pouvons nous consoler, car elle est sortie de ce monde plus digne d'envie que de pleurs. L'autre soeur de Clovis, nommée Lantéchilde, qui était tombée dans l'hérésie des Ariens, se convertit ; et ayant confessé que le Fils et le Saint-Esprit étaient égaux au Père, elle fut rebaptisée.

Gondebaud et Godégisile son frère occupaient le royaume des Bourguignons, situé aux environs du Rhône et de la Saône, et la province de Marseille. Ils adhéraient, ainsi que leurs sujets, à la secte des Ariens. Une guerre s'étant engagée entre eux, Godégisile, instruit des victoires du roi Clovis, lui envoya secrètement des députés pour lui dire que, s'il lui fournissait du secours pour faire la guerre [l'an 500] à son frère et qu'il pût tuer celui-ci ou le renverser du trône, il lui paierait tous les ans le tribut qu'il voudrait exiger. Clovis y consentit volontiers, et lui promit de lui fournir du secours partout où il en aurait besoin. Au temps marqué, Clovis se mit en marche avec son armée contre Gondebaud. A cette nouvelle, Gondebaud, ignorant la ruse de son frère, fit dire à celui-ci : Viens à mon secours, car les Francs marchent contre nous, et viennent dans notre pays pour s'en emparer : soyons donc d'accord pour repousser une nation ennemie, de peur que, séparés, nous n'éprouvions le même sort que les autres peuples. Celui-ci lui répondit: J'irai avec mon armée, et je te fournirai du secours. Les trois armées, c'est-à-dire celle de Clovis contre celles de Gondebaud et de Godégisile, s'étant mises en marche avec tout leur appareil de guerre, elles arrivèrent auprès du fort nommé Dijon. En étant venus aux mains prés la rivière d'Ouche[122], Godégisile se joignit à Clovis, et leurs armées réunies taillèrent en pièces celle de Gondebaud. Celui-ci, voyant la perfidie de son frère qu'il n'avait pas soupçonnée, tourna le dos et prit la fuite. Ayant parcouru les bords du Rhône et les marais qui l'avoisinent, il entra dans la ville d'Avignon. Godégisile ayant donc remporté la victoire, après avoir promis à Clovis quelque partie de ses états, se retira en paix, et entra en triomphe dans Vienne, comme s'il était déjà possesseur de

tout le royaume. Clovis, ayant encore augmenté ses forces, se mit à la poursuite de Gondebaud pour l'arracher de la ville et le faire périr. A cette nouvelle, Gondebaud, saisi d'épouvante, craignit qu'une mort soudaine ne vînt le frapper. Il avait avec lui un homme célèbre, nommé Aridius[123], courageux et sage. L'ayant fait venir, il lui dit : De tous côtés je suis entouré d'embûches, et ne sais ce que je dois faire, parce que ces barbares viennent sur nous pour nous tuer et ravager ensuite notre pays. Aridius lui répondit : Il faut, pour ne pas périr, que vous apaisiez la férocité de cet homme. Maintenant, si cela vous plaît, je feindrai de vous fuir et de passer vers lui ; et lorsque je me serai réfugié vers lui, je ferai en sorte qu'il ne détruise ni vous ni cette contrée. Veuillez seulement lui accorder, ce qu'il vous demandera par mon conseil, jusqu'à ce que la clémence du Seigneur daigne faire prospérer votre cause. Et Gondebaud lui dit : Je ferai ce que tu auras demandé. Après ces mots, Aridius prit congé, du roi et s'éloigna. Étant arrivé, vers le roi, Clovis, il lui dit : Voilà que moi, ton humble esclave, très pieux roi, je viens me livrer en ta puissance, abandonnant le misérable Gondebaud. Si ta clémence daigne jeter les yeux sur moi, tu verras en moi un serviteur intègre et fidèle pour toi et tes successeurs. Le roi l'ayant aussitôt reçu, le garda avec lui ; car il était enjoué dans ses récits, sage dans les conseils, juste dans ses jugements, et fidèle dans ce qu'on lui confiait. Clovis ayant campé avec son armée sous les murs de la ville, Aridius lui dit : Si la gloire de ta grandeur, ô roi, daigne accueillir les petits conseils de ma faiblesse, quoique tu n'aies pas besoin d'avis, je te les donnerai avec une entière fidélité, et ils pourront être utiles et à toi, et au pays que tu te proposes de traverser. Pourquoi retiens-tu ton armée, lorsque ton ennemi est, dans un lieu très fortifié ? Tu désoles les campagnes, tu ravages les prés, tu coupes les vignes, tu abats les oliviers ; enfin, tu détruis toutes les productions du pays, et tu ne peux cependant lui faire aucun mal. Envoie-lui plutôt des députés, et impose-lui un tribut qu'il te payera tous les ans ; de cette manière, la contrée sera délivrée, et tu seras toujours le maître de celui qui te payera un tribut. Si Gondebaud n'y consent pas, tu agiras alors comme il te plaira. Le roi ayant accueilli ce conseil, ordonna à ses guerriers de retourner chez eux. Ayant donc envoyé une députation à Gondebaud, il lui prescrivit de lui payer exactement tous les ans le tribut qu'il lui imposait. Gondebaud le paya sur le champ, et promit d'en faire autant par la suite.

Après cela, Gondebaud ayant repris des forces, et négligeant déjà de payer au roi Clovis le tribut qu'il lui avait promis, fit marcher une armée contre Godégisile, son frère, et l'assiégea dans la ville de Vienne. Dès que les vivres commencèrent à manquer au bas peuple, Godégisile craignant que la disette ne s'étendît jusqu'à lui, fit chasser de la ville tous les pauvres gens. Cela fait, parmi ceux qui furent renvoyés se trouva un ouvrier de la ville à qui était confié le soin des aqueducs. Irrité d'avoir été renvoyé avec les autres, il alla, tout furieux, trouver Gondebaud et lui indiqua par quel endroit il pourrait envahir la ville pour se venger de son frère. S'étant mis à la tête de l'armée, l'ouvrier dirigea par l'aqueduc les troupes, précédées d'un grand

nombre d'hommes armés de leviers de fer. Il y avait un soupirail bouché par une grosse pierre ; quand on l'eut renversée au moyen des leviers, et sous la direction de l'ouvrier, ils entrèrent dans la ville, et surprirent par-derrière les soldats qui lançaient des flèches du haut des remparts. Ayant sonné de la trompette au milieu de la ville, les assiégeants s'emparent des portes, et les ayant ouvertes, ils se précipitent tous ensemble clans les rues, tandis qu'au milieu de ces deux armées le peuple était massacré des deux côtés. Godégisile se réfugia dans l'église des hérétiques, où il fut tué avec l'évêque arien. Les Francs qui étaient, clans ce temps, auprès de Godégisile, se retirèrent tous dans une seule tour. Gondebaud ayant ordonné qu'on ne leur fit aucun mal, les fit prisonniers, et les envoya en exil à Toulouse, auprès du roi Marie. Il fit ensuite périr les sénateurs et les Bourguignons du parti de Godégisile. Il remit sous sa domination tout le pays qu'on nomme actuellement la Bourgogne. Il y institua des lois plus douces, pour qu'on n'opprimât pas les Romains[124].

Ayant reconnu la fausseté des assertions des hérétiques, après avoir confessé que le Christ, fils de Dieu, et le Saint-Esprit sont égaux au Père[125], Gondebaud alla en secret demander à saint Avitus, évêque de Vienne, d'être rebaptisé. Le pontife lui, dit : Quiconque me confessera et me reconnaîtra devant les hommes, je le reconnaîtrai aussi moi-même devant mon père qui est aux cieux; et quiconque me renoncera devant les hommes, je le renoncerai aussi moi-même devant mon Père qui est dans les cieux. Ainsi parlait le Seigneur à ses saints chéris et aux bienheureux apôtres, lorsqu'il leur annonçait les épreuves de persécution qu'ils auraient à subir, leur disant : Donnez-vous de garde des hommes, car ils vous feront comparaître dans leurs assemblées, et ils vous feront fouetter dans leurs synagogues ; et vous serez présentés, à cause de moi, aux gouverneurs et aux rois, pour leur servir de témoignage aussi bien qu'aux nations. Mais vous qui êtes roi, et n'avez pas peur qu'on vous saisisse, vous craignez la révolte du peuple, et me confessez pas le Créateur en présence de tous ! Laissez là cette folle erreur ; et ce que vous dites croire dans votre cœur, prononcez-le de bouche au milieu du peuple. Un saint apôtre dit : Il faut croire de cœur pour être justifié, et confesser sa foi par ses paroles pour être sauvé. Le prophète dit aussi : Je publierai vos louanges, Seigneur, dans une grande assemblée ; je vous louerai au milieu d'un peuple très nombreux. Et aussi : Je chanterai et je ferai retentir vos louanges sur les instruments. Tu crains le peuple, ô roi ! tu ignores donc qu'il doit suivre ta foi, et que tu ne dois point remontrer favorable à ses faiblesses ; car tu es le chef du peuple, et le peuple n'est pas ton chef. Si tu vas à la guerre, tu es à la tête des guerriers, et ils te suivent où tu veux les mener. Il vaut mieux que, marchant à ta suite, ils connaissent la vérité, que si, après ta mort, ils demeuraient dans l'erreur, car on ne se joue pas de Dieu ; et il n'aime pas celui qui, pour un royaume terrestre, ne le confesse pas dans ce monde. Confus de tant de sagesse, Gondebaud persista cependant, jusqu'à la fin de sa vie, dans cette

folle conduite, et ne voulut jamais confesser publiquement l'égalité de la Trinité. Le bienheureux Avitus était alors un homme d'une grande éloquence. Les hérésies commençant à s'élever dans la ville de Constantinople, tant celle qu'enseignait Eutychès que celle de Sabellius[126], et qui soutenaient toutes deux qu'il n'y a rien de divin dans Notre-Seigneur, il écrivit, à la demande du roi Gondebaud, contre ces coupables erreurs. Il nous reste encore de lui des lettres admirables, qui édifient à présent l'église de Dieu, comme autrefois elles confondirent l'hérésie. Il a composé un livre d'homélies sur l'origine du monde, six livres arrangés en vers sur divers autres sujets, et neuf livres de lettres qui contiennent celles dont nous venons de parler[127]. Il rapporte, dans une homélie sur les Rogations, que ces mêmes Rogations que nous célébrons avant le triomphe de l'ascension du Seigneur, furent instituées par Mamertus, évêque de Vienne[128], dont Avitus était alors lui-même le pontife, à l'occasion d'un grand nombre de prodiges qui épouvantaient cette ville. Il y avait souvent des tremblements de terre, et les loups et autres bêtes féroces, entrant par les portes, erraient, sans rien craindre, par toute la ville. Comme ces choses se passaient dans le cours de l'année, l'arrivée de la fête de Pâques fit espérer au peuple fidèle que la miséricorde de Dieu mettrait, le jour de cette grande solennité, un terme à leur épouvante. Mais la veille même de cette glorieuse nuit, pendant qu'on célébrait les cérémonies de la messe, tout à coup le palais royal, situé dans la ville, fut embrasé du feu divin. Tous furent saisis de terreur, et abandonnèrent l'église, craignant que cet incendie ne consumât toute la ville, et que la terre ébranlée ne s'entrouvrît. Le saint évêque, prosterné devant l'autel, supplia, en gémissant et pleurant, la miséricorde de Dieu. Que dirai-je ? la prière de l'illustre pontife pénétra jusqu'aux cieux, et le fleuve de larmes qu'il répandait éteignit l'incendie du palais. Pendant que ces choses se passaient, le jour de l'ascension du Seigneur approchant, comme nous l'avons dit plus haut, il prescrivit un jeûne aux peuples, et régla la forme des prières, l'ordre des lectures pieuses, ainsi que la manière de célébrer les Rogations. Tous les sujets d'épouvante s'étant alors dissipés, la nouvelle de ce fait se répandit dans toutes les provinces, et porta tous les évêques à imiter ce qu'avait inspiré à Mamertus sa profonde foi. On célèbre encore aujourd'hui, au nom de Jésus-Christ, ces cérémonies dans toutes les églises, avec componction du cœur et contrition d'esprit.

Alaric, roi des Goths, voyant les conquêtes continuelles que faisait Clovis, lui envoya des députés pour lui dire : Si mon frère y consent, j'ai dessein que nous ayons une entrevue[129] sous les auspices de Dieu. Clovis, y consentant, alla vers lui. S'étant joints dans une île de la Loire, située auprès du bourg d'Amboise, sur le territoire de la cité de Tours, ils conversèrent, mangèrent et burent ensemble ; après s'être promis amitié, ils se retirèrent en paix.

Beaucoup de gens, dans toutes les Gaules, désiraient alors extrêmement être soumis à la domination des Francs. Il arriva que Quintien, évêque de Rodez, haï pour

ce sujet, fut chassé de la ville. On lui disait : C'est parce que ton vœu est que la domination des Francs s'étende sur ce pays. Peu de jours après, une querelle s'étant élevée entre lui et les citoyens, les Goths, qui habitaient cette ville, ressentirent de violeras soupçons ; car ces citoyens reprochaient à Quintien de vouloir les soumettre aux Francs ; et, ayant tenu conseil,, ils résolurent de le tuer. L'homme de Dieu, en ayant été instruit, se leva pendant la nuit avec ses plus fidèles ministres, et, sortant de la ville de Rodez, il se retira en Auvergne, où l'évêque saint Euphrasius, qui avait succédé à Apruncule de Dijon, le reçut avec bonté, et lui ayant fait présent de maisons, de champs et de vignes, le garda avec lui , disant : Le revenu de cette église est assez considérable pour nous entretenir tous deux ; que la charité que recommande le saint apôtre reste au moins entre les pontifes de Dieu. L'évêque de Lyon lui fit aussi présent de quelques propriétés de son église, situées dans l'Auvergne. Ce qui concerne saint Quintien et les maux qu'il souffrit, aussi bien que les choses que Dieu daigna accomplir par ses mains, se trouve raconté dans le livre de sa vie[130].

Le roi Clovis dit à ses soldats [l'an 507] : Je supporte avec grand chagrin que ces Ariens possèdent une partie des Gaules. Marchons avec l'aide de Dieu, et, après les avoir vaincus, réduisons le pays en notre pouvoir. Ce discours ayant plu à tous les guerriers, l'armée se mit en marche et se dirigea vers Poitiers ; là se trouvait alors Alaric. Mais comme une partie de l'armée[131] passait sur le territoire de Tours, par respect pour saint Martin, Clovis donna l'ordre que personne ne prît dans ce pays autre chose que des légumes et de l'eau. Un soldat de l'armée s'étant emparé du foin d'un pauvre homme, dit : Le roi ne nous a-t-il pas recommandé de ne prendre que de l'herbe et rien autre chose ? Et bien, c'est de l'herbe. Nous n'aurons pas transgressé ses ordres si nous la prenons. Et ayant fait violence au pauvre, il lui arracha son foin par force. Ce fait parvint aux oreilles du roi Ayant aussitôt frappé le soldat de son épée, il dit : Où sera l'espoir de la victoire, si nous offensons saint Martin ? Ce fut assez pour empêcher l'armée de rien prendre dans ce pays. Le roi renvoya des députés à la basilique du saint, leur disant : Allez, et vous trouverez peut-être dans le saint temple quelque présage de la victoire. Après leur avoir donné des présents pour orner le lieu saint, il ajouta : Seigneur, si vous êtes mon aide, et si vous avez résolu de livrer en mes mains cette nation incrédule et toujours ennemie de votre nom, daignez me faire voir votre faveur à l'entrée de la basilique de saint Martin, afin que je sache si vous daignerez être favorable à votre serviteur. Les envoyés s'étant hâtés arrivèrent à la sainte basilique, selon l'ordre du roi ; au moment où ils entraient, le premier chantre entonna tout à coup cette antienne : Seigneur, vous m'avez revêtu de force pour la guerre, et vous avez abattu sous moi ceux qui s'élevaient contre moi, et vous avez fait tourner le dos à mes ennemis devant moi, et vous avez exterminé ceux qui me haïssaient[132]. Ayant entendu ce psaume, et rendu grâce à Dieu, ils présentèrent les dons au saint confesseur, et allèrent pleins de joie

annoncer au roi ce présage. L'armée étant arrivée sur les bords de la Vienne, on ignorait entièrement dans quel endroit il fallait passer ce fleuve, car il était enflé par une inondation de pluie. Pendant la nuit le roi ayant prié le Seigneur de vouloir bien lui montrer un gué par où l'on pût passer, le lendemain matin, par l'ordre de Dieu, une biche d'une grandeur extraordinaire entra dans le fleuve aux yeux de l'armée, et passant à gué, montra par où on pouvait traverser. Arrivé sur le territoire de Poitiers, le roi se tenait dans sa tente sur une élévation ; il vit de loin un feu qui sortait de la basilique de saint Hilaire, et semblait voler vers lui, comme pour indiquer qu'aidé de la lumière du saint confesseur Hilaire, le roi triompherait plus futilement de ces bandes hérétiques, contre qui le pontife lui-même avait souvent soutenu la foi. Clovis défendit a toute l'armée de dépouiller personne ou de piller le bien de qui que ce soit dans cet endroit ou dans la route.

Il y avait dans ce temps un homme d'une admirable sainteté, l'abbé Maxence, renfermé par la crainte de Dieu dans son monastère situé dans le territoire de Poitiers. Nous n'indiquons pas au lecteur le nom de ce monastère, parce que cet endroit s'appelle encore aujourd'hui la chapelle de Saint-Maixent ; les moines, voyant qu'un corps de troupes s'avançait vers le monastère, prièrent leur abbé de sortir de sa cellule pour les exhorter à se retirer. Effrayés de ce qu'il tardait, ils ouvrirent la porte et le firent sortir de la cellule. Maxence marcha courageusement au-devant de la troupe, comme pour demander la paix ; un soldat avait tiré son épée pour lui trancher la tête, mais sa main qu'il avait levée jusques auprès de son oreille, se raidit tout à coup et l'épée tomba en arrière. Le soldat, se prosternant aux pieds du saint homme, lui demanda pardon. A cette vue, les autres, saisis d'une brande terreur, retournèrent à l'armée craignant de subir le même sort. Le saint confesseur ayant touché le bras du soldat avec de l'huile bénite, et fait le signe de la croix, lui rendit la santé ; ainsi sa protection préserva le monastère de tout outrage. Il fit encore un grand nombre d'autres miracles. Si quelqu'un est curieux de s'en instruire, il les trouvera tous en lisant le livre de sa vie. C'était la vingt-cinquième année de Clovis.

Cependant Clovis en vint aux mains avec Alaric, roi des Goths, dans le champ de Vouglé à trois lieues de la ville de Poitiers[133]. Les Goths ayant pris la fuite selon leur coutume, le roi Clovis, aidé de Dieu, remporta la victoire ; il avait pour allié le fils de Sigebert Claude[134], nommé Chlodéric. Ce Sigebert boitait d'un coup qu'il avait reçu au genou à la bataille de Tolbiac contre les Allemands. Le roi, après avoir mis les Goths en fuite et tué leur roi Alaric, fut tout a coup surpris par derrière, par deux soldats qui lui portèrent des coups de lance sur les deux côtés. Mais la bonté de sa cuirasse et la légèreté de son cheval le préservèrent de la mort. Il périt dans cette bataille un grand nombre d'Auvergnats qui étaient venus avec Apollinaire[135], ainsi que les premiers des sénateurs. Après le combat, Amalaric, fils d'Alaric, s'enfuit en Espagne et gouverna avec sagesse le royaume de son père. Clovis envoya, son fils Théodoric en Auvergne par Albi et Rodez ; celui-ci soumit à son père toutes les

villes depuis la frontière des Goths jusqu'à celle des Bourguignons[136]. Alaric avait régné vingt-deux ans. Clovis après avoir passé l'hiver dans la ville de Bordeaux et emporté de Toulouse tous les trésors d'Alaric, marcha sur Angoulême. Le Seigneur lui accorda une si grande grâce qu'à sa vue les murs s'écroulèrent d'eux-mêmes. Après en avoir chassé les Goths, il soumit la ville à son pouvoir ; ayant ainsi complété sa victoire; il rentra dans Tours et offrit un grand nombre de présents à la sainte basilique du bienheureux Martin [l'an 508].

Clovis ayant reçu de l'empereur Anastase des lettres de consul[137], fut revêtu, dans la basilique de Saint Martin, de la tunique de pourpre et de la chlamyde, et posa la couronne sur sa tête. Ensuite, étant monte à cheval, il jeta de sa propre main, avec une extrême bienveillance, de l'or et de l'argent au peuple assemblé sur le chemin qui est entre la porte du vestibule de la basilique de Saint-Martin et l'église de la ville, et, depuis ce jour, il fait appelé consul ou Auguste. Ayant quitté Tours il vint a Paris et y fixa le siège de son empire. Théodoric vint l'y trouver.

A la mort d'Eustoche, évêque de Tours, Licinius fut créé le neuvième évêque de cette ville depuis saint Martin. C'est de son temps qu'eut lieu la guerre dont nous venons de parler, et que le roi Clovis vint à Tours. On rapporte que cet évêque voyagea dans l'Orient ; visita les lieux saints, alla même à Jérusalem, et qu'il contempla souvent le théâtre de la passion et de la résurrection de Notre Seigneur, que nous lisons dans l'Évangile.

Le roi Clovis, pendant son séjour à Paris [l'an 509], envoya en secret au fils de Sigebert, lui faisant dire : Voilà que ton père est âgé, et, il boite de son pied malade ; s'il venait à mourir, son royaume t'appartiendrait de droit ainsi que notre amitié. Séduit par cette ambition, Chlodéric forma le projet de tuer son père. Sigebert, étant sorti de la ville de Cologne, et ayant passé le Rhin pour se promener dans la forêt de Buconia[138], s'endormit à midi dans sa tente ; son fils envoya contre lui des assassins et le fit tuer, dans l'espoir qu'il posséderait son royaume. Mais, par le jugement de Dieu, il tomba dans la fossé qu'il avait méchamment creusée pour son père. Il envoya au roi Clovis des messagers pour lui annoncer la mort de son père et lui dire : Mon père est mort, et j'ai en mon pouvoir ses trésors et son royaume. Envoie-moi quelques-uns des tiens, et je leur remettrai volontiers ceux des trésors qui te plairont. Clovis lui répondit : Je rends grâces à ta bonne volonté, et je te prie de montrer tes trésors à mes envoyés, après quoi tu les posséderas tous. Chlodéric montra donc aux envoyés les trésors de son père. Pendant qu'ils les examinaient, le prince dit : C'est dans ce coffre que mon père avait coutume d'amasser ses pièces d'or. Ils lui dirent : Plongez votre main jusqu'au fond pour trouver tout. Lui l'ayant fait et s'étant tout à fait baissé, un des envoyés leva sa francisque et lui brisa le crâne. Ainsi cet indigne fils subit la mort dont il avait frappé son père. Clovis, apprenant que Sigebert et son fils étaient morts, vint dans cette même ville, et ayant convoqué tout le peuple il lui

dit : Écoutez ce qui est arrivé. Pendant que je naviguais sur le fleuve de l'Escaut, Chlodéric, fils de mon parent, tourmentait son père en lui disant que je voulais le tuer. Comme Sigebert fuyait à travers la forêt de Buconia, Chlodéric a envoyé contre lui des meurtriers qui l'ont mis à mort ; lui-même a été assassiné, je ne sais par qui, au moment où il ouvrait les trésors de son père. Je ne suis nullement complice de ces choses. Je ne puis répandre le sang de mes parents, car cela est défendu ; mais, puisque ces choses sont arrivées, je vous donne un conseil, s'il vous est agréable, acceptez-le. Ayez recours à moi, mettez-vous sous ma protection. Le peuple répondit à ces paroles par des applaudissements de main et de bouche, et, l'ayant élevé sur un bouclier, ils le créèrent leur roi. Clovis reçut donc le royaume et les trésors de Sigebert et les ajouta à sa domination. Chaque jour Dieu faisait tomber ses ennemis sous sa main et augmentait son royaume, parce qu'il marchait le cœur droit devant le Seigneur et faisait les choses qui sont agréables à ses yeux[139].

Il marcha ensuite contre le roi Chararic[140]. Dans la guerre contre Syagrius, Clovis l'avait appelé à son secours ; mais Chararic se tint loin de lui et ne secourut aucun parti, attendant l'issue du combat pour faire alliance avec celui qui remporterait la victoire. Indigné de cette action, Clovis s'avança contre lui, et, l'ayant entouré de piéges, le fit prisonnier avec son fils, et les fit tondre tous deux, enjoignant que Chararic fût ordonné prêtre et son fils diacre. Comme Chararic s'affligeait de son abaissement et pleurait, on rapporte que son fils lui dit : Ces branches ont été coupées d'un arbre vert et vivant, il ne se sèchera point, et en poussera rapidement de nouvelles. Plaise à Dieu que celui qui a fait ces choses ne tarde pas davantage à mourir ! Ces paroles parvinrent aux oreilles de Clovis, qui crut qu'ils le menaçaient de laisser croître leur chevelure et de le tuer ; il ordonna alors qu'on leur tranchât la tête à tous deux. Après leur mort, il s'empara de leur royaume, de leurs trésors et de leurs sujets.

Il y avait alors à Cambrai lui roi nommé Ragnachaire, si effréné dans ses débauches qu'à peine épargnait-il ses proches parents eux-mêmes. Il avait un conseiller nommé Farron, qui se souillait de Semblables dérèglements. On rapporta que lorsqu'on apportait au roi quelque mets ou quelque don, ou quelque objet que ce soit, il avait coutume de dire que c'était pour lui et son Farron, ce qui excitait chez les Francs une indignation extrême. Il arriva que Clovis ayant fait faire des bracelets et des baudriers de faux or (car c'était seulement du cuivre doré), les donna aux Leudes[141] de Ragnachaire pour les exciter contre lui. Il marcha ensuite contre lui avec son armée. Ragnachaire avait des espions pour reconnaître ce qui se passait. Il leur demanda, quand ils furent de retour, quelle pouvait être la force de cette armée. Ils lui répondirent : C'est un renfort très considérable pour toi et ton Farron. Mais Clovis étant arrivé lui fit la guerre. Ragnachaire voyant son armée défaite, se préparait à prendre la fuite lorsqu'il fut arrêté par les soldats, et amené, avec son frère Richaire, les mains liées derrière le dos, en présence de Clovis. Celui-ci lui dit

: Pourquoi as-tu fait honte à notre famille en te laissant enchaîner ? il te valait mieux mourir ; et ayant levé sa hache, il la lui rabattit sur la tête. S'étant ensuite tourné vers son frère il lui dit : Si tu avais porté du secours à ton frère, il n'aurait pas été enchaîné ; et il le frappa de même de sa hache. Après leur mort, ceux qui les avaient trahis reconnurent que l'or qu'ils avaient reçu du roi était faux. L'ayant dit au roi, on rapporte qu'il leur répondit : Celui qui, de sa propre volonté, traîne son maître à la mort, mérite de recevoir un pareil or ; ajoutant qu'ils devaient se contenter de ce qu'on leur laissait la vie, s'ils ne voulaient pas expier leur trahison dans les tourments. A ces paroles, eux voulant obtenir sa faveur, lui assurèrent qu'il leur suffisait qu'il les laissât vivre. Les rois dont nous venons de parler étaient les parents de Clovis. Renomer fut tué par son ordre dans la ville du Mans. Après leur mort, Clovis recueillit leurs royaumes et tous leurs trésors. Ayant tué de même beaucoup d'autres rois, et ses plus proches parents, dans la crainte qu'ils ne lui enlevassent l'empire, il étendit son pouvoir dans toute la Gaule. On rapporte cependant qu'ayant un jour assemblé ses sujets, il parla ainsi de ses parents qu'il avait lui-même fait périr : Malheur à moi qui suis resté comme un voyageur parmi des étrangers, n'ayant pas de parents qui puissent me secourir si l'adversité venait ! Mais ce n'était pas qu'il s'affligeât de leur mort ; il parlait ainsi seulement par ruse et pour découvrir s'il avait encore quelque parent afin de le faire tuer.

Toutes ces choses s'étant passées ainsi, Clovis mourut à Paris, où il fut enterré dans la basilique des saints apôtres[142], qu'il avait lui-même fait construire avec la reine Clotilde. Il mourut[143] cinq ans après la bataille de Vouglé. Son règne avait duré trente ans, et sa vie quarante-cinq. On compte cent douze années depuis la mort de saint Martin jusqu'à celle du roi Clovis, arrivée la onzième année du pontificat de Licinius, évêque de Tours. La reine Clotilde, après la mort de son mari, vint à Tours, et là, s'établissant dans la basilique de Saint-Martin, elle y vécut jusqu'à la fin de ses jours, pleine de vertus et de bonté, et visitant rarement Paris.

Livre troisième

Je demanderai la permission de m'arrêter quelques moments à exposer, par forme de comparaison, en quelle façon les choses ont prospéré aux Chrétiens qui confessaient la bienheureuse Trinité, et tourné à là ruine des hérétiques qui l'avaient divisée. Je ne rapporterai point ici comment Abraham adore la Trinité au pied du chêne, comment Jacob la proclame dans, sa bénédiction, comment Moïse la reconnaît dans le buisson ardent, comment le peuple la suit dans la nue et la redoute sur la montagne, ni comment Aaron la porte en son rational[144] [logium], ni comment encore David, l'annonce dans ses psaumes, lorsqu'il prie le Seigneur de le renouveler par l'esprit de rectitude, de ne pas le priver de l'esprit saint, et de l'affermir par l'esprit principal. Je reconnais en ces paroles un grand mystère ; c'est qu'une voix prophétique proclame esprit principal celui que les hérétiques tiennent pour inférieur aux autres. Mais, ainsi que je l'ai déjà dit, je laisserai ces choses de côté pour revenir à notre temps. Arius, coupable inventeur de cette coupable secte, ayant rendu ses entrailles avec ses excréments, fut envoyé aux flammes de l'enfer ; mais Hilaire, bienheureux défenseur de la Trinité indivisible, et, à cause de cela, condamné à l'exil, retrouva sa patrie dans le paradis Le roi Clovis, qui l'a confessée et qui a, par son secours, réprimé les hérétiques, étendit sa domination sur toute la Gaule ; Alaric, qui l'avait niée, fut privé de son royaume, de ses sujets, et en même temps, ce qui est bien plus encore, de la vie éternelle. Ce que les fidèles ont perdu par les embûches de leurs ennemis, Dieu le leur a rendu au centuple ; mais les hérétiques n'ont rien acquis, et ce qu'ils ont paru posséder leur a été enlevé, comme cela est prouvé par la mort de Godégisile, Gondebaud et Gondemar, qui perdirent à la fois leur pays et leur âme. Nous confessons donc un seul Dieu invisible, immense, incompréhensible, glorieux, toujours le même, éternel ; un dans sa Trinité, formée des trois personnes du père, du Fils et du Saint-Esprit ; triple dans son unité qui résulte de l'égalité de substance, de divinité, de toute-puissance et de perfection, Dieu unique, suprême et tout-puissant, qui régnera sur toute l'éternité des temps.

Après la mort de Clovis, ses quatre fils, Théodoric, Chlodomir, Childebert et Clotaire, prirent possession de son royaume, et se le partagèrent également[145]. Théodoric avait déjà un fils brave et vaillant, nommé Théodebert. Comme ils étaient puissants en courage, et avaient l'appui d'une nombreuse armée, Amalaric, fils d'Alaric, roi d'Espagne, rechercha leur sœur en mariage ; ils voulurent bien la lui accorder, et la lui envoyèrent dans le pays d'Espagne avec une grande quantité de magnifiques joyaux.

Licinius, évêque de Tours, étant mort, Denis fut élevé au siège pontifical ; et,

après le décès du bienheureux Apruncule [Aprunculus], les habitants d'Auvergne eurent pour douzième évêque saint Euphrasius. Il mourut quatre ans après Clovis, dans la vingt-cinquième année de son épiscopat. Alors le peuple ayant élu saint Quintien [Quintianus], qui avait été chassé de Rodez, Alchime et Placidine, l'une femme et l'autre soeur d'Apollinaire, vinrent à lui et lui dirent : Saint homme, qu'il suffise à ta vieillesse d'avoir été désigné pour évêque, et permets, par ta bonté, à ton serviteur Apollinaire de monter à ce poste d'honneur. S'il parvient à cette élévation, il sera soumis à ton plaisir. Prête à nos humbles propositions une oreille de bienveillance ; et c'est toi qui gouverneras ; il accomplira en tout tes commandements. A quoi il répondit : Pourquoi l'emporterais-je, moi qui n'ai personne sous ma puissance ? Tout ce que je demande, c'est que, tandis que je vaquerai à l'oraison, l'église me fournisse ma nourriture quotidienne. Dès qu'elles eurent entendu ces paroles, elles envoyèrent Apollinaire vers le roi [Théodoric]. Il lui fit beaucoup de présents, et, en le quittant, obtint l'épiscopat ; il en jouit injustement pendant quatre mois, puis sortit de ce monde. Lorsque sa mort fut annoncée à Théodoric , il ordonna d'instituer à sa place saint Quintien, et de lui remettre tous les pouvoirs de l'Église, disant : Il a été chassé de sa ville à cause de la vivacité de son attachement pour nous[146] ; et aussitôt il envoya des messagers convoquer les prêtres et le peuple qui l'élevèrent au siège de l'Église d'Auvergne, et il fait le quatorzième évêque de cette Église. Le reste des choses qui le concernent, tant ses miracles que le temps de sa sortie de ce monde, est écrit dans le livre [Vie des Pères] que nous avons composé sur sa vie.

Après cela les Danois vinrent par mer dans les Gaules avec leur roi Chlochilaïc[147] ; étant descendus à terre [en 515], ils ravagèrent un des pays du royaume de Théodoric, réduisirent les habitants en captivité, et ayant chargé sur leurs vaisseaux les captifs et le reste de leur butin, ils se préparaient à s'en retourner dans leur pairie ; mais comme leur roi demeurait sur le rivage pour s'embarquer le dernier, lorsque ses vaisseaux prendraient la haute mer, Théodoric, qui avait été averti que des étrangers dévastaient son royaume, envoya en ce lieu son fils Théodebert, avec une vaillante troupe de gens de guerre, et puissamment armés. Le roi fut tué, et Théodebert, après avoir vaincu les ennemis dans un combat naval, fit remettre à terre tout le butin.

Cependant trois frères, Baderic, Hermanfried et Berthaire, tenaient le royaume des Thuringiens[148]. Hermanfried se rendit, par la force, maître de son frère Berthaire et le tua. Celui-ci laissa orpheline en mourant sa fille Radegonde, il laissa aussi des fils dont nous parlerons dans la suite. Hermanfried avait une femme méchante et cruelle, nommée Amalaberge[149], qui semait la guerre civile entre les frères. Un jour son mari, se rendant au banquet, trouva seulement la moitié de la table couverte, et comme il demandait à sa femme ce que cela voulait dire : Il convient, dit-elle, que celui qui se contente de la moitié d'un royaume, ait la moitié de sa table vide. Excité

par ces paroles et d'autres semblables, Hermanfried s'éleva contre son frère, et envoya secrètement des messagers au roi Théodoric, pour l'engager à l'attaquer, disant : Si tu le mets à mort, nous partagerons par moitié ce pays. Celui-ci, réjoui de ce qu'il entendait, marcha vers Hermanfried avec son armée ; ils s'allièrent en se donnant mutuellement leur foi, et partirent pour la guerre. En étant venus aux mains avec Baderic, ils écrasèrent son armée, le firent tomber sous le glaive, et après la victoire, Théodoric retourna dans ses possessions. Mais ensuite Hermanfried, oubliant sa foi, négligea d'accomplir ce qu'il avait promis au roi Théodoric, de sorte qu'il s'éleva entre eux une grande inimitié.

Gondebaud étant mort, son fils Sigismond fut mis en possession de son royaume [en 517], et édifia avec une soigneuse industrie le monastère de Saint-Maurice[150], où il construisit des bâtiments d'habitation et une basilique. Après avoir perdu sa première femme, fille de Théodoric, roi d'Italie, dont il avait eu un fils nommé Sigeric, il en épousa une autre qui, selon l'ordinaire des belles-mères, commença à prendre son fils très fort en haine, et à élever des querelles avec lui. Il arriva qu'en un jour de cérémonie, le jeune homme, reconnaissant sur elle des vêtements de sa mère, lui dit, irrité de colère : Tu n'étais pas digne de porter sur tes épaules ces habits que l'on sait avoir appartenu à ma mère ta maîtresse. Elle alors transportée de fureur, excita son mari par des paroles trompeuses, en lui disant : Ce méchant aspire à posséder ton royaume, et quand il t'aura tué, il compte l'étendre jusqu'à l'Italie, afin de posséder à la fois le royaume de son aïeul Théodoric en Italie et celui-ci. Il sait bien que, tant que tu vivras, il ne peut accomplir ce dessein, et que si tu ne tombes, il ne saurait s'élever. Poussé par ce discours et d'autres du même genre, et prenant conseil de sa cruelle épouse, Sigismond devint un cruel parricide, car voyant l'après-midi son fils appesanti par le vin, il l'engagea à dormir ; et pendant son sommeil, on lui passa derrière le cou un mouchoir, qu'on lia au-dessous du menton ; deux domestiques le tirèrent à eux chacun de son côté, et ils l'étranglèrent [en 522]. Aussitôt que cela fut fait, le père, déjà touché de repentir, se jeta sur le cadavre inanimé de son fils, et commença à pleurer amèrement. Sur quoi, à ce qu'on a rapporté, un vieillard lui dit : Pleure désormais sur toi qui, par de méchants conseils, es devenu un très barbare parricide ; car pour celui-ci que tu as fait périr innocent, il n'a pas besoin qu'on le pleure. Cependant Sigismond s'étant rendu à Saint-Maurice y demeura un grand nombre de jours dans le jeûne et les larmes, à prier pour obtenir son pardon ; il y fonda un chant perpétuel, et retourna à Sion, la vengeance divine le poursuivant pas à pas. Le roi Théodoric épousa sa fille [Suavegothe].

La reine Clotilde parla cependant à Clodomir et à ses autres fils, et leur dit : Que je n'aie pas à me repentir, mes très chers enfants, de vous avoir nourris avec tendresse ; soyez, je vous prie, indignés de mon injure, et mettez l'habileté de vos soins à venger la mort de mon père et de ma mère. Eux, ayant entendu ces paroles, marchèrent vers la Bourgogne, et se dirigèrent contre Sigismond et son frère

Gondemar. Vaincu par leur armée, Gondemar tourna le dos ; mais Sigismond, cherchant à se réfugier au monastère de Saint-Maurice, fut pris avec sa femme et ses fils par Clodomir [en 523], qui, les ayant conduits dans la ville d'Orléans, les y retint prisonniers. Les rois s'étant éloignés, Gondemar reprit courage, rassembla les Bourguignons, et recouvra son royaume. Clodomir, se disposant à marcher de nouveau contre lui, résolut de faire mourir Sigismond. Le bienheureux Avitus, abbé de Saint-Mesmin [de Mici][151], prêtre renommé de ce temps, lui dit : Si, dans la crainte de Dieu, tu te ranges à de meilleurs conseils, et ne souffres pas qu'on tue ces gens-là, Dieu sera avec toi, et là où tu vas, tu obtiendras la victoire ; mais, si tu les fais mourir, tu périras de même, livré entre les mains de tes ennemis, et il en sera fait de ta femme et de tes fils comme tu feras de la femme et des enfants de Sigismond. Mais le roi méprisant son avis, lui dit : Je regarde comme la conduite d'un insensé, quand on marche contre des ennemis, d'en laisser d'autres chez soi. Car ainsi, ayant l'un à dos, les autres en tête, je me précipiterais entre deux armées ; la victoire sera plus complète et plus aisée à obtenir, si je sépare l'un de l'autre. Le premier mort, je pourrai beaucoup plus aisément me défaire du second. Et aussitôt il fit mourir Sigismond avec sa femme et ses fils, en ordonnant qu'on les jetât dans un puits près de Coulmiers[152], bourg du territoire d'Orléans, et marcha en Bourgogne, appelant à son secours le roi Théodoric. Celui-ci, ne s'inquiétant pas de venger l'injure de son beau-père, promit d'y aller, et étant rejoints près de Véseronce, lieu situé dans le territoire de la cité de Vienne, ils livrèrent combat à Gondemar. Gondemar ayant pris la fuite avec son armée, Clodomir le poursuivit, et, comme il se trouvait déjà assez éloigné des siens, les Bourguignons, imitant le signal qui lui était ordinaire, l'appelèrent en lui disant : Viens, viens par ici, nous sommes les tiens. Il les crut, alla à eux, et tomba ainsi au milieu de ses ennemis qui lui coupèrent la tête, la fixèrent au bout d'une pique, et l'élevèrent en l'air [en 524]. Ce que voyant les Francs, et reconnaissant que Clodomir avait été tué, ils recueillirent leurs forces, mirent en fuite Gondemar, écrasèrent les Bourguignons et s'emparèrent de leur pays. Clotaire, sans aucun délai, s'unit en mariage à la femme de son frère, nommée Gontheuque, et la reine Clothilde, les jours de deuil finis, prit et garda avec elle ses fils, dont l'un s'appelait Théodoald, l'autre Gonthaire et le troisième Clodoald. Gondemar recouvra de nouveau son royaume.

Après cela, Théodoric, qui n'avait point oublié le parjure d'Hermanfried, roi de Thuringe, appela à son secours soir frère Clotaire, et se prépara à marcher contre Hermanfried [en 528], promettant au roi Clotaire sa part du butin, si la bonté de Dieu leur accordait la victoire. Ayant donc rassemblé les Francs, il leur dit : Ressentez, je vous prie, avec colère, et mon injure, et la mort de vos parents ; rappelez-vous que les Thuringiens sont venus attaquer violemment nos pareils, et leur ont fait beaucoup de maux , que ceux-ci, leur ayant donné des otages, voulurent entrer en paix avec eux ; mais eux firent périr les otages par différents genres de mort, et, revenant se jeter

sur nos parents, leur enlevèrent tout ce qu'ils possédaient, suspendirent les enfants aux arbres par le nerf de la cuisse, firent périr d'une mort cruelle plus de deux cents jeunes filles, les liant par les bras au cou des chevaux, qu'on forçait, à coups d'aiguillons acérés, à s'écarter chacun de son côté, en sorte qu'elles furent déchirées en pièces ; d'autres furent étendues sur les ornières des chemins, et clouées en terre avec des pieux ; puis on faisait passer sur elles des chariots chargés ; et leurs os ainsi brisés, ils les laissaient pour servir de pâture aux chiens et aux oiseaux. Maintenant Hermanfried manque à ce qu'il m'a promis, et semble tout à fait l'oublier. Nous avons le droit de notre côté ; marchons contre eux avec l'aide de Dieu. Eux, ayant entendu ces paroles, indignés de tant de crimes, demandèrent, d'une voix et d'une volonté unanimes, à marcher contre les Thuringiens. Théodoric, prenant avec lui, pour le seconder, son frère Clotaire et son fils Théodebert, partit avec une armée. Cependant les Thuringiens avaient préparé des embûches aux Francs : ils avaient creusé dans le champ où devait se livrer le combat, des fosses dont ils avaient caché l'ouverture au moyen d'un gazon épais, en sorte que la plaine paraissait unie. Lorsqu'on commença donc à combattre, plusieurs des chevaux des Francs tombèrent dans ces fosses, ce qui leur causa beaucoup d'embarras ; mais lorsqu'ils se furent aperçus de la fraude, ils commencèrent à y prendre garde. Enfin, les Thuringiens, voyant qu'on faisait parmi eux un grand carnage, et que leur roi Hermanfried avait pris la fuite, tournèrent le dos, et arrivèrent au bord du fleuve de l'Unstrut ; et là, il y eut un tel massacre des Thuringiens que le lit de la rivière fût rempli par les cadavres amoncelés, et que les Francs s'en servirent comme de pont pour passer sur l'autre bord. Après cette victoire, ils prirent le pays, et le réduisirent sous leur puissance [en 529].

Clotaire, en revenant, emmena captive avec lui Radegonde, fille du roi Berthaire, et la prit en mariage ; il fit depuis tuer injustement son frère par des scélérats. Elle, se tournant vers Dieu, prit l'habit, et se bâtit un monastère dans la ville de Poitiers. Elle s'y rendit tellement excellente dans l'oraison, les jeûnes, les veilles, les aumônes, qu'elle acquit un grand crédit parmi les peuples[153].

Tandis que les rois francs étaient en Thuringe, Théodoric voulut tuer Clotaire, son frère ; et ayant disposé en secret des hommes armés, il le manda vers lui, comme pour conférer de quelque chose en particulier ; et, ayant fait étendre dans sa maison une toile d'un mur à l'autre , il ordonna à ses hommes armés de se tenir derrière : mais, comme la toile était trop courte, les pieds des hommes armés parurent au-dessous à découvert ; ce qu'ayant vu Clotaire, il entra clans la maison, armé, et avec les siens. Théodoric comprit alors que son projet, était connu : il inventa une fable, et l'on parla de choses et d'autres. Mais, ne sachant de quoi s'aviser pour faire passer sa trahison, il donna à Clotaire, dans cette vue, un grand plat d'argent. Clotaire lui ayant dit adieu, et l'ayant remercié de ce présent, retourna dans son logis. Mais Théodoric se plaignit aux siens d'avoir perdu son plat sans aucun motif,

et dit à son fils Théodebert : Va trouver ton oncle, et prie-le de vouloir te céder le présent que je lui ai fait. Il y alla, et obtint ce qu'il demandait. Théodoric était trésaille en de telles ruses.

Lorsqu'il fut revenu chez lui, il engagea Hermanfried à venir le trouver, en lui donnant sa foi qu'il ne courrait aucun danger ; et il l'enrichit de présents très honorables. Mais un jour qu'ils causaient sur les murs de la ville de Tolbiac, Hermanfried, poussé par je ne sais qui, tomba du haut du mur, et rendit l'esprit [en 530]. Nous ignorons par qui il fut jeté en bas ; mais plusieurs assurent qu'on reconnut clairement que cette trahison venait de Théodoric.

Pendant que Théodoric était en Thuringe, le bruit courut en Auvergne qu'il avait été tué. Arcadius[154], un des sénateurs d'Auvergne, invita Childebert à venir s'emparer de ce pays. Celui-ci se rendit sans retard en Auvergne. Il faisait ces jours-là un brouillard si épais qu'on ne pouvait discerner à la fois plus d'un demi arpent. Le roi disait : Je voudrais bien pouvoir reconnaître par mes yeux cette Limagne d'Auvergne qu'on dit si riante. Mais Dieu ne lui accorda pas cette grâce. Les portes de la ville étant fermées, en sorte qu'il ne trouvait aucune issue pour y entrer, Arcadius brisa la serrure de l'une de ces portes, et l'introduisit dans les murs : mais au moment où cela se passait, on apprit que Théodoric était revenu vivant de Thuringe.

Childebert ayant appris cette nouvelle avec certitude, quitta l'Auvergne, et se dirigea vers l'Espagne, à cause de sa soeur Clotilde [en 531]. La fidélité de celle-ci à la religion catholique l'exposait à beaucoup d'embûches de la part de son mari Amalaric ; car plusieurs fois, comme elle se rendait à la sainte église, il avait ordonné qu'on jetât sur elle de l'ordure et d'autres puanteurs ; et l'on dit que sa cruauté contre elle se porta à de telles extrémités, qu'elle envoya à son frère un mouchoir teint de son propre sang ; en sorte que, vivement irrité, il se rendit en Espagne. Amalaric, apprenant son arrivée, prépara des vaisseaux pour s'enfuir[155]. Childebert arrivait déjà, lorsqu'au moment de monter sur son vaisseau, Amalaric se rappela une grande quantité de pierres précieuses qu'il avait laissées dans son trésor : il retourna à la ville pour les chercher ; mais ensuite l'armée di, regagner le bort. Voyant qu'il ne pouvait s'échapper, il voulut se réfugier dans l'église des chrétiens[156] ; mais, avant qu'il en eût pu atteindre le seuil sacré, un de ceux qui le poursuivaient poussa contre lui sa lance, et le frappa d'un coup mortel : il tomba sur le pieu même, et rendit l'esprit. Alors Childebert reprit sa sœur avec de grands trésors, et il comptait la ramener ; mais elle mourut en route je ne sais comment, et fut portée à Paris, où on l'ensevelit près de son père Clovis. Childebert choisit dans ces trésors des choses très précieuses, et les consacra aux service de la sainte église ; car il avait apporté soixante calices, quinze patènes, et vingt coffres destinés à enfermer les Évangiles, le tout en or pur, et orné de pierres précieuses ; et il ne

souffrit pas que ces choses fussent brisées, mais il les distribua entre les églises et les basiliques des Saints, et les consacra au service divin.

Ensuite de cela, Clotaire et Childebert firent le projet de marcher en Bourgogne ; Théodoric, qu'ils avaient appelé à leur secours, ne voulut pas y aller. Cependant les Francs qui marchaient avec lui lui dirent : Si tu ne veux pas aller en Bourgogne avec tes frères, nous te quitterons, et nous les suivrons à ta place. Mais lui, pensant que les gens d'Auvergne lui avaient manqué de foi, dit aux Francs : Suivez-moi en Auvergne, et je vous conduirai dans un pays où vous prendrez de l'or et de l'argent, autant que vous en pourrez désirer, d'oie vous enlèverez des troupeaux, des esclaves et des vêtements en abondance : seulement ne suivez pas ceux-ci[157]. Séduits par ces promesses, ils s'engagèrent à faire ce qu'il voudrait. Il se prépara donc au départ, et promit, à plusieurs reprises, à ses hommes qu'il leur permettrait de ramener dans leur pays tout le butin et tous les prisonniers qu'ils feraient dans l'Auvergne. Cependant Clotaire et Childebert marchèrent en Bourgogne, assiégèrent Autun ; et, ayant mis en fuite Gondemar, occupèrent toute la Bourgogne [de 532 à 534].

Théodoric étant entré en Auvergne avec son armée dévasta et ruina tout le pays. Arcadius, auteur du crime, et dont la lâcheté avait causé la dévastation de cette contrée, se réfugia dans la ville de Bourges, qui faisait alors partie du royaume de Childebert ; mais sa mère Placidine, et Alchime, sœur de son père, ayant été prises, furent condamnées à l'exil, et on prit les biens qu'elles avaient dans la ville de Cahors. Le roi Théodoric étant donc arrivé à la cité d'Auvergne[Clermont], établit son camp dans les bourgs environnants. Le bienheureux Quintien était en ces jours là évêque de la ville. Cependant l'armée parcourait toute cette malheureuse contrée, pillant et ravageant tout. Plusieurs des gens de guerre arrivèrent à la basilique de Saint-Julien, brisèrent les portes ; enlevèrent les serrures, pillèrent ce qu'on y avait rassemblé du bien des pauvres, et firent en ces lieux beaucoup de mal. Mais les auteurs de ces crimes, saisis de l'esprit immonde, se déchirèrent de leurs propres dents, poussant de grands cris et disant : Pourquoi, saint martyr, nous tourmentes-tu de cette manière ? C'est ainsi que nous l'avons écrit dans le livre des miracles de saint Julien.

Cependant les ennemis assiégèrent le château de Volorre et tuèrent misérablement devant l'autel de l'église le prêtre Procule, de qui saint Quintien avait eu à se plaindre ; et ce fut, je crois, à cause de lui que le château, qui s'était défendu jusqu'à ce jour, fut livré entre les mains de ces impies, car les ennemis ne pouvant l'emporter, se disposaient à retourner chez eux ; ce qu'ayant appris les assiégés furent pleins de joie ; mais ils furent trompés par leur sécurité, selon ces paroles de l'apôtre : Lorsqu'ils diront : nous voici en paix et en sûreté, ils se trouveront surpris tout d'un coup par une ruine imprévue ; et comme ils ne se tenaient plus sur leurs gardes, le serviteur de Procule les livra aux ennemis. Au moment où, après avoir

dévasté le château, ils emmenaient les habitants captifs, il descendit du ciel une pluie abondante, refusée depuis trente jours.

Le château de Merliac fut ensuite assiégé. Ceux qui l'habitaient se rachetèrent de la captivité par une rançon ; ce qui fut un effet de leur lâcheté, car le château était naturellement fortifié. Au lieu de murs, un rocher taillé l'entourait à la hauteur de plus de cent pieds ; au milieu se trouvait un étang d'eau très agréable à boire ; il y avait aussi des fontaines abondantes, et par une de ses portes coulait un ruisseau d'eau vive. Ses remparts renfermaient un si grand. espace que les habitants cultivaient des terres dans l'intérieur des murs, et en recueillaient beaucoup de fruits. Fiers de la protection de leurs remparts, les assiégés étaient sortis pour faire quelque butin, comptant se renfermer de nouveau élans les antes de leur forteresse. Ils furent pris par leurs ennemis au nombre de cinquante, et conduits sous les yeux de leurs parents, les mains liées derrière le dos et le glaive levé sur leur tête. Les assiégés consentirent, pour qu'on ne les mît pas à mort, à donner quatre onces d'or pour la rançon de chacun.

Théodoric ayant quitté l'Auvergne, y laissa pour la garder son parent Sigewald. Il y avait en ce temps, parmi les hommes chargés d'appeler les Francs à la guerre, un certain Litigius qui tendait de grandes embûches à saint Quintien ; et lorsque le saint évêque se prosternait à ses pieds, loin d'accéder à ce qu'il lui demandait, il racontait à sa femme, en s'en raillant, ce qu'avait fait le saint. Mais celle-ci, animée d'un meilleur esprit, lui dit : De cette manière, le jour où tu seras abattu tu ne te relèveras plus. Il arriva le troisième jour des envoyés du roi qui l'emmenèrent lié avec sa femme et ses enfants, et depuis il ne revint jamais en Auvergne.

Munderic, qui se prétendait parent du roi, enflé d'orgueil, dit : Pourquoi Théodoric est-il mon roi ? Le gouvernement de ce pays m'appartient comme à lui ; j'irai, j'assemblerai mon peuple et lui ferai prêter serment, afin que Théodoric sache que je suis roi tout comme lui. Et étant sorti en public, il commença à séduire le peuple en disant : Je suis prince, suivez-moi, et vous vous en trouverez bien. La multitude du peuple des campagnes le suivit donc, en sorte que, par un effet de l'inconstance humaine, il en réunit un grand nombre qui lui prêtèrent serment de fidélité et l'honorèrent comme un roi. Théodoric l'ayant appris, lui envoya un ordre portant : Viens à moi, et, s'il t'est dû quelques portions des terres de notre royaume, elles te seront données. Théodoric disait cela pour le tromper, afin de le faire venir à lui et de le tuer ; mais lui ne voulut pas y aller, et dit : Reportez à votre roi que je suis roi aussi bien que lui. Alors le roi, en colère, ordonna de faire marcher une armée afin de le punir lorsqu'il l'aurait vaincu par la force. Munderic, en ayant été instruit, et n'étant pas en état de se défendre, se réfugia dans les murs du château de Vitry où il travailla à se fortifier, y renfermant tout ce qu'il possédait et tous ceux qu'il avait séduits. L'armée qui marchait contre lui entoura le château et l'assiégea

pendant sept jours. Munderic la repoussait à la tête des siens et disait : Tenons-nous fermes et combattons jusqu'à la mort, et les ennemis ne nous vaincront pas. L'ennemi tout à l'entour lançait des traits contre les murs, mais cela ne servait à rien : on le fit savoir au roi, qui envoya un des siens, nommé Arégésile, et lui dit : Tu vois que ce perfide réussit dans sa révolte ; va, et engage-le sous serment à sortir sans crainte, et, lorsqu'il sera sorti, tue-le, et efface son souvenir de notre royaume. Celui-ci y étant allé fit ce qu'on lui avait ordonné ; mais il convint d'abord, d'un signal avec ses gens, et leur dit : Lorsque je dirai telles et telles choses, jetez-vous aussitôt sur lui et le tuez. Arégésile étant donc entré, dit à Munderic : Jusques à quand demeureras-tu ici comme un insensé ? Tu ne peux longtemps résister au roi ; voilà que tes provisions finies, vaincu par la faim, tu sortiras, te livreras entre les mains de tes ennemis et mourras comme un chien. Écoute plutôt mes conseils, et soumets-toi au roi, afin que tu vives, toi et tes fils. » Ébranlé par ce discours, Munderic dit : Si je sors, je serai pris par le roi, et il me tuera, moi et mes fils, et tous les amis qui sont ici réunis avec moi. A quoi Arégésile répondit : Ne crains rien ; car, si tu veux sortir, reçois-en mon serment, il ne te sera rien fait, et tu viendras sans danger en présence du roi. Tu n'as donc rien à redouter, et tu seras près de lui ce que tu étais auparavant. A quoi Munderic repartit : Plût à Dieu que je fusse sûr de n'être pas tué ! Alors Arégésile, les mains posées sur les saints autels, lui jura qu'il pouvait sortir sans crainte. Après avoir reçu ce serment, Munderic sortit d'abord du château tenant par la main Arégésile ; les gens d'Arégésile les regardaient en les voyant venir de loin. Alors Arégésile, selon le signal dont il était convenu, dit : Que regardez-vous donc avec tant d'attention, ô hommes ! N'avez-vous jamais vu Munderic ? Et aussitôt ils se précipitèrent sur lui. Mais lui, comprenant la vérité, dit : Je vois clairement par ces paroles que tu as donné à tes gens le signal de ma mort, mais, je te le dis, puisque tu m'as trompé par un parjure, personne ne te verra plus en vie ; et, d'un coup de sa lance dans le dos, il le transperça. Arégésile tomba et mourut. Ensuite Munderic, à la tête des siens, tira l'épée et fit un grand carnage du peuple, et, jusqu'à ce qu'il rendit l'esprit, il ne s'arrêta point de tuer tout ce qu'il pouvait atteindre. Lorsqu'il fût mort, on réunit ses biens au fisc du roi.

Cependant Théodoric et Childebert firent alliance, et, s'étant prêté serment de ne point marcher l'un contre l'autre, ils se donnèrent mutuellement des otages pour confirmer leurs promesses. Parmi ces otages il se trouva beaucoup de fils de sénateurs ; mais, de nouvelles discordes s'étant élevées entre les rois [en 533], ils furent dévoués aux travaux publics, et tous ceux qui les avaient en garde en firent leurs serviteurs ; un bon nombre cependant s'échappèrent par la fuite et retournèrent dans leur pays ; quelques-uns demeurèrent en esclavage. Parmi ceux-ci, Attale, neveu du bienheureux Grégoire, évêque de Langres, avait été employé au service public et destiné à garder les chevaux ; il servait un barbare qui habitait le territoire de Trèves. Le bienheureux Grégoire [Grégorius] envoya des serviteurs à sa recherche,

et, lorsqu'on l'eut trouvé, on apporta à cet homme des présents ; mais il les refusa en disant : De la race dont il est, il me faut dix livres d'or pour sa rançon. Lorsque les serviteurs furent revenus, Léon, attaché à la cuisine de l'évêque, lui dit : Si tu veux le permettre, peut-être pourrai-je le tirer de sa captivité. Son maître fut joyeux de ces paroles, et Léon se rendit au lieu qu'on lui avait indiqué. Il voulut enlever secrètement le jeune homme, mais il ne put y parvenir. Alors, menant avec lui un autre homme , il lui dit : Viens avec moi, vends moi à ce barbare, et le prix de ma vente sera pour toi ; tout ce que je veux, c'est d'être plus en liberté de faire ce que j'ai résolu. Le marché fait, l'homme alla avec lui, et s'en retourna après l'avoir vendu douze pièces d'or. Le maître de Léon, ayant demandé à son serviteur ce qu'il savait faire, celui-ci répondit : Je suis très habile à faire tout ce qui doit se manger à la table de mes maîtres, et je ne crains pas qu'on en puisse trouver un autre égal à moi dans cette science. Je te le dit en vérité ; quand tu voudrais donner un festin au roi, je suis en état de composer des mets royaux, et personne ne les saurait mieux faire que moi. Et le maître lui dit : Voilà le jour du soleil qui approche (car c'est ainsi que les Barbares ont coutume d'appeler le jour du Seigneur) ce jour-là mes voisins et mes parents sont invités à ma maison ; je te prie de me faire un repas qui excite leur admiration et duquel ils disent : Nous n'aurions pas attendu mieux dans la maison du roi. Et lui dit : Que mon maître ordonne qu'on me rassemble une grande quantité de volailles, et je ferai ce que tu me commandes. On prépara ce qu'avait demandé Léon. Le jour du Seigneur vint à luire, et il fit lui grand repas plein de choses délicieuses. Tous mangèrent, tous louèrent le festin ; les parents ensuite s'en allèrent ; le maître remercia son serviteur, et celui-ci eut autorité sur tout ce que possédait son maître. Il avait grand soin de lui plaire, et distribuait à tous ceux qui étaient avec lui leur nourriture et les viandes préparées. Après l'espace d'un an, son maître ayant en lui une entière confiance, il se rendit dans la prairie, située proche de la maison, où Attale était à garder les chevaux, et, se couchant à terre loin de lui et le dos tourné de son côté, afin qu'on ne s'aperçût pas qu'ils parlaient ensemble, il dit au jeune homme : Il est temps que nous songions à retourner dans notre patrie ; je t'avertis donc, lorsque cette nuit tu auras ramené les chevaux dans l'enclos, de ne pas te laisser, aller au sommeil, mais, dès que je t'appellerai, de venir, et nous nous mettrons en marche. Le barbare avait invité ce soir-là à un festin beaucoup de ses pareils, au nombre desquels était son gendre qui avait épousé sa fille. Au milieu de la nuit, comme ils eurent quitté la table et se furent livrés au repos, Léon porta un breuvage au gendre de son maître, et lui présenta à boire ce qu'il avait versé ; l'autre lui parla ainsi : Dis-moi donc, toi, l'homme de confiance de mon beau-père, quand te viendra l'envie de prendre ses chevaux et de t'en retourner dans ton pays ? ce qu'il lui disait par jeu et en s'amusant ; et lui, de même en riant, lui dit avec vérité : C'est mon projet pour cette nuit, s'il plaît à Dieu. Et l'autre dit: Il faut que mes serviteurs aient soin de me bien garder, afin que tu ne m'emportes rien. Et ils se quittèrent en riant. Tout le monde étant endormi, Léon appela Attale, et, les chevaux sellés, il lui

demanda s'il avait des armes. Attale répondit : Non, je n'en ai pas, si ce n'est une petite lance. Léon entra dans la demeure de son maître et lui prit son bouclier et sa framée. Celui-ci demanda qui c'était et ce qu'on lui voulait. Léon répondit : C'est Léon ton serviteur, et je presse Attale de se lever en diligence et de conduire les chevaux au pâturage, car il est là endormi comme un ivrogne. L'autre lui dit : Fais ce qui te plaira ; et, en disant cela, il s'endormit. Léon étant ressorti munit d'armes le jeune homme, et, par la grâce de Dieu, trouva ouverte la porte d'entrée qu'il avait fermée au commencement de la nuit avec des clous enfoncés à coups de marteau pour la sûreté des chevaux ; et, rendant grâces au Seigneur, ils prirent d'autres chevaux et s'en allèrent, déguisant aussi leurs vêtements. Mais lorsqu'ils furent arrivés à la Moselle, en la traversant, ils trouvèrent des hommes qui les arrêtèrent ; et, ayant laissé leurs chevaux et leurs vêtements, ils passèrent l'eau sur des planches et arrivèrent à l'autre rive, et, dans l'obscurité de la nuit, ils entrèrent dans la forêt où ils se cachèrent. La troisième nuit était arrivée depuis qu'ils voyageaient sans avoir goûté la moindre nourriture ; alors, par la permission de Dieu, ils trouvèrent un arbre couvert du fruit vulgairement appelé prunes, et ils les mangèrent. S'étant un peu soutenus par ce moyen, ils continuèrent leur route et entrèrent en Champagne. Comme ils y voyageaient, ils entendirent le trépignement de chevaux qui arrivaient en courant, et dirent : Couchons-nous à terre, afin que les gens qui viennent ne nous aperçoivent pas. Et voilà que tout à coup ils virent un grand buisson de ronces, et passant auprès ils se jetèrent à terre, leurs épées nues, afin que, s'ils étaient attaqués, ils pussent se défendre avec leur framée, comme contre des voleurs. Lorsque ceux qu'ils avaient entendus arrivèrent auprès de ce buisson d'épines, ils s'arrêtèrent, et l'un des deux, pendant que leurs chevaux lâchaient leur urine, dit : Malheur à moi, de ce que ces misérables se sont enfuis sans que je puisse les retrouver ; mais je le dis, par mon salut, si nous les trouvons, l'un sera condamné au gibet, et je ferai hacher l'autre en pièces à coups d'épée. C'était leur maître, le barbare, qui parlait ainsi ; il venait de la ville de Reims, où il avait été à leur recherche, et il les aurait trouvés en route si la nuit ne l'en eût empêché. Les chevaux se mirent en route et repartirent. Cette même nuit les deux autres arrivèrent à la ville, et y étant entrés, trouvèrent un homme auquel ils demandèrent la maison du prêtre Paulelle. Il la leur indiqua ; et comme ils traversent la place, on sonna Matines, car c'était le jour du Seigneur. Ils frappèrent à la porte du prêtre et entrèrent. Léon lui dit le nom de son maître. Alors le prêtre lui dit : Ma vision s'est vérifiée, car j'ai vu cette nuit deux colombes qui sont venues en volant se poser sur ma main : l'une des deux était blanche et l'autre noire[158]. Ils dirent au prêtre : Il faut que Dieu nous pardonne ; malgré la solennité du jour, nous vous prions de nous donner quelque nourriture[159], car voilà la quatrième fois que le soleil se lève depuis que nous n'avons goûté ni pain ni rien de cuit. Ayant caché les deux jeunes gens, il leur donna du pain trempé dans du vin, et alla à Matines. Il y fut suivi par le barbare qui revenait cherchant ses esclaves ; mais, trompé par le prêtre, il s'en retourna, car le prêtre était depuis longtemps lié d'amitié

avec le bienheureux Grégoire. Les jeunes gens ayant repris leurs forces en mangeant, demeurèrent deux jours dans la maison du prêtre, puis s'en allèrent ; ils arrivèrent ainsi chez saint Grégoire. Le pontife, réjoui en voyant ces jeunes gens, pleura sur le cou de son neveu Attale[160]. Il délivra Léon et toute sa race du joug de la servitude, lui donna des terres en propre, dans lesquelles il vécut libre le reste de ses jours avec, sa femme et ses enfants.

Sigewald, qui habitait l'Auvergne, y faisait beaucoup de mal, car il envahissait les biens de plusieurs ; et ses serviteurs ne s'épargnaient pas le vol, l'homicide, et divers crimes qu'ils commettaient par surprise et personne n'osait murmurer contre eux. Il arriva que, par une audace téméraire, il s'empara du domaine de Bolgiac[161] [Boughat], que le béni Tétradius[162], évêque, avait laissé à la basilique de Saint-Julien. Aussitôt qu'il fut entré dans la maison, il perdit la raison, et se mit au lit. Alors, par le conseil du prêtre, sa femme le plaça dans un chariot, pour le transporter dans une autre demeure, où il reprit la santé ; et, arrivant à lui, elle lui raconta ce qui s'était passé ; ce qu'ayant entendu, il fit un vœu au saint martyr de rendre le double de ce qu'il avait pris. J'ai rapporté cet événement dans le livre des miracles de saint Julien [chap. XIV].

Denis [Dinilius], évêque de Tours, étant mort, Ommatius gouverna l'église pendant trois années : il avait été nommé par l'ordre du roi Clodomir, dont nous avons parlé ci-dessus. Lorsqu'il passa de cette vie à l'autre, Léon administra pendant sept mois. C'était un homme très adroit, et habile dans la fabrique des ouvrages de charpente. Après sa mort, les évêques Théodore et Procule, venus de Bourgogne, et nominés par la reine Clotilde, gouvernèrent trois ans l'église de Tours. Eux morts, ils furent remplacés par Francille, sénateur. La troisième année de son épiscopat, tandis que les peuples célébraient la brillante nuit de Noël, le pontife, avant de descendre pour dire Vigile, demanda à boire : un serviteur vint, et lui apporta aussitôt la boisson. Dès qu'il eut bu, il rendit l'esprit ; d'où l'on a soupçonné qu'il avait été tué par le poison. Après sa mort, Injuriosus, citoyen de la ville, fut élevé à la chaire pontificale : ce fut le quinzième évêque après saint Martin[163].

Tandis que la reine Clotilde habitait Paris, Childebert, voyant que sa mère avait porté toute son affection sur les fils de Clodomir, dont nous avons parlé plus haut, conçut de l'envie ; et, craignant que, par la faveur de la reine, ils n'eussent part au royaume, il envoya secrètement. vers son frère le roi Clotaire, et lui fit dire [vers l'an 533] : Notre mère garde avec elle les fils de notre frère, et veut leur donner le royaume ; il faut que tu viennes promptement à Paris , et que, réunis tous deux en conseil , nous déterminions ce que noms devons faire d'eux, savoir si on leur coupera les cheveux, comme au reste du peuple, ou si, les ayant tués , nous partagerons également entre nous le royaume de notre frère. Fort réjoui de ces

paroles, Clotaire vint à Paris. Childebert avait déjà répandu dans le peuple que les deux rois étaient d'accord d'élever ces enfants au trône : ils envoyèrent donc, au nom de tous deux, à la reine qui demeurait dans la même ville, et lui dirent : Envoie-nous les enfants, que nous les élevions au trône. Elle, remplie de joie, et ne sachant pas leur artifice, après avoir fait boire et manger les enfants, les envoya, en disant : Je croirai n'avoir pas perdu mon fils, si je vous vois succéder à son royaume. Les enfants, étant allés, furent pris aussitôt, et séparés de leurs serviteurs et de leurs gouverneurs ; et on les enferma à part, d'un côté les serviteurs, et de l'autre les enfants. Alors Childebert et Clotaire envoyèrent à la reine Arcadius, dont nous avons déjà parlé, portant des ciseaux et une épée nue. Quand il fut arrivé près de la reine, il les lui montra, disant : Tes fils nos seigneurs, ô très glorieuse reine, attendent que tu leur fasses savoir ta volonté sur la manière dont il faut traiter ces enfants ; ordonne qu'ils vivent les cheveux coupés, ou qu'ils soient égorgés. Consternée à ce message, et en même temps émue d'une grande colère, en voyant cette épée nue et ces ciseaux, elle se laissa transporter par son indignation, et, ne sachant, dans sa douleur, ce qu'elle disait , elle répondit imprudemment : Si on ne les élève pas sur le trône, j'aime mieux les voir morts que tondus. Mais Arcadius, s'inquiétant peu de sa douleur, et ne cherchant pas à pénétrer ce qu'elle penserait ensuite plus réellement, revint en diligence près de ceux qui l'avaient envoyé, et leur dit : Vous pouvez continuer avec l'approbation de la reine ce que vous avez commencé, car elle veut que vous accomplissiez votre projet. Aussitôt Clotaire, prenant par le bras l'aîné des enfants, le jeta à terre, et, lui enfonçant son couteau dans l'aisselle, le tua cruellement. A ses cris, son frère se prosterna aux pieds de Childebert, et, lui saisissant les genoux, lui disait avec larmes : Secours-moi, mon très bon père, afin que je ne meure pas comme mon fière. Alors Childebert, le visage couvert de larmes, lui dit : Je te prie, mon très cher frère, aie la générosité de m'accorder sa vie ; et, si tu veux ne pas le tuer, je te donnerai, pour le racheter, ce que tu voudras. Mais Clotaire, après l'avoir accablé d'injures, lui dit : Repousse-le loin de toi, ou tu mourras certainement à sa place ; c'est toi qui m'as excité à cette affaire, et tu es si prompt à reprendre ta foi ! Childebert, à ces paroles, repoussa l'enfant, et le jeta à Clotaire, qui, le recevant, lui enfonça son couteau dans le côté, et le tua, comme il avait fait à son frère. Ils tuèrent ensuite les serviteurs et les gouverneurs ; et après qu'ils furent morts, Clotaire, montant à cheval, s'en alla, sans se troubler aucunement du meurtre de ses neveux, et se rendit, avec Childebert, dans les faubourgs. La reine, ayant fait poser ces petits corps sur un brancard, les conduisit, avec beaucoup de chants pieux et une immense douleur, à l'église de Saint-Pierre[164], où on les enterra tous deux de la même manière. L'un des deux avait dix ans, et l'autre sept. Ils ne purent prendre le troisième, Clodoald, qui fut sauvé par le secours de braves guerriers ; dédaignant un royaume terrestre, il se consacra à Dieu , et, s'étant coupé les cheveux de sa propre main, il fut fait clerc. Il persista dans les bonnes œuvres, et mourut prêtre. Les deux rois partagèrent entre eux également le royaume de

Clodomir. La reine Clotilde déploya tant et de si grandes vertus qu'elle se fit honorer de tous. On la vit toujours assidue à l'aumône, traverser les nuits de ses veilles, et demeurer pure par sa chasteté et sa fidélité à toutes les choses honnêtes ; elle pourvut les domaines des églises, les monastères et tous les lieux saints de ce qui leur était nécessaire, distribuant ses largesses avec générosité, en sorte que dans le temps, on ne la considérait pas comme une reine, mais comme une servante spéciale du Seigneur, dévouée à son assidu service. Ni la royauté de ses fils, ni l'ambition du siècle, ni le pouvoir, ne l'entraînèrent à sa ruine, mais son humilité la conduisit à la grâce.

Le bienheureux Grégoire[165], prêtre renommé du Seigneur, était alors, dans la ville de Langres, illustre par ses vertus et ses miracles. Puisque nous parlons de ce pontife, il sera, je pense, agréable que nous donnions ici la description de Dijon, où il vivait habituellement. C'est un château bâti de murs très solides, au milieu d'une plaine très riante, dont les terres sont fertiles et si fécondes qu'en même temps que la charrue sillonne les champs, on y jette la semence et qu'il en sort de très riches moissons ; au midi est la rivière d'Ouche, abondante en poissons ; il vient du nord une autre petite rivière [la Suzon] qui entre par une porte, passe sous un pont, ressort par une autre porte et entoure les remparts de son onde paisible. Elle fait, devant la porte, tourner plusieurs moulins avec une singulière rapidité. Dijon a quatre portes, situées vers les quatre points du monde. Toute cette bâtisse est ornée en totalité de trente-trois tours ; les murs sont, jusqu'à la hauteur de vingt pieds, construits en pierres carrées, et ensuite en pierres plus petites. Ils ont en tout trente pieds de haut et quinze pieds d'épaisseur. J'ignore pourquoi ce lieu n'a pas le nom de ville : il a dans son territoire des sources abondantes ; du côté de l'occident sont des montagnes très fertiles, couvertes de vignes, qui fournissent aux habitants un si noble Falerne qu'ils dédaignent le vin de Châlons. Les anciens disent que ce château fut bâti par l'empereur Aurélien.

Théodoric avait fiancé son fils Théodebert à Wisigarde, fille d'un roi [Waccon, roi des Lombards].

Après la mort de Clovis, les Goths[166] avaient envahi une partie de ses conquêtes. Théodoric envoya donc Théodebert, et Clotaire envoya Gonthaire, l'aîné de ses fils, pour les recouvrer. Mais Gonthaire, arrivé à Rodez, s'en retourna, je ne sais pourquoi. Théodebert, poursuivant sa route jusqu'à la ville de Béziers, prit le château de Dion[167] [Diou], et en enleva du butin. Il envoya ensuite vers un autre château, nommé Cabrières, des messagers chargés de dire de sa part que, si on ne se soumettait pas, il brûlerait le château et emmènerait les habitants en captivité.

Il se trouvait en ce lieu une matrone, nommée Deutérie [Deuthéria], dont le mari était venu habiter auprès de Béziers. Elle envoya au roi des messagers qui lui dirent :

Personne , ô très pieux seigneur ! ne peut te résister, nous te reconnaissons pour notre maître ; viens, et qu'il en soit fait ainsi qu'il te paraîtra agréable. Théodebert vint au château, et y fut reçu pacifiquement, et voyant que les gens se soumettaient à lui, il ne fit aucun mal. Deutérie vint à sa rencontre, et la voyant belle, épris d'amour pour elle, il la fit entrer dans son lit.

En ces jours-là, Théodoric fit périr par le glaive son parent Sigewald, et envoya secrètement vers Théodebert, pour qu'il fit mourir Giwald, fils de Sigewald, qu'il avait avec lui ; mais Théodebert, comme il l'avait tenu sur les fonts de baptême, ne voulut pas le faire périr. Il lui donna même à lire les lettres envoyées par son père : Fuis, lui dit-il, car j'ai reçu de mon père l'ordre de te tuer ; lorsqu'il sera mort et que tu apprendras que je règne, tu reviendras à moi sans crainte. Ce qu'ayant entendu, Giwald lui rendit grâces, lui dit adieu et s'en alla.

Théodebert faisait alors le siége de la ville d'Arles, dont les Goths s'étaient emparés. Giwald s'enfuit dans cette ville ; mais, ne s'y croyant pas fort en sûreté, il se rendit en Italie et y demeura. Tandis que ces choses se passaient, on vint annoncer à Théodebert que son père était dangereusement malade, que, s'il ne se hâtait pour le trouver encore en vie, il serait dépouillé par ses oncles, et qu'il ne fallait pas qu'il poussât plus avant. A ces nouvelles, Théodebert quitta tout, et partit pour aller vers son père, laissant en Auvergne Deutérie et sa fille. Théodoric mourut quelques jours après l'arrivée de son fils, dans la vingt-troisième année de son règne [en 534] ; Childebert et Clotaire s'élevèrent contre Théodebert, et voulurent lui enlever son royaume, mais il les apaisa par des présents, et défendu par ses Leudes, il fut établi sur le trône. Il envoya ensuite en Auvergne pour en faire venir Deutérie, et s'unit à elle en mariage.

Childebert, voyant qu'il ne pouvait le vaincre, lui envoya une ambassade pour l'engager à venir le trouver, lui disant : Je n'ai pas de fils, je désire te prendre pour fils. Et Théodebert étant venu, il l'enrichit de tant. de présents que cela fit l'admiration de tout le monde, car il lui donna trois paires de chacune des choses utiles, tant armes que vêtements et joyaux qui conviennent aux rois. Il en agit de même pour les chevaux et les celliers. Giwald, apprenant que Théodebert était entré en possession du royaume de son père, revint d'Italie le trouver ; celui-ci se réjouissant et l'embrassant, lui donna la troisième partie des présents de son oncle, et ordonna qu'on lui rendît, des biens de son père Sigewald, tout ce qui en était entré dans le fisc.

Affermi clans son royaume, Théodebert se rendit grand et remarquable en toutes sortes de vertus, car il gouvernait ses États avec justice, respectait les prêtres, enrichissait les églises, secourait les pauvres, et plein de compassion et de bonté, mit beaucoup de gens à leur aise , par un grand nombre de bienfaits. Il remit

généreusement aux églises d'Auvergne tous les tributs dont elles étaient redevables à son fisc.

Deutérie voyant sa fille devenue adulte, et craignant qu'elle n'excitât les désirs du roi, et qu'il ne la prit pour lui, la mit dans un chariot attelé de bœufs indomptés, qui la précipitèrent du haut d'un pont, en sorte qu'elle périt dans un fleuve [probablement la Meuse]. Cela se passa près de la ville de Verdun.

Il y avait déjà sept ans que Théodebert avait été fiancé à Wisigarde, et à cause de Deutérie il n'avait pas voulu la prendre pour femme ; mais les Francs le blâmaient unanimement de ce qu'il avait abandonné son épouse. Alors irrité de cette action, il quitta Deutérie dont il avait un fils enfant, nommé Théodebald, et épousa Wisigarde. Il ne la conserva pas longtemps, elle mourut, et il en épousa une autre, mais ne reprit jamais Deutérie.

Cependant Childebert et Théodebert mirent sur pied une armée, et se disposèrent à marcher contre Clotaire [en 537] ; celui-ci l'ayant appris, et jugea qu'il n'était pas de force à se défendre contre eux, s'enfuit dans une forêt et y fit de grands abattis, plaçant toutes ses espérances en la miséricorde de Dieu. Mais la reine Clotilde ayant appris ces choses se rendit au tombeau du bienheureux Martin, s'y prosterna en oraison et passa toute la nuit à prier qu'il ne s'élevât pas une guerre civile entre ses fils. Ceux-ci, arrivant avec leur armée, assiégèrent Clotaire et pensaient le tuer le jour suivant ; mais le matin arrivé, une tempête s'éleva dans le lieu où ils étaient rassemblés, emporta les tentes, mit en désordre et bouleversa tout. A la foudre et au bruit du tonnerre se mêlaient des pierres qui tombaient sur eux. Ils se précipitaient le visage contre la terre couverte de grêle, et étaient brièvement blessés par la chute des pierres. Il ne leur restait rien pour s'en défendre que leur bouclier, et ce qu'ils craignaient de plus, c'était d'être réduits en cendres par le feu du ciel. Les chevaux furent aussi dispersés, et à peine les put-on retrouver à la distance de vingt stades ; il y en eut même beaucoup qu'on ne retrouva pas. Prosternés, comme nous l'avons dit, la face contre terre, et blessés par les pierres, ils exprimaient leur repentir, et demandaient pardon à Dieu, d'avoir entrepris la guerre contre leur propre sang ; mais il ne tomba pas une seule goutte de pluie sur Clotaire, il n'entendit pas le moindre bruit de tonnerre, et au lieu où il était, il ne se fit pas sentir la moindre haleine de vent. Les autres, lui ayant envoyé des messagers, lui demandèrent de vivre en paix et en concorde, et l'ayant obtenu, ils s'en retournèrent chez eux. Il n'est permis à personne de douter que ce soit un miracle du bienheureux saint Martin, obtenu par l'intercession de la reine.

Ensuite le roi Childebert alla en Espagne, et, y étant entré avec Clotaire, ils entourèrent, et assiégèrent avec leur armée la ville de Saragosse [en 542]. Mais les habitants se tournèrent vers Dieu avec une grande humilité, et, revêtus de cilices,

s'abstenant de manger et de boire, se mirent à faire le tour des murs en chantant les psaumes et portant la tunique du bienheureux Vincent martyr. Les femmes les suivaient en pleurant, enveloppées de manteaux noirs, les cheveux épars et couverts de cendres, si bien qu'on eût dit qu'elles assistaient aux funérailles de leurs maris ; et toute la ville avait tellement mis en Dieu toutes ses espérances, qu'elle paraissait célébrer un jeûne semblable à celui de Ninive, et les habitants ne croyaient pas qu'ils pussent avoir autre chose à faire que de fléchir par leurs prières la miséricorde divine. Les assiégeants, qui voyaient les assiégés tourner sans cesse en dedans des murs, ne sachant ce qu'ils faisaient, crurent qu'ils exerçaient quelque maléfice, et, ayant pris un paysan du lieu, ils lui demandèrent ce qu'on faisait. Il leur répondit : Ils portent la tunique du bienheureux Vincent, et le prient de demander à Dieu d'avoir pitié d'eux. Les assiégeants en ressentirent de la crainte et s'éloignèrent de la ville. Cependant ils conquirent la plus grande partie de l'Espagne et s'en retournèrent dans les Gaules avec une grande quantité de dépouilles.

Après Amalaric, Théodat fut nommé roi en Espagne. Celui-ci ayant été tué[en 531], on éleva la royauté Theudégisile. Il était un jour à souper, faisant festin avec ses amis et fort gai, quand tout à coup, la lumière ayant été éteinte, il fut frappé par ses ennemis à coups d'épée, et mourut [en 548]. Après lui, la royauté passa à Agita[168], car les Goths avaient pris cette détestable habitude, lorsqu'un de leurs rois ne leur plaisait pas, de l'assaillir à main armée et d'élire roi à sa place celui qui leur convenait.

Théodoric, roi d'Italie, qui avait eu en mariage une sœur du roi Clovis, était mort laissant sa femme avec une fille encore enfant. Celle-ci, devenue adulte, repoussant, par légèreté d'esprit, les conseils de sa mère qui l'avait voulu pourvoir d'un fils de roi, prit son serviteur, nommé Traguilan, et s'enfuit avec lui dans une ville où elle espérait pouvoir se défendre. Sa mère, vivement irritée contre elle, lui demanda de ne pas déshonorer sa race, jusqu'alors si noble, mais de renvoyer son serviteur et de prendre un homme comme elle de race royale et que sa mère lui avait choisi. Mais elle n'y voulut en aucune façon consentir. Alors sa mère, en colère, fit marcher contre elle une troupe de gens armés, qui allèrent les attaquer. Traguilan périt par le glaive, et la fille fut ramenée avec des coups à la maison de sa mère. Elles vivaient toutes deux dans la secte arienne où il est d'usage, lorsqu'on se présente à l'autel, que les rois aient un calice à part pour communier, et le peuple un autre. La fille donc mit du poison dans le calice où sa mère devait communier ; dès qu'elle l'eut pris, elle mourut aussitôt, et il est impossible de douter que cette mort n'ait été l'œuvre du diable[169]. Comment ces misérables hérétiques pourraient-ils le nier, quand l'ennemi trouve place parmi eux jusque dans l'Eucharistie ? Nous qui confessons une seule Trinité égale en rang et en toute puissance, quand, au nom du Père, du Fils et de l'Esprit saint, Dieu véritable et incorruptible, nous avalerions le poison mortel, il ne nous ferait point de mal. Les Italiens, indignés contre cette

femme, appelèrent Théodat, roi de Toscane, et le firent leur roi. Lorsqu'il eut appris comment, à cause d'un serviteur qu'elle avait pris, cette impudique s'était rendue coupable d'un parricide envers sa mère, il fit chauffer un bain avec excès, et ordonna qu'elle y fût enfermée avec une servante. Aussitôt qu'elle fut entrée dans cette vapeur brûlante, elle tomba sur le pavé morte et consumée. Les rois Childebert et Clotaire, ses cousins germains, ainsi que Théodebert, ayant appris par quel supplice honteux on l'avait fait périr, envoyèrent une ambassade à Théodat pour lui reprocher sa mort, et lui dire : Si tu ne composes pas avec nous pour ce que tu as fait, nous prendrons ton royaume et, te condamnerons à la même peine. » Effrayé, il leur envoya cinquante mille pièces d'or. Childebert, comme il était toujours mal disposé et plein de mauvaise volonté envers Clotaire, s'étant uni à son neveu Théodebert, ils partagèrent l'or entre eux et n'en voulurent rien donner au roi Clotaire ; mais lui, étant tombé sur les trésors de Clodomir, en enleva beaucoup plus qu'ils ne lui en avaient dérobé.

Théodebert marcha en Italie [en 539], et y fit beaucoup de conquêtes ; mais, comme ces lieux sont, dit-on, malsains, son armée fut tourmentée de diverses sortes de fièvre, beaucoup des siens y moururent ; ce que voyant, Théodebert revint, rapportant, lui et les siens, beaucoup de butin[170]. On dit cependant qu'il alla jusqu'à la ville de Pavie, dans laquelle il envoya ensuite Buccelin qui, s'étant emparé de la basse Italie[171], et l'ayant réduite sous la puissance desdits rois, marcha vers la haute Italie, où il combattit dans un grand nombre d'occasions contre Bélisaire, et obtint la victoire. Ce que voyant l'empereur, irrité de ce que Bélisaire était vaincu si souvent, il mit à sa place Narsès ; et, comme pour rabaisser Bélisaire au dessous de ce qu'il avait été, il le fit comte des écuries. Buccelin livra un grand combat à Narsès, et, ayant pris toute l'Italie, s'étendit jusqu'à la mer. Narsès en ayant instruit l'empereur, celui-ci prit des hommes à sa solde et envoya du secours à Narsès, qui fut ensuite vaincu dans un combat, et se retira. Après cela Buccelin occupa la Sicile, et y leva des tributs qu'il envoya aux rois. Il fut très heureux dans toutes ses entreprises.

Astériole et Secondin avaient alors un grand crédit auprès du roi. Tous deux étaient savants et profondément versés dans les lettres, mais Secondin avait été plusieurs fois envoyé par le roi vers l'empereur, et il en avait pris un orgueil qu'il montrait souvent hors de propos. Cela fit qu'il s'éleva entre lui et Astériole un cruel différend qui alla à ce point que, laissant de côté les argumentations verbales, ils se déchirèrent à belles mains. Le roi ayant pacifié les choses, Secondin n'en conserva pas moins une grande colère d'avoir été battu, de sorte qu'il s'éleva entre eux une nouvelle querelle, et le roi, prenant le parti de Secondin, soumit Astériole à sa puissance. Celui-ci fut grandement abaissé et dépouillé de ses dignités. Il y fut rétabli cependant par la reine Wisigarde. Après la mort de la reine, Secondin s'éleva de nouveau contre lui, et le tua. Il laissa en mourant un fils qui, grandissant et parvenu à l'âge d'homme, commença à vouloir venger l'injure de son père. Alors

Secondin, saisi de frayeur, se mit à fuir devant lui de place en place, et voyant qu'il ne pouvait éviter sa poursuite, on dit que, pour ne pas tomber entre les mains de son ennemi, il se donna la mort au moyen du poison.

Desiré [Désideratus], évêque de Verdun, à qui Théodoric avait fait souffrir un grand nombre d'injures, ayant, après beaucoup de calamités, de dommages et de pertes, recouvré, par la volonté de Dieu, sa liberté et son évêché, habitait, ainsi que nous l'avons dit, la ville de Verdun. Voyant les habitants pauvres et dépouillés, il s'affligeait sur eux ; mais, comme il avait été privé de ses biens par Théodoric et n'avait pas de quoi les soulager, connaissant la bonté et la miséricorde du roi Théodebert envers tous, il lui envoya un message, et lui fit dire : La renommée de ta bonté est répandue par toute la terre, et ta bienfaisance est telle que tu donnes même à ceux qui ne te demandent rien ; je te prie, si tu as quelque argent, que ta pitié veuille nous le prêter, afin que nous puissions soulager nos concitoyens ; les commerçants de notre cité répondront pour elle, ainsi que cela se fait dans les autres cités, et nous te rendrons ton argent avec un légitime intérêt. Alors, ému de compassion, Théodebert lui envoya sept mille pièces d'or. L'évêque, les ayant prises, les partagea à ses concitoyens. Les commerçants devinrent riches par ce moyen et le sont encore aujourd'hui ; et, lorsque l'évêque rapporta au roi l'argent qu'il lui devait, le roi lui répondit : Je n'ai pas besoin de le reprendre ; il me suffit que, par tes soins et par mes largesses, les pauvres qu'accablait la misère aient été soulagés ; et, n'exigeant rien d'eux, il fit, ainsi qu'on l'a dit, la fortune des citoyens.

Cet évêque étant mort dans ladite ville [en 544], on mit à si place un certain Agéric [Agiricus], citoyen de Verdun. Cependant. Syagrius, fils de Désiré, se rappelant les injures de son père, et comment, accusé par Siribald auprès du roi Théodoric, il avait été non seulement dépouillé, mais encore mis à la torture, attaqua Siribald avec une troupe armée, et le tua de la manière suivante. Vers le matin, par un brouillard épais, et lorsqu'à peine les ténèbres permettaient de distinguer quelque chose, il se rendit à une maison de campagne de Siribald, nommée Florey [sur Ouche], et située dans le territoire de Dijon. Un des amis de Siribald étant sorti de sa maison, ils crurent que c'était Siribald lui-même, et le tuèrent ; et comme ils triomphaient croyant avoir remporté la victoire sur leur ennemi, un des gens de la maison leur apprit qu'ils n'avaient pas tué son maître, mais un homme de sa dépendance : alors il revinrent en le cherchant ; et ayant trouvé le cabinet dans lequel il avait coutume de dormir, ils l'attaquèrent. Ils combattirent très longtemps à cette porte sans pouvoir vaincre : alors ils démolirent un des côtés du mur ; ils entrèrent et le mirent à mort par le glaive. Il fut tué après la mort de Théodoric.

Le roi Théodebert commença à tomber malade. Les médecins employèrent auprès de lui tout leur art ; mais rien n'y servit, car Dieu avait résolu de l'appeler à lui. Ainsi donc, après avoir été malade longtemps, succombant à son mal, il rendit

l'esprit [en 548]. Les Francs avaient une grande haine contre Parthénius, parce que sous ledit roi il leur avait imposé des tributs, et ils commencèrent à le poursuivre. Se voyant en péril, il s'enfuit de la ville, et supplia deux évêques de le ramener à Trèves, et de réprimer par leurs exhortations la sédition d'un peuple furieux. Ils y allèrent, et la nuit, pendant qu'il était dans son lit, tout à coup en dormant il commença à crier à haute voix, disant : Hélas ! hélas ! secourez-moi, vous qui êtes ici, venez à l'aide d'un homme qui périt. A ces cris, ceux qui étaient dans la chambre s'étant éveillés, lui demandèrent ce que c'était, et il répondit : Ausanius, mon ami, et Papianilla, ma femme, que j'ai tués autrefois, m'appelaient en jugement, en disant : Viens répondre, car nous t'accusons devant Dieu. En effet, pressé par la jalousie, il avait, quelques années auparavant, tué injustement sa femme et son ami. Les évêques, étant arrivés à la ville, et voyant qu'ils ne pouvaient résister à la violente sédition du peuple, voulurent le cacher dans l'église. Ils le mirent dans un coffre et étendirent sur lui des vêtements à l'usage de l'église. Le peuple étant entré, le chercha dans tous les coins ; il se retirait irrité, lorsqu'un de la troupe conçut un soupçon, et dit : Voilà un coffre dans lequel nous n'avons pas cherché notre ennemi. Les gardiens leur dirent qu'il n'y avait rien dans ce coffre que des ornements ecclésiastiques ; mais ils demandèrent les clefs, disant : Si vous ne l'ouvrez pas sur-le-champ, nous le brisons. Le coffre ayant donc été ouvert, et les linges écartés, ils y trouvèrent Parthénius et l'en tirèrent, s'applaudissant de leur découverte et disant : Dieu a livré notre ennemi entre nos mains. Alors ils lui coupèrent les poings, lui crachèrent au visage ; et lui ayant lié les bras derrière le dos, ils le lapidèrent contre une colonne. Il avait été très vorace ; et, pour pouvoir plus promptement recommencer à manger, il prenait de l'aloès qui le faisait digérer très vite : il laissait échapper en public le bruit de ses entrailles sans aucun respect pour ceux qui étaient présents. Sa vie se termina de cette manière.

Il y eut cette année un hiver très rigoureux et plus âpre qu'à l'ordinaire ; tellement que les torrents enchaînés par la gelée servaient de route aussi bien que la terre. Comme il y avait beaucoup de neige, les oiseaux, accablés de la rigueur du froid ou de la faim, se laissaient prendre à la main et sans qu'on eût besoin de leur tendre des piéges.

On compte trente-sept ans de la mort de Clovis jusqu'à celle de Théodebert. Théodebert étant mort la quatorzième année de son règne, Théodebald son fils régna à sa place.

Livre quatrième

La reine Clotilde, pleine de jours et riche en bonnes oeuvres, mourut à Tours, du temps de l'évêque Injuriosus [vers 545] ; elle fût transportée à Paris, suivie d'un chœur nombreux qui chantait des cantiques sacrés, et ensevelie par ses fils, les rois Childebert et Clotaire, dans le sanctuaire de la basilique de saint Pierre, à côté du roi Clovis. Elle avait construit cette basilique [Saint-Pierre] où est ensevelie aussi la bienheureuse Geneviève.

Le roi Clotaire avait ordonné tout récemment que toutes les églises de son royaume paieraient au fisc le tiers de leurs revenus. Tous les évêques ayant bien contre leur gré, consenti et souscrit ce décret, le bienheureux Injuriosus, s'en indignant, refusa courageusement de le souscrire, et il disait : Si tu veux ravir les biens de Dieu, le Seigneur te ravira promptement ton royaume ; car il est injuste que tu remplisses tes greniers de la récolte des pauvres que tu devrais nourrir de tes propres greniers ; et irrité contre le roi, il se retira sans même lui dire adieu. Alors le roi, troublé et craignant la puissance de saint Martin, fit courir après lui avec des présents, lui demandant pardon, condamnant ce qu'il avait fait, et le suppliant d'invoquer en sa faveur la puissance du saint évêque Martin.

Le roi Clotaire eut sept fils de ses diverses femmes, savoir : d'Ingunde il eut Gonthaire, Childéric, Charibert, Gontran, Sigebert, et une fille, nommé Clotsinde d'Aregunde, sœur d'Ingunde, il eut Chilpéric ; et de Chunsène, il eut Chramne. Je dirai pourquoi il avait pris la soeur de sa femme. Comme il était déjà marié à Ingunde, et l'aimait d'unique amour, il reçut d'elle une prière, en ces termes : Mon Seigneur a fait de sa servante ce qui lui a plu, et il m'a appelée à son lit : maintenant, pour compléter le bienfait, que mon seigneur roi écoute ce que lui demande sa servante. Je vous prie de daigner procurer un mari puissant et riche à ma sœur, votre servante ; de telle sorte que rien ne m'humilie, et qu'au contraire, élevée par une nouvelle faveur, je puisse vous servir encore plus fidèlement. A ces paroles, le roi, qui était trop adonné à la luxure, s'enflamma d'amour pour Aregunde, alla à la maison de campagne où elle habitait, et se l'unit en mariage. L'ayant ainsi prise, il retourna vers Ingunde, et lui dit : J'ai songé à t'accorder la grâce que ta douceur m'a demandée, et cherchant un homme riche et sage que je pusse unir à ta sœur, je n'ai rien trouvé de mieux que moi-même. Ainsi sache que je l'ai prise pour femme, ce qui, j'espère, ne te déplaira pas. Alors elle lui dit : Que ce qui paraît bon à mon seigneur soit ainsi fait ; seulement que ta servante vive toujours avec la faveur du Roi. Gonthaire, Chramne et Childéric moururent du vivant de leur père. Nous raconterons dans la suite la mort de Chramne. Alboin, roi des Lombards, reçut pour

femme Clotsinde, fille du roi Clotaire.

L'évêque Injuriosus mourut dans la dix-septième année de son épiscopat. Il eut pour successeur Baudin [en 546], qui avait été domestique du roi Clotaire. Ce fut le seizième évêque depuis la mort de saint Martin.

Conan, comte des Bretons, tua ses trois frères. Voulant aussi tuer Mâlo [Macliau], il le fit prendre et charger de chaînes, et le retenait dans une prison. Mais celui-ci fut arraché à la mort par Félix, évêque de Nantes. Il jura à son frère qu'il lui serait fidèle ; mais je ne sais à quelle occasion il voulut rompre son serment, et Conan, en étant informé, recommença à le poursuivre. Mâlo, voyant qu'il ne pouvait échapper, s'enfuit chez un autre comte de ce pays, nommé Chonomor. Celui-ci apprenant que les gens qui le poursuivaient s'approchaient, le fit cacher sous terre dans un petit réduit, et il fit construire au-dessus un tombeau selon l'usage, lui réservant une ouverture, afin qu'il pût respirer. Il dit ensuite aux hommes, lorsqu'ils furent arrivés : Voici, Mâlo est mort et enseveli. Sur ce les hommes, se réjouissant, se mirent à boire sur le tombeau, et allèrent annoncer à Conan que son frère était mort ; à cette nouvelle, Conan s'empara de tout le royaume. Les Bretons, depuis la mort du roi Clovis, ont toujours été sous la puissance des rois des Francs, et ils avaient des comtes, non des rois[172]. Mais Mâlo, sortant de dessous terre, se rendit dans la cité de Vannes, où il fut tonsuré et ordonné évêque, Conan étant mort, il apostasia, et ayant laissé croître ses cheveux, il prit, avec le royaume de son frère, la femme qu'il avait abandonnée en se faisant clerc. Il fut excommunié par les évêques, et nous dirons plus tard quelle fut sa mort [livre V]. L'évêque Baudin mourut dans la seizième année de son épiscopat [en 552]. L'abbé Gonthaire fut mis à sa place ; ce fut le dix-septième depuis saint Martin.

Lorsque le bienheureux Quintien [Quintianus] fut sorti de ce monde, ainsi que nous l'avons dit [livre III], saint Gal[173], avec l'appui du roi, lui succéda dans son siège. A cette époque, la peste ravageait diverses contrées, surtout la province d'Arles, et saint Gal tremblait bien moins pour lui que pour son peuple. Comme nuit et jour il suppliait le Seigneur de lui épargner, durant sa vie, la vue d'une telle misère de son troupeau, un ange du Seigneur, dont la chevelure, ainsi que le vêtement, était blanche comme la neige, lui apparut en songe et lui dit : Évêque, tu fais bien de prier ainsi le Seigneur pour ton peuple ; ta prière a été entendue, et voici : tu seras, ainsi que ton peuple, à l'abri de ce fléau, et personne dans cette contrée n'en mourra de ton vivant ; mais, après huit ans, tremble. Il était clair par-là qu'au bout de ce terme l'évêque sortirait de ce monde. S'étant éveillé, il rendit grâces à Dieu de ce qu'il avait daigné le rassurer par ce messager céleste, et institua les actions de grâces qu'à la mi-carême les fidèles vont rendre à pied et en psalmodiant à la basilique de saint Julien martyr[174], voyage d'environ trois cent soixante stades. On vit à la même époque les murs des maisons et des églises de son diocèse,

soudainement marqués d'un signe auquel les paysans donnèrent le nom de Thau[175]. Et en effet, tandis que ce fléau dévastait d'autres pays, par l'intercession des prières de saint Gal, il n'approcha pas de la cité d'Auvergne [Civitatem Arvernam]. Ce n'est pas, je pense, une petite grâce pour un pasteur que d'avoir mérité que la protection du Seigneur mît ainsi ses brebis à couvert. Saint Gal étant mort fût transporté dans l'église ; aussitôt le prêtre Caton reçut les compliments des clercs sur son élévation à l'épiscopat ; et comme s'il eût déjà été évêque, il s'empara de tous les biens de l'Église, changea les administrations, et régla toutes choses de sa propre autorité.

Les évêques qui étaient venus pour ensevelir saint Gal, après la cérémonie, dirent au prêtre Caton : Nous voyons que la plus grande partie du peuple t'a choisi ; viens, concerte-toi avec nous, nous te bénirons et te consacrerons pour l'épiscopat. Le roi est enfant ; si on t'impute quelque tort, nous prendrons ta défense ; nous traiterons avec les grands du roi Théodebald pour qu'on ne te fasse aucune injure ; et quand même tu essuierais quelque perte, compte sur nous, nous te servirons de caution, et t'indemniserons sur nos propres biens. Mais Caton enflé d'une vaine gloire, leur dit : Vous avez su par la renommée que, dès mon jeune âge, j'ai toujours vécu religieusement, jeûnant, me plaisant aux aumônes, me livrant à des veilles continuelles, et passant bien souvent les nuits à chanter les louanges du Seigneur. Le Seigneur mon Dieu, que j'ai servi si assidûment, ne souffrira pas que l'ordination régulière me manque. J'ai acquis, selon l'institution canonique, les divers ordres de cléricature ; j'ai été lecteur pendant dix ans, j'ai servi cinq ans comme sous-diacre, quinze ans comme diacre, et je suis prêtre depuis vingt, ans. Que me reste-t-il donc à faire sinon à recevoir l'épiscopat, récompense de fidèles et bons services ? Retournez dans vos cités, et occupez vous de ce qui vous touche ; quant à moi, j'acquerrai la dignité épiscopale selon les règles canoniques[176]. A ces mots, les évêques se retirèrent, détestant le vain orgueil de cet homme.

Élu donc évêque avec le consentement des clercs, Caton, avant d'avoir été ordonné, exerça toute l'autorité, et menaça de diverses manières l'archidiacre Cautin, lui disant : Je te chasserai, je t'humilierai, je te ferai souffrir mille morts. Celui-ci lui répondit : Mon pieux seigneur, je désire obtenir ta faveur, et si j'y parviens, je te rendrai un service ; sans fatigue de ta part, sans fraude de la mienne, j'irai trouver le roi, et j'obtiendrai pour toi l'épiscopat, ne demandant que tes bonnes grâces pour récompense. Mais Caton, soupçonnant qu'il voulait le tromper, repoussa avec dédain sa proposition. Alors Cautin se voyant abaissé et en butte à la calomnie, feignit une maladie, et sortant de la ville pendant la nuit, il alla trouver le roi Théodebald, à qui il annonça la mort de saint Gal. Sur cette nouvelle le roi et ceux qui étaient auprès de lui convoquèrent à Metz les évêques, et l'archidiacre Cautin fut ordonné évêque d'Auvergne. Il était déjà évêque quand arrivèrent les clercs, messagers du prêtre Caton. Le roi les mit au pouvoir de Cautin, ainsi que tous les biens de l'Église ; on désigna les évêques et les serviteurs qui devaient

l'accompagner , et il prit le chemin de l'Auvergne. Il fut reçu avec plaisir par les clercs et les citoyens, et devint leur évêque. Mais bientôt s'élevèrent de grands débats entre lui et le prêtre Caton, car jamais on ne put décider celui-ci à être soumis à son évêque. Il se fit une scission parmi les clercs ; les uns obéissaient à l'évêque Cautin, les autres au prêtre Caton ; et ce fut pour tous la source de grands dommages. Cautin voyant qu'il était absolument impossible de dompter la résistance de son adversaire, lui retira tous les biens ecclésiastiques, tant à lui qu'à ses amis et à tous ceux de sa faction, et les laissa dépourvus de tout. Cependant il rendait, à tous ceux qui consentaient à rentrer sous son autorité, ce qu'ils avaient perdu.

Agila régnait en Espagne, et accablait son peuple d'un joug pesant. L'armée de l'empereur entra en Espagne, et prit quelques villes. Agila ayant été tué[177], Athanagild parvint au trône, combattit souvent contre cette armée, la vainquit plusieurs fois, et remit sous sa puissance une partie des cités dont elle s'était emparée injustement.

Théodebald, devenu adulte, prit pour femme Vultrade[178]. On dit que ce Théodebald était d'un esprit méchant ; en sorte qu'irrité contre un homme qu'il soupçonnait de lui avoir pris plusieurs choses, il feignit un apologue, et lui dit : Un serpent trouva une bouteille pleine de vin, et, étant entré par le goulot, but avidement ce qui était dedans ; de sorte qu'enflé de vin, il ne pouvait plus sortir par où il était entré. Alors le maître du vin étant arrivé tandis qu'il cherchait à sortir, et ne pouvait en venir à bout, dit au serpent : rends d'abord ce que tu as pris, et alors tu pourras sortir librement. Cette fable disposa celui à qui il la disait à beaucoup de crainte et de haine. Sous ce roi, Buccelin, qui avait soumis toute l'Italie à la puissance des Francs, fut tué par Narsès. L'Italie fut reprise pour l'empereur, et personne, depuis, ne l'a reconquise. En ce temps, nous vîmes l'arbre que nous appelons sureau porter des raisins, sans aucune accointance avec la vigne; et les fleurs de cet arbre, qui, comme on sait, produisent une graine noire, donnèrent une graine propre à la vendange; et l'on vit entrer dans l'orbite de la lune une étoile qui s'avançait à sa rencontre. Je crois que ces signes annonçaient la mort du roi. Celui-ci, en effet, devenu très infirme, ne pouvait remuer de la ceinture en bas : il mourut peu de temps après, la septième année de son règne [en 553]. Le roi Clotaire prit son royaume, et fit entrer dans son lit sa femme Vultrade ; mais, réprimandé par les prêtres, il la quitta, la donna au duc Garivald [duc de Bavière], et envoya en Auvergne son fils Chramne.

Cette année, les Saxons s'étant révoltés, le roi Clotaire fit marcher contre eux une armée, et en extermina la plus grande partie ; il ravagea et dévasta aussi toute la Thuringe, parce qu'elle avait prêté secours aux Saxons.

Gonthaire, évêque de Tours, étant mort, le prêtre Caton fut, à ce qu'on croit, par

les suggestions de l'évêque Cautin , demandé pour gouverner cette église ; en sorte que les clercs, s'étant réunis, partirent en grand appareil pour l'Auvergne, avec Leubaste, abbé et chapelain de l'oratoire du martyr. Lorsqu'ils eurent fait connaître à Caton la volonté du roi, il demanda quelques jours pour répondre ; mais eux, désirant s'en retourner, lui dirent : Apprends-nous ta volonté, afin que nous sachions ce que nous devons faire, ou bien nous nous en retournerons chez nous ; car nous ne sommes pas venus à toi de notre volonté, mais par l'ordre du roi. Mais lui, amoureux d'une vaine gloire, assembla la foule des pauvres, et leur ordonna de s'écrier en ces mots : Pourquoi nous abandonnes-tu, bon père, nous, tes enfants, que tu as nourris jusqu'à présent ? Qui nous donnera à boire et à manger si tu t'en vas ? Nous t'en prions, ne nous quitte pas, toi qui avais coutume de nous sustenter. Alors, se tournant vers le clergé de Tours, il dit : Vous voyez, mes très chers frères, combien je suis aimé de cette multitude de pauvres ; je ne puis les quitter pour aller avec vous. Les clercs, ayant reçu sa réponse, retournèrent à Tours. Caton s'était lié d'amitié avec Chramne, et en avait obtenu la promesse, si le roi Clotaire mourait en ce temps, qu'il chasserait aussitôt Cautin de l'épiscopat, et mettrait Caton à la tête de son église. Mais celui qui avait eu en mépris la cathédrale de Saint-Martin n'obtint pas celle qu'il voulait. Ainsi s'accomplit en lui ce qu'avait chanté David : Ayant rejeté la bénédiction, elle sera éloignée de lui [Psaumes, 108, 18]. Caton s'était exhaussé sur le cothurne de la vanité, et ne croyait pas que personne pût le surpasser en sainteté. Quelquefois il faisait venir pour de l'argent des femmes dans l'église, et leur ordonnait de crier comme si elles eussent été emportées par la vivacité de leur conviction, le reconnaissant pour un grand saint, et très cher à Dieu, et déclarant l'évêque Cautin coupable de toutes sortes de crimes, et indigne du sacerdoce.

Cautin , entré en possession de l'épiscopat, se comporta de telle sorte qu'il devint exécrable à tous ; s'adonnant au vin sans mesure, il en avalait quelquefois une telle quantité qu'à peine suffisait-il de quatre hommes pour l'emporter de table ; d'où il arriva par la suite qu'il devint épileptique, ce qui se manifesta souvent aux yeux du peuple. Il était aussi dominé par une telle avarice qu'il croyait perdre du sien lorsqu'il ne parvenait pas à rogner quelque chose sur les propriétés qui touchaient aux siennes : aux plus puissants, il les enlevait par des rixes et des querelles ; aux moindres, il les prenait par violence, et, comme dit notre Sollius[179], n'en donnait pas le prix par dédain, et n'en prenait point d'acte de vente, faute d'espoir qu'on pût le regarder comme légitime.

Il y avait en ce temps un prêtre nommé Anastase, de naissance libre, et à qui la reine Clotilde, de glorieuse mémoire, avait donné, par une charte, quelque propriété. L'évêque l'avait fait venir plusieurs fois, et l'avait prié humblement et avec instances de lui donner la charte de ladite reine, et de lui abandonner sa propriété ; et, comme le prêtre refusait d'accomplir sa volonté, l'évêque tantôt tachait de le persuader par des caresses, tantôt l'effrayait par des menaces. A la fin, il le fit

amener, malgré lui, à la ville, et là le retint avec impudence, ordonnant, s'il ne livrait pas son contrat, qu'on l'accablât d'outrages et qu'on le fit mourir de faim ; mais lui, résistant avec courage, refusa toujours de donner l'acte, disant qu'il valait mieux , pour lui mourir de faim en quelques jours, que de laisser ses enfants dans la misère. Alors il fut livré à des gardes, avec ordre, s'il ne donnait pas cette charte, qu'on le laissât mourir de faim. Il y avait dans l'église de Saint-Cassius, martyr, un souterrain antique et caché, où se trouvait un grand tombeau de marbre de Paros, dans lequel paraissait avoir été déposé autrefois le corps d'un homme. Le prêtre fut enfermé vivant dans ce tombeau; on couvrit le sarcophage , on le chargea d'une pierre, et on mit des gardes devant la porte du souterrain; mais les gardes, se fiant â la pierre qui fermait le tombeau, comme c'était l'hiver, firent du feu, et, appesantis par les vapeurs du vin chaud, ils s'endormirent. Le prêtre, nouveau Jonas, implorait, du fond de ce tombeau, comme du sein de l'enfer, la miséricorde de Dieu. Le sarcophage, comme nous l'avons dit, était grand, et, s'il ne pouvait pas s'y tourner entièrement, cependant il étendait les mains librement de tous côtés. Les os des morts, qu'on avait coutume de porter en ce lieu, exhalaient, comme il l'a souvent raconté, une puanteur mortelle, qui non seulement soulevait ses sens, mais le bouleversait jusqu'au fond des entrailles. Il fermait avec son manteau l'entrée de ses narines, et aussi longtemps qu'il pouvait retenir son haleine, il ne sentait pas la mauvaise odeur ; mais lorsque, se croyant prêt à étouffer, il écartait un peu son manteau de son visage, cette puanteur empestée lui entrait non seulement par le nez, par la bouche, mais aussi, pour ainsi dire, par les oreilles. Qu'ajouterai je de plus ? Dieu enfin, je crois, eut pitié de lui ; et en étendant sa main droite vers le bord du sarcophage, il rencontra un levier qui, demeuré sur le bord du sépulcre, en soulevait la couverture. Alors, le remuant un peu, il s'aperçut qu'avec l'aide de Dieu, il ébranlait la pierre. Lorsqu'il l'eut assez écartée pour pouvoir passer la tête, il fit bientôt une ouverture assez large pour donner passage à tout son corps. Cependant les ténèbres de la nuit commençant à couvrir le jour, mais sans être encore entièrement répandues, il chercha l'autre porte du souterrain. Elle était étroitement fermée par des serrures et des clefs très fortes ; mais comme elle n'était pas si bien jointe qu'il ne pût voir à travers les planches, il approcha sa tête de cette ouverture, et vit un homme qui passait : il l'appela, quoique à voix basse. Celui-ci l'entendit ; et comme il tenait une hache, il coupa les barres de bois auxquelles tenaient les serrures, et ouvrit au prêtre. La nuit étant survenue, le prêtre retourna à sa maison, priant cet homme de ne parler de lui à personne. Étant donc rentré dans sa maison, et ayant pris les chartes qu'il tenait, comme je l'ai dit, de la reine, il s'adressa au roi Clotaire, et lui apprit comment son évêque l'avait condamné à être enseveli vivant. Tout le monde fut saisi d'un grand étonnement, et l'on disait que Néron ni Hérode n'avaient jamais commis un forfait pareil à celui d'enfermer dans le tombeau un homme vivant. L'évêque Cautin vint trouver le roi Clotaire ; mais, accusé par le prêtre, il s'en retourna vaincu et humilié. Le prêtre ayant reçu du roi la confirmation de sa propriété, fit enceindre ses biens comme il lui

plut, les conserva, et les laissa à ses enfants. Cautin n'avait en soi rien de saint, ni qui méritât l'estime ; car il était entièrement dépourvu de toute connaissance des lettres, tant ecclésiastiques que mondaines. Il était cher aux Juifs, et s'adonnait beaucoup à eux, non pour leur salut, comme ce devrait être le soin d'un pasteur, mais pour leur acheter différentes choses ; et, comme ils le caressaient et se montraient hautement ses flatteurs, ils lui vendaient leurs marchandises à un prix fort au-dessus de ce qu'elles valaient.

En ces jours-là, Chramne résidait en Auvergne et y faisait beaucoup de choses contre la raison, ce qui précipita sa sortie de ce monde, car il était fort maudit par le peuple ; il n'aimait aucun de ceux qui pouvaient lui donner des conseils bons et utiles. Mais il rassemblait autour de lui des hommes de bas lieu, jeunes, sans mœurs, et il se plaisait tellement avec eux qu'écoutant leurs conseils, il faisait enlever des filles de sénateurs à la vue de leurs pères. Il dépouilla injurieusement Firmin du titre de comte de la ville et mit à sa place Salluste fils d'Évode ; Firmin se réfugia dans l'église avec sa belle-mère. C'étaient alors les jours du carême, et l'évêque Cautin se disposait à se rendre dans la paroisse de Brioude en chantant les psaumes, selon que l'avait institué saint Gal, ainsi que nous l'avons dit ailleurs. L'évêque sortit donc de la ville avec beaucoup de larmes, craignant qu'il ne lui arrivât quelque malheur en chemin, car il avait appris les menaces du roi Chramne. Pendant qu'il était en route, le roi envoya Imnachaire et Scaphtaire les premiers auprès de lui, et leur dit : Allez et tirez par force de l'église Firmin et Césaire sa belle-mère. L'évêque étant donc parti, comme je l'ai dit, en chantant des psaumes, les envoyés de Chramne entrèrent dans l'église et tachèrent de persuader Firmin et Césaire par beaucoup de paroles trompeuses, et, après avoir longtemps parlé de choses et d'autres en se promenant dans l'église, comme les fugitifs étaient fort occupés de leur entretien, ils les firent approcher des portes de l'édifice sacré qu'on avait ouvertes. Alors Imnachaire ayant saisi dans ses bras Firmin, et Scaphtaire Césaire, ils les poussèrent hors de l'église, où un des serviteurs qu'on avait apostés s'en empara, et sur-le-champ ils les conduisirent en exil ; mais le lendemain, leurs gardes s'étant laissés vaincre par le sommeil, ils s'aperçurent qu'ils pouvaient s'en aller, s'enfuirent à la basilique du bienheureux Julien, et se délivrèrent ainsi de l'exil ; leurs biens furent remis au fisc.

Cependant l'évêque Cautin qui craignait , comme je l'ai dit, qu'on ne voulût lui faire du mal, poursuivait son chemin ayant près de lui un cheval sellé ; il vit derrière lui venir de son côté des hommes à cheval, et dit : Malheur à moi voilà les gens que Chramne envoie pour me prendre ; et montant à cheval, il laissa là son psaume, et pressant sa monture des deux talons, s'enfuit seul et à demi-mort jusqu'au portique de la basilique de Saint-Julien ; mais, en rapportant ces choses, nous devons nous rappeler ce que dit Salluste des censures auxquelles sont exposés les historiens [Catilina, III] : Il est difficile d'écrire ce qui s'est passé, car il faut d'abord que les

paroles soient à l'unisson des faits, et ensuite plusieurs attribuent à l'envie et à la malveillance l'animadversion que vous exprimez contre les crimes. Mais poursuivons ce que nous avons commencé.

Clotaire, après la mort de Théodebald, s'étant mis en possession du royaume de France [l'Austrasie], apprit, comme il parcourait ses États, que les Saxons, enflammés de nouveau de leur ancienne fureur, s'étaient révoltés et refusaient de payer le tribut qu'ils avaient coutume de donner tous les ans. Irrité de cette nouvelle, il marcha vers eux, et, lorsqu'il fut arrivé près de leur frontière, les Saxons envoyèrent vers lui pour lui dire : Nous ne te méprisons point, et ne refusons pas de te payer ce que nous avions coutume de payer à tes frères et à tes neveux ; nous te donnerons même davantage si tu le demandes ; mais nous te prions de demeurer en paix avec nous, et n'en viens pas aux mains avec notre peuple. Clotaire ayant entendu ces paroles dit aux siens : Ces hommes parlent bien ; ne marchons pas sur eux de peur de pécher contre Dieu. » Mais ils lui dirent : Nous savons que ce sont des menteurs et qu'ils n'ont jamais accompli leur promesse ; marchons sur eux. Alors les Saxons revinrent de nouveau, offrant la moitié de ce qu'ils possédaient et demandant la paix, et le roi Clotaire dit aux siens : Désistez-vous, je vous prie, de l'envie d'attaquer ces hommes, afin que nous n'attirions pas sur nous la colère de Dieu. Mais ils n'y voulurent pas consentir. Les Saxons revinrent encore offrant leurs vêtements, leurs troupeaux et tout ce qu'ils possédaient, et disant : Prenez tout cela et aussi la moitié de nos terres, pourvu seulement que nos femmes et nos petits enfants demeurent libres et, qu'il n'y ait pas de guerre entre nous. » Mais les Francs, ne voulurent point encore consentir à cela. Le roi Clotaire leur dit : Renoncez, je vous prie, renoncez à votre projet, car le droit n'est pas de notre côté ; ne vous obstinez pas à un combat où vous serez vaincus ; mais si vous voulez y aller de votre propre volonté, je ne vous suivrai pas. Alors irrités de colère contre le roi Clotaire, ils se jetèrent sur lui, déchirèrent sa tente, l'accablèrent d'injures furieuses, et l'entraînant par force, voulurent le tuer, s'il ne consentait pas à aller avec eux. Clotaire, voyant cela, marcha avec eux malgré lui. Ils livrèrent donc le combat, et leurs ennemis firent parmi eux un grand carnage, et il périt tant de gens dans l'une et l'autre armée qu'on ne peut ni l'estimer, ni le compter avec exactitude. Clotaire très consterné demanda la paix, disant aux Saxons que ce n'était pas par sa volonté qu'il avait marché contre eux ; l'ayant obtenue, il retourna chez lui[180].

Les gens de Tours, apprenant que le roi était revenu du massacre fait par les Saxons, se réunirent en faveur du prêtre Euphronius[181], et étant allés trouver le roi, ils lui présentèrent l'acte de sa nomination pour qu'il l'approuvât. Le roi répondit : J'avais ordonné qu'on instituât le prêtre Caton, pourquoi a-t-on méprisé mes ordres. Ils répondirent : Nous avons été le chercher, mais il n'a pas voulu venir. Comme ils disaient cela, Caton arriva tout à coup pour prier le roi de renvoyer Cautin et de le nommer évêque d'Auvergne ; mais le roi s'étant moqué de sa demande, il demanda

alors qu'on le nommât au siège de Tours qu'il avait méprisé. Le roi lui dit : J'avais d'abord ordonné que tu fusses sacré évêque par les gens de Tours ; mais, à ce que j'apprends, tu as eu cette église en mépris ; ainsi tu n'en obtiendras pas le gouvernement. Et de cette sorte il s'en alla confus, et le roi s'étant informé de saint Euphronius, ils lui dirent qu'il était neveu du bienheureux Grégoire dont nous avons parlé. Le roi répondit : C'est une race relevée et des premières ; que la volonté de Dieu et de saint Martin soit faite, et son élection confirmée. Il donna cette confirmation et saint Euphronius fut sacré évêque, le dix-huitième après saint Martin.

Chramne, comme nous l'avons dit, faisait en Auvergne beaucoup de maux de diverses sortes et était toujours animé de haine contre l'évêque Cautin ; il arriva que dans ce temps il fut dangereusement malade et qu'une grande fièvre lui fit tomber tous les cheveux. Il avait avec lui un citoyen d'Auvergne, nommé Ascovinde, homme d'un grand mérite, et éminent en toutes sortes de vertus, qui faisait tous ses efforts pour s'opposer à sa mauvaise conduite, mais ne pouvait y parvenir. Il avait aussi un Poitevin, appelé Léon, qui l'excitait vivement à toutes les mauvaises actions. Celui-ci, conformément à la signification de son nom, était adonné à toutes sortes de passions avec la cruauté d'un lion. On prétend qu'il disait quelquefois que Martin et Martial, confesseurs de Dieu, ne laissaient au fisc rien qui vaille. Frappé soudainement par un miracle des saints confesseurs, il devint sourd et muet et mourut insensé, car inutilement ce pauvre misérable se rendit à l'église de saint Martin de Tours, y célébra des veilles et y offrit des présents ; le saint ne le regarda pas avec sa bonté accoutumée et il s'en retourna aussi malade qu'il était venu.

Chramne cependant ayant quitté l'Auvergne, vint dans la cité de Poitiers ; tandis qu'il y vivait avec beaucoup de magnificence, séduit par de mauvais conseils, il forma le projet de se mettre dit parti de Childebert, son oncle, afin de tendre des embûches à son père ; et son oncle eut la perfidie de lui promettre des secours, tandis que, selon la religion, il aurait dû l'engager à ne se pas déclarer ennemi de son père. S'étant donc entendus par des messagers secrets, ils conspirèrent ensemble contre Clotaire, et Childebert ne se rappela pas que toutes les fois qu'il s'était élevé contre son frère, cela lui avait toujours tourné à confusion. Chramne, étant donc entré dans cette criminelle combinaison, revint à Limoges, et au lieu qu'auparavant il avait voyagé sur les possessions de son père, là il se trouva dans ses propres domaines. Le peuple de Clermont se tenait alors renfermé dans ses murs, et beaucoup mouraient de diverses et dangereuses maladies. Le roi Clotaire envoya vers Chramne deux de ses fils, Charibert et Gontran ; en arrivant en Auvergne, ils apprirent qu'il était dans le Limousin, et continuant leur marche jusques à la montagne appelée Noire[182], ils l'y trouvèrent. Ils y établirent leurs tentes et assirent leur camp prés de lui, faisant passer vers lui des envoyés, pour lui dire qu'il devait rendre les possessions de son père qu'il avait envahies à tort, sans quoi on se préparerait au combat. Lui, feignant de reconnaître l'autorité de son père, dit : Je ne puis me dessaisir de tout ce que j'ai

pris ; mais je désire le garder en ma puissance, du consentement de mon père. Ils le pressèrent de décider la chose entre eux par un combat, et les deux armées étant venues sur le champ de bataille et s'étant mises en mouvement avec un grand appareil, il s'éleva sur-le-champ, pour les empêcher de combattre, une tempête accompagnée de violents éclairs et de beaucoup de tonnerre ; et lorsque chacun fût revenu dans son camp, Chramne trompa ses frères, en leur faisant annoncer par des étrangers la mort de leur père ; car Clotaire était alors, comme nous l'avons dit, à faire la guerre contre les Saxons. Effrayés de cette nouvelle, Charibert et Gontran reprirent en toute diligence le chemin de la Bourgogne. Chramne les suivit avec son armée et marcha jusqu'à la ville de Châlons qu'il assiégea et prit ; puis il poussa jusqu'au château de Dijon ; il y arriva un dimanche, et je vais raconter ce qui s'y passa. Saint Tétrique, évêque, dont nous avons déjà parlé dans un autre ouvrage [Vie des Pères, VII], était alors à Dijon. Les prêtres ayant posé sur l'autel trois livres, savoir : les Prophéties, les Apôtres et les Évangiles, prièrent Dieu de faire connaître ce qui arriverait à Chramne, et de déclarer, par sa divine puissance, s'il aurait un heureux succès et s'il pouvait espérer de régner. Il était convenu que chacun lirait à l'office ce qu'il trouverait à l'ouverture du livre. Ayant donc ouvert le premier livre des Prophètes, on y trouva ceci : J'arracherai ma vigne et elle sera dans la désolation, parce qu'elle devait produire des raisins, et n'a produit que des fruits sauvages [Isaïe, 5, 4-5]. On ouvrit le livre des Apôtres, et on y trouva ceci : Car vous savez très bien, mes frères, que le jour du Seigneur doit venir comme un voleur de nuit ; car lorsqu'ils diront : nous voici en paix et en sûreté, ils seront surpris tout d'un coup d'une ruine imprévue, comme l'est une femme grosse des douleurs de l'enfantement, sans qu'il leur reste aucun moyen de se sauver [I Thessaloniciens, 5, 2-3]. Dieu dit aussi par l'organe de l'Évangile : Quiconque entend ces paroles que je dis et ne les pratique point, il est semblable à un homme insensé qui a bâti sa maison sur le sable ; et lorsque la pluie est tombée, que les fleuves se sont débordés, que les vents ont soufflé et sont venus fondre sur cette maison, elle a été renversée, et la ruine en a été grande [Mathieu, 7, 26-27]. Chramne fut reçu dans la basilique par le susdit évêque, il y mangea le pain, puis se rendit prés de Childebert. Cependant on ne lui permit pas d'entrer dans les murs de Dijon.

Pendant ce temps le roi Clotaire combattait vaillamment contre les Saxons, car les Saxons, excités, à ce qu'on dit, par Childebert, et irrités, depuis l'année précédente, contre les Francs, étaient sortis de leur pays et venus en France où ils arrivèrent jusqu'à la ville de Deutz [près de Cologne], pillant et causant beaucoup de très grands maux.

Dans ce temps , Chramne , après avoir épousé la fille de Wiliachaire[183], vint à Paris et s'unit de foi et d'amitié avec le roi Childebert, jurant à son père une inimitié implacable. Pendant que Clotaire combattait contre les Saxons, le roi Childebert entra dans la Champagne Rémoise et arriva jusqu'à la ville de Reims, dévastant tout

par le pillage et l'incendie. On lui avait dit que son frère avait été tué par les Saxons, et pensant se rendre maître de tout son royaume, il envahit tous les lieux où il put arriver.

Le duc Austrapius, craignant la poursuite de Chramne, s'enfuit dans la basilique de Saint-Martin ; et le secours divin ne lui manqua pas dans ses tribulations. Chramne, dans l'intention de l'avoir de force, avait défendu que personne osât lui porter des aliments, et ordonné qu'on le gardât si soigneusement qu'il ne pût même obtenir de l'eau à boire, afin que, poussé par la famine, il consentit à sortir de lui-même de la sainte basilique, et qu'on pût le faire périr. Comme il était à demi-mort, quelqu'un entra, lui portant à boire un petit verre d'eau ; mais, au moment où il venait de le prendre, le juge du lieu s'élança rapidement sur lui, et le lui ayant arraché de la main, répandit l'eau à terre ; mais, avec la même rapidité, s'ensuivirent aussitôt la vengeance de Dieu et les signes de la puissance du saint évêque : car le juge qui avait fait cette action, saisi de la fièvre le jour même, expira au milieu de la nuit, et ne vit pas, le lendemain, l'heure à laquelle, dans la basilique du saint, il avait arraché la boisson des mains du fugitif. Après ce miracle, tout le monde s'empressa de porter abondamment à Austrapius ce qui lui était nécessaire ; et, lorsque le roi Clotaire fit revenu dans son royaume, il fut en grand crédit auprès de lui. Quelque temps après, étant entré dans les ordres au château de Selle[184], situé dans le diocèse de Poitiers, il fut sacré évêque, afin que lorsque Pientius, qui gouvernait alors l'église de Poitou , viendrait à mourir, il pût occuper sa place : mais le roi Charibert en ordonna autrement ; car, lorsque l'évêque Pientius eut passé de ce monde dans l'autre, Pascentius, alors abbé de l'église de Saint-Hilaire, lui succéda par ordre du roi Charibert, bien qu'Austrapius réclamât la possession de ce siége. Ses paroles hautaines ne lui servirent pas de grand'chose ; et lorsqu'il fut retourné à son château, les Taifales[185], qu'il avait souvent opprimés, s'étant soulevés contre lui, il mourut cruellement, frappé d'un coup de lance. Dans le soulèvement des Taifales, l'église de Poitou recouvra les terres de son diocèse[186].

Du temps du roi Clotaire, l'évêque Médard, saint de Dieu, ayant fini le cours de ses bonnes oeuvres, plein de jours et éminent en sainteté, ferma aussi les yeux à la lumière. Le roi Clotaire le fit ensevelir avec de grands honneurs dans la ville de Soissons, et commença à bâtir sur son tombeau une église, que finit et arrangea ensuite son fils Sigebert. Nous avons vu, déposés près de ce bienheureux sépulcre, les fers et les chaînes brisés de captifs délivrés par lui, qu'on y a conservés jusqu'à ce jour, en témoignage de la puissance du saint. Mais revenons à des temps antérieurs.

Le roi Childebert tomba malade, et, après avoir longtemps demeuré au lit dans la ville de Paris, il mourut [en 558], et fut enterré dans l'église de Saint-Vincent qu'il avait lui-même bâtie. Le roi Clotaire s'empara de son royaume et de ses trésors, et

envoya en exil Ultrogothe et ses deux filles. Chramne se rendit aussi auprès de son père ; mais ensuite il lui manqua de foi, et voyant qu'il ne pouvait manquer d'en être puni, il se rendit en Bretagne. Là, il se cacha, avec sa femme et ses enfants, chez Chonobre, comte de Bretagne. Wiliachaire, son beau-père, s'enfuit dans l'église Saint-Martin ; et alors, en punition des péchés du peuple et des moqueries qu'il faisait de cette sainte basilique, elle fut brûlée par Wiliachaire et sa femme ; ce que nous ne pouvons raconter ici sans de profonds soupirs. La ville de Tours avait déjà été consumée quelques années auparavant, et toutes ses églises étaient demeurées dévastées. Par l'ordre de Clotaire, la basilique du bienheureux saint Martin fut recouverte en étain, et rétablie dans tout son ancien éclat. Il parut alors deux armées de sauterelles qui, passant, dit-on, par l'Auvergne et le Limousin, arrivèrent dans la plaine de Romagnac [Romagnat, près de Clermont], et s'y étant livré un grand combat, s'acharnèrent les unes contre les autres. Le roi Clotaire, irrité de colère contre Chramne, marcha en Bretagne avec une armée et Chramne ne craignit pas de marcher, de son côté, contre son père. Tandis que les deux armées étaient mêlées sur le champ de bataille, et Chramne avec les Bretons, commandant les troupes contre son père, la nuit arriva, et fit cesser le combat. Cette même nuit, Chonobre, comte des Bretons, dit à Chramne : Sortir du camp contre ton père, c'est, selon moi, une chose qui ne t'est pas permise ; laisse-moi tomber cette nuit sur lui, et le défaire avec toute son armée. Chramne, aveuglé, je pense, par la puissance divine, ne le permit pas, et, le matin arrivé, les deux armées se mirent en mouvement, et s'avancèrent l'une contre l'autre. Le roi Clotaire allait, comme un nouveau David, prêt à combattre contre son fils Absalon, pleurant et disant : Jette les yeux sur nous , ô Dieu, du haut du ciel, et juge ma cause, car je souffre injustement de la part de mon fils ; regarde et juge avec justice, et prononce ici l'arrêt que tu prononças autrefois entre Absalon et son père David. Les deux armées en étant donc venues aux mains, le comte des Bretons tourna le dos, et fut tué. Après quoi, Chramne commença à fuir vers les vaisseaux qu'il avait préparés sur la mer ; mais, tandis qu'il s'occupait à sauver sa femme et ses filles, il fut atteint par l'armée de son père, pris et lié ; et lorsqu'on eut annoncé la chose à Clotaire, il ordonna qu'il fût brûlé avec sa femme et ses filles : on les enferma donc dans la cabane d'un pauvre homme, où Chramne, étendu sur un banc, fut étranglé avec un mouchoir, et ensuite on mit le feu à la cabane, et il périt avec sa femme et ses filles [en 560, Chron. de Marius].

Le roi Clotaire vint à Tours dans la cinquante et unième année de son règne, apportant beaucoup de présents au tombeau du bienheureux Martin ; et lorsqu'il fut arrivé au tombeau de cet évêque, il se mit à repasser dans son esprit toutes les négligences qu'il pouvait avoir commises, et à prier avec de grands gémissements le bienheureux confesseur d'implorer sur ses fautes la miséricorde de Dieu, et d'obtenir par son intercession qu'il fût lavé de ce qu'il avait fait de contraire à la sagesse ; ensuite, s'en étant allé, comme il était, durant la cinquante et unième année

de son règne, dans la forêt de Cuise [la forêt de Compiègne], occupé à la chasse, il fut saisi de la fièvre, et se rendit à Compiègne. La, cruellement tourmenté de la fièvre, il disait : Hélas ! qui pensez-vous que soit ce roi du ciel qui fait mourir ainsi de si puissants rois ? Et il rendit l'esprit clans cette tristesse [en 561]. Ses quatre fils le portèrent à Soissons avec de grands honneurs, et l'ensevelirent dans la basilique du bienheureux Médard. Il mourut, l'année révolue, au jour même où Chramne avait été tué.

Chilpéric, après les funérailles de son père, s'empara des trésors rassemblés à Braine [entre Soissons et Reims], et, s'adressant aux plus importants parmi les Francs, il les plia, par des présents, à reconnaître son pouvoir. Aussitôt il se rendit à Paris, siège du roi Childebert, et s'en empara ; mais il ne put le posséder longtemps, car ses frères se réunirent pour l'en chasser, et partagèrent ensuite régulièrement entre eux quatre, savoir, Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert. Le sort donna à Charibert le royaume de Childebert, et pour résidence Paris ; à Gontran, le royaume de Clodomir, dont le siège était Orléans ; Chilpéric eut le royaume de son père Clotaire, et Soissons fut sa ville principale ; à Sigebert tomba le royaume de Théodoric, et Reims pour sa résidence[187].

Après la mort du roi Clotaire, les Huns vinrent dans les Gaules. Sigebert conduisit contre eux une armée, et, leur ayant livré combat [en 562], les vainquit et les mit en fuite ; mais ensuite leur roi lui fit demander son amitié par ses envoyés. Tandis que Sigebert les avait sur les bras, Chilpéric s'empara de Reims et des autres villes qui lui appartenaient ; et ce qu'il y eut de pis, c'est qu'il en résulta entre eux une guerre civile ; car Sigebert, revenant vainqueur des Huns, occupa la ville de Soissons, et y ayant trouvé Théodebert, fils du roi Chilpéric, il le prit et l'envoya en exil; puis , il marcha contre Chilpéric, lui livra un combat, le vainquit, le mit en fuite, et rentra en possession de ses villes. Il ordonna que, pendant une année entière, Théodebert , fils de Chilpéric, demeurât enfermé à Ponthion[188] ; mais ensuite, comme il était clément, il le renvoya à son frère, sain et sauf, et chargé de présents, en lui faisant prêter serment de ne pas agir désormais contre lui ; à quoi Théodebert manqua ensuite avec grand péché.

Le roi Gontran qui avait eu ainsi que ses frères une partie du royaume, ôta à Agricola la dignité de patrice[189] et la donna à Celse [Clesus], homme de haute taille, large des épaules, robuste de poignet, superbe dans ses paroles, prompt à la réplique et versé dans les lois. Il fut par la suite saisi d'une telle avidité de s'enrichir qu'il s'empara souvent des propriétés des églises et les réunit à ses domaines. On rapporte qu'entendant un jour lire dans l'église cette leçon du prophète Isaïe, dans laquelle il dit : Malheur à vous qui joignez des maisons à des maisons, et qui ajoutez terres à terres jusqu'à ce qu'enfin le lieu vous manque ! [Isaïe, 5, 8], il s'écria : Il est bien insolent de dire ici : malheur à moi et à mon fils. » Mais il laissa un fils qui,

mort sans enfants, légua la plus grande partie de ses biens aux églises que son père avait dépouillées.

Le bon roi Gontran fit d'abord entrer dans son lit, comme concubine, Vénérande, une de ses servantes, dont il eut un fils nommé Gondebaud. Il prit ensuite en mariage Marcatrude, fille de Magnaire, et envoya son fils Gondebaud à Orléans. Marcatrude ayant eu un fils, devint jalouse de Gondebaud et attenta à sa vie. On dit qu'elle le fit mourir en mettant du poison dans sa boisson. Lui mort, Marcatrude, par le jugement de Dieu, perdit son fils, et encourut la haine du roi qui la renvoya ; elle mourut peu de temps après. Après quoi le roi épousa Austrechilde, surnommée Bobyla ; il en eut deux fils, dont le plus âgé se nommait Clotaire et le plus jeune Clodomir.

Le roi Charibert prit pour femme Ingoberge, de qui il eut une fille, qui fût ensuite mariée et conduite dans le pays de Kent[190]. Ingoberge avait à son service deux jeunes filles d'un pauvre homme, dont la première s'appelait Marcovèfe, et portait l'habit religieux, l'autre s'appelait Méroflède. Le roi était très épris d'amour pour elles. Elles étaient, comme nous l'avons dit, filles d'un ouvrier en laine. Ingoberge, jalouse de ce que le roi les aimait, donna secrètement à leur père de l'ouvrage à faire, afin que lorsque le roi le saurait, il prît les filles en haine. Pendant qu'il travaillait, elle fit appeler le roi, qui vint croyant qu'elle voulait lui montrer quelque chose de nouveau, et vit de loin cet homme qui raccommodait les laines du palais. A cette vue, irrité de colère il quitta Ingoberge et épousa Méroflède. Il eut aussi une autre jeune fille nommée Teutéchilde, née d'un berger, c'est-à-dire d'un pasteur de troupeaux. On dit qu'elle lui donna un fils qui, en sortant du sein de sa mère, fut aussitôt porté au tombeau.

Du temps de ce roi, Léonce[191] ayant rassemblé à Saintes les évêques de sa province, destitua Emeri, évêque de cette ville, soutenant qu'il n'avait pas été élevé canoniquement à cette dignité ; car le roi Clotaire avait ordonné qu'il fût sacré sans le concours du métropolitain qui était alors absent. Emeri ayant été renvoyé, ils nommèrent Héraclius, alors prêtre de la ville de Bordeaux, et envoyèrent au roi Charibert, par le prêtre Nuncupatus, l'acte de sa nomination, signé de leur main, pour que Charibert y donnât son approbation. Nuncupatus vint à Tours, et exposa au bienheureux Euphronius ce qui s'était fait, le priant de vouloir bien souscrire cet acte, ce que l'homme de Dieu refusa hautement. Le prêtre étant donc entré dans Paris se rendit en présence du roi et lui parla ainsi : Salut, roi très glorieux ; le siège apostolique[192] envoie à ton Eminence un très ample salut. A quoi le roi répondit : Quoi donc, viens-tu de la ville de Rome pour nous apporter ainsi les salutations du Pape ? — Ton père Léonce, dit le prêtre, et ses évêques provinciaux l'envoient saluer et te font connaître qu'Emule (car c'est ainsi qu'ils avaient eu coutume d'appeler Emeri dans son enfance) a été rejeté de l'épiscopat, pour avoir brigué le siège de la ville de Saintes, sans demander la sanction canonique, en sorte qu'ils font

envoyé un acte de nomination pour en mettre un autre à sa place, afin que les transgresseurs des canons étant justement condamnés, ta puissance se prolonge jusque dans les âges les plus éloignés. Comme il disait ces paroles, le roi irrité ordonna qu'on l'arrachât de sa présence, et que l'ayant mis sur un chariot rempli d'épines, on le conduisît en exil, et il dit : Crois-tu donc qu'il n'y ait pas au-dessus de vous quelqu'un des fils du roi Clotaire pour maintenir ce qu'a fait son père, qu'on ose ainsi rejeter, sans nous en demander notre avis, l'évêque nommé par sa volonté ? Et aussitôt ayant envoyé des religieux, il rétablit l'évêque dans son siège, et fit aussi partir quelques-uns de ses camériers, qui obligèrent l'évêque Léonce à payer mille pièces d'or, et imposèrent aux autres évêques une amende proportionnée à leurs facultés, et ainsi fut vengée l'injure du prince.

Après cela il prit en mariage Marcovèfe, soeur de Méroflède, pour laquelle cause l'évêque de Saint-Germain les excommunia tous deux ; mais comme le roi ne voulait pas la renvoyer, elle mourut frappée du jugement de Dieu. Le roi Charibert lui-même mourut peu de temps après elle [Paris, entre 567 et 570], et après sa mort Teutéchilde, l'une de ses femmes, envoya des messagers au roi Gontran, et s'offrit à lui en mariage. Le roi répondit : Qu'elle vienne à moi sans retard avec ses trésors, je la prendrai pour femme et la rendrai grande aux yeux du peuple, afin qu'elle jouisse avec moi de plus d'honneurs qu'elle n'en a eus avec mon frère qui vient de mourir. Elle, joyeuse de cette réponse, rassembla tout ce qu'elle possédait et vint vers lui. Ce que voyant le roi, il dit : Il est plus juste que ces trésors soient en mon pouvoir qu'au pouvoir de celle-ci que mon frère a fait honteusement entrer dans son lit. Alors lui enlevant une grande partie de ce qu'elle avait, et ne lui en laissant qu'une petite portion, il l'envoya au monastère d'Arles. Là, elle ne se soumettait qu'avec beaucoup de chagrin aux jeûnes et aux veilles ; elle s'adressa donc par des messagers secrets à un certain Goth, lui promettant que, s'il voulait la conduire en Espagne et l'épouser, elle quitterait le monastère avec ses trésors et le suivrait de très bon cœur. Lui le promit sans hésiter : elle avait donc rassemblé ses effets, et les avait mis en paquet, se préparant à quitter le couvent, mais l'abbesse par sa vigilance prévint ce projet, et l'ayant prise en fraude la fit cruellement fustiger, puis renfermer, et elle demeura ainsi jusqu'à sa mort dans des souffrances non petites.

Le roi Sigebert, qui voyait ses frères s'allier à des épouses indignes d'eux, et prendre pour femmes, à leur grand déshonneur, jusqu'à leurs servantes, envoya des ambassadeurs en Espagne chargés de beaucoup de présents pour demander en mariage Brunehault [Brunichilde], fille du roi Athanagild [en 566]. C'était une jeune fille de manières élégantes, belle de figure, honnête et décente dans ses mœurs, de bon conseil et d'agréable conversation. Son père consentit à l'accorder, et l'envoya au roi avec de grands trésors ; et celui-ci ayant rassemblé les seigneurs et fait préparer des fauteuils, la prit pour femme avec une joie et des réjouissances infinies. Elle était soumise à la loi arienne ; mais les prédications des prêtres et les

exhortations du roi lui-même la convertirent ; elle crut et confessa la Trinité une et bienheureuse, reçut l'onction du saint chrême [en 613], et par la vertu du Christ, persévéra dans la foi catholique.

Le roi Chilpéric, qui avait déjà plusieurs femmes, voyant ce mariage, demanda Galsuinthe, soeur de Brunehault, promettant, par ses envoyés, que s'il pouvait obtenir une femme égale à lui et de race royale, il délaisserait toutes les autres. Le père reçut ses promesses, et lui envoya sa fille, comme il avait envoyé l'autre, avec de grandes richesses. Galsuinthe était plus âgée que Brunehault : lorsqu'elle arriva vers le roi Chilpéric, il la reçut avec grand honneur ; et la prit en mariage. Il l'aimait d'un très grand amour, et avait reçu d'elle de très grands trésors ; mais il s'éleva entre eux beaucoup de bruit pour l'amour de Frédégonde qu'il avait eue auparavant comme maîtresse. Galsuinthe avait été convertie à la foi catholique, et avait reçu le saint chrême. Elle se plaignait de recevoir du roi des outrages continuels, et disait qu'elle vivait prés de lui sans honneur. Elle demanda donc qu'il lui permit de retourner dans son pays ; lui laissant tous les trésors qu'elle lui avait apportés. Celui-ci, dissimulant avec adresse, l'apaisa par des paroles de douceur ; mais enfin il ordonna à un domestique de l'étrangler, et on la trouva morte dans son lit. Après sa mort, Dieu produisit par elle un grand miracle, car une lampe qui brûlait devant son sépulcre, suspendue à une corde, tomba sur le pavé, la corde s'étant rompue sans que personne y touchât ; en même temps la dureté du pavé disparaissant à ce contact, la lampe s'enfonça tellement dans cette matière amollie, qu'elle y fut à moitié ensevelie sans se briser aucunement, ce qu'on ne put voir sans y reconnaître un grand miracle. Le roi pleura sa mort, puis épousa Frédégonde quelques jours après. Alors ses frères, ayant entendu dire que c'était par son ordre que sa femme avait été tuée, le chassèrent de son royaume. Chilpéric avait trois fils d'Audovère sa première femme, savoir, Théodebert, dont nous avons parlé, Mérovée et Clovis. Mais poursuivons les récits commencés.

Les Huns s'efforçaient de rentrer de nouveau dans les Gaules. Sigebert marcha contre eux à la tête d'une armée et accompagné d'une grande multitude d'hommes vaillants ; mais, au moment du combat, les Huns, habiles dans l'art de la magie, firent paraître à leurs yeux divers fantômes et les vainquirent entièrement. L'armée de Sigebert ayant été mise en fuite, lui-même fut retenu prisonnier par les Huns ; mais, comme il était agréable d'esprit et plein d'adresse, il vainquit par les présents ceux qu'il n'avait pu vaincre par la force des combats, et ses libéralités engagèrent le roi des Huns à convenir avec lui que, durant le reste de leur vie, ils ne se feraient plus la guerre ; ce qu'on a pensé avec juste raison devoir tourner à la louange de Sigebert plutôt qu'à sa honte. Le roi des Huns fit aussi beaucoup de présents au roi Sigebert ; on l'appelait le Chagan[193], ce qui est le nom de tous les rois de cette nation[194].

Le roi Sigebert, désirant s'emparer de la ville d'Arles, ordonna aux habitants de

l'Auvergne de se mettre en marche [en 566 (Ruinart)]. Ils avaient alors pour comte Firmin [Firminus] qui se mit à leur tête. D'une autre part vint Audovaire, aussi à la tête d'une armée ; ils entrèrent dans la ville d'Arles, et firent prêter serment au roi Sigebert. Le roi Gontran l'ayant appris, envoya le patrice Celse à la tête d'une armée ; arrivé à Avignon, il prit cette ville, marcha ensuite vers Arles, et l'ayant environnée, commença à attaquer l'armée du roi Sigebert qui y était enfermée. Alors l'évêque Sabaude leur dit : Sortez des murs et livrez le combat ; car, enfermés dans ces murs, vous ne pourriez vous défendre non plus que le territoire de cette ville. Si, par la grâce de Dieu, vous êtes vainqueurs, nous vous garderons la foi que nous vous avons promise ; si au contraire ce sont eux lui l'emportent, voici que vous trouverez les portes ouvertes, entrez-y alors pour ne pas périr. Trompés par cet artifice, ils sortirent des murs et se prirent en bataille ; mais lorsque vaincus par l'armée de Celse, et commençant à fuir, ils revinrent à la ville, ils en trouvèrent les portes fermées ; l'armée ennemie les poursuivant à coups de traits par derrière, et les gens de la ville les accablant de pierres, ils se dirigèrent vers le fleuve du Rhône, et se mirent sur leurs boucliers pour gagner l'autre rive ; mais emportés par la violence du fleuve un grand nombre se noyèrent, et le Rhône fut alors, pour les habitants d'Auvergne, ce que nous lisons que fut autrefois le Simoïs pour les Troyens[195].

Il roule dans ses eaux les boucliers, les casques et les robustes corps des guerriers ; un petit nombre paraît çà et là, nageant sur ce gouffre immense.

Un petit nombre, comme nous l'avons dit, put à peine, en nageant et à l'aide des boucliers, gagner l'autre bord. Dépouillés de tout ce qu'ils possédaient, privés de leurs chevaux, ils retournèrent dans leur pays, non sans de grands travaux ; on donna cependant à Firmin et à Audovaire la liberté de s'en retourner. Plusieurs des Auvergnats périrent non seulement emportés par le torrent, mais aussi par les coups du glaive. De cette manière, Gontran rentra en possession de cette ville, et avec sa bonté accoutumée rendit Avignon à son frère.

Il parut alors dans les Gaules un grand prodige au fort de l'Ecluse, situé sur une montagne au bord du Rhône[196]. Cette montagne fit entendre pendant près de soixante jours je ne sais quel mugissement, et enfin elle se sépara d'une autre dont elle était proche, et se précipita dans le fleuve avec les hommes, les églises, les richesses et les maisons qu'elle portait. Les eaux du fleuve sortirent de leur lit et retournèrent en arrière, car cet endroit était des deux côtés serré par des montagnes, entre lesquelles le torrent coulait par un lit étroit. Le fleuve inonda donc la partie supérieure de son cours, et engloutit, renversa tout ce qui s'y trouvait ; ensuite de quoi les eaux amoncelées se précipitant de nouveau, surprirent inopinément, comme elles l'avaient fait plus haut, les habitants du pays situé plus bas le long de la rivière, les noyèrent, renversèrent leurs maisons, emportèrent les chevaux et tout ce qui se trouvait sur la rive, bouleversant et ravageant tout par une inondation violente et subite jusqu'à la

ville de Genève. On dit qu'il s'assembla dans cette ville un tel amas d'eau, qu'elle passa par-dessus les murs ; cela n'est pas difficile à croire, parce que, comme nous l'avons dit, le Rhône en ces endroits coule dans un défilé entre des montagnes, et lorsqu'il est arrêté, ne trouve pas sur les côtés de passage par où il puisse s'écouler. Il emporta aussi les débris de la montagne renversée, et la fit tout à fait disparaître. Après cela trente moines de l'endroit où était tombé le château vinrent, et fouillant la terre sur la partie de la montagne demeurée debout, y trouvèrent du fer ou de l'airain. Pendant qu'ils y étaient occupés, ils entendirent la montagne recommencer à mugir comme auparavant ; mais y étant demeurés retenus par une âpre cupidité, la portion qui n'était pas encore tombée se renversa sur eux, les ensevelit et les fit périr, et on ne les a plus retrouvés depuis.

Cette région fait ainsi effrayée par de grands prodiges avant la mortalité qui se déclara en Auvergne, car plusieurs fois il parut autour du soleil trois ou quatre clartés très grandes et très brillantes que les paysans appelaient des soleils, et ils disaient : voila dans le ciel trois ou quatre soleils. Et une fois, au commencement du mois d'octobre, le soleil parut tellement obscurci qu'on n'en voyait pas reluire la quatrième partie, mais qu'il paraissait sombre, décoloré et semblable à un sac ; et une de ces étoiles que l'on appelle comètes, portant un rayon semblable à un glaive, se montra au-dessus du pays pendant une année entière. On vit le ciel ardent, et il apparut beaucoup d'autres signes. Dans une église d'Auvergne [in ecclesia Arverna], au moment où l'on célébrait, dans une certaine fête, la vigile du matin, un oiseau de ceux que nous appelons alouettes entra et éteignit avec ses ailes toutes les lumières qui brillaient dans l'église. On eût dit qu'un homme, les tenant à sa main, les avait toutes à la fois plongées dans l'eau. Puis passant sous le voile du sanctuaire, l'oiseau voulut éteindre la lampe, mais les portiers l'en empêchèrent, et le tuèrent. Un autre oiseau en fit autant aux lampes qui brûlaient dans la basilique de saint André, et la peste survenant, il y eut dans tout le pays une telle mortalité sur le peuple, qu'il est impossible de compter les multitudes qui périrent. Comme les cercueils et les planches manquaient, on en enterrait dix et plus dans une même fosse ; on compta, un dimanche, dans une basilique de saint Pierre, trois cents corps morts. La mort était subite ; il naissait dans l'aine ou dans l'aisselle une plaie semblable à la morsure d'un serpent ; et ce venin agissait tellement sur les hommes qu'ils rendaient l'esprit le lendemain ou le troisième jour ; et la force du venin leur ôtait entièrement le sens. Ainsi mourut le prêtre Caton ; car tandis que beaucoup fuyaient la contagion, il demeura constamment dans le pays, ensevelissant les morts, et faisant courageusement les prières. Ce fut un prêtre d'une brande humanité et très ami des pauvres, et s'il a eu quelque orgueil, je crois que cette vertu l'a suffisamment racheté. L'évêque Cautin qui courait de lieux en lieux par crainte de la peste, étant revenu à la ville, la prit, et mourut la veille du dimanche de la Passion. Tétradius, son cousin germain, mourut à la même heure. Lyon, Bourges, Chalons et Dijon, furent

extrêmement dépeuplés par cette maladie.

Il y avait alors à Randan [petite ville d'Auvergne], monastère de la cité d'Auvergne, un prêtre d'une éminente vertu , nommé Julien , homme d'une grande abstinence, qui n'usait ni de vin, ni d'aucun ragoût, portant en tout temps un cilice sous sa tunique, le premier aux veilles et assidu à l'oraison, qui, sans peine, guérissait les possédés, rendait la vue aux aveugles, et chassait les autres maladies par l'invocation du saint nom de Dieu et le signe de la sainte croix. A force de demeurer debout, il avait les pieds malades d'une humeur ; et, comme on lui demandait pourquoi il demeurait ainsi debout, plus que ne le permettait la force de son corps, il avait coutume de dire par un jeu d'esprit : Mes jambes me font besoin, et tant que la vie accompagnera mon corps, par la bonté de Dieu, leur support ne me manquera pas. Nous l'avons vu une fois dans la basilique de saint Julien, martyr, guérir un possédé seulement par ses paroles ; il guérissait aussi souvent, par l'oraison, des fièvres quartes et autres. Lors de cette contagion, plein de jours et de vertus, il passa de ce monde au repos éternel.

Alors aussi passa de cette vie à l'autre l'abbé de ce même monastère, et il fut remplacé par Sunniulphe, homme vivant tout entier de simplicité et de charité, qui souvent lavait lui-même les pieds des étrangers, et les essuyait de ses mains. Il conduisait le troupeau qui lui était confié, non par la crainte, mais par des exhortations suppliantes. Il avait coutume de raconter que, dans une vision, il avait été conduit auprès d'un fleuve de feu, dans lequel venaient tomber une foule de gens qui couraient sur ses bords comme un essaim d'abeilles : les uns y étaient jusqu'à la ceinture, les autres jusqu'aux aisselles, plusieurs jusqu'au menton, et ils criaient avec beaucoup de gémissements, à cause de la violence de la brûlure. Sur le fleuve, était placé un pont si étroit, qu'à peine pouvait-il contenir la largeur du pied d'un homme. Sur l'autre rivage, paraissait une grande maison toute blanche par dehors ; et lorsqu'il demanda à ceux qui étaient avec lui ce que cela voulait dire, ils lui répondirent : Celui qui sera trouvé lâche et mou à contenir le troupeau confié à ses soins, sera précipité du haut de ce pont ; celui qui s'y appliquera avec exactitude passera sans danger, et arrivera, plein de joie, dans la maison que tu vois sur l'autre bord. Entendant ces paroles, il se réveilla, et se montra depuis plus sévère envers ses moines.

Je raconterai aussi ce qui se passa en ce temps dans le même monastère ; mais je ne veux pas nommer le moine que cela concerne, parce qu'il est encore vivant, de peur que, si ces écrits lui parvenaient, il ne diminuât son mérite, en tombant dans une vaine gloire. Un jeune homme, étant arrivé au monastère, se présenta à l'abbé pour se dévouer au service de Dieu. L'abbé s'y opposa par beaucoup de raisonnements, lui disant que le service de cet endroit était dur, et qu'il ne pourrait jamais accomplir tout ce qui lui serait ordonné. Il promit, avec l'aide de Dieu, de tout accomplir, en

sorte que l'abbé le reçut peu de jours après. Lorsqu'il s'était déjà fait remarquer de tous par son humilité et sa sainteté, il arriva que les moines, sortant les grains de leur grenier, en mirent sécher au soleil près de cent cinquante boisseaux qu'ils lui ordonnèrent de garder ; et tandis que les autres s'occupaient ailleurs, il demeurait à la garde du grain. Tout à coup le ciel se couvrit de nuages, et voilà qu'une forte pluie accompagnée du bruit des vents, s'approchait rapidement du monceau de grains ; ce que voyant le moine, il ne savait que déterminer ni que faire, pensant que, s'il appelait les autres, il y avait tant de grains qu'ils ne suffiraient pas à les rentrer à eux tous dans le grenier. Renonçant donc à tout autre soin, il se mit en oraison, priant Dieu qu'il ne descendît pas une goutte de cette pluie sur le froment ; et tandis qu'il priait prosterné à terre, les nuages s'ouvrirent, et la pluie tomba en abondance autour du monceau, sans mouiller, s'il est permis de le dire, un seul grain de froment. Les autres moines et l'abbé s'étant réunis pour venir promptement ramasser le grain, furent témoins de ce miracle, et, cherchant le gardien, l'aperçurent de loin, prosterné sur le sable, à prier ; ce que voyant l'abbé, il se prosterna derrière lui, et, la pluie passée, l'oraison finie, il l'appela, et lui dit de se lever, puis, l'ayant fait prendre, voulut qu'il fût battu de verges, disant : Il te convient, mon fils, de croître humblement en crainte et service de Dieu, non de te glorifier par des prodiges et des miracles, et ordonna que, renfermé sept jours dans sa cellule, il y jeûnât comme un coupable, afin d'empêcher que ceci n'engendrât en lui une vaine gloire, ou quelqu'autre obstacle à la vertu. Maintenant le même moine, ainsi que nous le savons par des hommes dignes de foi, s'adonne à une telle abstinence que, dans les jours de carême, il n'avale ni pain ni aucun alignent, si ce n'est, le troisième jour, une coupe pleine de tisane. Que Dieu veuille l'avoir en sa sainte garde jusqu'à la fin de ses jours !

Cautin, évêque d'Auvergne, étant mort, comme nous l'avons dit, plusieurs s'efforçaient d'obtenir l'épiscopat, offrant beaucoup, promettant davantage. Le prêtre Euphrasius, fils du sénateur Ennodius [ou Evodius], ayant reçu des Juifs beaucoup de meubles précieux, les envoya au roi par son beau-père Bérégésile, afin d'obtenir par ce présent ce qu'il ne pouvait obtenir par son mérite. Il était agréable en conversation, mais point chaste dans ses œuvres ; il enivrait souvent les barbares[197], et rassasiait rarement les nécessiteux ; et je crois que ce qui l'empêcha d'obtenir la dignité qu'il désirait, c'est qu'il y voulut arriver, non par la voie de Dieu, mais par celle des hommes. Et en ceci ne put être changé ce que Dieu avait prononcé par la bouche de saint Quintien, qu'il ne sortirait pas de la race d'Hortensius un homme qui gouvernât l'église de Dieu. L'archidiacre Avitus , ayant assemblé le clergé dans la cathédrale d'Auvergne, ne promit rien ; mais cependant il fut nommé, et se rendit près du roi. Firmin, comte de la cité, voulut lui faire obstacle ; mais il n'y alla pas lui-même. Les amis qu'il avait chargés de cette affaire demandaient au roi de laisser passer au moins un dimanche sans faire consacrer Avitus ; ils offraient, pour cet

ordre, de donner au roi mille pièces d'or ; mais le roi n'y voulut pas consentir : il se trouva donc que le bienheureux Avitus, alors archidiacre, comme nous l'avons dit, de la cité d'Auvergne, élu par le peuple et le clergé dans l'assemblée générale des citoyens, parvint au siégé épiscopal ; et le roi se plut à lui faire tant d'honneur que, passant par-dessus la rigueur des canons, il ordonna qu'il fût consacré en sa présence, afin, disait-il, que j'obtienne de sa main des eulogies[198] ; et, par sa grâce, il le fit consacrer dans la ville de Metz. Parvenu à l'épiscopat, Avitus se rendit grandement recommandable, dispensant la justice au peuple, ses richesses aux pauvres, ses consolations aux veuves, et tous les plus grands secours aux orphelins. L'étranger qui venait vers lui en était tellement chéri qu'il croyait retrouver en lui et père et patrie. Il florissait ainsi dans de grandes vertus, conservant de tout son coeur les choses agréables à Dieu, éteignant chez tous l'infâme luxure, et leur inspirant la complète chasteté que Dieu commande[199].

Sacerdos, évêque de Lyon, étant mort à Paris, après le synode de cette ville qui expulsa Saffaracus, saint Nicet comme nous l'avons dit dans sa vie, fut élevé à cet évêché. C'était un homme, éminent en toute sainteté et d'une vie chaste. Il exerça autant qu'il lui fut possible, à l'égard de tous, cette charité que l'apôtre ordonne d'observer, si on le peut, envers tous ; en sorte qu'on pouvait découvrir dans son cœur Dieu même qui est la pure charité. Lorsque quelqu'un l'avait irrité par sa mauvaise conduite, sitôt qu'il était corrigé, il le recevait comme si on ne l'eût jamais offensé. II châtiait les coupables, se montrait clément à la pénitence, aumônier et assidu au travail. Il s'appliquait avec activité à ériger des églises, réparer les maisons, ensemencer les champs et cultiver les vignes. Cependant ces choses ne le détournaient pas de l'oraison. Après vingt-deux ans de ministère pontifical il alla trouver Dieu, qui maintenant accorde de grands miracles à ceux qui viennent prier sur son tombeau, car l'huile de la lampe qu'on allume chaque jour sur son sépulcre a rendu la lumière aux yeux des aveugles, chasse les démons des corps des possédés, redonne la santé aux membres estropiés et exerce de nos jours une grande puissance sur toutes sortes de maladies.

L'évêque Priscus qui lui succéda, commença, ainsi que sa femme Suzanne, à persécuter et à faire périr beaucoup de ceux qui avaient servi l'homme de Dieu ; non qu'ils fussent convaincus d'aucune faute, qu'on eût prouvé contre eux le moindre crime, ni qu'on leur reprochât aucun vol , mais irrité seulement, tant la haine le transportait, de ce qu'ils lui étaient fidèles ; sa femme et lui déclamaient avec beaucoup de blasphèmes contre le saint de Dieu, et tandis que les évêques précédents avaient observé depuis longtemps cette règle qu'aucune femme n'entrât dans la maison épiscopale, celle-ci entrait avec ses servantes jusque dans les cellules où reposaient les hommes consacrés à Dieu. Mais la majesté divine, irritée de cette conduite, exerça bientôt sa vengeance sur la famille de l'évêque, car le démon se saisit de sa femme et la forçait de parcourir toute la ville hors de sens et

les cheveux épars, confessant pour ami du Christ le saint de Dieu qu'elle reniait en santé, et lui demandant à grands cris de l'épargner. L'évêque fut pris de la fièvre quarte et d'un grand tremblement, et lorsque la fièvre l'eut quitté, il demeura tremblant et comme stupide. Son fils et toute sa famille étaient de même pâles et comme atteints de stupidité, afin que personne ne pût douter qu'ils avaient été frappés par la puissance du saint ; car l'évêque Priscus et sa famille ne cessaient de déblatérer contre le saint de Dieu, tenant pour ami quiconque vomissait des injures sur son compte. Il avait ordonné dans les premiers temps de son épiscopat qu'on élevât les bâtiments de la maison épiscopale ; un diacre que souvent, dans le temps de sa vie mortelle, le saint de Dieu, pour crime d'adultère, avait non seulement éloigné de la communion, mais même fait frapper de coups, sans pouvoir parvenir à l'amender, étant monté sur le toit de la maison au moment où l'on commençait à le découvrir, dit : Je te rends grâces, ô Jésus-Christ, de ce que tu m'as permis de pouvoir fouler ce toit après la mort du très détestable Nicet. Au moment où ces paroles sortaient de sa bouche, comme il se tenait debout, la force manqua à ses pieds, il tomba sur la terre, fut écrasé et mourut. Tandis que l'évêque et sa femme agissaient ainsi en beaucoup de choses contre la raison, un saint apparut à quelqu'un pendant son sommeil et lui dit : Va et dis à Priscus qu'il amende sa mauvaise conduite et que ses oeuvres deviennent meilleures ; dis aussi au prêtre Martin : parce que tu consens à ces oeuvres, tu seras châtié, et si tu ne veux te corriger de ta perversité, tu mourras. Celui-ci s'éveillant alla parler à un diacre et lui dit : Va, je t'en prie, toi qui es ami dans la maison de l'évêque, et dis ces choses soit à l'évêque, soit au prêtre Martin. Le diacre promit de le dire ; mais, changeant de pensée, il n'en voulut pas parler. La nuit, comme il était endormi, le saint lui apparut disant : Pourquoi n'as-tu pas été dire ce que t'avait dit l'abbé ? Et il commença à lui frapper le cou à poings fermés. Le matin arrivé, celui-ci, la gorge enflée et sentant de grandes douleurs, s'en alla vers ces hommes et leur dit tout ce qu'il avait entendu, mais eux s'en inquiétant fort peu dirent que c'était une illusion du sommeil. Le prêtre Martin alors malade de la fièvre, entra en convalescence ; mais comme il continuait à parler en homme à la dévotion de l'évêque, et s'unissait à ses mauvaises actions et aux blasphèmes qu'il vomissait contre le saint, il retomba dans sa fièvre et rendit l'esprit.

Peu de temps après saint Nicet, mourut plein de jours saint Friard, homme éminent en sainteté, grand dans sa conduite, noble dans ses mœurs, et dont nous avons rapporté les miracles au livre que nous avons écrit de sa vie [Vie des Pères, X]. L'évêque Félix arrivant au moment de sa mort, toute sa cellule trembla, en sorte, je n'en doute pas, que ce tremblement, au moment où il passait de ce monde en l'autre, fut une annonce de l'événement. Après l'avoir lavé et enveloppé d'honorables vêtements, l'évoque le fit porter à la sépulture.

Pour revenir à notre histoire, le roi Atllanagild étant mort en Espagne, Liuva

[Leuva] et son frère Leuvigild montèrent sur le trône[200]. Après la mort de Liuva, son frère Leuvigild posséda le royaume tout entier, et ayant perdu sa femme, il épousa Gonsuinthe, mère de la reine Brunehault. Il avait de sa première femme deux fils, dont l'un épousa la fille de Sigebert, et l'autre la fille de Chilpéric[201]. Il partagea son royaume également entre eux, et fit périr, sans en laisser un seul, tous ceux qui avaient la coutume de tuer les rois.

L'empereur Justinien étant mort clans la ville de Constantinople [en 565], Justin fit une brigue pour parvenir à l'empire. C'était un homme adonné à une grande avarice, contempteur des pauvres, qui dépouillait les sénateurs, et se livrait à une telle cupidité qu'il fit faire des coffres de fer, dans lesquels il entassait des pièces d'or. On dit aussi qu'il tomba dans l'hérésie de Pélage [Pélagius]. Après peu de temps, devenu insensé, il appela à lui, pour défendre ses provinces, Tibère César, homme juste, aumônier, équitable, éclairé et gagneur de batailles, et, ce qui surpasse toutes ces vertus, très véritable chrétien. Le roi Sigebert envoya à l'empereur Justin, le Franc Warinaire et Firmin l'Auvergnat pour lui demander la paix. Ils allèrent sur des vaisseaux, et arrivant à Constantinople, après s'être entretenus avec l'empereur, obtinrent ce qu'ils demandaient. L'année suivante, ils revinrent dans la Gaule. Ensuite la ville d'Antioche en Égypte, et Apamée en Syrie, ville considérable, furent prises par les Perses et leurs peuples emmenés en captivité. La basilique de saint Julien martyr à Antioche, fut brûlée par un terrible incendie. Les Persarméniens[202] vinrent, avec une grande quantité de tissus de soie, trouver l'empereur Justin, pour lui demander son amitié, racontant que l'empereur des Perses était irrité contre eux, car il était venu dans leur pays des envoyés de sa part, disant : L'empereur est inquiet de savoir si vous gardez fidèlement l'alliance que vous avez faite avec lui. Eux ayant répondu qu'ils observaient sans y manquer tout ce qu'ils avaient promis, les envoyés dirent : La fidélité de votre amitié paraîtra en ceci que vous adorerez comme lui le feu qui est l'objet de son culte. Le peuple ayant répondu que jamais il n'en ferait rien, l'évêque qui était présent dit : Quelle divinité y a-t-il dans le feu pour qu'on nous demande de l'adorer ? Le feu que Dieu a créé pour l'usage de l'homme, qui s'enflamme quand on lui donne des aliments, que l'eau éteint, qui brille quand on l'approche, et s'amortit si on le néglige. Comme l'évêque poursuivait ce discours et d'autres semblables, les envoyés, transportés de fureur, l'accablèrent d'injures, et le frappèrent avec des bâtons. Le peuple, voyant son évêque couvert de sang, se jeta sur les envoyés, les saisit, les tua et, comme nous l'avons dit, envoya demander à l'empereur Justin son amitié.

Palladius, fils de Brittien [Brittianus], autrefois comte, et de Césarie[203], avait été promu par Sigebert aux fonctions de comte de Javoulz, ville du Velay ; mais la discorde s'étant élevée entre lui et l'évêque Parthénius, excitait de grands combats parmi le peuple, car il accablait l'évêque d'outrages, d'affronts de toute sorte, et d'injures criminelles, envahissant les biens de l'Église, et dépouillant ceux qui lui

appartenaient. D'où il arriva que la division s'accroissant entre eux, ils se rendirent devant le susdit prince. Comme ils s'accusaient à l'envi de diverses choses, Palladius s'écria que l'évêque était un homme mou et efféminé, disant : Où sont tes maris avec lesquels tu vis dans la honte et l'infamie ? Mais la vengeance divine vint promptement effacer les paroles proférées contre l'évêque, car, l'année suivante, Palladius, dépouillé des fonctions de comte, revint en Auvergne, et Romain [Romanus] brigua sa place. Il arriva qu'un jour ils se rencontrèrent à Clermont, et comme ils se disputaient cette place de comte, il vint aux oreilles de Palladius que le roi Sigebert devait le faire mourir, ce qui se trouva faux et inventé par Romain. Mais Palladius, consterné de frayeur, tomba dans de telles angoisses qu'il menaçait de se détruire de sa propre main, et comme sa mère et son beau-père [beau-frère] Firmin veillaient attentivement à ce qu'il n'exécutât point ce qu'il avait résolu dans l'amertume de son cœur, s'étant dérobé quelques moments à la présence de sa mère, il entra dans sa chambre à coucher, et profitant de cet instant de solitude, tira son épée, mit ses deux pieds sur la poignée, en dressa la pointe contre sa poitrine, et s'étant appuyé dessus, le fer entra dans une des mammelles et ressortit par l'épaule. L'ayant redressé de nouveau, il se perça de même du côté opposé, et tomba mort. Forfait étonnant, et qui ne peut avoir été accompli que par l'œuvre du diable ; car la première blessure pouvait le tuer, si le diable ne lui eût prêté secours pour commettre cette action détestable. Sa mère, accourant à moitié morte, se jeta sur le corps du fils qu'elle venait de perdre, et toute la maison poussa des cris de douleur. Il fut porté à la sépulture au monastère de Cournon [10 Kms au S.-E. de Clermont], mais il ne fut point placé près des corps des chrétiens, et on n'obtint pas qu'il y eût des messes célébrées pour lui. Il est bien reconnu que l'injure qu'il avait faite à l'évêque a été la seule cause de son malheur.

Alboin, roi des Lombards, qui avait épousé Clotsinde, fille du roi Clotaire, ayant quitté son pays, partit pour l'Italie avec toute la nation des Lombards [en 568]. L'armée se mit en marche accompagnée des femmes et des enfants, résolue à s'établir en Italie. Entrés dans ce pays, ils le parcoururent en tous les sens pendant sept ans, dépouillèrent les églises, tuèrent les prêtres et réduisirent toute la contrée sous leur domination. Clotsinde, femme d'Alboin, étant morte, il épousa une autre femme[204], dont il avait peu de temps auparavant tué le père ; en sorte que cette femme, qui à cause de cela avait toujours haï son mari, attendait l'occasion de pouvoir venger son père. Il arriva donc qu'éprise d'un désir d'amour pour un de ses domestiques, elle fit périr son mari par le poison, et, lorsqu'il fut mort, s'en alla avec le domestique. Mais on les prit et on les fit mourir tous deux[205]. Les Lombards nommèrent alors un autre roi pour les gouverner.

Ennius, surnommé Mummole [Mummolus], fut élevé par le roi Gontran au rang de patrice. Je crois qu'il sera bon de rapporter quelque chose de plus sur l'origine de sa fortune militaire. Il était né de Pæonius et habitait la ville d'Auxerre. Pæonius

gouvernait cette ville en qualité de comte. Comme il avait envoyé son fils vers le roi avec des présents, pour obtenir d'être continué dans ses fonctions, celui-ci, au moyen des richesses de son père, brigua le comté pour lui-même, supplanta son père qui l'avait envoyé pour le servir, et, parvenant ensuite par degrés, il s'éleva à la plus haute dignité. Les Lombards ayant fait une irruption dans les Gaules, le patrice Aimé, récemment nommé à la place de Celse, marcha contre eux, et leur ayant livré bataille, prit la fuite et fut tué. Les Lombards firent en cette occasion un tel carnage des Bourguignons qu'il a été impossible de calculer le nombre des morts [en 571 (Ruinart)]. Ils retournèrent en Italie chargés de butin. Après leur départ, Ennius, dit Mummole, appelé par le roi, fut élevé à la dignité suprême du patriciat. Les Lombards se précipitèrent de nouveau sur les Gaules, et vinrent jusqu'à Mouches-Calmes [Mustius-Calmes – Chamousse ?], près de la ville d'Embrun. Mummole se mit en marche à la tête d'une armée, arriva avec ses Bourguignons, environna les Lombards, et faisant des abattis dans la forêt, passa au travers, tomba sur eux par des chemins détournés, en tua beaucoup et en prit plusieurs qu'il envoya au roi, qui ordonna de les retenir prisonniers en divers lieux. Peu se sauvèrent par la fuite pour aller porter cette nouvelle dans leur pays.

Deux frères, Salone et Sagittaire, tous deux évêques, se montrèrent dans ce combat, armés non pas de la croix céleste, mais de la cuirasse et du casque séculiers ; et ce qu'il y a de pis, ils tuèrent, dit-on, beaucoup des ennemis de leur propre main[206]. Ce fut ici la première fois que Mummole vainquit dans les combats. Ensuite les Saxons, qui étaient venus en Italie avec les Lombards, firent une nouvelle irruption dans les Gaules et campèrent sur le territoire de Riez dans le domaine d'Establon [Estoublon, arr. de Dignes] parcourant les métairies appartenant aux villes voisines, enlevant du butin, emmenant des captifs et ravageant tout. Mummole l'ayant appris se mit en marche avec son armée, tomba sur eux et en tua plusieurs milliers, sans cesser le carnage jusqu'au soir, où la nuit l'obligea de l'interrompre ; car il les avait surpris à l'improviste au moment où ils ne se doutaient nullement de ce qui allait leur arriver. Le matin venu, les Saxons rangèrent leur armée et se préparèrent au combat ; mais des messagers passèrent de l'un à l'autre camp et conclurent la paix. Ils firent des présents à Mummole et s'en allèrent laissant tout le butin et les captifs qu'ils avaient faits dans le pays ; mais ils jurèrent, avant de s'éloigner, qu'ils reviendraient se mettre sous l'obéissance des rois et porter secours aux Francs. Étant donc retournés en Italie, ils prirent avec eux leurs femmes, leurs petits enfants et tout leur mobilier pour revenir dans les Gaules, et recueillis par le roi Sigebert, s'établirent dans le lieu d'où ils étaient sortis. Ils se partagèrent en deux troupes appelées coins. L'une des deux vint par la ville de Nice, l'autre par Embrun, tenant la même route que l'année précédente. Ils se réunirent sur le territoire d'Avignon ; c'était alors le temps de la moisson et la plus grande partie des fruits de la terre était dehors, et les habitants n'en avaient encore rien serré dans leurs

demeures. Les Saxons donc venaient dans les aires, se partageaient les épis ; les mettaient en gerbes, les battaient et mangeaient le grain sans en rien laisser à ceux qui l'avaient cultivé ; mais lorsque après avoir consomma la récolte, ils approchèrent des bords du Rhône pour passer le torrent, et se rendre dans le royaume du roi Sigebert, Mummole se présenta à leur rencontre, disant : Vous ne passerez pas ce torrent. Voilà que vous avez dépeuplé les pays du roi mon maître, recueilli les épis, ravagé les troupeaux, livré les maisons aux flammes, abattu les oliviers et les vignes ; vous ne remonterez pas sur ce rivage que vous n'ayez d'abord satisfait ceux que vous avez laissés dans la misère. Et si vous ne le faites, vous n'échapperez pas de mes mains sans avoir senti le poids de mon épée sur vous, sur vos femmes et sur vos enfants, pour venger l'injure du roi mon maître. Saisis d'une grande frayeur, ils donnèrent pour se racheter beaucoup de milliers de pièces d'or, et alors il leur fut permis de passer, et ils arrivèrent en Auvergne. C'était alors le printemps ; ils y portèrent des pièces d'airain gravées, qu'ils donnaient pour de l'or, et ceux qui les voyaient ne pouvaient douter que ce ne fût de l'or essayé et éprouvé, tant elles étaient bien colorées par je ne sais quel art. En sorte que beaucoup de gens trompés par cette fraude, donnant de l'or et recevant du cuivre, tombèrent dans la pauvreté. Les Saxons s'étant rendus près du roi Sigebert furent établis dans le lieu d'où ils étaient d'abord sortis.

Sous le règne du roi Sigebert, Jovin[Jovinus] ayant été dépouillé de la dignité de gouverneur de la Provence, Albin fut mis à sa place, ce qui excita entre eux une grande inimitié. Il était arrivé au port de Marseille des vaisseaux venus de par-delà les mers. Les gens de l'archidiacre Vigile dérobèrent, à l'insu de leur maître, soixante-dix vases, vulgairement nommés tonneaux, remplis d'huile et de graisse : le négociant s'apercevant qu'on lui avait dérobé par le vol ce qui lui appartenait, commença à rechercher soigneusement en quel lieu avait été caché le larcin. Comme il s'informait, quelqu'un lui dit que cela avait été fait par les gens de l'archidiacre Vigile. Le bruit en parvint à l'archidiacre qui, s'étant enquis et trouvant la chose vraie, ne voulut pas l'avouer, mais commença à justifier ses gens, en disant : Il n'y a personne dans ma maison qui osât commettre une telle chose. L'archidiacre, dis je, niant donc de cette manière, le négociant eut recours à Albin, intenta une poursuite, exposa son affaire, et accusa l'archidiacre de complicité dans ce crime de fraude. Le jour de la naissance du Seigneur, l'évêque s'étant rendu dans la cathédrale, l'archidiacre, présent et vêtu de l'aube, invitait, selon l'usage, l'évêque à s'approcher de l'autel, afin de célébrer en temps opportun la solennité de ce saint jour ; aussitôt Albin, se levant de son siège, saisit et entraîna l'archidiacre, le frappa des pieds et des poings, et le fit conduire dans les prisons. Jamais ni l'évêque, ni les citoyens, ni les hommes des premières familles, ni les clameurs du peuple qui s'écriait tout d'une voix, ne purent obtenir qu'en donnant caution, l'archidiacre demeurât pour célébrer avec les autres la sainteté de ce jour, et qu'on remît ensuite à

entendre son accusation. Le respect de ces saintes solennités n'empêcha pas que, dans un si grand jour, on n'osât arracher des autels un ministre du Seigneur : que dirai-je de plus ? L'archidiacre fut condamné à une amende de quatre mille sous d'or ; mais l'affaire ayant été portée devant le roi Sigebert, Albin, à la poursuite de Jovin, fut obligé de payer, par composition à l'archidiacre, le quadruple de la somme[207].

Après ce temps, trois chefs lombards, Amon, Zaban et Rhodan[208], firent une irruption dans la Gaule. Amon prit la route d'Embrun jusqu'à Macheville[209], dans le territoire d'Avignon, domaine que Mummole tenait d'un présent du roi, et y fixa ses tentes. Zaban descendit par la ville de Die jusqu'à Valence et y plaça son camp ; et Rhodan, arrivé à Grenoble, y déploya ses pavillons. Amon ravagea aussi toute la province d'Arles et les villes situées dans ses environs ; il vint jusqu'au champ de la Crau [Champs des Pierres], qui tient à la ville de Marseille, et en enleva des troupeaux et des hommes : il se disposait aussi à mettre le siège devant la ville d'Aix, mais il s'en éloigna pour le prix de vingt-deux livres d'argent. Rhodan et Zaban en firent autant dans les lieux où ils arrivèrent. Ces nouvelles ayant été apportées à Mummole, il se mit en marche avec une armée et alla contre Rhodan qui dévastait la cité de Grenoble. Comme l'armée de Mummole était occupée à traverser avec beaucoup de peine l'Isère, il arriva que, par un ordre exprès de Dieu, un animal entra dans le fleuve et en indiqua le gué, en sorte que les gens de Mummole arrivèrent à l'autre rive ; ce que voyant les Lombards, ils tirèrent l'épée et vinrent sans délai à leur rencontre. Les deux armées se livrèrent un combat ; les Lombards furent battus, et Rhodan, blessé d'un coup de lance, s'enfuit sur le haut des montagnes, d'où, avec cinq cents hommes qui lui restaient, il se jeta dans les forêts, et, à travers des chemins détournés, alla retrouver Zaban qui faisait alors le siège de la ville de Valence ; il lui raconta ce qui venait de se passer ; alors tous deux de concert, mettant tout au pillage, retournèrent à la ville d'Embrun : là, Mummole vint se présenter à eux avec une armée innombrable ; on livra la bataille ; les troupes lombardes furent défaites et mises en pièces, et les chefs n'en ramenèrent en Italie qu'un petit nombre. Ils arrivèrent à la ville de Suze, et furent mal reçus par les habitants du lieu, d'autant plus que Sizinius [Sissinius], maître des milices pour l'empereur, résidait dans cette ville. Un esclave, feignant de venir de la part de Mummole, apporta devant Zaban des lettres à Sizinius, le saluant au nom de Mummole et disant : Lui-même est proche d'ici ; ce que Zaban ayant entendu, il prit sa course, et, traversant la ville, s'en éloigna rapidement. Cette nouvelle étant parvenue aux oreilles d'Amon, il rassembla tout son butin ; mais, comme les neiges lui faisaient obstacle, il put à grand'peine, laissant son butin, se sauver avec un petit nombre d'hommes. La valeur de Mummole les avait saisis de crainte.

Mummole livra beaucoup de combats, dans lesquels il demeura vainqueur, Après la mort de Charibert, Chilpéric ayant envahi la Touraine et le Poitou, qui par traité

appartenaient au roi Sigebert, ce roi, d'accord avec son frère Gontran, choisit Mummole pour remettre ces villes sous leur puissance. Arrivé dans le pays de Tours, il en chassa Clovis, fils de Chilpéric, exigea du peuple serment de fidélité au roi Sigebert, et se rendit en Poitou ; mais Bazile [Basilius] et Sigaire [Sigharius], citoyens de Poitiers , ayant rassemblé le peuple, voulurent résister ; alors il les entoura de divers côtés, les accabla, les tua, et, arrivant à Poitiers, en exigea le serment. En voici quant à présent assez sur Mummole ; nous rapporterons ensuite le reste en divers lieux.

Ayant à raconter la mort d'Andarchius, il convient de faire connaître d'abord sa naissance et sa patrie. Il était, à ce qu'on assure, serviteur du sénateur Félix. Envoyé avec son maître pour le servir, il fut, ainsi que lui, appliqué à l'étude des lettres, et se rendit remarquable par son instruction ; car il était parfaitement instruit dans les œuvres de Virgile, les lois du Code Théodosien et l'art du calcul. Orgueilleux donc de sa science, il commença à dédaigner le service de ses maîtres, et se mit sous la protection du duc Loup [Lupus, duc de la Champagne], lorsque celui-ci vint à Marseille par l'ordre du roi Sigebert. En partant de Marseille, il commanda à Andarchius de venir avec lui, le mit avec soin dans les bonnes grâces du roi Sigebert, et le fit passer à son service. Le roi l'envoya en divers lieux où il eut occasion de faire la guerre ; il vint ainsi en Auvergne, comme un homme élevé en dignité : là, il se lia d'amitié avec Ursus, citoyen de la ville. Comme il était d'un esprit audacieux, désirant épouser sa fille, il cacha, dit-on, sa cuirasse dans les tablettes où l'on avait coutume de serrer les papiers, et dit à la femme d'Ursus : Je te recommande tout cet or que j'ai caché dans ces tablettes ; il y a plus de seize mille pièces qui t'appartiendront, si tu me donnes ta fille en mariage. »

…… Quid non mortalia pectora cogis

Auri sacra fames ?[210]

Cette femme crédule y ayant ajouté foi lui promit, en l'absence de son mari, de lui donner sa fille, et lui, après être allé trouver le roi, montra au juge du lieu un ordre par lequel il lui était enjoint de le marier à la jeune fille, disant : J'ai donné des arrhes pour l'épouser. Le père la refusa, disant : Je ne sais pas d'où tu es, et je n'ai rien reçu de toi. Le différend s'étant échauffé, Andarchius fit appeler Ursus en présence du roi, et, lorsqu'il fût arrivé à Braine, il prit un autre homme également nommé Ursus, et, l'ayant amené en secret auprès de l'autel, lui fit jurer et dire : Par ce saint lieu et par les reliques de ces saints martyrs, si je ne te donne pas ma fille en mariage, je te paierai sans délai seize mille sols d'or. Il avait placé dans la sacristie des témoins cachés qui entendaient ces paroles, mais ne voyaient nullement celui qui les prononçait. Ensuite Andarchius, ayant apaisé Ursus par de bonnes paroles, fit si bien que celui-ci revint dans son pays sans avoir paru devant le roi. Après son

départ, Andarchius produisit devant le roi l'écrit dans lequel était contenu le serment qu'il avait fait prêter, disant : Ursus a écrit en ma faveur telle et telle chose ; le supplie donc votre Gloire de donner l'ordre qu'il m'accorde sa fille en mariage ; autrement j'ai droit de me mettre en possession de ses biens, jusqu'à ce que, payé de seize mille sols d'or, je me désiste de cette affaire. Il revint donc en Auvergne muni des ordres du roi, et les montra au juge. Ursus se retira dans le territoire du Velay ; ses biens furent consignés entre les mains d'Andarchius, qui se rendit aussi dans le Velay. Étant arrivé à une des maisons d'Ursus, il ordonna qu'on lui préparât à souper et qu'on lui fit chauffer de l'eau pour se laver ; mais, comme les serviteurs n'obéissaient point à ce nouveau maître, il frappa les uns avec des bâtons, les autres à coups de verges ; quelques-uns furent frappés à la tête au point que le sang en jaillit. Toute la maison mise ainsi en désarroi, on prépara le souper. Andarchius se lava dans l'eau chaude, s'enivra de vin et se coucha sur un lit ; il n'avait avec lui que sept domestiques. Tandis qu'ils dormaient profondément, non moins appesantis par le sommeil que par le vin, Ursus assembla ses gens, ferma là porte de la maison, qui était construite en planches, et, prenant les clefs, défit les meules de grain qui se trouvaient à côté, et ayant amassé autour et au-dessus de la maison les monceaux d'épis alors en gerbes, jusqu'à ce qu'elle en fût entièrement couverte , il mit le feu à plusieurs endroits. Les débris de la maison enflammée commençant à tomber sur ces malheureux, ils s'éveillèrent et appelèrent avec des cris ; mais il n'y avait là personne pour les écouter. La flamme les consuma donc avec toute la maison. Ensuite Ursus, saisi de crainte, se réfugia dans la basilique de Saint-Julien[à Brioude] ; mais, ayant fait des présents au roi, il rentra en possession de tous ses biens.

Clovis, fils de Chilpéric, chassé de Tours, se rendit à Bordeaux; et tandis qu'il habitait cette ville, sans que personne songeât à l'inquiéter, un certain Sigulph, du parti de Sigebert, s'éleva contre lui, et l'ayant mis en fuite, il alla après lui, le pourchassant avec des cors et des trompettes, comme un cerf aux abois : à peine put-il trouver un passage pour retourner vers son père ; cependant, ayant passé par Angers, il parvint jusqu'à lui. Comme il s'était alors élevé un différend entre les rois Gontran et Sigebert, le roi Gontran rassembla à Paris tous les évêques de son royaume, pour qu'ils décidassent auquel des deux appartenait le droit ; mais la discorde civile s'étant envenimée, les rois firent le péché de négliger leurs avis. Le roi Chilpéric, irrité parce que Théodebert, son fils aîné, gagné autrefois par Sigebert, lui avait prêté serment de fidélité, s'empara des villes de celui-ci, savoir, Tours, Poitiers et les autres villes en deçà de la Loire[211]. Arrivant à Poitiers, il livra combat au duc Gondebaud. L'armée de Gondebaud ayant pris la fuite, il se fit un grand carnage de ce peuple. Chilpéric brûla aussi la plus grande partie du pays de Tours ; et si les habitants ne s'étaient soumis pour le moment, il aurait entièrement ravagé leurs terres. S'avançant ensuite avec son armée, il envahit , dévasta, désola Limoges,

Cahors et toutes ces provinces, brûla les églises, interrompit le service de Dieu, tua les clercs, détruisit les monastères d'hommes, insulta ceux de filles, et ravagea tout. Il y eut en ce temps dans l'Eglise un plus grand gémissement qu'au temps de la persécution de Dioclétien.

Et nous nous émerveillons de ce que tant de maux se sont précipités sur eux ! mais jetons les yeux sur ce qu'ont fait leurs pères, et voyons ce qu'ils font. Ceux-là, sur les prédications des prêtres, avaient quitté les temples pour les églises ; ceux-ci, chaque jour, livrent les églises au pillage ; ceux-là écoutaient, révéraient de tout leur cœur les prêtres du Seigneur ; ceux-ci non seulement ne les écoutent pas, mais ils les persécutent ; ceux-là enrichissaient les églises et les monastères ; ceux-ci les bouleversent et les détruisent, que dirai-je ici du monastère de la Latte[212], qui possédait des reliques de saint Martin ? Une troupe d'ennemis étant arrivée, et se disposant à passer la rivière proche du monastère, afin de le dépouiller, les moines les appelèrent, et leur dirent : Gardez-vous, ô Barbares, gardez-vous de passer le fleuve, car ce monastère appartient au bienheureux Martin. Plusieurs d'entre eux, entendant ces paroles, furent émus de la crainte de Dieu, et se retirèrent ; mais une vingtaine qui ne craignaient point Dieu et n'honoraient pas le saint confesseur, montèrent sur un bateau qui les passa à l'autre bord, et, poussés par l'ennemi des hommes, ils battirent les moines, mirent le monastère sens dessus dessous, et emportèrent tout ce qu'il contenait : ils en firent des paquets qu'ils mirent sur leur bateau ; mais lorsqu'ils firent entrés dans la rivière, le bateau agité les emporta çà et là. Comme ils n'avaient pas le secours des rames, ils s'efforcèrent de revenir au bord, en appuyant le bois de leurs lances au fond de la rivière ; mais le bateau s'ouvrit sous leurs pieds, et chacun se tenant la poitrine appuyée contre le fer de sa lance, ils furent tous transpercés par leurs propres armes. Un seul qui les avait réprimandés pour les empêcher de commettre cette action, demeura sans blessure, en sorte que si quelqu'un voulait regarder cet évènement comme un effet du hasard, il suffira de remarquer qu'entre plusieurs, le seul qui fût innocent, échappa au malheur. Ceux-ci morts, les moines les tirèrent du fleuve, ainsi que leurs effets, ensevelirent les corps, et rapportèrent dans la maison ce qui leur appartenait.

Tandis que cela se passait, Sigebert fit marcher les nations qui habitent au-delà du Rhin, et, se préparant à la guerre civile, forma le projet de s'avancer contre son frère Chilpéric [en 571]. Chilpéric l'ayant appris, des envoyés de sa part se rendirent près de son frère Gontran. Ils firent alliance, se promettant mutuellement qu'aucun des deux ne laisserait périr son frère. Mais le roi Sigebert étant arrivé à la tête de ses troupes, tandis que Chilpéric l'attendait d'autre part avec son armée, Sigebert, qui ne trouvait pas d'endroit pour passer la Seine et aller à la rencontre de son frère, envoya un message à son frère Gontran pour lui dire : Si, pour ton malheur, tu ne me laisses pas passer ce fleuve, je marcherai sur toi avec toute mon armée. Craignant qu'il ne le fit ainsi, il entra en alliance avec lui, et le laissa passer. Chilpéric,

apprenant que Gontran l'avait abandonné, et s'était rangé du parti de Sigebert, leva son camp, et se retira jusqu'au bourg d'Alluye, dans le territoire de Chartres. Sigebert le suivit et lui demanda de se préparer à la bataille ; mais Chilpéric, craignant que, par la ruine de ces deux armées, les deux royaumes ne vinssent à périr, demanda la paix, et rendit à Sigebert les villes dont Théodebert s'était injustement emparé, priant qu'en aucun cas les habitants ne fussent traités comme coupables, puisqu'il les avait injustement contraints par le fer et par le feu. Les bourgs situés aux environs de Paris[213] furent entièrement consumés par la flamme : l'ennemi détruisit les maisons comme tout le reste, et emmena même les habitants en captivité. Le roi conjurait qu'on n'en fit rien ; mais il ne pouvait contenir la fureur des peuples venus de l'autre bord du Rhin. Il supportait donc tout avec patience, jusqu'à ce qu'il pût revenir dans son pays. Quelques-uns de ces païens se soulevèrent contre lui, lui reprochant de s'être soustrait au combat ; mais lui, plein d'intrépidité, monta à cheval, se présenta devant eux, les apaisa par des paroles de douceur, et ensuite en fit lapider un grand nombre. On ne saurait douter que ce ne soit par les mérites de saint Martin que la paix se fit sans combat. Le même jour où se fit cette paix, trois paralytiques furent envoyés dans sa sainte basilique, ce que, Dieu aidant, nous raconterons dans les livres suivants.

Mon âme s'afflige d'avoir à raconter ces guerres civiles. L'année suivante Chilpéric fit de nouveau partir des envoyés pour aller vers son frère Gontran, et lui dire : Que mon frère vienne me trouver ; voyons-nous, et quand nous aurons fait la paix poursuivons ensemble Sigebert notre ennemi. Cela se fit ainsi, ils se virent, se firent d'honorables présents, et Chilpéric, à la tête de son armée, arriva jusqu'à Reims brûlant et ravageant tout. Sigebert, l'ayant appris, rassembla de nouveau ces peuples dont nous avons déjà parlé, vint à Paris, et se disposant à marcher contre son frère, envoya des messagers dans le pays de Châteaudun et celui de Tours, pour ordonner aux gens de ce pays de marcher contre Théodebert. Ceux-ci reculant à lui obéir, le roi leur envoya pour chefs Godégésile et Gontran qui, levant une armée, marchèrent contre Théodebert. Celui-ci, abandonné des siens, demeura avec peu de monde. Cependant il n'hésita pas à livrer le combat. Il fut vaincu et tué sur le champ de bataille, et, chose douloureuse à raconter, son corps inanimé fut dépouillé par les ennemis. Mais un certain Arnulph le retira d'entre les morts, le lava, et l'enveloppant de vêtements honorables, l'ensevelit dans la cité d'Angoulême. Chilpéric apprenant que Gontran et Sigebert avaient de nouveau fait la paix, se fortifia dans les murs de Tournai avec sa femme et ses fils.

On vit cette année une lueur brillante parcourir le ciel, comme on l'avait vu avant la mort de Clotaire. Sigebert ayant occupé les villes situées au-delà de Paris, alla jusqu'à la ville de Rouen, voulant céder cette ville aux étrangers[214], ce que les siens l'empêchèrent de faire. L'ayant donc quittée, il retourna à Paris où Brunehault le vint trouver avec ses fils ; alors ceux des Francs qui avaient suivi jadis Childebert

l'ancien, envoyèrent vers Sigebert pour qu'il vint vers eux, afin qu'abandonnant Chilpéric, ils le reconnussent pour roi. Celui-ci entendant cette nouvelle , envoya des gens pour assiéger son frère à Tournai, formant le projet d'y marcher lui-même en personne. L'évêque Saint-Germain lui dit : Si tu y vas dans l'intention de ne pas tuer ton frère, tu reviendras vivant et vainqueur ; mais si tu as d'autres pensées, tu mourras. C'est ainsi que Dieu a dit par la bouche de Salomon : Tu tomberas dans la fosse que tu auras creusée pour ton frère [Proverbes, 26, 27]. Celui-ci, à son grand péché, méprisa les paroles du saint, et arrivant à un village du nom de Vitry [sur la Scarpe, arr. d'Arras], il rassembla toute l'armée, qui le plaçant sur un bouclier, le proclama roi. Alors deux serviteurs de la reine Frédégonde, qu'elle avait ensorcelé, par des maléfices, s'approchèrent de lui sous quelque prétexte, armés de forts couteaux, vulgairement appelés scramasax[215], et dont la lame était empoisonnée, et le frappèrent chacun dans un des flancs. Il poussa un cri et tomba, et peu de temps après rendit l'esprit [fin 575]. Charégisile son chambellan périt aussi dans cette occasion, et Sigila, venu du pays des Goths, y fut aussi extrêmement blessé[216] ; le roi Chilpéric l'ayant pris ensuite, lui fit brûler toutes les jointures en lui appliquant des fers rougis et tous ses membres ayant été séparés les uns des autres, il finit sa vie dans les tourments. Charégisile avait été aussi léger dans ses actions que chargé de cupidité. Sorti de bas lieu, il prit par ses flatteries beaucoup de crédit auprès du roi. Il envahissait les biens des autres, violait les testaments, et il mourut de cette manière, afin que celui qui avait souvent détruit les dernières volontés des morts n'obtint pas, au moment où la mort vint tomber sur lui, le pouvoir de dicter lui-même ses volontés.

Chilpéric, entre la mort et la vie, attendait, immobile et en suspens, ce qui allait arriver de lui, lorsque des messagers vinrent lui annoncer la mort de son frère ; alors il sortit de Tournai avec sa femme et ses fils, et fit ensevelir Sigebert dans le bourg de Lambres [près de Douai] ; transporté ensuite à Soissons dans la basilique de Saint-Médard qu'il avait bâtie, Sigebert y fut enterré près de son père Clotaire. Il mourut la quatorzième année de son règne, âgé de quarante ans. Depuis la mort de Théodebert Ier jusqu'à celle de Sigebert, on compte vingt-neuf ans, et dix-huit entre la mort de Sigebert et celle de son neveu Théodebert. Sigebert mort, son fils Childebert régna à sa place.

On compte deux mille deux cent quarante ans depuis le commencement du monde jusqu'au déluge ; neuf cent quarante-deux depuis le déluge jusqu'à Abraham ; quatre cent soixante-deux jusqu'à l'époque où les enfants d'Israël sortirent d'Égypte ; quatre cent quatre-vingts depuis la sortie d'Egypte jusqu'à l'édification du temple de Salomon ; trois cent quatre-vingts depuis l'édification du temple jusqu'à sa destruction et la transmigration à Babylone ; six cent soixante-huit de la transmigration jusqu'à la passion de notre Seigneur ; quatre cent douze de la passion de notre Seigneur à la mort de saint Martin ; cent douze de la mort de saint Martin à la mort du roi Clovis ; trente-sept de la mort du roi Clovis jusqu'à la mort de

Théodebert ; vingt-neuf de la mort de Théodebert jusqu'à celle de Sigebert, ce qui fait ensemble cinq mille sept cent soixante-quatorze ans.

Livre cinquième

IL ME pèse d'avoir à raconter les vicissitudes des guerres civiles qui écrasent la nation et le royaume des Francs, et, chose cruelle, nous ont déjà fait voir ces temps marqués par le Seigneur comme le commencement des calamités; Le frère livrera le frère à la mort, et le père le fils; les enfants se soulèveront contre leur père et leur mère, et les feront mourir[217]. Ils auraient dû cependant se laisser enrayer par les exemples des rois anciens qui, une fois divisés, succombaient aussitôt sous leurs ennemis. Combien de fois la ville des villes elle-même, la capitale du monde entier, n'a-t-elle pas été vue, en s'engageant dans la guerre civile, tomber du coup, et, la guerre cessée, se relever comme de terre ? Plût à Dieu et à vous, ô rois ? que vous voulussiez exercer vos forces dans des combats semblables à ceux que livrèrent vos pères à la sueur de leurs fronts, afin que les nations, frappées de terreur à la vue de votre union, fussent subjuguées par votre valeur. Rappelez-vous ce qu'a fait Clovis, celui qui marche en tête de toutes vos victoires, ce qu'il a mis à mort de rois ennemis, anéanti de nations contraires, subjugué de pays et de peuples ; par quoi il vous a laissé le royaume dans. toute sa force et son intégrité ; et lorsqu'il fit ces choses il ne possédait ni or ni argent, comme vous en avez maintenant dans vos trésors. Que faites-vous ? que demandez-vous ? quelles choses n'avez-vous pas en abondance ? Dans vos maisons les délices surpassent vos désirs; vos celliers regorgent de vin, de blé, d'huile ; l'or et l'argent s'accumulent dans vos trésors. Mais une seule chose vous manque, la grâce de Dieu, parce que vous ne conservez pas entre vous la paix. Pourquoi l'un prend-il le bien de l'autre ? Pourquoi chacun convoite-t-il ce qui n'est pas à lui ? Prenez garde, je vous en prie, à ce que dit l'apôtre : Si vous vous mordez et vous dévorez les uns les autres, prenez garde que vous ne vous consumiez les uns les autres[218]. Examinez avec soin les écrits des anciens, et voyez ce qu'ont engendré les guerres civiles ; recherchez ce qu'a écrit Orose sur les Carthaginois[219], lorsque racontant qu'après sept cents années leur ville et leur empire furent détruits, il ajoute : Qui les a conservés a si longtemps ? la concorde ; qui les a détruits après un si long temps ? la discorde. Garder vous de la discorde, gardez-vous des guerres civiles qui vous tourmentent vous et vos peuples. Que pouvez-vous espérer, si ce n'est qu'après la destruction de vos armées, demeurés sans appui, vous ne tombiez bientôt accablés par les nations ennemies ? Si la guerre civile te plaît, ô roi ! exerce-toi à ces combats que l'apôtre[220] avertit l'homme de livrer en lui-même ; que l'esprit ambitionne de surmonter la chair, et que les vices soient vaincus par les vertus : libre alors, sers ton maître qui est le Christ ; au lieu qu'enchaîné tu servais celui qui est la source de tout mal.

Le roi Sigebert ayant été tué auprès de Vitry [en 575], la reine Brunehault [Brunichilde] se trouvait à Paris avec ses fils ; et comme on lui cuit apporté la nouvelle de ce qui était arrivé, et que, troublée par la douleur et le deuil, elle ne savait ce qu'elle avait à faire, le duc Gondebaud enleva secrètement son fils Childebert encore petit enfant, et, le dérobant à une mort certaine[221], rassembla les peuples sur lesquels avait régné son père, et l'établit pour roi à peine âgé d'un lustre. Il commença à régner le jour de la naissance du Seigneur[222]. La première année de son règne, le roi Chilpéric vint à Paris, et, s'étant saisi de Brunehault, l'envoya en exil dans la ville de Rouen, et s'empara de ses trésors qu'elle avait apportés à Paris. Il ordonna que ses filles fussent retenues prisonnières dans la ville de Meaux. Alors Roccolène vint à Tours avec les gens du Maine, pilla et commit beaucoup de crimes. Nous raconterons ensuite comment il périt, frappé par saint Martin, en punition de tout le mal qu'il avait fait.

Chilpéric fit marcher vers Poitiers son fils Mérovée [Mérovec], à la tête d'une armée ; mais celui-ci, négligeant les ordres de son père, vint à Tours et y passa les saints jours de Pâques. Son armée ravagea cruellement tout le pays, et lui, feignant de vouloir aller trouver sa mère[223], se rendit à Rouen, y rejoignit la reine Brunehault et la prit en mariage. Chilpéric ayant appris que, contre l'honnêteté et les lois canoniques, Mérovée avait épousé la femme de son oncle, en sentit une grande amertume, et plus prompt que la parole, s'avança vers la ville de Rouen. Mais comme ils reconnurent qu'il avait l'intention de les séparer, ils se réfugièrent dans la basilique de saint Martin, construite en planches, sur les murs de la ville. Le roi étant arrivé s'efforça, par beaucoup d'artifices, de les engager à en sortir, et comme ils ne le croyaient pas, pensant bien que ce qu'il en faisait était pour les tromper, il leur fit serment, en disant : Puisque c'est la volonté de Dieu, je ne les forcerai point à se séparer. Ceux-ci ayant reçu son serment sortirent de la chapelle, il les embrassa, les reçut honorablement, leur fit des festins. Peu de jours après, il retourna à Soissons, emmenant avec lui le roi Mérovée.

Tandis qu'ils étaient encore à Rouen, il s'assembla quelques gens de la Champagne qui attaquèrent la ville de Soissons, et qui, en ayant chassé la reine Frédégonde et Clovis, fils de Chilpéric, voulaient se rendre maîtres de la ville. Le roi Chilpéric l'ayant appris, y marcha avec une armée ; et leur envoya des messagers pour les avertir de ne pas l'offenser, de peur qu'il n'en résultât la perte des deux armées ; mais eux, dédaignant ce conseil, se préparèrent au combat. La bataille se livra, et le parti de Chilpéric fut vainqueur ; il mit en fuite ses ennemis, coucha sur le champ de bataille beaucoup de leurs forts et vaillants hommes, et ayant mis le reste en fuite, il entra dans Soissons. Après cela, le roi commença d'entrer en soupçon contre son fils Mérovée, à cause de son mariage avec Brunehault, disant que sa méchanceté avait été la cause de ce combat. Il lui ôta donc ses armes, et lui donna des gardes[224] auxquels il enjoignit de veiller sur lui, songeant en lui-même à ce qu'il

en ordonnerait ensuite. Godin qui à la mort de Sigebert avait passé à Chilpéric, et que celui-ci avait enrichi de beaucoup de bienfaits, était celui qui avait soulevé cette guerre ; mais vaincu sur le champ de bataille, il fut le premier à s'enfuir. Le roi lui ôta les domaines qu'il lui avait donnés de son fisc, dans le territoire de Soissons, et les transféra à la basilique de saint Médard. Godin mourut peu de temps après, de mort subite. Sa femme épousa Rauchingue, homme rempli de toute sorte de vanité, gonflé d'orgueil et d'une insolente fierté ; il se conduisait envers ceux qui lui étaient soumis de telle sorte qu'on n'apercevait pas en lui la moindre humanité ; mais cruel envers les siens, au-delà de ce qui est ordinaire à la méchanceté et à la folie humaines, il commettait à leur égard des actions détestables. Lorsqu'un serviteur tenait devant lui, comme il est d'usage, pendant son repas, un flambeau de cire allumé, il lui faisait découvrir les jambes, et le forçait d'appuyer le flambeau jusqu'à ce qu'il s'éteignît ; puis le faisant rallumer il recommençait aussi longtemps qu'il le fallait pour que le serviteur se brûlât entièrement les jambes. Si celui-ci criant ou s'efforçait de s'enfuir, on le menaçait d'une épée nue, et s'il arrivait qu'il se mît à pleurer, cela augmentait les transports de joie de son maître. On raconte que, dans ce temps, deux de ses serviteurs, un homme et une jeune fille prirent, comme il arrive souvent, de l'amour l'un pour l'autre, et après que cette affection eut duré l'espace de plus de deux ans, ils se réfugièrent ensemble dans l'église ; Rauchingue, l'ayant appris, alla trouver le prêtre du lieu, le priant de lui rendre sur-le-champ ses domestiques, moyennant promesse de ne les pas châtier. Alors le prêtre lui dit : Tu sais quel respect on doit rendre à l'église de Dieu ; tu ne peux reprendre ceux-ci sans leur avoir juré ta foi que tu les uniras pour toujours, et sans avoir promis en même temps de les exempter de toute punition corporelle. Il demeura quelque temps en suspens sans rien dire, puis se tournant vers le prêtre, il mit les mains sur l'autel, et prêta serment en disant : Je ne les séparerai jamais, mais plutôt aurai soin qu'ils demeurent unis. Ce qui s'est passé m'a été désagréable, parce que cela s'est fait sans mon consentement ; cependant je m'en accommode volontiers, puisque lui n'a pas pris pour femme la servante d'un autre, et qu'elle n'a pas choisi un serviteur étranger. Le prêtre crut de bonne foi la promesse de cet homme rusé, et lui rendit ses serviteurs, après qu'il eut donné la garantie exigée ; il les reçut de lui, et l'ayant remercié, s'en retourna à sa maison. Aussitôt il fit couper un arbre, en fit abattre la tête, et ayant fait fendre le tronc avec un coin, ordonna de le creuser, ensuite fit ouvrir en terre une fosse de la profondeur de trois ou quatre pieds, et donna ordre d'y déposer ce tronc creusé ; puis y arrangeant la jeune fille en manière de morte, fit jeter dessus le serviteur, les fit couvrir d'une planche, remplit la fosse de terre, et les ensevelit ainsi vivants, disant : Comme je ne veux pas manquer à mon serment, ils ne seront jamais séparés. Le prêtre, averti de la chose, accourut en toute hâte, et reprochant à cet homme son action, obtint à grand'peine qu'il fît découvrir la fosse ; on en retira le serviteur vivant, mais on trouva la jeune fille suffoquée. Rauchingue était d'une grande perversité dans les actions de cette sorte, ne se montrant en rien

aussi habile que dans les tromperies et les dérisions, et dans toutes les choses mauvaises, en sorte qu'il mourut comme il le méritait, car sa mort fut semblable aux plaisirs de sa vie, ainsi que nous le dirons par la suite [Livre IX].

Siggo, référendaire[225], qui avait été chargé du sceau du roi Sigebert, et avait passé au roi Chilpéric pour en obtenir l'emploi qu'il avait eu chez son frère, quitta de nouveau Chilpéric, et passa au roi Childebert, fils de Sigebert. Ansoald obtint les biens qu'il avait dans le Soissonnais. Beaucoup de ceux qui avaient passé du royaume de Sigebert dans celui de Chilpéric le quittèrent de même. La femme de Siggo mourut peu de temps après, mais il en prit une autre.

En ces jours-là Roccolène, envoyé par Chilpéric, vint à Tours plein de jactance, et, plaçant son camp de l'autre côté de la Loire, nous fit dire par des messagers de faire sortir de la sainte basilique Gontran [Guntchramn], accusé de la mort de Théodebert[226], menaçant, si nous ne le faisions pas, de brûler la ville et tous ses faubourgs. Ayant entendu son message, nous députâmes vers lui, répondant que ce qu'il nous demandait ne s'était pas fait dans les temps anciens, et qu'on ne pouvait en aucune manière permettre la violation de la sainte basilique ; que s'il exécutait ce qu'il avait dit, cela ne lui tournerait pas à bien non plus qu'au roi qui avait donné cet ordre, et qu'il devait redouter davantage la puissance du saint évêque, dont les mérites avaient opéré la veille la guérison d'un paralytique. Mais lui, sans aucune crainte, s'étant établi dans la maison épiscopale d'outre-Loire, disjoignit les planches de cette maison attachées avec des clous, et les gens du flans qui étaient venus avec lui en emportèrent même les clous dans des sacs de cuir ; ils abattirent les blés et ravagèrent tout. Mais tandis que Roccolène se conduisait ainsi, frappé de Dieu, il fut attaqué de la jaunisse. Cependant il renvoya de nouveau des ordres violents, disant : Si vous ne chassez pas aujourd'hui le duc Gontran de votre basilique, j'écraserai tellement tout ce qu'il y a de verdoyant autour de la ville, que la terre pourra être labourée par-dessus. Le saint jour de l'Épiphanie arriva , et il commença à être tourmenté de plus en plus. Alors, par le conseil des siens, il passa le fleuve et vint à la ville. Ensuite, lorsque les prêtres allèrent, en chantant les psaumes, de la cathédrale à la sainte basilique, il suivit la croix monté sur son cheval ; mais lorsqu'il entra dans la sainte basilique, ses menaces et sa fureur tombèrent, et, sorti de l'église, il ne put ce jour-là prendre aucune nourriture ; sa respiration était devenue très difficile, et il se rendit à Poitiers. C'étaient alors les saints jours de carême ; il mangea une grande quantité de lapereaux ; et, comme il avait prépara des actes[227] pour tourmenter ou rançonner dans les premiers jours de mars les citoyens de Poitiers, il rendit l'âme le lendemain ; et ainsi se calmèrent son orgueil et sa superbe.

En ce temps Félix[228], évêque de Nantes, m'écrivit des lettres pleines d'injures, me mandant aussi que mon frère avait été tué parce que, par convoitise de l'épiscopat, il

avait fait périr l'évêque ; mais, tandis qu'il écrivait ces choses, lui-même convoitait un domaine de mon église, et, comme je ne voulus pas le lui donner, plein de fureur il vomit, comme je l'ai dit, mille injures contre moi. Je lui répondis enfin un jour : Rappelez-vous ce que dit le prophète [Isaïe, 5, 8] : Malheur à vous qui joignez maisons à maisons, et qui ajoutez terres à terres, jusqu'à ce qu'enfin le bien vous manque. Serez-vous donc les seuls qui habiterez sur la terre ? Oh ! si tu étais évêque de Marseille, les vaisseaux n'y apporteraient jamais ni huile, ni aucune autre épice, mais seulement du papier, pour te donner plus de moyens de diffamer les gens de bien par tes écritures ; mais la disette de papier a mis un terme à ta loquacité. » Il était d'un orgueil et d'une cupidité infinie ; mais, pour ne pas lui ressembler, je passerai sur ces choses, et expliquerai de quelle manière mon frère avait quitté la lumière du jour, et avec quelle promptitude la vengeance de Dieu atteignit ceux qui l'avaient frappé. Le bienheureux Tétrique [Tetricus], évêque de la cathédrale de Langres, étant devenu vieux, chassa le diacre Lampade qui avait été son homme de confiance, et mon frère, désirant venir au secours des pauvres que Lampade avait injustement dépouillés, contribua à lui faire donner cette humiliation, et encourut par-là sa haine. Cependant le bienheureux Tétrique fut frappé d'apoplexie , et les remèdes de la médecine ne pouvant rien pour lui, son clergé troublé et angoissé, autant qu'il était possible, de se trouver sans pasteur, demanda qu'on lui envoyât Munderic. Le roi l'ayant accordé et tonsuré, il fut sacré évêque, à cette condition que, pendant la vie du bienheureux Tétrique, il gouvernerait, en qualité d'archiprêtre, le château de Tonnerre, y ferait sa résidence, et qu'après le décès de son prédécesseur, il lui succéderait. Tandis qu'il habitait ce château, il encourut la haine du roi, car on assurait que lorsque le roi Sigebert était venu contre son frère Gontran, il lui avait donné des vivres et fait des présents. Il fut donc tiré du château et mis en exil sur la rive du Rhône , dans une certaine tour étroite et sans toiture, dans laquelle il demeura environ deux ans avec de grandes souffrances. A la demande du saint évêque Nicet, il lui fut permis de venir à Lyon, où il habita pendant deux mois ; mais ne pouvant obtenir du roi d'être rétabli au lieu d'où il avait été chassé, il s'échappa la nuit, se rendit près du roi Sigebert, et institué évêque du canton de l'Arsat[229], ayant sous sa juridiction quinze paroisses qui avaient été d'abord occupées par quelques Goths, et que réclamait maintenant Dalmate, évêque de Rodez. Lorsque Munderic fu parti, les habitants de Langres demandèrent pour évêque Silvestre, mon parent et celui du bienheureux Tétrique, et ils le demandèrent à l'instigation de mon frère. Le bienheureux Tétrique étant sorti de ce monde, Silvestre fut tonsuré et ordonné prêtre, et prit possession de tout ce qui dépendait de cette cathédrale, puis se prépara à partir pour Lyon, pour y recevoir la consécration épiscopale. Mais, attaqué depuis longtemps d'épilepsie, il fut en ce temps saisi de cette maladie ; et plus cruellement privé de ses sens qu'il ne l'avait encore été, fut deux jours sans relâche à pousser des mugissements, et le troisième jour rendit l'esprit. Alors Lampade, qui avait été dépouillé, comme nous l'avons dit, de ses dignités et de ses revenus, se joignit, en

haine du diacre Pierre, mon frère, avec le fils de Silvestre, lui persuadant et affirmant que son père avait péri par les maléfices de celui-ci. Le fils de Silvestre, jeune d'âge et léger d'esprit, s'irrita contre le diacre Pierre et l'accusa en public de ce parricide. Aussitôt que Pierre eut entendu cette accusation, il porta sa cause devant l'évêque saint Nicet, oncle de ma mère[230], et se rendit à Lyon ; là, en présence de l'évêque Syagrius[231], de beaucoup d'autres prêtres et des principaux séculiers, il prêta serment qu'il n'avait jamais eu part à la mort de Silvestre. Mais deux ans après le fils de Silvestre, excité de nouveau par Lampade, poursuivit sur une route le diacre Pierre, et le tua d'un coup de lance ; après quoi celui-ci fut enlevé de ce lieu et porté au château de Dijon, où on l'ensevelit auprès de saint Grégoire, notre bisaïeul. L'homicide ayant pris la fuite, passa vers le roi Chilpéric, et ses biens furent remis au fisc du roi Gontran. Le crime qu'il avait commis le fit errer en différents lieux, ne s'arrêtant et ne demeurant nulle part. Enfin, poussé, je crois, par les cris du sang innocent qui s'élevait contre lui vers la puissance divine, dans un des lieux par où il passait, il tua de son épée un homme qui ne lui avait rien fait. Les parents de celui-ci, pleins de douleur de la mort de leur proche, soulevèrent le peuple, et ayant tiré leurs épées, le coupèrent en morceaux et dispersèrent ses membres de côté et d'autre. Telle fut, par un juste jugement de Dieu, la fin de ce misérable, afin qu'après avoir fait périr un parent innocent, coupable lui-même il ne demeurât pas plus longtemps sur la terre. Cela lui arriva au bout de trois ans.

Après la mort de Silvestre, les habitants de Langres demandant encore un évêque, on leur donna Pappole [Pappolus] qui avait été archidiacre d'Autun. Beaucoup assurent qu'il commit un grand nombre d'iniquités que nous passerons sous silence, pour ne pas nous montrer détracteur de nos frères. Cependant nous n'omettrons pas de raconter quelle fut sa mort. La huitième année de son épiscopat, comme il parcourait les paroisses et les domaines de son église, le bienheureux Tétrique lui apparut une nuit pendant son sommeil avec un visage menaçant, et lui parla ainsi : Pourquoi es-tu ici, Pappole ? pourquoi souilles-tu mon siège et envahis-tu mon église ? Pourquoi disperses-tu les brebis qui m'avaient été confiées ? Va-t-en ; abandonne ce siège, éloigne-toi de ce pays. Et disant ces mots, il poussa vigoureusement contre sa poitrine une verge qu'il tenait à la main. Comme Pappole s'éveillait, cherchant à penser ce que ce pouvait être, une crampe se fixa en ce lieu, lui faisant éprouver une vive douleur. En cette angoisse, il prit horreur de la nourriture et de la boisson, et vit la mort s'approcher de lui ; que dirai-je de plus ? Le troisième jour le sang lui sortit par la bouche et il expira ; on le transporta et on l'ensevelit à Langres. On nomma évêque à sa place l'abbé Mummole [Mummolus] surnommé le beau, que beaucoup ont célébré avec de grandes louanges comme chaste, sobre, modéré , très diligent en toutes les bonnes œuvres, ami de la justice, adonné de toutes ses forces à la charité. Parvenu à l'épiscopat, comme il sut que Lampade avait dérobé une grande quantité des biens de l'église, et que, des dépouilles des pauvres, il avait acquis des champs,

des vignes et des esclaves, il le chassa de sa présence, dénué de tout ; et celui-ci, tombé dans ta plus grande pauvreté, est maintenant obligé de gagner sa nourriture par le travail de ses mains. Mais en voilà assez sur ce point.

Pendant l'année dont nous venons de parler, c'est-à-dire, celle où, après la mort de Sigebert, son fils Childebert commença à régner, il se fit au tombeau du bienheureux Martin beaucoup de prodiges que j'ai écrits dans le livre que j'ai essayé de composer sur ses miracles[232] ; et, bien qu'en un discours sans art, je me crois obligé de rapporter ce que j'ai vu moi-même ou ce qui m'a été raconté par des gens dignes de foi. J'exposerai donc ici seulement les choses arrivées aux hommes de peu de foi qui, après avoir éprouvé la puissance des secours célestes, recoururent cependant encore aux remèdes de la terre. Léonaste [Leonastès], archidiacre de Bourges, avait perdu la lumière par des cataractes qui lui étaient tombées sur les yeux. Après s'être promené de médecin en médecin, sans pouvoir recouvrer la vue, il vint à la basilique de saint Martin, et là il demeura deux ou trois mois gémissant assidûment et priant que la lumière lui fût rendue. Un jour de fête il s'aperçut que sa vue commençait à s'éclairer ; mais revenu à sa maison, il appela un juif qui lui mit des ventouses aux épaules afin de rendre encore plus de lumière à ses yeux ; mais à mesure que le sang coulait, il retombait dans sa cécité. Alors il revint de nouveau au saint temple et y demeura encore un long espace de temps, mais sans pouvoir recouvrer la lumière ; ce qui, je pense, lui fut refusé à cause de son péché, selon ces paroles du Seigneur : Quiconque à déjà, on lui donnera encore, et il sera dans l'abondance ; mais pour celui qui n'a point, on lui ôtera même ce qu'il a [Matthieu, 13, 19]. Et cette autre : Vous voyez que vous êtes guéri, ne péchez plus à l'avenir, de peur qu'il ne vous arrive quelque chose de pire [Jean, 5, 14]. Celui-ci serait demeuré en santé, s'il n'eût pas voulu ajouter les secours d'un Juif à ceux de la puissance divine ; car tels sont les avertissements et les paroles de l'apôtre [II Corinthiens, 6, 14-17] : Ne vous attachez point à un même joug avec les infidèles, car quelle union peut-il y avoir entre la justice et l'iniquité ? Quel commerce entre la lumière et les ténèbres ? Quel accord entre Jésus-Christ et Bélial ? Quelle société entre le fidèle et l'infidèle ? Quel rapport entre le temple de Dieu et les idoles ? Car vous êtes le temple du Dieu vivant …… C'est pourquoi sortez du milieu de ces personnes et séparez-vous d'eux, dit le Seigneur. Que tout chrétien apprenne donc de là, quand il a obtenu les remèdes célestes, à ne pas requérir la science mondaine.

Il convient de rapporter ici qui et quels hommes furent, cette année, appelés à Dieu ; car je regarde comme favorisés et agréables à Dieu ceux qu'il appelle en cette sorte de notre terre en son Paradis. Ainsi sortit du monde le saint prêtre Sénoch, qui faisait sa demeure à Tours. Il était de la nation des Taifales[233] ; et , ayant pris à Tours les ordres ecclésiastiques, il se retira dans une cellule qu'il se fit entre de vieux murs, rassembla des moines, et répara l'oratoire ruiné depuis longtemps ; il fit éprouver à un grand nombre de malades la vertu de ses miracles, que nous avons

écrits dans le livre de sa vie[234].

En cette année [an 575], décéda le bienheureux Germain, évêque de Paris. Les grands miracles qu'il avait opérés dans sa vie mortelle furent confirmés par celui qu'il fit à ses obsèques. Des prisonniers l'ayant invoqué à grands cris, son corps aussitôt s'appesantit sur la terre, et lorsqu'ils eurent été déliés, il se laissa enlever sans peine. Ceux qui avaient été ainsi délivrés suivirent ses funérailles, et arrivèrent libres à la basilique[235], dans laquelle on l'ensevelit ; et avec l'aide de Dieu, ceux qui avaient la foi obtinrent à son tombeau une grande quantité de miracles ; en sorte que ce qu'on y demandait avec justice y était aussitôt accordé. Celui qui voudra s'enquérir avec soin et exactitude des miracles opérés par son corps, les trouvera tous dans sa vie, composée par le prêtre Fortunat.

Cette même année, mourut encore le reclus Caluppa : il avait été religieux dès son enfance. Étant entré au monastère de Mélite[236], dans le territoire d'Auvergne, il se fit remarquer des frères par une grande humilité, comme nous l'avons écrit dans le livre de sa vie [Vie des Pères, c. II].

Il y eut aussi dans le territoire de Langres un reclus nomme Patrocle, élevé aux honneurs de la prêtrise, homme d'une admirable sainteté et piété, et d'une grande abstinence, souvent tourmenté de diverses incommodités que lui causait le jeûne : il ne buvait, ni vin ni bière, ni rien de ce qui peut enivrer, mais seulement de l'eau un peu adoucie de miel. Il n'usait d'aucune espèce de ragoût, mais se nourrissait de pain trempé dans l'eau, et parsemé de sel. Jamais ses yeux ne s'appesantirent par le sommeil[237] : il était assidu à l'oraison, et lorsqu'il l'interrompait quelque peu, lisait ou écrivait. Il guérissait souvent par ses prières des fiévreux tourmentés de pustules ou d'autres maladies. Il se manifesta par beaucoup d'autres miracles qu'il serait trop long de raconter en détail. Il portait toujours un cilice à nu sur son corps. A quatre-vingts ans, il quitta ce monde, et alla trouver le Christ. Nous avons écrit un livre de sa vie [Vie des Pères, c. IX].

Et comme notre Dieu a toujours daigné glorifier ses prêtres, j'exposerai ici ce qui arriva cette année aux Juifs [V. Fortunat, V, 5] en Auvergne. Le bienheureux évêque Avitus les avait exhortés plusieurs fois à écarter le voile de la loi mosaïque, afin que, comprenant les saintes Écritures selon l'Esprit, ils pussent, d'un cœur pur, y contempler le Christ, fils du Dieu vivant, et promis par l'autorité d'un roi [David] et des prophètes. Néanmoins ils conservaient dans leurs âmes, je ne dirai pas le voile dont Moïse avait caché sa face, mais un véritable mur qui les séparait de la vérité. L'évêque, ne cessant de prier pour que, convertis au Seigneur, ils déchirassent ce voile dont se couvrent à leurs yeux les Écritures, un d'eux, au saint jour de Pâques, lui demanda d'être baptisé ; et lorsqu'il eut été régénéré en Dieu par le sacrement du baptême, il se joignit, vêtu de blanc, à la procession des autres catéchumènes.

Comme le peuple entrait par la porte de la ville, un des Juifs, poussé du diable, versa une huile puante sur la tête de celui qui s'était converti. Le peuple, saisi d'horreur à cette action, voulut le poursuivre à coups de lierres, ce que l'évêque ne permit pas. Mais, au jour bienheureux où le Seigneur est remonté glorieux au ciel, après avoir racheté les hommes, comme l'évêque se rendait, en chantant les psaumes, de la cathédrale à la basilique, la multitude dont il était suivi se précipita sur la synagogue des Juifs, la détruisit de fond en comble, en sorte qu'elle fut rasée. Un autre jour, l'évêque envoya aux Juifs des gens qui leur dirent : Je ne vous contrains pas par la force à confesser le fils de Dieu ; je vous prêche seulement, et fais passer dans vos coeurs le sel de la science ; car je suis le pasteur chargé de conduire les brebis du Seigneur ; cet votre véritable pasteur, qui est mort pour nous, a dit : J'ai encore d'autres brebis qui ne sont pris de cette bergerie, il faut aussi que je les amène ; elles écouterons ma voix, et il n'y aura qu'un troupeau et qu'un pasteur. Ainsi donc, si vous voulez croire comme moi, soyez un seul troupeau, dont je serai le pasteur ; sinon éloignez-vous de ce lieu. Ils demeurèrent quelques jours troublés et en suspens ; enfin, le troisième jour, par l'effet, à ce que je crois, des prières de l'évêque, ils se réunirent, et lui firent dire : Nous croyons en Jésus, fils du Dieu vivant, qui nous a été promis par la voix des prophètes, et nous vous demandons de nous laver par le baptême, afin que nous ne demeurions pas dans notre péché. Le pontife, réjoui de cette annonce, se rendit, le matin de la sainte Pentecôte, après les Vigiles, au baptistaire situé hors des murs de la ville. Là, toute la multitude, prosternée devant lui, implora le baptême, et lui, pleurant de joie, les lava tous dans l'eau sainte, les oignit du saint chrême, et les réunit dans le sein de la mère Église. Les cierges brillaient, les lampes brillaient, l'éclat de ce blanc troupeau se répandait sur toute la cité. La joie de la ville ne fut pas moindre que celle de Jérusalem, lorsqu'il lui fut permis devoir autrefois l'Esprit saint descendre sur les apôtres. On en baptisa plus de cinq cents : ceux qui ne voulurent pas recevoir le baptême quittèrent la ville, et se rendirent à Marseille[238].

Après cela, mourut Brachius [Brachion], abbé du monastère de Menat [Puy de Dôme, arr. Riom]. Il était Thuringien de naissance, et avait été, comme nous l'avons écrit ailleurs [Vie des Pères, c. XII], chasseur au service de Sigewald.

Pour revenir à notre propos, Chilpéric envoya à Tours son fils Clovis, qui, ayant rassemblé fine armée entre Tours et Angers, passa jusqu'à Saintes, et s'en empara ; mais Mummole, patrice du roi Gontran, avança jusqu'à Limoges avec une grande armée , et livra bataille à Didier [Desiderius], chef de celle du roi Chilpéric. Il perdit dans ce combat cinq mille hommes ; mais Didier en perdit vingt-quatre mille, et s'échappa avec peine par la fuite. Le patrice Mummole revint par l'Auvergne, que son armée ravagea en divers lieux, et il arriva ainsi en Bourgogne.

Ensuite Mérovée , que son pure faisait garder, fut tonsuré, et, changeant son

vêtement pour celui des ecclésiastiques, fut ordonné prêtre et conduit à un monastère du pays du Mans appelé Saint-Calais [Anisole], pour y être instruit dans les devoirs sacerdotaux. Gontran Boson qui, comme nous l'avons dit, vivait alors dans la basilique de Saint-Martin, ayant appris cette nouvelle, envoya à Mérovée le sous-diacre Riculphe [Reinif] pour lui conseiller secrètement de se réfugier aussi à la basilique de Saint-Martin ; et comme Mérovée était en route pour Saint-Calais Gaïlen [Gaïlenus], un de ses serviteurs, vint à sa rencontre. Ceux qui le conduisaient n'étant pas en force, Gaïlen le délivra dans la route ; et Mérovée s'étant couvert la tête et ayant revêtu des habits séculiers, se rendit à l'église de Saint-Martin. Nous célébrions la messe dans cette sainte basilique lorsque, trouvant la porte ouverte, il y entra. Après la messe, il dit que nous devions lui donner les eulogies[239]. Ragnemode, évêque du siége de Paris, et qui avait succédé à saint Germain, était alors avec nous. Comme nous avions refusé à Mérovée ce qu'il demandait , il commençait crier et à dire que nous n'avions pas le droit de le suspendre de la communion sans avoir demandé l'avis de nos confrères. D'après ces paroles, après avoir discuté canoniquement son affaire, nous nous accordâmes avec celui de nos confrères qui était présent, à lui donner les eulogies. Je craignais d'ailleurs, en suspendant un homme de la communion, de me rendre homicide de beaucoup d'autres, car il menaçait de tuer plusieurs de nos gens s'il n'obtenait pas d'être reçu à notre communion. Cependant cela attira de grands désastres sur le pays de Tours.

En ces jours-là Nicet, mari de ma nièce[240], se rendit pour ses affaires près du roi Chilpéric avec notre diacre qui raconta au roi la fuite de Mérovée. En les voyant, la reine Frédégonde dit : Ce sont des espions qui sont venus pour s'enquérir de ce que fait le roi, afin de savoir ce qu'ils auront à dire à Mérovée. Et aussitôt les ayant fait dépouiller, elle ordonna qu'on les conduisît en exil, d'où ils ne sortirent qu'après sept mois accomplis. Chilpéric nous envoya dire par ses messagers : Chassez cet apostat hors de votre basilique, autrement je livrerai tout le pays aux flammes. Nous lui répondîmes qu'il était impossible de faire dans un temps chrétien ce qui ne s'était pas fait du temps des hérétiques. Alors il fit marcher une armée et la dirigea vers ce pays.

La seconde année du règne de Childebert [en 577], Mérovée, voyant son père arrêté à ce dessein, songea à prendre avec lui le duc Gontran et à aller trouver Brunehault, disant : Ne plaise à Dieu que la basilique de monseigneur Martin soit violée à cause de moi, ou que le pays, à cause de moi, soit réduit en captivité. Et étant entré dans la basilique pendant les Vigiles, il offrit au sépulcre de saint Martin tout ce qu'il avait avec lui, priant ce saint de le secourir et de lui accorder sa protection, afin qu'il pût se mettre en possession du royaume. Le comte Leudaste qui, pour l'amour de Frédégonde[241], lui tendait beaucoup d'embûches, tua plusieurs de ses serviteurs qu'il avait attirés dans le piège tandis qu'ils étaient hors de la basilique, et il cherchait à le tuer lui-même, s'il en pouvait trouver l'occasion

favorable ; mais lui, par le conseil de Gontran et désirant se venger, ordonna qu'on saisît Mariléïphe [Marileif], premier médecin du roi, et qui revenait d'auprès de lui. Il le fit battre cruellement, le dépouilla de son or, de son argent, et de tout ce qu'il avait, et le laissa entièrement nu. Il l'aurait tué si Mariléïphe ne s'était échappé des mains de ceux qui le frappaient, et ne se fût sauvé dans la cathédrale[242]. Après lui avoir redonné des vêtements et obtenu sa vie, nous le renvoyâmes à Poitiers. Mérovée racontait beaucoup de crimes de son père et de sa belle-mère, et bien qu'ils fussent vrais en partie, je ne crois pas qu'il fût agréable à Dieu qu'ils fussent divulgués par un fils. En effet, je le connus bien par la suite ; car un jour que j'avais été invité à sa table, comme nous étions assis l'un prés de l'autre, il me demanda avec instance de lui lire quelque chose pour l'instruction de son âme, et ayant ouvert le livre de Salomon, je pris le premier verset qui me tomba sous les yeux, contenant ces paroles [Proverbes, 30, 17] : Que l'œil de celui qui insulte son père soit arraché par les corbeaux des torrents, et dévoré par les enfants de l'aigle. Il ne le comprit pas, et je regardai ces paroles comme une prédiction du Seigneur à son sujet.

Gontran envoya alors un de ses serviteurs vers une femme qu'il avait connue dès le temps du roi Charibert, et qui avait un esprit de Python, afin qu'elle lui apprit ce qui devait arriver. Il soutenait qu'elle lui avait annoncé d'avance non seulement la nuit, mais le jour et l'heure où devait mourir le roi Charibert ; elle lui fit dire par ses serviteurs : Il arrivera que le roi Chilpéric mourra cette année, et que le roi Mérovée régnera sur tout le royaume à l'exclusion de ses frères. Tu auras pendant cinq ans le commandement de tout le royaume ; mais la sixième année, par la faveur du peuple, tu obtiendras la faveur de l'épiscopat[243] dans une des cités situées sur la Loire, à la droite de son cours, et tu sortiras de ce monde vieux et plein de jours. Lorsque ses serviteurs lui eurent, en arrivant, annoncé cette nouvelle, transporté de vanité comme s'il eût déjà siégé dans la cathédrale de Tours, Gontran vint aussitôt me rapporter ces paroles. A quoi, riant de sa sottise, je lui dis : C'est à Dieu qu'il faut demander ces choses ; il ne faut pas croire ce que promet le diable, car il est menteur et père du mensonge [Jean, 8, 44]. Lui donc s'en étant allé confus, je riais beaucoup de cet homme qui pensait qu'on devait croire de telles choses. Enfin, dans une certaine nuit, comme après avoir célébré Vigile dans la basilique du saint évêque, je dormais couché dans mon lit, je vis un ange volant par les airs, qui, en passant au-dessus de la sainte basilique, dit d'une voix forte : Hélas, hélas, Dieu a frappé Chilpéric et tous ses fils, et il n'en survivra aucun de ceux qui sont sortis de ses reins, pour gouverner à jamais son royaume. Il avait alors de plusieurs femmes quatre fils sans compter deux filles. Lorsque par la suite ces paroles eurent été accomplies, je connus clairement la fausseté de ce qu'avaient prédit les devins. Tandis que Mérovée et Gontran demeuraient dans la basilique de Saint-Martin, la reine Frédégonde envoya vers Gontran Boson qu'elle protégeait en secret à cause de la mort de Théodebert, et lui fit dire : Si tu peux faire sortir Mérovée de la basilique, afin qu'on le tue, je te

ferai un grand présent. Lui, qui croyait que les assassins étaient près de là, dit à Mérovée : Pourquoi restons-nous ici, comme des paresseux et des lâches ? Et d'où vient que semblables à des imbéciles , nous nous cachons autour de cette basilique ? Faisons venir nos chevaux, prenons des faucons, allons à la chasse avec des chiens, et jouissons de la vue des lieux ouverts ; ce qu'il disait par artifice, afin de l'éloigner de la sainte basilique. Gontran avait certainement d'ailleurs de bonnes qualités ; mais toujours prêt au parjure, il ne faisait jamais un serment à l'un de ses amis qu'il ne le violât aussitôt ; ils sortirent donc comme nous l'avons dit de la basilique et se rendirent à Jouay, maison près de la ville. Mais personne ne fit de mal à Mérovée. Et comme Gontran était, comme nous l'avons dit, accusé de la mort de Théodebert, le roi Chilpéric envoya au tombeau de Saint-Martin des messagers avec une lettre écrite à saint Martin , le priant de lui mander, par sa réponse, s'il lui était permis ou non de tirer Gontran de sa basilique. Le diacre Baudégésile, chargé de cette lettre, la mit avec une feuille de papier blanc sur le saint tombeau ; mais, après avoir attendu trois jours sans recevoir aucune réponse, il retourna vers Chilpéric. Celui-ci envoya alors d'autres gens qui exigèrent de Gontran le serment de ne pas quitter la basilique sans le lui faire savoir.

Gontran jura avec empressement, donnant la couverture de l'autel pour gage de sa parole, qu'il ne s'en irait pas sans l'ordre du roi Mérovée, ne croyant pas aux paroles de la pythonisse, mit sur le tombeau du saint trois livres : savoir, le Psautier, les Rois et les Évangiles, et passant toute la nuit, il pria le bienheureux confesseur de lui découvrir ce qui devait arriver, afin que le Seigneur lui indiquât s'il devait régner ou non. Il passa ainsi trois jours dans le jeûne, les veilles et l'oraison ; et revenant de nouveau à la sainte tombe, ouvrit un des livres qui était celui des Rois ; le premier verset de la page sur laquelle il tomba, était celui-ci [I Rois, 9, 9] : Le Seigneur a frappé ces peuples de tous les maux, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu, et qu'ils ont suivi des dieux étrangers, et les ont adorés et servis[244]. Le verset des psaumes [72, 18, 19] qu'il trouva était celui-ci : A cause de leur perfidie, ô Dieu, vous les avez renversés dans le temps même qu'ils s'élevaient. O comment sont-ils tombés dans la dernière désolation ? Ils ont manqué tout d'un coup, et ils ont péri à cause de leur iniquité. Il trouva ceci dans l'Évangile [Matthieu, 26, 2] : Vous savez que la Pâques se fera dans deux jours, et le fils de l'homme sera livré pour être crucifié. Consterné de ces réponses, il pleura très longtemps près du sépulcre du saint évêque ; puis ayant pris avec lui le duc Gontran, il s'en alla avec cinq cents hommes, ou davantage. Ayant donc quitté la sainte basilique, comme ils traversaient le territoire d'Auxerre, Mérovée fut pris par Erpon, l'un des ducs du roi Gontran, et s'étant ensuite échappé, je ne sais comment, d'entre ses mains, il se réfugia dans la basilique de Saint-Germain[245]. Lorsque Gontran l'eut appris, irrité de colère contre Erpon, il le condamna à une amende de sept cents pièces d'or, et lui ôta son emploi, en disant : Mon frère m'a dit que tu avais arrêté son ennemi ; si telle

était ton intention, tu devais d'abord me l'amener ; autrement tu ne devais pas toucher à celui que tu ne voulais pas retenir. Cependant l'armée du roi Chilpéric étant venue jusqu'à Tours, pilla, dévasta et brûla tout le pays, sans épargner ce qui appartenait à saint Martin ; car les soldats, sans aucune crainte ni pensée de Dieu, détruisirent tout ce qu'ils purent atteindre. Mérovée, après avoir demeuré deux mois dans la basilique de Saint-Germain, s'enfuit de nouveau et parvint à rejoindre la reine Brunehault ; mais les Austrasiens[246] ne voulurent pas les recevoir. Son père fit marcher une armée en Champagne, pensant qu'il y était caché ; mais cette armée ne fit pas de mal et ne put trouver Mérovée.

Comme au temps où Alboin avait passé en Italie, Clotaire et Sigebert[247] avaient placé, dans le lieu qu'il quittait, des Suèves et d'autres nations, ceux qui avaient accompagné Alboin, étant revenus du temps de Sigebert, s'élevèrent contre eux, et voulurent les chasser et les faire disparaître du pays ; mais eux leur offrirent la troisième partie des terres, disant : Nous pouvons vivre ensemble, sans nous combattre. Les autres, irrités parce qu'ils avaient auparavant possédé ce pays, ne voulurent aucunement entendre à la paix. Les Suèves leur offrirent alors la moitié des terres, puis les deux tiers, ne gardant pour eux que la troisième partie. Les autres le refusant, les Suèves leur offrirent toutes les terres et tous les troupeaux, pourvu seulement qu'ils renonçassent à combattre ; mais ils n'y consentirent pas, et demandèrent le combat. Avant de le livrer, ils traitèrent entre eux du partage des femmes des Suèves, et de celles qu'aurait chacun après la défaite de leurs ennemis qu'ils regardaient déjà comme morts ; mais la miséricorde de Dieu qui agit selon sa justice les obligea de tourner ailleurs leurs pensées, car le combat ayant été livré, sur vingt-six mille Saxons, vingt mille furent tués, et des Suèves qui étaient six mille quatre cents, quatre-vingt seulement furent abattus, et les autres obtinrent la victoire. Ceux des Saxons qui étaient demeurés après la défaite, jurèrent, avec des imprécations, de ne se couper ni la barbe ni les cheveux jusqu'il ce qu'ils se fussent vengés de leurs ennemis ; mais ayant recommencé le combat, ils éprouvèrent encore une plus grande défaite, et ce fut ainsi que la guerre cessa.

Voici ce qui se passa en Bretagne. Mâlo[248] [Machau] et Bodic, comtes des Bretons, s'étaient mutuellement fait serment que celui des deux qui survivrait défendrait les fils de l'autre comme les siens propres ; Bodic mourut laissant un fils, nommé Théodoric, et Mâlo, oubliant son serment, le chassa de son pays et lui enleva les États de son père. Il demeura longtemps errant et fugitif ; mais enfin, cependant, Dieu eut pitié de lui, et ayant réuni des Bretons, il vint combattre Mâlo, le tua ainsi que son fils Jacob, et rentra en possession de cette partie du pays qu'avait possédé son père. Waroch , fils de Mâlo, conserva l'autre.

Le roi Gontran fit tuer par l'épée deux fils de défunt Magnachaire[249], parce qu'ils proféraient beaucoup d'exécrations et d'imprécations contre la reine Austregilde et

ses enfants, et il confisqua tout ce qu'ils possédaient. Lui-même perdit ses deux fils par une maladie soudaine, dont il fut grandement contristé, parce qu'il demeurait privé d'enfants. Cette année, il y eut du doute sur le jour de Pâques. Dans les Gaules, notre cité et beaucoup d'autres célébrèrent[250] la sainte Pâques le 25 d'avril ; il y en eut qui la solennisèrent avec les Espagnols le 21 mars. On dit cependant que les fontaines qui, par l'ordre spécial de Dieu, se remplissent le jour de Pâques, se remplirent le jour que nous avions choisi pour la célébrer.

Dans le bourg de Chinon, au territoire de Tours, il arriva que, pendant qu'on célébrait la messe, le jour glorieux de la résurrection du Seigneur, l'église trembla, et le peuple, troublé de frayeur, cria tout d'une voix que l'église tombait. Tous en même temps brisèrent les portes, et se sauvèrent par la fuite. Après quoi une grande contagion fit périr beaucoup de ce peuple.

Ensuite le roi Gontran envoya vers son neveu le roi Childebert, lui demandant la paix et désirant de le voir ; alors Childebert vint à lui avec ses grands et ils se réunirent au pont qu'on appelle le pont de pierre. Là, ils se saluèrent mutuellement, et s'embrassèrent, et le roi Gontran dit : Il est arrivé à cause de mes péchés que je suis demeuré sans enfants, je prie donc que mon neveu devienne mon fils. » Et le plaçant sur son siége, il lui remit tout son royaume, disant : Qu'un même bouclier nous protège ! qu'une même lance nous défende ! S'il me vient des fils, je ne le regarderai pas moins comme un d'entre eux, en sorte que vous conserviez entre vous cette amitié que je te promets aujourd'hui en présence de Dieu. Les grands de Childebert promirent la même chose pour lui. Ils mangèrent et burent ensemble, s'honorèrent mutuellement de nobles présents et se séparèrent en paix. Puis ils firent partir des envoyés pour aller trouver le roi Chilpéric afin qu'il leur rendît ce qu'il avait usurpé de leurs royaumes, ou que, s'il s'y refusait, il se préparât à la guerre. Mais lui n'ayant aucun égard à ce message, commença à faire bâtir à Soissons et à Paris des cirques où il donna des spectacles au peuple.

Ces choses arrivées, Chilpéric, ayant ouï dire que Prétextat, évêque de Rouen, agissait contre lui par des présents qu'il répandait parmi le peuple, ordonna et qu'il lui fût amené ; et la chose discutée, il lui trouva des effets que lui avait confiés la reine Brunehault : il les lui prit, et ordonna qu'il fût retenu en exil, jusqu'à ce qu'il eût été entendu par les évêques. Le concile assemblé, on s'y présenta. Les évêques, venus à Paris [au nombre de 45], s'étant réunis dans la basilique de l'apôtre saint Pierre[251], le roi dit : Par quelle raison, ô évêque ! as-tu uni en mariage mon ennemi. Mérovée qui aurait dû agir comme mon fils, avec sa tante, c'est-à-dire, la femme de son oncle ? Ignorais-tu ce que les canons ont ordonné à cet égard ? Et tu es convaincu non seulement de t'être rendu coupable en cela, mais d'avoir travaillé par des présents, de concert avec lui, à me faire assassiner : ainsi tu as rendu le fils ennemi de son père, tu as séduit le peuple par des présents, afin qu'aucun ne me gardât la foi

qu'il m'a promise, et tu as voulu livrer mon royaume entre les mains d'un autre.

A ces paroles, la multitude des Francs frémit de colère, et voulut priser les portes de la basilique pour en tirer l'évêque et le lapider ; mais le roi défendit qu'on en fît rien. L'évêque Prétextat, niant avoir fait ce que le roi avait dit, il vint de faux témoins qui montrèrent quelques joyaux, disant : Tu nous as donné telles et telles choses pour que nous promissions fidélité à Mérovée. Et il répondit à cela : Vous dites la vérité ; je vous ai souvent fait des présents, mais non pas pour que le roi fût chassé de son royaume ; car, lorsque vous veniez m'offrir de très beaux chevaux et d'autres choses, je ne pouvais faire autrement que de vous récompenser de cette manière. Le roi étant retourné à son logis, nous siégions tous ensemble dans la sacristie de la basilique de Saint-Pierre ; et tandis que nous nous entretenions, vint tout à coup Aetius, archidiacre de l'Église de Paris, qui, nous ayant salués, dit : Écoutez-moi, ô prêtres du Seigneur rassemblés en ce lieu ; c'est ici le temps où vous pouvez honorer votre nom, et briller de tous les avantages d'une bonne renommée ; ou bien, en vérité, personne ne vous regardera plus comme les prêtres de Dieu, si vous ne vous conduisez pas judicieusement, et que vous laissiez périr votre frère. Lorsqu'il eut dit ces paroles, aucun des évêques ne lui répondit, car ils craignaient la fureur de la reine, à l'instigation de laquelle se faisait tout cela. Comme ils demeuraient pensifs et le doigt appuyé sur les lèvres, je leur dis : Faites attention, je vous prie, à mes paroles, ô très saints prêtres de Dieu, et vous surtout qui paraissez être plus que les autres dans la familiarité du roi ; portez-lui un conseil pieux et sacerdotal, de peur que, s'irritant contré un ministre du Seigneur, il ne périsse lui-même par la contre de Dieu, et ne perde son royaume et sa gloire. Comme je disais ces paroles, ils demeuraient dans le silence ; et voyant qu'ils continuaient à se taire, j'ajoutai : Souvenez-vous, messeigneurs les évêques, des paroles du prophète qui a dit : Si la sentinelle, voyant venir l'épée , ne sonne point de la trompette , et que l'épée vienne et ôte la vie aux peuples, je redemanderai leur sang à la sentinelle [Ézéchiel, 33, 6]. Ne gardez donc pas le silence, mais prêchez et mettez devant les yeux du roi ses péchés, de peur qu'il ne lui arrive quelque mal, et que vous ne soyez coupables de sa perte. Ignorez-vous ce qui est arrivé de nos temps, lorsque Clodomir prit et envoya en prison Sigismond ? Le prêtre Avitus lui dit : Ne porte pas les mains sur lui, et si tu vas en Bourgogne, tu obtiendras la victoire ; mais lui, rejetant ce que lui avait dit le prêtre, alla et fit tuer Sigismond avec sa femme et ses fils ; il partit ensuite pour la Bourgogne, et, vaincu par une armée, il fut tué. Ne savez-vous pas ce qui est arrivé à l'empereur Maxime , et comment il força le bienheureux Martin, à recevoir à la communion un évêque homicide[252], à quoi celui-ci consentit pour obtenir de ce roi impie la délivrance des gens condamnés à mort ? Poursuivi par le jugement du Roi éternel, Maxime, chassé de l'empire, fut condamné à la mort la plus cruelle. Personne ne répondit rien à ces paroles ; ils étaient tous pensifs et dans la stupeur. Cependant deux flatteurs qui se trouvaient parmi eux, chose douloureuse à

dire en parlant d'évêques, envoyèrent dire au roi qu'il n'avait pas dans cette affaire de plus grand ennemi que moi. Aussitôt il envoya un de ses courtisans en toute hâte pour m'amener devant lui. Lorsque j'arrivai, le roi était auprès d'une cabane faite de ramée ; à sa droite, était l'évêque Bertrand ; à sa gauche, Ragnemode[253] ; devant eux était un banc couvert de pain et de différents mets. Le roi, me voyant, dit : Ô évêque, tu dois dispenser la justice à tous, et voilà que je ne puis obtenir de toi la justice ; mais, je le vois, tu consens à l'iniquité, et en toi s'accomplit le proverbe : le corbeau n'arrache point les yeux du corbeau. Je lui dis : Si quelqu'un de nous, ô roi , voulait s'écarter des sentiers de la justice, il peut être corrigé par toi ; mais si tu y manques, qui te reprendra ? Car nous te parlons, et tu ne nous écoutes que si tu veux ; et si tu ne le veux pas, qui te condamnera, si ce n'est celui qui a déclaré être lui-même la justice ? Alors, irrité contre moi par les flatteurs, il me dit : J'ai trouvé la justice avec tous , et ne puis la trouver avec toi ; mais je sais ce que je ferai, afin que tu sois noté parmi les peuples, et reconnu de tous pour un homme injuste. J'assemblerai le peuple de Tours, et je lui dirai : Élevez la voix contre Grégoire, et criez qu'il est injuste et n'accorde la justice à personne ; et je répondrai à ceux qui crieront ainsi : Moi qui suis roi, je ne puis obtenir de lui la justice ; comment vous autres plus petits l'obtiendriez-vous ? Je lui dis : Tu ne sais pas si je suis injuste. Celui à qui se manifestent les secrets des cœurs connaît ma conscience ; et, quant à ces faussetés que proférera contre moi, dans ses clameurs, le peuple que tu auras poussé par tes insultes, elles ne seront rien du tout, car chacun saura qu'elles viennent de toi ; ce n'est donc pas moi, mais toi plutôt, qui seras noté par tes cris. Tu as les lois et les canons ; il te faut les consulter avec soin, et si tu n'observes pas ce qu'ils t'apprendront, sache que tu es menacé par le jugement de Dieu. Lui, pour m'apaiser, et pensant que je ne devinerais pas qu'il le faisait par artifice, me montra un bouillon placé devant lui, et me dit : Je t'ai fait préparer ce bouillon, dans lequel il n'y a autre chose que de la volaille et quelques pois chiches. Et moi, connaissant qu'il cherchait à me flatter, je dis : Notre nourriture doit être de faire la volonté de Dieu , et non de nous plaire dans les délices, afin que nous ne transgressions en aucune manière ce qu'il a ordonné. Toi qui inculpes la justice des autres, promets d'abord que tu ne laisseras pas de côté la loi et les canons, et alors nous croirons que c'est la justice que tu poursuis. Il étendit sa main droite et jura par le Dieu tout-puissant de ne transgresser en rien ce qu'enseignaient la loi et les canons. Ensuite, après avoir pris du pain et bai du vin, je m'en allai. Cette nuit même, après que nous eûmes chanté les hymnes de la nuit, j'entendis frapper à grands coups à la porte de notre demeure ; j'envoyai un serviteur, et j'appris que c'étaient des messagers de la reine Frédégonde. Ayant été introduits, ils me saluèrent de la part de la reine ; puis ils me prièrent de ne pas persister à lui être contraire dans cette affaire, me promettant deux cents livres d'argent si, me déclarant contre Prétextat, je le faisais condamner, car ils disaient : Nous avons déjà la promesse de tous les évêques ; seulement ne va pas à l'encontre. A quoi je répondis : Quand vous me donneriez mille livres d'or et

d'argent, je ne puis faire autre chose que ce que Dieu ordonne ; je vous promets seulement de m'unir aux autres dans ce qu'ils décideront conformément aux canons. Eux, qui ne comprirent pas le sens de mes paroles, s'en allèrent en me remerciant. Le matin, quelques-uns des évêques vinrent à moi avec un message semblable. Je leur répondis la même chose.

Comme nous nous fûmes rassemblés dans la basilique de Saint-Pierre, le roi y vint le matin et dit : Les canons ordonnent qu'un évêque, convaincu de vol, sera exclu des fonctions épiscopales. Et nous, en réponse, lui ayant demandé quel était l'évêque auquel on imputait le crime de vol, le roi dit : Vous avez vu ces joyaux qu'il nous a dérobés. Or le roi nous avait montré, trois jours auparavant, deux valises remplies d'effets en or et en argent, et de divers joyaux qu'on estimait à plus de trois mille sols d'or, et aussi un sac rempli de pièces d'or, et qui en contenait près de deux mille. Le roi disait que ces choses lui avaient été volées par l'évêque : celui-ci répondit : Vous vous rappelez, je crois, que la reine Brunehault étant arrivée à Rouen, j'allai vers vous, et vous dis qu'elle m'avait confié ses trésors, savoir cinq valises, et que ses serviteurs venaient souvent me demander de les lui rendre, mais que je ne voulais pas le faire sans votre avis. Tu me dis, ô roi : Rejette ces choses, et rends à cette femme ce qui lui appartient, de peur qu'à cause de ces richesses il ne s'élève des inimitiés entre moi et mon neveu Childebert. Étant donc retourné à la ville, je remis aux serviteurs une des valises, car ils n'étaient pas assez forts pour en porter davantage. Ils revinrent demander les autres. Je consultai de nouveau votre Magnificence ; tu m'ordonnas la même chose, disant : Rejette, rejette loin de toi ces trésors, ô évêque ! de peur qu'ils ne fassent naître quelque querelle. J'en rendis donc encore deux ; les deux autres me demeurèrent. Et toi, comment maintenant peux-tu me calomnier et m'accuser de vol, puisque ces choses ne peuvent être regardées comme volées, mais remises en ma garde ? Le roi dit à cela : Si ces valises ont été remises entre tes mains pour les garder, pourquoi en as-tu ouvert une et coupé en partie une frange tissue de fil d'or, que tu as donnée à des hommes pour qu'ils me chassassent de mon royaume ? L'évêque Prétextat répondit : Je t'ai déjà dit que, comme j'avais reçu d'eux des présents, n'ayant point à moi de quoi leur en faire, j'empruntai cela et le leur donnai en retour. Je regardais comme à moi ce qui appartenait à mon fils Mérovée que j'ai tenu sur les fonts baptismaux[254]. Le roi Chilpéric, voyant qu'il ne pouvait l'emporter sur lui par ces calomnies, nous quitta très interdit et troublé par sa conscience ; il appela à lui quelques-uns de ses flatteurs, et leur dit : J'avoue que l'évêque m'a vaincu par ses paroles, et je sais bien que ce qu'il dit est vrai ; que ferai-je donc maintenant pour accomplir contre lui la volonté de la reine ? et il leur dit : Allez le trouver et dites-lui, comme si vous lui donniez de vous-même ce conseil : Tu sais que le roi Chilpéric est bon et facile à toucher, qu'il se laisse promptement fléchir à la miséricorde. Humilie-toi devant lui, et dis avoir fait les choses dont il t'accuse ; alors nous nous prosternerons tous à ses pieds et

obtiendrons qu'il t'accorde ton pardon. Séduit par eux, l'évêque Prétextat promit de faire ce qu'ils lui conseillaient. Le matin arrivé, nous nous rassemblâmes au lieu accoutumé ; le roi y étant venu dit à l'évêque : Si tu as rendu à ces hommes des présents en retour de leurs présents, pourquoi leur as-tu demandé par serment de demeurer fidèles à Mérovée ? L'évêque répondit : Je leur ai demandé d'être ses amis, et j'aurais appelé à son secours non seulement un homme, mais, s'il me l'eût été permis, un ange du ciel, car c'était,comme je l'ai dit plusieurs fois, mon fils spirituel que j'ai tenu au baptême. La discussion s'échauffant, l'évêque Prétextat se prosterna à terre et dit : J'ai péché contre le ciel et contre toi, ô roi très miséricordieux ! je suis un détestable homicide. J'ai voulu te faire périr et élever ton fils sur ton trône. Lorsqu'il eut dit ces paroles, le roi se prosterna aux pieds des évêques, disant : Écoutez, très pieux évêques ! ce coupable a confessé son crime exécrable. Alors nous relevâmes en pleurant le roi, et il ordonna à Prétextat de sortir de l'église. Lui-même se retira dans son logis, et il nous envoya les livres des canons auxquels on en avait ajouté un quatrième renfermant des canons dits apostoliques[255] où se trouvaient ces paroles : L'évêque pris en homicide, adultère ou parjure, doit être dépouillé du sacerdoce. Lorsqu'on les eut lus, Prétextat demeurant saisi de stupeur, l'évêque Bertrand lui dit : Écoute, ô frère et collègue ! comme tu n'as pas la grâce du roi, notre bienveillance ne peut t'être bonne à rien jusqu'à ce que tu aies obtenu que le roi te pardonne. Après cela le roi demanda, ou qu'on lui déchirât sa robe, ou qu'on récitât sur sa tête le 108e psaume qui contient les malédictions contre Judas Iscariote, ou qu'on souscrivit un jugement contre lui pour le priver à jamais de la communion. Je me refusai à toutes ces conditions d'après la promesse du roi qu'il ne serait rien fait contre les canons. Alors Prétextat fut enlevé de devant nos yeux et remis à des gardes, et, ayant essayé de s'enfuir pendant la nuit, il fut grièvement battu et envoyé en exil dans une île sur la mer près de la ville de Coutances.

Le bruit courut ensuite que Mérovée cherchait de nouveau à regagner la basilique de Saint-Martin. Chilpéric ordonna de la garder et d'en fermer toutes les portes. Les gardes laissèrent donc ouverte une seule porte par où un petit nombre de clercs se rendaient à l'office, et ils tinrent les autres fermées, non sans grande incommodité pour le peuple. Tandis que nous étions à Paris, il parut des signes dans le ciel. On vit vers le nord vingt rayons qui, s'élevant de l'orient, allaient se perdre à l'occident ; un de ces rayons, plus long et plus élevé que les autres, monta au haut du ciel et se dissipa soudainement. Les autres qui l'avaient suivi s'évanouirent ; je crois que cela présageait la mort de Mérovée.

Tandis qu'il se cachait dans la Champagne Rémoise, n'osant ouvertement se confier aux Austrasiens, il fut conduit dans le piège par les gens de Térouane qui lui dirent que, s'il voulait venir vers eux, ils abandonneraient son père Chilpéric et se soumettraient à lui. Ayant aussitôt pris avec lui des hommes très courageux, il vint vers eux : eux alors découvrant la fourbe qu'ils avaient préparée, l'enfermèrent dans

une métairie, et, l'ayant entourée de gens armés, envoyèrent des messagers à son père. Celui-ci, apprenant cette nouvelle , se disposa à se rendre sur le lieu. Mais Mérovée, retenu dans cette petite maison, craignant de satisfaire par beaucoup de tourments à la vengeance de ses ennemis, appela à lui Gaïlen, un de ses familiers, et lui dit : Nous n'avons eu jusqu'ici qu'une âme et qu'une volonté ; ne souffre pas, je te prie, que je sois livré entre les mains de mes ennemis, mais, prends une épée et enfonce-la dans mon corps. Celui-ci, sans hésiter, le perça de son couteau. Le roi en arrivant le trouva mort. Il 'y eut des gens qui soutinrent que les paroles de Mérovée, que nous venons de rapporter, avaient été supposées par la reine, et que Mérovée avait été tué secrètement par son ordre. Gaïlen ayant été pris, en lui coupa les mains, les pieds, les oreilles, le dessus des narines, et on le fit périr misérablement. Grindion fut condamné au supplice de la roue. Gucilian, autrefois comte du palais du roi Sigebert, eut la tête tranchée. Beaucoup d'autres, venus avec Mérovée, furent mis à mort de diverses et cruelles manières. On disait que cette trahison avait été particulièrement conduite par l'évêque Ægidius[256] et par Gontran Boson, car la reine Frédégonde portait à Gontran une amitié secrète comme meurtrier de Théodebert ; Ægidius lui était cher depuis longtemps.

Lorsque l'empereur Justin, perdant la raison, fut devenu tout à fait insensé et que l'impératrice Sophie fut demeurée seule à la tête de l'empire, les peuples, comme nous l'avons dit dans un livre précédent [IV], élurent Tibère César [en 574], homme vaillant, habile, sage, aumônier, défenseur des pauvres et des gens de bien. Comme il distribuait aux pauvres beaucoup des trésors amassés par Justin, l'impératrice lui en faisait de fréquents reproches, disant : Tu dissipes en peu de temps avec prodigalité ce que j'ai amassé en un grand nombre d'années. Et il lui disait : Notre fisc ne sera pas appauvri, si les pauvres ont reçu l'aumône et que les captifs aient été rachetés, car c'est là un grand trésor, puisque Dieu a dit : Faites vous des trésors dans le ciel, où ni la rouille ni les vers ne les mangent point, et où il n'y a point de voleurs qui les déterrent et qui les dérobent [Matthieu, 6, 20]. Ainsi donc, de ce que Dieu nous a donna, amassons des trésors dans le ciel, par le moyen des pauvres, afin de mériter que Dieu augmente nos biens sur la terre. Et comme, ainsi que nous l'avons dit, c'était un grand et véritable chrétien, à mesure qu'il distribuait, joyeusement ses richesses aux pauvres, Dieu lui en accordait de plus en plus. Car se promenant dans le palais, il vit, dans le pavé d'une salle, une dalle de marbre dans laquelle était sculptée la croix du Seigneur, et il dit : Seigneur, nous fortifions notre front et notre poitrine du signe de ta croix, et voilà que nous foulons la croix sous nos pieds ! Et aussitôt il ordonna qu'elle fût enlevée ; la dalle de marbre ayant été détachée et déplacée on en trouva une autre portant le même signe ; lorsqu'on vint le lui dire, il ordonna de l'enlever. Celle-ci ôtée, on en trouva une troisième ; il donna ordre de même qu'on l'enlevât, et l'ayant ôtée on trouva un grand trésor de plus de mille pièces d'or. Il prit cet or et le distribua aux pauvres encore plus abondamment qu'il

n'avait coutume de faire, et, à cause de ses bonnes intentions, Dieu ne permit jamais qu'il en manquât. Je ne passerai pas sous silence ce que le Seigneur lui envoya par la suite. Narsès, duc d'Italie, avait dans une certaine ville une grande maison. Étant venu en Italie avec beaucoup de trésors, il arriva à la ville dont je parle, et là fit creuser secrètement dans sa maison une grande citerne dans laquelle il plaça beaucoup de milliers de pièces d'or et d'argent, et, ayant fait tuer ceux qui en étaient instruits, il ne mit dans le secret qu'un vieillard à qui il fit jurer de n'en rien dire. Après la mort de Narsès [en 568], ces trésors demeuraient ensevelis sous la terre. Le vieillard dont j'ai parlé voyant les constantes aumônes de Tibère, alla le trouver en disant : S'il doit m'en revenir quelque profit, je te découvrirai, César, une chose importante. — Dis ce qu'il te faut, répondit celui-ci ; si tu nous apprends quelque chose d'avantageux pour nous, tu y trouveras ton profit. — J'ai, dit le vieillard, les trésors cachés de Narsès, et, parvenu au terme de ma vie , je ne saurais les cacher. Alors Tibère César, fort joyeux, envoya en ces lieux ses serviteurs. Le vieillard les précédait et eux le suivaient étonnés. Parvenus à la citerne, et l'ayant découverte, ils y entrèrent et y trouvèrent tant d'or et d'argent qu'on eut grand'peine à emporter en plusieurs jours tout ce qu'elle contenait. Ce que Tibère retira de là fut encore plus largement distribué aux pauvres.

Il s'éleva une émeute contre les évêques Salone et Sagittaire ; élevés tous les deux par saint Nicet, évêque de Lyon, ils avaient obtenu le diaconat. En ce temps Salone fut fait évêque de la ville d'Embrun, et Sagittaire de la ville de Gap ; mais, parvenus à l'épiscopat et se trouvant livrés à eux-mêmes, ils commencèrent à s'abandonner, avec une fureur insensée, aux dévastations, aux voies de fait, au meurtre, à l'adultère et à divers crimes. En ce temps Victor, évêque de Saint-Paul des Trois-Châteaux [Drome], célébrant la fête de sa naissance, ils envoyèrent une troupe qui tomba sur lui à coups d'épée et de flèches. Ces hommes déchirèrent ses vêtements, blessèrent ses serviteurs, et, emportant les vases et tout l'appareil du festin, laissèrent l'évêque couvert d'outrages. La chose ayant été porté devant le roi Gontran, il ordonna qu'il fût assemblé un synode dans la ville de Lyon ; les évêques réunis au patriarche le bienheureux Nicet, et la cause discutée, ils trouvèrent les deux évêques grandement coupables de ce dont ils étaient accusés, et ordonnèrent que, pour avoir commis de telles choses, ils fussent dépouillés de la dignité épiscopale ; mais ceux-ci, connaissant que le roi leur était favorable, allèrent à lui et l'implorèrent, disant qu'ils avaient été injustement dépouillés, et le priant de leur accorder la permission de s'en aller vers le pape de la ville de Rome. Le roi leur accorda leur demande, et leur donna, par lettres expresses, la permission de se rendre à Rome. Eux, arrivés devant le pape Jean [Jean III, de 559 à 572], exposèrent leur affaire comme s'ils eussent été dépouillés sans aucun motif. Le pape adressa donc au roi des lettres portant injonction de les rétablir dans leurs siéges[257]. Le roi accomplit sans retard cette injonction, après les avoir cependant vivement maltraités

de parole ; mais ce qu'il y a de fâcheux, c'est qu'il n'en résulta aucun amendement. Cependant ils demandèrent la paix à l'évêque Victor, et lui remirent les gens qu'ils avaient fait courir sur lui ; mais lui, se rappelant le précepte du Seigneur, de ne pas rendre à ses ennemis le mal pour le mal, les renvoya libres sans leur avoir fait éprouver aucun mauvais traiteraient. Et, à cause de cela, il fut par la suite privé de la communion, pour avoir épargné en secret les ennemis qu'il avait accusés publiquement, et sans demander l'avis de ses confrères, devant lesquels il les avait accusés. Mais, par la faveur du roi, il fut de nouveau reçu à la communion. Les autres cependant se livraient tous les jours aux plus grands forfaits, et, comme nous l'avons déjà raconté, dans le combat que Mummole soutint contre les Lombards, ils se couvrirent d'armes connue des laïques, et tuèrent beaucoup de Lombards de leur propre main. Ils tournaient aussi leur cruauté contre plusieurs de leurs concitoyens, les faisant frapper de coups de bâton jusqu'à effusion de sang, d'où il arriva que la clameur populaire parvint de nouveau jusqu'au roi, et le roi ordonna qu'on les amenât devant lui. Lorsqu'ils furent venus, il ne voulut pas qu'ils parussent à ses yeux, ordonnant, avant de leur donner audience, qu'on examinât s'ils étaient dignes d'être admis en la présence royale. Mais Sagittaire, vivement irrité, prenant la chose fort à cœur, comme il était vain, léger d'esprit et abondant en paroles déraisonnables, commença à déclamer beaucoup contre le roi, et à dire que ses fils ne pouvaient posséder son royaume, parce que leur mère avait été prise parmi les servantes de Magnachaire pour entrer dans le lit du roi ignorant. Que maintenant, sans s'informer de la naissance des femmes, on appelle enfants du roi ceux qui ont été engendrés par le roi. Le roi l'ayant su, extrêmement irrité, leur enleva leurs chevaux, leurs serviteurs et tout ce qu'ils pouvaient avoir, et ordonna qu'ils fussent enfermés, pour y faire pénitence, en des monastères situés dans des lieux fort éloignés, ne leur laissant à chacun d'eux qu'un seul clerc. Il donna des ordres terribles aux juges du lieu pour qu'ils les fissent garder par des gens armés, et ne souffrissent pas que personne pût les venir visiter. Le roi en ce temps avait encore deux fils dont l'aîné tomba malade ; alors les familiers du roi vinrent à lui et lui dirent : Si le roi daigne écouter favorablement les paroles de ses serviteurs, ils se feront entendre à tes oreilles. Le roi répondit : Dites ce qu'il vous plaît. Et ils dirent : Prends garde que ces évêques n'aient été condamnés à l'exil sans le mériter, tellement que les péchés du roi pèsent sur quelqu'un , et qu'ainsi le fils de notre seigneur vienne à périr. Il dit : Aller au plus vite et relâchez-les, en les conjurant de prier pour nos petits enfants. On alla vers eux, et ils furent mis en liberté. Sortis du monastère, ils se réunirent, et, s'embrassant parce qu'ils ne s'étaient pas vus depuis longtemps, ils retournèrent à leurs cités tellement touchés de componction qu'on les voyait sans relâche chanter des psaumes, célébrer des jeûnes, exercer l'aumône, passer les jours à la lecture des chants de David, et les nuits à chanter des hymnes et méditer des leçons ; mais une telle sainteté ne se soutint pas longtemps sans tache ; ils retournèrent à leurs anciennes pratiques et passaient souvent des nuits à banqueter

et à boire ; tellement que, lorsque dans l'église les clercs célébraient les Matines, ils demandaient à boire et faisaient couler le vin. Il n'était plus question de Dieu ; ils ne songeaient plus à dire leurs heures ; au retour de l'aurore, ils se levaient de table, et, se couvrant de vêtements moelleux, ils s'ensevelissaient dans le sommeil et dormaient jusqu'à la troisième heure du jour ; ils ne se faisaient pas faute de femmes pour se souiller avec elles ; puis, se levant, entraient dans le bain, et de là passaient à la table ; ils s'en levaient le soir et se mettaient alors à souper jusqu'au lever du soleil, comme nous l'avons dit. C'est ainsi qu'ils faisaient tous les jours, jusqu'à ce qu'enfin la colère de Dieu tomba sur eux, comme nous le dirions par la suite [livre VII].

Alors vint de la Bretagne à Tours le Breton Winnoch, homme d'une grande abstinence, qui s'en allait à Jérusalem et portait pour tout vêtement des peaux de brebis dépouillées de leur laine. Comme il nous parut un homme très religieux, pour le retenir plus longtemps, nous l'honorâmes de la dignité de prêtrise.

Ingiltrude avait la pieuse habitude de recueillir l'eau du sépulcre de saint Martin ; cette eau lui manquant, elle pria qu'on portât sur le tombeau du saint un vase rempli de vin ; après qu'il y eut passé la nuit, elle l'envoya prendre en présence du prêtre, et lors qu'on le lui eut apporté, elle dit au prêtre : Ôte de ce vin, verses-y une seule goutte de cette eau bénite dont il me reste un peu ; et lorsqu'il l'eut fait, chose merveilleuse à dire, une seule goutte étant tombée dans le vase à demi plein, il se trouva aussitôt rempli ; on le vida de même deux ou trois fois, et de même une seule goutte le remplit. On ne saurait douter que cela ne fût opéré par les mérites de saint Martin.

Après cela Samson, le plus jeune des fils du roi Chilpéric, pris de la fièvre et de la dysenterie, sortit de la vie de ce monde. Il était né tandis que le roi Chilpéric était à Tournai, assiégé par son frère [livre IV]. Sa mère, saisie de la crainte d'une mort prochaine, le rejeta alors loin d'elle, et voulut le faire perdre ; mais elle ne le put, et le roi l'en ayant réprimandée, elle ordonna qu'il fût baptisé. L'évêque [Chrasmar, évêque de Tournai], l'ayant baptisé, le prit avec lui ; mais il mourut avant d'avoir accompli un lustre. En ces jours-là, sa mère Frédégonde fut brièvement malade , mais elle guérit.

Ensuite, la nuit du troisième jour des ides de novembre, tandis que nous célébrions les Vigiles de saint Martin, il nous apparut un grand prodige : on vit au milieu de la lune briller une étoile flamboyante, et proche de la lune, au-dessus et au-dessous, apparurent d'autres étoiles. On la vit entourée du cercle qui souvent annonce la pluie ; mais nous ignorons ce que signifiaient ces choses. Plusieurs fois durant cette année nous vîntes la lune devenir obscure, et, avant le jour de la naissance du Seigneur, on entendit de grands tonnerres. Il parut aussi autour du soleil

des lueurs semblables à celles qui, comme nous l'avons rapporté, avaient été vues avant la mortalité d'Auvergne [livre IV], et que les paysans appellent des soleils. On dit que la mer s'éleva beaucoup plus que de coutume, et il apparut beaucoup d'autres signes.

Gontran Boson vint à Tours avec un petit nombre d'hommes armés, enleva par force ses filles qu'il avait laissées dans la sainte basilique, et les conduisit à Poitiers qui appartenait au roi Childebert. Le roi Chilpéric se rendit maître de Poitiers. Ses gens mirent en fuite les gens de son neveu, et conduisirent au roi le comte Ennodius. Le roi le condamna à l'exil et ses biens furent portés au fisc. Mais un an après, il recouvra ses biens et la liberté de retourner dans son pays. Gontran Boson ayant laissé ses filles dans la basilique de Saint-Hilaire, alla trouver le roi Childebert.

La troisième année du roi Childebert, qui était la dix-septième du règne de Chilpéric et de Gontran [en 578], Daccon, fils de défunt Dagaric, ayant quitté le roi Chilpéric, errait de côté et d'autre, lorsqu'il fut pris en trahison par le duc Dracolène dit l'avisé. Dracolène lui ayant promis par serment qu'il obtiendrait sa vie du roi, le conduisit à Braine, chargé de liens et le remit au roi Chilpéric ; puis oubliant son serment, il machina avec ce prince de le faire mourir, portant contre lui d'odieuses accusations. Daccon se voyant attaché, et s'apercevant qu'il lui était impossible d'échapper, demanda à un prêtre, à l'insu du roi de lui donner l'absolution, et lorsqu'il l'eut reçue, on le fit mourir[258]. Dracolène étant retourné promptement dans son pays, tandis que Gontran Boson cherchait à enlever ses filles de Poitiers, Dracolène l'apprit et vint à sa rencontre pour l'attaquer. Gontran et les siens se préparèrent au combat, et voulurent se défendre ; cependant Gontran envoya un de ses amis à Dracolène, disant : Va et dis-lui : tu sais que nous avons alliance ensemble ; je te prie d'éloigner toute embûche de ceux qui m'appartiennent ; je ne t'empêche pas d'enlever tant que tu voudras les choses que je possède, mais que seulement, nu s'il le faut, je puisse avec mes filles arriver où j'ai dessein d'aller. Mais l'autre, plein de vanité et d'insolence, dit : Voilà la corde avec laquelle j'ai attaché les autres coupables que j'ai conduits au roi ; elle me servira aujourd'hui à t'attacher et te conduire vaincu. En disant ces mots, pressant son cheval des deux talons, il se précipita rapidement sur Gontran, et lui porta un coup à faux ; le fer de sa lance se sépara du bois, et tomba à terre ; Gontran voyant la mort suspendue sur sa tête, invoqua le nom de Dieu, les grands mérites de saint Martin, et ayant élevé sa lance, en frappa Dracolène dans la mâchoire. Celui-ci demeurait suspendu à moitié tombé de son cheval, lorsqu'un des amis de Gontran l'acheva d'un coup de lance dans le côté. Ceux qui l'accompagnaient furent mis en fuite, et après l'avoir dépouillé, Gontran poursuivit librement sa route avec ses filles. Ensuite son beau-père Sévère fut gravement accusé près du roi par ses fils. Apprenant la chose, il se mit en route pour aller trouver le roi avec de grands présents, mais il fut pris en chemin et dépouillé de tout ; puis envoyé en exil, il y périt d'une mort malheureuse.

Ses deux fils Bursolène et Dodon furent condamnés â mort pour crime de lèse-majesté. L'un fut tué par une troupe armée qu'on avait envoyée contre lui ; l'autre fut pris dans sa fuite, et mourut les pieds et les mains coupés. Leurs biens et ceux de leur père furent confisqués, car ils avaient de grands trésors.

Les habitants de Tours, de Poitiers, de Bayeux, du Mans et d'Angers, marchèrent avec beaucoup d'autres en Bretagne, par ordre du roi Chilpéric, pour attaquer Waroch, fils de Mâlo, et s'arrêtèrent aux bords de la rivière de la Vilaine[259]. Mais lui tombant par ruse pendant la nuit sur les Saxons de Bayeux en tua la plus grande partie. Puis le troisième jour, il fit la paix avec les capitaines du roi Chilpéric, et donnant son fils en otage, s'obligea par serment à demeurer fidèle au roi. Il rendit aussi la ville de Vannes, à condition que le roi lui en accorderait le gouvernement, promettant qu'il paierait tous les ans, sans qu'on fut obligé de les lui demander, les tributs que devait cette ville. Après quoi l'armée s'éloigna de ce lieu. Ensuite le roi Chilpéric ordonna que les pauvres et les serviteurs de l'Église payassent l'amende pour n'avoir pas marché avec l'armée. Ce n'était pourtant pas la coutume qu'ils fussent soumis à aucune fonction publique. Waroch, quelque temps après, oubliant ses promesses et voulant revenir sur ce qu'il avait fait, envoya à Chilpéric Éon [Eunius], évêque de Vannes ; mais le roi irrité de colère, après l'avoir tancé , le condamna à l'exil.

La quatrième année de Childebert, qui était la dix-huitième des rois Gontran et Chilpéric [en 579], un synode se rassembla dans la ville de Châlons, par l'ordre du roi Gontran. On y discuta diverses affaires ; Salone et Sagittaire retombèrent dans leurs anciennes calamités ; on leur reprochait plusieurs crimes ; ils furent accusés non seulement d'adultère, mais encore de meurtre. Cependant les évêques jugeaient qu'ils pourraient les expier par la pénitence ; mais on les accusa de crime de lèse-majesté, et de trahison envers la patrie, ce pourquoi ils furent dépouillés de l'épiscopat, et retenus prisonniers dans la basilique de Saint Marcel[260]. Ils s'en échappèrent par la suite, et allèrent errer en divers lieux. D'autres furent nommés à leurs sièges[261].

Le roi Chilpéric fit faire dans tout son royaume des rôles d'impositions nouvelles et très pesantes, ce qui fut cause que beaucoup quittèrent leurs cités, abandonnèrent leurs propriétés, et se réfugièrent dans d'autres royaumes, aimant mieux se transporter ailleurs, que de demeurer exposés à un pareil danger ; car il avait été ordonné que chaque propriétaire de terre paierait une amphore[262] de vin par demi arpent[263] : on avait imposé, tant sur les autres terres que sur les esclaves, beaucoup d'autres contributions ou prestations qu'il était impossible de supporter. Le peuple du Limousin, se voyant accablé sous de telles charges, se rassembla dans les premiers jours de mars, et voulut tuer Marc, le référendaire chargé de lever ces impositions ; et ils n'y auraient pas manqué, si l'évêque Ferréole [évêque de

Limoges, 575-595] ne l'eût délivré du péril qui le menaçait : la multitude s'empara des rôles et les livra aux flammes. Le roi, extrêmement irrité, envoya des gens de sa maison chargés d'infliger au peuple de grands châtiments. On effraya par des tourments, on punit des gens à mort. On rapporte même que des abbés et des prêtres furent attaches à des poteaux, et livrés à divers tourments sur les calomnies des envoyés du roi, qui les accusaient de s'être mêlés à la sédition où le peuple avait brûlé les registres. On mit ensuite des impositions plus accablantes qu'auparavant.

Les Bretons dévastèrent aussi cruellement le pays de Rennes, brûlant, pillant, emmenant les habitants captifs. Ils vinrent ravageant tout jusqu'au bourg de Saint-Aubin-le-Cormier. L'évêque Éon retiré de son exil, on l'envoya vivre à Angers ; mais on ne lui permit pas de retourner dans la cité de Vannes. Le duc Beppolène fut envoyé contre les Bretons, et ravagea par le fer et le feu le reste de la Bretagne, ce qui excita de plus en plus la fureur des peuples.

Tandis que ces choses se passaient dans les Gaules, Justin, après avoir accompli la dix-huitième année de son règne, termina avec sa vie la folie dans laquelle il était tombé. Dès qu'il eut été enseveli , Tibère César se mit en possession de l'empire qu'il gouvernait déjà depuis longtemps. Mais comme le peuple l'attendait, selon la coutume du pays, au spectacle du cirque, où on lui préparait des embûcllës en faveur de Justinien, neveu de Justin, il se rendit aux saints lieux, et, après y avoir fait sa prière, il appela à lui le pape de la ville, et rentra au palais avec les consuls et le préfet. Là, s'étant revêtu de la pourpre et couronné du diadème, il monta sur le trône impérial et fut reconnu empereur avec d'immenses acclamations. Les gens de la faction qui l'attendait au cirque, apprenant ce qui venait de se passer, se retirèrent pleins de honte, sans avoir pu effectuer leur projet ; car aucun ennemi ne peut rien contre l'homme qui a mis son espérance en Dieu. Justinien étant venu quelques jours après, se jeta aux pieds de l'empereur, lui apportant quinze cents pièces d'or, comme prix de son pardon. Celui-ci, avec ses habitudes ordinaires de bonté, le reçut, et le fit demeurer dans son palais ; mais l'impératrice Sophie, oubliant les promesses qu'elle avait faites à Tibère, essaya de lui tendre des piéges ; et comme il s'était rendu à sa maison des champs, pour y jouir pendant trente jours, selon l'usage des empereurs, des plaisirs de la vendange, Sophie, ayant fait appeler en secret Justinien, voulut l'élever à l'empire. Tibère, l'ayant appris, revint en toute hâte à Constantinople, et ayant fait prendre l'impératrice, la dépouilla de tous ses trésors, ne lui laissant que ses aliments quotidiens : il lui ôta tous ses serviteurs, lui en donna d'autres dont il était sûr, et défendit qu'aucun des anciens put avoir accès auprès d'elle. Après avoir réprimandé Justinien, il lui accorda cependant ensuite une telle affection qu'il lui promit sa fille pour son fils, et demanda en retour pour son fils la fille de Justinien ; mais la chose n'eut pas lieu. Tibère vainquit l'armée des Perses, et revint victorieux avec une masse de butin capable, à ce qu'il paraissait, d'assouvir les désirs de l'homme ; vingt éléphants furent pris et amenés à l'empereur[264].

Les Bretons infestèrent cruellement les environs de Nantes et de Rennes ; ils enlevèrent une immense quantité de butin, ravagèrent les champs, dépouillèrent les vignes de leurs fruits et emmenèrent beaucoup de captifs. L'évêque Félix leur ayant fait parler par des envoyés, ils promirent de s'amender, mais ne voulurent accomplir aucune de leurs promesses.

Une femme à Paris fut accusée ; plusieurs assuraient qu'elle délaissait son mari et s'approchait d'un autre homme ; les parents du mari, allèrent trouver le père et lui dirent : Range ta fille à une meilleure conduite, ou certainement elle mourra, afin que sa honte n'inflige pas de déshonneur à notre race. — Te sais, dit le père, que ma fille se conduit bien et que ce que disent des hommes méchants n'est point véritable ; cependant, pour qu'on ne la calomnie pas de nouveau, je ferai serment de son innocence. Et eux lui dirent : Si elle est innocente, affirme-le par serment sur le tombeau de saint Denis martyr. — Je le ferai, dit le père. Alors au jour fixé, ils se réunirent à la basilique du saint martyr, et le père, les mains levées sur l'autel, jura que sa fille n'était point coupable. Ceux qui étaient du parti du mari soutinrent contre lui qu'il se parjurait ; il s'éleva donc une altercation et les épées furent tirées ; ils se jetèrent les uns sur les autres et se tuèrent jusque élevant l'autel. C'étaient des gens de la plus haute naissance et des premiers auprès du roi Chilpéric. Beaucoup furent frappés de l'épée, et la sainte basilique fut arrosée du sang humain ; les portes furent percées de coups d'épée ou de javelot et des traits impies insultèrent jusques au saint tombeau. On eut grand'peine à apaiser le tumulte, et l'église fut interdite[265] jusqu'à ce que le roi fit instruit de ce qui s'était passé. Les auteurs de cette violence se rendirent devant le prince qui ne les reçut pas en grâce, mais ordonna qu'ils fussent remis à l'évêque du lieu, afin que, s'il les trouvait coupables de ce méfait, il les exclût, comme il le devait, de la communion. Ceux donc qui avaient fait le mal, ayant composé[266] avec Ragnemode qui gouvernait l'Église de Paris, furent reçus à la communion ecclésiastique. Peu de jours après, la femme fut mise eu jugement et finit ses jours dans un lacs.

La cinquième année du roi Childebert [en 580], le pays d'Auvergne fut accablé d'un grand déluge d'eau, tellement que la pluie ne cessa de tomber pendant douze jours, et celui de Limoges fut inondé de telle sorte que beaucoup de gens furent dans l'impossibilité de semer. Les rivières de Loire et de Flavaris, qu'ils appellent l'Allier, ainsi que les autres courants qui viennent s'y jeter, se gonflèrent à ce point qu'elles sortirent des limites qu'elles n'avaient jamais franchies ; ce qui causa la perte de beaucoup de troupeaux, un grand dommage dans l'agriculture, et renversa beaucoup d'édifices. Le Rhône, qui se joint à la Saône, sortit de même de ses rivages, au grand dommage des peuples, et renversa une partie des murs de la ville de Lyon. Mais les pluies ayant cessé, les arbres fleurirent une seconde fois, quoiqu'on fût alors au mois de septembre. A Tours, cette même année, on vit un matin, avant la naissance du jour, un feu qui parcourut le ciel et disparut à l'horizon

oriental, et on entendit dans tout le pays un bruit semblable à celui d'un arbre qui tombe ; mais ce ne pouvait être celui d'un arbre, car if se fit ouïr dans un espace de cinquante milles ou davantage. Cette même année, la ville de Bordeaux fut violemment ébranlée par un tremblement de terre. Les murs de la ville furent en danger de tomber ; tout le peuple, effrayé de la crainte de la mort, crut que, s'il ne prenait la fuite, il allait être englouti avec la ville : en sorte que beaucoup passèrent en d'autres cités. La commotion se fit sentir dans les pays voisins, et atteignit jusqu'en Espagne, mais non pas aussi forte. Cependant des pierres immenses se détachèrent des monts Pyrénées, et écrasèrent des troupeaux et des hommes. La main de Dieu alluma, dans les bourgs du territoire de Bordeaux, un incendie qui, embrasant soudainement les maisons et les champs, dévora toutes les récoltes, sans que le feu eût été suscité en aucune manière, si ce n'est peut-être par la volonté divine. Un cruel incendie ravagea aussi la ville d'Orléans, en telle sorte qu'il ne resta absolument rien aux plus riches ; et si quelqu'un d'eux arrachait aux flammes une partie de ce qu'il possédait, cela lui était enlevé par les voleurs attachés à sa poursuite. Dans le territoire de Chartres, du vrai sang coula du pain rompu à l'autel, et la ville de Bourges fut frappée d'une affreuse grêle.

Ces prodiges furent suivis d'une cruelle contagion. Au moment où les rois en discorde se préparaient encore à la guerre civile, toute la Gaule fut envahie de la dysenterie[267] : ceux qu'elle attaquait étaient saisis d'une forte fièvre, avec des vomissements et de grandes douleurs dans les reins ; leur tête et leur cou étaient appesantis ; ce qu'ils vomissaient était couleur de safran ou même vert. Plusieurs assuraient que c'était un poison secret ; les paysans l'appelaient le feu de Saint-Antoine. Ce qui n'est pas impossible à croire, c'est que lorsqu'on mettait des ventouses aux épaules et aux jambes, et qu'ensuite des cloches s'en étaient élevées et venaient à s'ouvrir, il en sortait un sang corrompu, et beaucoup étaient guéris par ce moyen. Mais plusieurs obtinrent la guérison par des breuvages composés des herbes connues pour remédier aux poisons. Cette maladie, commencée dans le mois d'août, attaqua d'abord les enfants, et les fit périr : nous perdîmes nos doux et chers petits enfants que nous avions caressés dans notre sein, balancés dans nos bras, que nous avions nourris avec le soin le plus attentif, leur donnant leurs aliments de notre propre main. Cependant nous essuyâmes nos larmes, et dîmes avec le bienheureux Job [1, 31] : Le Seigneur m'avait tout donné , le Seigneur m'a tout ôté ; il n'est arrivé que ce qui lui a plu : que le nom du Seigneur soit béni !

En ces jours-là, le roi Chilpéric tomba grièvement malade ; et lorsqu'il commençait à entrer en convalescence, le plus jeune de ses fils, qui n'était pas encore régénéré par l'eau ni le Saint-Esprit, tomba malade à son tour. Le voyant à l'extrémité, on le lava dans les eaux du baptême. Peu de temps après, il se trouva mieux ; mais son frère aîné, nommé Chlodebert, fut pris de la maladie[268]. Sa mère Frédégonde, le voyant en danger de mort, fut saisie de contrition, et dit au roi : Voilà

longtemps que la miséricorde divine supporte nos mauvaises actions ; elle nous a souvent frappés de fièvres et autres maux , et nous ne nous sommes pas amendés. Voilà que nous avons déjà perdu des fils ; voilà que les larmes des pauvres, les gémissements des veuves, les soupirs des orphelins vont causer la mort de ceux-ci, et il ne nous reste plus d'espérance d'amasser pour personne ; nous thésaurisons, et nous ne savons plus pour qui. Voila que nos trésors demeureront dénués de possesseurs, pleins de rapine et de malédiction. Est-ce que nos celliers ne regorgent pas de vin ? Est-ce que le froment ne remplit pas nos greniers ? Nos trésors n'étaient-ils pas combles d'or, d'argent, de pierres précieuses, de colliers et d'autres ornements impériaux ! Et voilà que nous avons perdu ce que nous avions de plus beau. Maintenant, si tu y consens, viens, et brûlons ces injustes registres ; qu'il nous suffise, pour notre fisc, de ce qui suffisait à ton père le roi et Clotaire. Après avoir dit ces paroles, en se frappant la poitrine de ses poings, la reine se fit donner les registres que Marc lui avait apportés des cités qui lui appartenaient. Les ayant jetés dans le feu, elle se tourna vers le roi, et lui dit : Qui t'arrête ? Fais ce que tu me vois faire, afin que si nous perdons nos chers enfants, nous échappions du moins aux peines éternelles. Le roi, touché de repentir, jeta au feu tous les registres de l'impôt, et les ayant brûlés, envoya partout défendre à l'avenir de lever ces impôts. Après cela, le plus jeune de leurs petits enfants mourut accablé d'une grande langueur. Ils le portèrent avec beaucoup de douleur de leur maison de Braine à Paris, et le firent ensevelir dans la basilique de Saint-Denis[269]. On arrangea Chlodebert sur un brancard, et on le conduisit à Soissons, à la basilique de Saint Médard. Ils le présentèrent au saint tombeau, et firent un vœu pour lui ; mais, déjà épuisé et manquant d'haleine, il rendit l'esprit au milieu de la nuit. Ils l'ensevelirent dans la basilique de saint Crépin et saint Crépinien, martyrs. Il y eut un grand gémissement dans tout le peuple : les hommes suivirent ses obsèques en deuil, et les femmes couvertes de vêtements lugubres, comme elles ont coutume de les porter aux funérailles de leurs maris. Après cela, le roi Chilpéric fit de grandes largesses aux églises et aux pauvres.

En ces jours-là, Austréchilde, femme du roi Gontran, succomba sous la maladie ; mais, avant d'exhaler son âme méchante, voyant qu'elle ne pouvait échapper, elle poussa un profond soupir, et voulant avoir des compagnons de sa mort, fit en sorte qu'à ses obsèques on pleurât encore pour d'autres funérailles ; car on raconte que, semblable à Hérode[270], elle fit cette prière au roi : J'avais, lui dit-elle, l'espérance de vivre encore si je n'avais pas péri de la main de mes indignes médecins ; car les médicaments que j'ai reçus d'eux m'ont enlevé la vie par force, et me font perdre la lumière plus tôt que je n'aurais dû : ainsi donc, afin que ma mort ne demeure pas sans vengeance, lorsque j'aurai été enlevée au jour, je vous demande et veut que vous me promettiez avec serment de les faire périr par le glaive ; et si je ne puis vivre plus longtemps, que du moins, après ma mort, ils ne demeurent pas pour s'en

glorifier, mais que leurs amis ressentent une douleur pareille à celle des nôtres. Après ces paroles, elle rendit son âme malheureuse. Lorsque ses obsèques eurent été célébrées selon la coutume, le roi, sous le joug du serment qu'avait exigé de lui sa cruelle épouse, accomplit cet ordre d'iniquité, et ordonna que les deux médecins[271] qui lui avaient donné des soins fussent mis à mort par le glaive ; ce que dans leur sagesse, beaucoup de gens ont pensé qu'il n'avait pu faire sans péché.

Nantin [Nantinus], comte d'Angoulême, mourut épuisé par cette maladie; mais je dois rapporter ici plus en détail ce qu'il avait fait contre les prêtres et contre l'Église. Marachaire, son oncle, avait été longtemps comte de cette ville. Le temps de ses fonctions écoulé, il entra dans l'Église, fut fait clerc et ordonné évêque. Il s'occupa avec activité d'élever et d'arranger des églises et des presbytères ; mais la septième année de son sacerdoce, ses ennemis ayant glissé du poison dans une tête de poisson, il la prit sans se méfier de rien, et mourut cruellement. Mais la miséricorde divine ne souffrit pas longtemps que sa mort demeurât sans vengeance. Fronton, par le conseil duquel avait été commis ce crime, étant immédiatement arrivé à l'épiscopat, mourut dans l'année atteint par le jugement de Dieu. Après sa mort, Héraclius, prêtre à Bordeaux, autrefois envoyé de Childebert l'ancien, fut sacré évêque. Nantin demanda d'être nommé comte dans cette ville pour poursuivre la mort de son oncle ; l'ayant obtenu, il fit subir à l'évêque beaucoup d'injures, et lui disait : Tu retiens près de toi les homicides qui ont fait mourir mon oncle; tu reçois à ta table des prêtres complices de ce crime. L'inimitié s'accroissant entre eux, il commença peu à peu à envahir par violence les domaines que Marachaire avait laissés à l'Église par son testament[272], soutenant que ces biens ne devaient pas revenir à une église dont les clercs avaient fait périr le testateur. Ensuite après avoir mis à mort quelques laïques, il ordonna, de plus, de saisir un prêtre, et l'ayant fait lier, le perça d'un coup de lance ; et comme il vivait encore, il lui fit attacher les mains derrière le dos ; on le suspendit à un poteau, et là il chercha à lui faire avouer s'il avait eu part à cette affaire. Tandis que le prêtre le niait, le sang sortit avec abondance de sa blessure, et il rendit l'esprit.

L'évêque irrité ordonna qu'on interdît au comte les portes de l'église. Les évêques s'étant assemblés dans la ville de Saintes, Nantin demanda que l'évêque lui accordât la paix, promettant de rendre tous les biens de l'église dont il s'était emparé sans en avoir le droit, et de se montrer humble envers les évêques. Héraclius, voulant coder aux injonctions de ses confrères, accorda tout ce qu'il désirait de lui, et, recommandant la cause des prêtres au Dieu tout-puissant, consentit de se réunir au comte par les liens de la charité. Celui-ci, revenu à la ville, dépouilla, abattit et rasa les maisons qu'il avait injustement envahies, disant : Si l'Église reprend ces biens, qu'au moins elle les retrouve dévastés. L'évêque, irrité de nouveau par cette conduite, lui refusa la communion. Pendant que tout cela se passait, le bienheureux pontife, qui avait accompli le cours de sa vie, alla rejoindre

Dieu. Nantin intercéda auprès des autres évêques par des présents et des flatteries, et il en obtint la communion ; mais, peu de mois après, saisi de la maladie dont j'ai parlé, il se sentit brûler par une grande fièvre, et il s'écriait, disant : Hélas ! hélas ! l'évêque Héraclius me brûle, il me tourmente, il m'appelle en jugement ; je connais mon crime, je me rappelle les injustes outrages que j'ai fait éprouver au pontife. J'implore la mort pour ne pas souffrir plus longtemps un pareil tourment. Et, tandis qu'il s'écriait ainsi dans la violence de sa fièvre, la force défaillit à son corps, et il rendit son âme malheureuse, laissant après lui des signes certains que cela lui était arrivé en vengeance du saint évêque, car son cadavre devint si noir qu'on aurait cru qu'il avait été brûlé par des charbons ardents. Que tous donc s'émerveillent, admirent et craignent de faire injure aux évêques ! car Dieu venge ses serviteurs qui espèrent en lui.

En ce temps mourut le bienheureux Martin, évêque de Galice. Le peuple le pleura beaucoup. Il était né en Pannonie, et, passant de là dans l'Orient, pour visiter les lieux saints, il s'était tellement adonné à l'étude des lettres que de son temps aucun ne fut égal à lui. Il vint de là en Galice, où, ayant porté des reliques de saint Martin, il fut sacré évêque. Il accomplit dans le pontificat environ trente années, et, plein de vertus, alla ensuite trouver le Seigneur. C'est lui qui a composé les vers[273] qu'on voit sur la porte méridionale de la basilique de saint Martin.

Il y eut cette année en Espagne une grande persécution des Chrétiens ; plusieurs furent envoyés en exil, privés de leurs biens, épuisés par la faim, enfermés dans les prisons, battus de verges et mis à mort par divers supplices. Ces crimes étaient dirigés surtout par Gonsuinthe [mère de Brunehault], que le roi Leuvigild avait épousée après la mort d'Athanagild. Mais la vengeance divine, sur ceux qui avaient infligé ces humiliations aux serviteurs de Dieu, se manifesta aux yeux de tous les peuples ; car un nuage blanc se répandit sur un des yeux de Gonsuinthe, et priva ses paupières de la lumière qui manquait à son esprit. Le roi Leuvigild avait déjà d'une autre femme[274] deux fils[275], dont l'aîné avait été fiancé à la fille du roi Sigebert, le plus jeune à celle du roi Chilpéric. Ingonde, fille du roi Sigebert, avait été conduite en Espagne avec un grand appareil, et reçue très joyeusement par son aïeule Gonsuinthe. Mais celle-ci ne souffrit pas longtemps qu'elle demeurât dans la religion catholique, et commença, par de douces paroles, à vouloir lui persuader de se faire baptiser dans l'église arienne ; mais elle, s'y refusant avec un mâle courage , commença à dire : Il me suffit d'avoir été lavée une fois du péché originel par un baptême salutaire, et d'avoir confessé la sainte Trinité, égale à un seul Dieu. Je déclare que j'y crois de tout mon coeur, et jamais je ne renoncerai à ma foi. A ces paroles, Gonsuinthe, enflammée d'une colère furieuse, prit la jeune fille par les cheveux, et l'ayant jetée à terre, la foula longtemps sous ses pieds, et, couverte de sang, ordonna qu'elle fût dépouillée et plongée dans la piscine ; mais beaucoup assurent que son esprit ne s'est jamais détaché de notre foi. Leuvigild donna à son

fils et à sa belle-fille une de ses cités pour y régner et y résider. Lorsqu'ils y furent, Ingonde commença à prêcher son mari pour le détacher des erreurs de l'hérésie et l'engager à reconnaître les vérités de la loi catholique : il s'y refusa longtemps ; cependant enfin, touché de ses prédications, il se convertit à la loi catholique, et reçut à la confirmation le nom de Jean. Leuvigild l'ayant appris commença à chercher des moyens de le perdre ; mais lui , instruit de ses desseins, se joignit au parti de l'empereur , et se lia d'amitié avec le préfet impérial qui attaquait alors l'Espagne. Leuvigild lui envoya des messagers pour lui dire : Viens à moi, car il est nécessaire que nous conférions ensemble. Mais lui répondit : Je n'irai point, car tu es irrité contre moi parce que je suis catholique. Le roi, ayant donné au préfet de l'empereur trente mille sous d'or pour qu'il retirât ses secours à son fils, marcha contre lui avec une armée. Herménegild, ayant réclamé l'aide des Grecs, sortit pour aller contre son père, laissant sa femme dans la ville. Leuvigild s'étant avancé contre lui, il fut abandonné de ses auxiliaires, et voyant qu'il ne pouvait vaincre, se réfugia dans une église voisine, disant : Que mon père ne marche pas sur moi, car il n'est pas permis à un père de tuer son fils, à un fils de tuer son père. Leuvigild l'ayant su , lui envoya son frère [Récared], qui lui fît seraient que son père ne le dépouillerait pas de ses dignités, et lui dit : Viens toi-même te prosterner aux pieds de notre père, et il te pardonnera tout. Mais lui demanda que son père vînt lui-même le chercher ; et, quand il fut venu, se prosterna à ses pieds. Le roi le prit et l'embrassa, et, le flattant par de douces paroles, l'emmena dans son camp ; et alors, oubliant son serment, il fit un signe aux siens, qui, l'ayant pris, le dépouillèrent de ses vêtements et le vêtirent d'habits ignobles ; et de retour à Tolède, le roi lui ôta ses serviteurs ; il l'envoya en exil sans autre personne qu'un enfant pour le servir[276].

Chilpéric, après la mort de ses fils, rempli de tristesse, résidait au mois d'octobre avec sa femme dans la forêt de Villers-Cotterêts. Alors, par les insinuations de la reine, il envoya à Braine son fils Clovis, pour qu'il y périt de la maladie, car le mal qui avait tué ses frères régnait là avec fureur. Cependant il n'en reçut aucune incommodité. Le roi se rendit à sa maison de Chelles, dans le territoire de Paris. Peu de jours après, il fit venir à lui Clovis, dont il ne sera point hors de propos de raconter ici la mort. Comme il habitait à Chelles avec son frère, il commença à se vanter avant le temps, et à dire : Voilà que mes frères sont morts et que tout le royaume me demeure. Les Gaules tout entières me sont soumises, et les destinées m'ont accordé l'empire universel. Voilà mes ennemis tombés entre mes mains, et j'en ferai ce qu'il me plaira. Et en même temps il diffamait sa belle-mère, la reine Frédégonde, en paroles inconvenantes. Celle-ci, l'ayant su, fut saisie d'une grande frayeur. Dans les jours suivants, quelqu'un vint et dit à la reine : Tu demeures privée de tes fils, et cela est arrivé par les trames de Clovis ; car, amoureux de la fille d'une de tes servantes, il a employé les maléfices de la mère à faire périr tes fils. Je t'avertis donc de ne pas espérer pour toi un meilleur sort, car ce qui te donnait

l'espoir de régner t'a été enlevé. Alors la reine, pénétrée de crainte, enflammée de colère, aigrie par une perte récente, fit saisir la jeune fille sur qui Clovis avait jeté les yeux, et, l'ayant fait cruellement fustiger, ordonna qu'on lui coupa les cheveux, et les fit suspendre à un pieu devant le logis de Clovis. La mère de la jeune fille fut aussi liée et livrée à de longs tourments, et on la força de déclarer véritables les choses qui avaient été dites. Frédégonde, par ce moyen et d'autres de même nature, persuada Chilpéric et lui demanda vengeance de Clovis. Alors, le roi étant allé à la chasse, ordonna qu'on le fit venir secrètement auprès de lui. Lorsqu'il fut arrivé, les ducs Didier et Bobon[fils de Mummolenus], l'ayant pris par l'ordre du roi, lui lièrent les mains ; on le dépouilla de ses armes et de ses habits, on le couvrit de vêtements vils, et on le conduisit garrotté à la reine ; elle ordonna qu'il fût gardé, espérant l'obliger à lui déclarer la vérité sur les choses qu'on lui avait dites, et savoir à l'instigation de qui il avait agi, et avec qui il était particulièrement lié d'amitié. Il nia tout, mais découvrit beaucoup des amitiés qu'il avait formées.

Trois jours après la reine ordonna qu'on le conduisît lié de l'autre côté de la rivière de Marne, et qu'il fut gardé dans une maison appelée Nogent ; là, il fut frappé d'un couteau, mourut et fut enterré sur le lieu même. Cependant il vint au roi des messagers qui lui dirent qu'il s'était percé lui-même, affirmant que le couteau dont il s'était frappé était encore dans la blessure. Le roi Chilpéric, trompé par ces paroles, ne pleura point celui que, comme je l'ai dit, il avait livré à la mort par l'instigation de la reine. Ses domestiques furent dispersés en divers lieux ; sa mère [Audovère] périt par une mort cruelle. Sa sœur, après que les serviteurs de la reine en eurent abusé, fut envoyée dans un monastère, où elle prit l'habit et demeura. Toutes leurs richesses furent portées à la reine. La femme qui avait parlé contre Clovis fut condamnée à être brûlée. Comme on la conduisait au supplice, la malheureuse commença à réclamer et à déclarer qu'elle avait menti. Mais, ses paroles n'ayant servi de rien, elle fut liée au poteau et brûlée toute vive. Le trésorier de Clovis, tiré de Bourges par Cuppan[277], comte des écuries, fut envoyé à la reine garrotté pour être livré à divers tourments. Mais la reine ordonna qu'il fut délivré de ses liens et exempté du supplice, et, à notre intercession, elle lui rendit la liberté.

Ensuite Élaph, évêque de Châlons[sur Marne], envoyé ambassadeur en Espagne pour les affaires de la reine Brunehault, fut pris d'une forte fièvre, et rendit l'esprit. On rapporta son corps, qui fut enseveli dans son diocèse. L'évêque Éon, envoyé des Bretons, comme nous l'avons déjà dit, n'eut pas la permission de retourner à sa ville épiscopale [Vannes], et fut envoyé par le roi à Angers, pour y être nourri aux dépens du public. Étant venu à Paris, comme il y célébrait la sainte solennité du jour du Seigneur, il tomba à terre en poussant une sorte de hennissement ; le sang lui sortit par la bouche et les narines, et il fut emporté sur les bras. Cependant il guérit. Il était très adonné au vin, et s'enivrait quelquefois d'une manière si hideuse qu'il ne pouvait plus se soutenir sur ses jambes.

Mirus, roi de Galice[278], envoya des messagers au roi Gontran. Comme ils passaient par le territoire de Poitiers, que tenait alors le roi Chilpéric, il eut avis de leur passage, et ordonna qu'on les prît, qu'on les lui amenât et qu'ils fussent gardés à Paris.

En ce temps-là, un loup sortant de la forêt vint dans la ville de Poitiers où il entra par une des portes ; mais les portes ayant été fermées, on vint à bout de lui, et on le tua dans les murs de la ville. Quelques-uns assurèrent qu'on avait vu le ciel ardent ; le fleuve de la Loire grossit plus que l'année précédente ; le torrent du Cher vint s'y réunir[279] ; le vent du midi souffla sur le pays avec tant de violence qu'il renversa les forêts, abattit les maisons, arracha les haies, et fit périr des hommes même enlevés dans un tourbillon qui parcourut en largeur un espace de près de sept arpents. On n'a pu savoir ni estimer jusqu'où s'était prolongé son passage. Les coqs célébrèrent souvent par leurs chants le commencement de la nuit. La lune fut obscurcie, et l'étoile qu'on appelle comète apparut dans le ciel. Il vint ensuite une grande contagion parmi le peuple. Les envoyés des Suèves[280], relâchés au bout d'une année, retournèrent dans leur pays.

Maurille [Maurilion], évêque de la ville de Cahors, était cruellement tourmenté d'une humeur de goutte. Mais aux douleurs qu'élève cette maladie, il en joignait encore de plus grandes, car souvent il appliquait à ses pieds et à ses jambes un fer ardent, pour ajouter aux tourments qu'il soufrait. Comme beaucoup demandaient son épiscopat, il choisit lui-même Ursicin [Usicinus], autrefois, référendaire de la reine Ultrogothe [femme de Childebert] ; et ayant prié qu'il fût consacré avant sa mort, il sortit ensuite de ce monde. Il était très aumônier, très versé dans les saintes Écritures, si bien qu'il récita plusieurs fois de mémoire les diverses générations contenues dans les livres de l'ancien Testament, et que beaucoup retiennent avec peine. Il fut aussi très juste dans ses jugements, défendit les pauvres de son église de l'atteinte des mauvais juges, selon ces paroles de Job [29, 12, 13, 15, 16] : J'avais délivré le pauvre qui criait, et l'orphelin qui n'avait personne pour le secourir ; je remplissais de consolation le cœur de la veuve. J'ai été l'œil de l'aveugle, le pied des boiteux, et le père des pauvres.

Le roi Leuvigild envoya en ambassade vers Chilpéric Agilan , homme sans esprit et nullement habile à lier des raisonnements, mais seulement ennemi obstiné de la loi catholique. En passant par Tours, il commença à nous attaquer sur notre foi, et à combattre les dogmes de l'Église : Ce fut, dit-il, une sentence impie que celle par laquelle les anciens évêques déclarèrent le Fils égal au Père ; car comment, dit-il, pourrait-il être égal à son père celui qui dit : Mon père est plus grand que moi ? [Jean, 14, 28] Il n'est donc pas juste qu'il soit regardé comme semblable à son père, auquel il se dit inférieur, à qui il se plaint de la tristesse de sa mort, à qui au dernier moment il recommande en mourant son esprit, comme ne possédant par lui-même

aucune puissance ; d'où il est clair qu'il est moindre que son père d'âge et de pouvoir. A cela, je lui demandai s'il croyait Jésus-Christ fils de Dieu, s'il avouait qu'il était la science de Dieu, sa lumière, sa vérité, sa vie, sa justice. Il me dit : Je crois que le fils de Dieu est tout cela ; et, moi je lui répondis : Dis-moi donc en quel temps le père a été sans science, en quel temps sans lumière, sans vie, sans vérité, sans justice ; le père ne pouvant être sans ces choses, il en résulte qu'il n'a pu exister sans son fils : ce qui s'adapte très bien au mystère du nom du Seigneur ; car le père ne peut pas être ainsi s'il n'a pas de fils. Quand tu objectes qu'il a dit : mon père est plus grand que moi, sache qu'il a dit ces paroles selon l'humilité de la chair qu'il avait revêtue, afin de te faire connaître que tu n'étais pas racheté par sa puissance, mais par son humilité ; car toi , qui allègues ces paroles, mon père est plus grand que moi, tu dois te souvenir qu'il a dit ailleurs : mon père et moi nous sommes une même chose [Jean, 10, 30] ; et lorsqu'il craint la mort et qu'il recommande à Dieu son esprit, cela doit se rapporter à l'infirmité de la chair, et cela s'est fait afin que, comme on le croit vrai Dieu, on le crût aussi homme véritable. Et lui me dit : On est inférieur à celui dont on accomplit la volonté. Le fils est toujours inférieur à son père, parce qu'il fait la volonté du père, et qu'on ne voit point son père faire sa volonté. A quoi je lui répondis : Comprends que le père existe dans le fils et le fils dans le père en une même divinité, toujours égale. Car, afin que tu saches que le père fait la volonté du fils, s'il reste encore en toi quelque foi évangélique, écoute ce qu'a dit Jésus notre Dieu, lorsqu'il est venu ressusciter Lazare : Mon père, dit-il, je vous rends grâce de ce que vous m'avez exaucé. Pour moi, je savais que vous m'exaucez toujours mais je dis ceci pour le peuple qui m'environne, afin qu'il croie que c'est vous qui n'avez envoyé [Jean, 11, 41-42]. Et lorsqu'il arriva au moment de sa passion, il dit : Mon père, glorifiez-moi donc aussi maintenant en vous-même, de cette gloire que j'ai eue en vous avant que le monde fût [Jean, 17, 5]. Et le père répondit du ciel : Je t'ai déjà, glorifié et je te glorifierai encore [Jean, 12, 28]. Le fils est donc égal au père en dignité, et non pas moindre, puisqu'il n'a en lui rien de moindre. Si tu confesses Dieu, il faut nécessairement que tu le confesses entier, et que rien ne lui manque. Si tu nies qu'il soit entier, tu ne crois pas qu'il soit Dieu ; et lui me dit : C'est du moment qu'il se fut fait homme qu'il commença à être appelé fils de Dieu ; car il fut un temps où il ne l'était pas, et je répondis : Écoute David lorsqu'il dit, parlant au nom du Père : Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour [Ps., 109, 4], et Jean l'évangéliste dit : Au commencement était le verbe, et le verbe était avec Dieu, et le verbe était Dieu [1, 1], et ensuite : Et le verbe a été fait chair, et il a habité parmi nous, et toutes choses ont été faites par lui [1, 14,3]. Mais, aveuglés du poison de votre opinion, vous ne pensez sur Dieu rien qui soit digne de lui ; et il me dit : Ne dites-vous pas aussi que le Saint-Esprit est Dieu, et ne le regardez-vous pas comme égal au père et au fils ? A quoi je répondis: Il n'est en eux trois qu'une seule volonté, une seule puissance, une seule action. Un seul Dieu, un dans la trinité et trine dans l'unité. Ce sont trois personnes, mais un seuil royaume,

une seule majesté, une seule puissance et toute-puissance. Et lui me dit : L'Esprit saint que tu élèves au même rang que le Père et le Fils doit être regardé comme moindre que tous deux, car nous lisons qu'il a été promis par le fils et envoyé par le père, et personne ne promet que ce qu'il a sous sa domination, et personne n'envoie que ce qui lui est inférieur, comme il le dit lui-même dans l'Évangile : Si je ne m'en vais point, le consolateur ne viendra point à vous ; mais si je m'en vais , je vous l'enverrai [Jean, 16, 7], et je répondis à cela : Le fils a bien pu dire avant sa passion que s'il ne retournait pas vainqueur vers son père, et après avoir racheté le monde par son propre sang, afin de préparer dans l'homme une habitation digne de Dieu, le Saint-Esprit qui est Dieu lui-même, ne pourrait descendre dans un sein fanatique, et souillé de la tache du péché originel : car l'esprit saint, dit Salomon, fuit le déguisement [Sagesse, 1,5] ; et toi-même, si tu as quelque espoir de résurrection, ne parle pas contre le Saint-Esprit ; car le Seigneur a dit : Si quelqu'un a parlé contre le Saint-Esprit, il ne lui sera remis ni dans ce siècle ni dans le siècle à venir [Matthieu, 12, 32] ; et lui me dit : C'est celui qui envoie qui est Dieu et non celui qui est envoyé. Sur cela, je lui demandai s'il croyait à la doctrine des apôtres Pierre et Paul, et comme il me répondit, j'y crois , j'ajoutai : Lorsque l'apôtre Pierre reprit Ananie, à cause du mensonge qu'il avait fruit à l'égard de son bien, vois ce qu'il lui dit : Comment Satan a-t-il tenté votre cœur pour vous porter à mentir au Saint-Esprit ? Ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu [Actes, 5, 3-4]. Et Paul, lorsqu'il distingue les degrés de la grâce spirituelle, dit : C'est un seul et même esprit qui opère toutes ces choses, distribuant à chacun les dons qu'il lui plait [I Corin., 12, 11]. Celui qui fait ce qu'il veut n'est en la puissance de personne. Mais comme je le disais tout à l'heure, vous n'avez, pas une pensée droite sur la sainte Trinité, et la mort d'Arius, dont vous suivez l'opinion, montre assez l'impie perversité de sa secte. Alors il me répondit : Ne blasphème pas la loi que tu n'adores point ; mous ne blasphémons pas ce que vous croyez, bien que nous ne le croyions pas, et ne regardons pas à crime d'adorer l'un et l'autre ; car nous disons proverbialement à celui qui passe entre un temple des Gentils et une église de Dieu : ce n'est point une faute de les révérer l'un et l'autre. Apercevant alors sa sottise, je lui dis : A ce que je vois, tu te déclares défenseur des Gentils et partisan des hérétiques ; car en même temps que tu corromps les dogmes de l'Église, tu reconnais qu'on peut adorer les abominations des Païens ; tu ferais bien mieux, lui dis-je, de t'armer de la vérité qu'Abraham reconnut auprès du chêne, Isaac dans un bélier, Jacob sur la pierre, Moïse dans un buisson, qu'Aaron porta figurée sur son rational[281], que David célébra au son du tympanon, que Salomon annonça selon l'esprit, qu'ont chantée tous les patriarches, tous les prophètes, la loi elle-même et les oracles ; que notre confesseur Martin, ici présent, a possédée dans son cœur, manifestée dans ses œuvres ; et alors converti à la foi d'une trinité inséparable, et recevant de nous la communion, ton cœur serait purgé du poison d'une croyance perverse, et tes iniquités seraient effacées. Mais lui, transporté de fureur, et je ne

sais pourquoi, irrité presque jusqu'à la franchise, me dit : Que mon âme se détache des liens de ce corps, avant que j'accepte la communion d'aucun prêtre de votre religion ; et moi : Que Dieu ne permette pas que notre religion et notre foi puissent s'attiédir de telle sorte que nous dispensions les saints mystères aux chiens, et exposions devant de sales pourceaux la sainteté de ces précieuses perles. Alors, terminant la dispute, il se leva et s'en alla. Mais, peu de temps après, de retour en Espagne, se voyant affaibli par la maladie, la nécessité le contraignit de se convertir à notre religion.

En ce même temps, le roi Chilpéric écrivit un petit traité portant qu'on ne devait pas désigner la sainte Trinité en faisant la distinction des personnes, mais seulement là nommer par le nom de Dieu, affirmant qu'il était indigne de Dieu qu'on lui attribuât la qualification de personne, comme à un homme fait de chair, soutenant aussi que le Père était le même que le Fils, et le Saint-Esprit le même que le Père et le Fils. C'est ainsi, disait-il, qu'il s'est montré aux prophètes et aux patriarches , et c'est ainsi que l'a annoncé la loi elle-même. Et lorsqu'il ordonna que cela me fût lu, il me dit : Je veux que toi et les autres docteurs de l'Église le croyiez ainsi. Je lui répondis : Quitte cette erreur, roi très pieux ; il te convient de suivre les doctrines qui nous ont été laissées, après les apôtres, par les autres docteurs de l'Église, qu'ont enseignées Hilaire et Eusèbe, et que toi-même as confirmées à ton baptême. Alors le roi irrité dit : Il m'est évident que dans cette affaire Hilaire et Eusèbe sont mes ennemis déclarés[282]. A quoi je répondis : Il te faut prendre garde de n'offenser ni Dieu ni ses Saints ; car tu sais qu'à les considérer dans leur personne, autre est le Père, autre le Fils, autre est le Saint-Esprit. Ce n'est point le Père qui s'est fait chair non plus que le Saint-Esprit ; c'est le Fils. Celui qui était fils de Dieu, pour racheter les hommes, s'est fait fils aussi d'une Vierge. Ce n'est pas le Père qui a souffert la Passion, ce n'est pas l'Esprit saint, c'est le Fils, afin que celui qui s'était fait chair en ce monde fût offert pour le monde. Ce n'est point corporellement, mais spirituellement, que s'entendent les personnes dont tu parles. Il n'est donc en ces trois personnes qu'une seule gloire, une seule éternité, une seule puissance. » Il me dit en colère : Il faut que je le montre à de plus sages que toi qui seront de mon avis. Et moi je lui dis : Ce ne sera pas un sage, mais un fou, que celui qui voudra adopter ce que tu proposes. Furieux de ces paroles, il ne me dit plus rien. Peu de jours après, vint Sauve [Salvius], évêque d'Albi. Il ordonna qu'on lui lût cet écrit, le priant d'en être d'accord. Sauve, l'ayant entendu, le repoussa à tel point que, s'il eût pu saisir le papier qui contenait ces choses, il l'eût déchiré en morceaux ; en sorte que le roi abandonna son projet. Le roi écrivit aussi des livres de vers à la façon de Sédule[283] ; mais ils n'étaient pas du tout composés selon les règles métriques[284]. Il ajouta aussi plusieurs lettres à notre alphabet, savoir, le ω, des Grecs, le æ, the, uui qu'il figura de la manière que voici : ω, ψ, Z, Δ [285]; il envoya des ordres dans toutes les cités de son royaume pour qu'on enseignât les enfants de cette manière, et pour que les livres

anciennement écrits fussent effacés à la pierre ponce, et réécrits de nouveau.

En ce temps, mourut Agricola, évêque de Châlons, homme sage et d'un esprit poli, de race sénatoriale. Il éleva dans sa cité beaucoup d'édifices, arrangea des maisons, érigea une église qu'il soutint de colonnes, et orna de marbres variés et de peintures en mosaïque. Ce fut un homme d'une grande abstinence, ne faisant jamais d'autre repas que le souper, et il y demeurait si peu de temps qu'il se levait de table avant le coucher du soleil. Il était petit de stature, mais d'une très grande éloquence. Il mourut la quarante-huitième année de son épiscopat, la quatre-vingt-troisième de son âge. Il eut pour successeur Flavius, référendaire du roi Gontran.

Au même temps, sortit aussi de ce monde Dalmate [Dalmatius], évêque de la cité de Rodez, homme éminent en toute sainteté, portant son abstinence et sur la nourriture et sur les désirs de la chair, aumônier, humain pour tous, assidu à l'oraison et aux veillés. Il construisit une église, mais, comme il l'avait souvent fait abattre pour plus de perfection, il la laissa incomplète. Après sa mort, beaucoup de gens, comme de coutume, briguèrent son siége ; mais le prêtre Transobade, autrefois son archidiacre, y avait de grandes prétentions, se fiant à la recommandation de son fils, Gogon, alors gouverneur[286] [convive] du roi. Cependant l'évêque avait fait un testament, dans lequel il indiquait au roi qui il devait choisir après sa mort, le conjurant, au nom des choses les plus terribles, de ne pas mettre dans cette église un étranger, ni un homme adonné à la cupidité, ou enchaîné dans les liens du mariage, mais de lui donner pour successeur un homme libre de toutes ces pensées, et qui, ne s'appliquât qu'aux louanges du Seigneur. Le prêtre Transobade donna en cette ville un festin aux clercs : pendant qu'ils étaient à table, un des prêtres commença à blâmer avec des paroles impudentes l'évêque dont j'ai parlé, et s'emporta à ce point de l'appeler sot et insensé. Comme il disait ces mots, le sommelier s'approcha, lui apportant à boire ; et lui, prenant le vin, comme il l'approchait de ses lèvres, commença à trembler ; il lui échappa de la main, et laissant tomber sa tête sur celui qui était proche de lui , il rendit l'esprit. Porté du festin au tombeau, il fut mis en terre. Après cela, le testament de l'évêque ayant été lu en présence du roi Childebert et de ses grands, Théodose, alors archidiacre de la ville, fut sacré évêque.

Chilpéric ayant appris tout le mal que commettait Leudaste dans l'église de Tours, et celui qu'il faisait à tout le peuple, y envoya Ansovald, qui, venant à l'époque de la fête de Saint-Martin, après avoir consulté le choix du peuple et le nôtre, éleva Eunome [Eunomius] à la place de comte. Leudaste, se voyant donc éloigné, alla vers Chilpéric , et lui dit : Jusqu'à présent, ô roi très pieux, j'ai gardé la ville de Tours, et maintenant que je suis écarté de mes fonctions, prends garde de quelle manière elle sera gardée ; car tu sauras que l'évêque Grégoire a dessein de la livrer au fils de Sigebert. Le roi, l'ayant entendu, lui dit : Point du tout, mais parce qu'on t'a destitué, tu inventes ces choses. Et alors Leudaste lui dit : L'évêque dit

encore bien autre chose de toi ; il dit que ta femme se livre en adultère à l'évêque Bertrand. Alors le roi irrité, le frappant des pieds et des poings, ordonna qu'il fût chargé de fers, et renfermé dans une prison.

Comme ce livre demande à prendre fin, il convient de raconter ici quelques-unes des actions de Leudaste, mais en commençant par faire connaître sa naissance, sa patrie et son caractère. Il naquit dans une île du Poitou, nommée l'Isle de Ré, d'un nommé Léocade [Léocadius], serviteur chargé des vignes du fisc. On le fit venir pour le service royal, et il fut placé dans les cuisines de la reine ; mais, comme il avait, dans sa jeunesse, les yeux chassieux, et que l'âcreté de la fumée leur était contraire, on le fit passer du pilon au pétrin ; mais, quoiqu'il parût se plaire au travail de la pâte fermentée, il prit la fuite et quitta le service. Ramené deux ou trois fois, comme on ne pouvait l'empêcher de s'enfuir, on le condamna à avoir une oreille coupée : alors, comme il n'était aucun crédit capable de cacher le signe d'infamie dont il avait été marqué en son corps, il s'enfuit chez la reine Mircovéfe [Marcovième, fille de serf], que le roi Charibert , épris d'un grand amour pour elle, avait appelée à son lit à la place de sa sœur. Elle le reçut volontiers, et l'éleva aux fonctions de gardien de ses meilleurs chevaux. Tourmenté de vanité et livré à l'orgueil, il brigua la place de comte des écuries[287], et l'ayant obtenue, il méprisa et dédaigna tout le monde, s'enfla de vanité, se livra à la dissolution, s'abandonna à la cupidité, et, favori de sa maîtresse, il s'entremit de côté et d'autre dans ses affaires. Après sa mort, engraissé de butin, il obtint par ses présents, du roi Charibert, d'occuper auprès de lui les mêmes fonctions ; ensuite, en punition des péchés accumulés du peuple, il fut nommé comte de Tours. Là, il s'enorgueillit de sa dignité avec une fierté encore plus insolente, se montra âpre au pillage, hautain dans les disputes, souillé d'adultère, et par son activité à semer la discorde et à porter des accusations calomnieuses, il amassa des trésors considérables. Après la mort de Charibert, cette ville étant tombée dans la part de Sigebert, Leudaste passa à Chilpéric et tout ce qu'il avait amassé injustement lui fut enlevé par les fidèles de Sigebert. Le roi Chilpéric ayant envahi la ville de Tours par les mains de son fils Théodebert, lorsque j'arrivai à Tours, Théodebert me recommanda fortement que les fonctions de comte fussent remises à celui qui les avait possédées autrefois. Il se montrait envers moi humble et soumis, jurant souvent sur le tombeau du saint évêque qu'il ne ferait jamais rien contre les lois de la raison et qu'il me serait fidèle en toutes choses, tant sur ce qui regarderait mes propres affaires que sur les besoins de l'Église, car il craignait, ce qui arriva ensuite, que la ville ne retournât sous la domination du roi Sigebert. Celui-ci étant mort et Chilpéric lui ayant succédé, Leudaste rentra dans les fonctions de comte. Mérovée étant venu à Tours, lui enleva tout ce qu'il possédait. Pendant les deux années où Sigebert avait tenu la ville de Tours, il s'était tenu caché en Bretagne ; mais mis en possession, comme nous l'avons dit, de la place de comte, la tête lui tourna tellement d'insolence qu'il entrait dans la maison épiscopale couvert

de sa cuirasse et de son corselet, ceint d'un carquois, la lance à la main et le casque sur la tête, ne se fiant à personne, parce qu'il était ennemi de tous. S'il siégeait comme juge avec les principaux du pays, soit laïques, soit clercs, et qu'il vît un homme soutenir son droit, aussitôt il entrait en furie, et vomissait des injures contre les citoyens ; il faisait entraîner les prêtres les mains liées, frappait les soldats de verges et commettait tant de cruautés qu'à peine pourrait-on les raconter. Après le départ de Mérovée qui lui avait enlevé son bien, il se porta calomniateur contre nous, soutenant faussement que c'était par notre conseil que Mérovée s'était emparé de ce qu'il possédait. Mais, après nous avoir causé plusieurs dommages, il nous renouvela ses serments et jura par la couverture du sépulcre de saint Martin[288] qu'il ne s'élèverait plus contre nous.

Mais comme il serait trop long de rendre compte par ordre de ses parjures et de ses autres méfaits, venons à raconter la manière dont il voulut me supplanter par d'iniques et odieuses calomnies, et comment la vengeance divine tomba sur lui, afin que ces paroles fussent accomplies : Quiconque veut supplanter sera supplanté [Jérémie, 9, 4], et ces autres, celui qui creuse la fosse tombera dedans [Prov., 26, 27]. Après donc m'avoir fait souffrir beaucoup de choses fâcheuses, après avoir enlevé beaucoup des biens de l'Église, il s'adjoignit le prêtre Riculphe [Riculf], aussi pervers et aussi méchant que lui, et alla jusqu'à ce point de dire que j'avais accusé la reine Frédégonde, affirmant que si on mettait à la torture mon archidiacre Platon, ou Gallien mon ami, ils me convaincraient des paroles qu'on m'imputait. Alors le roi, irrité comme je l'ai dit, après l'avoir frappé des pieds et des poings, ordonna qu'il fût chargé de chaînes et renfermé dans une prison. Il disait que ces choses lui avaient été rapportées par le clerc Riculphe. Ce Riculphe, sous-diacre, léger et inconséquent comme lui, s'était concerté depuis un an sur cette affaire avec Leudaste, cherchant une occasion de m'offenser, et ayant intention, quand il y serait parvenu, de passer du côté de Leudaste.

L'ayant donc trouvée il alla vers Leudaste, et après m'avoir préparé pendant quatre mois toutes sortes de tromperies et de piéges, il revint à moi, de même que Leudaste, et me pria de le recevoir en grâce. Je le fis, je l'avoue, et reçus ouvertement dans ma maison un ennemi caché. Lorsque Leudaste s'en fut allé, Riculphe se jeta à mes pieds disant : Si tu ne me secours promptement, je suis en danger de périr. Voilà qu'à l'instigation de Leudaste, j'ai dit ce que je ne devais pas dire ; envoie-moi donc en d'autres royaumes, car si tu ne le fais pas, je serai pris par les gens du roi, et livré aux derniers supplices. » Je lui dis : Si tu as dit quelque chose qui ne convenait pas, que tes paroles retombent sur ta tête, car je ne te renverrai pas dans un autre royaume, de peur de devenir suspect au roi. Ensuite Leudaste se porta son accusateur, disant que le sous-diacre Riculphe avait entendu les discours dont j'ai parlé. Celui-ci fut donc chargé de liens et Leudaste relâché ; on se contenta de le garder, et il disait que Gallien et l'archidiacre Platon avaient été

présents le jour ou l'évêque avait parlé ainsi. Mais Riculphe le prêtre[289], qui avait déjà reçu de Leudaste la promesse de l'épiscopat, en était tellement enflé qu'il égalait en orgueil Simon le magicien. Il m'avait fait serment trois fois ou plus, sur le tombeau de saint Martin ; et cependant le sixième jour de Pâques, il m'accabla de tant d'injures et d'outrages qu'à grand'peine put-il se retenir de porter les mains sur moi, tant il se confiait dans les piéges qu'il m'avait apprêtés. Le lendemain, c'est-à-dire le samedi de Pâques, Leudaste vint dans la ville de Tours, feignant de s'y rendre pour d'autres affaires, et s'étant saisi de Gallien et de l'archidiacre Platon, il les fit charger de fers et ordonna qu'il fussent conduits à la reine enchaînés et dépouillés de leur vêtement. Lorsque j'appris ces choses, j'étais, triste de cœur, dans la maison épiscopale ; j'entrai plein de trouble dans mon oratoire, j'y pris le livre des psaumes de David afin de trouver en l'ouvrant quelque verset qui m'apportât de la consolation. J'y trouvai ceci [Ps., 77, 58] : Il les mena pleins d'espérance et leur ôta toute crainte, leurs ennemis ayant été couverts par la mer. Cependant Leudaste, ayant commencé à traverser le fleuve sur un pont formé de deux bateaux attachés l'un à l'autre, celui sur lequel se trouvait Leudaste plongea dans la rivière ; s'il ne se fût sauvé en nageant, il courait risque de périr avec ses compagnons. Mais l'autre bateau, attaché à celui-là et sur lequel étaient les prisonniers enchaînés, fut, à l'aide de Dieu, élevé au-dessus. Ils furent conduits au roi toujours enchaînés, et Leudaste les accusa fortement, demandant qu'ils subissent la peine capitale ; mais le roi, après y avoir pensé, les fit délivrer de leurs liens, et les ayant seulement remis à la garde[290] [libre] de ses officiers de justice, ne leur fit aucun mal.

Le duc Bérulphe et le comte Eunome feignirent à Tours que la ville était en danger d'être prise par le roi Gontran, et afin, dirent-ils, qu'il n'arrive rien faute de précautions, il convient de mettre des gardes à la ville. Ils mirent donc, sous ce prétexte, des gardes aux portes, qui sous couleur de défendre la ville, s'assurèrent en effet de moi. Ils m'envoyèrent aussi des gens qui me conseillèrent de prendre secrètement ce qu'il y avait de meilleur dans le trésor de l'église et de m'enfuir en Auvergne, mais je n'y voulus point consentir. Le roi donc ayant mandé les évêques de son royaume, ordonna que cette affaire fût examinée avec soin. Le clerc Riculphe était souvent interrogé en secret, et comme il disait contre moi beaucoup de choses fausses, un certain Modeste, ouvrier en bois, lui dit : Malheureux qui complotes avec tant d'obstination contre ton évêque, il valait bien mieux pour toi te taire, lui demander pardon et obtenir de lui ta grâce. Alors il commença à s'écrier à haute voix et à dire : En voilà un qui me conseille le silence, afin que je ne poursuive pas la découverte de la vérité : voilà un ennemi de la reine, qui ne veut pas qu'on informe contre ceux qui l'ont accusée. On alla sur-le-champ rapporter cela à la reine. Modeste fut saisi, appliqué à la torture, flagellé et remis garrotté dans les mains des gardes. Tandis qu'au milieu de la nuit, il était entre deux gardes, enchaîné et retenu dans les ceps, ses gardiens s'étant endormis, il adressa à Dieu une oraison, le priant

qu'il daignât, dans sa puissance, visiter un malheureux ; et saint Martin, évêque, vint avec saint Médard délier celui qu'on avait enchaîné sans qu'il l'eût mérité. Aussitôt il brisa ses liens, rompit les ceps, et, ayant ouvert la porte, entra dans la basilique de Saint-Médard où nous étions à veiller pendant la nuit.

Les évêques, assemblés à Braine[291], y furent réunis dans une même maison. Le roi étant venu leur donna à tous le salut, et ayant reçu la bénédiction s'assit avec eux ; alors l'évêque Bertrand, évêque de la ville de Bordeaux, impliqué dans l'accusation portée contre la reine, exposa l'affaire et m'interpella, disant que j'avais porté une accusation contre lui et la reine. Je niai en toute vérité avoir dit ces choses, ajoutant que je ne savais point que d'autres les eussent entendues. Le peuple était autour de la maison, faisant un grand bruit et disant : Pourquoi impute-t-on de telles choses à l'évêque de Dieu ? Pourquoi le roi poursuit-il une telle affaire ? Un évêque aurait-il jamais pu dire de telles choses, même d'un esclave ? Hélas, hélas ! Seigneur Dieu, prête secours à ton serviteur. Le roi disait : Cependant l'accusation portée contre ma femme est pour moi un opprobre. Si vous jugez à propos qu'on produise des témoins contre l'évêque, les voilà ici ; mais s'il vous paraît que cela ne doive pas se faire et qu'il faille s'en remettre à la foi de l'évêque, dites, et je me conformerai volontiers à ce que vous ordonnerez. Tous admirèrent la patience et la prudence du roi, et se réunirent à dire : Un inférieur ne peut être cru sur le compte d'un évêque. L'affaire se borna à cela qu'ayant dit des messes sur trois autels, je me purgeai par serment des paroles qu'on m'imputait, et quoique ces choses fussent contraires aux canons[292], elles se firent cependant en considération du roi. Mais je ne dois pas passer ici sous silence que la reine Rigonthe[293], partageant mes douleurs, jeûna avec toute sa maison, jusqu'à ce que je lui eusse fait annoncer par un serviteur que j'avais accompli tout ce qui m'avait été imposé. Ainsi donc les évêques étant retournés vers le roi, lui dirent : Ô roi, toutes les choses ordonnées à l'évêque sont accomplies. Que reste-t-il à faire si ce n'est de te priver de la communion, ainsi que Bertrand accusateur d'un de ses frères ? Et lui répondit : Je n'ai rapporté que ce que j'avais entendu dire. Eux lui ayant demandé qui lui avait dit ces choses, il répondit qu'il les avait apprises de Leudaste. Mais celui-ci, par défaut de sagesse ou de courage, avait déjà pris la fuite. Alors tous les évêques le condamnèrent comme semeur de mensonges, calomniateur de la reine, accusateur d'un évêque, à être exclus de toutes les églises pour s'être soustrait à leur jugement ; et on envoya des lettres aux évêques qui n'avaient pas été présents, pour leur faire fart de cette résolution ; après chacun s'en retourna chez soi.

Leudaste, ayant appris ce qui s'était fait, voulut se réfugier dans la basilique de Saint-Pierre de Paris ; mais instruit de l'édit par lequel le roi défendait qu'il fût reçu de personne dans son royaume, et comme son fils qu'il avait laissé dans sa maison venait de mourir, il se rendit secrètement à Tours, et fit passer à Bourges ce qu'il avait de meilleur. Poursuivi des serviteurs du roi, il s'échappa par la fuite ; sa femme ayant été prise, fut envoyée en exil dans le diocèse de Tournai ; le clerc

Riculphe fut condamné à mort ; j'eus grand'peine à obtenir sa vie, et ne pus l'exempter des tourments. Je ne crois pas qu'aucune chose inanimée, aucun métal eût pu résister à tous les coups que supporta ce pauvre misérable. A la troisième heure on le suspendit à un arbre, les mains liées derrière le dos ; on le détacha à la neuvième, et on l'étendit sur des roues, où il faut frappé à coups de bâton, de verges, de courroies mises en double ; et cela non pas seulement par un ou deux hommes, mais tant qu'il en pouvait approcher de ses misérables membres, tous le frappaient. Tandis qu'il était dans ces tourments, il découvrit la vérité, et déclara publiquement tout le secret de sa fourberie. Il dit qu'on avait accusé la reine afin de la faire chasser du trône, et que Clovis, après avoir tué ses frères[294], pût entrer en possession du royaume de son père, et que Leudaste en eût le gouvernement. Le prêtre Riculphe qui, déjà du temps du bienheureux évêque Euphronius, était ami de Clovis, aurait demandé l'évêché de Tours, et l'archidiaconat avait été promis à Riculphe le clerc.

Revenu à Tours par la grâce de Dieu, nous y trouvâmes l'église mise en grand désordre par Riculphe le prêtre. Tiré sous l'évêque Euphronius de la classe des pauvres[295], il avait été ordonné archidiacre ; de là élevé à la prêtrise, il revint à son naturel[296] : toujours hautain, bouffi d'orgueil, présomptueux. Tandis que j'étais avec le roi, il entra impudemment dans la maison épiscopale, comme s'il eût été déjà évêque ; il fit l'inventaire de l'argenterie de l'église, s'empara de tout le reste, fit des présents aux principaux clercs, leur distribua des vignes, des prés ; aux moindres il donna de sa propre main des coups de bâton, et leur lit souffrir beaucoup de maux, leur disant : Reconnaissez votre maître qui a obtenu la victoire sur ses ennemis, et par son esprit a nettoyé la ville de Tours des natifs de l'Auvergne. Il ne savait pas, ce misérable, qu'excepté cinq, tous les évêques qui avaient occupé le siège de Tours, étaient alliés de parenté à notre famille ; il avait coutume de dire à ses familiers qu'un homme prudent rie peut être trompé que par des parjures. Comme, à mon retour, il continua à me témoigner du mépris et ne vint pas me saluer comme le firent les autres citoyens, mais qu'il menaçait encore plus haut de me tuer, j'ordonnai, d'accord avec le conseil provincial, qu'il fût envoyé dans un monastère. Tandis qu'il y était étroitement renfermé, il survint des gens envoyés par l'évêque Félix qui avait été un des fauteurs du procès dont je viens de parler ; et l'abbé s'étant laissé tromper par des parjures, Riculphe s'enfuit, et alla trouver Félix, qui l'accueillit avec empressement, au lieu qu'il aurait dû l'avoir pour exécrable.

Leudaste, se rendant à Bourges, y emporta avec lui tous les trésors qu'il avait amassés des dépouilles des pauvres, mais peu de temps après, les gens de Bourges, ayant à leur tête le juge du lieu, se précipitèrent dans sa demeure, et lui enlevèrent son or, son argent et tout ce qu'il avait apporté avec lui, ne lui laissant que l'habit qu'il avait sur le corps ; ils l'auraient même tué s'il ne se fût sauvé par la fuite. Mais ayant repris courage, il se mit à la tête de quelques gens de Tours, et tombant à son tour sur ces voleurs, il en tua un, reprit ce qu'ils lui avaient enlevé et revint à Tours.

Le duc Bérulphe l'ayant appris, envoya des serviteurs armés pour se saisir de lui. Voyant qu'il allait être pris, il abandonna ses effets et se réfugia dans la basilique de Saint-Hilaire de Poitiers. Le duc Bérulphe prit ses effets et les envoya au roi, mais Leudaste sortait de la basilique, et faisait des irruptions dans plusieurs maisons, se livrant publiquement au pillage. On le surprit souvent en adultère dans l'enceinte des saints portiques. La reine, irritée de ce qu'il souillait de cette manière la maison sacrée du Seigneur, ordonna qu'il fût chassé de la basilique du saint. Ayant été chassé, il retourna chez ses hôtes de Bourges, les suppliant de le cacher.

J'aurais dû rapporter plus haut ma conversation avec le bienheureux évêque Sauve ; mais puisque je l'avais oublié, ce ne sera pas, je crois, un sacrilège d'en compte après d'autres choses. Après le synode dont j'ai parlé, j'avais déjà dit adieu au roi, et me préparais à m'en retourner chez moi ; mais ne voulant pas m'en aller sans avoir dit adieu à Sauve et l'avoir embrassé, j'allai le chercher, et le trouvai dans la cour de la maison de Braine[297] ; je lui dis que j'allais retourner chez moi, et nous étant éloignés un peu pour causer, il me dit : Ne vois-tu pas au-dessus de ce toit ce que j'y aperçois ? — J'y vois, lui dis je, un second petit bâtiment que le roi a dernièrement fait élever au-dessus ; et lui dit : N'y vois-tu pas autre chose ? — Je n'y vois, lui dis je, rien autre chose. Supposant qu'il parlait ainsi par manière de jeu, j'ajoutai : Si tu vois quelque chose de plus dis-le-moi. Et lui, poussant un profond soupir, me dit : Je vois le glaive de la colère divine tiré et suspendu sur cette maison. Et véritablement les paroles de l'évêque ne furent pas menteuses, car, vingt jours après, moururent, comme nous l'avons dit, les deux fils du roi.

Livre sixième

LA SIXIÈME année de son règne [en 581], le roi Childebert ayant rompu sa paix avec Gontran [Guntchramn], s'allia avec Chilpéric. Gogon[298] mourut peu de temps après et Wandelin fût mis à sa place. Mummole s'enfuit[299] du royaume de Gontran et alla s'enfermer dans les remparts d'Avignon[300]. Un synode d'évêques fut assemblé à Lyon[301] ; il discuta et termina diverses affaires et condamna ceux qui avaient le plus gravement manqué à leurs devoirs. Le synode revint vers le roi et s'occupa beaucoup de l'affaire du duc Mummole, et de plusieurs des querelles qui régnaient alors.

Cependant les envoyés du roi Chilpéric, partis trois ans auparavant pour aller vers l'empereur Tibère, revinrent non sans avoir souffert beaucoup de maux et de fatigues ; car n'ayant pas osé, à cause de la division qui était entre les rois, aborder au port de Marseille, ils débarquèrent à la ville d'Agde située dans le royaume des Goths ; mais avant qu'ils eussent atteint le rivage, leur navire, agité par les vents, fut jeté contre terre et brisé en pièces. Les envoyés se voyant en danger, ainsi que leurs serviteurs, s'attachèrent à des planches et arrivèrent ainsi à grand'peine sur le rivage. Beaucoup de leurs serviteurs périrent, mais plusieurs se sauvèrent. Les gens du pays s'emparèrent de ceux de leurs effets que les vagues avaient rejetés sur la rive. Ils en recouvrèrent cependant ce qu'il y avait de meilleur et l'apportèrent au roi Chilpéric. Mais les gens d'Agde leur retinrent beaucoup de choses. J'allai en ce temps voir le roi à sa maison de Nogent[302]. Il me montra un grand bassin d'or, orné de pierres précieuses, qu'il avait fait faire, et qui pesait cinquante livres, et il me dit : J'ai fait faire cela pour honorer la nation des Francs et lui donner de l'éclat, et si la vie continue à m'accompagner, je ferai encore beaucoup d'autres choses. Et me montra aussi des pièces d'or, chacune du poids d'une livre, que lui avait envoyées l'empereur, et qui portaient d'un côté l'image de l'empereur, autour de laquelle était écrit : Tiberii. Constanfini. Perpetui. Augusti.[303] (De Tibère Constantin, perpétuel Auguste). De l'autre côté était un char à quatre chevaux sur lequel était monté un homme ; on y voyait écrits ces mots : Gloria. Romanorum (Gloire des Romains). Il me montra aussi beaucoup d'autres choses précieuses apportées par ses envoyés.

Tandis que j'étais à Nogent, Ægidius[304], évêque de Reims, vint avec les premiers de la cour de Childebert en ambassade vers le roi Chilpéric. Ils convinrent ensemble de chasser de son royaume le roi Gontran[305], et de s'unir par une alliance ; ensuite le roi Chilpéric dit : Mes péchés se sont accumulés et il ne m'est pas demeuré de fils, ni aucun héritier qui puisse me survivre, si ce n'est le fils de mon frère Sigebert, c'est-à-dire le roi Childebert ; il héritera donc de tout ce que je pourrai amasser par mes travaux[306], pourvu seulement que, tant que je vivrai, je puisse jouir de tout sans

crainte et sans dispute. Eux le remercièrent, et ayant signé les traités, confirmèrent ce qu'ils avaient dit, et retournèrent vers Childebert avec de grands présents. Ceux-ci partis, le roi Chilpéric envoya l'évêque Leudovald[307] et les principaux de son royaume qui reçurent et prêtèrent serment, ratifièrent les traités et revinrent avec des présents.

Loup [Lupus], duc de Champagne, était depuis longtemps tourmenté et dépouillé sans relâche par ses ennemis, Ursion et principalement Bertfried. Enfin, étant convenus de le tuer, ils firent marcher une armée contre lui. Ce que voyant la reine Brunehault, affligée de l'injuste persécution qu'on faisait subir à un de ses fidèles, elle s'arma d'un courage mâle et se précipita entre les deux troupes, disant: Gardez-vous, ô hommes, gardez-vous de commettre cette mauvaise action. Gardez-vous de persécuter l'innocence ; gardez-vous, à cause d'un seul homme, de livrer un combat qui détruira tout le bien-être du pays. » Ursion répondit à ces paroles : Éloigne-toi de nous , ô femme ; qu'il te suffise d'avoir régné du temps de ton mari. C'est maintenant ton fils qui règne ; c'est notre appui et non le tien qui sauvera le royaume. Eloigne-toi donc de nous, de peur que les pieds de nos chevaux ne t'écrasent contre la terre. Ces discours et beaucoup d'autres se prolongèrent longtemps entre eux ; enfin, la reine, par son habileté, parvint à empêcher qu'ils ne combattissent mais, en partant de ce lieu, ils entrèrent de force dans la maison de Loup, enlevèrent tout son argent, sous prétexte de le remettre au trésor du roi, et l'emportèrent dans leurs maisons, proférant des menaces contre Loup, et disant : Il ne s'échappera pas vivant de nos mains. Voyant son danger, il mit sa femme en sûreté dans les murs de la ville de Laon, et s'enfuit vers le roi Gontran qui le reçut avec bienveillance, et il demeura caché près de lui, en attendant que Childebert parvînt à l'âge de régner.

De Nogent où il était, comme je l'ai dit, le roi Chilpéric ordonna qu'on fît partir les bagages, et se disposa à venir à Paris. Comme j'étais allé pour lui dire adieu, il vint un certain Juif, nommé Priscus, familier avec le roi qui s'en servait pour acheter des joyaux d'or et d'argent. Le roi l'ayant pris doucement par les cheveux, s'adressa à moi, disant : Viens, prêtre de Dieu, et impose-lui les mains. L'autre résistant, le roi dit : Ô esprit dur, race toujours incrédule, qui ne comprends pas le fils de Dieu que lui a promis la voix de ses prophètes, qui ne comprends pas les mystères de l'Église figurés dans ces sacrifices ! Alors le Juif lui dit : Dieu n'a pas besoin de se marier ; il ne s'enrichit point de postérité, et ne souffre point de compagnons de sa puissance ; il a dit par la bouche de Moïse : Considérez que je suis le Dieu unique, qu'il n'y en a point d'autre que moi seul : c'est moi qui fais mourir, et c'est moi qui fais vivre ; c'est moi qui blesse, et c'est moi qui guéris [Deut., 32, 39]. Le roi dit : Dieu a engendré spirituellement, dès l'éternité, un fils qui n'est pas plus jeune d'âge que lui, pas moindre en puissance, et à qui il a dit : Je vous ai engendré de mon sein avant l'étoile du jour [Ps., 109, 4]. Celui donc qui était né avant les siècles a été envoyé dans les derniers siècles du monde pour le guérir, comme dit ton prophète ; il

envoya sa parole, et il les guérit [Ps., 106, 20]. Et quand tu prétends qu'il n'engendre pas, écoute ton prophète, parlant au nom du Seigneur : Moi qui fais, dit-il, enfanter les autres, n'enfanterai-je point aussi moi-même ? [Isaïe, 66, 9] par où il entend le peuple régénéré en lui par la foi. Le Juif lui répondit : Est-ce que Dieu peut être fait homme, naître d'une femme, être frappé de verges, et condamné à mort ? Le roi gardant le silence, j'intervins dans la discussion, et je dis : Si le fils de Dieu s'est fait homme, ce n'est pas pour lui , mais pour nous ; car il ne pouvait racheter l'homme du péché et de l'esclavage du diable, auxquels il était soumis, s'il ne se fût revêtu de l'humanité. Je ne prendrai pas mes témoignages des Évangiles et des apôtres, auxquels tu ne crois pas, mais de tes livres mêmes, afin de te percer de ta propre épée, comme on lit qu'autrefois David a tué Goliath. Apprends donc d'un de tes prophètes que Dieu devait se faire homme ; Dieu est homme, dit-il, et qui ne le connaît pas ? Et ailleurs : C'est lui qui est notre Dieu, et nul autre ne subsistera devant lui… C'est lui qui a trouvé toutes les voies de la vraie science, et qui l'a donnée à Jacob, son serviteur, et à Israël, son bien-aimé ; après cela il a été vu sur la terre, et il a conversé avec les hommes [Baruch, 3, 36-38]. Et sur ce qu'il est né d'une vierge, écoute aussi ton prophète, lorsqu'il dit : une vierge concevra, et elle enfantera un fils qui sera appelé Emmanuel, c'est-à-dire, Dieu avec nous[308]. Et, par rapport à ce qu'il devait être frappé de verges, attaché avec des clous, et soumis à d'autres injures, un autre prophète a dit : Ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont partagé entre eux mes habits [Ps., 21, 18-19]. Et encore : ils m'ont donné du fiel pour ma nourriture, et dans ma soif ils m'ont présenté du vinaigre à boire [Ps., 68, 26]. Et parlant de la croix à laquelle il devait être attaché pour sauver le monde, et le délivrer de la domination du diable, pour le ramener sous sa puissance, David a dit encore : Dieu régnera par le bois [Ps., 95, 10] ; non qu'il n'eût régné auparavant avec son père, mais parce qu'il a pris, par le bois, la souveraineté sur son peuple qu'il avait délivré de la servitude du diable. » Le Juif répondit : Qui obligeait Dieu à souffrir ces choses ? A quoi je répliquai : Je t'ai déjà dit que Dieu avait créé l'homme innocent, mais que, trompé par la malice du serpent, il avait prévariqué contre ses ordres ; en sorte que, rejeté du Paradis, il avait été condamné aux travaux de ce monde, et qu'ensuite, par sa mort, le Christ, fils unique de Dieu, l'avait réconcilié avec son Père. — Dieu, dit le Juif, ne pouvait-il envoyer des apôtres qui ramenassent l'homme dans la voie du salut, sans se rabaisser lui-même jusqu'à être fait chair ? Et je lui dis : Le genre humain a toujours péché dès le commencement, sans s'être jamais laissé épouvanter ni par l'inondation du déluge, ni par l'incendie de Sodome, ni par les plaies d'Égypte, ni par les miracles qui ont ouvert les eaux de la mer, et du Jourdain. Toujours il a résisté à la loi de Dieu, a refusé de croire aux prophètes ; et non seulement il n'y a pas cru, mais il les a mis à mort quand ils lui prêchaient la pénitence : ainsi donc, si Dieu lui-même n'était descendu pour les racheter, aucun autre ne pouvait accomplir la rédemption. Nous avons été régénérés par sa naissance, lavés par son baptême, guéris par ses blessures, relevés par sa

résurrection, glorifiés par son ascension ; et pour nous faire entendre qu'il devait venir nous guérir de nos maladies, un de tes prophètes a dit : nous avons été guéris par ses meurtrissures [Isaïe, 53, 5]. Et ailleurs : Il a porté les péchés de plusieurs, et il a prié pour les violateurs de la loi [Ibid., 12]. Et encore : Il sera mené à la mort, comme une brebis qu'on va égorger ; il demeurera dans le silence, sans ouvrir la bouche, comme un agneau est muet devant celui qui le tond. Il est mort au milieu des douleurs, ayant été condamné par des juges. Qui racontera sa génération ? Son nom est le « Seigneur des armées [Ibid., 53, 7-8 ; 54, 5]. Jacob, de qui tu te vantes de sortir, dit en bénissant son fils Juda, comme s'il parlait au Christ, fils de Dieu : Les enfants de votre frère vous adoreront. Juda est un jeune lion. Vous vous êtes levé, mon fils, pour ravir la proie ; en vous reposant, vous vous êtes couché comme un lion et une lionne. Qui osera le réveiller ? Ses yeux sont plus beaux que le vin, et ses dents plus blanches que le lait. Qui osera le réveiller ? [Gen., 49, 8,9,12] Et quoique lui-même ait dit : J'ai le pouvoir de quitter ma vie, et j'ai le pouvoir de la reprendre [Jean, 10, 18], Paul l'apôtre a dit : Si vous croyez de cœur que Dieu a ressuscité Jésus d'entre les morts , vous serez sauvé [Romains, 10, 9]. Nous lui dîmes ces choses et plusieurs autres, sans que ce malheureux prît être touché de la foi[309]. Comme il se taisait, le roi, voyant que ces paroles ne faisaient point d'effet sur lui, se retourna vers moi, et demanda qu'avant son départ je lui donnasse la bénédiction, disant : Je te dirai, ô évêque, ce que dit Jacob à l'ange avec lequel il s'entretenait : Je ne vous laisserai point aller que vous ne m'ayez béni [Gen., 32, 26]. En parlant ainsi, il ordonna qu'on lui apportât de l'eau, et s'étant lavé les mains, il fit sa prière et prit le pain, rendant grâces à Dieu. Nous le reçûmes, le présentâmes au roi, et, après avoir bu le vin, nous nous séparâmes en nous disant adieu. Le roi monta à cheval, et s'en alla à Paris avec sa femme, sa fille et toute sa maison.

Il y avait en ce temps dans la ville de Nice un reclus, nommé Hospitius, homme d'une grande abstinence, qui serrait son corps à nu dans des chaînes de fer, portait par dessus un cilice, et ne mangeait rien autre chose que du pain et quelques dattes. Dans les jours du carême il se nourrissait de la racine d'une herbe d'Égypte à l'usage des ermites de ce pays et que lui apportaient les négociants. Il buvait d'abord le jus dans lequel il l'avait fait cuire et la mangeait ensuite. Dieu daigna opérer par lui de grands miracles. Car en ce temps l'Esprit saint lui ayant révélé l'arrivée des Lombards [Langobards] dans les Gaules [vers 576], il la prédit en ces termes : Les Lombards viendront dans les Gaules et dévasteront sept cités, parce que leurs méchancetés se sont accumulées devant les yeux du Seigneur, que personne n'entend, personne ne recherche Dieu, personne ne fait de bonnes œuvres pour apaiser la colère de Dieu. Car tout ce peuple est infidèle, adonné au parjure, livré au vol, prompt à l'homicide, et ne produisant aucun des fruits de justice. On ne paye pas les dîmes, on ne nourrit pas les pauvres, on ne couvre point ceux qui sont nus, on ne donne pas l'hospitalité aux voyageurs, on ne fournit point à leur faim des aliments

suffisants ; de là est survenue cette plaie. Je vous le dis donc, rassemblez tout ce que vous possédez dans l'enceinte des murs, afin que les Lombards ne vous l'enlèvent pas, et songez à vous défendre vous-même dans des lieux très forts. Lorsqu'il eut dit ces paroles, tous demeurèrent stupéfaits, et, lui disant adieu, s'en retournèrent chez eux avec une grande admiration. Il dit aussi aux moines : Partez de ce lieu et emportez avec vous tout ce que vous avez, car voilà que s'approchent les peuples que je vous ai prédits. Et comme ils lui disaient : Très saint père, nous ne t'abandonnerons pas, il leur répondit : Ne craignez rien pour moi, car il arrivera qu'ils me feront souffrir des injures, mais ne me maltraiteront pas jusqu'à la mort. Les moines s'étant éloignés, les Lombards arrivèrent, et, dévastant tout ce qu'ils trouvaient, parvinrent au lieu où était reclus le saint de Dieu. Il se montra à eux par la fenêtre de sa tour. Eux, entourant la tour, cherchèrent une porte pour arriver jusqu'à lui et ne purent la trouver ; alors deux d'entre eux montèrent sur le toit et le découvrirent, et, voyant le reclus entouré de chaînes et vêtu d'un cilice, ils dirent : C'est un malfaiteur ; il a commis quelque meurtre, c'est pourquoi il est lié de ces chaînes. Et, ayant appelé un interprète, ils lui demandèrent quel mal il avait fait pour être condamné à un tel supplice. Lui s'avoua homicide et coupable de tous les crimes. Alors un d'eux tira son épée pour la faire tomber sur sa tête ; mais le bras qui voulait porter le coup se roidit et demeura suspendu sans que l'homme pût le retirer à lui, et, lâchant son épée, il la laissa tomber à terre. Ce que voyant ses camarades, ils poussèrent de grands cris vers le ciel, priant le saint de leur indiquer avec bonté ce qu'ils avaient à faire, et, ayant imposé au Lombard le signe du salut, il rendit le mouvement à son bras. Celui-ci, converti sur le lieu même, se fit tonsurer, et est maintenant un moine très fidèle. Deux des chefs des Lombards qui écoutèrent les paroles du saint revinrent sans aucun mal dans leur patrie ; ceux qui méprisèrent ses préceptes moururent misérablement dans le pays. Plusieurs d'entre eux, saisis par les démons, s'écriaient : Pourquoi, homme saint et bienheureux, nous tourmenter et nous brûler ainsi ? Mais, leur imposant les mains, il les guérissait. Il y eut ensuite un habitant d'Angers à qui une grande fièvre avait fait perdre la parole et l'ouïe, et qui, guéri de sa fièvre, était demeuré sourd et muet. Un diacre de cette province[310] ayant été envoyé à Rome pour y chercher des reliques des bienheureux apôtres et des autres saints qui en ont fourni cette ville, lorsqu'il arriva au lieu qu'habitaient les parents du malade, ils le prièrent de vouloir bien prendre celui-ci pour compagnon de son voyage, dans la confiance que, s'il arrivait au sépulcre des bienheureux apôtres, il pourrait être immédiatement guéri. Dans leur route ils vinrent à l'endroit qu'habitait le bienheureux Hospitius. Le diacre, après l'avoir salué et embrassé, lui déclara la cause de son voyage, lui dit qu'il allait à Rome, et pria le saint homme de le recommander à des mariniers de ses amis. Pendant qu'ils demeuraient en ce lieu, le saint homme sentit l'esprit du Seigneur lui communiquer sa vertu, et dit au diacre : Je te prie de m'amener le malade qui t'accompagne dans ton voyage. Et sans aucun délai le diacre s'étant rendu à son logis trouva son malade avec la fièvre, et, faisant

connaître par signes qu'il éprouvait un tintement dans les oreilles, il le prit et le conduisit au saint de Dieu. Celui-ci, le prenant par les cheveux, lui attira la tête dans sa fenêtre, prit de l'huile sanctifiée par la bénédiction, et, lui tenant la langue de la main gauche, lui versa cette huile dans la bouche et sur le sommet de la tête, disant : Au nom de mon Seigneur Jésus-Christ, que tes oreilles soient ouvertes, que ta langue se délie par cette puissance qui délivra autrefois un sourd-muet de la méchanceté des démons ; et, disant cela, il demanda à cet homme son nom, celui-ci répondit à haute voix : Je m'appelle un tel. Ce qu'ayant vu le diacre, il dit : Je te rends des grâces infinies, ô Jésus-Christ, qui as daigné manifester de telles choses par ton serviteur. J'allais chercher Pierre, j'allais chercher Paul, j'allais chercher Laurent et les autres qui ont illustré Rome de leur sang : ici je les ai tous trouvés, ici je les vois tous. Comme il disait ces paroles avec beaucoup de larmes et d'admiration, l'homme de Dieu, qui évitait de toutes ses forces la vaine gloire, lui dit : Tais-toi, tais-toi, très cher frère, ce n'est pas moi qui ai fait ces choses, mais celui qui a formé le monde de rien, et qui, pour nous s'étant fait homme, a donné la vue aux aveugles, l'ouïe aux sourds, la parole aux muets, qui a rendu aux lépreux leur peau naturelle, aux morts la vie, et accordé à tous les infirmes une abondante guérison. Alors le diacre, plein de joie, lui ayant dit adieu, s'en alla avec son compagnon.

Après leur départ, un certain Dominique (tel était son nom), aveugle de naissance, vint pour éprouver la vertu des miracles du saint. Après qu'il eut demeuré deux ou trois mois dans le monastère, adonné au jeûne et à l'oraison, l'homme de Dieu l'appela vers lui et lui dit : Veux-tu recouvrer la vue ? Je voudrais, dit-il, connaître une chose inconnue, car je ne sais pas ce que c'est que la lumière ; je sais seulement que tous célèbrent ses louanges, mais, depuis le commencement de ma vie jusqu'à présent, je n'ai pas eu le bonheur de voir. Alors le reclus, faisant sur ses yeux, avec de l'huile bénite, le signe de la sainte croix, dit : Au nom de Jésus-Christ notre Rédempteur, que tes yeux soient ouverts ! et sur-le-champ ses yeux furent ouverts. Et il admirait, il contemplait les grandes œuvres de Dieu que le monde présentait à sa vue. On amena aussi à Hospitius une femme qui, comme elle le disait elle-même avec de grands cris, était possédée de trois démons. L'ayant bénie par un saint attouchement, et lui ayant fait sur le front le signe de la croix avec de l'huile sainte, il la renvoya délivrée de ses démons ; il guérit aussi par sa bénédiction une jeune fille tourmentée de l'esprit immonde. Le jour de sa mort approchant, il appela à lui le supérieur [prévôt] du monastère[311], disant : Apporte des ferrements pour ouvrir la muraille, et envoie des messagers à l'évêque de la cité pour qu'il vienne m'ensevelir, car dans trois jours je quitterai ce monde, et j'irai au repos qui m'attend et qui m'a été promis de Dieu. Lorsqu'il eut dit ces paroles, le supérieur du monastère envoya à l'évêque de Nice des gens pour l'en instruire. Après cela, un certain Crescens vint à la fenêtre ; et le voyant lié de chaînes et rempli de vers, lui dit : Ô mon seigneur ! comment peux-tu supporter avec tant de courage un si

rigoureux tourment ? » Il lui répondit : Celui pour la gloire de qui je souffre ces choses me donne de la force. Mais je te le dis, mes liens se relâchent, et je vais au lieu du repos. Le troisième jour venu, il détacha ses chaînes, se prosterna en oraison ; et après avoir prié longtemps avec larmes, se plaça sur un banc, étendit les jambes ; et levant les mains vers le ciel, rendit grâces à Dieu et lui remit son esprit ; et aussitôt disparurent tous les vers qui déchiraient ses saints membres. L'évêque Austadius étant arrivé fit ensevelir avec beaucoup de soin ce bienheureux corps[312]. J'ai appris toutes ces choses de la bouche du sourd-muet qu'il avait guéri, ainsi que je l'ai rapporté, et qui me raconta de lui beaucoup d'autres miracles. Il me défendit d'en parler ; mais j'ai appris que la vie d'Hospitius avait été écrite par beaucoup d'autres[313].

En ce temps mourut Ferréole [Ferreolus], évêque d'Uzès, homme d'une grande sainteté, plein de sagesse et d'intelligence, qui avait composé quelques livres d'épîtres[314] à la manière de Sidoine [Apollinaire]. Après sa mort, par le moyen de Dynamius, gouverneur de cette province, Albin[315] [Albinus], ex-préfet, obtint l'épiscopat sans le consentement du roi ; et tandis que l'affaire de son renvoi s'agitait encore, il mourut après une jouissance de trois mois. Jovin [Jovinus], qui avait été autrefois gouverneur de la province, fut, par les ordres da roi, élevé à cet épiscopat; mais il fut prévenu par le diacre Marcel [Marcellus], fils du sénateur Félix, qui, ayant convoqué le clergé de la province, fut sacré évêque par le conseil de Dynamius. Jovin voulant ensuite le chasser par force, Marcel se renferma dans la ville et tâcha de se défendre par le courage. Mais n'étant pas assez fort, il obtint la victoire par des présents.

Alors mourut aussi à Angoulême le reclus Éparque[316] [Eparchius], homme d'une éclatante sainteté, par le moyen duquel Dieu manifesta un grand nombre de miracles, desquels je passerai plusieurs sous silence, et me contenterai d'en raconter quelques-uns. Il était natif de la ville de Périgueux ; mais s'étant mis en religion, il fut fait clerc, et vint à Angoulême où il se bâtit une cellule, et ayant rassemblé un petit nombre de moines, il se livrait assidûment à l'oraison ; si on lui apportait de l'or ou de l'argent, il l'employait, soit aux besoins des pauvres, soit à la rédemption des captifs. Tant qu'il vécut, jamais dans son couvent on ne fit cuire de pain, mais les dévots lui en apportaient autant qu'il en avait besoin. Il racheta de leurs offrandes une grande multitude de captifs, réprima souvent par le signe de la croix le venin du feu Saint-Antoine, fit sortir par ses oraisons les démons du corps des possédés, et plusieurs fois le charme de sa parole fut pour les juges, non pas une prière, mais plutôt un ordre qui les forçait d'absoudre les coupables ; car il avait un si doux langage que lorsqu'il leur demandait de pardonner, il leur était impossible de refuser. On avait, en ce temps, condamné à être pendu pour vol, un homme que les habitants du pays accusaient violemment de plusieurs autres crimes, tant vols qu'homicides. Lorsque Éparque le sut, il envoya un de ses moines prier le juge de lui

accorder la vie de ce criminel. Mais le peuple se mit en colère, et cria que si on délivrait cet homme, ni le juge, ni le pays ne s'en trouveraient bien, en sorte qu'il ne put le délivrer. L'homme fut donc étendu sur des roues [poulies], frappé à coups de verges et de bâton, et condamné au gibet. Comme le moine vint fort triste rendre cette réponse à son abbé ; Va, lui dit celui-ci, et regarde de loin ; car je sais que Dieu me donnera en présent celui que l'homme n'a pas voulu me rendre, et quand tu le verras tomber, prends-le et conduis-le de suite au monastère. Le moine ayant fait ce qui lui était ordonné, Éparque se prosterna en oraison, et pria Dieu avec larmes jusqu'à ce que le poteau et les chaînes s'étant rompus, le pendu tomba à terre. Alors le moine l'ayant pris, l'amena à l'abbé sans aucun mal. Celui-ci, rendant grâce à Dieu, envoya chercher le comte, et lui dit : Tu avais coutume, mon très cher fils, de m'entendre d'une âme bénigne ; pourquoi aujourd'hui t'es-tu obstiné à ne pas relâcher un homme dont je te demandais la vie ? — Je t'écoute toujours volontiers, saint prêtre, lui dit le comte ; mais le peuple s'est soulevé, et je n'ai pu faire autrement dans la crainte qu'il ne se révoltât contre moi. — Quand tu ne m'écoutais pas, dit le reclus, Dieu a daigné m'écouter, et a rendu à la vie celui que tu avais envoyé à la mort. Le voilà, dit-il, plein de santé en ta présence. Comme il disait ces mots, le comte se prosterna à ses pieds, stupéfait de voir en vie celui qu'il avait laissé au point de la mort. Cela m'a été raconté par la bouche même du comte. Éparque a fait beaucoup d'autres miracles qu'il serait trop long de rapporter. Après quarante-quatre ans de réclusion, il fut pris d'une petite fièvre et rendit l'esprit [1er juillet 581]. Il fut tiré de sa cellule et envoyé à la sépulture. Ses obsèques furent suivies d'une troupe nombreuse de gens qu'il avait rachetés.

Domnole [Domnolus], évêque du Mans, tomba malade du temps du roi Clotaire ; il avait gouverné un couvent de moines à la basilique de Saint-Laurent de Paris ; et comme durant la vie de Childebert l'ancien, il était toujours demeuré fidèle au roi Clotaire, et avait souvent caché des messagers qu'il envoyait pour épier ce qui se passait, le roi cherchait un lieu où il pût l'élever aux honneurs du pontificat. Le pontife de la cité d'Avignon étant sorti de ce monde, le roi forma le projet de le nommer à sa place ; mais le bienheureux Domnole l'ayant appris, se rendit à la basilique de Saint-Martin Évêque, où le roi Clotaire était venu faire l'oraison, et, ayant employé, sans se coucher, toute la nuit en veille, il fit demander au roi, par les grands qui se trouvaient présents, de ne pas l'éloigner de sa présence comme un captif, et de ne pas exposer sa simplicité aux peines qu'elle aurait à souffrir parmi des sénateurs sophistes et des juges philosophes, l'assurant que ce siége serait pour lui un lieu d'humiliation plutôt que d'honneur[317]. Le roi ayant consenti à ce qu'il désirait, lorsque Innocent, évêque du Mans, passa de ce monde en l'autre, il lui donna le siège de cet évêque. Domnole, arrivé à l'épiscopat, déploya tant et de tels mérites qu'arrivé au comble de la plus haute sainteté, il rendit au boiteux l'usage de ses jambes, à l'aveugle celui de la vue. Après vingt-deux ans d'épiscopat, se voyant

cruellement tourmenté de la jaunisse et de la pierre, il choisit pour successeur l'abbé Théodulphe [Théodulf]. Le roi confirma ce choix par son consentement. Mais peu de temps après ayant changé d'avis, il nomma à la place Badégésile [Badesigil], maire du palais royal[318], qui, ayant été tonsuré, passa par les degrés de la cléricature, et, quarante jours après, l'évêque étant sorti de ce monde, il lui succéda.

En ces jours-là, des voleurs entrèrent par effraction dans la basilique de Saint-Martin[319], plaçant contre la fenêtre de la chapelle un treillage qu'ils trouvèrent sur un tombeau, et montant par-là ils pénétrèrent en brisant les vitres. Ils emportèrent beaucoup d'or et d'argent, des voiles de soie, et ne craignirent pas, en s'en allant, de poser le pied sur le saint sépulcre où nous osons à peine appliquer notre bouche. Mais la puissance du saint voulut faire éclater par un jugement terrible le châtiment de cette témérité. Car ceux qui avaient commis ce crime s'étant rendus à Bordeaux, il s'éleva entre eux une querelle, et l'un d'eux en tua un autre. Le fait s'étant découvert par ce moyen, on retrouva ce qui avait été volé, et on prit dans leurs maisons l'argenterie mise en morceaux et les voiles de soie. La chose ayant été annoncée au roi Chilpéric, il ordonna qu'ils fussent enchaînés et conduits en sa présence ; mais alors craignant que des hommes ne mourussent à cause de celui qui, durant sa vie corporelle, avait souvent prié en faveur de ceux qu'on voulait mettre à mort, j'envoyai au roi une lettre de prières pour qu'il ne fit pas mourir ces hommes, puisqu'ils n'étaient pas accusés par nous à qui en appartenait la poursuite. Il reçut favorablement ma demande et leur accorda la vie. Il fit soigneusement remettre en état l'argenterie qui avait été brisée, et ordonna qu'elle fût replacée dans le lieu saint[320].

L'évêque Théodore [Théodorus] de Marseille commença à se trouver cruellement exposé aux embûches de Dynamius gouverneur de la province ; et comme il se disposait à aller trouver le roi, le gouverneur le saisit au milieu de la cité, le retint, lui fit subir beaucoup d'outrages ; après quoi cependant il le relâcha. Le clergé de Marseille s'unissait à Dynamius pour machiner contre l'évêque des fourberies, afin de le dépouiller de l'épiscopat, et comme il se rendait auprès du roi Childebert, le roi Gontran ordonna de le retenir avec l'ex-préfet Jovin. Le clergé de Marseille l'ayant appris fut rempli d'une grande joie de le savoir déjà emprisonné, déjà condamné à l'exil ; et pour que les choses demeurassent en cet état, et qu'il ne revînt jamais à Marseille, ils s'emparèrent de la maison épiscopale, firent l'inventaire des ornements destinés au service de l'autel, ouvrirent les portes, dépouillèrent les celliers et se saisirent, comme si l'évêque était mort[321], de tout ce qui appartenait l'église, portant contre le pontife diverses accusations, qui, grâce à Jésus-Christ, ont été reconnues fausses. Childebert ayant fait la paix avec Chilpéric, adressa des envoyés au roi Gontran pour qu'il lui remit la moitié de Marseille qu'il lui avait donnée après la mort de son père, lui faisant savoir que, s'il s'y refusait, ce refus lui coûterait cher ; mais celui-ci, ne voulant pas la rendre, fit fermer les routes de son

royaume, afin qu'aucun n'y pût trouver passage pour le traverser. Ce que voyant Childebert, il envoya à Marseille Gondulphe homme de naissance sénatoriale, et que de domestique il avait fait duc[322]. Comme il n'osait pas traverser le royaume de Gontran, il vint à Tours. Je le reçus avec amitié et le reconnus pour un oncle[323] de ma mère ; je le retins cinq jours avec moi, et lui ayant donné ce dont il avait besoin je le laissai aller ; il continua sa route, mais Dynamius ne permit pas qu'il pût entrer clans Marseille, ni que l'évêque qui venait avec Gondulphe fût reçu dans sa cathédrale. D'accord avec le clergé, il avait fait fermer les portes de la ville et de là il insultait avec mépris l'évêque et Gondulphe. Cependant, étant sorti pour conférer avec le duc, il se rendit à la basilique de saint Etienne située prés de la ville ; les portiers qui en gardaient l'entrée eurent soin de fermer la porte aussitôt que Dynamius y eut été introduit, en sorte que la troupe de gens armés qui le suivait demeura dehors sans pouvoir entrer. Celui-ci, n'en sachant rien, après avoir conféré de diverses choses sur l'autel avec ceux qu'il était venu trouver, s'en éloigna, ainsi qu'eux, et ils entrèrent dans la sacristie. Lorsqu'ils y furent entrés avec Dynamius, alors dépourvu du secours des siens, ils tombèrent sur lui d'une terrible manière, et ayant mis en fuite les satellites qui, voyant qu'on le retenait, faisaient retentir leurs armes autour de la porte, le duc Gondulphe réunit les principaux citoyens autour de l'évêque, afin qu'il entrât avec eux dans la ville. Dynamius voyant tout ce qui venait de se passer demanda pardon, fit au duc beaucoup de présents et prêta serment d'être à l'avenir fidèle à l'évêque et au roi. Après quoi on lui rendit ses vêtements. Alors s'ouvrirent les portes de la ville et celles des édifices sacrés ; le duc et l'évêque entrèrent dans la cité, au milieu des acclamations et des signes de joie, et précédés de divers drapeaux en signe d'honneur. Les clercs impliqués dans le crime, et à la tête desquels se trouvaient l'abbé Anastase [324][Anatasius] et le prêtre Procule [Proculus], se réfugièrent dans la maison de Dynamius, demandant à celui qui les avait excités, de leur prêter le secours d'un asile. Plusieurs d'entre eux, renvoyés sous caution, redirent l'ordre d'aller trouver le roi. Cependant Gondulphe, ayant remis la ville sous la puissance du roi Childebert et rétabli l'évêque dans son siége, retourna vers le roi. Mais Dynamius, oubliant la fidélité qu'il avait promise au roi Childebert, envoya des messagers au roi Gontran pour lui clive que l'évêque lui ferait perdre la portion de la cité qui lui appartenait[325] et que jamais, à moins de le chasser de la ville de Marseille, il ne pourrait la soumettre à sa puissance. Alors, ému de colère, Gontran ordonna, malgré le respect dû à la religion, que le pontife du Dieu tout-puissant lui fût amené chargé de liens, disant : Que l'ennemi de notre royaume soit envoyé en exil, afin qu'il ne puisse nous nuire plus longtemps. Et comme l'évêque se tenait sur ses gardes et qu'il n'était pas aisé, de l'enlever de la ville, arriva le jour où se fêtait la dédicace d'un oratoire rural situe prés de la ville. L'évêque était sorti pour se rendre à cette fête, lorsqu'en route il fut attaqué subitement par des hommes armés qui, se précipitant avec grand bruit hors d'une embuscade où ils s'étaient cachés, l'entourèrent, le jetèrent à bas de son cheval, mirent en fuite tous ceux qui

l'accompagnaient, lièrent ses serviteurs, battirent ses clercs, et le mettant lui-même sur un misérable cheval, sans permettre à aucun des siens de le suivre, l'emmenèrent pour le conduire en la présence du roi. Comme ils traversaient la ville d'Aix, Pientius[326], évêque de ce lieu, plein de compassion pour son fière, lui donna des clercs pour l'assister et ne le laissa partir qu'après lui avoir fourni ce dont il avait besoin. Pendant que ces choses se passaient, les clercs de Marseille ouvrirent la maison épiscopale ; forcèrent les coffres, firent l'inventaire de plusieurs des objets qu'ils trouvèrent, et en emportèrent d'autres dans leurs maisons. Mais l'évêque ayant été conduit devant le roi, celui-ci ne le trouva point coupable et lui permit de retourner dans sa ville, où il frit reçu avec de grandes acclamations des citoyens. De là naquirent de grandes inimitiés entre le roi Gontran et son neveu Childebert, et leur alliance rompue, ils cherchaient mutuellement à se tendre des piéges.

Le roi Chilpéric, voyant s'élever cette discorde entre son frère et son neveu, appela à lui le duc Didier [Desiderius] et lui ordonna de faire quelque méchanceté à son fière. Didier fit marcher une armée, mit en fuite le duc Ragnovald, prit Périgueux, et après s'être fait prêter serment, il marcha vers Agen. La femme de Rarnovald ayant appris que son mari avait été mis en fuite, et que la ville était tombée au pouvoir du roi Chilpéric, se réfugia dans la basilique du saint martyr Caprasius ; mais elle en fut tirée, dépouillée de tout ce qu'elle possédait, privée du secours de ses serviteurs, et envoyée à Toulouse après avoir donné caution. Didier s'empara de toutes les villes qui dans ces cantons obéissaient au roi Gontran, et les soumit à la puissance du roi Chilpéric. Le duc Bérulphe, ayant appris que les habitants de Bourges parlaient tout bas entre eux de faire une irruption dans le territoire de Tours, fit marcher une armée et s'établit sur ce territoire. Alors les bourgs d'Isure [Yseures] et de Baron [Barrou] appartenant à la ville furent rudement ravagés, et l'on punit ensuite cruellement ceux qui n'avaient, pas pris part à cette expédition. Le duc Bladaste [Baldatès, un des officiers de Chilpérix] marcha en Gascogne et y perdit la plus grande partie de son armée.

Loup, citoyen de la ville de Tours, ayant perdu sa femme et ses enfants, voulut entrer dans la cléricature. Son frère Ambroise l'en empêcha, craignant, s'il épousait l'Église de Dieu, qu'il ne l'instituât son héritière : il eut soin de le pourvoir promptement d'une femme. Cédant aux malheureuses suggestions de son frère, Loup atteignit le jour où il devait se lier par les fiançailles[327]. Tous deux se rendirent au château de Chinon, où ils avaient une maison ; mais la femme d'Ambroise, qui vivait en adultère, et, détestant son mari, en aimait un autre d'un amour impudique, tendit des piéges à Ambroise. Les deux frères, après s'être livrés ensemble aux plaisirs d'un festin, et remplis de vin jusqu'à l'ivresse, la nuit venue, se couchèrent dans un même lit : alors l'adultère de la femme d'Ambroise vint pendant la nuit, au moment où tous dormaient, accablés par le vin, et ayant allumé un feu de paille pour voir ce qu'ils faisaient, il tira son épée, et en frappa la tête d'Ambroise de telle sorte que le

fer, descendant à travers les yeux, lui emporta le sommet de la tête. Loup, éveillé par ce coup, et se voyant nager dans le sang, jeta de grands cris en disant : Hélas ! hélas ! au secours ! on a tué mon frère. L'adultère, qui s'éloignait déjà après avoir commis son crime, entendant ces cris, revint vers le lit, alla à Loup. Celui-ci résistant, il le vainquit, après l'avoir déchiré d'un grand nombre de blessures, et rayant frappé d'un coup mortel, le laissa à demi-mort. Cependant personne de la maison n'entendit rien de ce qui se passait, et, le matin arrivé, tous demeurèrent consternés d'un si grand crime. Loup, qu'on trouva encore en vie, rapporta ce qui était arrivé, puis rendit l'esprit. L'impudique veuve ne donna pas beaucoup de temps aux larmes ; mais, peu de jours après, elle s'en alla, unie à son adultère.

La septième année du roi Childebert[en 582], qui était la vingt et unième de Chilpéric et de Gontran, on eut, dans le mois de janvier, des pluies, des éclairs et de violents tonnerres ; on vit des fleurs sur les arbres. Il apparut dans le ciel une étoile à laquelle j'ai donné plus haut le nom de comète [livre IV]. Le ciel, tout autour, était profondément obscur, en sorte que, placée comme dans un creux, elle reluisait au milieu des ténèbres, scintillait, et étalait sa chevelure : il en partait un rayon d'une grandeur merveilleuse, qui paraissait au loin comme la fumée d'un grand incendie ; on la vit à l'occident, à la première heure de la nuit. On vit aussi dans la ville de Soissons, le saint jour de Pâques, le ciel ardent, comme s'il eût été embrasé de deux incendies : il y en avait un plus grand, et l'autre moindre. Au bout de deux heures, ils se réunirent, et, après avoir formé comme une grande flamme, ils disparurent. Dans le territoire de Paris, il tomba des nuages une pluie de sang véritable : beaucoup de gens la reçurent en leurs vêtements, et elle les souilla de telles taches qu'ils s'en dépouillèrent avec horreur. Le même prodige se manifesta en trois endroits du territoire de cette cité. Dans celui de Senlis, un homme, en se levant le matin, trouva l'intérieur de sa maison arrosé de sang. Il y eut cette année une grande mortalité parmi le peuple : diverses maladies très dangereuses, et accompagnées de pustules et d'ampoules, causèrent la mort d'une grande quantité de gens ; beaucoup cependant y échappèrent à force de soins. Nous apprîmes que cette année la peste s'était cruellement fait sentir dans la ville de Narbonne, en telle sorte qu'il n'y avait aucun répit pour celui qui en était saisi.

Félix , évêque de la cité de Nantes, attaqué de la contagion, commença à se sentir grièvement malade. Alors, ayant appelé à lui les évêques du voisinage, il les supplia de se réunir pour confirmer, par sa signature, le choix qu'il avait fait de son neveu Bourguignon pour lui succéder. Ils le firent, et m'envoyèrent Bourguignon. Il avait alors près de vingt-cinq ans. Il vint me prier d'aller à Nantes, et, après l'avoir tonsuré, de le sacrer évêque à la place de son oncle qui vivait encore. Je le refusai, parce que je savais la chose contraire aux canons ; mais je lui donnai un conseil, et lui dis : Il est écrit dans les canons, mon fils, que personne ne pourra parvenir à l'épiscopat, sans avoir d'abord régulièrement passé par les degrés de la hiérarchie

ecclésiastique. Retourne donc, mon très cher fils, et demande à celui qui t'a élu de te tonsurer. Quand tu seras parvenu aux honneurs de la prêtrise, sois assidu à l'église, et lorsque Dieu voudra le retirer de ce monde, tu t'élèveras sans peine au rang d'évêque. Mais lui s'en retourna, et négligea de suivre le conseil que je lui avais donné, parce que l'évêque Félix paraissait moins souffrir de sa maladie. Mais lorsque la fièvre l'eut quitté, l'humeur sortit de ses jambes en pustules ; et, comme il y mit un très violent cataplasme de cantharides, ses jambes tombèrent en pourriture, et il finit sa vie à l'âge de soixante-dix ans, la trente-troisième année de son épiscopat[328]. Nonnychius, son cousin, lui succéda par l'ordre du roi.

Pappolène [Pappolenus], ayant appris la mort de Félix, reprit sa nièce, de qui il avait été séparé. Il lui avait été fiancé autrefois ; mais l'évêque Félix, reculant à accomplir le mariage, Pappolène était venu avec une grosse troupe, avait enlevé la jeune fille de son oratoire, et s'était réfugié dans la basilique de Saint-Albin. Alors l'évoque Félix, ému de colère, était parvenu, à force d'artifices, à séparer la jeune fille de son mari, et lui ayant fait prendre l'habit dans la ville de Bazas, il la mit dans un monastère : mais elle envoya secrètement des messagers à son mari pour qu'il vînt la reprendre, en l'enlevant du lieu où elle était renfermée. Celui-ci, qui le voulait bien, la retira du monastère, s'unit à elle en mariage, et s'étant muni des ordres du roi, cessa de craindre les menaces de ses parents.

Le roi Chilpéric fit baptiser cette année-là beaucoup de Juifs, et en tint plusieurs sur les fonts de baptême. Cependant il y en eut beaucoup dont l'eau du baptême lava seulement le corps, et non pas le cœur, et qui, menteurs envers Dieu, retournèrent à leur infidélité première ; en sorte qu'on les voyait à la fois observer le sabbat, et honorer le jour du Seigneur. Aucun argument ne put engager Priscus à reconnaître la vérité. Alors le roi irrité ordonna qu'il fût gardé, afin que ce qu'il ne consentait pas à croire volontairement, on le lui fit au moins croire, malgré lui ; mais Priscus, au moyen de quelques présents, obtint qu'on lui donnât du temps, jusqu'à ce que son fils eût épousé une Juive de Marseille, promettant faussement d'accomplir ensuite ce que lui avait ordonné le roi. Dans l'intervalle, il s'éleva une querelle entre lui et Phatir, Juif converti, que le roi avait tenu sur les fonts de baptême. Le jour du sabbat, Priscus, s'étant ceint les reins, et ne tenant aucun instrument de fer à la main, s'était retiré dans un lieu secret pour y accomplir la loi de Moïse. Phatir survint tout à coup, et le tua à coups d'épée, ainsi que ceux qui étaient avec lui. Après les avoir tués, il s'enfuit dans la basilique de Saint-Julien, avec ses serviteurs qui étaient dans une rue voisine[329]. Pendant qu'ils y demeuraient renfermés, ils apprirent que le roi avait ordonné que, laissant la vie au maître, on tirât les serviteurs de la basilique, et qu'on les fit périr comme des malfaiteurs. Alors l'un d'eux tira son épée, et son maître ayant déjà pris la fuite, il tua ses camarades, et sortit de la basilique l'épée à la main ; mais le peuple, se jetant sur lui, le tua cruellement. Phatir eut la permission de retourner dans le royaume de Gontran, d'où il était venu ; mais peu de jours après il

fut tué par les parents de Priscus.

Ansovald et Domegésile, envoyés en Espagne par le roi Chilpéric, pour y prendre connaissance de la dot de sa fille[330] [Rigonthe], revinrent de leur mission. En ces jours-là, le roi Leuvigild [Leuvichild] était à la tête de son armée, en guerre contre son fils Erménégild, à qui il prit la ville de Mérida. Nous avons déjà fait connaître comment Erménégild s'était allié avec les généraux de l'empereur Tibère. Les envoyés, retardés par cette cause, furent plus longtemps à revenir. Quand je les vis, je m'empressai de leur demander si le peu de Chrétiens demeurés en ce lieu étaient encore fervents dans la foi du Christ. A quoi Ansovald me répondit . Les Chrétiens qui habitent l'Espagne conservent la pureté de la foi catholique ; mais le roi s'efforce de les troubler par une nouvelle ruse : il feint artificieusement de prier aux sépulcres des martyrs et dans les églises de notre religion ; car, dit-il, j'ai connu « clairement que le Christ, fils de Dieu, est égal à son Père ; mais je ne crois point du tout que le Saint-Esprit soit Dieu, car cela ne se trouve dans aucune des divines Écritures. — Bon Dieu, bon Dieu ! quel précepte impie ! quelle doctrine empoisonnée ! quelle opinion perverse ! Où Dieu a-t-il dit : Dieu est Esprit ? [Jean, 4, 24] Où donc voit-on que Pierre a dit à Ananie : comment vous êtes-vous ainsi accordés ensemble pour tenter l'esprit du Seigneur ? ce n'est pas aux hommes que vous avez menti, mais à Dieu ? [Actes, 5, 9,4] Où donc Paul, rappelant les dons mystiques du Seigneur, a-t-il dit : C'est un seul et même esprit qui, après toutes ces choses, distribue à chacun ses dons selon qu'il lui plaît [I Corinth., 12, 11]. On sait bien que celui qui agit selon sa volonté n'est assujetti à personne. Ansovald, s'étant rendu vers le roi Chilpéric, y fut suivi d'une ambassade espagnole qui passa de Chilpéric à Childebert, et puis retourna en Espagne.

Le roi Chilpéric avait mis des gardes au pont sur l'Orge, dans le territoire de la cité de Paris, afin d'empêcher que du royaume de son frère [Gontran], on ne vînt par surprise causer du dommage à ses sujets[331]. Le duc Asclépius en ayant été instruit vint de nuit les attaquer, les tua tous, et ravagea cruellement les environs du pont. Lorsque le roi Chilpéric eut appris cette nouvelle, il envoya des messagers à ses comtes, à ses ducs et à ses autres agents, pour qu'ils rassemblassent une armée, et fissent irruption dans le royaume de son frère. Mais les gens de bien lui conseillèrent de n'en rien faire, lui disant : Ils ont agi méchamment, mais tu dois agir sagement. Envois des messagers à ton frère, et s'il veut réparer l'injure qu'il t'a faite, tu ne chercheras point à lui causer de mal. S'il ne le veut pas, tu verras alors ce que tu auras à faire. Il se rendit à leurs raisons, et défendant à son armée de marcher, fit partir des envoyés pour aller trouver son frère ; et celui-ci, réparant ce qui s'était fait, chercha à regagner entièrement l'amitié de son frère.

Cette année mourut Chrodin, homme très éminent en vertus et en piété, très aumônier, nourrissant les pauvres, libéral à enrichir les églises et à sustenter le

clergé. Il établit beaucoup de nouvelles métairies, planta des vignes, bâtit des maisons, mit des pays en culture, et appelant à lui les évêques doués de peu de biens, leur donnait avec bonté des repas, des maisons avec des champs et des cultivateurs, de l'argent, des tentures, des ustensiles, des agents et des serviteurs, disant : Il faut que ces choses soient données aux églises, afin qu'elles s'en servent pour le soulagement de leurs pauvres, et m'obtiennent ainsi le pardon de Dieu. Nous avons su encore de cet homme beaucoup d'autres bonnes œuvres qu'il serait trop long d'exposer. Il mourut à l'âge de soixante-dix ans.

Il parut encore cette année de nouveaux signes. Il y eut une éclipse de lune. Dans le territoire de Tours, à l'effraction du pain on en vit couler du vrai sang. Les murs de la ville de Soissons furent renversés. Prés d'Angers la terre trembla, et des loups entrés dans les murs de la ville de Bordeaux y mangèrent des chiens sans marquer aucune crainte des hommes. On vit des feux parcourir le ciel. La ville de Bazas fut consumée par un incendie qui dévasta l'église et la maison épiscopale. Nous apprîmes aussi qu'on y avait enlevé tout ce qui appartenait au service de l'autel.

Le roi Chilpéric, ayant envahi les villes de son frère, nomma de nouveaux comtes, et leur ordonna de lui apporter tous les tributs des villes. La chose, ainsi que nous l'avons appris, fut faite comme il l'avait ordonné. En ces jours-là Nonnichius, comte de la ville de Limoges, prit deux hommes porteurs de lettres venant, disaient-ils, de Charterius, évêque de la ville de Périgueux, et dans lesquelles le roi était fort maltraité. On y disait, entre autres choses, que l'évêque se plaignait d'être descendu du Paradis en Enfer, lorsqu'il avait passé de la domination du roi Gontran sous la puissance du roi Chilpéric. Le comte fit passer au roi sous sûre garde ces hommes et leurs lettres. Le roi, avec beaucoup de patience, envoya vers l'évêque des gens chargés de l'amener en sa présence, enfin d'examiner si les choses dont on l'accusait étaient ou non véritables. L'évêque étant arrivé, le roi lui présenta les hommes et les lettres, et lui demanda si c'était lui qui les avait envoyés. L'évêque le nia. Les hommes ayant été interrogés sur celui de qui ils les tenaient, nommèrent le diacre Fronton. L'évêque, interrogé sur son diacre, répondit que celui-ci était son grand ennemi, et qu'il n'était pas douteux que ce ne fut une méchanceté de sa part, car il lui avait souvent fait de mauvaises affaires ; mais le diacre fut amené sans retard, et interrogé par le roi, il chargea son évêque, disant : J'ai dicté cette lettre par l'ordre de l'évêque. Mais l'évêque se récria, disant que celui-ci cherchait souvent par des artifices à le faire dépouiller de son évêché. Le roi se laissant émouvoir à la clémence, et remettant sa cause entre les mains de Dieu, les relâcha tous deux, pria l'évêque de pardonner à son diacre, et le supplia de prier Dieu pour lui. Il fut donc renvoyé avec honneur dans son église, et deux mois après le comte Nonnichius, auteur de ce scandale, mourut frappé d'une attaque d'apoplexie. Comme il n'avait pas d'enfants, ses biens frirent concédés par le roi à diverses personnes.

Après, que le roi Chilpéric eut mis au tombeau beaucoup d'enfants, il lui naquit un fils [en 582]. Le roi, en réjouissance, ordonna de mettre en liberté tous ceux qui étaient gardés, de délivrer de leurs liens ceux qui étaient enchaînés, et de ne point exiger les sommes qu'on avait négligé de payer à son fisc ; mais cet enfant donna lieu par la suite à une grande perfidie.

La guerre recommença contre l'évêque Théodore. Gondovald, qui se disait fils du roi Clotaire, était arrivé à Marseille venant de Constantinople. Il faut ici exposer en peu de mots quelle était son origine. Né dans les Gaules, il avait été élevé avec soin, instruit dans les lettres, et, selon la coutume des rois de ce pays, portait les boucles de ses cheveux flottantes sur ses épaules ; il fut présenté au roi Childebert [l'ancien , frère de Clotaire] par sa mère, qui lui dit : Voilà ton neveu, le fils du roi Clotaire : comme son père le hait, prends-le avec toi, car il est de ta chair. Celui-ci qui n'avait pas de fils le prit et le garda avec lui. Cette nouvelle avant été annoncée au roi Clotaire, il envoya des messagers à son frère, pour lui dire : Envoie ce jeune homme pour qu'il vienne vers moi. Son frère le lui envoya sans retard. Clotaire l'ayant vu ordonna qu'on lui coupât la chevelure, disant : Il n'est pas né de moi. Après la mort de Clotaire, le roi Charibert le reçut ; mais Sigebert l'ayant fait venir, coupa de nouveau sa chevelure et l'envoya dans la ville d'Agrippine, maintenant appelée Cologne. Ses cheveux étant revenus, il s'échappa de ce lieu et se rendit près de Narsès, qui gouvernait alors l'Italie. Là, il prit une femme, engendra des fils et se rendit à Constantinople. De là, à ce qu'on rapporte, il fut longtemps après invité par quelqu'un[332] à revenir dans les Gaules, et débarquant à Marseille, il fut reçu par l'évêque Théodore qui lui donna des chevaux, et il alla rejoindre le duc Mummole [Mummolus]. Mummole occupait alors, comme nous l'avons dit, la cité d'Avignon ; mais à cause de cela le duc Gontran se saisit de l'évêque Théodore et le fit garder, l'accusant d'avoir introduit un étranger dans les Gaules, et de vouloir par ce moyen soumettre le royaume des Francs à la domination de l'empereur. Mais Théodore produisit, dit-on, une lettre signée de la main des grands du roi Childebert, et il dit : Je n'ai rien fait par moi-même, mais seulement ce qui nous a été commandé par nos maîtres et seigneurs. L'évêque était gardé dans sa cellule, et on ne lui permettait pas d'approcher de l'église. Une certaine nuit, tandis qu'il priait Dieu avec beaucoup d'application, sa cellule resplendit d'une grande lumière, en sorte que le comte qui le gardait fut consterné d'une terrible frayeur. On vit au-dessus de sa tête, pendant deux heures, un globe de la plus vive lumière. Le matin arrivé, le comte fit récit de la chose à ceux qui se trouvaient avec lui. Après cela Théodore fut conduit vers le roi Gontran avec l'évêque Épiphane[333], qui fuyant les Lombards était venu demeurer à Marseille, et qu'on accusait de complicité dans cette affaire. Le roi les ayant examinés ne les trouva coupables d'aucun crime. Cependant il ordonna de continuer à les garder, et dans cet état l'évêque Épiphane mourut après beaucoup de tourments. Gondovald se réfugia dans une île de la mer, pour y attendre l'événement. Le duc

Gontran Boson partagea avec un des ducs du roi Gontran[Mummol] les trésors de Gondovald, et emporta, dit-on, avec lui en Auvergne une immense quantité d'or, d'argent et d'autres choses.

La huitième année du roi Childebert, le 31 janvier[583], au moment où dans la ville de Tours, on venait, le jour du Seigneur, de donner le signal des Matines, et lorsque le peuple se levait pour se réunir dans la cathédrale[334], le ciel étant couvert de nuages, il en tomba avec la pluie un grand globe de feu, qui parcourut dans les airs un long espace, et donna tant de lumière qu'on distinguait toutes choses comme en plein jour. Après quoi il rentra dans le nuage, et l'obscurité succéda à la clarté. Les eaux grossirent au-delà de la coutume, et causèrent autour de Paris une telle inondation de la Seine et de la Marne, que beaucoup de bateaux périrent entre la Cité et la basilique Saint-Laurent[335].

Le duc Gontran étant retourné, comme je l'ai dit, en Auvergne avec ses trésors, alla vers le roi Childebert ; et, lorsqu'il en revenait avec sa femme et ses filles, le roi Gontran le prit et le retint, disant : C'est sur ton invitation que Gondovald est venu dans les Gaules, et tu étais allé jadis à Constantinople dans cette vue ; le duc Gontran répondit : C'est ton duc Mummole qui l'a reçu et l'a retenu dans Avignon. Permets que je t'amène Mummole, et alors je serai disculpé des choses dont on m'accuse. Le roi lui dit : Je ne te permettrai pas de t'en aller sans que tu aies subi la peine que tu mérites pour le crime que tu as commis. Lui, se voyant prés de la mort, dit : Voilà mon fils, prends-le, et qu'il te serve d'otage pour ce que je promets au roi mon Seigneur, et si je ne t'amène pas Mummole, que je perde mon enfant. Alors le roi lui permit de s'en aller et retint son petit enfant. Gontran prit avec lui des gens d'Auvergne et du Velay, et s'en alla à Avignon ; mais Mummole avait artificieusement fait préparer sur le Rhône de mauvaises barques. Ils y montèrent sans se douter de rien, et lorsqu'ils arrivèrent au milieu du fleuve, les barques chargées s'engloutirent. Dans ce péril les uns s'échappèrent en nageant, plusieurs s'étant saisis des planches mêmes des barques furent ainsi portés sur le rivage, d'autres moins avisés périrent dans le fleuve. Le duc Gontran arriva cependant à Avignon. Mummole, depuis qu'il était entré dans cette ville, avait en soin de détourner une partie des eaux du Rhône pour la défense de cette petite portion de la ville qui n'était pas enfermée par le fleuve ; il avait fait creuser en ce lieu des fossés d'une grande profondeur, et pour tendre un piége à l'ennemi avait fait recouvrir cette eau. Gontran étant arrivé , Mummole dit de dessus le mur : S'il agit de bonne foi, qu'il vienne d'un côté du rivage et moi de l'autre, et me dise de là ce qu'il a à me dire. Mais lorsqu'ils furent arrives chacun de son côté, le bras du fleuve se trouvant entre eux deux, Gontran lui dit : Si tu le permets, j'irai à toi, parce qu'il y a des choses dont nous devons conférer plus secrètement ; à quoi Mummole répondit : Viens et ne crains rien. Gontran s'avança avec un de ses amis, qui était chargé du poids d'une cuirasse. Lorsqu'ils arrivèrent sur le fossé dans lequel on avait fait

entrer l'eau du fleuve, l'ami fut englouti dans l'eau et ne reparût plus[336]. Gontran plongea aussi, et la rapidité du courant l'emportait ; mais un de ceux qui étaient présents lui tendit la lance qu'il tenait à la main, et le ramena au rivage. Alors, après s'être dit mutuellement beaucoup d'injures, Mummole et lui s'en allèrent chacun de son côté. Tandis que Gontran assiégeait cette ville avec l'armée du roi Gontran, Childebert, apprenant ces nouvelles, fut ému de colère de ce que cela s'était fait sans son ordre, et il envoya Gondulphe, dont j'ai parlé plus haut, qui fit lever le siége et conduisit Mummole en Auvergne ; mais peu de jours après il revint à Avignon.

Le roi Chilpéric alla à Paris la veille de la fête de Pâques, et, pour éviter les malédictions prononcées dans le traité qu'il avait fait avec ses frères contre celui qui entrerait à Paris sans le consentement des autres, il y entra précédé des reliques d'un grand nombre de saints. Il y célébra très joyeusement les fêtes de Pâques, et y fit baptiser son fils, que Ragnemode, évêque de cette ville tint sur les fonts de baptême. Il lui fit donner le nom de Théodoric.

Le référendaire Marc [Marcus], dont nous avons parlé plus haut, après avoir amassé de grands trésors par les injustes contributions levées sur le peuple, se sentant saisi subitement d'une douleur de côté, se tondit les cheveux[337], fit pénitence et rendit l'esprit. Ses biens furent portés au fisc, on lui trouva de grands trésors d'or et d'argent et beaucoup et joyaux, dont il n'emporta rien que le préjudice qu'il avait fait à son âme.

Les envoyés qui étaient allés en Espagne revinrent sans en rapporter rien de positif, parce que Leuvigild était toujours en guerre contre son fils aîné.

Dans le monastère de Sainte-Radegonde[338] une jeune fille, nommée Ditiola [Discolia], nièce de saint Sauve, évêque d'Albi, mourut de la manière que je vais dire. Elle était tombée malade, et les autres sœurs la servaient assidûment. Lorsque arriva le jour où elle devait se séparer de son corps, vers la neuvième heure, elle dit aux soeurs : Voilà que je me sens mieux ; je n'éprouve plus aucune douleur, je n'ai plus besoin que vous vous empressiez autour de moi et demeuriez à me soigner ; allez-vous-en pour que je puisse plus aisément me laisser aller au sommeil. A ces paroles, les sœurs quittèrent pour un instant sa cellule et revinrent peu de temps après ; elles demeuraient debout devant elle, attendant qu'elle leur parlât, lorsque étendant les mains et demandant à je ne sais qui sa bénédiction, elle dit : Bénis-moi, ô saint et serviteur du Dieu Très-Haut ! Voilà aujourd'hui la troisième fois que tu souffres pour l'amour de moi ; pourquoi, ô saint ! supportes-tu, en faveur d'une pauvre femme malade, des injures si multipliées ? On lui demanda à qui elle adressait ces paroles ;mais elle ne répondit rien, et, après un court intervalle, elle poussa un grand éclat de rire et rendit l'esprit. Et voilà qu'un possédé, qui était venu à l'exaltation de la sainte croix pour en obtenir sa guérison, se prit à s'arracher les

cheveux, et, se jetant à terre, disait : Malheur ! malheur, malheur à nous qui avons souffert un tel dommage ! S'il nous avait été du moins permis de plaider d'abord notre cause et de savoir pourquoi cette âme nous a été enlevée ! Ceux qui étaient présents lui ayant demandé ce qu'il voulait dire, il répondit : Voilà que l'ange Michel a pris l'âme de cette fille et l'a conduite au ciel, et notre prince, que vous appelez le Diable, n'en a pas eu la moindre part. Le corps, lorsqu'il eut été lavé, parut éclatant d'un blanc de neige, en sorte que l'abbesse ne put trouver sous sa main aucun linceul qui le surpassât en blancheur. Cependant, après l'avoir enveloppé dans des linceuls propres, on le porta à la sépulture. Une autre fille de ce monastère eut une vision, qu'elle raconta aux sœurs. Il lui sembla, dit-elle, qu'elle était en voyage parce qu'elle avait fait vœu de se rendre à pied à une fontaine d'eau vive ; comme elle n'en savait pas la route, elle rencontra devant elle un homme qui lui dit : Si tu veux arriver à la fontaine d'eau vive, je marcherai devant toi pour t'en montrer le chemin. Elle lui rendit grâces et suivit cet homme, qui marcha devant elle. Marchant ainsi, ils arrivèrent à une grande fontaine dont les eaux brillaient comme de l'or, et dont les herbes, semblables à toutes sortes de pierres précieuses, rayonnaient de toute la lumière du printemps. L'homme lui dit : Voilà la fontaine d'eau vire que tu as cherchée avec tant de travail. Désaltère-toi à son courant, afin qu'il surgisse pour toi une fontaine d'eau vive dans la vie éternelle. Comme elle buvait avidement de cette eau, voilà qu'elle vit de l'autre côté venir l'abbesse qui, l'ayant dépouillée de ses vêtements, la couvrit d'habits royaux, brillant de tant d'éclat d'or et de pierres précieuses qu'à peine serait-il possible de le comprendre. L'abbesse lui disait : Ton fiancé t'envoie ces présents. Cette vision toucha le cœur de la religieuse, et, peu de jours après, elle pria l'abbesse de lui faire préparer une cellule pour y vivre en réclusion. La cellule fut très promptement préparée. L'abbesse lui dit : Voilà la cellule, maintenant que désires-tu ? La religieuse lui demanda qu'il lui fût permis de s'y renfermer. La chose lui ayant été accordée, elle y fut conduite par les vierges rassemblées, avec des chants et des flambeaux allumés, et sainte Radegonde qui la tenait par la main. Elle dit adieu à toutes, et les ayant embrassées l'une après l'autre, elle fut recluse dans la cellule ; on boucha la porte par où elle y était entrée, et là elle vaque à l'oraison et à la lecture.

Cette année-là sortit de ce monde l'empereur Tibère[339], laissant parmi tout son peuple un grand deuil de sa mort. Il était éminent en bonté, toujours prêt à l'aumône, juste dans ses arrêts, très prudent à juger, ne méprisant personne, et embrassant tous les hommes dans sa bienveillance ; et comme il les chérissait tous, il était chéri de tous. Lorsqu'il fut tombé malade, il désespéra de sa vie ; il fit appeler l'impératrice Sophie et lui dit : Voilà que je sens que le temps de ma vie est accompli ; je veux choisir, d'accord avec vous, celui qui doit gouverner la république ; il faut élire avec soin l'homme à qui je remettrai ma puissance. Elle choisit un certain Maurice [Mauricius], disant : C'est un homme actif et habile ; il a souvent combattu les

ennemis de la république et a obtenu la victoire. Ce qu'elle disait, afin qu'après la mort de Tibère, Maurice s'unît à elle en mariage. Mais Tibère, instruit, du choix qu'avait fait l'impératrice, donna ordre de parer sa fille des ornements impériaux ; et ayant fait appeler Maurice, il lui dit : Voilà que, par le consentement de l'impératrice Sophie, tu viens d'être nommé à l'Empire. Pour t'y affermir, je te donne ma fille. La jeune fille étant arrivée, son père la remit à Maurice, en lui disant : Reçois mon empire avec cette jeune fille ; règne heureusement, et n'oublie jamais l'amour de la justice et de l'équité. Maurice ayant reçu la jeune fille, la conduisit à sa maison ; on célébra la cérémonie du mariage , puis Tibère mourut. Après les vacances d'usage, Maurice, couvert du diadème et de la pourpre, se rendit au Cirque où il fut salué des acclamations du peuple, lui distribua des présents, et fut confirmé dans la possession de l'Empire.

Le roi Chilpéric reçut ensuite des envoyés de son neveu Childebert, à la tête desquels était Ægidius évêque de Reims. Introduits auprès du roi, lorsqu'on leur eut permis de parler, ils dirent : Ton neveu notre seigneur te demande à tout prix de conserver l'alliance que tu as faite avec lui ; il ne peut avoir de paix avec ton frère qui, après la mort de son père, lui a enlevé une partie de Marseille, retient les fugitifs de son royaume, et refuse de les lui remettre entre les mains. Ton neveu Childebert veut donc conserver entière l'affection qui est maintenant entre vous. Et le roi dit : Mon frère s'est rendu coupable en beaucoup de choses, car si mon fils Childebert veut examiner les choses selon la raison, il reconnaîtra bientôt que son père a été tué avec la connivence de Gontran. Lorsqu'il eut ainsi parlé, l'évêque Ægidius lui répondit : Si tu t'allies avec ton neveu, et que ton neveu s'allie avec toi, vous ferez marcher une armée, et aurez bientôt pris de lui la vengeance qui vous est due. S'étant donc liés par des serments, ils se donnèrent mutuellement des otages, et se séparèrent. Chilpéric se fiant donc en leurs promesses fit marcher son armée et vint à Paris, où son séjour causa une grande dépense aux habitants. Le duc Bérulphe avec les gens de Tours, de Poitiers et de Nantes, marcha sur les confins du territoire de Bourges. Didier et Bladaste[Bladastès], à la tête de toutes les troupes des provinces qui leur étaient confiées, l'environnèrent d'un autre côté, et dévastèrent cruellement les pays qu'ils eurent à parcourir. Chilpéric ordonna à l'armée qui venait le joindre, de traverser Paris. Il le traversa lui-même à la tête de cette armée, et marcha vers le château de Melun, livrant tout aux flammes et à la dévastation. L'armée de son neveu n'arrivait point, quoique les chefs et les envoyés de Childebert fussent auprès de Chilpéric ; il envoya des messagers aux ducs Bérulphe, Didier et Bladaste, et leur dit : Entrez dans le territoire de Bourges, et quand vous serez parvenus jusque dans la ville, exigez le serment de fidélité. Les habitants de Bourges se précipitèrent, au nombre de quinze mille, du côté du château Mélian [Mellian], et là combattirent contre le duc Didier. Il se fit un grand carnage, et il périt plus de sept mille hommes des deux armées.

Les ducs avec le reste de leurs gens arrivèrent à la ville, ravageant et dévastant tout, et il se fit alors une telle dépopulation qu'on n'avait ouï rien de pareil dans les anciens temps, et qu'il ne resta ni maisons, ni vignes, ni arbres ; mais ils coupèrent, brûlèrent et détruisirent tout, emportant des églises ce qui appartenait au service divin, et brûlant les églises mêmes. Le roi Gontran marcha contre son frère avec son armée, mettant en la justice de Dieu toute son espérance. Un soir il envoya son armée qui détruisit une partie de celle de son frère ; le matin suivant des envoyés passèrent de l'un à l'autre, et ils firent la paix, se promettant mutuellement que celui qui, d'après le jugement des évêques et des principaux du peuple, serait reconnu avoir dépassé les bornes de la loi, paierait à l'autre une composition, et ils se séparèrent de bon accord. Le roi Chilpéric, ne pouvant empêcher son armée de piller, tua de son épée le comte de Rouen, et ensuite il revint à Paris, chacun laissant le butin qu'il avait fait, et relâchant ses captifs. Ceux qui assiégeaient Bourges ayant reçu l'ordre de retourner chez eux, emportèrent avec eux tant de butin que le pays d'où ils sortirent fut comme qui dirait entièrement vidé d'hommes et de troupeaux. L'armée de Didier et Bladaste entra dans le territoire de Tours, et s'y livra à l'incendie, au pillage, au meurtre, comme on a coutume de le faire en pays ennemi. Ils emmenèrent des captifs, dont ils renvoyèrent ensuite plusieurs après les avoir dépouillés. Cette calamité fut suivie d'une maladie sur le bétail, en sorte qu'il resta à peine une seule bête. C'était une nouvelle lorsque quelqu'un avait vu une jument ou aperçu une génisse.

Pendant que cela se passait, le roi Childebert se tenait avec son armée, assemblée en un même lieu. Une nuit l'armée se souleva, les petites gens firent entendre de grands murmures contre l'évêque Ægidius et les chefs du roi, et commencèrent à crier et à dire ouvertement : Otons de devant la face du roi ces hommes qui vendent son royaume, soumettent ses cités à la domination d'un autre, et livrent à une puissance étrangère le peuple et le prince. Tandis qu'ils se livraient à ces clameurs et à d'autres semblables, le matin étant arrivé, ils prirent leurs armes et coururent aux tentes du roi, pour se saisir de l'évêque et des seigneurs, les accabler par la force, les charger de coups, et les mettre en pièces avec leurs épées. L'évêque en ayant été averti, prit la fuite et montant à cheval, se dirigea vers sa ville épiscopale. Le peuple le poursuivit avec de grands cris, jetant après lui des pierres et vomissant des injures. Ce qui le sauva, c'est qu'ils n'avaient pas préparé leurs chevaux. Cependant l'évêque voyant que les chevaux de ses compagnons étaient rendus de fatigue, continua seul son chemin, saisi d'une telle frayeur qu'une de ses bottes étant sortie de son pied, il ne s'arrêta point pour la ramasser, mais arriva ainsi jusqu'à Reims, où il se mit à couvert dans les murs de la ville.

Peu de mois auparavant, Leudaste était venu à Tours, avec la permission du roi, pour y reprendre sa femme et y demeurer. II nous envoya une lettre souscrite par les évêques, pour que nous le reçussions à la communion ; mais comme cette lettre

n'était pas accompagnée des ordres de la reine, à cause de laquelle surtout il avait été séparé de la communion, je refusai de le recevoir, disant : Quand j'en aurai l'ordre de la reine, je le recevrai sans retard. J'envoyai donc vers elle, et elle me répondit par écrit en ces mots : Pressée de beaucoup de gens, je n'ai pu faire autrement que de lui permettre d'aller à Tours ; maintenant, je te prie, ne lui accorde pas la paix, et qu'il ne reçoive pas la communion de ta main, jusqu'à ce qu'il ait pleinement accompli ce qu'il nous doit. En lisant cet écrit, je craignis qu'on ne le fit périr ; j'envoyai donc chercher son beau-père, et lui donnai connaissance de cette lettre, le priant que son gendre se conduisît avec prudence, jusqu'à ce qu'il eût adouci l'esprit de la reine ; mais lui, comme il était encore mon ennemi, soupçonnant de l'artifice dans ce conseil que je lui donnais de bonne foi et pour l'amour de Dieu, ne voulut pas agir d'après les avis que je lui faisais donner, et je vis l'accomplissement de ce proverbe que j'avais appris d'un certain vieillard : Donne toujours de bons conseils, soit à ton anti, soit à ton ennemi, car ton ami les suivra, et ton ennemi les méprisera. Méprisant donc celui-ci, il se rendit vers le roi, qui était alors avec son armée dans les environs de Melun, et supplia le peuple d'adresser sa prière au roi pour qu'il voulût le recevoir en sa présence. Le roi donc, prié par tout le peuple, consentit à le voir, et, prosterné à ses pieds, il lui demanda pardon ; mais le roi lui dit : Tiens-toi sur tes gardes encore quelque temps, jusqu'à ce que tu aies vu la reine, et qu'elle t'ait dit les moyens de rentrer en grâce auprès d'elle, envers qui tu t'es rendu bien coupable. Mais lui, imprudent et léger, se fiant sur ce qu'il avait été admis en la présence du roi, lorsque le roi vint à Paris, se rendit un dimanche dans la sainte cathédrale, se jeta aux pieds de la reine, et implora son pardon ; mais elle, frémissant de colère, et détestant sa vue, le repoussa, et versant des larmes, dit : Puisqu'il ne me reste pas de fils qui prenne soin de poursuivre mes injures, c'est à toi, mon Seigneur Jésus , que j'en remets la poursuite. Et se prosternant aux pieds du roi, elle ajouta : Malheur à moi qui vois mon ennemi, et ne puis l'emporter sur lui ! Il fut donc repoussé du lieu saint, et on accomplit les cérémonies de la messe. Le roi étant sorti avec la reine de la sainte cathédrale, Leudaste continua son chemin jusqu'à la place, sans se douter de ce qui allait lui arriver. Il parcourait les maisons des marchands, se faisait montrer des pièces d'argenterie, pesait l'argent, et examinait plusieurs joyaux en disant : J'achèterai ceci et ceci, car il me reste beaucoup d'or et d'argent. Comme il disait cela, survinrent soudainement les serviteurs de la reine qui voulurent le lier de chaînes. Ayant tiré son épée, il en frappa l'un d'eux, ce qui irrita les autres ; en sorte que, prenant leurs boucliers et leurs épées, ils se jetèrent sur lui. Il y en eut un qui d'un coup lui enleva une partie des cheveux et de la peau de la tête. Comme il fuyait à travers le pont de la ville, son pied se prit entre deux des planches du pont ; il eut la jambe cassée, et fut pris : on lui lia les mains derrière le dos, et il fut remis à des gardes. Le roi ordonna qu'il fût soigné par les médecins, afin que, guéri de ses blessures, il pût être livré aux tourments d'un supplice journalier ; mais, comme on

le conduisait à une des métairies du fisc, la pourriture se mit dans ses plaies, et il fut bientôt à l'extrémité. Alors, par l'ordre de la reine, on le coucha par terre sur le dos, et lui ayant mis sous la nuque du cou une énorme barre de fer, on le frappa sur la gorge, et il finit ainsi, par une juste mort, une vie tissue de perfidies.

La neuvième année du roi Childebert [en 584], le roi Gontran rendit à son neveu une partie de Marseille[340].

Les envoyés de Chilpéric, revenus d'Espagne, annoncèrent que le royaume de la Manche [341][Carpitanie] était cruellement dévasté par les sauterelles, de telle sorte qu'il n'y avait ni arbres, ni vignes, ni forêts, ni fruits, ni aucune verdure, qu'elles n'eussent entièrement détruits ; ils dirent que l'inimitié qui s'était élevée entre Leuvigild et son fils augmentait tous les jours de violence. Une grande contagion régnait aussi dans ces cantons, et dévastait beaucoup de pays ; mais elle faisait rage surtout dans la ville de Narbonne[342]. Il y avait déjà trois ans qu'elle avait pris dans cette ville, puis elle s'apaisait, et alors le peuple qui avait fui, revenant dans la ville, périssait par la maladie. La ville d'Albi était aussi rudement travaillée du môme mal.

En ces jours-là, vers le milieu de la nuit, il parut du côté du nord un grand nombre de rayons brillants, d'une grande clarté, qui, se rapprochant et se séparant ensuite, finirent par s'évanouir. On vit aussi dans la partie septentrionale du ciel reluire une telle clarté qu'on la prit pour celle de l'aurore.

Il vint de nouveau des envoyés d'Espagne qui apportèrent des présents, et arrêtèrent avec le roi Chilpéric l'époque où, selon la convention qu'il avait faite précédemment, il donnerait sa fille en mariage au fils du roi Leuvigild[343]. L'époque fixée[344] et toutes choses convenues, l'envoyé reprit sa route. Mais le roi Chilpéric étant sorti de Paris pour se rendre dans le pays de Soissons, il lui survint un nouveau chagrin : son fils, que, l'année précédente, il avait fait régénérer dans les eaux du baptême, fut pris de la dysenterie, et rendit l'esprit[345]. C'était là ce qu'annonçait cette flamme que, comme je l'ai dit plus haut, on avait vu tomber des nuages. Ils revinrent à Paris avec une douleur infinie, ensevelirent leur enfant, et firent courir après l'envoyé, pour qu'il revînt, et prolongeât le terme donné, le roi disant : Voilà que ma maison est remplie de deuil ; comment pourrai-je célébrer les noces de ma fille ? Car il voulait envoyer en Espagne une autre fille qu'il avait eue d'Audovère, et qu'il avait mise dans le monastère de Poitiers[346] ; mais elle s'y refusa principalement à cause de la résistance de sainte Radegonde, qui disait : Il ne convient pas qu'une fille dédiée au Christ retourne aux voluptés du siècle.

Tandis que ces choses se passaient, on vint dire à la reine que l'enfant qui lui était mort avait succombé à des maléfices et à des enchantements, et que le préfet Mummole[347], que la reine haïssait déjà depuis longtemps , était complice de ce

crime. D'où il arriva qu'un homme de la cour du roi, étant à un festin dans la maison de Mummole, se lamentait de ce qu'un enfant qu'il chérissait avait été pris de la dysenterie. Le préfet lui répondit : J'ai une herbe qui, lorsqu'on la fait prendre à celui qui est attaqué de la dysenterie, quelque désespéré qu'il soit, le guérit sur-le-champ. Ces paroles ayant été rapportées à la reine, sa fureur s'en accrut, et ayant fait prendre des femmes de la ville de Paris, elle les livra aux tourments pour les forcer par des coups à déclarer ce qu'elles savaient. Elles avouèrent qu'elles étaient sorcières, et déclarèrent avoir fait mourir beaucoup de gens ; ajoutant, ce que je ne voudrais pas qu'on crût en aucune manière : Nous avons, ô reine, sacrifié la vie de ton fils, pour celle du préfet Mummole. Alors la reine les faisant livrer à des tourments encore plus cruels, fit assommer les unes, brûler les autres, attacher d'autres à des roues qui leur brisaient les os, et se retira avec le roi dans sa maison de Compiègne, où elle lui révéla tout ce qu'elle avait entendu dire du préfet. Le roi envoya des serviteurs ordonner à Mummole de venir le trouver, et après l'avoir interrogé, le fit charger de chaînes et livrer à divers tourments. On le suspendit à un poteau, les mains liées derrière le dos, et là on le questionna sur les maléfices dont il pouvait avoir connaissance ; mais il n'avoua rien de ce que nous avons rapporté plus haut. Cependant il confessa avoir pris souvent, de ces femmes, des onguents et des breuvages dont l'effet devait être de le mettre en grâce auprès du roi et de la reine. Lors donc qu'il fut détaché du poteau, il appela l'exécuteur [lietorem], et lui dit : Allez annoncer au roi, mon seigneur, que je ne sens aucun mal des tourments qu'on m'a infligés. Le roi ayant entendu ces paroles, dit : Ne faut-il pas, en effet, qu'il soit sorcier pour n'avoir reçu aucun mal de ce qu'on lui a fait souffrir ? Alors on l'étendit sur des roues, et on le frappa de tant de coups de courroies triplées, que les exécuteurs en étaient fatigués ; ensuite on lui entra des bâtons pointus dans les ongles des pieds et des mains, et, comme il était à ce point que l'épée était déjà levée pour lui couper la tête, il obtint de la reine qu'elle lui laissât la vie ; mais on lui fit subir une dégradation non moins cruelle que la mort ; car l'ayant mis dans un chariot, on le renvoya dépouillé de tout ce qu'il possédait à la ville de Bordeaux où il était né. Mais frappé en route d'une attaque d'apoplexie, il put à peine arriver où il lui était ordonné d'aller, et peu de temps après rendit l'esprit. Après quoi, la reine ayant pris le trésor de son enfant, tant les vêtements que les autres effets, les étoffes de soie et tout ce qu'elle put trouver, les fit consumer par le feu. On dit qu'il y en avait quatre chariots. Elle fit jeter l'or et l'argent dans une fournaise embrasée, afin qu'il ne restât rien d'entier qui pût lui rappeler la douleur de la mort de son fils.

Æthérius, évêque de Lisieux, dont nous avons parlé[348], fut expulsé de sa ville, et y rentra de la manière suivante : il y avait un clerc de la ville du Mans abandonné à la luxure, aimant les femmes, et livré à la gourmandise, à la fornication, et à toute espace de vices immondes. Il voyait souvent une certaine prostituée à qui il fit couper les cheveux, lui fit prendre un habit d'homme et l'emmena avec lui dans une

autre ville où n'étant pas connu, il pourrait éviter le soupçon d'adultère. C'était une femme de race libre et née d'honnêtes parents. Ses proches ayant découvert longtemps après ce qui s'était passé, voulurent venger la honte de leur famille, et ayant trouvé le clerc, ils l'enchaînèrent, l'enfermèrent et firent brûler la femme. Ensuite, excités par la perverse soif de l'or, ils tâchèrent de vendre le clerc, c'est-à-dire de trouver quelqu'un qui le rachetât ; autrement il était dévoué à une mort certaine. Ces choses ayant été rapportées à Æthérius, ému de compassion, il donna vingt pièces d'or, et le sauva ainsi de la mort qui le menaçait. Après avoir recru la vie de cette manière, le clerc se donna pour docteur dans les lettres, et promit à l'évêque, s'il lui confiait des enfants, de les rendre accomplis dans cette science ; l'évêque joyeux de cette promesse rassembla les enfants de la cité et le chargea de les instruire. II était honoré des citoyens ; le pontife lui avait donné des terres et des vignes, et il était invité dans les maisons des parents dont il instruisait les enfants. Mais revenant à ses anciennes habitudes et oubliant tout ce qu'il avait souffert, il s'éprit de concupiscence pour la mère d'un des enfants qu'il instruisait. Cette femme pudique ayant déclaré la chose à son mari, ses parents assemblés infligèrent au clerc de rudes tourments et voulurent le tuer. L'évêque, de nouveau touché de pitié, le délivra après l'avoir doucement réprimandé, et le rétablit dans ses honneurs ; mais rien ne put jamais tourner vers le bien l'esprit léger de cet homme, et, au lieu de cela, il devint l'ennemi de celui qui l'avait plusieurs fois racheté de la mort. Il s'allia à l'archidiacre de la cité qui, se jugeant digne de l'épiscopat, fit le complot d'assassiner l'évêque. On paya un clerc qui devait le frapper d'une hache, et tous ces gens commençaient déjà à tenir des discours, à parler bas, à lier des intrigues, offrant des récompenses pour engager, si l'évêque mourait, à mettre l'archidiacre à sa place. Mais la miséricorde de Dieu l'emporta sur leur perfidie, et sa bonté se hâta de réprimer la cruauté des méchants. Un jour que l'évêque rassemblait ses ouvriers dans un champ qu'il voulait faire labourer, le clerc dont j'ai parlé le suivait avec une hache, sans qu'il y prit garde aucunement. Cependant, s'en étant aperçu : Pourquoi donc, lui dit-il, me suis-tu si assidûment avec cette hache ? L'autre saisi de frayeur se jeta à ses genoux, disant : Prends courage, ô prêtre de Dieu ; car tu sauras que j'ai été envoyé par l'archidiacre et le précepteur pour te frapper de cette hache. J'ai plusieurs fois voulu le faire, et ma main s'est levée pour frapper le coup ; mais aussitôt mes yeux étaient couverts de ténèbres, mes oreilles cessaient d'entendre, et tout mon corps était ébranlé par un tremblement. Mes mains demeuraient sans force, et je ne pouvais accomplir ce que j'avais projeté ; mais lorsque ensuite j'abaissais le bras, je ne sentais plus aucun mal. J'ai reconnu que Dieu était avec toi, car je n'ai pu te nuire en aucune manière. Lorsqu'il eut dit ces paroles, l'évêque se prit à pleurer et imposa silence au clerc. Puis, retourné à sa maison, il se coucha pour souper. Après quoi il alla se reposer dans son lit, autour duquel était un grand nombre des lits de ses clercs. Ses ennemis s'étant méfiés du clerc qui devait l'assassiner, pensèrent à exécuter par eux-mêmes leur perfidie, et tramèrent un autre artifice, soit pour le faire

périr violemment, soit pour le charger d'un crime qui le fit exclure du sacerdoce. Tandis que tout le monde reposait vers le milieu de la nuit, ils se précipitèrent dans la chambre à coucher de l'évêque, poussant de grandes exclamations, et disant qu'ils en avaient vu sortir une femme, et qu'ils l'avaient laissée aller pour courir à l'évêque. C'était certainement par le conseil et l'instigation du diable qu'ils imputaient un tel crime à leur évêque, alors âgé de prés de soixante-dix ans. Sans perdre de temps, et de concert avec le clerc dont j'ai parlé, ils lièrent l'évêque qui vit ses mains chargées de chaînes par celui dont le cou avait été plusieurs fois délivré par lui de ses liens, et il fut condamné à une prison sévère par l'homme qu'il avait souvent tiré de la fange des cachots. Voyant que ses ennemis procédaient contre lui avec cette violence, il implora avec larmes, dans ses chaînes, la miséricorde du Seigneur ; aussitôt ses gardes se sentirent accablés de sommeil, la volonté du Seigneur détacha ses liens et celui qui avait si souvent délivré les méchants, fut délivré sans avoir rien souffert de leur méchanceté ; puis, s'échappant, il passa dans le royaume du roi Gontran. Une fois qu'il fut parti, ceux qui avaient comploté contre lui s'adressèrent plus librement au roi Chilpéric pour lui demander l'épiscopat ; et, accusant l'évêque de beaucoup de crimes, ils ajoutaient : Sache, ô roi très glorieux ! que nos paroles sont véritables ; car, dans la crainte de la mort que lui ont méritée ses crimes, il a passé au royaume de ton frère. Le roi ne les crut point, et leur ordonna de retourner à la ville ; et tandis que cela se passait, les citoyens, affligés de l'absence de leur pasteur, et sachant que tout cela s'était fait par envie et par avarice, se saisirent de l'archidiacre et de son associé, auteurs de cette iniquité, et demandèrent au roi de leur rendre leur évêque. Le roi envoya des messagers à son frère, l'assurant qu'il n'avait trouvé l'évêque coupable d'aucun crime. Le roi Gontran, qui était bon et plein de libéralité envers les malheureux, lui fit beaucoup de présents, et lui donna des lettres pour tous les évêques de son royaume, afin que pour l'amour de Dieu ils eussent soin de l'assister dans son voyage. Alors, parcourant les cités, il en recueillit des prêtres de Dieu tant de choses, soit en vêtements, soit en or, qu'à peine put-il rapporter tout ce qu'il avait reçu, et en lui fut accomplie cette parole de l'apôtre : Tout contribue au bien de ceux qui aiment Dieu [Rom., 8, 28] ; car ce voyage lui apporta beaucoup de richesses, et son exil le mit dans l'opulence. Retournant ensuite vers ses concitoyens, il en fut reçu avec tant d'honneur qu'ils pleuraient de joie et bénissaient Dieu de ce qu'il avait rendu à son église un tel évêque.

Lupintius [vulg. Saint-Louvent], abbé de la basilique de Saint-Privas, martyr, dans la cité du Gévaudan[349], fut mandé par la reine Brunehault, et vint la trouver. Il était accusé, dit-on, par Innocent [Innocentius], comte de ladite ville, d'avoir parlé de la reine avec irrévérence. Mais l'affaire ayant été examinée, il ne fut trouvé en rien coupable de lèse-majesté, et reçut l'ordre de s'en retourner. Cependant, comme il commençait à se mettre en route, il fut pris par ledit comte et conduit au village de

Ponthion[350], où on lui fit souffrir beaucoup de tourments. Relâché ensuite pour s'en retourner chez lui, comme il avait tendu ses pavillons sur la rivière d'Aisne, son ennemi vint de nouveau tomber sur lui ; et s'en étant rendu maître par la violence, lui coupa la tête, la mit dans un sac rempli de pierres, et la jeta dans la rivière ; il y jeta de même le corps attaché à une pierre. Peu de jours après, ce corps fut vu par un berger qui, l'ayant tiré du fleuve, le mit en sépulture ; mais tandis qu'il préparait les choses nécessaires à ces obsèques, sans que personne pût savoir à qui appartenait ce corps dont on ne trouvait pas la tête, il arriva tout à coup qu'un aigle enleva le sac du fond du fleuve et le déposa sur le rivage. Remplis d'admiration, ceux qui se trouvaient présents prirent le sac ; et s'empressant de chercher ce qu'il contenait, ils y trouvèrent cette tête coupée qu'ils ensevelirent avec le reste des membres. On dit que, par la puissance divine, il parut en ce lieu une grande lumière, et que lorsqu'un malade venait prier a ce tombeau avec dévotion, il s'en retournait guéri.

Théodose, évêque de Rodez, qui avait succédé à saint Dalmate, quitta la lumière du jour. Les différends et les querelles qui s'élevèrent dans cette Église pour l'épiscopat en vinrent à ce point qu'elle fut presque entièrement dépouillée des vases sacrés et de tout ce qu'elle possédait de meilleur. Avec l'aide de la reine Brunehault, on fit rejeter le prêtre Transobade, et on élut Innocent[351], comte du Gévaudan. Dès qu'il fut en possession de l'épiscopat, il commença à tourmenter Ursicin [Ursicinus], évêque de la ville de Cahors , disant qu'il retenait des choses qui appartenaient au diocèse de Rodez ; d'où il arriva que leurs discordes journalières allèrent toujours croissant. Quelques années après, le métropolitain[352], réuni avec ses suffragants dans la cité d'Auvergne, rendit un jugement portant que l'église de Rodez reprendrait les paroisses qu'on se rappelait lui avoir appartenu ; ce qui fut accompli.

Remi [Remigius], évêque de Bourges[353], mourut, et, après sa mort, la plus grande partie de sa ville fut consumée par un grand incendie, et là périt ce qui avait échappé aux calamités de la guerre. Après cela, par la faveur du roi Gontran, Sulpice fut élu évêque de cette ville. On rapporte que beaucoup de gens offrant au roi des présents pour en obtenir l'épiscopat, il leur répondit : Il n'est pas dans l'habitude de notre gouvernement de vendre le sacerdoce, et il ne vous convient pas de l'acheter par des présents, car nous devons craindre d'encourir l'infamie d'un gain honteux, et vous d'être comparés à Simon-le-Magicien ; mais conformément à la prescience de Dieu, Sulpice sera votre évêque ; et ainsi amené au clergé, il monta au siége de cette église. C'est un homme de grande noblesse, des premiers sénateurs de la Gaule, très instruit dans les belles-lettres, sans égal dans l'art des vers. Ce fut lui qui provoqua le synode dont nous avons parlé relativement aux paroisses du diocèse de Cahors.

Il vint d'Espagne un envoyé, nommé Oppila, apportant au roi Chilpéric beaucoup de présents. Le roi d'Espagne craignait que Childebert ne fit marcher une armée pour

venger l'injure de sa soeur, car Leuvigild ayant pris son fils Erménégild qui avait épousé la sœur de Childebert [Ingonde, fille de Sigebert], l'avait fait renfermer, et sa femme était demeurée entre les mains des Grecs. Cet envoyé étant donc arrivé à Tours le saint jour de Pâques, nous lui demandâmes s'il était de notre religion ; il répondit qu'il croyait ce que croient les catholiques, et venant avec nous à la cathédrale, assista aux cérémonies de la messe ; mais il ne reçut point de nous la paix et ne participa point au sacrifice[354]. Nous reconnûmes par là qu'il avait fait un mensonge en se disant catholique ; néanmoins je l'invitai à ma table, et lui ayant demandé ce qu'il croyait, il répondit : Je crois le Père, le Fils et le Saint-Esprit unis dans une même puissance. Je lui dis : Si tu crois ce que tu affirmes, quel motif t'a donc empêché de participer au sacrifice que nous avons offert à Dieu ? Et il me dit : Parce que vous ne répondez pas comme vous le devez au gloria, car nous disons, d'après l'apôtre Paul : Gloire à Dieu le Père par le Fils ; et vous dites, Gloire au Père, au Fils et au Saint-Esprit ; et de même que les docteurs de l'Église enseignent que le Père a été annoncé dans ce monde par son Fils, Paul dit [I Timothée, 1, 17] : Au Roi des siècles, immortel, invisible, à l'unique Dieu soit honneur et gloire dans les siècles des siècles ![355] Et je lui répondis : Il n'y a pas un catholique, je pense, qui ne sache que le Père a été annoncé par son Fils, mais en même temps qu'il a annoncé son Père sur la terre, il a attesté sa propre divinité par ses miracles. Il a fallu que Dieu le Père envoyât son Fils en ce monde pour lui montrer Dieu en personne, afin que les hommes qui avaient refusé de croire aux patriarches, aux prophètes et à leurs législateurs, crussent au moins à son Fils. Il est donc nécessaire de rendre gloire à Dieu sous le nom des trois personnes, c'est pourquoi nous disons : Gloire à Dieu le Père qui a envoyé son Fils, gloire à Dieu le Fils qui a racheté le monde de son sang, gloire à Dieu le Saint-Esprit qui sanctifie l'homme racheté. Mais toi qui dis : Gloire au Père par le Fils ! tu enlèves au Fils sa gloire, comme s'il ne partageait pas la gloire de son Père parce qu'il a annoncé son Père au monde. Le Fils, comme nous l'avons dit, a annoncé son Père au monde, mais beaucoup ne l'ont pas cru, selon les paroles de saint Jean l'Évangéliste [1, 12] : Il est venu chez soi, et les siens ne l'ont point reçu ; mais il a donné à tous ceux qui l'ont reçu le pouvoir d'être faits enfants de Dieu, à ceux qui croient en son nom. Et toi qui décries l'apôtre Paul, et n'entends pas ses paroles, remarque comme il a parlé prudemment et selon ce que chacun était en état d'entendre. Remarque comme il a prêché parmi les incrédules sans paraître leur imposer aucun fardeau trop difficile à porter, tellement qu'il dit à quelques-uns : Je ne vous ai nourris que de lait et non de viandes solides, parce que vous n'en étiez pas capables, et à présent même vous ne l'êtes pas encore [I Corinth., 3, 2]. La nourriture solide est pour les parfaits [Hébreux, 5, 14]. Et il dit à d'autres : Je n'ai point fait profession de savoir autre chose parmi vous que Jésus-Christ, et Jésus-Christ crucifié [I Corinth., 2, 2]. Maintenant veux-tu, ô hérétique, parce que Paul n'a prêché que le Christ crucifié, douter de sa résurrection ? Fais plutôt attention à sa prudence, et vois avec quelle adresse il dit à d'autres plus robustes dans leur foi : si

nous avons connu. Jésus-Christ selon la chair, maintenant nous ne le connaissons plus de cette sorte [II Corinth., 5, 16]. Nie donc, accusateur de Paul, si ton esprit est capable d'une telle folie, que le Christ ait été crucifié ; mais je te le demande, laisse toutes ces choses, écoute de meilleurs conseils, applique un collyre à tes yeux troublés, et reçois la lumière de la prédication apostolique. Car Paul parlait aux hommes selon ce qu'était chacun, d'une manière moins relevée, afin de les élever ensuite au plus haut faîte de la foi ; et comme il dit ailleurs [I Corinth., 9, 22] : je me suis fait tout à tous pour les sauver tous, comment un mortel refusera-t-il la gloire au Fils, que le Père lui-même a glorifié du haut du ciel, non pas une fois, mais deux ou trois fois ? Écoute comme il a parlé du haut des cieux, lorsque le Saint-Esprit descendit sur la tête du Fils, baptisé de la main de Jean : celui-ci est, dit-il, mon fils bien-aimé, dans lequel j'ai mis toute mon affection [Matthieu, 17, 5]. Certainement, si tu as les oreilles assez bouchées pour ne pas entendre cela, tu dois croire du moins ce qu'entendirent les apôtres sur la montagne, lorsque Jésus, transfiguré dans sa gloire, parlait avec Moise et Élie, du haut d'une nuée resplendissante, le Père dit : voici mon Fils bien aimé, en qui j'ai mis toute mon affection, écoutez-le [II épître de Pierre, 1, 17]. L'hérétique répondit à cela : le Père en ceci ne rend nullement témoignage à la gloire du Fils ; il le désigne seulement pour son fils. Et moi je lui dis : Si tu prends les choses de cette manière, je te fournirai un autre témoignage par lequel le Père a glorifié son Fils. Au moment de la Passion de notre Seigneur, lorsqu'il dit [Jean, 14, 1] : Mon Père glorifiez votre Fils, afin que votre Fils vous glorifié ; qu'est-ce que le père lui a répondu du haut du ciel ? Ne lui a-t-il pas dit [Ibid., 12, 28] : Je l'ai déjà glorifié, et je le glorifierai encore ? Voilà donc que la propre voix du père le glorifie, et toi tu t'efforces de lui enlever sa gloire. Mais ton pouvoir ne répond pas à la volonté que tu montres. Et toi qui te portes accusateur de l'apôtre Paul, écoute-le lorsque Jésus-Christ parle par sa bouche : Que toute langue confesse que le Seigneur Jésus-Christ est dans la gloire de Dieu son Père [Philip., 3 11]. Maintenant, s'il participe à la gloire de son Père, s'il habite dans la gloire avec son Père, comment se fait-il que tu veuilles le déshonorer en le privant de sa gloire ? Et comment ne rendra-t-on pas gloire parmi les hommes à celui qui règne dans les cieux, avec une gloire égale à celle de son Père ? Confessons donc le Christ Fils de Dieu pour le vrai Dieu, et reconnaissons que puisqu'ils n'ont qu'une seule divinité, ils n'ont qu'une seule et même gloire. Après cela, je me tus et terminai la discussion. L'envoyé se rendit vers le roi Chilpéric, et après lui avoir offert les présents que lui envoyait le roi d'Espagne, il retourna dans son pays.

Le roi Chilpéric ayant appris que son frère Gontran avait fait la paix avec Childebert son neveu, et qu'ils voulaient se réunir pour lui reprendre les villes qu'il leur avait enlevées de force, se réfugia avec tous ses trésors dans la ville de Cambrai et y emporta avec lui tout ce qu'il avait de meilleur. Il envoya des messagers aux ducs et comtes des cités, pour les engager à réparer les murs des

villes, à renfermer leurs effets ainsi que leurs femmes et leurs filles sous l'abri des remparts, et à se défendre courageusement si la nécessité l'exigeait, de manière à ce que l'ennemi ne pût leur faire de mal. Il ajoutait : Et si vous perdez quelque chose, lorsque nous reviendrons à prendre vengeance de nos ennemis, vous en reprendrez davantage. Mais il ne savait pas que la victoire est dans la main de Dieu. A plusieurs fois ensuite, il mit son armée en marche, puis il lui ordonna de se tenir en repos dans ses frontières. Dans ces jours-là il lui était né un fils qu'il fit nourrir dans sa maison de Vitry[356], de peur, dit-il, que s'il était vu en public, il ne lui arrivât quelque mal et qu'il ne mourût.

Le roi Childebert alla en Italie, ce qu'apprenant les Lombards, et craignant d'être défaits par son armée, ils se soumirent à sa domination[357], lui firent beaucoup de présents, et promirent de lui demeurer fidèles et soumis. Le roi ayant obtenu d'eux ce qu'il désirait retourna dans les Gaules, et ordonna de mettre en mouvement une armée qu'il fit marcher en Espagne. Cependant il s'arrêta. L'empereur Maurice lui avait donné, l'année précédente, cinquante mille sols d'or pour chasser les Lombards de l'Italie. Ayant appris qu'il avait fait la paix avec eux, il redemanda son argent, mais le roi, se confiant en ses forces, ne voulut seulement pas lui répondre là dessus[358].

Il se passa en Galice de nouveaux mouvements dont nous allons rendre compte. Erménégild ayant encouru, comme nous l'avons dit [livre V], la colère de son père, demeurait avec sa femme dans une ville d'Espagne[359], comptant sur le secours de l'empereur, et de Miron [Mir – livre V] roi de Galice. Ayant appris que son père venait vers lui avec une armée, il chercha de quelle manière il devait s'y prendre pour le repousser et le tuer, ne sachant pas, le malheureux, que le jugement de Dieu menace celui qui médite de telles choses contre son père, fût-il hérétique. Après y avoir bien pensé, parmi les nombreux milliers d'hommes qui l'accompagnaient , il choisit trois cents hommes d'armes qu'il renferma dans le château d'Osser[360], dont l'église contient des fontaines qui se remplissent par l'ordre spécial de Dieu. Son projet était de lasser et de rompre ainsi la première impétuosité de son père, afin de le vaincre ensuite plus facilement avec des troupes de moindre valeur, mais plus nombreuses. Le roi Leuvigild connaissant sa ruse se fatiguait la tête à délibérer disant : Si je vais contre lui avec toute mon armée réunie eu un seul corps, elle sera cruellement accablée des traits de l'ennemi ; si je n'y vais qu'avec un petit nombre de soldats, je ne pourrai vaincre cette troupe d'hommes vaillants : ainsi donc j'irai avec tous. » Et, marchant vers le lieu où étaient réunis ces vaillants hommes, il les défit, et brûla le château, comme on l'a déjà raconté[361]. Cette victoire obtenue, il apprit que le roi Miron venait contre lui à la tête d'une armée ; l'ayant environné, il exigea de lui le serment de lui être fidèle à l'avenir. Ils se firent des présents mutuels, après quoi chacun retourna chez soi. Mais Miron retourné dans son pays, se mit au lit peu de jours après, et mourut [en 582]. Sa maladie était venue des

mauvaises eaux et de l'insalubrité de l'air de l'Espagne. Après sa mort son fils Euric sollicita l'amitié du roi Leuvigild, et lui ayant, comme son père, prêté serment, régna sur le royaume de Galice. Mais, dans l'année, son beau-frère Audica, qui était fiancé à sa sœur, vint avec une armée, le prit, le fit clerc et ordonna qu'on lui imposât les honneurs du diaconat ou de la prêtrise. Puis, ayant pris pour femme la veuve de son père [Sisegonthe], il obtint le royaume de Galice[362]. Leuvigild prit son fils Erménégild et l'emmena avec lui à Tolède, puis le condamna à l'exil, mais il ne put tirer sa femme des mains des Grecs.

Les sauterelles qui depuis cinq ans ravageaient la province de la Manche, passèrent, cette année, en suivant la grande route, dans une autre province voisine de celle-ci. Elles couvraient en longueur un espace de cent cinquante milles, et celui de cent milles en largeur. Cette année parurent dans les Gaules beaucoup de prodiges, et les peuples éprouvèrent de grandes calamités. On vit des roses au mois de janvier, et il parut autour du soleil un grand cercle mêlé de diverses couleurs, semblables à celles que déploie l'arc-en-ciel après la pluie. Une cruelle gelée brûla les vignes, une tempête vint ensuite en divers lieux ravager les vignes et les moissons, et ce qui restait fut consumé par une épouvantable sécheresse. On vit sur quelques vignes un petit nombre de fruits maigres, sur quelques autres point du tout. Si bien que les hommes irrités contre Dieu ouvrirent les entrées des vignes et y introduisirent les brebis et les chevaux, entremêlant de prières, les malheureux, le soin qu'ils prenaient de se nuire à eux-mêmes, et disant : Que jamais durant l'éternité des siècles, ces vignes ne produisent plus de sarments. Les arbres qui avaient donné des fruits au mois de juillet, en donnèrent d'autres au mois de septembre. La maladie revint attaquer les bestiaux avec une nouvelle violence, si bien qu'à peine en demeura-t-il quelques-uns.

A l'approche du mois de septembre, il arriva au roi Chilpéric une grande ambassade des Goths[363]. Retourné à Paris, il ordonna de prendre un grand nombre de serviteurs appartenant aux maisons royales[364], et de les mettre dans des chariots ; comme plusieurs pleuraient et ne voulaient pas s'en aller, il les fit tenir prisonniers pour pouvoir plus facilement les obliger de partir avec sa fille. On dit que plusieurs, craignant de se voir enlevés ainsi à leurs parents, de douleur s'arrachèrent la vie au moyen d'un lacs. Le fils était séparé du père, la mère de la fille, et ils s'en allaient avec de profonds gémissements et de grandes malédictions ; on entendait tant de pleurs dans la ville de Paris qu'on les a comparés aux pleurs de l'Égypte. Plusieurs personnes des meilleures familles, contraintes de s'en aller ainsi, firent leur testament, donnèrent leurs biens aux églises, et demandèrent qu'au moment où la fille de Chilpéric entrerait en Espagne, on ouvrît ces testaments, comme si elles étaient déjà dans le tombeau. Cependant il vint à Paris des envoyés du roi Childebert pour avertir le roi Chilpéric de ne donner à sa fille aucune des villes qu'il tenait du royaume du père de Childebert [Sigebert, roi d'Austrasie], ni aucune partie de ses

trésors, et de ne pas se permettre de toucher aux esclaves, aux chevaux, aux jougs de boeufs, ni à rien de ce qui appartenait à ces propriétés. Un de ces envoyés fut, dit-on, tué secrètement, mais je ne sais par qui. Cependant les soupçons se portèrent sur le roi Chilpéric, ayant promis de ne toucher à aucune de ces choses, convoqua les principaux Francs et ses autres fidèles, et célébra les noces de sa fille. Elle fut remise aux envoyés des Goths, et il lui donna de grands trésors ; mais sa mère y ajouta une telle quantité d'or et d'argent ou de vêtements, que le roi, voyant cela, crut qu'il ne lui restait plus rien. La reine, s'apercevant de son mécontentement, se tourna vers les Francs, et dit : Ne croyez pas, ô Francs, qu'il y ait rien là des trésors des rois précédents. Tout ce que vous voyez est tiré de mes propriétés, car le roi très glorieux a été très libéral envers moi, et j'ai amassé beaucoup de choses par mon labeur, et beaucoup d'autres viennent de ce que j'ai recueilli tant sur les fruits que sur les tributs des maisons qui m'ont été concédées. Vous m'avez fait aussi beaucoup de présents, desquels j'ai composé ce que vous voyez devant vous, car il n'y a rien là des trésors publics. Et ainsi elle trompa l'esprit du roi. Il y avait une telle immensité de choses que, tant en or qu'en argent, et autres choses précieuses, on emmena cinquante chariots. Les Francs apportèrent aussi beaucoup de présents ; les uns de l'or, les autres de l'argent, quelques-uns des chevaux, plusieurs des vêtements ; chacun donna ce qu'il put. La jeune fille ayant dit adieu avec beaucoup de larmes et d'embrassements, lorsqu'elle sortait de la porte, l'essieu d'une des voitures cassa ; tous se dirent alors à la malheure, ce que quelques-uns prirent pour un augure. Étant ensuite partie de Paris, elle ordonna de dresser ses tentes à huit milles de la ville. Durant la nuit, cinquante hommes de sa suite se levèrent, prirent les cent meilleurs chevaux, tous les freins d'or, deux grandes chaînes, et s'enfuirent vers le roi Childebert. Durant tout le chemin, tous ceux qui pouvaient s'échapper prenaient la fuite, emportant avec eux tout ce qu'il leur était possible d'attraper. On reçut aussi durant la route ce cortège avec un grand appareil, aux dépens des diverses cités. Le roi avait ordonné que là dessus on ne payât rien de son fisc ; tout fut fourni par une contribution extraordinaire des pauvres gens.

Comme le roi craignait que son frère ou son neveu ne tendissent en route quelque embûche à sa fille, il avait ordonné qu'elle marchât environnée d'une armée. Avec elle étaient des hommes du premier rang, le duc Bobon, fils de Mummolène [Mummolenus], avec sa femme, pour lui servir de paranynphe ; Domégesile, Ansevald, le maire du palais Waddon, autrefois comte de Saintes, le reste de la troupe, composé d'hommes du commun était au nombre de plus de quatre mille. Les autres chefs et caméries qui, voyageaient avec elle la quittèrent à Poitiers. Ses compagnons de route allaient tant qu'ils pouvaient, et ils firent en chemin tant de butin, se livrèrent à tant de pillages qu'on pourrait à grand'peine le raconter. Ils dépouillaient les cabanes des pauvres , ravageaient les vignes, emportaient les sarments avec les raisin, enlevaient les troupeaux en tout ce qu'ils pouvaient trouver,

et ne laissaient rien dans les lieu qu'ils traversaient, accomplissant ce qui a été dit par le prophète Joël [1, 4] : La sauterelle a mangé les restes de la chenille, le ver les restes de la sauterelle , et la nielle les restes du ver. Ce fût ainsi que les choses se passèrent alors. Les restes de la gelée furent détruits par les tempêtes, le reste des tempêtes fut brûlé par la sécheresse ; et ce qu'avait laissé la sécheresse enlevé par les gens de guerre.

Tandis que ceux-ci continuaient leur route avec leur butin, Chilpéric, le Néron, l'Hérode de notre temps, se rendit à sa maison de Chelles, éloignée de la ville de Paris d'environ soixante stades. Là, il se livrait à l'exercice de la chasse ; mais un jour qu'il revenait de chasser, et qu'il faisait déjà nuit, comme il descendait de cheval, s'appuyant d'une main sur l'épaule d'un de ses serviteurs, un homme s'approcha, le frappa d'un couteau sous l'aisselle, et, réitérant son coup, lui perça le ventre : aussitôt, rendant le sang en abondance, tant par la bouche que par ses blessures, il rendit son âme inique. On a vu, par ce qui précède, tout le mal qu'il avait fait, et qu'il brûla et dévasta souvent plusieurs contrées, sans en ressentir aucune douleur, mais plutôt une grande joie ; semblable à Néron, lorsque autrefois il chantait des tragédies au milieu de l'incendie des palais [Suétone, VI, 38]. Souvent il punit injustement des hommes pour avoir leur bien. Peu de clercs, de son temps, parvinrent à l'épiscopat. Il était adonné à sa bouche, et faisait son Dieu de son ventre, affirmant qu'il n'y avait pas d'homme plus sage que lui. Il a fait deux livres de vers [livre V], prétendant imiter Sédule [Sedulius] ; mais ces vers ne peuvent se soutenir sur leurs faibles pieds, et faute de s'y entendre, il y a mis des syllabes brèves à la place des longues, et des longues où il faudrait des brèves. Il a fait d'autres opuscules, comme des hymnes et des messes qu'on ne peut admettre en aucune manière. Il était l'ennemi des intérêts des pauvres, et blasphémait assidûment contre les prêtres du Seigneur. Les évêques des églises étaient, lorsqu'il se trouvait en particulier, le principal sujet de ses dérisions et de ses plaisanteries : il appelait celui-ci inconséquent, cet autre orgueilleux, celui-là verbeux, tel autre luxurieux ; il disait : celui-ci est rempli de vanité, cet autre bouffi d'arrogance, car rien ne lui était plus odieux que l'Église ; il disait souvent : Voilà que notre fisc demeure pauvre, que nos richesses sont transférées aux églises ; personne ne règne, si ce n'est les évêques ; notre dignité périt, et est transportée aux évêques des cités. Et parlant ainsi, il violait sans cesse les testaments souscrits au profit des églises, et foulait souvent aux pieds jusqu'aux ordres de son père, pensant qu'il ne restait personne pour l'obliger d'accomplir ses volontés. L'imagination ne peut fournir aucune sorte de débauche et de luxure qu'il n'accomplît en réalité. Il cherchait sans cesse de nouveaux moyens de léser le peuple ; aux gens qu'il trouvait coupables, il faisait arracher les yeux ; et dans les ordres qu'il envoyait aux juges pour ses affaires, il ajoutait : Si quelqu'un méprise nos commandements, qu'il soit condamné à avoir les yeux arrachés. Comme il n'aimait véritablement personne, personne ne l'aimait, et

dés qu'il eut rendu l'esprit, tous les siens l'abandonnèrent. Mallulphe, évêque de Senlis, qui avait déjà passé trois jours sous la tente, sans pouvoir parvenir à le voir, ayant appris sa mort, vint laver son corps, le couvrit des meilleurs vêtements, et ayant passé la nuit à chanter des hymnes, le mit sur une barque, et, alla l'ensevelir à Paris dans la basilique de Saint-Vincent [Saint-Germain-des-Prés], laissant la reine Frédégonde dans la cathédrale de cette cité[365].

Livre septième

QUOIQUE notre dessein soit de poursuivre l'histoire où nous l'avons laissée dans les livres précédents, la piété réclame cependant auparavant quelques mots sur la mort de l'évêque saint Sauve [Salvius - Évêque d'Albi] arrivée, il est hors de doute, pendant cette année [en 584]. Ayant vécu longtemps, comme il avait coutume de le raconter lui-même, au milieu des habitudes du monde, il s'était mêlé des affaires terrestres avec les puissants du siècle, mais sans se laisser engager aux passions où sont entraînés d'ordinaire les esprits des jeunes gens. Dès que le souffle de l'esprit divin se fut fait sentir au plus profond de ses entrailles, abandonnant les rangs de la milice mondaine, il se retira dans un monastère ; dévoué à Dieu, il comprit qu'il valait mieux être pauvre avec la crainte du Seigneur, que de rechercher les avantages d'un siècle pervers. Dans ce monastère il fut longtemps soumis aux règles instituées par les pères. Étant parvenu à une plus grande force d'esprit et d'âge, à la mort de l'abbé supérieur de ce monastère, il entreprit le soin de paître le troupeau , et lui qui, pour diriger ses frères, semblait devoir se donner davantage au public, dès qu'il fut élevé en dignité il se retira encore davantage. Il chercha une cellule plus secrète ; dans la première, comme il l'affirmait lui-même, son corps, consumé par une trop grande abstinence, avait changé plus de neuf fois de peau. La dignité d'abbé étant venue le surprendre tandis que, dans cette humilité, il se livrait aux oraisons et à la lecture, il pensa souvent qu'il eût mieux valu pour lui vivre retiré parmi les moines que de recevoir le titre d'abbé aux yeux du peuple. Enfin, disant adieu à ses frères et recevant aussi leurs adieux, il se renferma. Il demeura dans cette solitude dans une plus grande abstinence qu'il n'avait fait auparavant. Soigneux d'exercer la charité, lorsqu'il venait un étranger, il lui accordait le tribut de ses oraisons et lui administrait abondamment les choses bénites. Il guérit souvent par ce moyen un grand nombre de malades. Une fois attaqué d'une violente fièvre, il gisait privé de respiration sur son lit, voilà que soudainement la cellule, éclairée d'une grande lumière, fut ébranlée. Sauve ayant levé les mains aux cieux en forme d'actions de grâces, rendit l'âme. Les moines mêlant leurs gémissements à ceux de la mère de leur abbé, emportent le corps du mort, le lavent dans l'eau, le couvrent de vêtements, le placent dans un cercueil, et passent la nuit à gémir et à chanter des psaumes. Le lendemain matin, la cérémonie des obsèques étant préparée le corps commença à s'agiter dans le cercueil, et voilà qu'au grand effroi des méchants, Sauve, comme sortant d'un profond sommeil, se leva, ouvrit les yeux, et, les mains élevées, dit : Ô Seigneur miséricordieux ! pourquoi m'as-tu fait revenir dans ce lieu ténébreux de l'habitation du monde, lorsque ta miséricorde dans le ciel m'était meilleure que la vie de ce siècle pervers ? Comme tous restaient stupéfaits, lui

demandant ce que c'était qu'un tel prodige, il ne leur répondit rien. Étant sorti du cercueil, et ne sentant plus du tout le mal dont il avait souffert auparavant, il resta trois jours sans boire ni manger. Le troisième jour, ayant rassemblé les moines et sa mère, il leur dit : Écoutez, mes très chers frères, et sachez que tout ce que vous voyez dans ce monde n'est rien ; mais, selon la parole du prophète Salomon, tout est vanité [Eccl., 1, 2]. Heureux celui qui mène sur la terre une conduite qui lui fisse mériter de voir la gloire de Dieu au ciel ! Après ces mots, il hésita pour savoir s'il en dirait davantage ou s'il garderait le silence. Comme il se taisait, tourmenté par les prières de ses frères pour qu'il leur expliquât ce qu'il avait vu, il dit donc : Lorsqu'il y a quatre jours vous m'avez vu mort dans ma cellule ébranlée, je fus emporté et enlevé au ciel par des anges , de sorte qu'il me semblait que j'avais sous les pieds, non seulement cette terre fangeuse, mais aussi le soleil et la lune, les nuages et les astres ; on m'introduisit ensuite par une porte plus brillante que ce jour dans une demeure remplie d'une lumière ineffable et d'une étendue inexprimable, dont tout le pavé était resplendissant d'or et d'argent ; elle était obstruée d'une si grande multitude de différents sexes, que, ni en longueur, ni en largeur, les regards ne pouvaient traverser la foule. Quand les anges qui nous précédaient nous eurent frayé un chemin parmi les rangs serrés, nous arrivâmes a un endroit que nous avions déjà considéré de loin et sur lequel était suspendu un nuage plus lumineux que toute lumière ; on n'y pouvait distinguer ni le soleil, ni la lune , ni aucune étoile, et il brillait par sa propre clarté beaucoup plus que tous les astres ; de la nue sortait une voix semblable à la voix des grandes eaux. Moi, pauvre pécheur, j'étais salué humblement par des hommes en habits sacerdotaux et séculiers, et qui étaient, comme me l'apprirent ceux qui me précédaient, des martyrs et des confesseurs que nous adorons ici-bas avec le plus profond respect. M'étant placé dans l'endroit qu'on m'indiqua, je fus inondé d'un parfum d'une douceur excessive, qui me nourrit tellement que je n'ai encore ni faim ni soif. J'entendis une voix qui disait : Qu'il retourne sur la terre, car il est nécessaire à nos Églises. J'entendais une voix, car on ne pouvait voir celui qui parlait. M'étant prosterné sur le pavé, je disais en gémissant : Hélas ! hélas ! Seigneur, pourquoi m'as-tu fait connaître ces choses si je devais en être privé ? Voilà qu'aujourd'hui je suis rejeté de devant ta face pour retourner dans un monde fragile, et ne pouvoir plus revenir ici. Je t'en conjure, Seigneur, ne détourne pas de moi ta miséricorde ; je te supplie de me laisser habiter ce lieu, de peur qu'après en être sorti je ne périsse ; et la voix qui m'avait parlé dit : Vas en paix, car je suis ton gardien jusqu'à ce que je te reconduise ici. Ayant donc laissé mes compagnons, je descendis en pleurant, et sortis par la porte par où j'étais entré. A ce discours tous restèrent stupéfaits, et le saint de Dieu recommença à dire avec larmes : Malheur à moi qui ai osé révéler un tel mystère ! Voilà que le doux parfum dont j'avais été embaumé dans le lieu saint, et qui m'a soutenu pendant trois jours sans boire ni manger, s'est éloigné de moi. Ma langue est couverte de blessures déchirantes, et si enflée qu'elle me semble remplir toute ma bouche ; et je sais que j'ai déplu à Dieu

mon Seigneur en divulguant ces secrets. Mais, Seigneur, tu sais que je l'ai fait dans la simplicité de mon coeur, et non dans l'orgueil de mon esprit. Je te prie donc de me pardonner, et de ne pas m'abandonner selon ta promesse. Il dit et se tut ; puis il pria, mangea et but. En écrivant ceci, je crains que quelque lecteur ne le trouve incroyable, selon ce qu'a écrit Salluste [Catilina, III] dans son histoire : Quand on rappelle la vertu et la gloire des grands hommes ; chacun accueille sans peine ce qu'il croit pouvoir faire lui-même aisément ; mais il regarde comme faux ce qui lui parait au dessus de ses forces. J'atteste le Dieu tout-puissant que j'ai entendu dire de la propre bouche de saint Sauve ce que je raconte ici.

Longtemps après le saint homme ayant quitté sa cellule, fut promit à l'épiscopat et ordonné évêque malgré lui. Il remplissait ce ministère, je crois, depuis dix ans lorsqu'une peste s'éleva dans la ville d'Albi. Déjà la plus grande partie du peuple avait péri, et il ne restait qu'un petit nombre de citoyens. Le saint homme, comme un bon pasteur, ne voulut point s'éloigner de ce lieu ; mais il exhortait ceux qui restaient à se livrer constamment et avec opiniâtreté à l'oraison et aux veilles, et à s'adonner au bien tant en actions qu'en pensées, disant : Faites ainsi, afin que si Dieu veut, vous retirer de ce monde, vous puissiez entrer, non en jugement, mais en repos. Sachant, comme je le crois, par la révélation du Seigneur, qu'il allait être appelé auprès de lui, il disposa son cercueil, lava son corps, revêtit une robe, et le visage tourné vers le ciel, il rendit l'âme en paix. Il était d'une grande sainteté et sans la moindre cupidité, ne voulant jamais avoir d'or. S'il était forcé d'en recevoir, il le distribuait aussitôt aux pauvres. De son temps, le patrice Mummole [Mummolus] emmenant captifs un grand nombre de citoyens de cette ville, il le suivit et les racheta tous. Le Seigneur accorda à lui et à son peuple une si grande faveur que ceux qui emmenaient les captifs lui rendirent quelque chose du prix, et lui firent des présents sur le reste : ainsi il rétablit dans leur ancienne liberté les prisonniers de sa patrie. Je sais encore un grand nombre de belles actions de ce saint homme, mais j'en passe beaucoup sous silence, parce que je veux retourner à l'histoire que j'ai commencée.

Lorsque Chilpéric eut trouvé la mort qu'il cherchait depuis longtemps, les Orléanais et les Blaisois[366] réunis se jetèrent sur les gens de Châteaudun, et les massacrèrent à l'improviste ; ils incendièrent les maisons, les provisions, et tout ce qu'il leur était difficile d'emporter ; ils s'emparèrent des troupeaux, et pillèrent tout ce qu'ils purent enlever. Pendant qu'ils se retiraient, les habitants de Châteaudun et de Chartres s'étant réunis, et ayant suivi leurs traces, leur firent subir le même traitement qu'ils en avaient reçu, et ne laissèrent rien dans les maisons ni dehors. Des querelles s'étant élevées entre eux, et les Orléanais ayant pris les armes, par l'intervention des comtes la paix fut conclue jusqu'à l'audience solennelle, c'est-à-dire jusqu'au jour où on jugerait quel parti avait injustement fait la guerre à l'autre, et devait payer une juste composition : ainsi la guerre cessa.

Vedaste [Vedastès], surnommé Avon, qui avait tué Loup [Lupus] et Ambroise [Ambrosius] par amour pour la femme de ce dernier, qui était, dit-on, sa cousine germaine, et qu'il épousa, commettait dans le Poitou un grand nombre de crimes. Ayant été joint dans un certain lieu par le saxon Childéric, comme ils s'accablaient à l'envi d'injures, il fut frappé d'un coup de lance par un des serviteurs de Childéric. Tombé à terre, et blessé encore de plusieurs autres coups, son âme perverse s'échappa avec son sang, et la justice divine vengea le sang innocent qu'il avait répandu de sa propre main ; car ce misérable avait commis un grand nombre de vols, d'homicides et d'adultères qu'il vaut mieux passer sous silence. Le Saxon composa pourtant avec son fils pour le prix de sa mort.

La reine Frédégonde, devenue veuve, se rendit à Paris avec tous ses trésors, qu'elle enferma sons la garde des murs de cette ville, et se réfugia dans l'église cathédrale, où elle fut protégée par l'évêque Ragnemode ; mais les trésoriers du roi enlevèrent les autres trésors demeurés dans la maison de Chelles, et parmi lesquels était le bassin d'or qu'elle avait précédemment fait faire, et ils se rendirent promptement vers le roi Childebert, résidant alors dans la ville de Meaux.

La reine Frédégonde, après en avoir délibéré, envoya des députés au roi Gontran pour lui dire : Que mon seigneur vienne, et prenne possession du royaume de son frère. J'ai un petit enfant que je désire mettre dans ses bras, et je me soumets moi-même humblement à son pouvoir. Le roi Gontran, ayant appris la mort de son frère, le pleura amèrement. Modérant sa douleur, il rassembla une armée et marcha sur Paris. Lorsqu'il eut été reçu dans les murs de cette ville, le roi Childebert, son neveu, arriva d'un autre côté.

Les Parisiens n'ayant pas voulu recevoir Childebert, il envoya des députés vers le roi Gontran , disant : Je sais, père très pieux, que ta bonté n'ignore pas de quelle manière jusqu'à présent l'inimitié et la guerre ont fait tort à tout le monde, de sorte que nul ne peut obtenir justice de ce qui lui est dû ; je te supplie donc humblement qu'il te plaise d'observer les conventions qui ont été passées entre nous après la mort de mon père. Alors le roi Gontran répondit aux députés : Ô misérables et perfides, en qui il n'y a rien de vrai, et qui n'observez pas vos promesses, voilà que sans avoir égard à tout ce que vous m'avez promis, vous avez conclu avec le roi Chilpéric un nouveau traité, pour que les deux rois partageassent entre eux mes États, après m'avoir chassé du trône. Voilà vos traités[367], voilà vos signatures dont vous avez scellé votre perfidie ; et de quel front maintenant osez-vous me demander que je reçoive mon neveu Childebert, dont vous avez voulu me faire un ennemi par votre perversité ? Les envoyés lui répliquèrent : Si la colère s'est réellement emparée de ton âme que tu ne veuilles rien accorder à ton neveu de tout ce que tu lui as promis, cesse au moins de retenir ce qui doit lui revenir du royaume de Charibert. Gontran leur dit : Voilà les traités que nous avons faits entre nous ; ils disent que celui qui,

sans le consentement de son frère, entrera dans la ville de Paris, perdra sa part, et aura pour juges et pour rémunérateurs le martyr Polyeucte[368], ainsi que les confesseurs saint Hilaire et saint Martin. Néanmoins, mon frère Sigebert est venu à Paris, et mort par le jugement de Dieu, il a perdu sa part. Chilpéric en a fait de même. C'est à cause de ces transgressions qu'ils ont perdu leur part ; comme ils sont morts selon le jugement de Dieu, et conformément aux imprécations contenues dans le traité, je veux soumettre à mon pouvoir, avec l'appui de la loi, tout le royaume et les trésors de Charibert ; et je n'accorderai rien à personne que de ma propre volonté. Retirez-vous donc, hommes mensongers et perfides, et annoncez à votre roi ma résolution.

Ceux-ci s'étant retirés, Childebert envoya une seconde fois des députés au roi Gontran, pour lui redemander la reine Frédégonde, lui disant : Remets-moi cette homicide qui a fait périr ma tante, a tué mon père et mon oncle, et a frappé du glaive jusqu'à mes cousins[369]. Le roi lui répondit : Nous réglerons toutes ces choses dans le plaid général que nous tiendrons, après y avoir délibéré sur ce qu'il convient de faire. Il protégeait Frédégonde, et l'invitait souvent à des repas, lui promettant qu'il serait pour elle un solide appui. Un certain jour qu'ils étaient ensemble, la reine se leva, et dit adieu au roi, qui la retint, en lui disant : Prenez encore quelque chose. Elle lui dit : Permettez-moi, je vous en prie, seigneur, car il m'arrive, selon la coutume des femmes, qu'il faut que je me lave pour enfanter. Ces paroles le rendirent stupéfait, car il savait qu'il n'y avait que quatre mois qu'elle avait mis un fils au monde : il lui permit cependant de se retirer[370].

Les principaux du royaume de Chilpéric, tels qu'Ansovald et autres, se rassemblèrent auprès de son fils né, comme nous l'avons dit, de quatre mois, l'appelèrent Clotaire[371], firent prêter, aux cités qui appartenaient auparavant à Chilpéric, le serment de fidélité au roi Gontran et à son neveu Clotaire.

Le roi Gontran ayant égard à la justice, rendit tous les biens que les fidèles de Chilpéric avaient injustement enlevés à divers gens. Il fit aussi beaucoup de présents aux églises, et il fit revivre les testaments des morts qui avaient institué les églises leurs héritiers, testaments qui avaient été supprimés par Chilpéric. Il se montra bienveillant envers beaucoup de gens, effet beaucoup de bien aux pauvres.

Comme il n'était pas sûr des hommes parmi lesquels il était venu [les Parisiens], il se munit d'armes, et il n'allait jamais à l'église ou dans quelque autre des lieux qui lui plaisaient, sans être accompagné d'une garde considérable. Il arriva qu'un certain dimanche, après que le diacre eut fait faire silence au peuple[372], pour qu'on entendit la messe, le roi s'étant tourné vers le peuple dit : Je vous conjure, hommes et femmes qui êtes ici présents, gardez-moi une fidélité inviolable, et ne me tuez pas comme vous avez tué dernièrement mes frères ; que je puisse au moins pendant trois ans

élever mes neveux que j'ai faits mes fils adoptifs, de peur qu'il n'arrive, ce que veuille détourner le Dieu éternel ! qu'après ma mort vous ne périssiez avec ces petits enfants, puisqu'il ne resterait de notre famille aucun homme fort pour vous défendre. A ces mots tout le peuple adressa pour le roi des prières au Seigneur.

Pendant que ces choses se passaient, Rigonthe, fille du roi Chilpéric, s'avança jusqu'à Toulouse, avec les trésors dont nous avons parlé ; voyant qu'elle touchait à la frontière des Goths, elle commença à retarder sa marche, d'autant plus que les siens lui disaient qu'il fallait qu'elle s'arrêtât dans cet endroit, parce qu'ils étaient fatigués du voyage, que leurs habits étaient sales, leurs chaussures usées, et que les harnais de leurs chevaux, des voitures et des chariots dans lesquels ils étaient montés, étaient en mauvais état. Ils prétendaient qu'il fallait d'abord remettre en bon ordre toutes ces choses, pour continuer leur voyage et paraître avec élégance devant son futur époux, de peur que s'ils arrivaient mal équipés chez les Goths, on ne se moquât d'eux. Tandis qu'ils s'arrêtaient pour ces raisons, la mort du roi Chilpéric parvint aux oreilles du duc Didier. Ayant assemblé alors les guerriers les plus hardis, il entra dans Toulouse, et ayant découvert les trésors de la reine Rigonthe, il les lui enleva, les déposa dans une maison scellés de son sceau, sous la garde de soldats courageux, et laissa à la reine à peine de quoi vivre, jusqu'au moment de son retour dans la ville.

Il se hâta de se rendre auprès de Mummole, avec qui il avait conclu une alliance deux ans auparavant. Mummole résidait dans la ville d'Avignon avec Gondovald, dont nous avons parlé dans le livre précédent. Réuni au duc Didier, Gondovald marchant sur Limoges, il arriva au bourg de Brive-la-Gaillarde, où l'on dit que repose saint Martin disciple de notre saint Martin ; là ayant été élevé sur un bouclier, il fut proclamé roi; niais au troisième tour qu'on lui. faisait faire ainsi élevé dans l'assemblée des guerriers, on rapporte qu'il tomba, de sorte que les mains des assistants purent à peine le retenir. Ensuite il parcourut les cités environnantes.

Rigonthe demeurait à Toulouse, dans la basilique de Sainte-Marie, où la femme de Ragnovald, dont nous avons parlé plus haut[373], s'était réfugiée, craignant Chilpéric. Ragnovald, revenu d'Espagne, reprit sa femme et ses biens. Il avait été envoyé en ambassade en Espagne par le roi Gontran.

Dans ce temps, un grand incendie, suscité par l'ennemi qui veille toujours, consuma à Prives la basilique de Saint-Martin à tel point que l'autel et les colonnes qui étaient faits de différentes espèces de marbre furent réduits en cendre. Mais ce temple a été dans la suite si bien reconstruit par l'évêque, Ferréole [Ferreolus – Évêque de Limoges], qu'il paraissait n'avoir aucunement souffert. Les habitants sont remplis d'admiration et de respect pour ce saint, parce qu'ils éprouvent souvent sa miraculeuse puissance.

C'était dans le dixième mois [décembre] de l'année que se passaient ces choses. On vit alors sur les ceps de vignes de nouveaux sarments, avec des raisins tout formés, et les arbres couverts de fleurs. Un grand météore parcourant le ciel éclaira au loin le monde avant que la lumière du jour eût paru. On vit aussi dans le ciel briller des rayons ; on aperçut pendant deux heures du côté du nord une colonne de feu comme suspendue au ciel, et surmontée d'une grande étoile. La terre trembla à Angers ; et un grand nombre d'autres prodiges se manifestèrent, pour, annoncer, je crois, la mort de Gondovald.

Le roi Gontran envoya ses comtes pour s'emparer des cités que Sigebert avait autrefois reçues du royaume de son frère Charibert ; il ordonna de faire prêter serment à ces villes, et de les soumettre a son pouvoir. Les habitants de Tours et de Poitiers voulurent passer à Childebert fils de Sigebert ; mais les habitants de Bourges ayant pris les armes, se préparèrent à marcher contre eux, et incendièrent le pays de Tours. Ils mirent le feu à l'église de Mareuil-sur-Cher dans le territoire de Tours ; et dans laquelle on conservait les reliques de saint Martin ; mais par la protection du saint, dans un incendie si dévorant, le mouton ainsi que les brins d'herbes qu'on avait placés sur l'autel[374], ne furent pas consumés par le feu. Les Tourangeaux voyant ces incendies envoyèrent une députation, disant qu'ils aimaient mieux se soumettre à temps au roi Gontran, que de voir dévaster leur pays par la flamme ou le fer.

Aussitôt après la mort de Chilpéric, le duc Gararic avait marché sûr Limoges, et lui avait fait prêter serment de fidélité au nom de Childebert. Delà s'étant dirigé vers Poitiers, il avait été reçu par lès habitants et demeurait dans cette ville. Ayant appris les maux que souffraient les Tourangeaux, il envoya une députation, nous conjurant de ne pas nous livrer au parti du roi Gontran , si nous voulions consulter, nos vrais intérêts, et de nous souvenir plutôt de Sigebert , père de Childebert. Nous fîmes dire à notre tour à l'évêque et aux citoyens de Poitiers que, s'ils ne se soumettaient pas à temps au roi Gontran, ils subiraient les mêmes maux, car nous leur fîmes observer que Gontran était maintenant père des deux fils de Sigebert et de Chilpéric, qu'il les avait adoptés, et qu'il possédait ainsi tout le royaume comme avait fait autrefois son père Clotaire. Ils ne se rendirent pas à nos observations, et Gararic sortit de la ville comme pour aller chercher une armée, y laissant Eberon serviteur du roi Childebert. Sichaire et Wiliachaire, comte d'Orléans, qui demeurait alors à Tours, levèrent une armée contre les habitants de Poitiers ; leur pays fût ravagé d'un côté par les Tourangeaux, et de l'autre par les habitants de Bourges. Ils approchaient de la frontière, et avaient déjà commencé à incendier des maisons, lorsque les poitevins leur envoyèrent des députés disant : Nous vous prions d'attendre jusqu'au plaid que doivent tenir ensemble les rois Gontran et Childebert ; que s'il est constant que le bon roi Gontran possède ce pays, nous ne ferons aucune résistance : sinon, nous reconnaîtrons le seigneur que nous devons servir. Les autres leur répondirent : Rien

ne nous regarde dans cette affaire, si ce n'est d'accomplir les ordres du prince. Si vous ne voulez pas, nous allons continuer à ravager tout. Ils incendièrent donc tout, et emmenèrent le butin et les prisonniers ; les partisans de Childebert ayant été alors chassés de la ville, les habitants prêtèrent au roi Gontran un serment qu'ils n'observèrent pas longtemps.

Le temps fixé pour le plaid étant arrivé, le roi Childebert envoya vers le roi Gontran l'évêque Ægidius, Gontran Boson, Sigewald et beaucoup d'autres Lorsqu'ils furent entrés, l'évêque dit : Nous rendons grâce au Dieu Tout-Puissant, ô roi très pieux, de ce qu'après bien des fatigues il t'a remis en possession de tes pays et de ton royaume. Le roi lui dit: On doit rendre de dignes actions de grâces au Roi des Rois, au Seigneur des Seigneurs dont la miséricorde a daigné accomplir ces choses ; on ne t'en doit aucune à toi qui, par tes perfides conseils et tes fourberies, as fait incendier l'année passée tous mes États ; toi qui n'as jamais tenu ta foi à aucun homme, toi, dont l'astuce est partout fameuse, et qui te conduis partout, non en évêque, mais en ennemi de notre royaume ! A ces paroles, l'évêque, saisi de courroux, se tut. Un des députés dit : Ton neveu Childebert te supplie de lui faire rendre les cités dont son père était en possession. Gontran répondit â celui-ci : Je vous ai déjà dit que nos traités me confèrent ces villes, c'est pourquoi je ne veux point les rendre. Un autre député lui dit : Ton neveu te prie de lui faire remettre la criminelle Frédégonde, qui a fait périr un grand nombre de rois, pour qu'il venge sur elle la mort de son père, de son oncle et de ses cousins. Le roi lui répondit : Elle ne pourra être remise en son pouvoir, parce qu'elle a un fils qui est roi ; je ne crois pas à la vérité de tous les crimes que vous lui imputez. Ensuite Gontran Boson s'approcha du roi comme pour lui rappeler quelque chose ; et, comme il avait répandu que Gondovald venait d'être proclamé roi, Gontran, prévenant ses paroles, lui dit : Ennemi de notre pays et de notre trône, qui précédemment es allé en Orient exprès pour placer sur notre trône un Ballomer[375] (le roi appelait ainsi Gondovald), homme toujours perfide et qui ne tiens rien de ce que tu promets ! Boson lui répondit : Toi, seigneur et roi, tu es assis sur le trône royal, et personne n'ose répondre à ce que tu dis ; je soutiens que je suis innocent de cette affaire. S'il y a quelqu'un, égal à moi, qui m'impute en secret ce crime, qu'il vienne publiquement et qu'il parle. Pour toi, très pieux roi, remets le tout au jugement de Dieu ; qu'il décide lorsqu'il nous aura vu combattre en champ clos. A ces paroles, comme tout le monde gardait le silence, le roi dit : Cette affaire doit exciter tous les guerriers à repousser de nos frontières un étranger, dont le père a tourné la meule, et, pour dire vrai, son père a manié la carde et fait de la laine. Et, quoiqu'il se puisse bien faire qu'un homme s'occupe de deux métiers, un des députés répondit à ce reproche du roi : Tu prétends donc que cet homme a eu deux pères, l'un cardeur et l'autre meunier. Cesse, ô roi, de parler si mal, car on n'a point ouï dire qu'un seul homme, si ce n'est en matière spirituelle, puisse avoir deux pères. Comme ces paroles excitaient le rire d'un grand

nombre, un autre député dit : Nous te disons adieu, ô roi ! puisque tu ne veux pas rendre les cités de ton neveu, nous savons que la hache est entière qui a tranché la tête à tes frères ; elle te fera bientôt sauter la cervelle ; et ils se retirèrent après ce bruyant débat. A ces mots le roi, enflammé de colère, ordonna qu'on leur jetât à la tête pendant qu'ils se retiraient du fumier de cheval, des herbes pourries, de la paille, du foin pourri et la boue puante des rues de la ville. Couverts d'ordures, les députés se retirèrent, non sans essuyer un grand nombre d'injures et d'outrages.

Pendant que la reine Frédégonde résidait dans une église de Paris, Léonard, un de ses domestiques, qui arrivait de la ville de Toulouse, étant venu vers elle, lui raconta les injures et les outrages auxquels sa fille était en proie, lui disant : Comme par votre ordre j'ai voyagé avec la reine Rigonthe, j'ai vu son abaissement et comment elle a été dépouillée de ses trésors et de tous ses biens : m'étant échappé par la fuite, je viens annoncer à ma maîtresse ce qui a été fait. A ces paroles, Frédégonde, entrant en fureur, ordonna qu'on le mît à nu dans l'église même, et qu'après l'avoir dépouillé de ses vêtements et d'un baudrier qu'il avait reçu en présent du roi Chilpéric, on le chassât de sa présence. Elle fit pareillement battre, dépouiller et mutiler les cuisiniers et boulangers, et tous ceux qu'elle sut de retour de ce voyage. Elle essaya de noircir auprès du roi, par d'odieuses accusations, Nectaire [Nectarius], frère de l'évêque Baudégésile [Évêque du Mans], affirmant qu'il avait enlevé beaucoup de choses des trésors du roi mort. Elle disait qu'il avait pris dans l'office des peaux[376] et des vins, et demandait qu'on le chargeât de chaînes et qu'on le plongeât dans une obscure prison ; mais la douceur du roi et la protection de Baudégésile empêchèrent qu'il n'en fût ainsi. Faisant tant d'insolentes actions, cette reine ne craignait pas Dieu, dans l'église duquel elle cherchait un asile. Elle avait alors auprès d'elle le juge Odon [Audon], qui, du temps du roi Chilpéric, l'avait conseillée dans une multitude de crimes. Ce fut lui qui, de concert avec le préfet Mummole, soumit à un tribut public un grand nombre de Francs qui, dans le temps du roi Childebert l'ancien, en avaient été exempts. Après la mort du roi, les Francs le dépouillèrent et le mirent à nu, de manière qu'il ne lui resta que ce qu'il put emporter sur lui. Ils incendièrent sa maison ; ils lui auraient même ôté la vie s'il ne s'était réfugié dans l'église avec la reine.

Elle reçut avec colère l'évêque Prétextat que les habitants de Rouen, après la mort du roi, rappelèrent de l'exil et rétablirent dans sa ville avec une grande joie et en grand triomphe. Après son retour, il se rendit dans la ville de Paris et se présenta au roi Gontran, le priant d'examiner avec soin son affaire. La reine prétendait qu'on ne devait pas recevoir un homme qui avait été éloigné du ministère pontifical par le jugement de quarante-cinq évêques. Comme le roi voulait convoquer un synode à ce sujet, Ragnemode, évêque de Paris, donna cette réponse au nom de tous les évêques : Sachez que les évêques lui ont infligé une pénitence, mais qu'ils ne l'ont point absolument écarté de l'épiscopat. Ayant été reçu par le roi et admis à sa table, il

retourna ensuite dans sa ville.

Promotus, que le roi Sigebert avait créé évêque de Châteaudun, en avait été écarté après la mort du roi, parce que sa ville était du diocèse de Chartres. Le jugement rendu contre lui [en 573 au Concile de Paris] ne lui avait laissé que le ministère de la prêtrise. Il alla trouver le roi pour le prier de lui rendre son évêché de Châteaudun ; mais Pappole, évêque de la ville de Chartres, s'y opposa en disant que Châteaudun était de son diocèse, et surtout en montrant le jugement des évêques ; de sorte que Promotus ne put rien obtenir du roi , si ce n'est la restitution de ses propres biens dans le territoire de Châteaudun, où il demeurait avec sa mère encore vivante.

Pendant que le roi demeurait à Paris, un pauvre l'aborda en lui disant : Écoute, roi, les paroles de ma bouche ; sache que Faraulf, autrefois domestique de ton frère, veut te tuer ; j'ai appris que son projet était de te porter un coup de couteau ou de lance, lorsque tu te rendras à l'église pour entendre les prières du matin. Le roi, étonné, envoya appeler Faraulf : comme il niait la chose, le roi, saisi de crainte, se munit d'armes. Il n'allait plus aux lieux saints ni autre part sans être entouré d'hommes armés et de gardes. Faraulf mourut peu de temps après.

Comme il s'élevait de grandes clameurs contre ceux qui avaient été puissants sous le roi Chilpéric, parce qu'ils avaient enlevé à autrui des métairies ou d'autres biens, le roi fit rendre tout ce qu'on avait pillé injustement, comme nous l'avons déjà rapporté plus haut. Il ordonna à la reine Frédégonde de se retirée dans le domaine de Reuil[377], situé dans le territoire de Rouen ; elle y fut accompagnée par les hommes les plus considérables du royaume de Chilpéric, qui, la laissant dans cet endroit avec l'évêque Mélanius, qui avait été exilé de Rouen, se rendirent auprès de son fils, lui promettant de l'élever avec le plus grand soin.

Frédégonde, retirée dans ce domaine , était très affligée de ce qu'on lui avait enlevé son pouvoir, et, trouvant le sort de Brunehault meilleur que le sien, elle envoya secrètement un clerc, son confident, pour l'entourer de piéges et la tuer. Il devait s'introduire adroitement à son service, gagner sa confiance, et la tuer secrètement. Étant donc venu, le clerc s'insinua auprès de Brunehault par diverses ruses, disant : Je fuis loin de la face de la reine Frédégonde ; et viens vous demander votre protection. Il commença à se rendre serviable, agréable et soumis à tout le monde, et familier de la reine ; mais peu de temps après on s'aperçut que c'était une fourberie. On l'enchaîna, on le battit de verges ; et, après lui avoir fait avouer son dessein, on lui permit de retourner vers sa maîtresse. Quand il lui eut rapporté ce qui s'était passé, et qu'il n'avait pu exécuter ses ordres, elle lui fit couper les pieds et les mains.

Pendant que ces choses se passaient ainsi [en 591], le roi Gontran, revenu à Châlons, faisait de soigneuses recherches sur la mort de son frère ; la reine accusa de

ce crime Eberulf[378], son domestique, car elle l'avait prié de demeurer avec elle après la mort du roi, sans pouvoir l'obtenir. Cette inimitié s'étant donc accrue, la reine prétendit qu'il était le meurtrier du prince, qu'il avait pillé beaucoup d'argent des trésors , et qu'il s'était ainsi retiré à Tours. Elle dit donc au roi que, s'il voulait venger la mort de son frère, c'était à cet homme qu'il devait l'imputer. Alors le roi jura devant tous les grands qu'il voulait détruire non seulement Eberulf, mais sa postérité jusqu'à la neuvième génération, afin de faire cesser, par leur mort, cette coutume perverse de tuer les rois. Eberulf, instruit de ce dessein, se réfugia dans la basilique de Saint-Martin, dont il avait souvent envahi les biens. Comme on prit alors des mesures pour le garder, les gens d'Orléans et ceux de Blois venaient tour à tour s'acquitter de cet office. Quinze jours s'étant écoulés, ils s'en retournèrent avec un grand butin , emmenant les bêtes de somme, les troupeaux et tout ce qu'ils avaient pu piller. Une dispute s'étant élevée entre ceux qui emmenaient les bêtes de somme de Saint-Martin , ils se percèrent réciproquement de leurs lances. Deux soldats qui emmenaient des mules entrèrent dans une maison voisine pour demander à boire. Comme le propriétaire leur dit qu'il n'avait pas de quoi leur donner à boire, ils levèrent leurs lances pour le percer ; mais lui, saisissant une épée, les en frappa tous deux ; et tous deux ils tombèrent et moururent. Les bêtes de somme de Saint-Martin furent rendues. Les Orléanais firent alors de si grands ravages qu'on ne pourrait les rapporter.

Sur ces entrefaites, le roi concéda à différentes personnes les biens d'Eberulf ; on exposa en public l'or, l'argent et les effets les plus précieux : on confisqua ce qu'il avait déposé entre les mains de certaines gens ; on enleva ses troupeaux de chevaux, de porcs et de bêtes de somme. Une maison située dans l'intérieur de la ville[379], qu'il avait enlevée à l'église, et qui était remplie de vin, de provisions et de beaucoup d'autres choses, fut entièrement pillée, et il n'en resta rien que les murailles. Il nous accusait nous-mêmes de tout cela, nous qui prenions à ses affaires un sincère intérêt ; et il répétait souvent que, s'il rentrait jamais en grâce auprès du roi, il se vengerait sur nous de tout ce qu'il souffrait. Dieu, qui découvre le secret des cœurs, sait que nous lui prêtions secours de tout notre pouvoir, et à bonne intention, quoique auparavant il nous eût tendu beaucoup de piéges à l'occasion des biens de saint Martin. Il existait cependant un motif pour me faire oublier ses injures ; c'est que j'avais tenu son fils sur les fonts baptismaux. Mais je crois que ce qui nuisait surtout à ce malheureux, c'est qu'il n'avait aucun respect pour le saint évêque, car il commit souvent des meurtres dans le portique même qui est aux pieds du saint, et se livrait continuellement à des orgies et à de vains plaisirs. Un jour, déjà ivre, voyant qu'un prêtre tardait à lui apporter du vin, il le frappa de coups de poing et avec un banc brisé, tellement que le prêtre fut près de rendre l'âme , et peut-être fût-il mort si les médecins ne l'eussent soigné. De peur du roi, Eberulf demeurait dans la sacristie même de la sainte basilique. Lorsque le prêtre qui gardait les clefs s'était retiré

après avoir fermé les autres portes, des servantes entrant par la porte de la sacristie avec d'autres domestiques d'Eberulf, venaient admirer les peintures des parois, et examiner les ornements du saint sépulcre ; ce qui était très scandaleux pour les religieux. Le prêtre en ayant été instruit, enfonça des clous à la porte, et mit des verrous en dedans. Eberulf, pris de vin au sortir d'un festin, ayant remarqué cela, pendant qu'au commencement de la nuit nous chantions des psaumes dans la basilique, entra comme un furieux, et se mit à m'accabler d'outrages et de malédictions, me reprochant, entre autres injures, que je voulais le priver de la protection du saint. Étonné de l'extravagance qui s'était emparée de cet homme, je m'efforçai de l'apaiser par de douces paroles ; mais n'y pouvant réussir, je résolus de garder le silence. Comme je me taisais, il se tourna vers le prêtre, et vomit contre lui un grand nombre d'injures, l'insultant par des paroles insolentes, et moi par divers outrages. Voyant qu'il était, pour ainsi dire, possédé du démon, nous sortîmes de la sainte basilique, et fîmes cesser le scandale et Vigiles, trouvant de la plus grande indignité que, sans respect pour le saint évêque, il eût excité une telle rixe devant son tombeau même.

J'eus dans ce temps un songe que je racontai à Eberulf dans la sainte basilique, disant : Il me semblait que je célébrais la cérémonie de la sainte messe dans ce temple. Déjà l'autel était couvert du manteau de soie et des offrandes[380], lorsque je vis tout à coup entrer le roi Gontran qui s'écriait d'une voix forte : Arrachez du saint autel de Dieu l'ennemi de notre race, arrachez d'ici un homicide. Entendant ces paroles, je me tournai vers toi, et te dis : Malheureux, saisis le manteau de l'autel qui couvre les offrandes sacrées, de peur qu'on ne t'arrache d'ici. Ayant saisi le manteau, tu semblais près de le laisser échapper de ta main., et ne le tenais pas fortement. Étendant les mains, je me présentai en face du roi, en disant : N'enlève pas cet homme de la sainte basilique, de peur que tu ne coures risque de la vie, et que le pouvoir du saint évêque ne te fasse périr ; ne te tue point, de ta propre lance, car si tu le fais, tu perdras cette vie, ainsi que la vie éternelle. Le roi m'ayant résisté, tu lâchas le manteau, et vins derrière moi et je t'étais fort déplaisant. Revenant à l'autel, tu repris le manteau, et le lâchas une seconde fois. Pendant que tu le tenais ainsi mollement, et que je résistais énergiquement au roi, je me suis réveillé saisit de crainte, ignorant ce que signifie ce songe[381]. Quand je lui eus raconté cela, il me dit : Le songe que tu as eu est véritable ; car il se rapporte bien à ma pensée. Je lui dis : Qu'a donc imaginé ta pensée ? Il me répondit : J'avais résolu, si le roi ordonnait qu'on m'arrachât de cet endroit, de tenir d'une main le manteau de l'autel, et de l'autre, tirant mon épée, de t'en frapper d'abord, et de tuer ensuite autant de clercs que j'en aurais trouvé. Ce n'eût pas été ensuite un malheur pour moi de succomber à la mort, si j'eusse pu tirer vengeance des clercs de ce saint. Ces paroles me saisirent de stupeur, et je m'étonnai de ce qu'était cet homme ; car le diable parlait par sa bouche, et il n'eut jamais aucune crainte de Dieu. Pendant qu'il était en liberté, il

envoyait ses chevaux et ses troupeaux à travers les moissons et les vignes des pauvres. Si ceux dont il détruisait les récoltes les chassaient, il les faisait aussitôt battre par ses gens. Dans l'angoisse même où il était, il rappela souvent qu'il avait ravi injustement les biens du saint évêque. Enfin, l'année précédente, il avait excité un certain homme de la ville à traduire en justice les intendants de l'Église. Alors, sans égard pour la justice, il enleva à l'église, sous prétexte d'une prétendue vente, les biens qu'elle possédait autrefois, et donna à son agent l'or qui garnissait son baudrier. Il commit ainsi beaucoup d'autres indignités jusqu'à la fin de sa vie que nous rapporterons dans la suite.

La même année, un Juif nommé Armentaire [Armentarius], avec un compagnon de sa secte et deux Chrétiens, vint à Tours pour exiger le paiement des cautions que lui avaient données le vicaire[382] Injuriosus et Eunome [Enomius], autrefois comte [de Tours], pour l'avance qu'il avait faite des tributs publics. Les ayant interpellés, il en reçut la promesse qu'ils lui remettraient l'argent avec les intérêts, et ils lui dirent : Si vous venez dans notre maison, nous vous donnerons ce que nous vous devons, et nous vous ferons d'autres présents, comme il est juste. Armentaire y étant donc allé fut reçu par Injuriosus et admis à sa table ; le repas terminé, à l'approche de la nuit, ils se mirent en marche pour aller dans un autre lieu. On rapporte qu'alors les Juifs et les deux Chrétiens furent tués par des gens d'Injuriosus, et jetés dans un puits voisin de la maison. A la nouvelle de ce qui s'était passé, leurs parents vinrent à Tours, et sur les renseignements fournis par quelques personnes, ils découvrirent le puits d'où ils firent retirer les hommes. Injuriosus fut soupçonné coupable de ce crime. Il fut appelé en jugement ; mais comme il désavouait fortement, le fait, et que les parents n'avaient aucune preuve pour le convaincre, on arrêta qu'il se déclarerait innocent par le serment. Les parents, peu contents de ce jugement, remirent l'affaire à la décision du roi Childebert. Mais on ne trouva ni l'argent ni les cautions du Juif mort. Beaucoup de personnes prétendaient alors que le tribun Médard[383] [Medardus] avait trempé dans ce crime, parce qu'il avait aussi emprunté de l'argent du Juif. Injuriosus vint au plaid en présence du roi Childebert, et attendit pendant trois jours, jusqu'au coucher du soleil[384]. Comme ses adversaires ne vinrent point, et que personne ne se porta contre lui dans cette affaire, il retourna chez lui.

La dixième année du règne de Childebert [en 585], le roi Gontran ayant convoqué les peuples de son royaume, leva une armée considérable, dont la plus grande partie, avec les gens d'Orléans et de Bourges, marcha contre les Poitevins qui avaient manqué à la fidélité qu'ils avaient promise au roi. Ils envoyèrent d'abord à Poitiers des députés pour savoir s'ils voulaient ou non les recevoir. Mérovée [Marovéus], évêque de cette ville, accueillit mal les députés. L'armée étant entrée dans le territoire de Poitiers se livra au pillage, aux incendies et aux meurtres ; ceux qui s'en retournaient chargés de butin, en traversant le territoire de Tours, traitèrent de la même manière les gens qui avaient déjà prêté serment au roi, incendièrent les églises

elles-mêmes, et pillèrent tout ce qu'ils purent trouver. Cela dura longtemps, car les gens de Poitiers avaient grand'peine à se décider à rentrer sous l'empire du roi. Mais lorsque l'armée s'approcha davantage de la ville, et qu'on vit que la plus grande partie du pays était déjà ravagée, les Poitevins envoyèrent des députés pour dire qu'ils se soumettaient au roi Gontran. Les soldats ayant été reçus dans la ville, se jetèrent sur l'évêque, disant que c'était lui surtout qui avait manqué de foi. Se voyant ainsi serré de prés, il mit en pièces un calice d'or de l'office sacré, en fit de la monnaie et se racheta, ainsi que le peuple[385].

Les soldats attaquèrent de même avec fureur Marileïf, qui avait été le premier médecin de la maison du roi Chilpéric. Le duc Gararic l'avait déjà bien pillé ; ils le dépouillèrent une seconde fois, tellement qu'ils ne lui laissèrent aucun bien. Lui ayant enlevé ses chevaux, son or, son argent et tous les meilleurs meubles qu'il possédât, ils le remirent lui-même au pouvoir de l'église. Telle avait été la situation de son père qui faisait valoir les moulins de l'église, et celle de ses frères, de ses cousins et de ses autres parons qui étaient employés dans les cuisines et la boulangerie.

Gondovald voulut s'approcher de Poitiers, mais il n'osa pas, car il apprit qu'une armée marchait contre lui. Il recevait au nom du roi Childebert les serments des cités qui avaient appartenu au roi Sigebert, et faisait jurer en son propre nom, à celles qui avaient appartenu aux rois Gontran ou Chilpéric, de lui être fidèles. Il. se rendit ensuite à Angoulême, et en ayant reçu le serment et fait des présents aux principaux de la ville, il marcha vers Périgueux dont il outragea gravement l'évêque[386] qui n'avait pas voulu le recevoir.

S'étant ensuite approché de Toulouse, Gondovald envoya des députés vers Magnulf, évêque de cette ville, pour le prier de le recevoir. Mais Magnulf, se rappelant les outrages qu'il avait essuyés de la part de Sigulf, qui avait autrefois voulu s'élever au trône[387], dit aux citoyens : Nous savons que Gontran est roi ainsi que son neveu Childebert : nous ne savons d'où vient celui-ci. Préparez-vous donc, et si le duc Didier veut attirer sur nous cette calamité, qu'il périsse du même sort que Sigulf ; qu'il soit un exemple pour tous, afin qu'aucun étranger n'ose violer le trône des Francs. D'après ces paroles les Toulousains se préparaient à résister, mais Gondovald étant arrivé avec une grande armée, ils virent qu'ils ne pouvaient soutenir son attaque, et le reçurent. Ensuite, pendant que l'évêque était assis â un repas avec Gondovald dans la maison de l'église[388], il lui dit : Tu te prétends fils de Clotaire, mais nous ne savons si c'est vrai ou non, et que tu puisses accomplir ton entreprise, c'est ce qui nous paraît incroyable. Gondovald lui dit : Je suis fils du roi Clotaire, je veux recouvrer à présent une partie de ses États, et je m'avancerai promptement vers Paris où j'établirai le siège de mon royaume. L'évêque lui dit : Il est donc vrai qu'il n'est resté personne de la race des Francs, si tu accomplis ce que tu dis. Au milieu

de cette altercation, Mummole ayant entendu ces paroles, leva la main et frappa l'évêque de soufflets en lui disant : N'as-tu pas honte de répondre ainsi follement et insolemment à un grand roi ? Dès que Didier sut ce que l'évêque avait dit sur ce projet, enflammé de colère, il porta les mains sur lui : après l'avoir frappé de coups de lance, de coups de poing et de coups de pied, ils le lièrent avec une corde et le condamnèrent à l'exil, pillant ses biens ainsi que ceux de l'église. Waddon, qui avait été intendant de la maison de la reine Rigonthe, se joignit à eux : les autres hommes qui étaient venus avec l'évêque prirent la fuite.

Cependant, l'armée de Gontran quitta Poitiers et se mit à la poursuite de Gondovald. Un grand nombre de Tourangeaux avaient suivi Gondovald attirés par l'appât du butin ; mais, dans les combats que livrèrent les Poitevins, quelques-uns furent tués, et la plupart revinrent chez eux tout dépouillés. D'autres Tourangeaux, qui s'étaient joints de leur côté à l'armée Poitevine, s'en allèrent également. L'armée étant arrivée à la Dordogne, commença à tâcher de savoir quelque chose sur Gondovald. A lui s'étaient joints, comme nous l'avons dit plus haut, Didier, Bladaste et Waddon, intendant de la maison de la reine Rigonthe. Ses premiers partisans étaient l'évêque Sagittaire [Évêque de Gap] et Mummole. Sagittaire avait déjà reçu la promesse de l'évêché de Toulouse.

Pendant que ces choses se passaient, le roi Gontran envoya un certain Claude [Claudius], disant : Si tu vas et que, faisant sortir Eberulf de la basilique de Saint-Martin, tu le frappes du glaive ou le charges de chaînes, je t'enrichirai d'un grand nombre de présents ; mais je t'avertis de ne faire aucune insulte à la sainte basilique. Claude, vain et avaricieux, accourut promptement à Paris, sa femme étant du district de Meaux. Il forma le projet d'aller voir la reine Frédégonde, disant : Si je vais la voir j'en pourrai tirer quelque don, car je sais qu'elle est ennemie de l'homme vers lequel on m'envoie. S'étant donc rendu auprès d'elle, il en reçut pour le moment des présents considérables, et beaucoup de promesses si , arrachant Eberulf de la basilique, il parvenait à le tuer ou à le charger de chaînes, après l'avoir entouré de piéges, ou à l'égorger dans son appartement même. Arrivé à Châteaudun, Claude pria le comte de lui donner trois cents hommes, comme pour garder les portes de la ville de Tours ; mais c'était en effet pour qu'à son arrivée il pût, avec leur secours, égorger Eberulf. Lorsque le comte eut mis ces hommes en marche, Claude arriva à Tours. En route, il commença, selon la coutume des barbares, à consulter les aruspices. Il demanda en même temps à beaucoup de personnes si le pouvoir de saint Martin se manifestait actuellement contre les perfides, ou du moins si les outrages faits à ceux qui avaient placé leur confiance en lui étaient suivis d'une prompte vengeance.

Ayant disposé les soldats qu'il avait amenés pour l'aider, il entra dans la sainte basilique. S'étant aussitôt rendu auprès du malheureux Eberulf, il commença à lui

faire des serments et à jurer par tout ce qu'il y avait de plus sacré et même par la vertu de l'évêque présent, que personne ne lui était plus sincèrement attaché que lui, et qu'il pourrait le réconcilier avec le roi. Il avait médité ce projet disant : Si je ne le trompe par de faux serments, je ne viendrai jamais à bout de lui. Le pauvre Eberulf lui voyant faire de tels serments dans la sainte basilique, sous les portiques et dans tous les endroits saints de l'édifice, crut à cet homme parjure. Un des jours suivants, comme nous nous trouvions dans une métairie située presque à trente milles de la ville, Claude fut invité avec Eberulf et d'autres citoyens à un repas dans la sainte basilique, et là Claude l'eût frappé de son épée si ses serviteurs eussent été plus éloignés de lui. Cependant Eberulf, imprudent et vain, ne s'en aperçut point ; lorsque le repas fut fini, Eberulf et Claude se promenèrent dans le vestibule de la maison épiscopale, se promettant tour à tour, et avec des sermons réciproques, amitié et fidélité. Dans cette conversation Claude dit à Eberulf : Il me plairait de boire un coup dans ton logis si nous avions des vins parfumés, ou si ta générosité faisait venir des vins plus forts. Eberulf ravi répondit qu'il en avait disant : Tu trouveras dans mon logis tout ce que tu voudras ; que mon Seigneur daigne seulement entrer dans ma chétive demeure. Il envoya ses serviteurs l'un après l'autre chercher des vins plus forts, des vins de Latakié[389] et de Gaza. Claude, le voyant seul et sans ses gens, éleva la main contre la basilique et dit : Bienheureux Martin, faites que je revoie bientôt ma femme et mes parents ; car le malheureux était placé dans une cruelle alternative, il méditait de tuer Eberulf dans le vestibule, et craignait le pouvoir du saint évêque. Alors un des serviteurs de Claude qui était plus robuste, saisit Eberulf par derrière, le serra fortement dans ses bras, et l'ayant renversé le livra, la poitrine découverte, aux coups du meurtrier. Claude ayant dégainé son épée la dirigea contre lui. Mais Eberulf, quoique retenu, tira de sa ceinture un poignard et se tint prêt à frapper. Au moment où Claude, la main levée, lui enfonçait son fer dans le sein, Eberulf lui plongea vigoureusement son poignard sous l'aisselle, et, en le retirant, lui coupa le pouce d'un nouveau coup. Cependant les gens de Claude revenant armés, percèrent Eberulf de différents coups. Il s'échappa de leurs mains, et, presque mort, il s'efforçait de fuir ; mais ils lui déchargèrent sur la tête de grands coups de sabre. La cervelle brisée, il tomba et mourut. Ainsi il ne fut pas digne d'être sauvé par le Saint qu'il n'avait jamais prié sincèrement. Claude, frappé de crainte, se réfugia dans la cellule de l'abbé, réclamant la protection de celui pour le patron duquel il n'avait jamais eu de respect. Il lui dit : Un crime énorme a été commis, et sans ton secours nous périssions. Comme il parlait, les gens d'Eberulf se précipitèrent armés d'épées et de lances. Trouvant la porte fermée, ils rompirent les vitres de la cellule, lancèrent leurs javelots par les fenêtres, et percèrent d'un coup Claude déjà demi-mort ; ses satellites se cachèrent derrière les portes et sous les lits. L'abbé, saisi par deux clercs, eut de la peine à échapper vivant de ces épées. Les portes ayant donc été ouvertes, la troupe des gens armés se précipita dans l'intérieur. Quelques-uns des marguilliers et des pauvres de l'église, indignés du crime qui

venait d'être commis, s'efforcèrent de briser le toit de la cellule. Ces furieux et d'autres misérables accoururent avec des pierres et des butons pour venger l'insulte faite à la sainte basilique, supportant avec peine qu'on eût fait là des choses jusqu'alors inouïes. Que dirai-je ? les fuyards furent arrachés de leurs retraites, et massacrés impitoyablement. Le pavé de la cellule fut souillé de sang. Après qu'on les eut tués, on les traîna dehors, et on laissa leurs corps nus sur la terre froide. Les meurtriers, les ayant dépouillés, s'enfuirent la nuit suivante. La vengeance divine s'appesantit immédiatement sur ceux qui avaient souillé de sang humain le saint édifice : mais ce n'était pas un léger crime que celui de l'homme que le saint évêque ne protégea pas contre un pareil sort. Cette affaire mit le roi dans une grande colère ; mais lorsqu'il en sut la raison, il s'adoucit : il fit présent à ses fidèles tant des meubles que des immeubles que le malheureux Eberulf avait conservés de sa fortune particulière. Sa femme, complètement dépouillée, demeura dans la sainte basilique. Les parents de Claude et de ses gens emportèrent leurs corps dans leur pays, et les ensevelirent.

Gondovald envoya vers ses amis deux députés , l'un et l'autre clercs. L'un des deux, abbé de la ville de Cahors, cacha dans des tablettes creuses et sous un sceau les dépêches qu'on lui avait confiées ; mais, ayant été arrêté par les gens du roi Gontran, on trouva les dépêches, et on le conduisit en présence du roi ; après l'avoir cruellement battu de verges, on le fit garder.

Dans ce temps, Gondovald, demeurant à Bordeaux, avait acquis l'affection de l'évêque Bertrand [Bertchramn]. Comme il cherchait de tous côtés des secours, quelqu'un lui raconta qu'un certain roi d'Orient, ayant enlevé le pouce du martyr saint Serge [Sergius], l'avait implanté dans son bras droit, et que lorsqu'il était dans la nécessité de repousser ses ennemis, aussitôt que, plein de confiance en ce secours, il élevait le bras droit, l'armée ennemie, comme accablée de la puissance du martyr, se mettait en déroute. A ces paroles, Gondovald s'informa avec empressement s'il y avait quelqu'un en cet endroit qui eût été digne de recevoir quelques reliques de saint Serge. L'évêque Bertrand forma alors le dessein de lui livrer un certain négociant nommé Euphronius, qu'il haïssait parce qu'avide de ses biens il l'avait fait raser autrefois et malgré lui, pour le faire clerc[390] ; ce que voyant, Euphronius passa dans une autre ville, et revint lorsque ses cheveux eurent repoussé. L'évêque dit donc : Il y a ici un certain Syrien, nommé Euphronius, qui, ayant transformé sa maison en une église, y a placé les reliques de ce saint ; et, par le pouvoir du martyr, il a vu s'opérer plusieurs miracles ; car, dans le temps que la ville de Bordeaux était en proie à un violent incendie, cette maison, entourée de flammes, en fut préservée. Aussitôt Mummole courut promptement avec l'évêque Bertrand à Li maison du Syrien ; l'ayant entourée, il lui ordonna de lui montrer les saintes reliques. Euphronius s'y refusa ; mais, pensant qu'on lui tendait des embûches par méchanceté, il dit : Ne tourmente pas un vieillard, et ne commets pas d'outrages envers un saint ;

reçois ces cent pièces d'or, et retire-toi. Mummole insistant pour voir les saintes reliques, Euphronius lui offrit deux cents pièces d'or ; mais il n'obtint point à ce prix qu'ils se retirassent sans avoir vu les reliques. Alors Mumrnole fit dresser une échelle contre la muraille (les reliques étaient cachées dans une châsse au haut de la muraille, contre l'autel), et ordonna à son diacre d'y monter. Celui-ci, étant donc monté au moyen de l'échelle, fut saisi d'un tel tremblement lorsqu'il prit la châsse, qu'on crut qu'il ne pourrait descendre vivant. Cependant, ayant pris la châsse attachée à la muraille, il l'emporta. Mummole, l'ayant examinée, y trouva l'os du doigt du saint, et ne craignit pas de le frapper d'un couteau. Il avait placé un couteau sur la relique, et frappait dessus avec le dos d'un autre. Après bien des coups qui eurent grand'peine à le briser, l'os, coupé en trois parties, disparut soudainement : je crois qu'il n'était pas agréable au martyr qu'on touchât de la sorte aux restes de son corps. Alors Euphronius s'étant mis à pleurer amèrement, ils se prosternèrent tous en oraison, priant Dieu de leur montrer ce qui avait été soustrait aux regards humains. Après cette oraison, on retrouva les fragments. Mummole, en ayant pris un, se retira, mais, je crois, sans la faveur du martyr, comme la suite le fit voir.

Pendant qu'ils demeuraient dans cette ville, ils firent ordonner le prêtre Faustien [Faustanius] évêque de la ville de Dax. L'évêque de cette ville était mort récemment, et Nicet [Nicetius], comte de l'endroit, frère de Rustique [Rusticus], évêque d'Aire[391], avait obtenu de Chilpéric un ordre pour se faire instituer évêque de cette ville, car il était tonsuré. Mais Gondovald, voulant détruire les ordonnances de Chilpéric, ordonna à l'assemblée des évêques de bénir Faustien. L'évêque Bertrand, qui était le métropolitain, prenant ses précautions pour l'avenir, fit faire cette bénédiction par Pallade [Palladius], évêque de Saintes : dans ce moment, d'ailleurs, il avait les yeux fort malades de chassie [ophtalmie]. Oreste, évêque de Bazas, assista à cette ordination ; mais il le nia ensuite en présence du roi.

Gondovald envoya pour la seconde fois au roi deux députés, Zotane et Zabulf, avec des baguettes consacrées, selon la coutume des Francs , pour qu'ils n'essuyassent aucune injure, et qu'ils revinssent avec la réponse, après avoir exposé le sujet de leur députation. Mais ces députés eurent l'imprudence, avant d'être admis en présence du roi, d'expliquer à beaucoup de gens ce qu'ils venaient demander. La nouvelle en étant aussitôt parvenue an roi, on les amena devant lui chargés de chaînes. N'osant lui cacher ce qu'ils demandaient ni vers qui et par qui ils étaient envoyés, ils lui dirent : Gondovald arrivé dernièrement de l'Orient, se dit fils du roi Clotaire, votre père, et nous a envoyés vers vous pour recouvrer la portion de son royaume qui lui est due. Si vous ne la lui rendez pas, sachez qu'il viendra dans ce pays avec une armée ; car les hommes les plus braves du pays situé au-delà de la Dordogne, se sont joints à lui ; et il parle ainsi : Dieu jugera, lorsque nous en viendrons aux mains sur le champ de bataille, si je suis ou non fils de Clotaire. Alors le roi, enflammé de fureur, ordonna qu'on les étendît avec des poulies, et qu'on les

frappât fortement de verges, si bien que, si ce qu'ils disaient était vrai, on le sût positivement, et que s'ils cachaient encore dans leur cœur quelque artifice, la violence des tourments leur en arrachât l'aveu. Livrés à ces suppliées toujours croissants, les députés dirent que la fille du roi Chilpéric [Rigonthe] avait été envoyée en exil avec Magnulf, évêque de Toulouse ; que tous les trésors avaient été enlevés par Gondovald ; que tous les grands du roi Childebert l'avaient engagé à se faire roi, et qu'entre autres, quelques années auparavant, lorsque Gontran Boson était allé à Constantinople , c'était lui qui l'avait invité à passer dans les Gaules.

Le roi ayant fait battre et emprisonner les députés, manda son neveu Childebert, afin que, réunis ensemble, ils entendissent ces hommes. Les ayant donc interrogés ensemble, ceux-ci répétèrent aux deux rois ce qu'ils avaient dit au roi Gontran seul. Ils affirmaient constamment que cette affaire était connue, comme nous l'avons dit, de tous les seigneurs du royaume de Childebert. Aussi quelques-uns de ces derniers, qu'on croyait enveloppés dans cette affaire, craignirent de se rendre à cette assemblée. Alors le roi Gontran ayant mis sa lance[392] dans la main du roi Childebert, lui dit : C'est la marque que je te donne tout mon royaume. Maintenant va, et soumets à ta domination toutes ces cités comme les tiennes propres. Les crimes ont fait qu'il ne reste de ma race que toi qui es le fils de mon frère[393]. Je déshérite les autres ; sois mon héritier pour me succéder dans mon royaume. Alors, ayant fait retirer tout le monde, il prit le jeune roi en particulier et lui parla en cachette, lui ayant auparavant expressément recommandé de ne divulguer à personne ce secret entretien. Alors il lui indiqua quels étaient les hommes dont il devait rechercher ou mépriser les conseils, ceux à qui il devait se confier ou qu'il devait éviter, ceux qu'il devait combler de dons et de charges ou éloigner des dignités. Il lui enjoignit de ne se confier en aucune manière à Ægidius, évêque de Reims, qui avait toujours été son ennemi, et de ne point le garder auprès de lui, parce qu'il avait souvent été parjure à son père et à lui. Ensuite, s'étant réunis dans un repas, le roi Gontran exhorta toute son armée, disant : Voyez, guerriers, que mon fils Childebert est déjà devenu un homme fait. Voyez, et gardez-vous de le tenir pour un enfant[394]. Renoncez aux méchancetés et aux prétentions que vous entretenez, car c'est le roi auquel vous devez maintenant obéir. Après ces paroles, ayant prolongé pendant trois jours les festins et la joie, et ayant fait un grand nombre de présents, ils se séparèrent en paix. Alors le roi Gontran rendit à Childebert tout ce qui avait appartenu à son père Sigebert, lui recommandant de ne pas voir sa mère, de peur qu'on ne donnât à celle-ci quelque moyen d'écrire à Gondovald, ou d'en recevoir des lettres.

Gondovald, instruit de l'approche de l'armée et abandonné par le duc Didier, passa la Garonne avec l'évêque Sagittaire, les ducs Mummole, Bladaste et Waddon, et se dirigea vers Comminges[395]. Cette ville est située sur le sommet d'une montagne séparée de toutes les autres ; au pied de cette montagne coule une source abondante environnée d'un rempart très fort : on y descend de la ville par un canal, et on y

puise de l'eau à l'abri de tout danger. Gondovald, étant entré dans cette ville au commencement du carême, parla ainsi aux citoyens : Sachez que j'ai été élu roi par ceux qui sont dans le royaume de Childebert, et que j'ai avec moi des forces considérables ; mais, comme mon frère Gontran fait marcher contre moi une armée immense, il faut renfermer dans vos murs des vivres et toutes les choses nécessaires, afin que vous ne périssiez pas par la disette, jus- qu'à ce que la clémence de Dieu augmenté encore mes forces. Les habitants crurent à ces paroles, et, après avoir renfermé dans la ville tout ce qu'ils purent rassembler, ils se préparèrent à faire résistance. Dans ce temps, le roi Gontran envoya à Gondovald, au nom de la reine Brunehault, une lettre où on lui écrivait de congédier son armée, d'ordonner à chacun de retourner dans son pays, et d'aller passer ses quartiers d'hiver à Bordeaux. Cette lettre était une ruse pour savoir à fond ce que faisait Gondovald. Étant demeuré dans la ville de Comminges, Gondovald parla aux habitants, disant : Voilà que l'armée approche déjà, sortons pour lui résister. Quand ils furent sortis , les guerriers de Gondovald s'étant emparés des portes et les ayant fermées, chassèrent ainsi le peuple et, de concert avec l'évêque du lieu [Rufin], s'emparèrent des vivres et de tout ce qu'ils purent trouver dans la ville. Il y avait une si grande quantité de vivres et de vins que, s'ils avaient fait une défense courageuse, ils auraient pu se soutenir pendant un grand nombre d'années sans manquer d'aliments.

Les généraux du roi Gontran avaient entendu dire que Gondovald était arrêté sur le rivage au-delà de la Garonne avec une nombreuse troupe, et qu'il gardait avec lui les trésors qu'il avait enlevés à Rigonthe. Alors ils se précipitèrent à la nage avec leurs chevaux dans la Garonne, et quelques soldats de leur armée se noyèrent. Arrivés sur le bord et cherchant Gondovald, ils trouvèrent des chameaux chargés de beaucoup d'or et d'argent, et des chevaux fatigués qu'il avait laissés dans les chemins. Instruits qu'il demeurait renfermé dans la ville de Comminges, et laissant là leurs chariots et autres bagages avec le menu peuple, les plus braves guerriers, après avoir passé la Garonne, se préparèrent à poursuivre Gondovald. S'étant hâtés, ils arrivèrent à la basilique de saint Vincent[396], située près de la frontière de la cité d'Agen, où on dit que le martyr consomma son sacrifice pour le nom de Jésus-Christ. Ils la trouvèrent remplie des trésors des habitants qui espéraient que des chrétiens ne violeraient pas la basilique d'un si grand martyr. On en avait fermé les portes avec un grand soin. L'armée s'approcha promptement. Ne pouvant ouvrir les portes du temple, ils y mirent le feu. Lorsque les portes furent consumées, ils pillèrent toutes les richesses et tous les meubles qu'ils purent trouver, aussi bien que les ornements sacrés. Mais la vengeance divine effraya un grand nombre de soldats ; car, par la volonté de Dieu, plusieurs eurent les mains brûlées, et il en sortait une épaisse fumée comme d'un incendie. Quelques-uns, possédés du démon, couraient comme des furieux, invectivant contre le martyr. Plusieurs, éloignés de leurs compagnons, se percèrent de leurs propres lances. Le reste de l'armée continua sa marche non sans

une grande crainte. Que dirai je ? on arriva à Comminges[397], et toute l'armée campa dans la campagne environnante. Ayant dressé les tentes, ils demeurèrent dans cet endroit. Ils ravagèrent tout le pays d'alentour. Lorsque quelques soldats, pressés davantage par l'aiguillon de l'avidité, s'écartaient loin des autres, ils étaient égorgés par les habitants.

Un grand nombre montaient sur la colline, et parlaient souvent avec Gondovald, lui prodiguant des injures et lui disant : Es-tu ce peintre qui, dans le temps du roi Clotaire, barbouillait dans les oratoires, les parvis et les voûtes ? Es-tu celui que les habitants des Gaules appellent souvent du nom de Ballomer ? Es-tu celui qui, à cause de ses prétentions, à si souvent été tondu et exilé par les rois des Francs ? Fais-nous au moins savoir, ô le plus misérable des hommes, qui t'a conduit dans ces lieux ? qui t'a donné l'audace extraordinaire d'oser approcher des frontières de nos seigneurs et rois ? Si quelqu'un t'a appelé, dis-le positivement ; voilà la mort étalée devant tes yeux ; voilà la fosse que tu as cherchée longtemps, et dans laquelle tu viens te précipiter. Dénombre-nous tes satellites ou déclare-nous ceux qui t'ont appelé. Gondovald, entendant ces paroles, s'approchait et disait du haut de la porte : Que mon père Clotaire m'ait eu en aversion, c'est ce que personne n'ignore ; que j'aie été tondu par lui et ensuite par mes frères, c'est ce qui est connu de tous. C'est ce motif qui m'a fait retirer, en Italie auprès du préfet Narsès ; là j'ai pris une femme et engendré deux fils ; ma femme étant morte, je pris avec moi mes enfants et allai à Constantinople ; j'ai vécu jusqu'à ce temps accueilli par les empereurs avec une extrême bienveillance. Il y a quelques années Gontran Boson étant venu à Constantinople, je m'informai de lui, avec empressement, des affaires de mes frères, et je sus que notre famille était très affaiblie et qu'il n'en restait que Childebert fils de mon frère et Gontran mon frère ; que les fils du roi Chilpéric étaient morts avec lui et qu'il n'avait laissé qu'un petit enfant[398] ; que mon frère Gontran n'avait pas d'enfants, et que mon neveu Childebert n'était pas un puissant guerrier. Alors Gontran Boson, après m'avoir exactement exposé ces choses, m'invita en disant : Viens, tu es appelé par tous les principaux du royaume de Childebert, et personne n'ose s'opposer et toi, car nous savons tous que tu es fils de Clotaire; et il n'est resté personne dans les Gaules pour gouverner ce royaume, à moins que tu ne viennes. Ayant fait des présents à Gontran Boson, je reçus son serment dans douze lieux saints, afin de venir ensuite avec sécurité dans ce royaume. Je vins à Marseille où l'évêque me reçut avec une extrême bonté, car il avait des lettres des principaux du royaume de mon neveu ; je m'avançai de là vers Avignon auprès du patrice Mummole. Gontran, violant son serment et sa promesse, m'enleva mes trésors et les retint en son pouvoir. Reconnaissez donc que je suis roi comme mon frère Gontran ; cependant si votre esprit est enflammé d'une si grande haine, qu'on me conduise au moins vers votre roi, et s'il me reconnaît pour son frère, qu'il fasse ce qu'il voudra. Si vous ne voulez pas même cela, qu'il me soit permis de m'en retourner là d'où je

suis venu. Je m'en irai sans faire aucune injure à personne. Pour que vous sachiez que ce que je dis est vrai, interrogez Radegonde de Poitiers et Ingiltrude de Tours [livre V], elles vous affirmeront la vérité de mes paroles. Pendant qu'il parlait ainsi, un grand nombre accueillait son discours avec des injures et des reproches.

Le quinzième jour avait brillé sur ce siège, et Leudégésile[399] préparait de nouvelles machines pour détruire la ville : les chariots étaient chargés de béliers, de claies et de planches, à couvert desquels l'armée s'avançait pour renverser les remparts ; mais, en avançant, ils étaient si accablés de pierres que tous ceux qui approchaient des murs succombaient bientôt ; on jetait sur eux des marmites pleines de poix et de graisse enflammée, et d'autres remplies de pierres. La nuit étant venue mettre fin au combat, les assiégeants s'en retournèrent dans leur camp. Gondovald avait avec lui Chariulf, homme riche et puissant, des magasins et des celliers duquel la ville était remplie, et qui par ses biens nourrissait presque tous les citoyens. Bladaste[400] voyant ce qui se passait, et craignant que Leudégésile, après avoir remporté la victoire, ne les livrât à la mort, mit le feu à la maison épiscopale. Tandis que les assiégés accouraient tous pour apaiser l'incendie, il s'échappa par la fuite. Le lendemain matin, l'armée se prépara de nouveau au combat. Ils firent des faisceaux de broussailles pour combler le fossé profond situé du côté de l'Orient ; mais cette invention ne fit aucun mal. L'évêque Sagittaire faisait souvent, tout armé, le tour des remparts, et souvent du haut du mur il jetait des pierres de sa propre main contre les assiégeants.

Ceux-ci voyant que rien ne pouvait réussir envoyèrent secrètement des députés à Mummole, disant : Reconnais ton seigneur, et renonce enfin à cette perversité. Quelle est en effet ta folie de te soumettre à un homme inconnu ? Ta femme et tes enfants ont déjà été mis en captivité. Tes fils, à que nous croyons, ont déjà été tués. Où te précipites-tu ? Qu'attends-tu, si ce n'est ta ruine ? Ayant reçu ces avis, Mummole dit : Je vois que déjà notre règne touche à sa fin, et notre puissance est tombée. Il reste une seule chose à faire ; si j'obtiens sûreté pour ma vie, je pourrai vous dispenser d'un grand travail. Les députés s'étant retirés, l'évêque Sagittaire, Mummole, Chariulf et Waddon allèrent à l'église, où ils firent mutuellement serment que, s'ils avaient pour leur vie de plus sûres garanties, ils abandonneraient l'amitié de Gondovald, et le livreraient lui-même. Les députés, revenus une seconde fois , leur promirent sûreté pour leur vie, et Mummole leur dit : Faites seulement cela, et je remettrai Gondovald en vos mains ; et reconnaissant mon seigneur roi, je me rendrai promptement vers lui. Alors ils lui promirent que, s'il accomplissait ces choses, ils le recevraient en amitié ; et que, s'ils ne pouvaient obtenir sa grâce du roi, ils le mettraient dans une église, pour qu'on ne le punît pas de mort. Après avoir accompagné ces promesses de serments , ils se retirèrent. Mummole, l'évêque Sagittaire et Waddon s'étant rendus auprès de Gondovald, lui dirent : Tu sais quels serments de fidélité nous t'avons prêtés. Écoute à présent un conseil salutaire,

éloigne-toi de cette ville, et présente-toi à ton frère comme tu l'as souvent demandé. Nous avons déjà parlé avec ces hommes, et ils ont dit que le roi ne voulait pas perdre ton appui, parce qu'il est resté peu d'hommes de votre race. Mais Gondovald , comprenant leur artifice, leur dit tout baigné de larmes : C'est sur votre invitation que je suis venu dans les Gaules, Gontran Boson m'a enlevé une partie de mes trésors qui contiennent des sommes immenses d'or et d'argent et différents objets, et le reste est dans la ville d'Avignon. Quant à moi, plaçant, après le secours de Dieu, tout mon espoir en vous, je me suis confié à vos conseils, et j'ai toujours souhaité de régner par vous. Maintenant, si vous m'avez trompé, répondez-en auprès de Dieu, et qu'il juge lui-même ma cause. A ces paroles Mummole répondit : Nous ne te disons rien de mensonger ; mais voilà des hommes très braves qui attendent ton arrivée à la porte. Défais maintenant mon baudrier d'or dont tu es ceint, pour ne pas paraître marcher avec orgueil ; prends ton glaive et rends-moi le mien. Gondovald lui dit : Je ne vois dans ces paroles autre chose que la perte de ce que j'ai reçu et porté par amitié pour toi. Mais Mummole affirmait avec serment qu'on ne lui ferait aucun mal. Étant donc sortis de la porte, Gondovald fut reçu par Ollon[Ollo], comte de Bourges , et par Boson[401]. Mummole étant rentré dans la ville avec ses satellites, ferma la porte très solidement. Se voyant livré à ses ennemis, Gondovald leva les mains et les yeux au ciel, et dit : Juge éternel, véritable vengeur des innocents, Dieu de qui toute justice procède, à qui le mensonge déplaît, en qui ne réside aucune ruse ni aucune méchanceté, je te confie ma cause, te priant de me venger promptement de ceux qui ont livré un innocent entre les mains de ses ennemis. » Après ces paroles, ayant fait le signe de la croix, il s'en alla avec les hommes ci-dessus nommés. Quand ils se furent éloignés de la porte, comme la vallée située au-dessous de la ville descend rapidement, Ollon l'ayant poussé le fit tomber, en s'écriant : Voila votre Ballomer qui se dit frère et fils de roi. Ayant lancé son javelot, il voulut l'en percer ; mais l'arme, repoussée par la cuirasse, ne lui fit aucun mal. Comme Gondovald s'était relevé et s'efforçait de remonter sur la hauteur, Boson lui brisa la tête d'une pierre ; il tomba aussitôt et mourut. Tous les soldats accoururent, et l'ayant percé de leurs lances, ils lui lièrent les pieds avec une corde, et le traînèrent tout à l'entour du camp. Lui ayant arraché les cheveux et la barbe, ils le laissèrent sans sépulture dans l'endroit où ils l'avaient tué. La nuit suivante, les principaux enlevèrent secrètement tous les trésors qu'ils purent trouver dans la ville, ainsi que les ornements de l'église. Le lendemain les portes ayant été ouvertes, l'armée entra et égorgea tous les assiégés, massacrant aux pieds même des autels de l'église les pontifes et les prêtres du Seigneur. Après avoir tué tous les habitants, de telle sorte qu'il n'en resta pas un seul, ils mirent le feu à toute la ville, aux églises et aux autres édifices, si bien qu'il ne resta plus que le sol[402].

Leudégésile, étant retourné au camp avec Mummole , Sagittaire, Chariulf et Waddon, envoya secrètement des messagers au roi, pour lui demander ce qu'il

voulait qu'on fit de ces hommes. Gontran ordonna de les faire mourir. Alors Waddon et Chariulf ayant laissé leurs fils pour otages[403], s'éloignèrent. La nouvelle de leur mort ayant été répandue, lorsque Mummole en fut instruit, il s'arma et se rendit à la tente de Leudégésile qui le voyant, lui dit : Pourquoi viens-tu ici comme un fugitif ? Mummole lui répondit : Je m'aperçois qu'on n'observe en rien la foi promise, car je me vois placé sur le bord de ma perte. Leudégésile lui dit : Je vais aller dehors, et j'apaiserai tout. Étant sorti, il ordonna d'entourer aussitôt la tente pour y tuer Mummole. Celui-ci, après avoir longtemps résisté aux combattants, vint à la porte. Comme il sortait, deux soldats le percèrent avec leur lance de chaque côté ; aussitôt il tomba et mourut. A cette vue, l'évêque fut frappé de crainte et de consternation. Quelqu'un des assistants lui dit : Vois de tes propres yeux ce qui se passe, évêque ; couvre-toi la tête pour ne pas être reconnu, et gagne la forêt pour t'y cacher quelque temps, et t'échapper lorsque la fureur sera apaisée. L'évêque ayant accepté ce conseil, essayait de s'enfuir la tête couverte, lorsque quelqu'un, ayant tiré son épée, lui trancha la tête avec son capuchon. Ensuite, s'en retournant, chacun dans son pays, ils se livrèrent dans le chemin au pillage et au meurtre. Dans ce temps Frédégonde envoya Cuppan [Cuppa] à Toulouse, pour en arracher sa fille Rigonthe à tout prix. La plupart rapportent que Cuppan avait été envoyé afin que, s'il trouvait Gondovald vivant, il l'attirât par beaucoup de promesses, et l'amenât à Frédégonde. Mais n'ayant pu accomplir ce dessein, il ramena de Toulouse la reine Rigonthe qui avait essuyé bien des humiliations et des outrages[404].

Le duc Leudégésile se rendit auprès du roi, avec tous les trésors dont nous avons parlé ; le roi les distribua ensuite aux pauvres et aux églises. Ayant pris la femme de Mummole [Sidonia (Frédégaire)], le roi commença à lui demander ce qu'étaient devenus les trésors qu'il avait amassés. Sachant que son mari était tué, et que tout leur orgueil était tombé par terre, elle découvrit tout, et déclara qu'il y avait encore dans la ville d'Avignon de grandes sommes d'or et d'argent qui n'étaient pas venues à la connaissance du roi. Gontran envoya aussitôt des hommes chargés de les lui apporter, et de lui amener aussi un serviteur en qui Mummole se fiait beaucoup, et à qui il les avait remis. Ces hommes s'étant rendus à Avignon, prirent tout ce qu'on avait laissé dans la ville. On rapporte qu'il y avait deux cent cinquante talents d'argent, et plus de trente talents d'or. On dit que Mummole les avait enlevés d'un ancien trésor. Le roi les ayant partagés avec son neveu Childebert, distribua presque toute sa part aux pauvres, ne laissant à la femme de Mummole que ce qu'elle avait eu de ses parents.

On amena aussi au roi le serviteur de Mummole, qui était d'une si grande taille qu'il dépassait, dit-on, de deux ou trois pieds les plus grands. C'était un charpentier, il mourut peu après.

Ensuite les juges[405] rendirent un arrêt de condamnation contre ceux qui avaient

négligé de se rendre à cette expédition. Le comte de Bourges [Ollon] envoya ses serviteurs pour qu'ils dépouillassent, sur les terres de l'église de Saint-Martin qui est située dans ce territoire[406], les hommes qui se trouvaient dans ce cas. Mais l'agent de cette église commença à leur résister fortement, en disant : *Ce sont les hommes de saint Martin : ne leur faites aucun mal, car ils n'avaient pas coutume de marcher pour de telles affaires*[407]. Ils lui dirent : *Il n'y a rien de commun entre nous et ton Martin que dans toutes les affaires tu mets toujours vainement en avant ; mais toi et eux vous allez payer l'amende, pour avoir négligé les ordres du roi*. En disant ces mots, l'homme entra dans le vestibule de la maison. Aussitôt il tomba frappé de douleur, et commença à souffrir amèrement. S'étant tourné vers l'agent de l'église, il lui dit d'une voix lamentable : *Je te prie de faire sur moi le signe de la croix, et d'invoquer le nom de saint Martin. Je reconnais la grandeur de son pouvoir ; car en entrant dans le vestibule, j'ai vu un vieillard tenant dans sa main un arbre qui étendant bientôt ses branches a couvert tout le vestibule. Une de ces branches m'a touché, et troublé du coup, je suis tombé*. Et appelant les siens, il leur demanda de le mettre dehors. Étant sorti, il commença à invoquer avec ardeur le nom de saint Martin. Alors il éprouva quelque soulagement et fut guéri.

Didier[408] se renferma avec ses biens dans un fort. Waddon, intendant de la maison de Rigonthe, passa auprès de la reine Brunehault qui le reçut, et le congédia avec des présents et des faveurs. Chariulf gagna la basilique de Saint-Martin.

Il y avait dans ce temps une femme qui avait un esprit de Python, et qui valait par ses divinations beaucoup d'argent à ses maîtres ; elle parvint tellement en grâce auprès d'eux qu'elle en obtint sa liberté, et fut laissée à ses volontés. Si quelqu'un éprouvait quelque vol ou quelque autre perte, elle déclarait aussitôt où le voleur était allé, à qui il avait remis son vol, ou ce qu'il en avait fait. Elle amassait chaque jour de l'or, et de l'argent, paraissant avec des vêtements pompeux, de sorte que, les peuples croyaient qu'il y avait en elle quelque chose de divin. La nouvelle en étant parvenue à Agéric, évêque de Verdun, il envoya quelqu'un pour l'arrêter. Lorsqu'elle fut arrêtée et amenée vers lui, il comprit, d'après ce que nous lisons dans les Actes des Apôtres [16, 16], qu'elle avait un esprit de Python. Lorsqu'il eut prononcé sur elle l'exorcisme, et oint son front de l'huile sainte, le démon cria et découvrit au pontife ce que c'était ; mais comme il ne put chasser le démon de cette femme, il lui permit de s'en aller. Voyant qu'elle ne pouvait habiter dans ce lieu, elle alla trouver la reine Frédégonde, auprès de laquelle elle se cacha.

Cette année, presque toute la Gaule fut accablée de la famine : beaucoup de gens firent du pain avec des pépins de raisin, des noisettes et des racines de fougère desséchées et réduites en poudre : on y mêlait un peu de farine ; d'autres firent de même avec du blé encore vert : il y en eut même beaucoup qui, n'ayant pas de farine, cueillaient différentes herbes, et après les avoir mangées, mouraient enflés ;

plusieurs moururent consumés par la faim. Les marchands pillaient alors le peuple d'une manière criante, tellement qu'ils donnaient à peine, pour un trias[409], une mesure de froment ou une demi-mesure de vin. Les pauvres se mettaient en servitude, afin d'avoir quelques aliments.

Dans ce temps, le marchand Christophore [Christophe] alla à Orléans, parce qu'il avait appris qu'on y avait porté beaucoup de vin : il y alla donc, acheta le vin, et le fit transporter dans des bateaux. Ayant reçu de son beau-père beaucoup d'argent, il fit la route à cheval avec deux domestiques saxons. Les serviteurs haïssaient leur maître depuis longtemps, et s'étaient souvent enfuis de chez lui, parce qu'il les battait inhumainement. Comme ils traversaient une forêt, leur maître marchant devant, un des serviteurs lui jeta sa lance, et le transperça. Christophore étant tombé, l'autre lui coupa la tête avec sa framée, et l'ayant ainsi tous deux déchiré en morceaux, ils le laissèrent sans vie : après s'être emparés de son argent, ils se sauvèrent. Le frère de Christophore, ayant fait ensevelir son corps, envoya ses gens à la poursuite des deux serviteurs ; ayant atteint le plus jeune, tandis que le plus âgé s'enfuyait avec l'argent, ils le lièrent. En revenant, comme ils laissaient aller le prisonnier plus librement, il se saisit de la lance, et en frappa un de ceux qui l'emmenaient ; mais les autres l'ayant conduit jusqu'à Tours, on lui infligea divers supplices ; on lui trancha la tête, et on le pendit déjà mort.

Il s'éleva alors, parmi les habitants de Tours de cruelles guerres civiles. Pendant que Sichaire, fils de Jean, célébrait avec Austrégisile et d'autres habitants, dans le bourg de Mantelan[410], la fête de Noël, un prêtre du lieu envoya son serviteur vers quelques hommes pour les prier de venir boire avec lui dans sa maison. Le serviteur étant venu, un de ceux qui étaient invités tira son épée et ne craignit pas de l'en frapper, aussitôt le malheureux tomba et mourut. Sichaire, qui entretenait amitié avec le prêtre, ayant appris que son serviteur avait été tué, saisit des armes et gagna l'église, attendant Austrégisile qui, à la nouvelle de ces choses, s'arma et marcha contre lui. Les deux partis en vinrent aux mains avec fureur ; Sichaire arraché d'entre les clercs, se sauva dans sa métairie, abandonnant, dans la maison du prêtre, quatre serviteurs blessés, ainsi que de l'argent et des vêtements. Après sa fuite, Austrégisile l'attaqua de nouveau, tua les serviteurs et enleva l'or et l'argent avec tout le reste. Ils furent cités ensuite pour être jugés par les citoyens, et on ordonna qu'Austrégisile, qui était homicide et qui, après avoir tué les serviteur, avait pillé les biens, serait condamné aux termes de la loi. Peu de jours après que le plaid eut été commencé, Sichaire, ayant appris que tout ce qu'Austrégisile avait enlevé était gardé chez Annon son fils et chez son frère Eberulf, laissa là le plaid, se réunit à Audin pour exciter une émeute, et pendant la nuit se précipita sur eux avec des hommes armés. Ayant brisé la demeure dans laquelle ils dormaient, ils massacrèrent le père, le fils et le frère, et emmenèrent leurs troupeaux après avoir tué les esclaves. A cette nouvelle, vivement affligés, nous envoyâmes vers eux une députation accompagnée

d'un juge pour leur dire de venir en notre présence, et de s'en retourner en paix après avoir reçu une composition pour que les querelles ne se multipliassent pas davantage. Lorsqu'ils furent venus et que les citoyens furent rassemblés, je dis : Gardez-vous, ô hommes ! de persister dans vos crimes, de peur que le mal n'aille encore plus loin. Nous avons déjà perdu des enfants de l'Église ; je crains que cette querelle ne nous en fasse perdre encore d'autres ; soyez donc en paix, je vous en prie, et que celui qui a fait le mal s'en rachète avec charité, pour que vous soyez des fils pacifiques dignes d'obtenir du Seigneur le royaume des cieux ; car il dit lui-même : bienheureux les pacifiques, parce qu'ils seront appelés enfants de Dieu ! [Matthieu, 5, 9] Voyons donc, et, si celui qui a fait la faute n'est pas assez riche, il sera racheté par l'argent de l'Église, car il ne faut pas que son âme périsse. En disant ces mots, j'offris l'argent de l'Église ; mais le parti de Chramnisinde qui portait plainte de la mort de son père, de son frère et de son oncle, ne voulut pas le recevoir. Quand ils se furent retirés, Sichaire, se préparant à aller vers le roi, partit pour Poitiers, afin de voir sa femme. Comme il avertissait un esclave de travailler et qu'il le frappait de coups de verges, l'esclave tira son épée et ne craignit pas d'en frapper son maître. Sichaire étant tombé à terre, ses amis accoururent, et ayant arrêté l'esclave, ils le frappèrent de verges, lui coupèrent les pieds et les mains, après quoi ils le condamnèrent à la potence. Le bruit de la mort de Sichaire parvint à Tours. Chramnisinde en étant instruit, avertit ses parents et ses amis et courut à la maison de Sichaire ; pillant tous les biens et tuant quelques-uns des esclaves, il mit le feu à toutes les maisons tant de Sichaire que des co-propriétaires de cette métairie, et emmena avec lui les troupeaux et tout ce qu'il put emporter. Alors les parties amenées à la ville par le juge, plaidèrent leur cause ; les juges ordonnèrent que celui qui, n'ayant pas voulu accepter d'abord la composition, avait mis le feu aux maisons, perdrait la moitié de la somme qui lui avait été adjugée. Cela fut fait contre les lois, afin de rétablir la paix, et il fut ordonné que Sichaire paierait l'autre moitié de la composition. Alors l'Église ayant donné l'argent, ils se conformèrent au jugement et s'accommodèrent entre eux, se faisant mutuellement le serment qu'en aucun temps un des partis ne s'élèverait contre l'autre : ainsi fut terminée cette querelle[411].

Livre huitième

LE ROI Gontran[Guntchramn], dans la vingt-quatrième année de son règne [en 585], partit de Châlons et vint dans la ville de Nevers. Il était invité à se rendre à Paris pour tenir, sur les fonts sacrés du baptême, le fils de Chilpéric, nommé Clotaire. En partant de Nevers, il vint à la ville d'Orléans, où il se mit en grand crédit auprès des citoyens, car il allait dans leurs maisons lorsqu'ils l'invitaient, et acceptait les repas qu'ils lui offraient. Il en reçut beaucoup de présents, et sa bienveillante libéralité les leur rendit avec abondance. Lorsqu'il arriva à la ville d'Orléans, c'était le jour de la fête de saint Martin, c'est-à-dire le quatrième jour du cinquième mois[412] ; une immense foule de peuple alla à sa rencontre avec des enseignes et des drapeaux en chantant ses louanges. Elles retentissaient de diverses manières, en langue syriaque, en langue latine, et même en langue juive. Tous disaient: Vive le roi ! Que durant des années innombrables sa domination s'étende sur les peuples divers ! Les Juifs aussi qu'on voyait prendre part à ces acclamations générales, disaient : Que toutes les nations t'adorent, fléchissent le genou devant toi, et que toutes te soient soumises ! D'où il arriva qu'après avoir entendu la messe, le roi étant à table dit : «Malheur à cette nation juive, méchante et perfide, toujours fourbe par caractère ! Ils me faisaient entendre aujourd'hui des louanges pleines de flatterie, proclamant qu'il fallait que toutes les nations m'adorassent comme leur seigneur, et cela afin que j'ordonnasse que leurs synagogues, dernièrement renversées par les Chrétiens, fussent relevées aux frais du public ; ce que je ne ferai jamais, car le Seigneur le défend. Ô roi en qui éclatait une admirable prudence ! Il avait si bien compris l'artifice de ces hérétiques, qu'ils ne purent rien lui arracher de ce qu'ils comptaient lui demander. Au milieu du repas, le roi dit aux prêtres qui étaient présents : Je vous prie de m'accorder demain la bénédiction dans ma maison, et de me porter le salut en entrant, afin que j'obtienne mon salut des paroles de bénédiction que vous ferez couler sur moi, et que je recevrai avec humilité. Comme il disait ces mots, nous lui rendîmes grâces, et le repas fini, nous nous levâmes.

Le matin, le roi, ayant visité les lieux saints pour y faire sa prière, arriva à notre logis. C'était la basilique du saint abbé Avite [Avitus], dont j'ai parlé dans le Livre des miracles [Gloire des Conf., XCIX] Je me levai joyeux, je l'avoue, et allai à sa rencontre, et après avoir fait l'oraison, je le priai de vouloir bien accepter dans ma maison les eulogies de saint Martin[413]. Il ne s'y refusa pas ; mais, étant entré avec bonté, il but un coup, et, après nous avoir invités à sa table, s'en alla gaîment. Alors Bertrand [Bertchramn], évêque de Bordeaux, et Pallade [Palladius], évêque de Saintes, étaient grandement tombés dans le déplaisir du roi, pour avoir reçu

Gondovald [Gundonvald], dont nous avons parlé plus haut ; et la colère du roi contre l'évêque Pallade était d'autant plus grande que celui-ci avait souvent usé de tromperie à son égard. Ils avaient été peu de temps auparavant, interrogés par les autres évêques et les grands de la cour du roi, sur ce qu'ils avaient reçu Gondovald, et avaient très imprudemment, d'après ses ordres, sacré Faustien [Faustianus] évêque de Dax. Mais l'évêque Pallade fit retomber sur lui-même le fait de cette ordination, dont il délivra son métropolitain, en disant : Mon métropolitain souffrait d'un très grand mal d'yeux, et moi, dépouillé et insulté, je fus malgré moi emmené à sa place. Je ne pouvais faire autrement que d'accomplir ce que m'ordonnait celui qui se prétendait maître de toutes les Gaules. Ces choses ayant été annoncées au roi, il en fut très irrité, tellement qu'on put avec peine obtenir qu'il les invitât à sa table, ne les ayant pas vus auparavant. Bertrand étant entré, le roi demanda : Quel est celui-ci ? car il y avait longtemps qu'il ne l'avait vu. On lui dit : C'est Bertrand, évêque de la ville de Bordeaux. — Nous te rendons grâces, lui dit-il, de la manière dont tu as gardé fidélité à ta famille. Tu devais savoir, père très cher, que tu étais notre parent par notre mère, et tu n'aurais pas dû attirer sur ta race une peste étrangère. Après avoir obligé Bertrand d'entendre plusieurs choses de cette sorte, le roi se tourna vers Pallade et lui dit : Je n'ai pas non plus, ô évêque Pallade, beaucoup de grâces à te rendre ; car, ce qui est bien dur à dire d'un évêque, tu m'as trompé trois fois, m'envoyant des avis remplis de mensonge. Tu t'excusais auprès de moi par tes lettres, et par d'autres écrits tu appelais mon frère[414]. Dieu a prononcé dans ma cause, car je me suis toujours appliqué à vous prévenir comme des pères de l'Église, et vous avez toujours agi frauduleusement à mon égard. Il dit ainsi aux évêques Nicaise [Nicasius] et Antidius[415] : Publiez ici, ô très saints pères, ce que vous avez fait pour le bien du pays et pour l'avantage de notre royaume. Ceux-ci ne répondirent point, et le roi s'étant lavé les mains, et ayant reçu la bénédiction des évêques, s'assit à table avec un visage gai et une contenance joyeuse comme s'il n'avait pas été question des affronts qu'il avait reçus.

On était à la moitié du repas lorsque le roi voulut que je fisse chanter mon diacre qui, la veille, avait dit les répons des psaumes. Lorsqu'il eut chanté, il m'ordonna de faire chanter devant lui tous les prêtres présents, chacun des clercs convenant de sa partie. Je leur en donnai l'ordre par le commandement du roi, et chacun chanta devant lui, aussi bien qu'il put, des psaumes et des répons. Tandis qu'on apportait les plats, le roi dit : Toute cette argenterie que vous voyez a appartenu au parjure Mummole [Mummolus] ; mais maintenant, grâce à l'assistance du Seigneur, elle a passé en notre puissance. J'en ai fait briser quinze plats, comme ce grand que vous voyez, et n'en ai gardé d'autres que celui-là et un autre de cent soixante-dix livres. Pourquoi en aurais-je gardé plus qu'il ne m'en faut pour mon usage de tous les jours ? Je n'ai malheureusement pas d'autre fils que Childebert[416] qui a bien assez des trésors que lui a laissés son père, et de ceux que j'ai pris soin de lui envoyer des

effets de ce misérable, trouvés à Avignon. Le reste devait être appliqué aux besoins des pauvres et des églises.

Je vous demande seulement, prêtres du Seigneur, d'implorer pour mon fils Childebert la miséricorde de Dieu. C'est un homme sage et de mérite, et tel que, depuis longues années, à peine en aurait-on pu trouver un aussi prudent et aussi courageux. Si Dieu daigne lui accorder la domination sur les Gaules, on peut espérer que notre race, presque entièrement détruite, se relèvera par son moyen. Je ne doute pas que nous ne l'obtenions de la miséricorde de Dieu, car la naissance de cet enfant nous en a donné le présage. Dans le saint jour de Pâques, mon frère Sigebert étant à l'église, tandis que le diacre disait le livre des saints Évangiles, il arriva au roi un messager, et la voix du messager et celle du peuple qui suivait l'Évangile du jour prononcèrent en même temps ces paroles : Il t'est né un fils[417] ; d'où il arriva que tout le peuple célébra à la fois cette double annonciation par ces paroles : Gloire à Dieu tout-puissant ! Il reçut le baptême le saint jour de la Pentecôte et fut élevé au trône le saint jour de la Nativité du Seigneur, de sorte que s'il est accompagné de vos prières, il peut, avec la permission du Seigneur, régner dans ce pays. A ces paroles du roi, tous adressèrent au Seigneur une oraison pour lui demander dans sa miséricorde de conserver les deux rois. Le roi ajouta : Il est vrai que sa mère Brunehault [Brunichilde] menace de me tuer, mais je n'en ai aucune crainte. Le Seigneur qui m'a délivré des mains de mes ennemis, me délivrera de ses embûches.

Et il tint beaucoup de discours d'inimitié contre Théodore[418] [Théodorus] ; protestant que s'il venait au synode, il le renverrait en exil, disant : Je sais qu'à cause de ces gens[419], il a fait tuer mon frère Chilpéric ; mais que nous ne soyons pas tenus pour des hommes, si nous ne parvenons pas à venger sa mort dans le cours de cette année ! Je lui répondis : Et qui a fait périr Chilpéric si ce n'est sa méchanceté et tes prières ? Car il t'a tendu injustement des embûches qui l'ont conduit à la mort. Ce que je dis là m'est grandement apparu par une vision que j'ai eue dans mon sommeil. Je t'ai vu lui raser la tête, après quoi il a été sacré évêque ; ensuite je l'ai vu porté sur une chaise[420] sans tenture et recouverte seulement d'une couleur noire ; devant lui brillaient des lampes et des cierges. Comme je racontais cela, le roi me dit : J'ai eu aussi une vision qui m'a annoncé sa mort. Trois évêques le conduisaient en ma présence chargé de chaînes. L'un d'eux était Tétrique [Tetricus], le second Agricola[421], le troisième Nicet [Nicetius], évêque de Lyon. Deux d'entre eux disaient : Relâchez-le, nous vous en prions, et permettez qu'il s'en aille après avoir reçu urne punition. Mais l'évêque Tétrique répondait en colère : Il ne s'en ira point ainsi, et il sera consumé par le feu à cause de ses crimes. Et lorsqu'ils eurent tenu entre eux beaucoup de discours en manière d'altercation, je vis de loin un vase d'airain posé sur le feu, où il bouillait avec violence. Puis je vis en pleurant saisir le malheureux Chilpéric ; ses membres brisés furent jetés dans le vase et aussitôt il fut dissous et liquéfié dans les vapeurs de cette eau bouillante, de telle sorte qu'il n'en resta pas le

moindre vestige. Ces paroles du roi nous remplirent d'une grande admiration ; et le repas étant fini nous nous levâmes.

Le lendemain, le roi alla à la chasse ; quand il revint, nous lui présentâmes Garachaire, comte de Bordeaux, et Bladaste[Bladastès] qui, comme nous l'avons dit plus haut, avaient été se réfugier dans la basilique de Saint-Martin, parce qu'ils s'étaient joints à Gondovald. Comme d'abord, par mes prières, je n'avais pu rien obtenir du roi en leur faveur, je lui dis : Ô roi, que ta puissance m'écoute ; voilà que mon Seigneur m'a ordonné de venir vers toi en ambassade ; mais que pourrai-je rapporter à celui qui m'a envoyé, si tu ne veux me rendre aucune réponse ? Lui stupéfait me demanda : Et qui est-il ton Seigneur qui t'a envoyé ? Je lui répondis en souriant : C'est saint Martin qui m'a envoyé. Alors il ordonna que ces hommes lui fussent présentés ; mais lorsqu'ils furent devant lui, il leur reprocha beaucoup de perfidies et de parjures, les appelant souvent de rusés renards. Cependant il leur rendit ses bonnes grâces, et leur restitua ce qui leur avait été enlevé.

Le jour du Seigneur étant arrivé, le roi vint à la cathédrale entendre la messe. Les confrères de l'évêque Pallade, présents en ce lieu, lui cédèrent l'honneur de la célébrer. Comme il commençait à dire les prophéties, le roi demanda qui c'était, et lorsqu'on lui eut appris que c'était l'évêque Pallade, le roi irrité dit : Quoi ! c'est cet homme toujours infidèle et perfide envers moi, qui prêchera devant moi la parole sacrée ! Je sors à l'instant de cette église, pour ne pas entendre prêcher mon ennemi ; et en disant ces mots, il allait pour sortir de l'église. Alors les évêques troublés de l'humiliation de leur frère dirent au roi : Nous l'avons vu reçu à ta table, nous t'avons vu recevoir de sa main la bénédiction ; pourquoi maintenant le roi le rejette-t-il ? Si nous avions su qu'il te fût odieux, nous aurions remis à un autre le soin des choses qui doivent s'accomplir ici. Maintenant permets qu'il célèbre la cérémonie qu'il a commencée. Si ensuite, tu crois avoir à l'accuser, l'affaire sera jugée selon la décision des canons. L'évêque Pallade s'était déjà retiré dans la sacristie, avec une grande confusion ; le roi ordonna de le rappeler, et il accomplit ce qu'il avait commencé. Pallade et Bertrand furent ensuite appelés de nouveau à la table du roi, et s'y étant émus de colère l'un contre l'autre, ils se reprochèrent mutuellement beaucoup d'adultères[422] et de fornication, ainsi que plusieurs parjures. Beaucoup en riaient ; mais d'autres, qui étaient d'une sagesse plus clairvoyante, s'affligeaient de voir les diables semer une telle zizanie parmi les prêtres du Seigneur. En quittant le roi, ils donnèrent des gages et des cautions qu'ils se représenteraient au synode le 21 septembre suivant.

Alors parurent des signes dans le ciel. On vit du côté du nord des rayons, comme il en avait déjà paru souvent. On vit une clarté parcourir le ciel, des fleurs se montrèrent sur les arbres, c'était alors le cinquième mois [juillet].

Ensuite le roi vint à Paris, et commença à s'exprimer ainsi en présence de tous : Mon frère Chilpéric en mourant a laissé, m'a-t-on dit, un fils dont les gouverneurs, à la prière de leur mère , m'ont demandé de le tenir au saint baptême le jour des fêtes de la nativité du Seigneur, et ils ne sont pas venus. Ils ont désiré ensuite qu'il fût baptisé le saint jour de Pâques, et ce jour-là ils ne m'ont pas davantage apporté l'enfant. Pour la troisième fois, ils ont prié qu'il fit présenté au baptême à la fête de Saint-Jean, et l'enfant n'est pas encore venu. Ils m'ont fait quitter le lieu que j'habitais dans un temps de stérilité ; je suis venu et voilà qu'on cache cet enfant, et qu'on ne me le montre pas. D'après cela , autant que je puis croire, ce n'est pas ce qu'on m'a promis, mais à ce que je crois, le fils de quelqu'un de nos Leudes, car s'il était de notre race, on me l'aurait apporté. Vous saurez donc que je ne veux pas le recevoir, jusqu'à ce qu'on m'ait donné sur lui des renseignements certains. La reine Frédégonde, instruite de ces paroles, assembla les principaux de son royaume, savoir trois évêques et trois cents des meilleurs hommes, qui firent serment[423] que cet enfant était né du roi Chilpéric, en sorte que les soupçons du roi furent effacés.

Ensuite, comme il avait souvent déploré la mort de Mérovée et celle de Clovis, et ne savait pas où ceux qui les avaient tués, les avaient ensuite jetés[424], il vint vers lui un homme qui lui dit : Si cela ne doit pas tourner à l'avenir contre moi, je t'indiquerai en quel lieu est le cadavre de Clovis. Le roi jura qu'on ne lui ferait aucun mal, mais que plutôt on le récompenserait par des présents. Alors il dit : La chose même prouvera, ô roi, la vérité de mes paroles ; car lorsque Clovis eut été tué et enterré sous l'auvent d'un aratoire, la reine, craignant que quelqu'un ne le trouvât et ne l'enterrât avec honneur, ordonna qu'il serait jeté dans la Marne. Alors je le trouvai dans des filets que j'avais préparés pour les besoins de mon métier, qui est de prendre des poissons. Ne sachant d'abord qui c'était, je reconnus Clovis à la longueur de ses cheveux, et l'ayant pris sur mes épaules, je le portai au rivage où je l'enterrai et le couvris de gazon ; voilà que j'ai sauvé son corps, fais à présent ce que tu voudras. Le roi, apprenant ce qu'avait fait cet homme, feignit d'aller à la chasse, et ayant découvert le tombeau, y trouva le corps encore sain et entier. Seulement une partie des cheveux qui se trouvaient en dessous étaient déjà tombés ; mais le reste était encore intact et conservait ses longues boucles. Le roi reconnut que c'était celui qu'il cherchait avec tant de soin ; ayant donc convoqué l'évêque de la ville, le clergé et le peuple, et fait allumer un nombre infini de cierges, il conduisit le corps, pour y être enterré, à la basilique de Saint-Vincent[425], ne donnant pas moins de larmes à la mort de ses neveux qu'il n'en avait répandu lorsqu'il vit ensevelir ses propres enfants. Après quoi il envoya Pappole [Pappolus], évêque de Chartres, demander le cadavre de Mérovée, et l'ensevelit auprès du tombeau de Clovis.

Un des gardiens[426] de la porte vint dire d'un de ses camarades : Seigneur roi, celui-ci a consenti à recevoir une récompense pour te tuer. Celui qu'il accusait ayant été pris, fut frappé de coups et livré à beaucoup de tourments, mais sans rien

déclarer de la chose sur laquelle on l'interrogeait. Beaucoup de gens disaient que cela avait été fait par fraude et par envie, parce que le roi aimait beaucoup celui de ces gardiens de la porte auquel on avait imputé un tel crime.

Ansovald, saisi de je ne sais quel soupçon, quitta le roi sans lui dire adieu[427].

Le roi, revenu à Châlons, ordonna qu'on fit mourir par le glaive Boante [Boantus] qui lui avais toujours été infidèle. Sa maison fut entourée par les hommes du roi, et il périt tué par eux. Le fisc fut mis en possession de ses biens.

Comme ensuite le roi s'appliquait de toutes ses forces à poursuivie de nouveau l'évêque Théodore, et que Marseille était déjà rentrée sous la puissance de Childebert, le duc Rathaire fut envoyé par le roi Childebert, pour examiner en son nom cette affaire ; mais lui, négligeant les formes de procédure que lui avait prescrites le roi, fit entourer la maison de l'évêque, l'obligea de donner caution, et de se rendre en présence du roi Gontran, pour être jugé par le synode qui devait avoir lieu à Mâcon, et y être condamné par les évêques ; mais la vengeance divine, qui a continué de défendre ses serviteurs de la gueule des chiens furieux, ne s'oublia pas en ceci. L'évêque étant sorti de la cité, Rathaire s'empara des effets de l'église, prit les uns pour lui, et enferma les autres sous la garde de son sceau. Aussitôt qu'il eut agi ainsi, une cruelle maladie s'empara de ses serviteurs, qui moururent épuisés de la fièvre. Son fils périt du même mal, et il l'ensevelit avec de grands gémissements dans un des faubourgs de Marseille, et sa maison fut frappée d'une telle plaie que, sorti de la ville, à peine pensait-on qu'il fût en état de regagner son pays. L'évêque Théodore fut retenu par le roi Gontran, mais le roi ne lui fit point de mal. C'est un homme d'une éminente sainteté, assidu à l'oraison, et de qui Magneric, évêque de Trèves [de 566 à 597], m'a raconté ce qui suit : Lorsque les années précédentes on l'avait amené au roi Childebert, il était si rigoureusement gardé que, quand il arrivait à une ville quelconque, on ne lui permettait de voir ni l'évêque ni aucun des citoyens. Il vint à Trèves, et on annonça à l'évêque qu'on l'avait déjà fait entrer dans la barque qui devait l'emmener en secret. L'évêque affligé se leva, et le suivant en toute diligence, parvint à l'atteindre, tandis qu'il était encore sur le rivage. Il demanda aux gardes pourquoi ils en usaient avec cette cruauté de ne pas lui permettre de voir son frère. Cependant il le vit, l'embrassa, et après lui avoir donné quelques vêtements il le quitta. Il se rendit ensuite à la basilique de Saint-Maximin, et se prosterna devant le sépulcre, se rappelant ces paroles de l'apôtre Jacques [Épître, 5, 16] : priez l'un pour l'autre, afin que vous soyez guéris. Après avoir longtemps offert au Seigneur sa prière et ses larmes pour qu'il daignât venir au secours de son frère, il sortit de la basilique, et voilà qu'une femme agitée et tourmentée de l'esprit d'erreur, commença à appeler l'évêque, et à lui dire : Ô scélérat, devenu plus méchant par les années qui offres à Dieu tes oraisons pour notre ennemi Théodore ! voilà que nous cherchons tous les jours comment nous

pourrons le chasser de la Gaule, où chaque jour il souffle le feu contre nous ; et toi tu ne te lasses pas de prier pour lui. Il te vaudrait mieux de t'occuper diligemment des soins de ton église, pour empêcher le bien des pauvres de dépérir, que de t'appliquer de cette sorte à prier pour celui-ci. Et elle ajoutait : Malheur à nous qui ne pouvons parvenir à le chasser ! Et quoiqu'on ne doive pas croire aux paroles du démon, on vit cependant quelle était la sainteté de cet évêque, dont le démon se plaignait à grands cris. Mais revenons à ce que nous avons commencé.

Le roi fit partir des envoyés pour aller trouver son neveu Childebert, qui demeurait alors au château de Conflans [Coblentz], ainsi nommé parce que le Rhin et la Moselle viennent se joindre en ce lieu ; et comme il avait été convenu que les évêques des deux royaumes se rassembleraient dans la ville de Troyes en Champagne, et que les évêques du royaume de Childebert ne s'y étaient pas rendus, Félix l'un des envoyés, après avoir salué le roi et lui avoir montré ses lettres, lui dit : Ton oncle, ô roi, te demande avec instance pourquoi tu as révoqué ta promesse, en sorte que les évêques de ton royaume à qui vous aviez ordonné de venir au concile, ne s'y sont pas rendus. Peut-être des hommes méchants ont-ils fait naître entre vous quelque germe de discorde. Le roi gardant le silence, je répondis : Ce n'est pas merveille qu'on sème la zizanie entre les peuples ; mais entre ces deux rois, où celui qui voudrait la répandre trouverait-il à en déposer le germe ? Personne n'ignore que le roi Childebert n'a d'autre père que son oncle, et nous n'avons pas entendu dire jusqu'à présent que celui-ci se dispose à avoir un autre fils. Que Dieu ne permette donc pas qu'aucun germe de discorde croisse entre ceux qui doivent également s'aimer et se soutenir. Le roi Childebert, ayant ensuite parlé en secret à l'envoyé Félix, le pria et lui dit : Je supplie mon seigneur et père de ne faire souffrir aucune injure à l'évêque Théodore, car s'il le faisait, il en naîtrait aussitôt du scandale entre nous, et nous serions divisés par les empêchements de la discorde, nous qui devons demeurer en paix, et nous soutenir avec affection. L'envoyé partit après avoir obtenu réponse sur ce point et sur plusieurs autres.

Durant notre séjour avec le roi dans le susdit château, une fois que nous avions été retenus jusqu'à la nuit à la table du prince , le repas fini, nous nous levâmes, et nous étant rendus au bord du fleuve, nous y trouvâmes une barque qui avait été préparée pour nous. Comme nous y montions, une troupe de gens de toutes sortes vint s'y précipiter, et la barque se trouva remplie tant d'hommes que d'eau ; mais la puissance du Seigneur se montra en ceci, non sans un grand miracle ; car, bien que la barque fût remplie jusqu'au bord, elle ne put enfoncer. Nous avions avec nous les reliques du bienheureux Martin et de plusieurs autres Saints, et c'est par leurs vertus que nous croyons avoir été sauvés. La barque revint au rivage d'ou nous étions partis ; on la vida d'hommes et d'eau, on repoussa les étrangers, et nous passâmes sans obstacle. Le lendemain, nous dîmes adieu au roi, et partîmes.

Dans notre route, nous arrivâmes au château d'Ivois[428]. Là, nous trouvâmes le diacre Vulfilaïc [Ulfilaïc] qui nous conduisit à son monastère, où nous fûmes reçus avec beaucoup de bienveillance. Ce monastère est à environ huit railles du château de Conflans, et situé sur la cime d'un mont. Vulfilaïc y a bâti une grande basilique qu'il a illustrée par les reliques de saint Martin et de plusieurs autres Saints[429]. Pendant notre séjour dans ce lieu, nous commençâmes à le prier d'avoir la bonté de nous raconter quelque chose de son entrée en religion, et comment il était arrivé aux fonctions ecclésiastiques, car il était Lombard de naissance ; mais il ne se souciait pas de nous faire connaître ce que nous lui demandions, voulant de tout son cœur éviter la vaine gloire. Mais moi, l'en conjurant au nom des choses les plus redoutables, et lui promettant de ne rien divulguer de ce qu'il nous raconterait, je le priai de ne me rien cacher des choses sur lesquelles je l'interrogeais. Après s'y être refusé longtemps, vaincu tant par mes prières que par mes adjurations, il me dit : J'étais encore un tout petit enfant, qu'ayant entendu prononcer le nom du bienheureux Martin, sans savoir si c'était un martyr ou un confesseur, ni ce qu'il avait fait de bien dans ce monde, ni quelle contrée avait mérité de posséder le tombeau qui renfermait ses membres bienheureux, je célébrais déjà des veilles en son honneur, et s'il m'arrivait quelque argent, je faisais l'aumône. En avançant en âge, je m'appliquai à apprendre mes lettres, et je sus les écrire avant de pouvoir reconnaître ce qui était écrit. M'étant associé à l'abbé Arédius, et instruit par lui, j'allai dans la basilique du bienheureux Martin. Comme nous revenions ensemble, il avait dérobé un peu de la poussière bénite de ce bienheureux sépulcre ; il la mit dans une petite boîte, et la suspendit à mon cou. Lorsque nous fûmes arrivés à son monastère [Saint-Yriex] situé sur le territoire de Limoges, il prit la boîte pour la placer dans son oratoire. La poussière s'était tellement augmentée, que non seulement elle remplissait toute la boite, mais s'échappait par les bords et par toutes les issues. Ce miracle enflamma mon âme d'une plus vive lumière, et me décida à placer toutes les espérances de ma vie dans les mérites de ce Saint. De là je me rendis dans le territoire de Trèves, et j'y construisis de mes propres mains, sur cette montagne, la petite demeure que vous voyer. J'y trouvai un simulacre de Diane[430] que les gens du lieu, encore infidèles, adoraient comme une divinité. J'y élevai une colonne, sur laquelle je me tenais avec de grandes souffrances, sans aucune espèce de chaussure ; et lorsque arrivait le temps de l'hiver, j'étais tellement brûlé des rigueurs de la gelée que très souvent elles ont fait tomber les ongles de mes pieds, et l'eau glacée pendait à ma barbe en forme de chandelles ; car cette contrée passe pour avoir souvent des hivers très froids. Nous lui demandâmes ensuite avec instance de nous dire quelles étaient sa nourriture et sa boisson, et comment il avait renversé le simulacre de la montagne, il nous dit : Ma nourriture était un peu de pain et d'herbe et une petite quantité d'eau. Mais il commença à accourir vers moi une grande quantité de gens des villages voisins. Je leur prêchais continuellement que Diane n'existait pas, que le simulacre et les autres objets auxquels ils pensaient devoir adresser un culte, n'étaient

absolument rien. Je leur répétais aussi que ces cantiques qu'ils avaient coutume de chanter en buvant, et au milieu de leurs débauches, étaient indignes de la divinité, et qu'il valait bien mieux offrir le sacrifice de leurs louanges au Dieu tout-puissant qui a fait le ciel et la terre. Je priais aussi bien souvent le Seigneur qu'il daignât renverser le simulacre, et arracher ces peuples à leurs erreurs. La miséricorde du Seigneur fléchit ces esprits grossiers, et les disposa, prêtant l'oreille à mes paroles, à quitter leurs idoles, et à suivre le Seigneur. J'assemblai quelques-uns d'entre eux, afin de pouvoir, avec leur secours, renverser ce simulacre immense que je ne pouvais détruire par ma seule force. J'avais déjà brisé les autres idoles, ce qui était plus facile. Beaucoup se rassemblèrent autour de la statue de Diane ; ils y jetèrent des cordes, et commencèrent à la tirer ; mais tous leurs efforts ne pouvaient parvenir à l'ébranler. Alors je me rendis à la basilique, me prosternai à terre, et je suppliai avec larmes la miséricorde divine de détruire, par la Puissance du ciel, ce que l'effort terrestre ne pouvait suffire à renverser. Après mon oraison, je sortis de la basilique, et vins retrouver les ouvriers ; je pris la corde, et aussitôt que nous recommençâmes à tirer, dès le premier coup, l'idole tomba à terre ; on la brisa ensuite, et avec des maillets de fer, on la réduisit en poudre. A cette heure même, comme j'allais prendre mon repas, tout mon corps, depuis le sommet de la tête jusqu'à la plante des pieds, fût couvert de pustules malignes, en telle sorte que je n'y pouvais trouver un espace vide de la largeur de mon doigt. Alors j'entrai seul dans la basilique, et me dépouillai devant le saint autel. J'avais une bouteille pleine d'huile que j'avais apportée de la basilique Saint-Martin ; j'en oignis moi-même tous mes membres, puis je me livrai incontinent au sommeil. En me réveillant vers le milieu de la nuit, comme je me levais pour réciter les offices ordinaires, je trouvai tout mon corps parfaitement sain, et comme si je n'avais jamais eu sur moi le moindre ulcère, et je reconnus que cette plaie n'avait pu m'être envoyée que par la haine de l'ennemi des hommes ; et, comme rempli d'envie, il s'efforce toujours de nuire à ceux qui cherchent Dieu, les évêques qui auraient dû me fortifier, afin que je pusse continuer plus parfaitement l'ouvrage que j'avais commencé, survinrent, et me dirent : La voie que tu as choisie n'est pas la voie droite, et toi, indigne, tu ne saurais t'égaler à Siméon d'Antioche, qui vécut sur sa colonne[431]. La situation du lieu ne permet pas d'ailleurs de supporter une pareille souffrance ; descends plutôt, et habite avec les frères que tu as rassemblés. — A ces paroles, pour n'être pas accusé du crime de désobéissance envers les évêques, je descendis, et j'allai avec eus, et pris aussi avec eux le repas. Un jour l'évêque, m'ayant fait venir loin du village, y envoya des ouvriers avec des haches, des ciseaux et des marteaux, et fit renverser la colonne sur laquelle j'avais coutume de me tenir. Quand je revins le lendemain, je trouvai tout détruit ; je pleurai amèrement ; mais je ne voulus pas rétablir ce qu'on avait détruit, de peur qu'on ne m'accusât d'aller contre les ordres des évêques ; et, depuis ce temps, je demeure ici, et me contente d'habiter avec mes frères.

Comme nous lui demandions de nous raconter ce qui s'était opéré en ces lieux par les mérites du bienheureux Martin, il nous rapporta ceci : Le fils d'un Franc, homme très noble parmi les siens, était sourd et muet. Les parents de l'enfant l'ayant amené à cette basilique, j'ordonnai qu'on lui mît un lit dans ce temple saint pour le coucher avec mon diacre et un autre des ministres de l'église[432]. Le jour il vaquait à l'oraison, et la nuit, comme je l'ai dit, il dormait dans la basilique. Dieu eut pitié de lui, et le bienheureux Martin m'apparut dans une vision et il me dit : Fais sortir l'agneau de la basilique, car il est guéri. Le matin arrivé, comme je croyais que c'était un songe, l'enfant vint vers moi, se mit à parler, et commença à rendre grâces à Dieu ; puis, se tournant vers moi, il me dit : J'offre mes actions de grâces au Dieu tout-puissant qui m'a rendu la parole et l'ouïe. Dès ce moment il recouvra la parole et retourna dans sa maison. Un autre qui, mêlé dans plusieurs vols et diverses sortes de crimes, avait coutume de se parjurer toutes les fois qu'il était accusé de quelques-uns de ses vols, dit : J'irai à la basilique du bienheureux Martin, et, prêtant serment, je serai absous. Au moment où il entrait, sa hache échappa de sa main ; il courut à la porte saisi d'une violente douleur au cœur, et le malheureux confessa de sa bouche le crime dont il venait se laver par un parjure. Un autre, accusé d'avoir mis le feu à la maison de son voisin, dit également : J'irai au temple de saint Martin, j'y jurerai ma foi, et serai déchargé de cette accusation. Il était évident qu'il avait mis le feu à cette maison. Lors donc qu'il vint pour prêter serment, je me tournai vers lui, et lui dis : D'après l'assertion de tes voisins, tu ne peux être innocent de ce crime, mais Dieu est partout et sa puissance habite au dehors comme au dedans ; ainsi donc, si tu es pris de cette vaine confiance que Dieu ou ses saints ne se vengent pas du parjure, voilà devant toi le temple saint, jure, si tu veux ; car il ne te sera pas permis de passer le seuil sacré. Il leva les mains et dit : Par le Dieu tout-puissant et par les mérites du bienheureux Martin son évêque, je ne suis pas l'auteur de cet incendie. Lorsqu'il s'en allait après avoir ainsi prêté serment, on le vit comme entouré de feu, et aussitôt se précipitant par terre, il commença à crier que le bienheureux évêque le brûlait avec violence. Ce malheureux disait : J'atteste Dieu que j'ai vu le feu descendre du ciel, et que d'épaisses vapeurs m'environnent et m'embrasent. En disant ces paroles il rendit l'esprit. Cela fut un avertissement à beaucoup d'autres de n'avoir plus la hardiesse de se parjurer désormais en ce lieu. Le diacre me raconta encore plusieurs autres miracles qu'il serait trop long de rapporter ici.

Pendant mon séjour dans ce lieu nous vîmes, durant deux nuits, des signes dans le ciel. Il parut du côté du nord des rayons d'une si brillante clarté qu'on n'en avait pas encore vu de pareils, et des deux côtés, à l'orient et à l'occident, étaient des nuages de couleur de sang ; la troisième nuit ces rayons apparurent vers la seconde heure[433], et voilà, pendant que nous les regardions avec étonnement, que des quatre points du monde s'en élevèrent de semblables ; nous en vîmes tout le ciel couvert. Il y avait au milieu du ciel une nuée brillante où les rayons allaient se réunir à la manière d'une

tente dont les plis, beaucoup plus larges par en bas, se réunissent par le haut en guise de faisceau et forment comme une sorte de capuchon ; au milieu de ces rayons on voyait d'autres nuages ou des clartés flamboyantes. Ce signe nous pénétra d'une grande crainte, et nous nous attendîmes à voir le ciel nous envoyer quelque plaie.

Le roi Childebert, poussé par les lettres de l'empereur qui lui redemandait l'or qu'il lui avait donné l'année précédente, envoya une armée en Italie. On disait d'ailleurs que sa sœur Ingonde avait été transportée à Constantinople ; mais la division se mit entre ses chefs, et ils revinrent sans avoir fait aucune acquisition avantageuse.

Le duc Wintrion[434], chassé par les gens du pays qu'il gouvernait, perdit son duché, et il aurait perdu la vie, s'il ne s'était échappé par la fuite ; mais ensuite, le peuple apaisé, il revint dans son gouvernement.

Nicet, élevé après le renvoi d'Eulalius au rang de comte d'Auvergne, demanda au roi d'en être fait duc, et lui fit pour cela d'immenses présents. Il fut donc fait duc d'Auvergne, de Rouergue et d'Uzès. C'était un homme très jeune d'âge, mais d'un esprit très pénétrant. Il mit la paix dans la contrée d'Auvergne et dans les autres lieux de sa juridiction.

Le Saxon Childéric étant tombé dans le déplaisir du roi Gontran pour la cause qui, comme nous l'avons dit, en avait obligé d'autres à s'enfuir, se réfugia dans la basilique de Saint-Martin, laissant sa femme dans le royaume dudit roi. Le roi avait défendu qu'elle osât revoir son mari, jusqu'à ce qu'il fût rentré dans ses bonnes grâces. Nous envoyâmes souvent vers lui pour cet objet, et enfin obtînmes que Childéric reprendrait sa femme et demeurerait de l'autre côté de la Loire, sans se permettre cependant d'aller trouver le roi Childebert ; mais lorsqu'on lui eut donné la liberté de reprendre sa femme, il passa à lui en secret. Ayant reçu le gouvernement d'une cité au-delà de la Garonne qui était sous la domination de ce roi, il s'y rendit.

Le roi Gontran voulant gouverner le royaume de son neveu Clotaire, fils de Chilpéric, nomma Théodulf comte d'Angers. Introduit dans la ville, il en fut repoussé avec honte par les citoyens et par Domégésile [Domigisèle] ; il retourna vers le roi qui lui donna de nouveaux ordres. Il fut établi par le duc Sigulf, et il gouverna la ville en qualité de comte. Gondovald ayant été fait comte de Melun [ou Meaux] à la place de Guerpin, entra dans la ville, et commença à y exercer son pouvoir. Mais comme dans le cours de ses fonctions il parcourait les environs de la ville, il fut tué dans un village par Guerpin. Les parents de Gondovald tombèrent sur Guerpin, et l'ayant enfermé dans une maison[435] située sur un pont, ils le tuèrent. Ainsi la mort les dépouilla l'un et l'autre de leur comté.

L'abbé Dagulf était souvent accusé de crimes ; il avait commis plusieurs vols et

homicides, et se livrait à l'adultère avec une grande dissolution. En ce temps il s'était épris de concupiscence pour la femme de son voisin, et s'approchait d'elle, cherchant toutes les occasions de pouvoir faire mourir le mari de cette adultère dans l'enceinte de son couvent. Enfin il le menaça en disant que s'il venait trouver sa femme, il le punirait. Cet homme quitta donc sa pauvre demeure ; et Dagulf venant la nuit avec un de ses clercs, entra dans la maison de la prostituée ; et après s'être longuement enivré à force de boire , ils se couchèrent dans un même lit. Tandis qu'ils dormaient le mari vint, alluma de la paille, et ayant levé sa hache les tua tous deux. Ceci doit être un avertissement aux ecclésiastiques de ne pas jouir, contre la défense des canons, de la compagnie de femmes étrangères, ce que leur interdisent et les lois canoniques, et toutes les saintes Écritures, et de se contenter de celle des femmes qu'on ne peut leur imputer à crime.

Cependant le jour de l'assemblée [plaid] arriva , et les évêques, par l'ordre du roi Gontran, se réunirent dans la ville de Mâcon[436]. Faustien qui, par l'ordre de Gondovald, avait été sacré évêque de Dax, fut renvoyé de ce siège, et il fit ordonné que Bertrand, Oreste [Orestès] et Pallade qui l'avaient sacré, le nourriraient tour à tour, et lui donneraient chaque année cent pièces d'or. Nicot, un laïque , nommé antérieurement par les ordres du roi Chilpéric, fut promu à l'évêché de cette ville. Ursicin [Ursicinus], évêque de Cahors, fut excommunié parce qu'il avoua publiquement avoir reçu Gondovald. Il se soumit à faire pénitence pendant trois ans, et durant ce temps à ne couper ni sa barbe ni ses cheveux, à s'abstenir de vin et de viande, sans qu'il lui fut permis non plus de célébrer la messe, d'ordonner des clercs, de bénir ni églises ni saintes huiles, ni de donner des eulogies. Cependant on lui permit d'administrer comme à l'ordinaire les affaires de l'église soumise à sa juridiction[437]. Il y eut dans ce synode un des évêques qui disait qu'on ne devait pas comprendre les femmes sous le nom d'hommes. Cependant les arguments des évêques le firent revenir, parce qu'on lui fit voir que les livres sacrés de l'ancien Testament nous enseignent qu'au jour que Dieu créa l'homme, il les créa mâle et femelle, et leur donna le nom d'Adam [Gen., 5, 1-2] ; ce qui signifie homme de terre, appelant la femme et l'homme d'un même nom, et les appelant tous les deux homme. Jésus-Christ est nommé le fils de l'homme, parce qu'il est né d'une vierge, c'est-à-dire d'une femme à laquelle il dit, lorsqu'il a métamorphosé l'eau en vin : Femme, qu'y a-t-il de commun entre vous et moi ? [Jean, 2, 4] et d'autres paroles. Ces témoignages et plusieurs autres le convainquirent et firent cesser la discussion. Prétextat, évêque de Rouen, récita, devant les évêques, des oraisons qu'il avait composées dans son église. Elles plurent à quelques-uns ; quelques autres les critiquèrent, parce qu'il n'y avait pas observé les règles de l'art. Cependant le style en était en plusieurs endroits ecclésiastique et convenable. Il y eut une grande rixe entre les serviteurs de l'évêque Priscus[438] et du duc Leudégésile. L'évêque Priscus donna beaucoup d'argent pour acheter la paix. Dans ces jours-là, le roi Gontran

tomba si grièvement malade que quelques-uns pensèrent qu'il n'en pourrait pas réchapper. Je crois que ce fut un effet de la Providence de Dieu, car il avait le projet d'envoyer beaucoup d'évêques en exil. L'évêque Théodore, revenu dans sa ville [Marseille], y fut reçu avec beaucoup d'acclamations par le peuple qui le favorisait.

Pendant ce synode, Childebert réunit les siens à sa maison de Bastoigne[439] [Bulson], située au milieu des Ardennes. Là, la reine Brunehault implora tous les grands pour sa fille Ingonde, encore retenue en Afrique ; mais elle en obtint peu de consolations. Alors on éleva une accusation contre Gontran-Boson. Peu de jours auparavant, une parente de sa femme, morte sans enfants, avait été enterrée dans une basilique de la ville de Metz avec un grand nombre de joyaux et beaucoup d'or. Il arriva que peu de jours après c'était la fête de saint Remi, qui se célèbre au mois d'octobre. Beaucoup de citoyens, et en particulier les principaux de la ville et le duc, en étaient sortis avec l'évêque. Alors les serviteurs de Gontran-Boson vinrent à la basilique où était ensevelie cette femme : ils y entrèrent, et avant fermé les portes sur eux, ouvrirent le sépulcre, et enlevèrent du corps de la défunte tous les joyaux qu'ils purent trouver. Les moines de la basilique les ayant entendus, vinrent à la porte, mais on ne les laissa pas entrer. Alors ils allèrent avertir l'évêque et le duc. Les serviteurs, après avoir pris toutes ces choses, montèrent à cheval et prirent la fuite. Mais, craignant d'être saisis en route et qu'on ne leur fit souffrir diverses peines, ils retournèrent à la basilique, remirent ce qu'ils avaient pris sur l'autel, et n'osèrent plus ressortir. Ils s'écriaient et disaient : C'est Gontran-Boson qui nous a envoyés. Lorsque Childebert eut assemblé les siens en cour de justice, dans le lieu dont nous avons parlé, Gontran-Boson, interpellé sur cette affaire, ne répondit rien, mais s'enfuit secrètement. On lui enleva tout ce qu'il tenait en Auvergne de la munificence du fisc, et il fut obligé d'abandonner avec honte plusieurs choses dont il s'était emparé injustement.

Laban, évêque d'Eause, mourut cette année[440], et eut pour successeur Didier, laïque. Le roi avait cependant promis avec serment qu'il ne choisirait jamais d'évêque parmi les laïques. Mais que ne peut, sur le cœur des mortels, la détestable soif de l'or ! Bertrand, revenant du synode, fut saisi de la fièvre. Il manda le diacre Waldon, qui avait aussi reçu au baptême le nom de Bertrand, lui remit tout le pouvoir du sacerdoce et le soin de tous ses biens, tant de ses propriétés héréditaires que des bénéfices qu'il avait reçus. Lorsque Waldon fut parti, Bertrand rendit l'esprit[441]. Le diacre se rendit près du roi avec des présents et l'acte de sa nomination par les citoyens ; mais il ne put rien obtenir. Le roi donna ordre qu'on sacrât évêque Gondégésile, comte de Saintes, autrement nommé Dodon, et cela se fit ainsi. Et connue, avant le synode, plusieurs des clercs de Saintes, d'accord avec l'évêque Bertrand, avaient écrit contre leur évêque Pallade des choses qui lui avaient apporté de la confusion, après la mort de Bertrand, l'évêque les prit, les fit battre cruellement, et les dépouilla. En ce temps mourut Wandelin, gouverneur du roi

Childebert. On ne mit personne en sa place, parce que la reine voulut elle-même prendre soin de son fils. Tout ce qu'il avait obtenu du fisc rentra dans les droits du fisc. En ce temps-là le duc Bodégésile [Fortunat, 7, 5] mourut plein de jours. On n'ôta rien à son fils des propriétés qu'il laissait. Fabius fut nommé évêque d'Auch à la place de Fauste[442] [Faustus], et, après la mort de saint Sauve [Salvius], Désiré [Desiderius] fut, cette année, nommé à sa place évêque d'Albi[443].

Il y eut cette année de grandes pluies, et les rivières grossirent tellement qu'il arriva plusieurs naufrages ; et, sortant de leurs lits, elles enlevèrent les moissons voisines et couvrirent les prairies. Les mois de printemps et d'été furent si humides qu'on les aurait pris pour l'hiver plutôt que pour l'été.

Cette année deux îles de la mer furent consumées par un incendie allumé de la main de Dieu. Pendant sept jours les hommes et les troupeaux périrent brûlés. Ceux qui fuyaient dans la mer et se précipitaient dans ses abîmes, brûlaient au milieu de l'eau où ils se plongeaient, et ceux qui ne mouraient pas sur-le-champ étaient consumés par de plus cruels tourments. Toutes choses furent réduites en cendres, et la mer les couvrit de ses eaux. Beaucoup ont dit que les signes que nous avions vus, ainsi que nous l'avons rapporté, dans le huitième mois [octobre], lorsque le ciel nous parut ardent, n'étaient autre chose que la lueur de cet incendie.

Dans une autre ville proche de la cité de Vannes, il y avait un grand étang rempli de poissons, dont l'eau, à la profondeur d'une brasse, se changea en sang. Pendant plusieurs jours il se rassembla autour de cet étang une multitude innombrable de chiens et d'oiseaux qui buvaient ce sang, et le soir s'en retournaient rassasiés.

Ennodius fut donné pour duc à la ville de Tours et à celle de Poitiers. Bérulphe, qui avait auparavant gouverné ces villes, était suspect d'avoir, avec son associe, Arnégésile, enlevé secrètement les trésors du roi Sigebert. Lors donc qu'il revint dans ces villes, dont il était duc, le duc Rauchingue, au moyen d'un artifice, s'empara de lui et de son compagnon, et les chargea de liens. On envoya aussitôt dans leur maison des serviteurs qui enlevèrent tout et y prirent beaucoup de choses qui leur appartenaient, et plusieurs aussi provenant des trésors dont j'ai parlé. Le tout fut porté au roi Childebert. On poursuivit l'affaire, et l'épée était déjà levée sur leur tête lorsque, par l'intervention des évêques, on leur rendit la liberté ; mais on ne leur rendit rien de ce qu'on leur avait enlevé.

Le duc Didier se rendit, avec quelques évêques et l'abbé Arédius [et Antestius], près du roi Gontran. Le roi lui fit d'abord un très mauvais accueil ; mais ensuite, vaincu par les prières des évêques, il le reçut en grâce. Eulalius voulut le mettre en cause, parce que sa femme l'avait abandonné et avait passé à Didier ; mais on se moqua de lui, et, rempli de confusion, il fut réduit au silence. Didier reçut des présents du roi et fut renvoyé avec faveur.

Ingonde, que son mari avait laissée, comme nous l'avons dit, avec l'armée de l'empereur, fut envoyée à ce prince avec son fils encore enfant. Mais, pendant ce voyage, elle mourut en Afrique et y fut ensevelie. Leuvigild mit à mort son fils Érménégild dont elle avait été la femme. En sorte que le roi Gontran, irrité, fit marcher une armée contre l'Espagne, à dessein de soumettre d'abord à sa domination la Septimanie, située sur le territoire des Gaules. L'armée se mit immédiatement en marche. Tandis qu'elle avançait, je ne sais quels paysans trouvèrent un billet qu'ils firent passer au roi Gontran, et dans lequel il paraissait que Leuvigild écrivait à Frédégonde pour l'engager à trouver quelque moyen pour empêcher la marche de l'armée. Faites promptement périr nos ennemis, savoir Childebert et sa mère[444], et faites la paix avec le roi Gontran, en l'achetant par beaucoup de présents. Si, par aventure, vous manquez d'argent , nous vous en enverrons en secret ; faites seulement ce duc nous vous demandons. Quand nous serons vengés de nos ennemis, récompensez, par des bienfaits, l'évêque Amélius et la matrone Leuba, par le moyen desquels nos messagers trouvent un passage pour aller jusqu'à vous. Leuba est la belle-mère du duc Bladaste.

En même temps qu'on portait cet avis à Gontran, Frédégonde avait fait faire deux couteaux de fer, dans lesquels elle avait ordonné de graver profondément, pour les imprégner de poison, afin que si le coup mortel ne brisait pas sur-le-champ les liens de la vie, elle fût promptement détruite par l'effet du poison. Elle remit ces couteaux à deux clercs, et leur donna ainsi ses instructions : *Prenez ces glaives, et rendez-vous au plus vite près du roi Childebert, sous l'apparence de mendiants, et vous jetant à ses pieds, comme pour lui demander l'aumône, percez-lui les deux flancs, afin que Brunehault qui le gouverne avec arrogance se trouve par sa chute soumise à mon pouvoir. Si le jeune homme est si bien gardé que vous ne puissiez arriver jusqu'à lui, tuez mon ennemie elle-même. La récompense qui vous attend pour cette action, c'est que si vous y trouvez la mort, je donnerai des biens à vos parents, je les enrichirai de présents, et les rendrai les plus heureux de mon royaume. Bannissez, donc toute crainte, et que les terreurs de la mort n'entrent pas dans votre sein , car vous savez que tous les hommes sont sujets à la mort. Armer vos âmes de courage, et considérez tout ce que vous voyez d'hommes courageux se précipiter dans les combats ; d'où il résulte que leurs parents deviennent nobles, surpassent tous les autres par leurs immenses richesses, et sont élevés au-dessus de tous*. Tandis que cette femme parlait ainsi, les clercs commencèrent à trembler, regardant comme très difficile d'accomplir ce qu'elle ordonnait. Les voyant incertains, elle leur fit prendre un breuvage, puis leur ordonna d'aller où elle les envoyait. Aussitôt la vigueur étant rentrée dans leurs âmes, ils lui promirent d'accomplir tout ce qu'elle leur avait commandé. Néanmoins elle leur ordonna d'emporter un vase plein de ce breuvage, disant : *Lorsque vous voudrez faire ce que je vous ordonné, le matin avant de commencer votre entreprise,*

prenez cette boisson, elle vous donnera plus de courage pour faire ce que vous devez exécuter. Après les avoir instruits de cette manière, elle les fit partir. Ils se mirent en route, et en arrivant à Soissons, ils furent pris par le duc Rauchingue, et ayant été interrogés, découvrirent le tout, et furent mis en prison chargés de liens. Peu de jours après, Frédégonde, inquiète de savoir si ses ordres avaient été accomplis, envoya un serviteur s'informer de ce qui se disait dans le public, pour tâcher de découvrir par quelqu'indice s'il y avait lieu de croire que Childebert eût été tué. Le serviteur partit et vint à la ville de Soissons : là, ayant entendu dire que les clercs étaient retenus en prison, il s'approcha de la porte ; mais comme il commençait à parler aux satellites de la reine, il fut pris lui-même et remis entre les mains des gardes. Alors tous ensemble furent envoyés au roi Childebert. Interrogés, ils découvrirent la vérité, déclarant que Frédégonde les avait envoyés pour tuer le roi. *La reine*, dirent-ils, *nous avait ordonné de nous feindre des mendiants, et nous voulions te percer d'un poignard au moment où nous aurions embrassé les pieds pour te demander quelque aumône, et si le coup porté par le fer ne s'enfonçait pas assez vigoureusement, le poison dont il était empreint devait plus rapidement pénétrer jusqu'à ton âme*. Lorsqu'ils eurent dit ces paroles, on les appliqua à divers tourments, on leur coupa les mains, les oreilles et les narines, et ils moururent chacun d'une mort différente.

Le roi Gontran ordonna donc de faire marcher son armée en Espagne[445], en disant : Soumettez d'abord à notre domination la province de Septimanie qui est voisine des Gaules ; car il est honteux que les frontières de ces horribles Goths s'étendent jusque dans les Gaules. Alors les troupes de son royaume se mirent en marche vers ce lieu. Les peuples qui habitaient au-delà de la Saône, du Rhône et de la Seine, unis avec les Bourguignons, dévastèrent tous les bords de la Saône et du Rhône, enlevant les récoltes et les troupeaux. Ils commirent dans leur propre pays beaucoup de meurtres, d'incendies, de pillages ; et, dépouillant les églises, tuant les clercs, les prêtres et beaucoup d'autres, jusque sur les saints autels de Dieu, ils parvinrent ainsi à la ville de Nîmes. Les gens de Bourges, de Saintes, de Périgueux , d'Angoulême, e des autres villes soumises à la puissance du roi Gontran, arrivèrent de leur côté à Carcassonne en commettant les mêmes ravages. Lorsqu'ils approchèrent de la ville, les habitants ouvrirent d'eux-mêmes leurs portes, et ils y entrèrent sans aucune résistance ; mais ensuite il s'éleva dans Carcassonne je ne sais quel tumulte, et ils sortirent de la ville. Alors Terentiolus, autrefois comte de la ville de Limoges, tomba frappé d'une pierre qui lui fut jetée du haut des murs. Les ennemis, pour se venger de lui, lui coupèrent la tête et l'apportèrent à la ville. Alors ceux qui étaient venus, saisis de frayeur, se préparèrent à s'en retourner, laissant tout ce qu'ils avaient pris sur la route et tout ce qu'ils avaient apporté avec eux. Les Goths, au moyen d'embûches cachées, dépouillèrent et tuèrent beaucoup d'entre eux. De là tombant entre les mains des Toulousains, ils eurent à en souffrir beaucoup de maux, et

dépouillés, maltraités, purent à grand'peine retourner dans leur pays. Ceux qui étaient arrivés à Nîmes, dévastant tout le pays, après avoir brûlé les maisons, incendié les moissons, coupé les vignes et abattu les oliviers, ne pouvant nuire à ce qui était enfermé dans des murs, prirent le parti de marcher vers d'autres villes. Mais elles étaient bien fortifiées, remplies de vivres et de toutes les autres choses nécessaires, en sorte qu'ils dévastèrent leurs environs, mais ne purent pénétrer dans les villes mêmes. Le duc Nicet qui avait conduit à cette expédition les gens d'Auvergne, assiégeait les villes de concert avec les autres troupes ; mais ne pouvant les emporter, il marcha vers un château, et sur sa parole, ceux qui y étaient enfermés ouvrirent leurs portes, et croyant à sa promesse le reçurent en ami. Lorsqu'il fut entré avec ses gens, au mépris de leur serment, ils dispersèrent la garnison, et emmenèrent en captivité tous ceux qui étaient dans le château, puis ils se déterminèrent à retourner chacun chez soi, commettant dans la route, à travers leur propre pays, tant de crimes, de meurtres, de pillages et de ravages, qu'il serait trop long de les rapporter en détail.

Comme ils avaient brûlé, ainsi que nous l'avons dit, les récoltes (les provinces qu'ils traversaient , exténués de faim et de misère, ils périssaient par les chemins; plusieurs se noyèrent dans les rivières, d'autres furent tués par le peuple soulevé. On rapporte qu'il en périt de ces diverses manières plus de cinq mille. Mais ceux qui restaient n'étaient pas corrigés par la mort des autres. Dans le pays d'Auvergne, toutes les églises qui se trouvèrent situées proche de la voie publique furent dépouillées de ce qui appartenait au service divin. Il n'y eut de terme à leurs ravages que lorsque chacun fut revenu chez lui. Après ce retour, le roi Gontran fut pris d'une grande amertume de coeur. Les chefs des armées se réfugièrent clans la basilique de saint Symphorien martyr [à Autun]. Le roi étant venu à la fête de ce saint, ils se présentèrent, sous condition d'être ensuite entendus. Le roi ayant convoqué quatre évêques et plusieurs laïques des plus grandes familles, commença le procès des chefs en disant : *Comment pourrions-nous aujourd'hui obtenir la victoire, nous qui ne conservons pas les usages suivis par nos pères ? Ils bâtissaient des églises, mettaient en Dieu toute leur espérance, honoraient les martyrs, vénéraient les prêtres, et ainsi aidés du secours divin, avec l'épée et le bouclier ils soumirent beaucoup de nations ennemies. Pour nous, non seulement nous ne craignons pas Dieu, mais nous dévastons les choses qui lui sont consacrées, tuons ses ministres, enlevons et dispersons avec dérision jusqu'aux reliques des saints. Quand il se commet de telles actions, il est impossible d'obtenir la victoire. Aussi nos bras sont affaiblis, notre lance est refroidie, le bouclier ne nous défend et ne nous protège plus ainsi qu'il avait coutume. Si ce mal doit être imputé à mes fautes, que Dieu le fasse tomber sur ma tête ; mais si vous méprisez les commandements royaux, si vous négligez d'accomplir ce que j'ordonne, votre tête doit tomber sous la hache. Ce sera un avertissement pour l'armée toute entière de voir mettre à*

mort un de ses chefs. Nous devons essayer ce qu'il convient de faire : si quelqu'un est en disposition d'obéir à la justice, qu'il soit obéi. Si quelqu'un la méprise, que la vengeance publique tombe sur sa tête ; car il vaut mieux qu'un petit nombre de coupables périsse, que si la colère de Dieu menaçait de mal toute la contrée. Le roi ayant parlé ainsi, les ducs répondirent : *Il ne serait pas facile, ô roi très bon, d'exprimer toutes les vertus de ton âme magnanime, de dire ce qu'il y a en toi de crainte de Dieu, d'amour pour l'église, de respect pour les prêtres, de compassion pour les pauvres, de libéralité envers les nécessiteux. Tout ce que votre Gloire a exposé doit être regardé comme juste et véritable. Mais que pouvons-nous faire quand le peuples abandonne à toutes sortes de vices, quand tous les hommes se complaisent dans l'iniquité ? Nul ne craint le roi, nul ne respecte le duc ou le comte. Et si cette conduite déplait à quelqu'un, si pour prolonger votre vie, il s'efforce d'y apporter amendement, aussitôt le peuple se soulève, aussitôt se produisent des émeutes, et chacun se précipite plein de colère pour assaillir cet homme sage, et à grand'peine peut-il échapper, s'il ne se détermine à garder le silence*. Alors le roi dit : *Si quelqu'un suit la justice, qu'il vive ; si quelqu'un méprise nos ordres, qu'il périsse, afin que ce blâme ne nous poursuive pas plus longtemps*.

Comme il parlait ainsi vint un messager qui dit : Reccared, fils de Leuvigild, est sorti d'Espagne, a pris le château de Cabarat[446] [Cabarède] dépeuplé la plus grande partie du pays Toulousain et emmené les habitants captifs. Il a pris, dans le pays d'Arles, le château de Beaucaire [Ugerne], a enlevé tout ce qui s'y trouvait, hommes et biens, et s'est enfermé dans les murs de la ville de Nîmes. Le roi ayant entendu ces nouvelles, nomma pour duc Leudégésile à la place de Calumniosus surnommé Agilan, lui soumit toute la province d'Arles [Provence Arlésienne] et lui donna plus de quatre mille hommes pour en garder les frontières. Nicet duc d'Auvergne partit également avec des troupes, et fut chargé de cerner les frontières du pays.

Pendant que cela se passait, Frédégonde, qui habitait la ville de Rouen, eut des paroles aigres avec l'évêque Prétextat, et lui dit qu'il viendrait un temps où il retrouverait le lien dans lequel il avait été retenu en exil. Prétextat lui dit : En exil et hors de l'exil, j'ai toujours été, je suis et je serai évêque ; mais tu ne jouiras pas toujours de la puissance royale. De l'exil nous passons, avec l'aide de Dieu, dans le royaume céleste ; de ton royaume, toi, tu tomberas dans l'abîme. Il aurait mieux valu pour toi laisser là tes méchancetés et tes folies, te convertir à une meilleure conduite, et dépouiller cet orgueil qui bouillonne toujours en toi, afin que tu pusses obtenir la vie éternelle, et amener à l'âge d'homme cet enfant que tu as mis au monde. Lorsqu'il eut dit ces paroles, Frédégonde, les prenant très mal, sortit de sa présence, violemment irritée contre lui. Le jour de la résurrection du Seigneur étant arrivé[447], comme l'évêque s'était rendu de bonne heure à la cathédrale pour accomplir les offices de l'église, et commençait à entonner les antiennes selon l'ordre accoutumé,

dans un moment où, entre les psaumes, il était appuyé sur sa chaire, un cruel meurtrier s'approcha de lui, et tirant un couteau de sa ceinture[448] [baudrier], frappa l'évêque appuyé, comme il était, sur la chaire, au-dessous de l'aisselle. Il se mit à crier pour que les clercs présents en ce lieu lui portassent secours ; mais de tous ceux qui étaient présents, aucun ne vint à son aide. Rempli de sang, il étendit ses mains sur l'autel, offrit à Dieu son oraison, lui rendit grâces, puis, emporté chez lui dans les bras des fidèles, il fut placé dans son lit. Aussitôt Frédégonde vint le voir avec le duc Beppolène et Ansovald , et lui dit : Nous n'aurions pas voulu, ô saint évêque, non plus que le reste de ton peuple, que, pendant l'exercice de tes fonctions, il t'arrivât une telle chose. Mais plût à Dieu qu'on pût nous indiquer celui qui a osé la commettre, afin qu'il subît le supplice que mérite un semblable crime ! Le prêtre, sachant que ses paroles étaient pleines d'artifice, lui dit : Et qui l'a commise si ce n'est celle qui a fait périr des rois, qui a si souvent répandu le sang innocent, et a commis divers autres méfaits en ce royaume ? Elle lui répondit : Nous avons près de nous de très habiles médecins qui pourront guérir cette blessure ; permets qu'ils viennent te trouver. Mais il lui dit : Les ordres de Dieu m'ont rappelé de ce monde. Toi qu'on reconnaît toujours pour la source de tous ces crimes, tu seras maudite dans les siècles, et Dieu vengera mon sang sur ta tête. Lorsqu'elle fut partie, le pontife mit ordre aux affaires de sa maison, puis rendit l'esprit. Romachaire, évêque de la ville de Coutances, vint l'ensevelir. Tous les citoyens de la ville de Rouen, et surtout les principaux parmi les Francs qui habitaient cette ville, furent alors remplis d'une grande douleur. Un de ces seigneurs vint à Frédégonde, et lui dit : Tu as déjà commis bien des crimes dans cette vie ; mais tu n'as encore rien fait de pire que d'ordonner le meurtre d'un prêtre de Dieu. Que Dieu venge promptement le sang innocent ! Nous poursuivrons tous la punition de ce crime, afin que tu ne puisses pas exercer plus longtemps de telles cruautés. Comme il quittait la reine après avoir dit ces paroles, elle lui envoya quelqu'un pour le convier à sa table ; et comme il refusa d'y venir, elle le pria, s'il ne voulait pas s'asseoir à sa table, de boire au moins un coup, afin de ne pas sortir à jeun de la maison royale. Y ayant consenti, il attendit un moment, reçut le breuvage composé, il la manière des Barbares, d'absinthe, de vin et de miel, et le but ; mais il était empoisonné. A peine l'eut-il avalé qu'il sentit en sa poitrine de violentes douleurs, comme si quelque chose le déchirait au dedans de lui ; il s'écria, disant aux siens : Fuyez, ô infortunés, fuyez le malheur qui m'arrive, de peur que vous ne périssiez avec moi. Ceux-ci s'abstinrent donc de boire, et se hâtèrent de s'en aller. Lui sentit sa vue s'obscurcir, et montant sur son cheval, à trois stades de ce lieu il tomba et mourut.

Ensuite l'évêque Leudovald[449] envoya des lettres à tous les prêtres, et après avoir pris conseil, ferma les églises de Rouen, afin que le peuple n'assistât point aux saintes solennités jusqu'à ce que, par des recherches générales, on eût trouvé les auteurs du crime. Il en fit saisir quelques-uns qui, livrés aux tourments, se laissèrent

arracher la vérité, et déclarèrent que la chose avait été faite par Frédégonde ; mais elle se défendait, et on ne put en prendre vengeance. On dit qu'il fut envoyé des assassins contre l'évêque, à cause de l'activité qu'il mettait à ces recherches ; mais, comme il était entouré et gardé par les siens, ils ne purent lui faire aucun mal. Lorsque ces choses eurent été annoncées au roi Gontran, et qu'il eut appris l'accusation qui pesait sur cette femme, il envoya trois évêques à son fils, fils, dit-on, de Chilpéric, dont nous avons déjà parlé sous le nom de Clotaire. Ces évêques étaient Arthémius, évêque de Sens, Véran [Veranus], évêque de Cavaillon, et Agræcius [Agrécius], évêque de Troyes. Il les chargea de rechercher, de concert avec les gouverneurs de l'enfant, par qui avait été commis ce crime, et d'amener le coupable en sa présence ; mais lorsque les évêques eurent parlé aux seigneurs, ceux-ci répondirent : Cette action nous cause un grand déplaisir, et nous désirons de plus en plus en prendre vengeance ; mais, s'il se trouve parmi nous quelque coupable, il ne peut être conduit en présence de votre roi, car nous pouvons réprimer, avec la sanction royale, les crimes qui se commettent parmi nous. Alors les évêques leur dirent : Sachez que, si la personne qui a commis ce crime ne nous est pas remise, notre roi viendra avec une armée, et livrera tout ce pays au fer et aux flammes ; car il est manifeste que l'évêque a été frappé par la même personne qui a fait périr le Franc par le poison. Après avoir ainsi parlé, ils s'en allèrent sans pouvoir obtenir aucune réponse raisonnable, et protestant contre la nomination de Mélantius à la place de Prétextat, afin qu'il ne fût point admis à remplir les fonctions épiscopales.

Il se commit en ce temps beaucoup de crimes. Domnole [Domnola], fille de Victor [Victorius], évêque de Rennes, veuve de Burgolène [Burgolen], et qui depuis avait épousé Nectaire [Nectarius], était en différend pour des vignes avec Bobolène[450] [Bobolen], référendaire de Frédégonde. Sachant qu'elle était venue dans ses vignes, Bobolène lui envoya des messagers pour protester contre toute prise de possession de sa part ; mais méprisant cette protestation, et disant que ce bien lui venait de son père, elle entra dans la vigne. Alors Bobolène excita un soulèvement, tomba sur elle avec des gens armés, et après l'avoir tuée, vendangea la vigne et enleva tout ce qui lui appartenait, faisant périr par l'épée tous ceux qui étaient avec elle, tant hommes que femmes, sans laisser en vie aucun des siens, si ce n'est ceux qui purent s'échapper par la fuite.

En ces jours-là il y avait à Paris une femme, qui dit aux habitants : Fuyez de la ville, et sachez qu'elle va être consumée par un incendie. Beaucoup en riaient, et croyaient qu'elle disait cela d'après quelques présages obtenus en jetant les sorts, ou bien qu'elle l'avait rêvé, ou qu'elle parlait par l'inspiration de certains démons du midi[451] ; elle répondit : Ce n'est rien de ce que vous dites, mais je vous parle en vérité. J'ai vu pendant mon sommeil sortir de la basilique de Saint-Vincent un homme lumineux, tenant à la main un flambeau de cire, dont il embrasait l'une après l'autre les maisons des marchands. Trois nuits après le jour où cette femme avait

parlé ainsi, à l'entrée du crépuscule, un citoyen entra dans son cellier avec une lumière, et y ayant pris de l'huile et d'autres choses dont il avait besoin, il sortit, laissant sa lumière proche de la tonne d'huile. Sa maison était la première contre la porte qui s'ouvre du côté du midi. Cette lumière mit le feu à la maison, elle brûla, et l'incendie commença à gagner les autres. Comme le feu allait se communiquer aux prisons où étaient enchaînés les prisonniers, saint Germain leur apparut, et ayant brisé les chaînes auxquelles ils étaient attachés, ouvrit les portes de la prison ; en sorte qu'ils sortirent sans aucun mal. Sortis de la prison, ils se rendirent à la basilique de Saint-Vincent, dans laquelle est le tombeau de ce bienheureux évêque. Le vent qui soufflait portait la flamme dans toute la ville, et l'incendie, dans sa plus grande force, commençait à s'approcher de l'autre porte où l'on avait dédié un oratoire à saint Martin ; il avait été construit en ce lieu, parce que le saint y avait guéri un lépreux en l'embrassant[452]. L'homme qui avait construit cet oratoire de roseaux entrelacés sur le haut de sa maison, plein de confiance dans le Seigneur, et ne doutant pas non plus des mérites de saint Martin, se réfugia avec ce qu'il possédait dans l'oratoire, disant : Je crois, et suis dans la confiance que celui qui a souvent commandé aux flammes, et qui a guéri en ce lieu un lépreux par ses baisers, repoussera d'ici cet incendie. Lorsque le feu commença à s'approcher, de gros globes de flammes venaient frapper les parois de l'oratoire, et s'éteignaient aussitôt. Le peuple criait à cet homme et à sa femme : Fuyez, ô pauvres gens, afin de pouvoir échapper : voilà déjà que le feu se précipite sur vous ; voilà que les étincelles et les charbons tombent comme une violente pluie, et s'étendent jusqu'à vous. Sortez de l'oratoire et ne vous y laissez pas brûler. Mais lui, occupé à l'oraison, ne fut pas un instant ébranlé de ces cris, et sa femme ne quitta pas la fenêtre par laquelle les flammes entraient dans l'oratoire. Une ferme espérance dans les mérites du saint évêque la garantissait de tout danger. Telle fut en effet la puissance du saint pontife que non seulement l'oratoire sauva la maison et les habitants, mais il ne permit pas que la violence des flammes nuisit à aucune des maisons qui l'environnaient. Là finit l'incendie, de ce côté du pont. De l'autre côté, il s'étendit avec tant de violence qu'il ne fût arrêté que par les bords du fleuve ; cependant les églises et les maisons qui leur appartenaient ne furent pas brûlées. On disait que cette ville avait été consacrée autrefois, en sorte que le feu ne pouvait s'y propager, et qu'on n'y voyait ni serpents, ni loirs ; mais que, lorsque dernièrement on avait nettoyé les conduits des ponts, et qu'on les avait vidés de la boue qui les remplissait, on y avait trouvé un serpent et un loir d'airain ; qu'après qu'on les eut ôtés il parut dans Paris des loirs et des serpents sans nombre, et qu'après cela la ville fut prise de l'incendie.

Le prince des ténèbres a mille artifices pour faire le mal, et je vais raconter ce qui est arrivé dernièrement à des reclus et à des hommes dévoués à Dieu. Le breton Winoch, élevé aux honneurs de la prêtrise, et dont nous avons parlé dans un autre livre [V], s'était soumis à de telles austérités qu'il ne se vêtissait que de peau, ne

mangeait que des herbes sauvages crues, et portait si légèrement le vase de vin à sa bouche, qu'on aurait dit que c'était pour le baiser plutôt que pour le boire. Mais la libéralité des dévots lui ayant souvent apporté des vases remplis de cette liqueur, il s'accoutuma par malheur à en boire outre mesure, et finit par s'abandonner tellement à la boisson qu'on le vit plusieurs fois ivre. D'où il arriva que son ivrognerie augmentant par la suite des temps, le démon s'empara de lui et le tourmenta avec une telle violence que, prenant un couteau ou quelque espèce de projectile qu'il pût attraper, soit pierres, soit bâtons, furieux il poursuivait les hommes qu'il voyait ; en sorte qu'on fut obligé de le garder dans sa cellule, chargé de chaînes. Après avoir passé deux ans frénétique sous le poids de ce jugement, il rendit l'esprit.

Un autre nommé Anatole [Anatolius], natif de Bourgogne [Bordeaux (Odon)], et enfant de douze ans, à ce qu'on rapporte, étant au service d'un certain marchand, lui demanda la permission d'entrer en réclusion. Le maître résista longtemps croyant que son zèle se refroidirait, et qu'à cet âge il ne pourrait accomplir ce qu'il s'efforçait d'obtenir. Cependant, vaincu par les prières de son serviteur, il lui donna les moyens de faire ce qu'il désirait. Il y avait en ce lieu un antique souterrain voûté et curieusement travaillé, en un coin duquel se trouvait une petite cellule formée de pierres carrée, et dans laquelle un homme pouvait à peine se tenir debout. L'enfant entra dans cette cellule, et y demeura l'espace de huit ans au plus, satisfait de très peu de nourriture et de boisson, veillant et vaquant à l'oraison. Après cela, saisi d'une grande terreur, il commença à s'écrier qu'il éprouvait de violentes douleurs au dedans de lui, d'où il arriva qu'aidé, je crois, d'une partie de la milice de l'Enfer, il ébranla les pierres de taille qui le tenaient enfermé, renversa le mur, et joignit les mains, disant que les saints de Dieu le brûlaient. Après qu'il eut demeuré longtemps dans cette folie, comme il confessait souvent le nom de saint Martin, et se disait tourmenté par ce saint encore plus que par les autres, on le conduisit à Tours ; mais le mauvais esprit, réprimé, à ce que je crois, par les mérites et la puissance du saint, cessa de le tourmenter. Après être demeuré à Tours plusieurs années sans éprouver aucun mal, il s'en alla, mais il fut ensuite repris de sa maladie.

Les envoyés d'Espagne vinrent trouver le roi Gontran avec beaucoup de présents, lui demandant la paix [en 586] ; mais ils ne purent en obtenir aucune réponse positive ; car, dans l'année précédente, tandis que l'armée ravageait la Septimanie, des vaisseaux, qui allaient des Gaules en Galice, avaient été pillés par ordre du roi Leuvigild, et on avait enlevé ce qu'ils portaient. Les hommes qui les montaient avaient été maltraités et tués ; plusieurs avaient été emmenés en captivité ; un petit nombre, qui s'étaient échappés sur des barques, étaient revenus dans leur pays annoncer ce qui s'était passé.

A la cour du roi Childebert, Magnovald fut tué de la manière suivante, pour des causes inconnues. Le roi était à Metz dans son palais, et regardait le spectacle d'un

animal environné et harcelé d'une troupe de chiens. Il manda Magnovald. Celui-ci arrivant et ne se doutant pas de ce qui l'attendait, se mit à rire avec les autres et à regarder le combat des bêtes. Lorsqu'on le vit attentif au spectacle, un homme, qui en avait reçu l'ordre, le frappa de sa hache et lui coupa la tête. Il tomba mort, fut jeté par les fenêtres de la maison, et enseveli par les siens. On enleva aussitôt tous ses effets, et tout ce qu'on trouva fut porté au trésor public. On disait qu'on l'avait fait mourir parce qu'après la mort de son frère, il avait fait périr sa femme par toutes sortes de mauvais traitements, et avait ensuite épousé la femme de son frère.

Après cela naquit au roi Childebert un fils que Magnérie, évêque de Trèves, tint sur les fonts sacrés, et qui reçut le nom de Théodebert. Le roi Gontran en eut tant de joie qu'il fit sur-le-champ partir des envoyés chargés de beaucoup de présents, disant : Si le père conserve cet enfant et si cet enfant conserve son père, Dieu, par sa bonté particulière, relèvera la grandeur du royaume des Francs.

La onzième année du règne du roi Childebert, il revint de nouveau des envoyés d'Espagne pour demander la paix ; mais, n'ayant pu obtenir de réponse positive ils s'en retournèrent. Reccared, fils de Leuvigild, vint jusqu'à Narbonne, enleva du butin sur le territoire des Gaules, et s'en retourna secrètement.

Cette année moururent beaucoup d'évêques ; entre autres Bodégésile, évêque du Mans, homme très cruel au peuple, qui enlevait ou pillait injustement les biens des uns et des autres. Sa femme[453] ajoutait encore à la cruauté de son âme inhumaine, l'excitant toujours par de mauvais conseils, et le stimulant à commettre des crimes. Il ne se passait pas un jour, pas un moment, où il ne s'occupât, soit à dépouiller des citoyens, soit à élever diverses querelles. Chaque jour, sans relâche, il siégeait avec les juges pour juger les procès, ne cessant d'exercer des offices séculiers, de sévir contre les uns, de maltraiter les autres ; il en frappait beaucoup de ses propres mains, disant : Parce que je suis clerc, ne vengerai-je pas mes injures ? Mais que dirai-je de sa conduite envers les autres, puisqu'il n'épargna pas ses propres frères, et qu'il les dépouilla de beaucoup de choses, tellement, qu'ils ne purent jamais obtenir de lui ce qui leur revenait des biens de leur père et de leur mère ? Ayant accompli la cinquième année de son épiscopat, en entrant dans la sixième, il avait fait préparer avec beaucoup de joie un repas pour les citoyens, lorsqu'il fut saisi de la fièvre, et la mort finit aussitôt pour lui l'année qu'il commençait. On mit à sa place Bertrand, archidiacre de Paris. Il se trouva exposé à beaucoup d'altercations avec la veuve du défunt, qui voulait retenir, comme lui appartenant, les choses données à l'Église du temps de l'évêque Bodégésile, disant : C'est mon mari qui les a gagnées. Cependant, elle fût forcée de tout rendre malgré elle, et elle était d'une méchanceté inexprimable. Elle coupait souvent aux hommes les parties naturelles, avec la peau du ventre, et faisait brûler aux femmes, avec des fers ardents, les parties secrètes de leur corps. Elle commit beaucoup d'autres iniquités qu'il vaut mieux, je crois, passer

sous silence.

En ce temps mourut aussi Sabaude [Sabaudus], évêque d'Arles, à la place duquel fût nommé Licérius, référendaire du roi Gontran. Cette province fut dépeuplée par une cruelle contagion. Evans [Evantius], évêque de Vienne, mourut aussi, et, à sa place, le roi nomma Virus, prêtre de race sénatoriale. Cette année, beaucoup d'évêques quittèrent ce monde, et je n'en parle point, parce que chacun a laissé dans sa ville des monuments.

Il y eut dans la ville de Tours un certain Pélage [Pelagius], exercé à une infinité de méchancetés, ne craignant aucun juge , parce qu'il avait sous ses ordres les gardes des chevaux du fisc. Il ne cessait de surprendre les citoyens, d'envahir leurs biens, de les maltraiter, et de se livrer à diverses sortes de crimes, tant sur l'eau que sur terre. Je le mandai plusieurs fois, et tachai, soit par des menaces, soit par des paroles de douceur, de le détourner de sa mauvaise conduite ; mais, au lieu d'en recueillir aucun fruit de justice, je m'attirai plutôt sa haine, d'après les paroles de Salomon [Prov., 9, 8] : Ne reprenez point le fou, de peur qu'il ne vous haïsse. Ce malheureux avait en effet pour moi une telle haine que souvent, après avoir dépouillé et maltraité des gens de la sainte Église, il les laissait sans vie, cherchant de quelle manière il pourrait porter dommage, soit à la cathédrale, soit à la basilique de saint Martin. Il arriva qu'une fois il rencontra nos gens portant un hérisson[454] dans des vases, il les maltraita, les foula aux pieds, et prit les vases. Ayant appris la chose, je lui interdis la communion, non pour venger mon injure, mais pour parvenir à le corriger de sa frénésie. Mais il choisit douze hommes avec lesquels il vint pour se purger de ce crime par un faux serment ; je ne voulais recevoir aucun serment ; mais sollicité par lui et par nos citoyens, je renvoyai ceux qu'il avait amenés, pris seulement son serment, et le reçus à la communion. On était alors dans le premier mois [mars]. Au cinquième mois, à l'époque où l'on a coutume de faucher les prés, il envahit un pré de religieuses qui confinait au sien ; mais, aussitôt qu'il y eut mis la faux, il fut pris de la fièvre, et rendit l'esprit le troisième jour. On l'avait mis en un sépulcre dans la basilique de saint Martin, au bourg de Candes. On trouva le sépulcre ouvert et brisé en pièces ; on l'ensevelit ensuite sous le portique de la basilique, et les vases du hérisson, qu'il avait juré faussement n'avoir point pris, furent, après sa mort, rapportés de son cellier. Ainsi se manifesta la puissance de la bienheureuse Marie, dans la basilique de laquelle ce misérable avait proféré de faux serments.

Le bruit s'étant répandu par tout le pays que l'évêque Prétextât avait été tué par l'ordre de Frédégonde, pour se laver de ce crime, elle fit prendre un de ses serviteurs, et ordonna qu'il fût violemment frappé de coups, disant : *C'est toi qui as fait tomber sur moi ce blâme, en attaquant de ton épée Prétextat, évêque de la ville de Rouen* ; et elle le livra au neveu de l'évêque. Celui-ci l'ayant fait appliquer

aux tourments, le serviteur découvrit clairement toute l'affaire, et dit : *J'ai reçu de la reine Frédégonde cent sols d'or pour faire ce que j'ai fait. J'en ai eu cinquante de l'évêque Mélantius, et cinquante autres de l'archidiacre de la cité. De plus, on m'a promis que je serais libre ainsi que ma femme*. A ces mots le neveu de l'évêque tirant son épée mit le coupable en morceaux. Frédégonde institua évêque Mélantius, qu'elle avait dès le premier moment nommé à ce siège.

Le duc Beppolène, fort ennuyé de Frédégonde qui ne lui accordait pas près d'elle les honneurs qui lui étaient dus, et s'en voyant méprisé, alla trouver le roi Gontran, qui lui confia la puissance ducale sur les cités qui appartenaient à Clotaire, fils du roi Chilpéric. Il s'y rendit avec un grand appareil, mais ne fut pas reçu à Rennes. Venant ensuite à Angers, il y fit beaucoup de mal, s'emparant des provisions, du foin, du vin, et de tout ce qu'il pouvait trouver dans les maisons des citoyens, où il entrait sans attendre les clefs, et en rompant les portes. Il frappa de coups et foula aux pieds beaucoup des habitants de ce lieu. Il fit peur aussi à Domégésile ; mais ensuite se raccommoda avec lui. Étant venu à la ville, tandis qu'il était à faire festin avec plusieurs, dans une maison à trois étages, le plancher de la maison s'enfonça tout à coup, et il s'en échappa à grand'peine demi-mort, et beaucoup furent blessés ; mais il n'en persévéra pas moins dans ses mauvaises actions. Frédégonde lui enleva beaucoup des propriétés qu'il avait dans le royaume de son fils. Il retourna à Rennes, et, voulant soumettre cette ville à la puissance du roi Gontran, il laissa son fils auprès ; mais peu de temps après les habitants de Rennes étant tombés sur lui, le tuèrent ainsi que beaucoup d'hommes de rang.

Cette année beaucoup de signes apparurent ; on vit des arbres fleurir au septième mois [septembre], et plusieurs qui avaient déjà donné des fruits en produisirent de nouveaux, qui demeurèrent sur les arbres jusqu'au jour de la nativité du Seigneur. On vit des feux parcourir le ciel en manière de serpents.

L'an douzième du roi Childebert [en 587], Nicet d'Auvergne fut nommé gouverneur de la province de Marseille[455] et des autres villes appartenant à Childebert en ces contrées.

Antestius fut envoyé à Angers par le roi Gontran, et infligea beaucoup d'amendes à ceux qui avaient été impliqués dans le meurtre de Domnole, femme de Nectaire ; il vint à Nantes apportant au fisc les biens de Beppolène, principal auteur de ce crime, et il commença à inquiéter l'évêque Namnichius [Nonnichius] en lui disant : Ton fils est impliqué dans ce crime, et il faut qu'il subisse la peine qu'il a méritée. Le jeune homme, effrayé par les accusations de sa conscience, s'enfuit près de Clotaire, fils de Chilpéric. Antestius, ayant pris caution de l'évêque qu'il se présenterait devant le roi, se rendit à Saintes. Il courait alors un bruit que Frédégonde avait envoyé secrètement des messagers en Espagne, qu'ils avaient été reçus également en secret

par Pallade, évêque de Saintes, qui les avait fait passer plus loin. On était alors dans les saints jours du carême, et l'évêque s'était retiré dans une île de la mer pour s'y livrer à l'oraison. Comme il revenait, selon la coutume, le jour de la cène du Seigneur à sa cathédrale, où le peuple l'attendait, il fut entouré en route par les gens d'Antestius. Celui-ci, sans examiner la vérité des faits, lui dit : Tu n'entreras point dans la ville, mais seras condamné à l'exil, parce que tu as reçu les messagers de l'ennemie du roi notre seigneur. — Je ne sais, répondit l'évêque, ce que tu veux dire, mais cependant voici les jours saints, allons à la ville, et, après les solennités de ces saintes fêtes, porte contre moi l'accusation que tu voudras et écoute mes raisons ; car ce que tu crois n'est pas véritable. — Point du tout, dit Antestius, tu n'atteindras pas le seuil de ton église, car il paraît que tu as manqué de foi au roi notre seigneur. Que dirai-je de plus ? Il retint l'évêque sur la route, fit l'inventaire de la maison épiscopale, et en enleva les effets. Les citoyens ne purent obtenir de lui qu'au moins la chose ne fût discutée qu'après la célébration des fêtes de Pâques. Mais, comme ils le sollicitaient et qu'il se refusait à leurs prières, il découvrit enfin la plaie cachée de son cœur. S'il veut, dit-il, remettre en mes mains, à titre de vente, la maison qu'on sait qu'il possède dans le territoire de Bourges, je ferai ce que vous demandez, autrement il ne sortira de mes mains que pour aller en exil. L'évêque n'osa refuser ; il écrivit, signa et livra son champ. Puis, ayant donné caution de se présenter devant le roi, il lui fut permis de rentrer dans la ville. Les jours saints passés, il se rendit vers le roi, Antestius s'y rendit aussi ; mais ne put rien prouver de ce qu'il avait imputé à l'évêque. L'évêque s'en retourna dans sa ville, et son affaire fut renvoyée au futur synode, afin qu'on y examinât si l'on pouvait prouver quelque chose de ce dont on l'accusait. L'évêque Namnichius[456] se rendit aussi devant le roi, et fut renvoyé après avoir donné beaucoup de présents.

Frédégonde adressa, au nom de son fils, des envoyés au roi Gontran. Celui-ci, ayant ouvert la lettre et fait réponse, les envoyés lui dirent adieu, et se retirèrent ; mais je ne sais pourquoi ils demeurèrent quelque temps auprès de son logis. Le matin suivant, le roi se rendant à Matines précédé d'un flambeau de cire, on vit dans un coin de l'oratoire un homme endormi, comme ivre. Il portait une épée à son baudrier, et sa lance était appuyée contre la muraille. Le roi, l'ayant vu, se récria, et dit qu'il n'était pas naturel que, durant l'horreur de la nuit, un homme dormît en tel lieu. Il fut donc saisi, lié avec des cordes, et on lui demanda ce que signifiait une telle conduite. Livré sur-le-champ aux tourments, il dit qu'il avait été chargé par les envoyés de tuer le roi. On prit donc les envoyés de Frédégonde, qui n'avouèrent aucun des faits sur lesquels on les interrogeait, et dirent : Nous n'avons eu d'autre mission que d'apporter le message que nous avons rendu au roi. L'homme qu'on avait pris fut soumis à divers tourments, et condamné à la prison, et les envoyés furent condamnés à l'exil en divers lieux. Il parut clairement qu'ils avaient été traîtreusement envoyés par Frédégonde pour faire périr le roi, ce que ne permit pas la miséricorde de Dieu.

Parmi eux se trouvait Baddon, un des principaux de sa ville.

Les envoyés d'Espagne revenaient continuellement vers le roi Gontran, sans pouvoir en obtenir la paix ; mais, au contraire, l'inimitié s'augmentait. Le roi Gontran rendit à son neveu Childebert la ville d'Albi. Le duc Didier, qui avait rassemblé dans le territoire de cette ville toutes ses meilleures possessions, craignit alors la vengeance du roi Childebert, parce qu'autrefois, dans ce même lieu, il avait rudement traité en ennemie l'armée du roi Sigebert de glorieuse mémoire. Il s'en alla donc avec sa femme Tétradia qu'il avait enlevée à Eulalius, comte d'Auvergne ; et, passant avec tous ses biens dans le territoire de Toulouse, il leva une armée, et se disposa à marcher contre les Goths, après avoir partagé, à ce qu'on dit, tout ce qu'il possédait entre ses fils et sa femme. Ayant pris avec lui le comte Austrovald, il marcha vers Carcassonne. Les citoyens de cette ville se préparèrent à se défendre, car ils avaient été avertis de leur arrivée. Le combat ayant été livré, les Goths commencèrent à fuir, et Didier, ainsi qu'Austrovald, à les poursuivre toujours battant. Eux continuant à fuir, Didier arriva à la ville avec peu de monde, parce que les chevaux de ses compagnons étaient rendus. S'étant donc approché de la porte de la ville, il fut entouré par les citoyens demeurés dans les murs, et tué avec ceux des siens qui l'avaient suivi. A grand'peine put-il s'en échapper un petit nombre qui vinrent raconter ce qui s'était passé. Austrovald, apprenant la mort de Didier, rebroussa chemin, et se rendit vers le roi, qui aussitôt le fit duc à la place de Didier.

Après cela, Leuvigild, roi d'Espagne, tomba malade. Mais, à ce qu'on assure, il fit pénitence des erreurs de son hérésie, et protestant qu'il n'y retomberait point de sa volonté, fut converti à la foi catholique ; après avoir pleuré sept jours l'iniquité de ses entreprises contre Dieu, il rendit l'esprit[457]. Son fils Reccared régna en sa place.

Livre neuvième

APRÈS la mort de Leuvigild, roi d'Espagne, son fils Reccared s'allia avec sa veuve Gonsuinthe [Gosvintha], la traitant comme sa mère[458]. Elle était mère de la reine Brunehault, mère de Childebert. Le jeune Reccared était fils d'une autre femme de Leuvigild. S'étant consulté avec sa belle-mère, il fit partir des envoyés pour aller trouver les rois Gontran et Childebert et leur dire : Faites la paix avec nous, et concluons entre nous une alliance afin qu'aidés de votre secours, quand la nécessité le commandera, nous nous soutenions les uns les autres aux mêmes conditions, par l'effet de la bienveillance qui sera entre nous. Les envoyés adressés au roi Gontran reçurent l'ordre de demeurer dans la ville de Mâcon ; de là ils firent connaître au roi le sujet de leur mission.

Mais il ne voulut pas les entendre, d'où il résulta de telles inimitiés que les Goths ne permirent à personne de son royaume de traverser les cités de la Septimanie. Ceux qui venaient vers le roi Childebert furent reçus avec bienveillance, ils firent des présents, obtinrent la paix et furent renvoyés aussi avec des présents.

En cette année se départit de ce mande la bienheureuse Radegonde, laissant en grande douleur le monastère qu'elle avait institué [en 587]. Je fus présent à ses funérailles ; elle mourut le treizième jour du sixième mois [le 13 août] et fut ensevelie deux [trois] jours après[459]. Je me suis appliqué à écrire plus au long, dans le livre des Miracles, tous ceux qui se manifestèrent en ces jours-là à son tombeau, et l'ordre de ses funérailles.

Alors arriva la fête de saint Marcel qui se célèbre en la ville de Châlons dans le septième mois [septembre]. Le roi Gontran s'y rendit. Après les saintes solennités, comme il s'approchait des autels sacrés pour y recevoir la communion[460], un homme vint vers lui, feignant d'avoir quelque chose à lui dire, et comme il s'approchait du roi, il lui tomba un couteau de la main. Il fut aussitôt saisi, et on lui trouva encore dans la main un autre couteau sorti de sa gaine. Aussitôt il fut conduit hors de la sainte basilique, lié et livré aux tourments. Alors il confessa qu'il avait été envoyé pour tuer le roi, disant : Ainsi l'a voulu qui m'envoie. Le roi qui savait que beaucoup s'étaient réunis dans la haine qu'ils avoient contre lui, et qui craignait d'en être frappé, ordonna aux siens de l'entourer complètement, et nul homme armé d'une épée ne pouvait trouver accès pour arriver jusqu'à lui, à moins que ce ne fût clans l'église oit il se croyait en sûreté, et jugeait pouvoir demeurer sans rien craindre. Ceux dont j'ai parlé furent saisis, et on en fit mourir plusieurs, mais on renvoya le premier vivant , après lui avoir infligé plusieurs châtiments , parce qu'on ne croyait pas qu'il

fût permis de mettre à mort celui qu'on avait tiré de l'église.

En cette année il naquit un autre fils au roi Childebert[461] ; Véran, évêque de Châlons, le tint sur les fonts de baptême et lui donna le nom de Théodoric. Ce pontife était doué alors d'une vertu miraculeuse, et plusieurs fois, avec l'aide de Dieu, il avait guéri sur-le-champ des malades, en leur imposant le signe de la croix.

Il parut en ce temps beaucoup de prodiges ; en diverses maisons des vases se trouvèrent empreints de je ne sais duels, caractères, qu'on ne put en aucune façon effacer ni faire disparaître. Ce prodige se manifesta d'abord dans une ville du territoire de Chartres, et passant par Orléans, arriva jusque dans le territoire de Bordeaux sans omettre aucune des villes situées entre deux. Dans le huitième mois [octobre] après les vendanges, on vit dans les vignes de nouveaux sarments avec des grappes fournies, et sur d'autres arbres des feuilles nouvelles et de nouveaux fruits. Il parut des rayons du côté du nord, et plusieurs assurèrent avoir vu tomber des serpents du haut des nuées. D'autres affirmaient qu'un village, avec les hommes et les maisons, avait disparu subitement et il se produisit beaucoup d'autres signes qui ont coutume d'annoncer ou la mort d'un roi, ou des calamités au pays. Cette année les vendanges furent maigres, les eaux fortes, les pluies immenses, et les fleuves grossirent aussi considérablement.

Il y eut en ce temps, dans la ville de Tours, un nommé Didier qui se disait un grand personnage, et affirmait pouvoir faire beaucoup de prodiges. Il se vantait de correspondre par des messagers avec les apôtres Pierre et Paul ; et comme j'étais absent, les peuples grossiers affluaient autour de lui, amenant des aveugles et des boiteux, qu'il cherchait non pas à guérir par sa sainteté, mais à tromper par les artifices de la nécromancie. Lorsqu'il 'y en avait de paralytiques, ou gênés dans leurs mouvements par quelqu'autre infirmité, il les faisait étendre de force, afin de guérir par son industrie ceux qu'il ne pouvait redresser par un don de la puissance divine. Ses serviteurs prenaient donc les malades, les uns par les bras, lés,autres par les pieds, et les tiraient chacun de son côté, en telle sorte qu'on aurait cru que leurs nerfs allaient se rompre, et il les renvoyait ainsi guéris ou morts ; car il arriva que beaucoup rendirent l'esprit dans ce tourment. Ce misérable était tellement gonflé de vanité que, s'il s'avouait inférieur à saint Martin, il s'égalait aux apôtres ; et ce n'est pas merveille qu'il se soit prétendu semblable aux Apôtres, puisque l'auteur de tout mal, de qui procèdent ces chosés, doit à la fin des siècles se donner pour le Christ. De là vint qu'on l'accusa, comme nous l'avons dit, d'être imbu des erreurs de l'art de la nécromancie ; car des témoins ont assuré que lorsqu'on avait dit du mal de lui en arrière et en secret, il le reprochait publiquement, en présence du peuple ; à ceux qui avaient ainsi parla , leur disant : Pourquoi avez-vous dit de moi telles et telles choses, indignes de ma sainteté ? Et comment aurait-il pu les savoir, si le démon ne l'en eût instruit ? Il portait une tunique et un capuchon de poil de chèvre, et devant le

monde s'abstenait de boire et de manger ; mais lorsqu'il se rendait en secret dans l'hôtellerie, il s'empiffrait tellement que le valet ne suffisait pas à porter tout ce qu'il demandait. Les nôtres l'ayant surpris, et ayant nais au jour ses fourberies, il fut chassé du territoire de la cité, et nous n'avons pas su où il était allé ensuite. Il se disait citoyen de la ville de Bordeaux.

Sept ans auparavant avait paru un autre grand imposteur qui avait trompe beaucoup de gens par ses fourberies. Il était vêtu d'une tunique sans manches, et enveloppé par dessus dans un suaire. Il portait une croix de laquelle pendaient des fioles, qu'il disait contenir de l'huile sainte. Il prétendait venir de l'Espagne, et en rapporter des reliques des bienheureux martyrs Vincent prêtre et Félix. Arrivant le soir à la basilique de Saint-Martin de Tours, au moment, où nous étions à table, il nous envoya ses ordres, en disant : Qu'on vienne au devant des reliques des saints. Comme l'heure était déjà avancée, nous répondîmes, que les saintes reliques reposent sur l'autel, jusqu'à ce que demain matin nous allions les recevoir. Mais lui, se levant au point du jour, vint avec sa croix sans que nous l'attendissions, et entra dans notre cellule. Stupéfait et m'émerveillant d'une telle hardiesse, je lui demandai ce que cela voulait dire ; il ne répondit d'un ton superbe, et en grossissant sa voix : Tu aurais dû nous faire un meilleur accueil ; mais je porterai la chose à l'oreille du roi Chilpéric, afin qu'il venge le mépris qu'on a fait de moi. Puis entrant dans mon oratoire sans s'occuper davantage de moi, il dit un verset, puis un autre, puis un troisième, continua à dire son oraison, la termina, éleva de nouveau sa croix, puis s'en alla. Il était grossier dans son langage, abondant en paroles ignobles et obscènes. Il ne sortait de sa bouche aucun discours raisonnable. Il se rendit à Paris ; on y célébrait alors les Rogations qu'on a coutume de solenniser avant le saint jour de l'ascension du Seigneur. Tandis que l'évêque Ragnemode faisait avec son peuple la procession autour des lieux saints, il arriva avec sa croix ; le peuple voyant ce vêtement étrange, des femmes publiques et de la dernière classe se joignirent à lui ; il en fit son cortège. Il voulut, avec la foule qui le suivait, aller en procession autour des lieux saints ; l'évêque l'apercevant envoya son archidiacre qui lui dit : Si tu portes des reliques des saints, déposé-les pour quelques moments dans la basilique, et célèbre avec nous les saints jours. La solennité passée tu continueras ton chemin. Mais lui ne faisant nulle attention à ce que lui disait l'archidiacre, commença à poursuivre l'évêque d'injures et de malédictions. L'évêque voyant que c'était un imposteur, ordonna qu'on le renfermât dans une cellule. On examina tout ce qu'il portait, et on lui -trouva un grand sac rempli de racines de diverses herbes, ainsi que de dents de taupes, d'os de souris, d'ongles et de graisse d'oursins ; comme on vit que c'était des instruments de maléfices, on ordonna que le tout fût jeté dans la rivière. On lui ôta sa croix, et on lui donna ordre de sortir du territoire de Paris. Mais lui s'étant fait une autre croix, recommença â exercer ses pratiques ordinaires. Il fut pris par l'archidiacre, chargé de chaînes, et on le fit garder. En ces jours-là,

j'étais venu à Paris, et avais mon logement â la basilique de saint Julien martyr[462]. La nuit suivante, le misérable avant échappé à ses gardes, vint avec ses chaînes dans la basilique de Saint-Julien, se jeta sur le pavé à l'endroit où j'avais coutume de me tenir, et accablé de sommeil et de vin, il s'endormit. Ignorant la chose, comme je m'étais levé au milieu de la nuit pour rendre grâces au Seigneur, je le trouvai dormant : il répandait une telle puanteur qu'elle surpassait celle de tous les cloaques et de tous les privés. Cette puanteur m'empêcha d'entrer dans la sainte basilique. Un des clercs étant arrivé s'efforça, en bouchant ses narines, de l'éveiller, sans pouvoir en venir à bout, tant ce misérable était rempli de vin. Alors vinrent quatre clercs qui l'enlevèrent à force de bras, et le jetèrent dans un coin de la basilique ; puis apportant de l'eau, ils lavèrent le pavé, y répandirent des herbes odoriférantes, et j'entrai pour accomplir mes prières ordinaires ; cependant nos chants ne purent le réveiller, jusqu'à ce que le soleil revenu sur la terre dardât ses rayons du plus haut du ciel ; alors je le rendis à l'évêque, sous la promesse qu'il ne lui serait pas fait de mal. Les évêques s'étant rassemblés dans la ville de Paris, comme nous racontions la chose à table, nous ordonnâmes qu'on le fit revenir pour recevoir sa correction. Lorsqu'il fut arrivé, Amélius, évêque de la cité de Bigorre, ayant levé les yeux sur lui, le reconnaît pour un de ses serviteurs qui s'était enfui de chez lui. Il le reprit, après avoir promis de ne lui point faire de mal, et le ramena dans son pays. On voit continuellement beaucoup de gens induire le peuple des campagnes en erreur par de semblables impostures. C'est d'eux, je pense, que le Seigneur a dit dans l'Évangile : Il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui n feront de grands prodiges et des choses étonnantes, u jusqu'à séduire même; s'il était possible, les élus [Matt., 24, 24]. Mais c'en est assez de ces gens-là, revenons plutôt à notre sujet.

Ennodius, qui administra le duché de Tours et de Poitiers, eut encore le gouvernement d'Aire et des villes du Béarn. Mais les comtes de Tours et de Poitiers s ayant été trouver le foi Childebert, obtinrent qu'on l'écartât. Apprenant qu'il était dépossédé, il se rendit dans les villes dont je viens de parler, et tandis qu'il y était il reçut l'ordre de les quitter ; ainsi rendu à l'oisiveté, il retourna chez lui, et taqua au soin de ses affaires particulières.

Les Gascons[463] descendirent de leurs montagnes dans la plaine, dévastèrent les villes, les champs, livrèrent les maisons aux flammes, et emmenèrent plusieurs des habitants captifs, avec leurs troupeaux. Le duc Austrovald[464] marcha souvent contré eux, mais ne parvint guères à en tirer vengeance: Les Goths, à cause des ravages que l'année précédente l'armée du roi Gontran avait exercés dans la Septimanie, firent une irruption dans la province d'Arles, enlevèrent beaucoup de butin, et emmenèrent captifs tous les habitants, jusqu'à dix milles de la ville. Ils prirent aussi un château nominé Beaucaire, désolèrent le pays et ses habitants, et s'en retournèrent sans avoir éprouvé aucune résistance.

Gontran-Boson qui était odieux à la reine, commença à s'adresser aux évêques et aux grands, et ce malheureux demandait le pardon qu'il avait jusques alors méprisé ; car depuis que régnait le roi Childebert le jeune, il avait souvent poursuivi la reine Brunehault d'injures et de paroles outrageantes, et il avait soutenu ses ennemis dans toutes les insultes qu'elle en avait endurées. Le roi, pour venger les injures de sa mère, ordonna qu'on le poursuivît, et qu'on le tuât. Se voyant en danger, il se rendit à la cathédrale de Verdun, ne doutant pas qu'il n'obtint son pardon par le moyen d'Agéric, évêque de cette ville, qui avait tenu le roi sur les fonts de baptême. Alors le pontife alla vers le roi, et le pria pour Gontran. Le roi ne pouvant le refuser lui dit : Qu'il vienne devant nous, et qu'après avoir donné caution, il comparaisse en présence de mon oncle. Nous exécuterons tout ce que mon oncle aura décidé. Il fut donc amené au lieu où demeurait le roi, dépouillé de ses armes et les mains liées, et fut présenté au roi par l'évêque. Se jetant aux pieds du roi, il lui: dit : J'ai péché envers toi et envers ta mère, en, n'obéissant point à vos ordres, et en agissant contre vous et contre le bien public. Je vous prie maintenant de me pardonner les offenses que j'ai commises contre vous. Le roi lui ordonna de se relever, et le remit entre les mains de l'évêque, en disant : Qu'il demeure en ta puissance, saint évêque, jusqu'à ce qu'il se soit rendu devant le roi Gontran ; et il lui ordonna de se retirer.

Ensuite Rauchingue s'unit avec les principaux du royaume de Clotaire, fils de Chilpéric, et feignant de traiter de la paix, afin qu'il ne s'élevât point de différends, et qu'on ne commit point de ravages sur les confins des deux royaumes, ils tinrent conseil, méditant de tuer le roi Childebert. Après quoi Rauchingue devait régner en Champagne avec Théodebert, fils aîné du roi. Ursion et Bertfried devaient prendre avec eux le plus jeune fils de Childebert, dernièrement venu au monde et nommé Théodoric, et après avoir chassé Gontran, s'emparer du reste du royaume. Pleins de colère contre la reine Brunehault, ils formaient le projet de la réduire à un état d'humiliation, comme ils l'avaient fait au commencement de son veuvage[465]. Rauchingue, enflé de son extrême pouvoir, et se flattant, comme je l'ai dit, de parvenir à la gloire du sceptre, se prépara à se rendre vers le roi Childebert, pour accomplir ce qu'ils avaient projeté.

Mais la bonté de Dieu fit d'abord parvenir ces choses à l'oreille du roi Gontran, qui ayant secrètement envoyé, des messagers au roi Childebert, lui fit connaître tout ce qui se machinait contre lui; et lui fit, dire : Hâte-toi promptement pour que nous nous voyions , car il y a des choses à faire. Et Childebert s'étant informé avec soin des faits qu'on lui avait appris, et reconnaissant qu'ils étaient véritables, ordonna que Rauchingue fût mandé près de lui. Lorsqu'il fut arrivé, le roi, avant de lui commander de paraître en sa présence, donna des ordres par écrit, et envoya par les charrois publics[466] des serviteurs, chargés d'aller saisir ses biens dans les divers lieux où ils se trouvaient. Alors il ordonna qu'on l'introduisit, dans sa chambre à coucher, et après lui avoir parlé de chose et d'autre, lui donna ordre de sortir de sa

chambre. Comme il sortait, deux des gardiens de la porte le saisirent par les jambes, et il tomba sur les degrés de la porte, de manière qu'une partie de son corps était en dedans, et l'autre étendue au dehors. Ceux qui, d'après les ordres du roi, s'étaient préparés à exécuter sa volonté, tombant alors à coups d'épée sur Rauchingue, lui hachèrent tellement la tête que tout ce qui en resta semblait de même matière que sa cervelle. Il mourut sur-le-champ. Après quoi on le, dépouilla, on le jeta par la fenêtre, et il fut porté à la sépulture. C'était un homme vain dans ses manières, poussant au-delà des bornes communes aux hommes, la cupidité et l'avidité du bien d'autrui, orgueilleux de ses richesses, tellement qu'au temps de sa mort il se disait fils du roi Clotaire. On trouva sur lui beaucoup d'or. Dès qu'il fut tué, un de ses serviteurs vola rapidement annoncer à sa femme ce qui s'était passé. Elle s'avançait alors à cheval à travers les rues de la ville de Soissons, couverte de joyaux et de pierres précieuses, brillante de l'éclat de l'or, et précédée et suivie de plusieurs serviteurs. Elle se rendait à la basilique de saint Crépin et saint Crépinien, pour y entendre la messe, car c'était le jour de la passion de ces bienheureux martyrs[467]. Voyant ce messager, elle retourna sur ses pas par une autre rue, jeta ses joyaux à terre et se réfugia dans la basilique de l'évêque saint Médard, pensant se mettre en sûreté sous la protection du saint confesseur. Les serviteurs envoyés par le roi pour se saisir des biens de Rauchingue, trouvèrent dans ses trésors plus de richesses qu'on n'en aurait pu trouver dans les coffres du trésor public, et les apportèrent sous les yeux du roi. Le jour où il fut tué, il y avait près du roi plusieurs habitants de Tours et de Poitiers. Si lui et ses complices avaient pu commettre le crime qu'ils avaient projeté, ils comptaient les livrer aux tourments, et dire : C'est un de vous qui a tué notre roi ; en sorte qu'après les avoir fait périr par divers supplices, ils se seraient donnés pour vengeurs de la mort du roi. Mais le Dieu tout-puissant fit évanouir leurs iniques projets, et accomplit ce qui est écrit : Celui qui creuse la fosse y tombera [Prov., 26, 27]. Magnovald fut nommé duc à la place de Rauchingue. Ursion et Bertfried se croyant assurés que Rauchingue pourrait accomplir ce dont ils étaient convenus, s'avançaient déjà avec une armée ; mais apprenant de quelle manière il avait été tué, ils ajoutèrent à leurs troupes une multitude de gens, qui consentirent à se joindre à eux, et se sentant coupables ils se renfermèrent avec tout ce qu'ils possédaient dans le château de Vaivres[468], voisin de la maison des champs d'Ursion, pensant que si le roi Childebert voulait entreprendre quelque chose contre eux, ils pourraient se défendre par la force de leur armée. Ursion était l'auteur et la cause de tout le mal. La reine Brunehault envoya vers Bertfried, et lui fit dire : Sépare-toi de cet homme qui est mon ennemi, et tu auras la vie, autrement tu périras avec lui. Car la reine avait tenu son fils sur les fonts de baptême, et à cause de cela voulait user de miséricorde envers lui. Mais il dit : A moins que la mort ne m'en sépare, et jamais je ne l'abandonnerai. »

Pendant que cela se passait, le roi Gontran envoya de nouveau vers son neveu

Childebert, pour lui dire : Mets de côté tout délai, et viens, que je te voie, car il est absolument nécessaire que nous nous voyions, tant pour le bien-être de notre vie que pour les affaires publiques. Childebert ayant entendu ceci, prit avec lui sa mère, sa sœur et sa femme, et alla trouver son oncle [à Andelot]. Avec lui vint aussi Magneric, évêque de la ville de Trèves, ainsi que Gontran-Boson, dont s'était rendu caution d'Agéric, évêque de Verdun. Ce pontife, qui avait donné sa foi de le représenter, ne vint point avec lui, parce qu'il convenait qu'il parût sans défense devant les rois, afin que, si on jugeait devoir le mettre à mort, il ne fût pas excusé par l'évêque, et que, si on lui accordait la vie, il s'en allât en liberté. Les rois réunis jugèrent Gontran coupable de diverses transgressions; et ordonnèrent qu'il fut mis à mort. Lorsqu'il apprit cette nouvelle, il courut à la demeure de l'évéque Magneric, ferma les portes, et, ayant rassemblé les clercs et les serviteurs, il dit : Je sais, très saint évêque, que tu es en grand honneur auprès des rois. Je me réfugie donc près de toi pour sauver ma vie. Voilà que ceux qui doivent me frapper sont à la porte ; apprends donc certainement que, si je n'échappe par ton moyen, je commencerai par te tuer, ensuite je, sortirai et irai à la mort. Sache, et cela sans aucun doute, que nous périrons d'une même mort, ou que nous défendrons ensemble notre vie. Ô saint évêque ! je sais que le fils du roi t'a pour père spirituel, et je n'ignore pas que tu peux obtenir tout ce que tu lui demanderas. Il ne pourra refuser à ta sainteté rien de ce que tu requerras de lui. Obtiens donc mon pardon, ou nous mourrons ensemble. En disant ces paroles ; il tenait à 'la main son épée nue. L'évêque effrayé lui dit : Et que puis-je faire si tu me retiens ici ? Laissé-moi sortir pour que j'aille implorer la miséricorde des rois, et peut-être auront-ils pitié de toi. — Non pas, vraiment, dit Gontran, envoie tes vicaires et tes hommes de confiance, pour qu'ils rendent compte de ce que je t'ai dit. Cependant les choses ne furent pas annoncées aux rois comme elles étaient. On leur dit seulement que l'évêque défendait Gontran. En sorte que le roi irrité dit : Si l'évêque ne veut pas sortir de sa maison, qu'il périsse en même temps que l'auteur de toutes ces perfidies. Ces paroles ayant été rapportées à l'évêque, il envoya des messagers au roi, et lorsqu'ils lui eurent raconté ce qui se passait, le roi Gontran dit : Mettez le feu à la maison, et si l'évêque ne veut pas sortir, qu'ils brûlent tous les deux. Les clercs, en l'apprenant, brisèrent la porte et mirent l'évêque dehors. Alors le malheureux Gontran, se voyant de toutes parts entouré de flammes, ceignit son épée et sortit à la porte. Mais, au moment où il mettait le pied sur le seuil , un trait qui lui fut lancé par un des hommes de la foule l'atteignit au front. Étourdi de ce coup et presque hors de sens, comme il tâchait de tirer son épée, il fut frappé de tant de lances que, les pointes s'enfonçant dans ses flancs et le bois des lances le soutenant, il ne put tomber à terre. On tua aussi le petit nombre de ceux qui étaient avec lui, et leurs corps furent exposés dans les champs avec le sien. A grand peine put-on obtenir des princes la permission de les recouvrir de terre. C'était un homme vain dans sa conduite, dévoré du désir d'avoir et avide outre mesure du bien d'autrui, donnant à tous sa foi et ne tenant jamais sa promesse.

Sa femme fut envoyée en exil avec ses fils. Ses trésors furent portés au fisc. On trouva dans ses coffres une immense quantité d'or, d'argent et de divers joyaux, et ceux qu'il avait cachés en terre, poussé par le sentiment de ses iniquités, ne demeurèrent pas ignorés. Désireux de connaître l'avenir, il s'adressait souvent aux devins et à ceux qui tiraient des sorts, et en demeura trompé.

Le roi Gontran confirma son alliance avec son neveu et la reine. Ils se firent mutuellement des présents, et, après avoir réglé les affaires publiques, ils se donnèrent aussi des festins. Le roi Gontran louait Dieu en disant : Je te rends des grâces infinies, et Dieu puissant, qui as permis que je visse les fils de mon fils Childebert. Je ne me crois point abandonné de ta majesté, puisque tu m'as accordé de voir les fils de mon fils. Le roi Childebert reçut Dynamius et le duc Loup, qui lui furent rendus, et le roi Gontran rendit Cahors à la reine Brunehault, et les deux rois, rentrés en paix et en joie, offrant de nouveau leurs grâces à Dieu, après avoir signé les traités, s'être fait des présents et s'être embrassés, retournèrent chacun dans leur cité.

Le roi Childebert, ayant rassemblé une armée, lui ordonna de marcher vers le lieu où se tenaient enfermés Ursion et Bertfried. Il y avait dans le pays de Vaivres un village dominé par une montagne escarpée ; sur la cime de cette montagne on avait construit une basilique en l'honneur du saint et bienheureux Martin[469]. On disait qu'il y avait eu aussi là, autrefois, un château ; mais alors les lieux étaient fortifiés, non par les soins des hommes, mais simplement par la nature. Ursion et Bertfried se renfermèrent dans cette basilique avec leurs effets, leurs femmes et leurs serviteurs. L'armée s'étant mise en marche, comme nous l'avons dit, le roi Childebert lui ordonna de se diriger de ce côté ; mais, avant d'arriver jusqu'à eux, cette troupe livra aux flammes et au pillage, partout où elle passa, tout ce qu'elle trouva de métairies ou de biens à eux appartenant. En arrivant en ce lieu, elle gravit la montagne et entoura la basilique les armes à la main. Ces gens avaient pour chef Godégésile[470], gendre du duc Loup. Comme ils ne pouvaient tirer de la basilique ceux qui y étaient enfermés, ils s'efforcèrent d'y mettre le feu. Alors Ursion ceignit son épée et sortit, faisant un tel carnage des assiégeants qu'il n'en resta en vie aucun de ceux qui se présentèrent à sa vue. Il tua Trudulf, comte du palais du roi, et beaucoup d'autres de cette armée. Tandis que personne ne pouvait échapper aux coups d'Ursion, frappé soudainement dans la cuisse, il tomba à terre blessé, et les ennemis se précipitant sur lui, il perdit la vie. Ce que voyant, Godégésile commença à s'écrier et à dire : Que maintenant la paix soit faite ; voilà que le plus grand ennemi de notre maître est tombé ; que la vie soit laissée à Bertfried. Comme il disait ces paroles, ses gens s'occupant surtout de piller les trésors rassemblés dans la basilique, Bertfried monta à cheval et dirigea sa fuite du côté de la ville de Verdun. Là, il se réfugia en un oratoire construit dans la oraison épiscopale, et s'y croyait en sûreté, d'autant plus que l'évêque Agéric habitait cette maison. Mais lorsqu'on eut

annoncé au roi Childebert que Bertfried s'était enfui, le coeur saisi de douleur, il dit : Si celui-ci a échappé à la mort, Godégésile n'échappera pas à ma main. » Le roi ne savait pas que Bertfried se fût réfugié dans la maison épiscopale, mais croyait qu'il s'était enfui dans quelque autre pays. Alors Godégésile épouvanté fit de nouveau marcher une armée, et entoura la maison épiscopale. Le pontife refusa de rendre Bertfried et s'efforça de la défendre. Alors les gens de Godégésile montèrent sur le toit, et, en arrachant les tuiles et les matériaux de la couverture de l'oratoire, ils le tuèrent. Il périt avec trois de ses serviteurs. L'évêque éprouva une grande douleur, non seulement de n'avoir pu le défendre, mais encore d'avoir vu souiller de sang humain le lieu où il avait coutume de prier, et dans lequel avaient été rassemblées les reliques des saints. Le roi Childebert envoya vers lui avec des présents, pour apaiser sa douleur, mais il ne voulut pas se consoler. Beaucoup en ces jours-là, par la crainte que leur inspiraient les rois, passèrent en d'autres pays. Plusieurs furent dépouillés du rang de ducs, et d'autres furent mis à leur place.

Gontran ordonna que Waddon, que nous avons dit plus haut [livre VIII] avoir été chargé de chaînes pour crime de lèse-majesté, parût en sa présence, et le faisant venir jusqu'à Paris, il dit : Si, par le témoignage d'hommes suffisants envoyés par Frédégonde, il peut se décharger de l'action qui lui est imputée, qu'il soit mis en liberté et aille où il voudra. Mais lorsque Waddon fut à Paris, il ne se présenta, de la part de cette femme, personne qui peu affirmer son innocence. Alors il fut ramené à Châlons chargé de liens et de chaînes, et sous une garde sévère ; mais ensuite on fit aller et venir des messagers, et surtout par l'entremise de Leudovald, évêque de Bayeux, il fut renvoyé chez lui.

La dysenterie désolait cruellement la ville de Metz. En ces jours-là, comme nous nous rendions au devant du roi, nous rencontrâmes sur notre chemin, C'est-à-dire, dans la ville de Reims, Villulf [Wiliulf], citoyen de Poitiers, plein de fièvre, et travaillé de cette maladie. Il allait à Paris avec le fils de sa femme ; il continua son chemin dans une grande faiblesse, et mourut au village de Ruel, après avoir fait son testament. L'enfant, attaqué de la même maladie, mourut aussi. Tous deux furent rapportés et enterrés ensemble dans le territoire de Poitiers. La femme de Villulf épousa pour troisième mari le fils du duc Beppolène, qui, de notoriété publique, avait déjà deux femmes vivantes qu'il avait abandonnées. Il était léger et débauché, et, emporté par l'ardeur de la fornication, il laissait sa femme pour coucher avec ses servantes ; et, détestant le lit conjugal, il en cherchait d'autres. C'était ainsi qu'il s'était conduit avec sa seconde femme, et se conduisit avec la troisième, ignorant que la corruption ne possédera point cet héritage incorruptible[471].

Ægidius, évêque de la ville de Reims, ayant été, soupçonné de ce même crime de lèse-majesté, pour lequel avaient été tués ceux dont j'ai parlé plus haut, se rendit avec de grands présents vers le roi Childebert. Il lui avait été prêté serment

auparavant, dans la basilique de Saint-Rémy, qu'on ne lui ferait aucun mal en route. Le roi l'accueillit, et le renvoya raccommodé avec lui. Il fit aussi la paix avec le duc Loup qui, comme nous l'avons dit , avait été dépouillé, à son instigation, du duché de Champagne ; ce qui excita un grand déplaisir dans le roi Gontran, parce que Loup lui avait promis de ne faire jamais la paix avec l'évêque qui était connu pour ennemi de ce roi.

En ce temps, Reccared, roi d'Espagne, touché de la miséricorde divine, assembla les évêques de sa religion, et leur dit : Pourquoi s'élève-t-il sans cesse des querelles entre vous et les prêtres qui se disent catholiques ? Et tandis qu'ils manifestent leur croyance par beaucoup de miracles, pourquoi ne pouvez-vous faire rien de tel ? Rassemblez-vous donc, je vous en prie, les uns avec les autres, et discutez les croyances des deux partis, afin que nous connaissions quelles sont les véritables ; ils se rendront à vos raisons et croiront ce que vous dites, ou vous reconnaîtrez que la vérité est de leur côté, et croirez ce qu'ils prêchent. La chose s'étant faite ainsi, les évêques des deux partis s'assemblèrent[472], et les hérétiques avancèrent les propositions contenues dans les discours que nous avons déjà rapportés de plusieurs d'entre eux. De leur côté, les évêques de notre religion leur opposèrent ces raisons par lesquelles nous avons déjà montré, dans les livres précédents, les hérétiques plusieurs fois vaincus. Le roi remarquait surtout que les évêques des hérétiques ne faisaient apparaître sur les malades aucune guérison miraculeuse, et il se rappelait comment, du temps de son père, un de ces évêques, qui se vantait, par les mérites de sa fausse croyance, de rendre la lumière aux aveugles, avait touché un aveugle, et, plein de confusion, l'avait renvoyé condamné à une cécité perpétuelle ; ce que nous avons exposé au long dans le livre des Miracles[473]. Il appela donc de nouveau à lui les prêtres du Seigneur, et après avoir examiné leur croyance, il reconnut un seul Dieu qui doit être adoré sous la distinction de trois personnes, le Père, le Fils et le Saint-Esprit, desquelles on doit reconnaître le Fils égal au Père et au Saint-Esprit, le Saint-Esprit égal au Père et au Fils, vrai Dieu composé d'une Trinité égale et également toute-puissante. Reccared, ayant donc reçu l'intelligence de la vérité, mit de côté toute discussion, se soumit à la loi catholique, reçut le signe de la sainte croix et l'onction du saint chrême, et crut à Notre-Seigneur Jésus-Christ, fils de Dieu, égal à son Père et au Saint-Esprit, régnant avec eux dans les siècles des siècles ; Amen. Ensuite il envoya dans la province Narbonnaise des messagers qui, racontant au peuple ce qu'il avait fait, le réunirent dans une même croyance.

Il y avait en ce temps un évêque de la secte arienne, nommé Athaloque, qui troublait tellement l'Église de Dieu par de vaines propositions et des interprétations mensongères des Écritures, qu'on l'eût dit Arius lui-même, de qui l'historiographe Eusèbe[474] a raconté qu'il avait rendu ses intestins dans les privés ; mais, comme Athaloque ne permettait pas à ceux de sa secte de croire à ce récit, et qu'il n'avait de son parti qu'un petit nombre de flatteurs, violemment irrité, il entra dans sa cellule,

et, ayant penché la tête sur son lit, rendit son âme perverse[475]. Ainsi, le peuple hérétiques, qui habitait cette province, abandonna ses erreurs, et confessa la Trinité indivisible.

Après cela, Reccared envoya à Gontran et à Childebert une ambassade pour faire la paix avec eux, offrant, comme il affirmait s'être réuni avec eux dans une même foi, de s'unir également à eux par la charité ; mais le roi Gontran repoussa les envoyés, disant : Quelle fidélité peuvent-ils me promettre, et comment pourrai-je les croire quand ils ont réduit en captivité ma nièce Ingonde, et quand, par leurs embûches, son mari a été mis à mort, et qu'elle-même a péri dans son voyage ? Je ne recevrai point d'ambassade de Reccared jusqu'à ce que Dieu permette que j'aie été vengé de ces ennemis. Les envoyés, ayant reçu cette réponse, allèrent trouver le roi Childebert, qui les reçut avec des sentiments de paix ; et ils lui dirent : Ton frère Reccared, notre maître, veut se laver du crime qu'on lui impute, d'avoir été complice de la mort de votre sœur ; il s'en purgera, si tu veux, par serment ou de quelque autre manière qu'il te plaira ; puis il donnera à votre Grâce dix mille sous d'or, et il désire ainsi avoir votre amitié, afin qu'usant de votre secours, et vous du sien, lorsqu'il sera nécessaire, vous y trouviez tous deux votre avantage. Lorsqu'ils eurent ainsi parlé, le roi Childebert et sa mère promirent de garder avec Reccared une paix et une amitié constantes, et après avoir reçu et fait des présents , les envoyés ajoutèrent : Notre maître nous a aussi ordonné de transmettre à votre oreille quelques paroles sur votre fille et sœur Clodosinde, afin qu'elle lui soit donnée en mariage , ce qui rendra plus solide la paix promise entre vous. » Le roi et la reine répondirent : Vous recevrez de nous, sur ce point, une promesse valable ; mais nous n'osons faire la chose sans le consentement de notre oncle le roi Gontran ; car nous lui avons promis de ne traiter aucune grande affaire sans en prendre son avis. Ils s'en allèrent après avoir recru cette réponse.

Il y eut cette annexe de grandes pluies au printemps, et les arbres et la vigne commençaient déjà à se garnir de feuilles lorsqu'il tomba de la neige qui couvrit tout ; ensuite vint de la gelée qui brûla tant les pousses de la vigne que les autres fruits déjà sortis. La rigueur de la saison parvint à ce point que les hirondelles et les autres oiseaux venus des régions lointaines périrent par la violence du froid. Ce qu'il y eut de merveilleux, c'est que la gelée détruisit tout dans les lieux où elle n'avait jamais fait de mal, et qu'il n'y en eut pas dans ceux où elle avait coutume de nuire.

Les Bretons se précipitèrent sur le territoire de Nantes, pillèrent, envahirent les métairies, et emmenèrent des captifs. Ces nouvelles ayant été annoncées au roi Gontran, il ordonna de faire marcher une armée, et envoya aux Bretons un messager pour leur dire de composer pour tout le mal qu'ils avaient fait, on qu'autrement son armée les passerait au fil de l'épée. Saisis de crainte, ils promirent de réparer tout le mal qu'ils avaient fait. Alors le roi fit partir des envoyés pour aller vers eux, savoir

Namatius, évêque d'Orléans, Bertrand, évêque du Mans, avec des comtes et autres hommes du premier rang. Il y vint aussi des hommes considérables du royaume de Clotaire, fils du roi Chilpéric, qui allèrent dans le territoire de Nantes annoncer à Waroch et à Widimael tout ce qu'ordonnait le roi. Ceux-ci répondirent : Nous savons que ces cités appartiennent aux fils du roi Clotaire, et que nous-mêmes devons leur être soumis ; ainsi nous composerons sans retard pour tout ce que nous avons fait contre leurs droits. Ils donnèrent donc des cautions et souscrivirent des engagements, promettant de donner au roi Gontran et au roi Clotaire chacun mille sous de composition, et ils promirent aussi de ne plus faire d'irruption sur le territoire des cités qui leur appartenaient. La chose ainsi accommodée, les envoyés du roi s'en retournèrent et leur rapportèrent ce qu'ils avaient fait. Mais tandis que l'évêque Namatius séjournait dans les métairies situées au territoire de Nantes, et qui, enlevées à ses parents, lui avaient été rendues, il lui survint à la tête trois ulcères pernicieux. S'en trouvant très malade, il voulut retourner dans sa ville ; mais, en passant dans le pays d'Angers, il y rendit l'esprit. Son corps fut porté à la ville et enseveli dans la basilique de Saint-Aignan, confesseur. On mit dans son siége Austrin, dont le père avait été berger. Waroch, oubliant ses serments et ses engagements, n'accomplit rien de ce qu'il avait promis. Il s'empara des villes des Nantais, en fit la vendange et transporta le vin à Vannes. Sur quoi le roi Gontran, saisi de nouveau d'une grande colère, ordonna de faire marcher une armée, mais il s'apaisa.

La guerre entre les habitants de Tours, qui, comme nous l'avons dit plus haut, s'était apaisée, se réveilla avec une nouvelle fureur. Sichaire, après avoir tué les parents de Chramnisinde, s'était lié avec lui d'une grande amitié et ils se chérissaient tous deux avec une telle tendresse qu'ils prenaient souvent leurs repas ensemble et couchaient dans un même lit. Un soir Chramnisinde avait préparé à souper et avait invité Sichaire à son festin. Celui-ci étant venu ils se mirent ensemble à table. Comme Sichaire, pris de vin, tenait à Chramnisinde beaucoup de fâcheux propos, il en vint il dire, à ce qu'on rapporte : Tu dois bien me rendre grâces, ô mon très cher frère, de ce que j'ai tué tes parents, car la composition que tu as reçue pour cela fait que l'or et l'argent abondent dans ta maison ; tu serais maintenant nu et misérable, si cela ne t'avait pas un peu remonté. Ces paroles de Sichaire excitèrent une grande amertume dans l'aine de Chramnisinde, et il dit en lui-même : Si je ne venge pas la mort de mes parents, je mérite de perdre le nom d'homme et d'être appelé une faible femme. Aussitôt, ayant éteint les lumières, il fendit avec sa dague la tête de Sichaire, qui, en ce dernier moment de sa vie, jeta un faible cri et tomba mort. Les serviteurs qui étaient venus avec lui prirent la fuite. Chramnisinde dépouilla le cadavre de tous ses vêtements et le pendit aux branches d'un buisson ; puis, montant à cheval, il alla trouver le roi. Il entra dans l'église, et, s'étant jeté à ses pieds, lui dit: Je te demande la vie, ô roi très glorieux, pour avoir tué les gens

qui, après avoir fait périr en secret mes parents, ont enlevé tous mes biens. Alors, ayant exposé son affaire en détail, la reine Brunehault, qui avait pris Sichaire sous sa garantie, trouva très mauvais qu'il eût été tué de cette manière, et commença à s'emporter contre Chramnisinde. Voyant qu'elle lui était contraire, il se retira à Besages[476] dans le pays de Bourges, où habitaient ses parents, parce qu'il était mal vu dans le royaume du roi Gontran. Tranquille, femme de Sichaire, ayant laissé ses fils et ses richesses à Tours ou à Poitiers, alla chez ses parents dans le bourg de Merobes[477], et s'y maria. Sichaire mourut vers l'âge de quarante ans ; il avait été, durant sa vie, inconsidéré, ivrogne, porté au meurtre, et, dans son ivresse, il avait causé à plusieurs beaucoup de dommages. Chramnisinde retourna de nouveau vers le roi, et l'on prononça qu'il serait obligé de prouver que Sichaire avait tué les siens, ce qu'il fit. Mais comme Sichaire était sous la garantie de la reine Brunehault, ainsi que nous l'avons dit, on ordonna que les biens de Chramnisinde fussent confisqués. Mais le domestique Flavien les lui rendit par la suite ; et, comme il allait à Agen, il lui donna des lettres pour empêcher que personne ne lui fit du mal : la reine avait concédé ses biens à Flavien.

Dans cette année, la treizième du roi Childebert [en 588], comme nous étions en route vers la ville de Metz pour nous rendre auprès du roi, nous reçûmes l'ordre d'aller en ambassade vers le roi Gontran. Nous le trouvâmes dans la ville de Chalons et nous lui dîmes : Ton très glorieux neveu Childebert t'envoie, ô illustre roi, un très ample salut, et te rend des grâces infinies de ta bonté, parce que tu ne cesses de lui donner des avis pour qu'il fasse ce qui plaît à Dieu et ce qui peut t'être agréable et convenir aux peuples. Il promet d'accomplir toutes les choses dont vous avez parlé ensemble et de ne violer aucun des engagements pris entre vous. Alors le roi dit : Je n'ai pas également à lui rendre grâces, quand il viole à ce point tout ce qu'il m'a promis. Il ne m'a pas rendu, comme il le devait, ma part de la ville de Senlis. Il a empêché de passer des hommes que je voulais, pour mon avantage, transporter en d'autres lieux, parce qu'ils m'étaient contraires. Comment dites-vous donc que mon très doux neveu ne veut transgresser aucun des engagements signés entre nous ? Et nous lui répondîmes : Il ne veut rien faire contre ses engagements , et promet de les accomplir en entier ; ainsi si tu veux envoyer dès à présent pour qu'on fasse le partage de la ville de Senlis, tu recevras immédiatement ce qui t'appartient. Donne par écrit le nom des hommes dont tu parles, et on accomplira tout ce qui a été promis. Comme nous tenions ce discours, le roi ordonna de relire le traité devant tous ceux qui étaient présents. En voici le texte :

Au nom du Christ, les très excellents seigneurs rois Gontran et Childebert, et la très glorieuse dame la reine Brunehault se sont réunis à Andelot[478] pour l'amour de la charité, afin de terminer, par une mûre délibération, tout ce qui pourrait engendrer des différends entre eux ; et par la médiation des prêtres et des grands, Dieu y intervenant, pour l'amour de la charité il a été arrêté, voulu et convenu, qu'aussi

longtemps que le Dieu tout-puissant les voudrait maintenir dans la vie de ce monde, ils se conserveraient une foi et une charité, pure et sincère ; et en même temps comme le seigneur Gontran, d'après le traité qu'il a fait avec le seigneur Sigebert de vertueuse mémoire, a dit avoir droit de retenir en entier toute la portion qui lui était revenue du royaume de Charibert, et que les ayant cause du seigneur Childebert ont témoigné en son nom vouloir reprendre tout ce qu'avait possédé son père, il demeure arrêté, d'après une délibération et détermination fixes, que ce que le seigneur Sigebert, par un traité, avait eu du royaume de Charibert, savoir le tiers de la cité de Paris, avec son territoire et le peuple qu'elle contient, ainsi que Châteaudun, Vendôme et tout ce que ledit roi avait possédé dans tout le pays d'Étampes et de Chartres, leurs territoires et le peuple qu'ils contiennent, demeureront à perpétuité sous la puissance et domination du seigneur Gontran, avec tout ce que ledit seigneur a possédé dudit royaume du roi Charibert du vivant du roi Sigebert. D'un autre côté, le seigneur roi Childebert retient, à compter de ce jour, en sa puissance, les cités de Melun, deux portions de celle de Senlis, Tours, Poitiers, Avranches, Couserans, Aire, Bayonne, Albi, avec leurs territoires ; et il est établi que celui de ces rois qui, par la volonté de Dieu, survivra à l'autre, héritera du royaume de celui qui sortira de la lumière du monde sans laisser de fils, en jouira en entier à perpétuité, et le laissera, avec l'aide de Dieu, à ses enfants. Il est spécialement convenu, comme une condition que tous doivent observer inviolablement, que tout ce que le seigneur roi Gontran a donné à sa fille Clotilde[479], où, avec la permission de Dieu, lui donnera encore en biens, en choses et en hommes, cités, champs ou rentes, demeurera en sa possession et propriété ; et si elle veut disposer à sa volonté de quelques-uns des champs qui lui ont été donnés du fisc, ou de ses effets et de ses fonds, ou qu'elle veuille les donner là quelqu'un, qu'ils lui soient conservés à perpétuité, avec l'aide de Dieu, ne lui soient enlevés en aucun temps par qui que ce soit, et qu'elle les possède en tout honneur, sûreté et dignité, sous la garde et défense du seigneur Childebert, ainsi que tout ce qu'elle se trouvera posséder à la mort de son père. Le seigneur roi Gontran promet également que, si par un effet de l'instabilité des choses humaines, ce que veuille ne pas permettre la miséricorde divine et ce qu'il ne désire pas, il arrivait que le roi Childebert quittât la lumière de ce monde, lui encore vivant, il prendrait comme un bon pare sous sa tutelle et défense ses fils les rois Théodebert et Théodoric, ainsi que les autres que Dieu voudra lui accorder ; en sorte qu'ils pussent posséder en toute sûreté le royaume de leur père, et prendrait de même sous sa défense et protection la mère du seigneur Childebert, la dame reine Brunehault, sa fille Clodosinde, sœur du roi Childebert, aussi longtemps qu'elles demeureraient clans le pays des Francs, et la reine Faileube ; qu'il leur demeurerait attaché comme à une bonne sœur et à de bonnes filles, et les maintiendrait en tout honneur et dignité, avec tous leurs biens, cités, champs, rentes ou autres titres, effets, et tout ce qu'elles possèdent actuellement que ce qu'elles pourront, avec l'aide du Christ, acquérir encore, afin qu'elles les possèdent en tout repos et toute sûreté ; et si

elles veulent disposer des champs qu'elles ont reçus du fisc, de leurs effets et de leurs fonds, ou les veulent transmettre à quelqu'un, que cela demeure aussi solidement établi à perpétuité, et ne soit enlevé par personne ni en aucun temps. Quant aux cités de Bordeaux, Limoges, Cahors, Béarn et Bigorre, que Galsuinthe sœur de la dame Brunehault, a acquises en venant en France, tant en qualité de dot que de morganegiba, c'est-à-dire don du lendemain[480], et que, par un jugement du très glorieux seigneur roi Gontran et des Francs, les rois Chilpéric et Sigebert encore vivants, la dame Brunehault est reconnue avoir acquises, il est convenu, qu'à compter de ce jour, la dame Brunehault recevra en propriété la cité de Cahors avec son territoire et le peuple qu'elle renferme. Les autres villes comprises dans le nombre de celles qui ont été nommées ci-dessus, seront possédées par le seigneur Gontran de son vivant, et après sa mort retourneront sous la domination de la dame Brunehault et de ses héritiers, pour être possédées par eux à demeure ; avec l'aide de Dieu, et tant que vivra le seigneur Gontran, elles ne pourront, en quelque temps ni par quelque raison que ce soit, être revendiquées ni par la darne Brunehault ni par le roi Childebert ou ses fils ; il est également convenu que le seigneur Childebert possédera dans son entier la cité de Senlis, et que le tiers qui en revient au seigneur Gontran sera compensé à son égard par le tiers appartenant au seigneur Childebert dans la cité de Rosson[481]. Il est également convenu que, conformément au traité qui a été fait entre le seigneur Gontran et le seigneur Sigebert de vertueuse mémoire, ceux des Leudes qui, après la mort du seigneur Clotaire, ont prêté d'abord serment au roi Gontran, et qui ont été convaincus d'avoir passé dans un autre parti, seront renvoyés des lieux qu'ils sont venus habiter ; et de même ceux qui, après la mort du roi Clotaire, auront prêté d'abord serment au seigneur Sigebert, et se seront ensuite transportés dans un autre parti, seront renvoyés de la même manière. Il est également convenu de maintenir les dons faits par lesdits rois à l'Église ou à leurs fidèles, ou ce que, avec l'aide de Dieu, ils voudraient encore à bon droit leur conférer ; comme aussi qu'aucun de ces fidèles n'aura à souffrir aucun préjudice en ce qui lui reviendra légalement et légitimement dans l'un ou l'autre royaume, mais qu'il lui sera permis de reprendre et posséder ce qui lui appartient ; que si, dans l'interrègne, l'un d'entre eux, sans l'avoir mérité, était dépouillé de quelque chose, après avoir été entendu, il en obtiendra la restitution, et chacun possédera en toute sûreté ce qu'il aura tenu de la munificence des rois précédents, et possédé jusqu'à la mort du roi Clotaire de glorieuse mémoire, et ce qui a été depuis ce temps enlevé aux fidèles leur sera actuellement restitué ; et comme, au nom de Dieu, les susdits rois se sont liés d'une union pure et sincère : il est convenu que, lorsque quelqu'un des fidèles des deux royaumes voudra voyager dans l'un ou l'autre de ces royaumes, soit pour des affaires publiques ou particulières, le passage ne lui sera en aucun temps refusé. Il est également convenu qu'aucun des deux rois ne cherchera à attirer à soi les Leudes de l'autre, et ne les recevra, quand ils viendront le trouver; que si par hasard l'un de ces Leudes , pour quelque tort, croit devoir se réfugier dans l'autre royaume,

il sera rendu à son roi en obtenant des garanties de sûreté proportionnées à la nature de la faute. Il a été agréé d'ajouter au présent traité que, si sous quelque prétexte ou en quelque temps que ce fût, l'une des parties présentes venait à le transgresser, elle en perdrait tous les avantages tant actuels que promis, et ils tourneraient au bénéfice de celui qui serait demeuré inviolablement fidèle aux susdites conditions, et il serait, sur tous les points, relevé des obligations de son serment. Ces choses ainsi arrêtées, les parties jurent, au nom du Dieu tout-puissant, de la Trinité indivisible, et de toutes les choses divines, ainsi que du redoutable jour du jugement, d'observer inviolablement tout ce qui a été écrit ci-dessus ; sans aucune méchante tromperie ou artifice frauduleux. Convenu le quatrième jour des calendes de décembre, l'an 26e du règne du seigneur roi Gontran, et le 12e de celui du roi Childebert [28 novembre 587].

Après la lecture du traité, le roi dit : Que je sois frappé du jugement de Dieu, si j'ai enfreint quelque chose de ce que contient ce traité. Et se tournant vers Félix, qui était venu en mission avec nous, il lui dit : Dis-moi, ô Félix ! tu as lié une grande amitié entre ma sœur Brunehault et Frédégonde, cette ennemie de Dieu et des hommes. Lui le niant, je dis : Le roi ne doit pas douter qu'elles ne conservent entre elles cette amitié dont elles sont liées depuis plusieurs années ; car tu dois savoir certainement que la haine qui rogne entre elles depuis longtemps ne fait que croître au lieu de s'atténuer. Plût à Dieu que toi, ô roi très glorieux ! tu n'eusses pas pour Frédégonde, plus de bienveillance, car nous avons su bien souvent que tu avais reçu ses ambassades beaucoup mieux que les nôtres. Et lui répondit : Sache, prêtre de Dieu, que si j'ai reçu ses envoyés, c'est de manière à ne point manquer à mon amitié envers mon neveu, le roi Childebert, car je ne peux me lier d'amitié à celle de la part de qui je sais que sont venus souvent des gens envoyés pour m'ôter la vie de ce monde. Lorsqu'il eut ainsi parlé, Félix dit : Il est, je crois, parvenu jusqu'à votre Gloire que Reccared avait envoya une ambassade à votre neveu, pour lui demander en mariage votre nièce Clodosinde, fille de votre frère. Mais lui n'a rien voulu promettre que d'accord avec vous. Le roi dit : Il n'est pas très bon que ma nièce aille dans le pays où l'on a fait périr sa sœur, et ce n'est pas une chose conforme à la raison que la mort de ma nièce Ingonde demeure sans vengeance. Félix répondit : Ils désirent beaucoup s'en justifier par des serments ou par toute autre condition qu'on voudra leur imposer. Ils demandent seulement que vous consentiez à ce que Clodosinde soit fiancée à Reccared, ainsi qu'il vous en sollicite. Le roi dit : Si mon neveu accomplit toutes les conditions du traité qu'il a signé, je ferai là-dessus ce qui lui plaira. Nous promîmes que tout serait accompli, et Félix ajouta : Il supplie aussi votre bonté de lui prêter secours contre les Lombards, afin que les chassant d'Italie, il puisse recouvrer ce que son père possédait de son vivant, et que par son assistance et la vôtre, le reste soit remis sous la domination de l'empereur. Le roi répondit : Je ne puis envoyer mon armée en Italie, pour la livrer moi-même à la mort. L'Italie est

actuellement ravagée par une cruelle contagion. Et moi je dis : Vous avez fait connaître à votre neveu qu'il fallait qu'il rassemblât tous les évêques de son royaume, parce qu'il y a beaucoup de choses qu'ils doivent examiner ; mais votre neveu très glorieux désirerait que, suivant l'usage canonique, chacun des métropolitains rassemblât ses suffragants, et remédiât par l'autorité des décrets sacerdotaux aux désordres commis dans son propre pays. Quel motif peut-il y avoir pour rassembler une si grande multitude ? aucun péril n'ébranle la foi de l'Église, il ne s'élève point de nouvelle hérésie. Quelle nécessité y a-t-il donc de rassembler tant de prêtres du Seigneur ? Et le roi dit : Ils ont à juger de beaucoup d'actions iniques, tant fornications qu'autres affaires qui se traitent entre nous ; mais l'affaire de Dieu est la première de toutes, et vous devez rechercher d'abord comment l'évêque Prétextat a été assassiné par le glaive dans son église. On doit aussi discuter l'accusation de luxure portée contre plusieurs, afin que, s'ils sont convaincus, ils se soumettent à la correction des décrets sacerdotaux ; que si on les trouve innocents, la fausseté de l'accusation soit reconnue publiquement. Il ordonna que ce synode fût renvoyé au commencement du quatrième mois[482], et après cet entretien nous nous rendîmes à l'église. C'était le jour de la fête de la résurrection du Seigneur. Après la messe, il nous invita à sa table, qui ne fut pas moins chargée de mets qu'abondante en satisfaction. Le roi tournait toujours l'entretien sur Dieu, la construction des églises, la défense des pauvres. Il riait aussi des jeux d'esprit qu'il aimait beaucoup, ajoutant des choses dont nous recevions une sorte de joie ; car il disait : Pourvu que mon neveu garde toutes les promesses qu'il m'a faites, tout ce que j'ai est à lui ; et s'il se scandalise de ce que je reçois les envoyés de mon neveu Clotaire, suis-je donc privé de sens, que je ne puisse me ménager entre eux, de manière à ce qu'il ne s'engendre pas de discorde ? Je sais qu'il vaut mieux y couper court que les laisser traîner en longueur. Je donnerai à Clotaire, si je le reconnais pour mon neveu, deux ou trois cités pour sa part, afin qu'il ne paraisse pas déshérité de mon royaume, et pour ne point préparer d'embarras à ceux à qui je le laisserai. Après avoir dit ces choses et plusieurs autres, il nous renvoya avec d'affectueuses caresses, et chargés de présents, nous recommandant d'insinuer toujours au roi Childebert des choses avantageuses à son bien-être.

Ce roi, comme nous l'avons dit, était libéral en aumônes, assidu aux veilles et aux jeûnes. On disait alors que Marseille était grandement dévastée par la peste inguinaire[483], et que cette maladie s'était répandue très rapidement jusqu'à un bourg du pays de Lyon nommée Octave. Mais le roi, comme l'aurait pu faire un bon évêque, prit soin d'ordonner des remèdes capables de guérir les plaies contractées par les péchés des peuples. Il voulut que tout le monde se rassemblât à l'église, et que les Rogations y hissent célébrées avec la plus grande dévotion ; que personne ne prît pour sa nourriture autre chose que du pain d'orge et de l'eau pure, et, que tous assistassent constamment aux Vigiles. Cela se fit, ainsi qu'il l'avait ordonné, pendant

trois jours ; il répandit ses aumônes encore plus libéralement que de coutume, craignant tellement pour tout son peuple, qu'on l'on pris non seulement pour un roi , mais pour un prêtre du Seigneur ; mettant toutes ses espérances dans la miséricorde de Dieu, et tournant toutes les pensées qui pouvaient lui survenir vers celui sur qui, dans la pureté de sa foi, il s'en reposait du soin de les rendre efficaces. On rapportait comme une chose notoire parmi les fidèles, qu'une femme, dont le fils était dans son lit cruellement malade de la fièvre quarte, s'étant reprochée au milieu de la foule du peuple jusque derrière le roi, et lui ayant pris adroitement quelques brins de le frange de son vêtement royal, les mit dans de l'eau qu'elle fit boire à son fils, et qu'aussitôt la fièvre cessa, et il fut guéri ; ce dont je ne fais aucun doute ; car souvent j'ai entendu des démoniaques, dans leurs accès, invoquer son nom, et, reconnaissant sa puissance, s'accuser eux-mêmes de ce qu'ils avaient fait.

Comme, ainsi que nous l'avons dit, la contagion empirait dans la ville de Marseille, il convient de détailler plus au long tout ce que cette ville eut à souffrir. En ces jours-là, l'évêque Théodore alla vers le roi pour lui parler contre le patrice Nicet ; mais le roi Childebert n'ayant pas voulu l'entendre, il prit le parti de s'en retourner chez lui. Cependant, un vaisseau d'Espagne, arrivé dans le port pour y faire le commerce accoutumé, apporta avec lui le germe pernicieux de cette maladie ; et, comme il avait négocié avec beaucoup de citoyens, il arriva aussitôt que, dans une maison qui contenait huit habitants, tous périrent par la contagion, en sorte qu'elle demeura vide. Le feu de la contagion ne se répandit pas sur-le-champ dans toutes les maisons, mais demeura interrompu quelque temps ; puis, comme une flamme allumée dans les moissons, il embrasa toute la ville de la fureur de la maladie. Cependant, l'évêque de la ville y arriva, et se tint renfermé dans la basilique de saint Victor, avec un petit nombre de ceux qui l'avaient accompagné. Il implorait, par des veillées et des oraisons, la miséricorde de Dieu sur les calamités de sa ville, afin que, le mal s'apaisant, le peuple pût retrouver quelque repos. La maladie ayant cessé pendant deux mois, le peuple commençait à revenir sans crainte, lorsqu'elle reprit de nouveau, et ceux qui étaient revenus périrent. Beaucoup de bourgs voisins souffrirent ensuite de ce fléau.

Agéric, évêque de Verdun, était malade du chagrin qu'il éprouvait journellement en pensant que Gontran-Boson, pour qui il s'était porté caution , avait été tué, et il ressentait aussi une douleur secrète de ce que Bertfried avait été tué dans l'oratoire de la maison épiscopale ; et chaque jour, en pleurant, il répétait aux fils de Gontran, qu'il avait avec lui : C'est en haine de moi qu'on vous a laissés orphelins. Dévoré, comme nous l'avons dit, par ce souvenir, accablé d'un cruel déplaisir, et de plus consumé par une excessive diète, il mourut et fut déposé dans le tombeau. Buciovald , son vicaire, concourut pour son épiscopat, mais ne put l'obtenir. L'autorité royale, d'accord avec l'élection des citoyens, porta au sacerdoce Charimer, référendaire, et mit de côté l'abbé Buciovald. Il passait pour orgueilleux, et, à cause de cela,

plusieurs lui donnaient le nom de Bucccus validus (trompette sonore [fort parleur]). Licérius, évêque d'Arles, mourut aussi et, par la protection de l'évêque [d'Autun] Siagrius, Virgile [Virgilius], vicaire d'Autun, fut plus à sa place.

En ce temps mourut aussi Deutère , évêque de Vannes, à la place duquel on nomma Fronime. Ce Fronime était natif de la ville de Bourges ; mais, je ne sais pourquoi, il s'était rendu en Septimanie. Après la mort du roi Athanagild, il fut magnifiquement reçu par son successeur Liuva, et sacré évêque de la ville d'Adge. Mais, après la mort de Liuva, son successeur, Leuvigild, ayant marché dans les voies iniques de l'hérésie, lorsque Ingonde, fille du roi Sigebert, eut été, comme nous l'avons dit, mariée en Espagne, on fit entendre à Leuvigild que l'évêque lui donnait des conseils pour empêcher qu'elle ne se laissât infecter du venin des croyances hérétiques ; et, à cause de cela, il lui dressa des piéges dangereux, afin de le chasser de son évêché ; mais, ne trouvant pas moyen de le faire tomber dans ses lacs, il envoya enfin des gens pour le faire périr sous le glaive. L'évêque en fut averti par des messagers, et, quittant la ville d'Agde, il vint dans les Gaules. Là, il fut accueilli par un grand nombre d'évêques, en reçut des présents, et passa au roi Childebert. Le siége de Verdun[484] étant demeuré vacant, le roi le revêtit en cette ville de la puissance pontificale, neuf ans après celui où il avait été chassé de son premier siège.

Les Bretons pillèrent cruellement cette année les territoires de Nantes et de Rennes, vendangèrent les vignes, dévastèrent les champs cultivés, et emmenèrent captifs les habitants des villages, ne gardant aucune des promesses qu'ils avaient faites, et non seulement ne gardant pas leurs promesses, mais enlevant ce qui appartenait à nos rois.

Le roi Childebert avait promis, sur la demande des Lombards dont il avait reçu des présents, de donner sa sœur pour femme à leur roi[485] ; mais les envoyés des Goths étant venus ensuite, comme il apprit que cette nation s'était convertie à la foi catholique, ils reçurent à leur tour la même promesse ; et Childebert envoya une ambassade à l'empereur pour convenir qu'il enverrait des troupes faire la guerre aux Lombards, ce qu'il n'avait pas encore fait[486], et que de concert avec lui il les chasserait d'Italie [en 588]. Cependant il envoya son armée pour se rendre maître de ce pays, et les chefs s'étant mis en marche avec l'armée , ils livrèrent combat ; mais les nôtres furent très fort battus et il y en eut beaucoup de tués, plusieurs faits prisonniers ; d'autres, échappés par la fuite, revinrent à grand'peine dans leur pays. Il se fit dans cette occasion un tel carnage de l'armée des Francs, qu'on ne se rappelle pas qu'il y en ait eu un semblable.

La quatorzième année du roi Childebert[en 589], passa de ce monde la reine Ingoberge, veuve de Charibert, femme d'une grande prudence, adonnée à la vie

religieuse, et point paresseuse aux veilles, aux prières et aux aumônes. Avertie, je crois, par la providence de Dieu, elle m'envoya des messagers pour que je vinsse l'aider à faire son testament, comme elle l'avait projeté pour le salut de son âme, afin de faire rédiger par écrit, lorsque, je serais venu vers elle, et après s'en être consultée avec moi, les choses qu'elle avait déterminé de faire. Je vins, et je le déclare, je vis une personne craignant Dieu. Elle me reçut avec bienveillance, fit appeler un notaire, et s'étant, comme je l'ai dit, consultée avec moi, légua certaines choses à l'église de Tours et à la basilique de saint Martin, et d'autres à l'église du Mans ; et peu de mois après, accablée d'une maladie subite, elle passa de ce monde, à ce que je crois, dans la soixante-dixième année de son âge, laissant une fille unique mariée au fils du roi de Kent [Éhelbert]. Elle donna par son testament la liberté à un grand nombre de gens.

Le duc Amale, avant envoyé sa femme dans un de ses domaines pour y soigner ses affaires, devint amoureux d'une jeune fille de naissance libre. La nuit venue, étant pris de vin, il envoya ses serviteurs pour enlever la jeune fille, et l'amener dans son lit. Elle résistant, ils la conduisirent par force dans sa demeure, la frappant de soufflets, en sorte que le sang coulait à flots de ses narines. D'où il arriva que le lit du duc en fut ensanglanté ; car s'en étant rendu maître avec des coups de poing, des soufflets, et d'autres mauvais traitements, il la prit dans ses bras, et aussitôt, accablé de sommeil, il s'endormit. Elle, ayant étendu la main au-delà de la tête de cet homme, trouva son épée, et l'ayant tirée, lui en frappa courageusement la tête, ainsi que l'avait fait Judith à Holopherne. A ses cris, ses serviteurs accoururent et voulurent tuer la jeune fille, mais il s'écria en disant : N'en faites rien, je vous prie, car j'ai péché en voulant de force lui ravir sa chasteté ; qu'elle ne périsse point celle qui n'a rien fait que pour conserver sa pudicité. En disant ces mots, il rendit l'esprit. Tandis que sa famille réunie était occupée il pleurer sur le lit, la jeune fille, avec l'aide de Dieu, s'échappa, sortit de la maison et arriva dans la nuit à la ville de Châlons située à près de trente-cinq milles du lieu d'où elle était partie. Là, elle entra clans la basilique de saint Marcel, et prosternée aux pieds du roi lui raconta tout ce qui lui était arrivé. Le roi très miséricordieux non seulement lui donna la vie, mais commanda qu'il lui fût remis un ordre d'après lequel il la prenait sous sa protection, et défendait à aucun des parents du défunt de l'inquiéter en aucune manière. Nous avons su que, par l'aide de Dieu, la chasteté de cette fille n'avait été en aucune manière violée par son furieux ravisseur.

La reine Brunehault fit fabriquer un bouclier d'une merveilleuse grandeur, d'or et de pierres précieuses. Elle fit aussi faire en bois deux plats vulgairement nommés bassins, également ornés de pierreries et d'or, et les envoya au roi d'Espagne par Ébrégésile, qui avait déjà été plusieurs fois en ambassade en ce pays. On vint avertir le roi Gontran de la chose, et lui dire que la reine Brunehault envoyait des présents aux fils de Gondevald. Alors le roi ordonna qu'on fit une garde exacte sur toutes les

routes de son royaume, afin que personne ne pût passer sans être examiné. On cherchait donc dans les habits des voyageurs, dans leurs chaussures, dans leurs effets, pour savoir s'ils ne portaient pas de lettres cachées. Ébrégésile, arrivant à Paris avec les présents dont il était chargé, fut pris par le duc Ebrachaire et conduit à Gontran ; le roi lui dit : Ne suffisait-il pas, ô malheureux, qu'aidant à des projets impudiques tu allasses inviter au mariage Ballomer que vous appelez Gondovald, que mon armée a vaincu, et qui voulait réduire mon royaume sous sa puissance ? Maintenant vous envoyer des présents à ses fils pour les faire revenir dans les Gaules, afin de me mettre à mort. Tu n'iras donc point où tu veux, mais, tu mourras de mort violente, parce que la mission dont tu es chargé est contraire à notre race. Celui-ci nia ce qu'on lui imputait, et dit que ces paroles ne pouvaient s'adresser à lui, mais qu'il allait porter ces présents à Reccared qui devait épouser Clodosinde, sœur du roi Childebert. Le roi crut à ce qu'il disait et le relâcha. Il poursuivit avec les présents son chemin vers le lieu où il était envoyé.

Le roi Childebert sur une invitation de Sigebert, évêque de la ville de Mouzon[487], se décida à célébrer dans cette ville, le jour de Pâques. Son fils Théodebert était alors malade, et souffrait beaucoup d'une tumeur à la gorge ; mais il guérit. Cependant le roi Childebert leva une armée , et se prépara à passer avec elle en Italie potin combattre la nation des Lombards. Mais les Lombards, l'ayant appris, lui firent passer des envoyés avec des présents, lui disant : Qu'il y ait amitié entre nous, afin que nous ne périssions pas, et nous te paierons certainement un tribut, et nous ne manquerons pas de te donner secours contre tes ennemis, toutes les fois que tu en auras besoin. Le roi Childebert ayant entendu ces paroles, adressa des envoyés au roi Gontran pour lui faire connaître ce qu'on lui offrait. Celui-ci ne s'opposa point à cet accord, et lui conseilla de ratifier la paix. Le roi Childebert donna ordre à soit armée de s'arrêter, et fit partir des envoyés pour aller trouver les Lombards, afin que s'ils confirmaient ce qui avait été promis, l'armée revînt dans son pays ; mais cela ne fut point accompli.

Le roi Childebert, sur l'invitation de l'évêque Mérovée, envoya à Poitiers Florentien, maire du palais, et Romulf[488], comte du palais, pour faire le recensement du peuple, afin que, rectifiant les rôles d'après les changements survenus, il en pût tirer le tribut qu'on y payait du temps du père de Childebert. Plusieurs de ceux qui payaient étaient morts, en sorte que le poids du tribut pesait sur les veuves, les orphelins et les faibles. Les envoyés de Childebert ayant examiné la chose en détail, déchargèrent les pauvres et les infirmes, et comprirent dans le cens ceux que leur condition soumettait justement au tribut, après quoi ils vinrent à Tours ; mais lorsqu'ils voulurent obliger le peuple à payer le tribut, disant qu'ils avaient entre les mains les rôles des contributions telles qu'elles avaient été payées sous les règnes précédents, nous répondîmes en ces paroles : Il est certain que du temps du roi Clotaire, on fit des rôles de la ville de Tours, et que les registres furent portés au roi

; mais touché de la crainte de l'évêque saint Martin, le roi les brûla. Après la mort du roi Clotaire, le peuple prêta serment au roi Charibert. Celui-ci jura de ne point imposer au peuple de lois ni de coutumes nouvelles, et de le maintenir par la suite dans l'état où il avait vécu sous la domination de défunt son père ; et en effet, il ne porta aucune nouvelle ordonnance tendant à le dépouiller. De son temps, le comte Gaïse, en vertu de capitulaires faits, comme nous l'avons dit, plus anciennement, commença à exiger le tribut ; empêché par l'évêque Euphrodus, il se rendit auprès du roi avec le fruit de cette inique exaction, et lui montra les capitulaires dans lesquels étaient portés les rôles. Mais le roi, gémissant et redoutant la puissance de saint Martin jeta au feu les capitulaires, remit à la basilique de saint Martin les pièces de monnaie injustement exigées, et protesta qu'aucun des gens de Tours ne serait soumis à aucun tribut public. Après sa mort, le roi Sigebert eut cette ville sous sa puissance, et ne la chargea d'aucun tribut. Voilà maintenant la quatorzième année que règne Childebert ; depuis la mort de son père, il n'a rien exigé, et la ville n'a gémi sous le poids d'aucun import. Maintenant, s'il est en votre pouvoir de le lever ou de ne le pas lever ; mais prenez garde de ne point attirer de mal sur le roi, en allant contre son serment. Ils me répondirent : Voilà dans nos mains le registre en vertu duquel ce peuple est imposé. Et je dis : Ce livre n'a pas été apporté du trésor du roi , et n'a point fait autorité depuis plusieurs années. Ce n'est pas merveille si, par inimitié pour leurs concitoyens, quelques-uns l'ont conservé chez eux. Dieu jugera ceux qui, après un si long intervalle de temps, l'ont reproduit pour dépouiller nos citoyens. C'était Audin qui avait produit ce registre. Le même jour, tandis que ces choses se passaient, son fils fut pris de la fièvre, et mourut trois jours après. Ensuite de quoi nous envoyâmes au roi des messagers pour lui demander de nous donner à connaître ce qu'il aurait ordonné sur cette affaire. Incontinent nos messagers nous firent passer des lettres royales portant que, par respect pour saint Martin , le peuple de Tours ne serait pas soumis aux rôles. Après les avoir reçues, les hommes que nous avions envoyés pour cette affaire revinrent aussitôt dans leur pays.

Le roi Gontran fit marcher une armée en Septimanie. Le due Austrovald étant arrivé à Carcassonne fit prêter serment au peuple, et le soumit à la puissance du roi. Le roi envoya Boson et Antestius pour se rendre maîtres des autres cités. Celui-ci arriva plein d'orgueil, méprisant le duc Austrovald, et le blâmant d'avoir osé, sans lui, entrer dans Carcassonne. Il y marcha avec les gens de Saintes, de Périgueux, de Bordeaux, d'Agen et de Toulouse. Comme il s'avançait ainsi plein d'arrogance, les Goths, avertis, se préparèrent à le faire tomber dans des piéges. Ayant placé son camp sur une petite rivière proche de la ville, il se mit à faire festin et s'enivra, éclatant en injures et en blasphèmes contre les Goths, qui, survenant à l'improviste, le surprirent, avec ses conviés, au milieu de leur repas. Alors ceux-ci, poussant des cris, sortirent contre les Goths. Ces derniers résistèrent peu et feignirent de prendre la fuite. Mais, comme les autres les poursuivaient, les gens qu'ils avaient mis en

embuscade se levèrent, les entourèrent, et en firent un grand carnage. Ceux qui purent échapper, montant à cheval, se dérobèrent à grand-peine par la fuite, laissant par les champs tout leur mobilier, n'emportant avec eux rien de ce qui leur appartenait, et tenant à grand bonheur d'avoir la vie sauve. Les Goths, en les poursuivant, ramassèrent tous leurs effets, les emportèrent, emmenèrent captifs tous les piétons, et tuèrent prés de cinq mille hommes. Ils en emmenèrent captifs plus de deux mille, mais en relâchèrent un grand nombre, qui retournèrent dans leur pays[489].

Le roi irrité ordonna de fermer tous les chemins de son royaume, afin que personne du royaume de Childebert ne trouvât passage à travers son territoire, disant : C'est par la perfidie qu'il a eue de faire alliance avec le roi d'Espagne, que mon armée a été détruite, et il a envoyé vers lui , afin que les villes ne se soumissent pas à ma puissance. Il s'aboutait encore à ceci un autre foyer d'aigreur : Childebert songeait à envoyer à Soissons son fils aimé, nommé Théodebert ; ce qui donnait des soupçons au roi Gontran, car il disait : Mon neveu envoie son fils à Soissons pour le faire entrer dans Paris, parce qu'il veut m'enlever mon royaume ; ce que Childebert n'avait jamais pu vouloir, s'il est permis de le dire, même en pensée. Gontran parlait aussi en termes outrageants de la reine Brunehault, disant que son fils faisait cela par son conseil, et ajoutant qu'elle avait invité le fils de Gondovald à venir s'unir avec elle en mariage ; en sorte qu'il ordonna qu'un synode d'évêques se rassemblât au commencement de novembre. Plusieurs qui s'étaient mis en route des parties les plus éloignées de la Gaule pour venir à cette assemblée, retournèrent sur leurs pas, parce que la reine Brunehault se purgea par serment de cette accusation ; et Gontran, ayant fait rouvrir les routes, laissa le passage libre aux gens qui voulaient aller avec le roi Childebert.

En ces jours-là, Ingiltrude, qui avait établi un monastère dans l'enceinte de Saint-Martin[490], vint vers le roi pour accuser sa fille. Dans ce monastère vivait Bertheflède, fille du défunt roi Charibert; mais Ingiltrude étant sortie du monastère, Bertheflède passa dans celui du Mans. Elle était adonnée à la gourmandise et au sommeil, et sans aucun soin du service de Dieu. Je crois devoir rapporter plus en détail l'affaire d'Ingiltrude et de sa fille. Lorsque plusieurs années auparavant, Ingiltrude avait commencé à rassembler, comme nous l'avons dit, dans les cours de Saint-Martin, un monastère de filles, elle écrivit à sa fille, en disant : Laisse ton mari, et viens, que je te fasse abbesse du troupeau que j'ai rassemble ici. Celle-ci ayant écouté ce conseil de l'imprudence, vint à Tours avec son mari, et étant entrée dans le monastère, elle dit à son mari : Va-t'en, et gouverne nos biens et nos enfants, car je ne retournerai pas avec toi parce que celui qui vit en mariage ne verra pas le royaume de Dieu. Celui-ci vint vers moi, et me raconta tout ce que lui avait dit sa femme. Alors je me rendis au monastère, et j'y lus un canon du concile de Nicée, ainsi conçu : Si une femme quitte son mari , et dédaigne le lit dans lequel elle a bien vécu, disant qu'il n'y a pas de part clans la gloire du royaume céleste pour celui qui

vit en mariage, qu'elle soit anathème[491]. Berthegonde l'ayant entendu, et craignant d'être privée de la communion par les évêques, retourna avec son mari. Trois ou quatre ans après, sa mère envoya de nouveau vers elle, la suppliant de venir la trouver. Alors, en l'absence de son mari, ayant chargé une barque tant de ce qui lui appartenait que de ce qui appartenait à son mari, elle prit avec elle un de ses fils, et vint débarquer à Tours. Mais comme sa mère ne put la garder avec elle à cause de la méchanceté de son mari, et de peur qu'il ne suivit l'accusation qu'il avait faussement portée contre elle, elle l'envoya vers son fils Bertrand, frère de Berthegonde, et évêque de Bordeaux. Son mari l'y poursuivant, Bertrand lui dit : Comme tu l'as épousée sans le consentement de ses parents, elle ne sera point ta femme. Il y avait près de trente ans qu'ils étaient mariés. Son mari vint plusieurs fois à Bordeaux ; mais l'évêque ne voulut pas la lui rendre. Le roi Gontran étant venu, comme nous l'avons dit dans un livre précédent (VIII), à la ville d'Orléans, cet homme commença à attaquer l'évêque avec des paroles très aigres, disant : Tu m'as enlevé ma femme et ses serviteurs ; et voilà ce qui ne convient point à un évêque, que toi avec mes servantes, et elle avec tes serviteurs, vous vous livriez à la honte de l'adultère. Alors le roi, irrité de colère, força l'évêque de promettre de la rendre à son mari, disant : Elle est ma parente ; et si elle a fait quelque chose de mal dans la maison de son mari, j'aurai soin d'en prendre vengeance ; mais autrement pourquoi livrer cet homme à toute sorte de honte, et lui enlever sa femme ? L'évêque Bertrand le promit, et dit : Ma sœur est venue vers moi, j'en conviens, après plusieurs années révolues ; et par amitié pour elle et sur son désir, je l'ai gardée avec moi, ainsi qu'il lui plaisait ; maintenant elle m'a quitté : la demande donc et la reprenne qui voudra, je n'y mettrai pas d'obstacle. Après avoir parlé ainsi, il lui envoya secrètement des messagers pour lui dire de prendre l'habit, d'entrer en religion, et de se rendre dans la basilique de Saint-Martin, ce qu'elle fit sans aucun retard. Son mari vint, suivi de beaucoup de gens, pour l'enlever du lieu saint. Elle avait pris l'habit religieux, assurait qu'elle avait embrassé la pénitence, et refusa de suivre son mari. Cependant l'évêque Bertrand étant mort dans la ville de Bordeaux, elle revint à elle-même, et dit : Malheur à moi d'avoir écouté les conseils de ma méchante mère ! Voilà que mon frère est mort ; je suis délaissée de mon mari, séparée de mes fils ; où irai-je, malheureuse, et que ferai-je ? Alors elle se détermina à se rendre à Poitiers. Sa mère voulut la retenir avec elle, mais ne put y parvenir ; il en résulta entre elles de l'inimitié, et elles venaient souvent en la présence du roi ; l'une voulant garder les biens de son père, l'autre ceux de son mari. Berthegonde montra la donation que lui avait faite son frère Bertrand, disant : Mon frère m'a donné telle et telle chose. Sa mère, ne reconnaissant pas la donation, et voulant tout reprendre pour elle, envoya des gens qui brisèrent les portes de la maison de sa fille, et enlevèrent tout ce qu'elle avait, ainsi que la donation. Elle fournit ensuite elle-même, en quelque sorte, la preuve de ce fait, en restituant, lorsqu'elle y fut contrainte, sur la demande de sa fille, plusieurs des choses qu'elle avait enlevées. Moi et mon confrère Mérovée

ayant souvent reçu des lettres du roi pour que nous eussions à pacifier cette affaire, Berthegonde se rendit à Tours. Comme elle fut mise en jugement devant nous, nous l'obligeâmes, autant qu'il nous fut possible, à se conformer à la raison ; mais rien ne put fléchir sa mère : violemment irritée, elle se rendit auprès du roi pour déshériter sa fille des biens de son père, et ayant exposé l'affaire devant le roi et en l'absence de sa fille, il fut décidé qu'elle restituerait un quart à sa fille, et en conserverait trois en commun avec ses petits-fils qu'elle avait d'un de ses fils. Le prêtre Teuthaire qui, autrefois référendaire du roi Sigebert, était récemment entré dans le clergé, et y avait reçu les honneurs de la prêtrise, fut nommé pour exécuter ce partage, ainsi qu'il avait été ordonné par le roi ; mais la fille s'y refusant, il n'y eut point de partage de fait, et la querelle ne fut point apaisée.

Rigonthe, fille de Chilpéric , tenait souvent des discours contre sa mère, se prétendait la maîtresse, et disait que sa mère devait la servir, l'accablant continuellement d'un grand nombre d'injures, en sorte qu'elles se battaient souvent à coups de poings et avec des soufflets. Sa mère enfin lui dit : Pourquoi me tourmentes-tu, ma fille ? Voilà les trésors de ton père que j'ai en ma puissance, prends-les, et fais-en ce qu'il te plaira ; et étant entrée dans le cabinet du trésor, elle ouvrit un coffre rempli de colliers et de joyaux précieux, et après en avoir tiré pendant longtemps diverses choses qu'elle remettait à sa fille qui était là présente, elle lui dit : Je suis fatiguée, mets la main dans le coffre, et sors-en ce que tu trouveras. Celle-ci ayant, enfoncé son bras clans le coffre pour en tirer des effets, sa mère prit le couvercle, et lui en frappa la tête ; puis, le pressant de toutes ses forces, elle lui serrait la gorge contre la planche inférieure, de telle sorte que les yeux étaient prêts à lui sortir de la tête. Une servante qui était dans le cabinet, se mit à crier de toutes ses forces en disant : Accourez, je vous prie, accourez ; voilà ma maîtresse que sa mère étrangle. Aussitôt ceux qui étaient restés devant la porte, attendant qu'elles sortissent, se précipitèrent vers le cabinet, et, sauvant Rigonthe d'un péril imminent, la conduisirent dehors. Après cela, il s'engendra entre elles de violentes inimitiés ; et surtout à cause des adultères auxquels se livrait Rigonthe, il y avait sans cesse entre elles des querelles et des coups.

Bertrude[492], en mourant, institua sa fille son héritière, léguant quelque chose au monastère de filles qu'elle avait institué, et aux églises et basiliques des saints confesseurs. Mais Waddon, de qui nous avons parlé dans un livre précédent (VI & VII), se plaignait que le gendre de Bertrude lui eût enlevé ses chevaux, et voulait aller à une métairie dont avait hérité sa fille, et qui se trouvait sur le territoire de Poitiers, disant : Celui-ci est venu d'un autre royaume, et m'a enlevé mes chevaux ; je lui prendrai sa métairie. Il envoya des ordres au régisseur[493] pour qu'il préparât tout ce qui était nécessaire à sa venue et sa dépense. Le régisseur alors assembla les gens de la maison et se prépara au combat, en disant : Waddon n'entrera pas, moi vivant, dans la maison de mon maître. La femme de Waddon, apprenant qu'on se

préparait au combat contre son mari , lui dit : N'y va pas, cher époux, car si tu y vas, tu mourras, et moi je demeurerai misérable avec tes fils ; et le saisissant de ses mains, elle voulait le retenir. Son fils lui disait aussi : Si tu y vas, nous mourrons tous les deux, et tu laisseras ma mère veuve et mes frères orphelins. Mais, ne se laissant nullement arrêter par ces paroles, et enflammé de fureur contre son fils qu'il nommait lâche et poltron, il lui lança sa hache, dont il aurait en la tête rompue si, s'étant jeté de côté, il n'eût évité le coup qui l'allait frapper. Tous deux étant donc montés à cheval envoyèrent de nouveaux ordres au régisseur pour qu'il balayât la maison, et couvrît les bancs de tapis ; mais lui, ne faisant aucune attention à ces ordre, se plaça, comme nous l'avons dit, avec tous les hommes et les femmes de la maison, devant la porte de son maître, pour attendre la venue de Waddon. Celui-ci, en arrivant, entra sur-le-champ dans la maison, et dit : Pourquoi ces bancs ne sont-ils pas couverts de tapis ? Pourquoi la maison n'est-elle pas balayée ? Et levant sa hache, il en frappa la tête du régisseur qui tomba mort. Le fils du mort voyant cela, porta à Waddon un coup de lance qui, l'atteignant au milieu du ventre, le perça de part en part, en sorte que le fer lui sortait par le dos. Il tomba à terre. Alors les gens qu'on avait rassemblés arrivèrent en foule, et commencèrent à l'accabler de pierres. Quelques-uns des siens qui l'avaient accompagné, pénétrèrent jusqu'à lui à travers cette pluie de pierres, le couvrirent d'un manteau, et ayant apaisé le peuple, son fils, en pleurant, le plaça sur un cheval, et le ramena chez lui encore en vie ; mais bientôt il rendit l'esprit au milieu des larmes de sa femme et de ses fils. Après qu'il eut péri si malheureusement, son fils se rendit vers le roi, et obtint ses biens[494].

Dans cette même année de son règne, Childebert était avec sa femme et sa mère dans le territoire de la ville qu'on appelle Strasbourg[495]. Alors les hommes vaillants qui vivaient dans la ville de Soissons et dans celle de Melun, vinrent à lui et lui dirent : Donne-nous un de tes fils, afin que nous le servions, et qu'ayant avec nous quelqu'un de ta race, nous opposions plus de résistance aux ennemis, et nous appliquions à défendre ta ville. Réjoui de cette demande, il résolut de leur envoyer Théodebert, son fils aîné, et, le septième mois [août] de cette année, le fit partir avec des comtes, des domestiques, des intendants, des gouverneurs, et tous ceux qui étaient nécessaires au service royal, se conformant ainsi au désir de ceux qui lui avaient demandé de le leur envoyer. Le peuple le reçut avec beaucoup de joie, et demandant à la miséricorde divine de lui accorder, ainsi qu'à son frère, une vie plus longue que celle de son aïeul.

Alors était dans la ville de Soissons Droctégésile, qui, à ce qu'on dit, par excès de boisson, avait perdu le sens depuis quatre années. Comme sa folie le tenait davantage lorsqu'il était dans les murs de la ville, beaucoup assuraient que ce mal lui était arrivé à cause du renvoi de l'archidiacre, qu'il avait dépouillé de sa dignité. En effet, lorsqu'il sortait des murs, il se trouvait mieux. Le roi Théodebert étant venu à la ville [Soisson], comme nous l'avons dit, dans le temps où il se portait mieux, on

ne permit pas à Droctégésile d'y rentrer, à cause de son arrivée. Quoiqu'il fût vorace à table et buveur outre mesure, et plus qu'il ne convient â la .prudence sacerdotale, on n'a jamais dit qu'il fût tombé dans l'adultère. Un synode d'évêques s'étant ensuite assemblé dans le village de Sorci[496], il fut ordonné qu'on lui permettrait de rentrer dans sa ville.

La reine Faileube était malade de l'enfantement d'un fils mort en naissant, lorsqu'il lui parvint que certaines gens s'efforçaient d'agir contre elle et contre la reine Brunehault. Lorsqu'elle fut relevée de sa maladie, elle se rendit en présence du roi et lui découvrit, ainsi qu'à sa mère, tout ce qu'elle avait appris. Il lui avait été dit que Septimine, gouvernante de ses enfants, voulait persuader au roi de renvoyer sa mère, de délaisser sa femme et d'en prendre une autre, afin de faire avec lui tout ce qu'on voudrait, ou d'en tout obtenir par des prières. Que si le roi refusait d'acquiescer à ce conseil, on devait le faire mourir par des maléfices, élever ses fils à la royauté, après en avoir éloigné leur mère et leur aïeule, et gouverner en leur nom le royaume. Elle nomma, pour avoir pris part à ces projets, Sumnégésile, comte des écuries, Gallomagne, référendaire, et Droctulf, qui avait été donné à Septimine pour l'aider à soigner les enfants du roi. Septimine et Droctulf furent saisis et sur-le-champ étendus entre des poteaux, où ils furent violemment frappés de coups. Alors Septimine avoua que, par amour pour Droctulf, dont elle était la prostituée, elle avait fait périr son mari Jovius, au moyen de maléfices. Elle avoua aussi tout ce que nous avons rapporté plus haut, et nomma, pour être entrés dans le projet, tous ceux dont nous avons parlé. On alla sur-le-champ pour les prendre ; mais, effrayés par leur conscience, ils avaient cherché leur refuge dans l'enceinte des églises. Le roi alla lui-même vers eux et leur dit : Sortez pour qu'on vous juge, afin que nous sachions si les choses dont on vous accuse sont vraies ou fausses. Car je pense que vous ne vous seriez pas sauvés dans cette église, si vous n'aviez pas été effrayés par votre conscience. Cependant, recevez la promesse que la vie vous sera laissée, quand même on vous trouverait coupables ; car nous sommes chrétiens , et il n'est pas permis de punir les criminels qu'on a tirés de l'église. Ils furent conduits hors de l'église, et vinrent avec le roi pour être jugés. Ayant été examinés sur l'accusation, ils réclamèrent et dirent : Septimine et Droctulf nous avaient déclaré ce projet, mais nous nous y sommes refusés avec exécration, et n'avons jamais voulu consentir à ce crime. Et le roi dit : Si vous n'y aviez donné aucun consentement, vous l'eussiez fait parvenir à notre oreille ; et n'est-il donc pas vrai que vous y avez prêté votre consentement , puisque vous l'avez dérobé à notre a connaissance ? Et aussitôt, ayant été mis dehors, ils se réfugièrent de nouveau dans l'église. Mais Septimine fut, ainsi que Droctulf , violemment frappée de coups ; elle eut le visage brûlé de fers ardents ; puis, après lui avoir ôté tout ce qu'elle avait, on la conduisit au village de Marlheim[497] pour y tourner la meule et pour préparer chaque jour les farines nécessaires à la nourriture des femmes qui habitaient le Gynécée. Droctulf, après

avoir eu les cheveux et les oreilles coupés, fut envoyé cultiver les vignes ; mais au bout de peu de jours, il s'échappa par la fuite. Le régisseur ayant été à sa recherche le ramena au roi, et après avoir été fort, battu, il fut reconduit de nouveau à la vigne d'où il s'était échappé. Sumnégésile et Gallomagne privés de tous les biens qu'ils avaient reçus du fisc, furent envoyés en exil. Mais il vint de la part du roi Gontran des envoyés, parmi lesquels se trouvaient des évêques, qui prièrent pour eux, en sorte qu'ils firent délivrés de l'exil ; mais on ne leur laissa rien que ce qu'ils possédaient de leurs propres biens[498].

Dans le monastère de Poitiers, le diable entra par ses ruses dans le coeur de Chrodielde, qui se disait fille du défunt roi Charibert ; elle éleva un grand scandale, et se fiant sur ce qu'elle avait les rois pour parents, fit promettre par serment aux religieuses, que lorsqu'elle aurait accusé l'abbesse Leubovère et l'aurait fait chasser du monastère, elles la nommeraient à sa place. Elle sortit donc du monastère avec quarante au plus de ces filles, et sa cousine Bazine fille de Chilpéric[499], disant : Je vais trouver les rois mes parents, afin de leur donner connaissance de nos affronts, car on nous tient ici dans l'abaissement, tout ainsi que des filles non pas de rois, mais nées de mauvaises servantes. Elle avait oublié, cette malheureuse pécheresse, en quelle humilité se faisait voir la bienheureuse Radegonde, fondatrice du monastère. Étant donc arrivée à Tours, elle vint vers nous, et nous ayant donné le salut, elle dit : Je te supplie, saint évêque, daigne garder et nourrir ces filles que l'abbesse de Poitiers tient dans un grand abaissement, jusqu'à ce que j'aille vers les rois nos parents leur exposer ce que nous souffrons , et que je revienne ici. Je lui dis : Si l'abbesse est en faute et a manqué en quelque chose à la règle canonique, allons trouver notre confrère l'évêque Mérovée, et la réprimander de concert ; mais vous, amendez votre conduite en rentrant dans votre monastère, afin que la luxure ne disperse pas celles que sainte Radegonde a rassemblées par des jeûnes, des oraisons multipliées et d'abondantes aumônes. Elle répondit : Point du tout, nous irons trouver les rois ; et je lui dis : Pourquoi résistez-vous à la raison, et par quel motif refusez-vous d'écouter les admonitions sacerdotales ? Je crains que les évêques réunis ne vous interdisent la communion. C'est ainsi en effet que l'ont ordonné nos prédécesseurs, dans la lettre qu'ils écrivirent à la bienheureuse Radegonde, lors de l'établissement de sa congrégation. J'ai cru devoir insérer ici cette lettre.

A la bienheureuse dame Radegonde, en Jésus-Christ fille de l'Église ; Euphronius, Prétextat, Germain, Félix, Domitien, Victoc et Domnole évêques[500]. Par les soins du Dieu infini sont incessamment fournis aux humains de pressants moyens de salut ; aucun temps, ni aucun lieu n'est privé de la continuité de ses bienfaits, puisque le bienfaisant arbitre des choses sème çà et là dans l'héritage remis à la culture de l'Église, des personnes par le moyen desquelles son champ, assidûment travaillé du hoyau de la foi, rend au centuple, grâces à la température que lui fait le ciel, les fruits heureux de la récolte du Christ. Sa bonté dispense tellement ses

bienfaits de côté et d'autre, qu'elle ne refuse jamais ce qu'elle sait être à l'avantage du grand nombre, afin que par le très saint exemple de ces personnes, il y en ait au jour du jugement beaucoup à couronner. Ainsi, lorsqu'à la naissance de la religion catholique, les habitants des Gaules commençaient à vivre dans la vénérable enceinte de la foi primitive, et que la connaissance des ineffables mystères de la Trinité divine n'était encore parvenue qu'à un petit nombre, le Seigneur, afin de ne gagner pas moins ici qu'il n'avait obtenu dans le monde entier par la prédication des apôtres, daigna, dans sa miséricorde, envoyer pour éclaircir notre patrie le bienheureux Martin né d'une race étrangère. Quoiqu'il ne fut pas venu du temps des apôtres, la grâce apostolique ne lui manqua point, et ce qui lui manquait en primauté lui fut suppléé en grâce du Seigneur ; car celui qui excelle en mérites ne perd rien pour cure le second en degré. Nous nous réjouissons, très révérente fille, de voir revivre en vous, par la faveur divine, cet exemple de la dilection d'en haut ; car, dans le déclin du temps et la vieillesse du siècle, la foi, par les efforts de votre amour, renaît florissante ; et ce qu'avait attiédi le froid hiver de la vieillesse, se réchauffa par l'ardeur de votre âme fervente. Mais comme tu es venue à peu près des lieux d'où nous avons appris que nous était arrivé le bienheureux Martin[501], ce n'est pas merveille si l'on te voit imiter dans tes oeuvres celui que nous pensons t'avoir servi de guide dans ton chemin, afin que, suivant ses traces et son exemple, tu accomplisses ton vœu fortuné, et t'associes à cet homme bienheureux autant que tu fuis toute société avec le monde. Brillante de la lumière de ses doctrines, tu remplis tellement les cœurs de ceux qui t'écoutent d'une clarté céleste, que partout les âmes des jeunes filles, attirées à toi et embrasées des étincelles d'un feu divin, se hâtent avidement de venir dans ton sein s'abreuver à la source de l'amour du Christ, et laissant leurs parents, te choisissent de préférence à leur mère ; ce qui est un effet de la grâce, et non de la nature. Voyant donc les vœux formés par leur affection, nous rendons grâces à la miséricorde suprême qui fait coïncider les volontés des hommes avec sa propre volonté, et ne doutons pas qu'elle ne veuille retenir dans ses bras celles à qui elle a ordonné de se réunir autour de vous ; et comme nous avons appris que, par la protection divine, quelques filles de nos diocèses sont venues avec un grand désir se soumettre d'elles-mêmes à la règle que vous avez instituée ; ayant aussi pris lecture de la requête que vous nous présentez dans votre épître reçue de nous avec joie, par Jésus-Christ, notre auteur et notre sauveur, nous arrêtons que toutes celles qui se sont rassemblées autour, de vous doivent inviolablement rester attachées, dans l'amour de Dieu, à cette demeure qu'elles ont paru choisir de leur plein gré, parce que rien ne doit souiller la foi promise au Christ en présence du ciel, et que ce n'est pas un crime léger que de polluer, ce qu'à Dieu ne plaise, le temple du Seigneur, en sorte qu'il soit ensuite détruit par sa colère. Cependant nous arrêtons spécialement que si quelqu'une de celles qui vivent sur les lieux soumis par la grâce de Dieu à notre juridiction sacerdotale, a, comme nous l'avons dit, obtenu d'entrer dans votre monastère de la ville de Poitiers pour y suivre les institutions de

monseigneur Césaire, évêque d'Arles, de bienheureuse mémoire aucune de celles qui, selon la règle, aura paru y entrer par sa propre volonté ne pourra prendre par la suite la licence d'en sortir, de peur que l'infamie d'une seule n'imprime une tache de honte sur ce qui reluit aux yeux de tous de l'éclat de l'honneur ; et si , ce dont le Seigneur nous veuille préserver, quelqu'une d'entre elles, poussée par les suggestions d'un esprit insensé, voulait couvrir d'une telle macule d'ignominie sa discipline, sa gloire et sa couronne ; si, par le conseil de l'ennemi du genre humain, comme Eve rejetée du Paradis, elle consentait à sortir des cloîtres de ce monastère, c'est-à-dire, du royaume du ciel, pour se plonger et se vautrer dans la vile fange des rues ; qu'alors, séparée de notre communion, elle soit frappée d'un horrible anathème ; en sorte que si, après avoir laissé le Christ, soumise à la puissance du diable, elle veut épouser un homme, non seulement la fugitive, mais aussi celui qui se serait joint à elle en mariage soit regardé comme un infâme adultère, et plutôt comme un sacrilège que comme un mari ; et que quiconque, lui donnant un poison plutôt qu'un conseil, l'aurait engagée a cette action, soit, par le jugement céleste et arec notre assistance, frappé d'une vengeance pareille à celle qui a été prononcée contre elle ; jusqu'à ce que, s'étant séparée de celui à qui elle se sera unie, elle soit revenue aux lieux qu'elle aura quittés, pour y faire pénitence de son crime exécrable, et mériter ainsi d'y être reçue et réélue. Nous ajoutons aussi que ceux qui nous succéderont dans le sacerdoce doivent tenir la main à l'exécution de ces décisions ; et si, ce que nous ne croyons pas, quelqu'un d'eux voulait, contre la teneur de notre délibération, s'en relâcher, qu'il sache que nous l'appellerons en jugement devant le Juge éternel ; car les préceptes communs du salut sont que ce qui a été promis au Christ doit être inviolablement observé ; lequel décret nous avons cru devoir munir de notre propre signature, afin de lui donner plus de solidité, et que, sous la protection du Christ, il soit par nous à jamais observé.

Après avoir entendu lire cette lettre Chrodielde dit : Rien ne nous retiendra et nous irons sans aucun retard trouver les rois que nous savons être nos parents. Comme on ne les avait point assistées de chevaux, elles étaient venues à pied de Poitiers, en sorte qu'elles étaient lasses et épuisées ; personne dans la route ne leur avait donné de quoi manger, et elles étaient arrivées à notre ville le premier jour du premier mois [1er mars]. Il faisait alors de grandes pluies, et les routes étaient rompues par une immense quantité d'eau.

Elles se plaignaient beaucoup de l'évêque, disant que c'étaient ses artifices qui avaient introduit le désordre parmi elles et leur avaient fait quitter leur monastère. Mais il convient de rapporter plus au long la cause de ces scandales. Durant le règne du roi Clotaire, la bienheureuse Radegonde qui avait institué ce monastère était toujours demeurée, ainsi que sa congrégation, soumise et obéissante aux précédents évêques ; mais du temps de Sigebert, lorsque Mérovée fut parvenu à l'épiscopat [de Poitiers], sainte Radegonde, excitée par sa foi et sa dévotion, et autorisée par lettres

patentes du roi Sigebert, envoya des clercs en Orient pour y chercher des morceaux du bois de la croix du Seigneur et des reliques des saints apôtres et autres martyrs. Ils allèrent et rapportèrent ces reliques[502] ; lorsqu'ils furent arrivés, la reine demanda à l'évêque de venir les placer dans le monastère, avec l'honneur qui leur était dû et des chants solennels. Mais lui, sans avoir égard à sa demande, monta à cheval et s'en alla à sa maison des champs. Alors la reine envoya de nouveau vers le roi Sigebert pour le prier de donner ordre à un évêque quelconque de venir placer ces reliques dans le monastère avec les honneurs convenables, et comme le demandait le vœu quelle en avait fait. Il nomma pour cette fonction le bienheureux Euphronius, évêque, de la ville de Tours, qui, s'étant rendu à Poitiers avec son clergé, porta, en l'absence de l'évêque du lieu, les reliques dans le monastère avec beaucoup de chants, un grand éclat de cierges et un grand appareil de parfums. Dans la suite, la bienheureuse Radegonde chercha souvent à se remettre bien avec son évêque, mais sans pouvoir y parvenir ; en sorte que, forcée par la nécessité, elle se rendit dans la ville d'Arles avec l'abbesse qu'elle avait instituée. Là, elles embrassèrent la règle de saint Césaire et sainte Césarie, et ne pouvant obtenir que celui qui aurait dû être leur pasteur s'occupât de les défendre, elles se mirent sous la protection du roi. De là s'élevèrent des différends qui s'aigrirent de jour en jour, jusqu'au temps où sainte Radegonde passa de ce monde dans l'autre. Après sa mort l'abbesse demanda de nouveau à vivre sous la puissance de son évêque. Celui-ci voulut d'abord refuser ; mais ensuite conseillé par les siens, il promit de leur servir de père, comme cela était convenable, et de prendre leur défense lorsqu'elles en auraient besoin ; en sorte que s'étant rendu vers le roi Childebert, il en obtint un diplôme pour gouverner régulièrement ce monastère comme ses autres paroisses ; mais je ne sais quoi demeurait encore, je crois, dans son âme et devint, à ce qu'assurent ces filles, la cause de nouvelles discordes.

Celles-ci étant, comme nous l'avons dit, dans l'intention d'aller se présenter au roi, nous leur donnâmes conseil , et leur dîmes : Votre projet est tout à fait contraire à la raison, et on ne peut vous faire entendre les choses qui vous préserveraient du blâme ; mais si, comme nous vous l'avons dit, vous méprisez la raison et ne voulez pas accepter un conseil salutaire, considérez au moins qu'il vaut mieux laisser passer ce temps d'hiver, et qu'à l'arrivée du printemps, lorsque les vents seront plus doux, vous pourrez aller où votre volonté vous conduit. Elles accédèrent à ce conseil prudent, et l'été suivant Chrodielde partit de Tours, laissant à sa cousine les autres religieuses, et alla trouver le roi Gontran ; il la reçut, l'honora de présents, et elle revint à Tours , laissant, dans le monastère d'Autun, Constantine fille de Burgolin, pour y attendre les évêques à qui le roi avait donné ordre de venir examiner ses différends avec l'abbesse. Cependant, avant qu'elle revint d'auprès du roi, plusieurs de ses religieuses, circonvenues par diverses gens, étaient entrées dans les liens du mariage. Comme elles attendaient l'arrivée des évêques, ne les voyant pas venir,

elles retournèrent à Poitiers, et cherchèrent un asile dans la basilique de Saint Hilaire, où elles rassemblèrent autour d'elles des voleurs, des meurtriers, des adultères et des criminels de toute sorte, se préparant au combat, et disant : Nous sommes ruines et ne rentrerons pas dans notre monastère que l'abbesse n'en soit chassée.

Il y avait dans ce monastère une recluse, qui peu d'années auparavant, s'étant jetée du haut de la muraille, avait été se réfugier dans la basilique de Saint-Hilaire, vomissant contre l'abbesse beaucoup d'accusations que nous reconnûmes être fausses ; mais ensuite remontée dans le monastère avec des cordes par l'endroit où elle s'était précipitée, elle demanda à être renfermée clans une cellule secrète, disant : Parce que j'ai beaucoup péché contre Dieu et contre madame Radegonde (qui vivait,encore ente temps-là), je veux me séparer tout à fait de la société de cette congrégation, et faire pénitence de l'oubli de mes devoirs. Je sais que le Seigneur est plein de miséricorde, et remet les péchés à ceux qui les confessent. Elle entra dans la cellule ; mais lorsque dans la suite ce scandale se fut élevé, et que Chrodielde fut revenue de voir le roi Gontran, cette recluse ayant brisé pendant la nuit la porte de sa cellule, sortit du monastère et alla rejoindre Chrodielde, proférant, comme la première fois, beaucoup d'accusations contre l'abbesse.

Tandis que ces choses se passaient, Gondégésile, évêque de Bordeaux, s'étant adjoint Nicaise, évêque d'Angoulême, Saffarius, évêque de Périgueux, et Mérovée évêque de Poitiers, comme métropolitain de cette ville[503], se rendit avec eux à la basilique de Saint-Hilaire, admonestant ces filles et tâchant de les faire rentrer dans leur monastère ; mais elles s'y refusèrent obstinément, et l'évêque de Bordeaux, ainsi que les autres, ayant prononcé contre elles l'excommunication, comme le prescrivait l'épître ci-dessus rapportée, cette troupe brutale, dont nous avons parlé, se souleva, et le clergé fut tellement maltraité de coups, dans la basilique même de Saint-hilaire, que les évêques jetés sur le pavé eurent grand'peine à se relever, et que les diacres et les autres clercs sortirent de la basilique tout sanglants et la tête brisée. Le diable, je crois, s'en mêlant, ils furent tellement aveuglés de frayeur qu'en sortant du lieu saint tous, sans se dire adieu, s'enfuirent à pied par le premier chemin qu'ils rencontrèrent. Didier, diacre de Syagrius, évêque d'Autun, qui s'était trouvé dans ce désastre, se jeta clans le Clain sans s'arrêter à chercher le gué par où il avait traversé la première fois, et mettant son cheval à la nage passa ainsi de l'autre côté. Après cela Chrodielde choisit des chargés d'affaires, envahit les métairies du monastère, et tout ce qu'elle put saisir de ses propriétés, se faisant obéir, à force de coups et de toutes sortes de mauvais traitements, par les serviteurs du monastère, et menaçant, si elle pouvait y entrer, de jeter l'abbesse du haut,des murs.

Ces choses ayant été annoncées au roi Childebert, il adressa sur-le-champ des ordres au comte Maccon [comte de Poitiers] pour qu'il eut à réprimer toutes ces

discordes. Gondégésile et les autres évêques ayant laissé ces religieuses séparées de la communion, le premier écrivit, en son nom et au nom de ses confrères présents, aux évêques alors assemblés près du roi Gontran[504], et en reçut cette réponse :

A nos Seigneurs et très dignes possesseurs de leur siège et du siège apostolique , Gondégésile, Nicaise et Saffarius-Hétérius, Syagrius, Onacaire, Ægichius, Agricola Urbie, Félix, Véran, un autre Félix et Bertrand[505], évêques. Nous avons reçu les lettres de vos Béatitudes, et autant nous nous sommes réjouis d'y apprendre que vous vous trouviez en bonne santé, autant nous avons été saisis d'une tristesse non petite, en apprenant de vous les injures que vous avez souffertes, et de quelle manière la règle a été transgressée, et toute révérence pour la religion mise en oubli. Vous nous avez fait connaître que des religieuses sorties, à l'instigation du diable, du monastère fondé par Radegonde de vertueuse mémoire, n'avaient voulu en aucune manière entendre à vos admonitions, ni rentrer dans l'enceinte du monastère d'où elles étaient sorties, et qu'elles s'étaient rendues coupables envers vous en vous maltraitant vous et les vôtres, dans la basilique de monseigneur Hilaire. A cause de quoi vous avez cru devoir les priver des bienfaits de la communion, et avez voulu recevoir sur cela les avis de notre médiocrité. Nous reconnaissons que vous avez très bien consulté les saints canons, et que la règle ordonne pleinement que ceux qui seront pris en de tels excès doivent non seulement encourir l'excommunication, mais être contraints de satisfaire par la pénitence. Ainsi donc, ajoutant, au respect que nous vous portons, les sentiments d'une très ardente dilection, nous nous déclarons d'accord avec vous dans les choses que vous avez décidées, jusqu'à ce que réunis en un concile synodal, au commencement de novembre, nous délibérions ensemble sur la manière de mettre un frein à de telles témérités, afin que dorénavant aucun n'ose se permettre des insolences semblables. Cependant, comme nous voyons le seigneur apôtre Paul nous avertir sans cesse, dans ses écrits, que nous devons à temps et à contretemps [II Épître à Timothée, 4, 2], corriger les transgressions par des prédications continuelles , et parce qu'il assure que la piété est utile à tout [Ibid., 4, 8], nous vous engageons à implorer par des oraisons assidues la miséricorde du Seigneur, afin qu'il daigne enflammer ces pécheresses de l'esprit de componction, qu'elles satisfassent dignement par la pénitence aux délits dans lesquels elles sont tombées, et que par vos prédications, ces âmes en quelque sorte perdues retournent dans leur monastère , afin que celui qui rapporta sur ses épaules à la bergerie une de ses brebis égarée, daigne se réjouir de leur retour, comme de l'acquisition d'un troupeau ; et nous vous demandons spécialement de nous accorder continuellement, comme nous l'espérons, le secours de votre intercession. Et en particulier, moi, votre Hétérius, pécheur, je me permets de vous saluer ; moi, votre client Ægichius, ose vous saluer avec respect ;moi, qui vous chéris, Syagrius, je vous salue avec respect ; moi, votre respectueux serviteur, Urbie pécheur, je vous salue ; moi, l'évêque, Véran, plein de vénération pour vous, je vous salue avec respect ; moi,

votre serviteur Félix, je me permettrai de vous saluer ; moi, votre très humble et plein d'affection Félix, j'ose vous saluer ; moi, votre très humble et obéissant, l'évêque Bertrand, je me permets de vous saluer.

L'abbesse lut tout haut la lettre adressée par la bienheureuse Radegonde aux évêques de son temps, et en envoya des copies aux évêques des villes voisines ; voici une de ces copies :

A mes saints Seigneurs et très dignes possesseurs du siège apostolique , et mes pères en J. C., tous les évêques, Radegonde pécheresse. On doit espérer, au commencement des choses, de pourvoir convenablement à leur solidité et à leur efficacité, lorsque les affaires du troupeau sont portées aux oreilles des pères, médecins et pasteurs, à la sagesse desquels elles ont été commises, afin qu'ils y interviennent autant qu'ils le peuvent par la participation de leur charité, les conseils de leur autorité et le secours de leurs oraisons. Comme autrefois délivrée des chaînes de la vie séculière par les inspirations de la Providence et de la miséricorde divine, j'ai passé volontairement, sous la direction du Christ, à la règle religieuse, m'appliquant de toutes les forces de mon esprit à me rendre utile aux autres, afin que par la volonté de Dieu mes désirs fussent effectués à leur avantage, j'ai élevé et arrangé, par l'institution et les bienfaits du très excellent seigneur le roi Clotaire, le monastère de filles de la ville de Poitiers, et l'ai doté par une donation de tout ce que m'avait accordé la munificence royale. J'ai établi sur cette congrégation, que j'avais rassemblée avec l'aide du Christ, la règle sous laquelle vécut sainte Césarie, recueillie comme il convenait de l'institution des saints Pères, par les soins du bienheureux Césaire, évêque d'Arles, et par le consentement des bienheureux évêques, tant de cette ville que des autres ; et du choix de notre congrégation, j'ai institué abbesse madame et sœur Agnès, que j'avais instruite et élevée comme ma fille dès son plus jeune âge, et je me suis soumise, après Dieu, à lui obéir désormais conformément à la règle. Et, d'après l'observation des formes apostoliques, moi et mes sœurs avons remis entre ses mains, par des chartes, tout ce que nous possédions en ce monde, sans rien conserver pour nous, en entrant dans le monastère, de crainte du sort d'Ananie et de Sapphire. Mais comme la durée et le terme de la vie de l'homme sont des choses incertaines, comme le monde court à sa fin, et que plusieurs s'empressent davantage à servir leurs volontés que les volontés divines, conduite par le zèle de Dieu, j'offre en ce papier mes prières à ceux de vous qui, par la volonté du Christ, me survivront dans leur apostolat ; et, ce que je n'ai pu faire moi-même, je me prosterne par cette épître à vos pieds que j'embrasse, et au nom du Père et du Fils et du Saint-Esprit, et du jour redoutable du jugement, afin que lorsque vous y serez présentés, il ne s'élève pas contre vous comme un tyran, mais vous couronne ainsi qu'un roi légitime, je vous conjure que si, ce que je ne crois pas qu'il arrive, après ma mort par hasard, une personne quelconque, soit l'évêque du lieu, soit un délégué de l'autorité du prince, ou quelqu'autre que ce fût, tentait de porter le trouble

dans la congrégation par des suggestions malveillantes ou par des procédés judiciaires, voulait violer la règle ou instituer une autre abbesse que ma sœur Agnès, consacrée par la bénédiction du bienheureux Germain, en présence de ses confrères ; ou s'il s'élevait dans la communauté même des murmures, pour obtenir quelque changement, ce qui est impossible ; ou bien si une personne quelconque, ou le pontife du lieu, voulait prendre sur le monastère et sur ses affaires plus d'autorité que n'en auraient eu durant ma vie les évêques ses prédécesseurs, ni aucune autre personne ; si l'on voulait établir quelque nouveau privilège, ou si quelqu'un contre la règle voulait enlever au monastère quelqu'une des choses qui m'ont été données par mon très excellent seigneur Clotaire, ou mes très excellents seigneurs les rois ses fils, et dont, avec la permission du très excellent seigneur Clotaire, imprimée en ses lettres patentes, j'ai transféré la propriété au monastère, duquel titre j'ai obtenu la confirmation par l'autorité des très excellents seigneurs rois Charibert, Gontran, Chilpéric et Sigebert, qui me l'ont accordée sous serment et sous leur signature ; ou si quelque prince ou pontife, ou puissance quelconque, ou quelqu'une des sœurs, ou quelque personne que ce soit , osait vouloir envahir par un désir sacrilège, réclamer et reprendre comme sa propriété quelqu'une des choses que d'autres ont données au monastère, pour le salut de leur âme, ou que les sœurs lui ont concédées sur leurs propres biens, au nom de mes prières et de la volonté du Christ, je demande à votre sainteté et à celle de vos successeurs d'intervertir après Dieu dans cette occasion, et que les spoliateurs et ravisseurs des pauvres soient privés de votre faveur, afin que , par votre résistance, personne ne puisse parvenir à altérer notre règle, ni envahir les biens du monastère. Je vous conjure aussi, lorsque Dieu voudra retirer de ce monde notre susdite dame et soeur Agnès, que notre congrégation élise à sa place une abbesse qui, par la volonté de Dieu et la sienne, garde notre règle, et ne retranche rien du but de sainteté que nous nous sommes proposé, afin qu'elle ne périsse jamais, ni par sa volonté propre, ni par celle de personne. Que si, ce qu'à Dieu ne plaise, quelqu'un voulait, contre l'ordre de Dieu et l'autorité des rois, changer quelque chose aux susdites conditions dont l'accomplissement vous est demandé avec supplication en présence de Dieu et de ses Saints, si on voulait enlever au monastère quelque personne ou quelque propriété, ou si on tourmentait d'une manière quelconque notre susdite sœur l'abbesse Agnès, que ce coupable encoure le jugement de Dieu, de la sainte croix et de la bienheureuse Marie, et que les bienheureux confesseurs Hilaire et Martin, auxquels après Dieu j'ai remis la défense de mes sœurs, se chargent de la poursuivre et de plaider contre lui. Vous aussi, bienheureux pontife et vos successeurs, que je requiers de défendre soigneusement ; comme patron, la cause de Dieu, si, ce qu'à Dieu ne plaise, il se trouvait quelqu'un qui tentât de machiner quelque chose contre ce monastère, ne craignez pas, pour repousser et combattre l'ennemi de Dieu, de vous rendre vers le roi qui régnera alors sur ce pays ; ou à la cité de Poitiers pour y connaître des choses qui vous sont recommandées devant Dieu, et faire exécuter la justice contre les auteurs et

défenseurs de l'injustice, afin qu'un roi catholique ne souffre pas que de son temps une telle indignité puisse avoir lieu, et ne laisse point détruire ce qui a été établi par la volonté de Dieu, la mienne et celle des rois eux-mêmes. Je conjure aussi les princes que Dieu voudra laisser, après ma mort, à la tête des peuples, et au nom de ce roi dont le règne n'aura pas de fin par la volonté duquel s'affermissent les royaumes, et qui leur a donné la vie et la royauté ; je les supplie d'ordonner que le monastère que j'ai voulu construire par la permission et les secours des seigneurs rois leurs pères ou aïeux, que j'ai soumis à la règle et doté, soit gouverné sous leur protection et sous leurs ordres d'accord avec l'abbesse Agnès, et qu'il ne soit permis à personne d'inquiéter ni de tourmenter plusieurs fois la susdite abbesse, ni personne appartenant à notre monastère, ni de rien ôter ou changer de ce qui appartient à ce monastère ; mais plutôt pour l'amour de Dieu, je les en supplie devant le rédempteur des nations, que comme je le leur recommande, ils le défendent et le garantissent, q'accord avec nos seigneurs les évêques, afin qu'ils vivent dans le royaume éternel, en société avec le défenseur des pauvres et l'époux des vierges, en l'honneur duquel ils auront protégé les servantes de Dieu. Je vous le demande aussi, très saints pontifes et très excellents seigneurs rois, et vous tous peuples chrétiens, je vous en conjure par la foi catholique dans laquelle vous avez été baptisés, et parles églises que vous avez sous votre garde ; lorsque Dieu voudra me séparer de la lumière de ce monde, que mon corps soit enseveli dans la basilique que nous avons commencé à élever en l'honneur de sainte Marie mère du Seigneur et dans laquelle reposent déjà plusieurs de nos sœurs ; je le demande, qu'elle soit achevée ou non. Que si quelqu'un voulait ou tentait la chose autrement, que par l'intercession de la croix du Christ et de la bienheureuse Marie, il encourre la vengeance divine, et que par votre intervention j'obtienne un coin pour être ensevelie dans cette basilique près de mes soeurs de la congrégation, et je demande avec larmes que cette supplication, que j'ai souscrite de ma propre main, soit conservée dans les archives tic la cathédrale, afin que si la nécessité exigeait que ma sœur l'abbesse Agnès ou la congrégation vous demandassent secours contre des méchants, par les soins de votre sollicitude pastorale, vous leur accordassiez les pieuses consolations de votre miséricorde, et qu'elles ne se disent pas abandonnées de moi qui, avec l'aide de Dieu, leur ai préparé votre bienveillance. Je vous remets toutes ces choses devant les yeux, par celui qui, du haut de sa glorieuse croix, recommanda la Vierge sa mère au bienheureux apôtre Jean, afin que comme il accomplit cet ordre de Dieu, ainsi soit accompli par vous, mes seigneurs pères de l'Église et hommes apostoliques, ce que moi humble et indigne, je vous recommande ici. En sorte que conservant dignement le dépôt qui vous a été confié, vous participiez au mérite de celui dont vous accomplissez le mandat apostolique et reproduisiez dignement son exemple.

Après cela l'évêque Mérovée qui savait qu'on avait dit beaucoup de mal de lui, envoya à l'évêque Gondégésile et aux évêques ses suffragants, Porcarie, abbé de la

basilique de saint Hilaire, afin qu'ils lui permissent, après avoir donné la communion à ces filles, de venir vers eux afin d'en être entendu ; mais il ne put l'obtenir. Le roi Childebert, continuellement importuné par les deux parties, savoir, le monastère et ces filles qui en étaient sorties, envoya le prêtre Teuthaire pour terminer les querelles qui régnaient entre elles. Celui-ci ayant appelé devant lui Chrodielde et les autres filles, elles dirent : Nous ne venons pas parce que nous sommes interdites de la communion. Si nous obtenons d'être réconciliées, nous nous rendrons sans retard à l'audience. Lui, apprenant leur réponse, alla trouver les évêques, s'entretint avec eux de cette affaire, mais ne put en aucune façon obtenir qu'on les admit à la communion, et s'en retourna ainsi à Poitiers. Toutes ces filles étaient dispersées, les unes chez leurs parents, les autres dans leur propre maison ; plusieurs étaient retournées dans le monastère, parce que, à cause de la rigueur de l'hiver et du défaut de bois, elles ne pouvaient demeurer ensemble ; il n'en resta qu'un petit nombre avec Chrodielde et Basine, et il y avait entre elles de grandes discordes, parce que chacune voulait commander.

En cette année, il y eut, après les fêtes de Pâques[506], une si terrible pluie accompagnée de grêle, que dans l'espace de deux ou trois heures on vit à travers les plus petites vallées courir d'énormes torrents. Les arbres fleurirent en automne et donnèrent des fruits pareils à ceux qu'on avait déjà recueillis ; des roses parurent au neuvième mois. Les rivières grossirent outre mesure, et en telle sorte qu'elles couvrirent des endroits où les eaux n'étaient jamais arrivées et ne firent pas peu de tort aux semences.

Livre dixième

LA QUINZIÈME année du roi Childebert [en 590], notre diacre revenant de la ville de Rome avec des reliques de saints, rapporta qu'au neuvième mois de l'année précédente, le fleuve du Tibre avait couvert la ville de Rome d'une telle inondation que les édifices antiques en avaient été renversés, et les greniers de l'État emportés ; on y perdit plusieurs milliers de mesures de grains[507]. Il arriva aussi qu'une multitude de serpents et un grand dragon semblable à une grosse solive, descendirent à la mer entraînés par les eaux du fleuve ; mais ces animaux étouffés dans les flots orageux de la mer salée, furent rejetés sur le rivage. Aussitôt après survint une contagion qu'ils appellent maladie des aines[508]. Elle arriva vers le milieu dit onzième mois, et selon ce qu'on lit dans le prophète Ézéchiel [9, 6] : Commencez par mon sanctuaire, elle frappa d'abord le pape Pélage, qui en mourut presque aussitôt[509]. Après sa mort la maladie causa de grands ravages parmi les habitants ; et comme l'Église de Dieu ne pouvait demeurer sans chef, tout le peuple élut le diacre Grégoire[510]. Il était sorti d'une des premières familles de sénateurs, et dévot à Dieu depuis son adolescence. Il avait de son propre bien construit six monastères en Sicile ; il en institua un septième dans les murs de Rome, leur donna à tous les terres nécessaires pour fournir aux aliments quotidiens de la communauté, vendit tout le reste avec tout le mobilier de sa maison et le distribua aux pauvres ; et lui qui avait coutume de marcher par la ville couvert de vêtements de soie et brillant de pierres précieuses[511], maintenant vêtu d'un humble habit[512], se consacra au service des autels du Seigneur, et fut appelé par le pape pour le seconder en qualité de septième lévite. Il usait d'une telle abstinence dans sa nourriture, était si vigilant à l'oraison, si sévère dans ses jeûnes qu'à peine son estomac affaibli pouvait-il y résister. Il était si instruit dans les sciences de la grammaire, de la dialectique et de la rhétorique, que dans la ville il n'y avait personne qu'on crût pouvoir l'égaler. Il fit tous ses efforts pour éviter cet honneur, de peur de retomber, par l'acquisition d'une telle dignité, dans les vanités du siècle, qu'il avait rejetées. Il écrivit donc à l'empereur Maurice, dont il avait tenu le fils sur les fonts sacrés, le conjurant et lui demandant avec beaucoup de prières de ne point accorder au peuple son consentement pour l'élever aux honneurs de ce rang ; mais Germain, préfet de la ville de Rome, devança son messager, et l'ayant arrêté, déchira les lettres[513] et envoya à l'empereur l'acte de la nomination faite par le peuple. Maurice qui aimait le diacre, rendant grâces à Dieu de cette occasion de l'élever en dignité, envoya son diplôme pour le faire sacrer. Comme on tardait à le consacrer et que la contagion continuait à faire des ravages dans le peuple, il s'adressa en ces mots à la multitude pour l'exhorter à la pénitence :

Il convient, mes très chers frères, que nous craignions, du moins quand ils arrivent et que nous les éprouvons, les fléaux de Dieu, que nous aurions dût redouter d'avance. Que la douleur donne en nous entrée à la conversion, et que la peine que nous souffrons amollisse la dureté de nos cœurs ; car, comme l'a prédit le prophète [Jérémie, 4, 10], l'épée les va percer jusqu'au fond du cœur. Voilà que tout ce peuple est frappé de l'épée de la colère céleste, qui abat d'un coup subit chacun de nos citoyens. La mort n'est point précédée de la maladie, mais devance, comme vous le voyez, les langueurs du mal. Celui qui est frappé est enlevé avant d'avoir pu se livrer aux gémissements de la pénitence. Pensez donc de quelle manière ils sont forcés de se présenter devant le juge sans avoir eu le temps de pleurer leurs actions. Nos habitants ne sont point ravis un à un, mais tous tombent à la fois. Les maisons demeurent vides, les parents assistent aux obsèques de leurs enfants, et leur mort est précédée de celle de leurs héritiers. Que chacun de nous se réfugie donc dans les lamentations de la pénitence, tandis qu'il nous reste le temps de pleurer avant d'être frappés. Rappelons devant les yeux de notre esprit toutes les erreurs dont nous nous sommes rendus coupables, et expions, par nos larmes, nos actions criminelles. Prévenons, par notre confession, la présence du juge, et, selon l'avertissement du prophète, élevons au ciel nos coeurs avec nos mains vers le Seigneur ; et, en élevant ainsi vers Dieu nos coeurs avec nos mains élevons l'ardeur de nos prières aux mérites d'une bonne couvre. Certes, il rend la confiance à nos frayeurs, celui qui nous a crié par son prophète [Ézéchiel, 33, 11] : Je ne veux point la mort de l'impie, mais qu'il vive et se convertisse. Que personne donc ne désespère en raison de la grandeur de ses iniquités : il suffit de trois jours de pénitence pour laver les crimes invétérés des Ninivites, et, de la sentence même de sa mort, le larron converti reçut les récompenses de la vie. Changeons donc notre cœur, et osons croire que nous avons déjà reçu ce que nous demandons. Le juge est plus promptement fléchi par les prières, lorsque celui qui le supplie est corrigé de sa perversité. Repoussons, par l'importunité de nos pleurs, ce glaive de colère suspendu sur nos têtes. L'importunité, fâcheuse d'ordinaire aux hommes, est agréable au juge de vérité, car le Dieu clément et miséricordieux veut que nos prières lui arrachent son pardon, et ne consent jamais à s'irriter contre nous autant que nous le méritons, car c'est lui qui a dit, par la bouche du psalmiste [Ps., 49, 16] : Invoquez-moi aux jours de l'affliction, et je vous en délivrerai et vous aurez lieu de m'honorer. En nous avertissant de l'invoquer, il se rend à lui-même témoignage qu'il désire l'aire miséricorde à ceux qui l'invoquent. Ainsi donc, mes très chers frères, le cœur contrit et amendés dans nos oeuvres, venons d'une âme dévouée aux larmes, au point du jour de la quatrième férié[514], pour célébrer la litanie septiforme dans l'ordre que je vais vous indiquer, afin que le juge soit forcé de s'arrêter avant de punir nos fautes, et qu'il épargne même la condamnation à ceux dont la sentence est déjà prononcée. Que le clergé donc sorte en procession, avec les prêtres de la sixième région, de l'église des saints martyrs Côme et Damien ; que tous les abbés et leurs religieux sortent,

avec les prêtres de la quatrième région, de l'église des saints martyrs Gervais et Protais ; que toutes les abbesses, avec leurs congrégations, sortent de l'église des saints martyrs Marcellin et Pierre, avec les prêtres de la première région ; que tous les enfants sortent de l'église des saints martyrs Jean et Paul, avec les prêtres de la deuxième région ; que tous les laïques sortent de l'église du premier martyr saint Etienne avec les prêtres de la septième région ; que toutes les femmes veuves sortent de l'église de sainte Euphémie avec les prêtres de la cinquième région ; et toutes les femmes mariées de l'église du saint martyr Clément, avec les prêtres de la troisième région ; afin que, venant avec prières et avec larmes de ces différentes églises, nous nous réunissions à la basilique de la bienheureuse Marie, toujours Vierge, mère de Jésus-Christ, notre Seigneur Dieu ; et que là, suppliant longtemps le Seigneur avec des pleurs et des gémissements, nous parvenions à obtenir le pardon de nos péchés.

Après avoir ainsi parlé, ayant rassemblé les différents clergés, il ordonna de chanter des psaumes pendant trois jours, et d'implorer la miséricorde du Seigneur. Toutes les trois heures, des choeurs, chantant les psaumes, venaient à l'église, criant par les rues de la ville : Kyrie eleïson. Notre diacre, qui était présent, assurait que, tandis que le peuple élevait ainsi vers le Seigneur une voix suppliante, dans l'espace d'une heure, quatre-vingts personnes tombèrent et rendirent l'esprit. Cependant l'évêque ne cessa pas de prêcher le peuple pour l'engager à continuer ses oraisons. Notre diacre reçut de Grégoire, comme nous l'avons dit, les reliques des Saints, tandis qu'il était encore dans le diaconat. Comme il se préparait à fuir pour se cacher, il fut pris, entraîné, et conduit à la basilique de l'apôtre saint Pierre, où il fut sacré pape de la ville, et revêtu de l'office pontifical. Notre diacre ne le quitta point jusqu'à ce qu'il fût arrivé à l'épiscopat, et fut de ses yeux témoin de son sacre.

Grippon, revenant de sa mission prés l'empereur Maurice, raconta que, l'année précédente, ayant pris un bâtiment, il était arrivé avec ses compagnons à un port d'Afrique, et s'était rendu à Carthage la Grande[515]. Tandis qu'ils y étaient, attendant un ordre du préfet de la ville pour leur donner les moyens de se rendre vers l'empereur, un des serviteurs venus avec Évance, ayant dérobé un joyau de la main d'un marchand, l'emporta en leur logis. Celui à qui appartenait la chose le poursuivit, le pressant de la lui rendre ; mais le serviteur le refusa. Cette querelle s'échauffa de plus en plus ; et un jour le marchand, ayant trouvé le serviteur dans la rue, le prit par son vêtement , et commença à le retenir en disant : Je ne te lâcherai pas jusqu'à ce que tu m'aies restitué ce que tu m'as enlevé par violence ; et lui, s'efforçant de s'échapper des mains de cet homme, ne craignit pas de tirer son épée et de le tuer ; puis il revint aussitôt au logis sans dire à ses compagnons ce qui s'était passé. Les envoyés citaient Bodégésile , fils de Mummolène[516], de Soissons ; Évance, fils de Dynamius, d'Arles, et Grippon, Franc de naissance. Ils venaient de se lever de table, et s'étaient livrés au sommeil pour prendre leur repos. Lorsqu'on fut venu annoncer aux principaux de la ville l'action de ce serviteur, ils

rassemblèrent des soldats, et, environnés de tout le peuple en armes, se rendirent au logis des envoyés. Ceux-ci, éveillés en sursaut, demeurèrent saisis de surprise en voyant ce qui se passait. Celui qui était à la tête du rassemblement leur criait : Déposer vos armes, et sortez pour venir à nous, afin que nous sachions paisiblement comment a été commis le meurtre. Ceux qui étaient en dedans, saisis de crainte, ignorant encore ce qui était arrivé, demandèrent qu'on leur prêtât serment qu'ils pouvaient sortir en sûreté sans leurs armes. Les autres jurèrent, mais la colère ne leur permis pas de tenir leur parole ; et à peine Bodégésile fut-il sorti qu'ils le frappèrent de leurs épées, ainsi qu'Évance : ils tombèrent devant la porte du logis. Alors Grippon, prenant ses armes, ainsi que les serviteurs qui étaient avec lui, marcha vers les gens de la ville en disant : Nous ignorons ce qui s'est passé, et voilà que mes compagnons de voyage qui avaient été envoyés vers l'empereur, ont été abattus par le glaive. Dieu jugera notre injure, et la mort de ceux qui sont tombés sous vos coups, car vous les avez tués lorsque nous venions en paix, et sans vous faire de mal ; et il n'y aura plus de paix entre nos rois et votre empereur, car nous sommes venus pour une mission de paix, et pour apporter secours à la république. Je prends Dieu à témoin aujourd'hui que c'est votre crime qui est la cause que la paix promise entre les princes ne sera pas gardée. Grippon ayant ainsi parlé, et dit plusieurs autres choses dans le même sens, la troupe armée des Carthaginois se dissipa, et chacun retourna chez soi. Le préfet vint trouver Grippon, et s'efforça d'adoucir son esprit sur ce qui s'était passé, en lui donnant les moyens de se rendre vers l'empereur. Arrivé à lui, après lui avoir rendu compte de sa mission, Grippon lui fit connaître la mort de ses compagnons. L'empereur en fut extrêmement affligé, et promit de la venger, conformément au jugement que prononcerait le roi Childebert ; puis, après avoir reçu des présents de l'empereur, Grippon revint avec la paix.

Grippon ayant rapporté la chose au roi Childebert, aussitôt celui-ci ordonna de faire marcher une armée en Italie, et envoya vingt ducs faire la guerre à la nation des Lombards. Je n'ai pas cru nécessaire d'insérer ici la suite de leurs noms[517]. Le duc Audovald avec Wintrion fit marcher les gens de la Champagne. En arrivant à la ville de Metz qui était sur sa route, il commit tant de pillages, tant de meurtres et maltraita les habitants de telle sorte, qu'on aurait dit qu'il amenait l'ennemi dans son propre pays. Les autres ducs en firent autant avec leurs phalanges, et désolèrent ainsi leur propre pays et ses habitants, avant de remporter aucune victoire sur les ennemis. Lorsqu'ils arrivèrent sur les confins de l'Italie, Audovald prit la droite avec ses ducs, et vint à la ville de Milan. Ils placèrent leur camp dans la campagne, au-dessus de cette ville ; mais Olon, un de ces ducs, s'étant approché lui prudemment de Bellinzone, château dépendant de cette ville et situé dans les champs Canini[518], fut frappé d'un trait sur la paupière, et tomba mort. Ceux qui étaient sortis du camp pour aller au butin et tâcher de se procurer quelques vivres, furent en divers lieux attaqués et tués par les Lombards. Il y avait dans le territoire de la ville de Milan un lac

appelé Corèse[519], d'où sort une petite rivière étroite mais profonde ; ils avaient appris que les Lombards étaient campés sur le bord de ce lac ; comme ils s'en approchaient, avant qu'ils passassent la rivière dont nous avons parlé, un des Lombards couvert de son casque et de sa cuirasse, debout sur le rivage et la lance à la main, éleva la voix vers l'armée des Francs, disant : C'est aujourd'hui qu'on verra à qui Dieu veut accorder la victoire. D'où il y a lieu de croire que, selon qu'il réussirait, ce guerrier devait servir aux Lombards comme de présage[520]. Un petit nombre de Francs passèrent la rivière, combattirent contre le Lombard et le tuèrent, et voilà que toute l'armée des Lombards prit la fuite. Les Francs ayant passé la rivière n'en trouvèrent plus aucun, mais reconnurent seulement la place de leur camp, et le lieu où ils avaient fait des feux et placé des tentes. Ils retournèrent à leur camp sans en avoir pris un seul ; il leur vint en ce lieu des envoyés de l'empereur pour leur annoncer qu'une armée arrivait à leur secours. Elle arrivera, dirent-ils, dans trois jours. Vous reconnaîtrez sa venue à ce signal : quand vous verrez ce village situé sur la montagne, embrasé par les flammes, et que la fumée de l'incendie s'élèvera jusqu'au ciel, vous saurez que nous arrivons avec l'armée qui vous est promise. Ils attendirent, comme il avait été convenu, pendant six jours, et ne virent arriver personne.

Cédin, étant entré avec treize ducs dans la partie gauche de l'Italie, y prit cinq châteaux, et exigea le serment des habitants. La dysenterie ravageait déjà cruellement son armée, parce que l'air du pays était contraire à ses gens qui n'y étaient pas accoutumés, en sorte qu'il en mourut plusieurs. Mais le vent s'étant élevé et la pluie étant survenue, l'air commença à se rafraîchir un peu, et apporta du soulagement à la maladie. Que dirai-je de plus ? Ils parcoururent l'Italie pendant plus de trois mois sans y rien gagner et sans pouvoir prendre vengeance de leurs ennemis qui se renfermaient dans des lieux très bien fortifiés. Ils ne purent non plus prendre le roi qui s'était mis en sûreté dans les murs de Pavie, et n'eurent aucun moyen d'en tirer vengeance. L'armée donc, malade, comme nous l'avons dit, à cause de l'insalubrité de l'air, et exténuée par la famine, se prépara à retourner dans son pays, soumettant à la puissance du roi les lieux qu'avait possédés son père, où l'on fit prêter serment, et d'où l'on emmena des captifs et du butin. En s'en retournant, les Francs furent tellement tourmentés par la disette, qu'avant de revenir aux lieux de leur naissance, ils vendirent leurs armes et leurs vêtements, pour acheter des vivres. Aptachaire[521], roi des Lombards, envoya des ambassadeurs au roi Gontran, chargés de lui dire ces paroles : Nous avons été, roi très pieux , et désirons être encore soumis et fidèles à vous et à votre face. Nous n'avons point manqué au serment que nos prédécesseurs ont juré aux vôtres, cessez, donc de nous persécuter. Qu'il y ait entre nous paix et concorde, afin que nous nous prêtions, au besoin, secours contre nos ennemis, que votre nation et la nôtre soient en sûreté, et que les adversaires qui bruissent en foule autour de nous, nous voyant en paix, aient plus lieu de s'effrayer de notre alliance

que de se féliciter de nos discordes. Le roi Gontran écouta ces paroles avec bienveillance, et fit passer les envoyés vers son neveu le roi Childebert. Pendant leur séjour près de lui, il en vint d'autres qui annoncèrent la mort du roi Aptachaire et que Paul avait été mis à sa place ; ils apportaient aussi de sa part des paroles semblables à celles que nous avons rapportées ; le roi Childebert, étant convenu avec eux d'un ternie pour leur faire savoir ce qu'il aurait décidé, leur ordonna de s'en retourner.

Maurice envoya , les mains liées et chargés de chaînes, au roi Childebert, douze des Carthaginois qui, l'année précédente, avaient tué son ambassadeur, lui donnant toute liberté de les faire mourir s'il le voulait, mais promettant que, s'il voulait les relâcher pour une rançon, il lui donnerait trois cents pièces d'or pour chacun d'eux. Il lui demandait de choisir, afin que tout sujet de querelle étant assoupi, il ne s'élevât plus entre eux aucun motif d'inimitié. Mais le roi Childebert refusa de recevoir ces hommes, et il dit : Nous ne savons pas si les gens que vous nous amenez sont les meurtriers, ou si vous ne nous amenez pas quelques esclaves, tandis que ceux des nôtres qui ont été tués chez vous étaient bien de race libre. Grippon surtout, qui avait été envoyé en ambassade avec eux au temps où ils furent tués, était présent et disait : Le préfet vint tomber sur nous avec deux ou trois mille hommes rassemblés et tua mes compagnons, et j'aurais péri moi-même dans ce tumulte si je n'avais pris le parti de me défendre avec courage. Je pourrai donc, en retournant sur les lieux, reconnaître ceux qui les ont tués, et si votre empereur, comme vous le dites, est dans l'intention de demeurer en paix avec notre maître, il doit en exiger vengeance. Le roi étant convenu d'un terme pour envoyer après eux vers l'empereur, leur donna ordre de s'en retourner.

En ces jours-là Cuppan , autrefois comte des écuries du roi Chilpéric, fit une irruption sur le territoire de la ville de Tours, et se livrant au pillage, voulut enlever les troupeaux et plusieurs autres choses ; mais les habitants avertis se précipitèrent en foule à sa poursuite, lui reprirent son butin et tuèrent deux de ses serviteurs ; il s'enfuit tout nu et deux autres de ses serviteurs furent pris ; on les envoya enchaînés au roi Childebert qui les fit jeter en prison et ordonna qu'ils fussent interrogés, afin de savoir par l'aide de qui Cuppan s'était échappé et n'avait point été pris par ceux qui le poursuivaient. Ils répondirent que c'était par l'artifice du vicaire[522] Animodius, qui exerçait l'autorité judiciaire dans le pays. Aussitôt le roi adressa des lettres au comte de la ville pour lui ordonner de le lui envoyer enchaîna, et, dans le cas où il s'exercerait de résister, le roi ordonnait au comte, s'il voulait acquérir ses bonnes grâces, de le saisir par force et de le tuer ; mais Animodius, sans résister, donna caution et se rendit où il lui était ordonné. Il alla trouver le domestique Flavien, fut mis en cause avec son co-accusé, et n'ayant point été jugé coupable, fut absous ainsi que lui. Il reçut l'ordre de retourner chez lui, après avoir cependant fait auparavant des présents au domestique. Ce même Cuppan, ayant réuni de nouveau quelques-uns des siens, voulut enlever, pour l'épouser, la fille du défunt Bodégésile,

évêque du Mans. Dans cette intention donc, il tomba une nuit, avec la troupe de ses associés, sur le village de Marolles. Mais la matrone Magnatrude, mère de la jeune fille et maîtresse de la maison, avertie de cette surprise, sortit contre lui avec ses serviteurs, le repoussa par la force et blessa plusieurs d'entre eux ; en sorte que Cuppan s'en retourna non sans confusion.

Il arriva qu'une nuit, en Auvergne, des hommes étant enchaînés dans les prisons, leurs liens se rompirent par l'ordre de Dieu, et ayant ouvert les portes, ils s'échappèrent des mains de ceux qui les gardaient et se réfugièrent dans l'église. Le comte Eulalius ayant ordonné qu'on les chargeât de nouveau de chaînes, à peine furent-elles posées sur eux qu'elles se brisèrent comme un verre fragile, et, délivrés par l'intercession de l'évêque Avite, ils furent rendus à leur liberté naturelle.

Le roi Childebert remit à la même ville, par une pieuse munificence, tous les tributs qui lui étaient dus, tant par l'église que par les monastères ou les autres clercs attachés à l'église, ou par ceux qui cultivaient les biens de l'église. Plusieurs de ceux qui étaient chargés de recueillir ces tributs avaient déjà été ruinés, attendu que, par la longueur du temps et la suite des générations, ces propriétés s'étant divisées en un grand nombre de portions, ils ne pouvaient qu'à grand'peine recueillir le tribut. Le roi, par l'inspiration de Dieu, remédia à la chose, de sorte que ce qui était dût au fisc ne tombât point à la charge des collecteurs[523], et que les cultivateurs des biens de l'église ne fussent pas obligés de payer les arrérages.

On assembla, sur les confus du territoire de l'Auvergne, du Velay [Gévaudan] et du Rouergue, un synode d'évêques contre Tétradie , veuve de défunt Didier, parce que le comte Eulalius réclamait ce qu'elle lui avait emporté en s'enfuyant de chez lui. Mais je crois devoir rapporter plus au long cette affaire, et comment Tétradie avait quitté Eulalius et s'était enfuie vers Didier. Eulalius, jeune d'âge, agissait en plusieurs choses sans raison, en sorte que, souvent réprimandé par sa mère, il avait conçu de la haine pour elle, qu'il aurait dût aimer. Comme elle se prosternait souvent en prières dans l'oratoire de sa maison, et pendant le sommeil de ses serviteurs passait fréquemment les veilles de la nuit dans l'oraison et dans les larmes, il arriva qu'un jour on la trouva étranglée dans le cilice dont elle était vêtue durant sa prière. Personne ne sachant qui avait commis cette action, son fils fut accusé du parricide. Il parut dans la cité d'Auvergne, et l'évêque Cautin lui refusa la communion. A la fête de salut Julien, martyr, comme les citoyens étaient réunis autour de l'évêque, Eulalius se prosterna à ses pieds, se plaignant qu'on l'eût séparé de la communion sans qu'il eût été entendu. Alors l'évêque lui permit d'assister à la messe avec les autres ; mais, lorsqu'on vint à la communion, et qu'Eulalius s'approcha de l'autel, l'évêque lui dit : Le bruit populaire t'accuse de parricide , mais j'ignore si tu as ou non commis ce crime ; j'en remets donc le jugement à Dieu et au saint martyr Julien. Si donc tu es innocent, comme tu l'affirmes, approche, prends une portion de

l'eucharistie et mets-la dans ta bouche ; Dieu verra la conscience. Celui-ci prit l'eucharistie et s'en alla après avoir communié. Il avait pour femme Tétradie, née d'une mère noble et d'un père de rang inférieur. Comme, dans sa maison, il vivait en familiarité avec ses servantes il commença à négliger sa femme, et lorsqu'en quittant ses concubines il retournait vers elle, souvent il lui faisait souffrir beaucoup de mauvais traitements. Ses crimes nombreux lui avaient fiait contracter beaucoup de dettes, et, pour les payer, il détournait souvent les bijoux et l'or de sa femme. Tandis que celle-ci vivait dans cette infortune, et dépouillée, dans la maison de son mari, des honneurs dont elle avait joui, Eulalius alla vers le roi, et il arriva que Virus, son neveu, eut pour Tétradie des désirs d'amour, et comme il avait perdu sa femme, il voulut la prendre en mariage ; mais, craignant l'inimitié de son oncle, il l'envoya au duc Didier, dans l'intention de l'épouser ensuite. Tétradie ayant emporté avec elle de ce qui appartenait à son mari, tant en or qu'en argent et en vêtements, tout ce qu'il était possible de déplacer, s'en alla, emmenant avec elle son fils aîné, et en laissant dans la maison un autre plus jeune. Eulalius, revenant de son voyage, apprit ce qui lui était arrivé, et, lorsque son premier chagrin fut un peu apaisé, il courut sur son neveu Virus, et le tua dans les défilés des vallées de l'Auvergne. Didier, qui lui-même avait dernièrement perdu sa femme, apprenant que Virus avait été tué, prit en mariage Tétradie. Eulalius enleva une religieuse du monastère de Lyon et l'épousa ; mais ses concubines, excitées à ce qu'on assure par la jalousie, lui ôtèrent le sens par le moyen de maléfices. Longtemps après Eulalius chercha secrètement Eymeri, cousin de cette fille, et le tua. Il tua de même Socrate, que son père avait eu d'une concubine, et fît beaucoup d'autres crimes qu'il serait trop long de raconter. Son fils Jean, qui s'en était allé avec sa mère, s'échappa de la maison de Didier et vint en Auvergne. Innocent sollicitait déjà l'évêché de Rodez : Eulalius s'adressa à lui pour recouvrer, par son assistance, les biens qui devaient lui revenir dans le territoire de cette cité ; mais Innocent lui dit : Si tu me donnes un de tes fils afin que je le fasse clerc et qu'il demeure avec moi pour m'aider, je ferai ce que tu désires. Il lui envoya le jeune homme nommé Jean, et recouvra ses biens.

L'évêque Innocent ayant reçu ce jeune homme lui tondit la tête et le donna à l'archidiacre de sa cathédrale. Il se voua à une telle abstinence qu'au lieu de froment il mangeait de l'orbe, au lieu de vin buvait de l'eau, et au lieu de cheval se servait d'un âne ; il s'habillait des vêtements les plus humbles. Les prêtres et les grands du pays s'étant réunis, comme nous l'avons dit, sur les confins du territoire de ladite ville, Eulalius se porta partie contre Tétradie qui fut représentée par Agin. Eulalius redemanda ce qu'elle avait enlevé de sa maison en allant trouver Didier, il fut décidé que Tétradie restituerait au quadruple ce qu'elle avait emporté ; les fils qu'elle avait, eus de Didier furent déclarés bâtards ; il lui fut accordé, en rendant à Eulalius ce qui était ordonné, de pouvoir revenir en Auvergne et de jouir, sans que personne y trouvât à redire, des biens qu'elle avait de la succession de son frère

[père] ; la chose fut exécutée ainsi.

Pendant ce temps-là, les Bretons commirent de grandes cruautés autour des villes de Nantes et de Rennes, et le roi Gontran ordonna de faire marcher contre eux une armée à la tête de laquelle il envoya Beppolène et Ébrachaire. Mais Ébrachaire craignant que, s'il obtenait la victoire avec Beppolène, celui-ci ne fût mis en possession de son duché, se prit d'inimitié contre lui, et, pendant toute la route, ils s'accablèrent d'insultes, d'injures et de malédictions, et commirent sur leur chemin un grand nombre d'incendies, de meurtres, de pillages et beaucoup d'autres crimes. Ils vinrent à la rivière de la Vilaine, et l'avant passée arrivèrent à celle de l'Aoust ; là ayant détruit les maisons du voisinage, ils firent un pont sur la rivure et toute l'armée passa. En ce temps-là un certain prêtre vint trouver Beppolène et lui dit : Si tu veux me suivre, je te conduirai jusqu'au lieu où est Waroch et te montrerai tous les Bretons réunis. Frédégonde, depuis longtemps ennemie de Beppolène, ayant appris qu'il marchait à ce combat, envoya au secours de Waroch, des Saxons de Bayeux qui portaient les cheveux coupés de la même manière que les Bretons et des vêtements semblables. Beppolène ayant marché avec ceux qui avaient consenti à le suivre, commença le combat, et, pendant deux jours, tua beaucoup de Bretons et de Saxons. Ébrachaire était resté en arrière avec les gens du premier rang, et ne voulut pas aller à lui qu'il n'eût appris sa mort. Le troisième jour, comme ceux qui étaient avec Beppolène étaient déjà tués et qu'il combattait encore blessé lui-même d'un coup de lance, Waroch, avec ceux dont j'ai parlé, tomba sur lui et le tua. Les Bretons avaient enfermé les Francs entre des passages étroits et des marais, où ils périrent plutôt dans la boue que tués par le glaive. Ébrachaire arriva jusqu'à la ville de Vannes ; l'évêque Régal avait envoyé au devant de lui son clergé qui le conduisit jusqu'à la ville en chantant des psaumes. On rapportait en ce temps que Waroch ayant voulu fuir avec des navires chargés d'or et d'argent et de ses autres effets, lorsqu'il eut pris le large, le vent s'éleva, ses navires furent submergés, et il perdit tout ce qu'il y avait mis. Cependant, il vint trouver Ébrachaire, lui demanda la paix, lui donna des otages et beaucoup de présents, et promit à l'avenir de ne rien faire contre les intérêts du roi Gontran. Lorsqu'il fut parti, l'évêque Régal, son clergé et le peuple de sa cité prêtèrent le même serment, dirent : Nous ne sommes pas coupables envers nos seigneurs les rois, et nous ne leur avons pas résisté avec orgueil, mais nous sommes retenus en captivité par les bretons et accablés d'un joug pesant. La paix ayant été conclue entre Waroch et Ébrachaire, Waroch dit : Allez-vous-en maintenant et retournez dans votre pays, car j'aurai soin d'accomplir de moi-même tout ce qu'ordonnera le roi, et afin que vous donniez à mes paroles une entière créance, je vous remettrai mon neveu en otage. Il le fit ainsi et la guerre cessa. Il y avait eu une grande multitude d'hommes tués, tant de l'armée royale que de celle des bretons. Comme l'armée sortait de Bretagne, les plus forts passèrent le fleuve, les faibles et les pauvres qui étaient avec eux ne purent le passer en même temps. Tandis qu'ils

demeuraient sur le bord de la Vilaine, Waroch, oubliant ses sermons et l'otage qu'il avait donné, envoya Conan son fils avec une armée, et celui-ci ayant pris les hommes qu'il trouva sur le rivage, les chargea de liens, et tua ceux qui résistaient ; plusieurs qui voulurent passer la rivière à cheval furent emportés à la mer par l'impétuosité du courant. La femme de Waroch en renvoya ensuite plusieurs avec des cierges et des lettres[524] comme délivrés de servitude, et ils retournèrent chez eux. L'armée, qui avait passé la première n'osa retourner par le chemin qu'elle avait pris en venant, de peur qu'on ne lui rendit le mal qu'elle avait fait ; elle se dirigea vers la ville d'Angers pour aller trouver le pont placé sur la Mayenne ; mais une petite troupe qui passa la première fut dépouillée, maltraitée et réduite aux dernières ignominies. En passant par Tours, ils pillèrent et dépouillèrent beaucoup de gens, parce qu'ils avaient surpris les habitants à l'improviste. Plusieurs de cette armée revinrent vers le roi Gontran, disant que le duc Ébrachaire et le comte Wiliachaire avaient reçu de l'argent de Waroch pour faire périr l'armée. Ébrachaire fut donc appelé devant le roi qui, après lui avoir dit beaucoup d'injures, lui ordonna de se retirer de sa présence ; le comte Wiliachaire s'enfuit, se cachant en divers lieux.

La quinzième année du roi Childebert [en 590], qui était la vingt-neuvième du roi Gontran, le roi Gontran, chassant dans la forêt des Vosges, y trouva les restes d'un buffle qu'on avait tué. Le garde de la forêt, sévèrement interrogé pour savoir qui avait osé tuer un buffle dans la forêt royale, nomma Chaudon, chambellan du roi. Alors le roi ordonna qu'il fût saisi et conduit à Chalons chargé de liens. Tous les deux ayant été confrontés en la présence du roi, et Chaudon soutenant qu'il ne s'était nullement permis l'action dont on l'accusait, le roi ordonna le combat. Le chambellan présenta son neveu pour combattre à sa place. Tous deux se rendirent sur le champ, et le jeune homme, ayant poussé sa lance contre le garde des forêts, lui perça le pied. Celui-ci tomba aussitôt en arrière ; et comme le jeune homme, tirant le couteau qui pendait à sa ceinture, tâchait de lui couper la gorge, l'autre lui perça le ventre de son couteau. Tous deux tombèrent morts ; ce que voyant, Chaudon prit la fuite pour se rendre à la basilique de Saint-Marcel [de Chalon] ; mais le roi s'écriant qu'on le prit avant qu'il n'atteignit le seuil de l'édifice sacré, il fut pris, attaché à un poteau, et lapidé. Le roi eut ensuite un grand repentir de s'être laissé aller si promptement à la colère, et d'avoir fait mourir avec tant de précipitation, pour une petite faute, un homme qui lui était nécessaire et fidèle.

Clotaire, fils du défunt roi Chilpéric, tomba grièvement malade, et parut tellement désespéré qu'on annonça sa mort au roi Gontran, en sorte qu'il partit de Châlons pour aller à Paris, et vint jusqu'aux confins du territoire de la ville de Sens : mais lui, ayant appris que Clotaire se portait mieux, il revint sur ses pas. Sa mère Frédégonde, le voyant désespéré, avait doté une forte somme à la basilique de Saint-Martin, et alors la santé de son fils commença à s'améliorer. Elle envoya aussi des messagers à Waroch, afin qu'il délivrât, pour racheter la vie à son fils, les hommes

qu'il retenait encore en Bretagne, de l'armée du roi Gontran. Waroch le fit comme elle le lui demandait d'où il fut manifeste que c'était avec la connivence de cette femme que Beppolène avait été tué et l'armée détruite.

La religieuse Ingiltrude qui, comme nous l'avons raconté dans les livres précédents, avait établi un monastère de filles dans la cour de la basilique de Saint-Martin, étant tombée malade, institua sa nièce abbesse, ce qui fit beaucoup murmurer le reste de la communauté ; mais, sur nos réprimandes , ces murmures cessèrent. Ingiltrude, toujours brouillée avec sa fille parce qu'elle lui avait enlevé ses richesses, adjura ceux qui l'entouraient de ne lui permettre de prier ni sur son tombeau, ni dans le monastère qu'elle avait institué. Elle mourut, à ce que je crois, dans la quatre-vingtième année de sa vie, et fut ensevelie le 9 du premier mois [mars]. Sa fille Berthegonde vint à Tours ; mais, n'ayant pas été reçue, elle alla vers le roi Childebert, le sollicitant de permettre qu'elle gouvernât le monastère à la place de sa mère. Le roi, oubliant le jugement qu'il avait rendu en faveur de sa mère donna à Berthegonde un autre ordre corroboré de sa propre signature, portant la permission de se mettre eu possession de tout ce qu'avaient eu son père et sa mère, et d'emporter tout ce qu'Ingiltrude avait laissé au monastère. Elle, arrivée avec cet ordre, enleva tout le mobilier du monastère, en telle sorte qu'elle ne laissa à peu près rien dans les murs dépouillés. Elle rassembla des hommes coupables de divers crimes, et enclins à tous les tumultes : ils emportèrent tous les fruits venant des autres métairies données au monastère par la dévotion des fidèles. Elle fit tant de mal en ce lien qu'à peine serait-il possible de le raconter. Après avoir pris toutes les choses que j'ai dites, elle rentra à Poitiers, vomissant beaucoup de faussetés contre l'abbesse qui était sa proche parente.

En ces jours-là, il y eut un de nos prêtres qui, infecté du venin de l'hérésie saducéenne, niait la résurrection à venir[525] ; et comme nous lui affirmions qu'elle avait été prédite par les saintes Écritures, et enseignée par l'autorité des traditions apostoliques, il répondit : Il est clair que c'est l'opinion générale ; mais nous ne sommes pas certains que cela soit, d'autant plus que le Seigneur, irrité contre le premier homme qu'il avait formé de ses mains sacrées, lui dit : Vous mangerez votre pain à la sueur de votre visage, jusqu'à ce que vous retourniez en terre d'où vous avez été tiré ; car vous êtes poudre et vous retournerez en poudre [Gen., 3, 19]. Que répondez-vous à cela, vous qui prêchez une résurrection future, puisque la Divinité ne promet pas de faire vivre de nouveau l'homme retourné dans la poussière ? — Je pense, lui dis-je, qu'aucun catholique n'ignore ce qu'ont dit, à cet égard, soit le Seigneur lui-même, notre rédempteur, soit les Pères qui nous ont précédés. Ainsi, dans la Genèse, quand les Patriarches mouraient, Dieu disait: Il fut réuni à son peuple, et il mourut dans une heureuse vieillesse [ibid., 25, 8]. Et, il dit à Caïn : La voix du sang de votre frère crie de la terre jusqu'à moi [ibid., 4, 10]. D'où il paraît évidemment que l'aîné vit après sa sortie du corps, et qu'elle attend avec un saint

désir la résurrection future. Et il est écrit de Job : Il ressuscitera dans la résurrection des morts. Et le prophète David, parlant au nom du Seigneur, prévoit la résurrection lorsqu'il dit : Celui qui dort, ne pourra-t-il donc pas se relever ? [Ps., 40, 9] Ce qui veut dire : Celui qui est accablé du sommeil de la mort ne sera-t-il pas appelé à la résurrection ? Et Isaïe nous apprend que les morts doivent ressusciter de leurs sépulcres. Et lorsque le prophète Ézéchiel nous raconte qu'il a vu des os desséchés, recouverts de peau, rattachés par des nerfs, garnis de veines et animés du souffle de l'esprit, et l'homme refait de nouveau, c'est évidemment la résurrection future qu'il nous enseigne ; et lorsque Élisée, touchant un cadavre, lui rend la vie par un effet de sa puissance, c'est encore un indice manifeste de la résurrection. Notre Seigneur lui-même, le premier né parmi les morts, a manifesté la résurrection lorsqu'il a fait mourir la mort, et a ramené des morts à la vie. Le prêtre dit : Je ne doute pas que Dieu fait homme ne soit mort et ressuscité ; mais je n'admets pas pour cela que les autres morts ressuscitent. Et moi je lui dis : Quel besoin avait le fils de Dieu de descendre du ciel, de se revêtir de chair, de pénétrer aux enfers, si ce n'est pour empêcher que l'homme qu'il avait formé ne fût livré à une mort éternelle ? Les âmes des justes qui jusqu'à sa passion étaient demeurées renfermées dans les cachots de l'enfer, furent relâchées à sa venue ; descendant aux enfers, il fit entrer dans leurs ténèbres une lumière nouvelle, et emmena avec lui les âmes de ces justes, afin qu'ils ne fussent pas plus longtemps affligés d'une pareille détresse, d'après ces paroles, et les morts se relèveront dans leurs sépulcres. Et le prêtre dit : Comment des os réduits en poussière pourraient-ils être ranimés de nouveau, et refaire un homme vivant ? Et je lui répondis : Nous croyons qu'il ne sera pas difficile à Dieu de ressusciter à la vie l'homme réduit en poussière, et dispersé dans les eaux et sur la terre par la violence des vents. Le prêtre répondit : Je crois que vous errez grandement, en tâchant de soutenir par des paroles mielleuses une fausseté très difficile à croire, lorsque vous dites qu'on verra ressusciter celui qui a été déchiré par les bêtes, plongé dans les eaux, dévoré par la gueule des poissons, réduit en excréments, rejeté par la digestion, ou décomposé en séjournant dans l'eau, ou détruit dans la terre par la putréfaction. Je lui répondis : Tu as mis en oubli, je crois, ce que dit dans son Apocalypse Jean l'évangéliste, qui a reposé sur le sein du Seigneur, et dévoilé les secrets des saints mystères : Alors, dit-il, la mer rendit les morts qui étaient ensevelis dans ses eaux [Apocalypse, 20, 13]. D'où il est manifeste que ce que les poissons ont dévoré du corps humain, ce que les oiseaux ont enlevé, ce que les bêtes féroces ont englouti, sera rassemblé par le Seigneur et rétabli lors de la résurrection, car il ne lui sera pas difficile de réparer ce qui se sera perdu, lui qui a crées de rien ce qui n'était pas né. Mais il remettra les choses dans leur entier, comme elles étaient auparavant, afin que le corps qui a vécu dans ce monde reçoive, selon son mérite, le châtiment ou la gloire. Le Seigneur lui-même a dit dans l'Évangile : Le fils de l'homme doit venir dans la gloire de son père avec ses anges, et alors il rendra à chacun selon ses œuvres [Matth., 16, 27]. Marthe, doutant de la

résurrection actuelle de son frère Lazare, disait : Je sais qu'il ressuscitera en la résurrection [Jean, 11, 24] ; et le Seigneur lui dit : Je suis la résurrection et la vie [ibid.]. Le prêtre répondit : Pourquoi donc est-il dit aussi dans les Psaumes : Les impies ne ressusciteront point dans le jugement des justes ? [Ps., 1, 6] » Et je répondis : Ils ne ressusciteront pas pour juger, mais ressusciteront pour être jugés ; car le juge ne peut s'asseoir avec les impies pour rendre compte de ses actes. Et il répondit : Dieu dit dans son Évangile : Celui qui ne croit point est déjà condamné [Jean, 3, 18]. Ainsi donc, il ne verra pas de résurrection. Je répondis : Il est jugé que celui qui ne croit pas, au Fils unique de Dieu ira aux tourments éternels. Cependant son corps ressuscitera, afin de souffrir la punition des péchés qu'il a commis en son corps. Et il ne peut y avoir de jugement à moins que les morts ne ressuscitent ; car de même que ceux qui sont morts en sainteté habitent, à ce que nous croyons, le ciel, et produisent souvent des miracles sur leur tombeau, comme rendre la vue aux aveugles, faire marcher les boiteux, guérir les lépreux, et rendre à tous les autres infirmes le bienfait de la santé ; de même, nous croyons que les pécheurs sont retenus jusqu'au jugement dans les prisons de l'enfer. Et le prêtre dit : Nous lisons aussi dans les psaumes : L'esprit ne fera que passer dans l'homme, et il n'occupera plus son lieu comme auparavant [Ps., 102, 15]. Et je lui dis : Voici ce que, dans la parabole, a dit le Seigneur lui-même au riche tourmenté des flammes de l'enfer : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu vos biens dans votre vie, et que Lazare n'y a eu que des maux [Luc, 16, 25]. En effet le riche n'a point là sa pourpre et son lin si fin, ni les délices de ses festins auxquels fournissaient la terre, l'air, la mer ; et Lazare n'a pas retrouvé ses plaies, ni cette pourriture où il vivait lorsqu'il était couché devant sa porte, maintenant que l'un repose dans le sein d'Abraham, et que l'autre est tourmenté dans les flammes. Le prêtre dit : Nous lisons dans un autre psaume : Leur âme étant sortie de leur corps, ils retourneront dans la terre d'où ils sont sortis et ce jour-là même toutes leurs vaines pensées périront [Ps., 145, 3]. » Je lui répondis: Tu dis fort bien ; lorsque l'esprit est sorti de corps de l'homme, et que son corps est étendu et mort, il ne pense plus aux choses qu'il a laissées dans ce monde. C'est comme si tu disais : il ne pense pas à bâtir, à planter, à cultiver ses champs, à amasser de l'or, de l'argent ou les autres richesses du monde. Cette pensée périt dans le corps mort parce que l'esprit ne l'habite plus ; mais toi, pourquoi doutes-tu de la résurrection, lorsque l'apôtre Paul, dans lequel le Christ lui-même a parlé, l'annonce évidemment en disant : Nous avons été enseveli avec lui par le baptême pour mourir au péché, afin que, comme Jésus-Christ est ressuscité d'entre les morts par la gloire de son Père, nous marchions aussi dans une nouvelle vie [Rom., 6, 4] ; et ailleurs : Nous ressusciterons tous, mais nous ne serons pas tous changés ; la trompette sonnera et les morts ressusciteront en un état incorruptible, et alors nous serons changés [I Corinth., 15, 51-52] ; et ailleurs : Entre les étoiles, l'une est plus éclatante que l'autre ; il en arrivera de même dans la résurrection des morts ; le corps, comme une sentence, est maintenant mis en terre plein de corruption, et il

ressuscitera incorruptible... [ibid., 41-42] ; et ailleurs : Nous devons tous comparaître devant le tribunal de Jésus-Christ, afin que chacun reçoive ce qui est dû aux bonnes ou aux mauvaises actions qu'il aura faites pendant qu'il était revêtu de son corps [II Corinth., 5, 10] ; et en écrivant aux Thessaloniciens [II Épît., 4, 13-18], il indique clairement la résurrection future en disant : Nous ne voulons pas que vous ignoriez ce que vous devez savoir touchant ceux qui donnent, afin que vous ne vous attristiez pas comme font les autres hommes qui n'ont point d'espérance ; car si nous croyons que Jésus est mort et ressuscité, nous devons croire aussi que Dieu amènera avec Jésus ceux qui se seront endormis en lui. Aussi nous vous déclarons, comme l'ayant appris du Seigneur, que nous qui vivons et qui sommes réservés pour son avènement, nous ne préviendrons point ceux qui sont déjà dans le sommeil de la mort. Car aussitôt que le signal aura été donné par la voix de l'archange et par le son de la trompette de Dieu, le Seigneur lui-même descendra du ciel, et ceux qui seront morts en Jésus-Christ ressusciteront les premiers ; puis nous autres qui sommes vivants et qui seront demeurés jusqu'alors, nous serons emportés avec eux dans les nuées pour aller au devant du Seigneur au milieu de l'air, et ainsi nous vivrons pour jamais avec le Seigneur. Consolez-vous donc les uns les autres par ces vérités. On a plusieurs témoignages qui confirment cette opinion ; mais je ne sais pourquoi tu doutes de la résurrection que les Saints attendent à cause de leurs mérites, que les pécheurs redoutent à cause de leurs crimes. Cette résurrection nous est démontrée par les éléments visibles à nos yeux, lorsque nous voyons les arbres, couverts de feuilles en été, s'en dépouiller à l'arrivée de l'hiver, et lorsque revient l'époque du printemps, comme ressuscités, ils reprennent leur manteau de feuillage comme par le passé. Elle se reconnaît aussi dans les semences jetées en la terre ; confiées aux sillons, si elles viennent d'abord à mourir, elles renaissent ensuite dans une abondance de fruits, comme le dit l'apôtre Paul : Insensés que vous êtes, ne voyez-vous pas que ce que vous semez ne prend point de vie s'il ne meurt auparavant ? [I Corinth., 15, 36] Toutes ces choses sont manifestées au monde pour qu'il croie à la résurrection ; car s'il ne doit pas y avoir de résurrection, à quoi servira-t-il au juste de bien agir ? En quoi nuira-t-il au pécheur de faire le mal ? Que chacun donc conduise par sa volonté et fasse ce qui lui plaira, s'il ne doit point y avoir de jugement. Mais ne crains-tu donc pas, méchant, ce qu'a dit le Seigneur lui-même à ses bienheureux apôtres ? Quand le fils de l'homme viendra, dit-il, dans sa majesté, accompagné de tous ses anges, il s'assiéra sur le trône de sa gloire ; et toutes les nations étant assemblées devant lui, il séparera les uns d'avec les autres comme un berger séparé les brebis d'avec les boucs : Et placera les brebis à la droite et les boucs à la gauche ; alors le roi dira à ceux qui seront à sa droite : Venez, vous qui avez été bénis par mon père ; possédez le royaume qui vous et été préparé dès le commencement du monde.... Il dira ensuite à, ceux qui seront à la gauche : Retirez-vous de moi, maudits ; allez au feu éternel [Matth., 25, 31-34, 41]. Et quand le Seigneur agira ainsi, ne penses-tu pas qu'il y aura une résurrection des morts et un

jugement ? Que l'apôtre Paul te réponde donc, comme aux autres incrédules : Si Jésus-Christ n'est pas ressuscité, notre prédication est vaine, et votre foi est vaine aussi [I Corinth., 15, 14]. Le prêtre se retira attristé, promettant de croire en la résurrection, conformément à la série de textes des saintes Ecritures que nous avons rapportés.

Il y avait en ce temps un diacre de la ville de Paris nommé Théodulf, une sorte de demi savant, qui souvent à cause de cela faisait naître des disputes. Il vint de Paris à Angers, et l'évêque Audovée le prit avec lui, à cause de l'ancienne amitié qu'ils avaient liée étroitement, dans le temps qu'ils habitaient ensemble à Paris. En sorte que Ragnemode, évêque de la ville de Paris, excommuniait souvent Théodulf parce qu'il refusait de revenir à la cathédrale dans laquelle il avait été ordonné diacre. Celui-ci était arrivé à une telle familiarité avec l'évêque d'Angers que l'évêque ne pouvait se délivrer de lui, car il était bon et rempli de bienveillance. Il arriva qu'il avait élevé sur les murs de la ville une terrasse d'où, après son festin, il descendait pour souper, s'appuyant sur le diacre ; celui-ci était tellement pris de vin qu'à peine pouvait-il avancer. Irrité, je ne sais pourquoi, il frappa de son poing la tête du serviteur qui marchait devant avec la lumière, et de l'impulsion qu'il s'était donnée, comme il ne pouvait se soutenir, il tomba du haut du mur, avec la même violence, saisissant dans sa cahute le mouchoir de l'évêque qui pendait à sa ceinture ; et l'évêque serait tombé avec lui si son vicaire ne l'eût promptement embrassé par les jambes. Théodulf tombant sur la pierre, se rompit les os et les côtes, et vomissant le sang avec la bile, il rendit l'esprit. Il était adonné au vin et abandonné à l'adultère.

Les scandales que le diable avait élevés dans le monastère de Poitiers croissaient tous les jours en iniquité. Chrodielde ayant rassemblé autour d'elle, comme nous l'avons dit, des meurtriers, des sorciers, des adultères et des gens coupables de plusieurs autres crimes, se tenait toujours prête à exciter quelque émeute ; elle leur ordonna une nuit de faire irruption dans le monastère et d'en tirer l'abbesse. Lorsque celle-ci entendit le tumulte s'approcher, tourmentée, comme elle était, des douleurs de la goutte, elle se fit porter devant la châsse de la sainte croix, afin d'en obtenir assistance. Ces hommes étant entrés allumèrent un flambeau de cire, et les armes à la main, courant de côté et d'autre dans le monastère pour la chercher, ils entrèrent dans son oratoire, où ils la trouvèrent prosternée à terre devant la chasse de la sainte croix. Comme l'un d'eux, plus méchant que les autres, s'approchait de l'abbesse, tout prêt au crime, pour la couper en deux avec son épée, un autre, par le concours, je crois, de la divine Providence, le frappa d'un coup de couteau ; il tomba à terre baigné dans son sang, et ne put accomplir le projet conçu dans sa pensée insolente. Cependant Justine[526], prieure du couvent[527], aidée des autres sœurs, ayant éteint le flambeau, cacha l'abbesse sous la couverture de l'autel placé devant la châsse de la sainte croix ; mais les autres arrivant avec des lances et des épées, déchirant les vêtements des religieuses et les mettant elles-mêmes presque en pièces, prirent dans

l'obscurité la prieure pour l'abbesse, lui arrachèrent son voile, et l'entraînèrent par ses cheveux épars jusque dans la basilique de saint Hilaire, pour la remettre entre les mains des gardes : mais en s'approchant de la basilique, comme le ciel commençait un peu à blanchir, ils reconnurent que ce n'était pas l'abbesse et aussitôt ordonnèrent de la reconduire au monastère ; y retournant alors ils saisirent l'abbesse, l'entraînèrent et l'enfermèrent auprès de la basilique de saint Hilaire, au lieu où logeait Basine, mettant des gardes à la porte pour que personne ne vint au secours de leur prisonnière. Comme ils étaient entrés dans le monastère à la nuit noire et n'avaient pu trouver aucune lumière, ni flambeau allumé, ils tirèrent du cellier une tonne enduite de poix alors séchée. Ils y mirent le feu et s'en faisant un grand phare, enlevèrent à sa lueur tout le mobilier du monastère, ne laissant que ce qu'ils ne purent emporter. Ces choses arrivèrent sept jours avant Pâques. L'évêque, très affligé de ce qui se passait et ne pouvant parvenir à apaiser cette diabolique sédition, envoya vers Chrodielde, disant : Relâche l'abbesse, afin que, durant ces jours-ci, elle ne soit pas retentie dans cette prison ; autrement je ne célébrerai pas la Pâque du Seigneur, et aucun catéchumène ne recevra le baptême dans cette ville, à moins que tu n'aies fait délivrer l'abbesse des liens qui la retiennent captive. Si vous ne voulez pas la relâcher, je rassemblerai les citoyens et irai l'enlever. A ces paroles, Chrodielde envoya sur-le-champ vers ses spadassins et leur dit : Si on tente de l'enlever de force, frappez-la sur-le-champ de vos épées. En ces jours-la Flavien, récemment nommé domestique, était à Tours, et par son secours l'abbesse entra dans la basilique de Saint-Hilaire, et s'y cacha. Sur ces entrefaites il se commit des meurtres au sépulcre de sainte Radegonde, et plusieurs furent tués par les séditieux devant la chasse de la sainte croix. L'orgueil de Chrodielde augmentant chaque jour les fureurs de la sédition, les révoltés commettaient de continuels massacres, et, comme nous l'avons raconté, beaucoup d'autres crimes ; et l'arrogance de Chrodielde croissait de telle manière qu'elle regardait sa cousine Basine du haut de sa grandeur ; celle-ci commença à se repentir, disant : J'ai erré en suivant l'orgueilleuse Chrodielde, et voilà que j'en reçois des mépris et que je vis en rébellion avec mon abbesse. Et étant revenue à son devoir elle s'humilia devant l'abbesse, lui demandant la paix, et elle la trouva dans un même esprit et une même volonté. Une nouvelle rumeur s'étant élevée, les serviteurs qui accompagnaient l'abbesse résistèrent à la sédition élevée par la bande de Chrodielde et frappèrent un des serviteurs de Basine qui tomba et mourut. Alors ils se réfugièrent, à la suite de l'abbesse, dans la basilique du confesseur, et là-dessus Basine quitta l'abbesse et s'en sépara. Mais les serviteurs s'étant échappés par la fuite, elles se remirent en paix comme auparavant. Il s'éleva ensuite de grandes inimitiés entre leurs diverses troupes. Quelles paroles pourraient jamais donner l'idée de tant de plaies, de tant de meurtres, de tant de maux ! A peine se passait-il un jour sans un meurtre, une heure sans querelles, un moment sans pleurs ! Le roi Childebert, instruit de ces nouvelles, adressa des envoyés au roi Gontran, afin que, réunissant les évêques des deux

royaumes, on pût par un jugement canonique remédier à ce qui se passait. Dans cette vue, le roi Childebert nomma pour être présents à Poitiers notre médiocre personne, Ébrégésile, évêque de Cologne, et Mérovée, évêque de la ville. Le roi Gontran y envoya Gondégésile, évêque de Bordeaux, avec ses évêques suffragants, parce qu'il était métropolitain de la ville de Poitiers. Mais nous commençâmes à refuser, disant que nous n'irions pas dans cette ville jusqu'à ce que la violence de la sédition qu'avait élevée Chrodielde eût été réprimée par la force judiciaire. Alors on fit passer à Maccon, en ce temps-là comte de la ville, des lettres portant l'ordre de réprimer la sédition par la force si l'on faisait résistance. Chrodielde, l'ayant appris, ordonna à ses sicaires de se tenir en armes devant la porte de l'oratoire, afin de résister au juge, et, s'il voulait employer la force, de lui rendre la pareille. Le comte fut donc obligé d'y marcher avec des gens armés, de les réduire en frappant les uns à coups de barres, perçant les autres de traits, et usant de l'épée contre ceux qui résistaient plus violemment. Chrodielde voyant ce qui arrivait prit la croix dominicale dont elle avait jusqu'alors méprisé la puissance, et sortit au-devant des assaillants, disant : Gardez-vous, je vous prie, d'user contre moi de violence, car je suis reine, fille d'un roi et cousine d'un autre roi. Gardez-vous-en bien, de peur que, lorsque le temps en sera venu, je ne prenne vengeance de vous. Mais la multitude, s'embarrassant fort peu de ce qu'elle disait, se précipita, comme nous l'avons dit, sur les gens qui faisaient résistance, et les tira enchaînés du monastère ; ils furent attachés à des poteaux, sévèrement frappés ; on coupa aux uns les cheveux, aux autres les mains, aux autres les oreilles et les narines, et la sédition fut apaisée. Alors les évêques vinrent et siégèrent sur le tribunal ecclésiastique, et Chrodielde se présenta devant eux proférant contre l'abbesse beaucoup d'injures et d'accusations. Elle affirma que l'abbesse avait dans le monastère un homme vêtu d'habillements de femme, et qu'elle faisait passer pour femme, quoique ce fût bien clairement un homme et qu'il servit l'abbesse avec assiduité. Elle le montra du doigt et dit : C'est lui. Celui-ci qui, comme nous l'avons dit, était présent dans l'assemblée en habits de femme, dit qu'il ne pouvait faire œuvre d'homme, et que c'était pourquoi il avait choisi cet habillement. Il déclara ne connaître l'abbesse que de nom, ne l'avoir jamais vue et ne lui avoir jamais parlé, d'autant qu'il vivait à plus de quarante milles de la ville de Poitiers. Ne pouvant donc convaincre l'abbesse de ce crime, Chrodielde ajouta : Quelle sainteté peut-on trouver clans une abbesse qui rend les hommes eunuques, et les oblige d'habiter prés d'elle à la manière impériale ? L'abbesse interrogée répondit qu'elle ne savait rien de cette affaire. Cependant Chrodielde ayant dit le nom de ce serviteur eunuque, Réoval, le médecin, qui se trouvait là présent dit : Ce jeune homme étant tout enfant, il lui vint un mal dans la cuisse et on commença à désespérer de lui. Sa mère vint trouver sainte Radegonde pour qu'elle en fit prendre soin. Celle-ci me fit appeler, et m'ordonna, si je le pouvais, de le soulager. Alors, comme je l'avais vu faire autrefois aux médecins de la ville de Constantinople, je lui coupai les testicules et le rendis guéri à sa mère

affligée. Je n'ai jamais su que l'abbesse ait, eu la moindre connaissance de la chose. Chrodielde, ne pouvant la trouver coupable de ce fait, commença à porter contre elle plusieurs autres cruelles accusations. Ses assertions et les réponses de l'abbesse ayant été insérées dans l'acte de leur procès, le mieux est de le rapporter ici en entier.

A nos seigneurs les rois très glorieux ; les évêques présents :

Avec la protection de la divinité, la religion expose ses affaires aux princes pieux et catholiques donnés au peuple, et auxquels obéit ce pays ; car elle sait, par les lumières du Saint-Esprit, qu'elle se fortifie et se consolide par les décrets de ceux qui gouvernent. Comme par l'ordre de votre puissance, nous nous sommes réunis dans la ville de Poitiers pour rétablir l'ordre dans le monastère de Radegonde de bienheureuse mémoire, et pour connaître des altercations qui se sont élevées entre l'abbesse et les religieuses, lesquelles prenant un conseil très peu salutaire, se sont séparées du troupeau ; les parties évoquées, nous avons interrogé Chrodielde et Basine sur les causes qui leur avaient inspiré l'audace de briser les portes du monastère, et de le quitter au mépris de leur règle, en sorte que la congrégation rassemblée en ce lieu a été désunie à leur occasion. Elles ont répondu qu'elles l'avaient fait pour échapper au danger de la faim, de la nudité, et par-dessus cela, des mauvais traitements. Elles ont ajouté que diverses personnes venaient, contre toute convenance, se laver dans leurs bains, que l'abbesse jouait aux dez[528], que des séculiers venaient prendre leurs repas avec elle, et qu'on avait fait des fiançailles dans l'enceinte du monastère. Elles ont dit encore que l'abbesse avait eu la témérité de faire à sa nièce des robes d'une couverture d'autel en étoffe de soie, qu'elle avait de sa propre autorité pris un feuillage d'or qui entourait cette couverture d'autel, et l'avait criminellement mis au cou de sa nièce ; qu'elle avait fait à sa nièce, par un luxe superflu, une bandelette ornée d'or, pour jouer des scènes[529] dans l'intérieur du couvent. L'abbesse, interrogée sur ce qu'elle avait à répondre à ceci, a dit qu'autant que l'a permis la pénurie des temps, elles n'ont jamais souffert une grande disette ; quant aux vêtements, elle a dit que, si l'on voulait chercher dams leurs coffres, on leur en trouverait plus que la nécessité n'en fait besoin. Quant à l'accusation relative aux bains, elle a raconté que les bains avaient été construits dans le temps du carême, et qu'à cause de l'âcreté de la chaux, et pour que cette nouvelle bâtisse n'eût pas de danger pour les religieuses quand elles viendraient se baigner, dame Radegonde avait ordonné que ceux qui servaient le monastère puissent tous venir s'y baigner jusqu'à ce que toute odeur capable de nuire fût dissipée. Ils furent donc à l'usage des serviteurs durant tout le carême, et jusqu'à la Pentecôte. A quoi Chrodielde répondit que, depuis, plusieurs venaient encore s'y laver. L'abbesse repartit qu'elle ne prouvait pas ce qu'elle disait, et que pour elle, elle n'en savait rien. Mais elle les inculpa là-dessus, demandant, puisqu'elles avaient vu la chose, pourquoi elles n'étaient pas venues le dire à l'abbesse. Quant au jeu des dez, elle répondit que

comme on y jouait du vivant de madame Radegonde, elle n'avait pas cru que ce fût une faute, et que cela n'était défendu ni par là règle ni par les canons. Mais, sur l'ordre des évêques, elle promit d'accomplir avec soumission la pénitence qu'ils lui imposeraient à cet égard. Quant aux repas, elle dit qu'elle n'avait rien établi de nouveau que ce qui s'était fait du temps de madame Radegonde, disant qu'elle donnait des eulogies aux fidèles, mais qu'on ne pouvait prouver qu'elle eût jamais pris ses repas avec eux. A l'égard des fiançailles, elle dit qu'elle avait accepté devant l'évêque, les clercs et les principaux de la ville, des arrhes pour sa nièce Orphanule[530], que s'il y avait en cela une faute, elle déclarait devant tous en demander pardon, mais qu'on n'avait point fait alors de festin dans le monastère. Quant à ce qu'on lui reprochait de la couverture de l'autel, elle produisit une religieuse noble qui avait apporté de chez ses parents un manteau de soie, dont elle lui avait fait présent, et qu'elle eu avait coupé une partie pour en faire ce qu'elle voudrait. Elle ajouta qu'elle avait fait du reste, comme, il était convenable, une couverture d'autel dignement arrangée, et qu'elle s'était servie du morceau qui avait été coupé de ce manteau pour orner de pourpre une robe de sa nièce qui lui avait été donnée, dit-elle, lorsqu'elle servait le monastère, et Didyme la donatrice confirma tout ce que disait l'abbesse. Quant au feuillage d'or et à la bandelette ornée d'or[531], votre serviteur Maccon, ici présent, attesta qu'il avait reçu pour cela, par les mains de l'abbesse, vingt sols du fiancé de cette jeune fille, que la chose avait été faite publiquement et qu'il n'y était rien allé des biens du monastère. On demanda à Chrodielde, ainsi qu'à Basine, de déclarer si, ce qu'à Dieu ne plaise, elles croyaient l'abbesse coupable de quelque adultère, si elle avait commis quelque meurtre, quelque maléfice ou quelque crime digne d'un châtiment capital. Les répondantes ont dit n'avoir contre elle autre chose que ce qu'elles l'accusaient d'avoir fait au mépris de la règle. Enfin, on nous produisit plusieurs filles, qui par suite du péché qu'elles ont commis de violer leur clôture, et pour avoir eu, les malheureuses ! la liberté de faire pendant tant de mois tout ce qu'elles ont voulu, sans se soumettre à la discipline de l'abbesse, se sont trouvées grosses, tandis que nous les regardions comme des religieuses innocentes. Ayant discuté la chose par ordre, nous n'avons pas trouvé de crime en l'abbesse, qui dût la faire renvoyer ; et, quant aux fautes plus légères, nous l'avons exhortée par des avertissements paternels à ne plus faire par la suite les choses dont elle avait été reprise. Alors nous avons examiné l'affaire des parties adverses, coupables de beaucoup plus grands crimes, savoir, d'avoir dédaigné les prédications de leur évêque qui était venu dans le monastère, et les exhortait à n'en point sortir ; d'avoir foulé aux pieds le pontife, et de l'avoir laissé avec le dernier mépris dans le monastère, après avoir brisé les portes et les serrures ; de s'en être allées pour de vaines causes, et d'avoir, par leurs péchés, entraîné les autres à la transgression. De plus, l'évêque Godégésile et ses évêques suffragants ayant été mandés pour cette affaire, et étant venus par l'ordre du roi dans la ville de Poitiers, les ont sommées de comparaître devant eux au monastère ; mais elles ont méprisé cet

ordre, et les évêques s'étant rendus, comme l'ordonnait leur sollicitude pastorale, à la basilique du bienheureux Hilaire, confesseur, où elles habitaient alors, tandis qu'ils les exhortaient, elles soulevèrent une émeute, où les évêques et leurs prêtres furent frappés de bâtons, et le sang des lévites fut répandu dans la basilique. Lorsque ensuite, par l'ordre des princes nos seigneurs, le vénérable prêtre Teuthaire fut envoyé pour cette affaire, et qu'on eut déterminé l'époque du jugement, alors, au lieu de l'attendre, elles ont fait assaillir séditieusement le monastère, ont mis dans la cour le feu à une tonne, ont brisé les poteaux des portes avec des leviers et des haches, et, à la lueur du feu allumé, ont maltraité dans l'enceinte et blessé les religieuses jusque dans leurs oratoires, et ont enlevé ce qui se trouvait dans le monastère. L'abbesse, dépouillée et saisie par les cheveux, a été conduite, traînée avec dérision à travers le carrefour, et ensuite renfermée dans un lieu où, si elle n'était pas chargée de liens, qui moins elle n'était pas libre. Survenant le jour de Paques, fête qui se célèbre dans tous les siècles, le pontife offrit une rançon pour la prisonnière, afin qu'elle assistât au baptême ; mais il ne put rien obtenir par ses supplications. Chrodielde répondit qu'elle n'avait ni su ni commandé un tel forfait, et assura encore que c'était sur le signe qu'elle-même avait fait, qu'on avait obtenu des siens de ne pas tuer l'abbesse ; d'où l'on doit regarder compte certain ce qui est donné à entendre à cet égard ; et ce qui ajoute à la cruauté, c'est qu'on a massacré, sur le tombeau de sainte Radegonde, un serviteur de son monastère qui y avait cherché un refuge ; et ces forcenés, toujours plus criminels, ne lui ont point accordé de salut. Ensuite ils entrèrent dans le monastère et le prirent, et refusant d'obéir aux injonctions de leurs supérieurs qui commandaient que ces séditieux fussent mis en justice, ils résistèrent à main armée aux ordres du roi, et s'élevèrent furieusement à coups de traits et de lances contre le comte et le peuple ; ensuite de quoi, sortant pour se présenter en public, ces filles ont, secrètement et à tort, indécemment et criminellement, tiré de l'église la sainte croix qu'elles ont ensuite été forcées d'y remettre : tous crimes reconnus capitaux, qui n'ont point été réprimés, mais se sont au contraire continuellement accrus de nouveaux crimes ; et nous leur ayant dit qu'elles devaient demander à l'abbesse pardon de leurs fautes, et réparer le mal commis par leurs ordres, elles n'ont pas voulu le faire, mais se sont encore plus confirmées dans le projet de la tuer, et l'ont déclaré publiquement. Ayant donc ouvert et consulté les canons, nous y avons vu que, jusqu'à ce qu'elles aient subi une pénitence suffisante, elles doivent être très justement privées de la communion, et que l'abbesse doit être à demeure rétablie en sa place. Nous avons donc, par votre ordre, autant qu'il appartient à l'autorité ecclésiastique, après avoir consulté les canons, et sans aucune acception de personnes, ordonné que les choses se passassent ainsi. Quant à ce qui concerne, d'ailleurs, les effets du monastère enlevés, ainsi que les actes et chartes des seigneurs rois, vos parents, que Chrodielde et les autres déclarent avoir, mais refusent de rendre volontairement, comme nous leur avons ordonné, c'est à votre piété, à votre puissance et à votre autorité royale, à prendre soin que les choses

soient reprises en état, et que vos bienfaits et ceux des princes vos prédécesseurs, subsistent à perpétuité. Vous ne devez pas non plus permettre qu'elles retournent ou aspirent à retourner dans le lieu qu'elles ont détruit par tant d'impiétés et de sacrilèges, de peur qu'il n'en advienne encore de plus grands maux, et afin qu'avec l'aide du Seigneur, tout ce qui a été acquis à Dieu étant , sous des rois catholiques, restitué en son entier, la religion ne perde rien, et que, conservant au même état tout ce qui a été établi tant par nos Pères que les canons, le culte prospère, et que vous en recueilliez les fruits. Que Notre-Seigneur le Christ vous soutienne, vous conduise, et vous accorde un long règne !

Le jugement rendu, ces femmes furent suspendues de la communion, et l'abbesse rétablie dans le monastère. Alors elles s'adressèrent au roi Childebert, ajoutant faute sur faute, et nommant au roi les personnes qui non seulement commettaient l'adultère avec l'abbesse, mais encore portaient chaque jour des messages à son ennemie Frédégonde.' Le roi, ayant entendu ces accusations, envoya des gens qui lui amenèrent enchaînés ceux qu'elles inculpaient ; mais ayant été jugés, on ne les trouva coupables d'aucun crime, et ils furent renvoyés.

Avant tout cela, le roi entrant dans l'oratoire de sa maison de Marlheim, ses serviteurs virent de loin un homme inconnu qui se tenait debout, et lui dirent : Qui es-tu ? d'où viens-tu ? que fais-tu ici ? nous ne te connaissons pas. Et comme il leur répondit : Je suis un de vous, ils le jetèrent aussitôt hors de l'oratoire, et il fut interrogé. Il avoua, sans tarder, que la reine Frédégonde l'avait envoyé pour tuer le roi, et dit : Elle nous a envoyés douze ; six sont venus ici, et six sont demeurés à Soissons, pour surprendre le fils du roi ; et, comme j'attendais l'occasion de frapper le roi Childebert dans cet oratoire, j'ai été saisi de frayeur, et ne me suis point déterminé à ce que j'avais projeté. Lorsqu'il eut ainsi parlé, on le livra à de cruels tourments , et il nomma plusieurs de ses associés, qu'on alla rechercher en divers lieux. Les uns furent condamnés à la prison, d'autres eurent les mains amputées ; plusieurs, le nez et les oreilles coupés, furent livrés à la risée publique. Plusieurs de ceux qui avaient été pris, craignant le genre de supplice auquel ils pouvaient être condamnés, se percèrent eux-mêmes avec leur épée. Plusieurs moururent dans les supplices, afin que le roi fût vengé.

Sumnégésile fut de nouveau livré aux tourments[532], et chaque jour frappé à coups de verges et de courroies. Lorsque ses plaies venaient à suppurer, et, qu'après le premier écoulement, elles commençaient à se fermer, on recommençait son supplice. Dans les tourments il s'avoua coupable, non seulement de la mort du roi Chilpéric[533], mais encore de divers autres crimes. Il ajouta dans ses aveux qu'Ægudius, évêque de Reims, était un des associés de Rauchingue, d'Ursion et de Bertfried, dans le complot qu'ils avaient formé pour tuer le roi Childebert. On enleva aussitôt l'évêque, et on le conduisit à la ville de Metz, affaibli comme il était par une longue

maladie. Là, on le mit sous une sûre garde, et le roi ordonna aux évêques de venir le juger, et, pour cela, de se rendre, au commencement du huitième mois, dans la ville de Verdun. Alors, réprimandé par les autres évêques de ce qu'il l'avait fuit, enlever de sa ville sans l'entendre et l'avait privé de sa liberté, le roi lui permit de retourner à sa ville, adressant, comme nous l'avons dit, des lettres à tous les évêques de son royaume, pour qu'ils vinssent, au milieu du neuvième mois, dans la susdite ville, lui faire son procès. Il y avait alors de fortes pluies ; la terre était couverte d'une immensité d'eau ; la rigueur du froid était intolérable ; les routes étaient détrempées de boue ; les rivières étaient sorties de leur lit ; cependant les évêques n'osèrent résister aux ordres du roi, et, s'y étant tous rendus, ils vinrent à la ville de Metz, où Ægidius vint aussi. Alors le roi l'accusa d'être son ennemi et traître au pays, et chargea le duc Ennodius de la poursuite de l'affaire. Sa première question fut celle-ci : Dis-moi, ô évêque ! comment t'est-il venu à la pensée d'abandonner le roi, dans la ville duquel tu jouissais des honneurs de l'épiscopat, et de te lier d'amitié avec le roi Chilpéric, qui s'est toujours montré l'ennemi du roi notre seigneur, qui a tué son père, condamné sa mère à l'exil, envahi son royaume ? et comment as-tu obtenu de lui des propriétés venant des dépouillés du fisc dans les villes que, comme nous l'avons dit, il a soumises à sa puissance par une injuste invasion ? Il répondit à cela : Je ne puis nier que je n'aie été ami du roi Chilpéric ; mais cette amitié n'a rien engendré contre les intérêts du roi Childebert. J'ai obtenu les métairies dont tu parles par des chartes de ce roi. Alors les chartes furent produites publiquement, et le roi nia qu'il les eût accordées. On fit appeler Othon, alors référendaire, et dont, après l'avoir examinée, on croyait reconnaître la signature. Il vint et nia avoir signé. Sa main avait été contrefaite dans ces diplômes. L'évêque fut donc trouvé d'abord faussaire en ce point. Après cela on produisit des lettres écrites à Chilpéric, contenant beaucoup de choses injurieuses contre Brunehault. De même il y en avait d'autres envoyées par Chilpéric à l'évêque, et dans lesquelles, entre autres choses, on trouvait ces paroles : Lorsque la racine n'est point coupée, la tige qui s'élève sur la terre ne sèche point. D'où il est manifeste que le sens de ces paroles est qu'il fallait venir à bout de Brunehault pour accabler ensuite son fils. L'évêque nia que ces lettres eussent été envoyées en son nom, et en avoir reçu réponse de Chilpéric. Mais il comparut un de ses serviteurs de confiance, qui avait tenu note de ces écrits dans les volumes de chartes ; en sorte que les juges ne purent douter qu'ils ne lui eussent été envoyés. Alors on produisit des pactes faits au nom des rois Childebert et Chilpéric, et dans lesquels il était convenu que les deux rois, après avoir chassé le roi Gontran, partageraient entre eux son royaume. Le roi nia que la chose eût été faite de son consentement et dit : Pourquoi as-tu commis ensemble mes oncles, afin d'élever entre eux la guerre civile ; d'où il est résulté qu'une armée s'est mise en marche, et que la ville de Bourges, le pays d'Étampes et le château de Melun ont été dévastés et dépeuplés, et que, dans cette guerre, plusieurs ont été tués, dont je pense que Dieu, en ses jugements, te redemandera les âmes. L'évêque ne put nier ces

choses, car on les avait trouvées par écrit en une cassette, dans le cabinet du roi Chilpéric ; ces écrits étaient parvenus au roi lorsque après la mort de Chilpéric, ses trésors avaient été enlevés à Chelles, maison des champs dépendante de la ville de Paris, et lui avaient été apportés. La discussion s'étant prolongée longtemps de cette manière, le vicaire Epiphane, supérieur clé la basilique de saint Remi, vint et dit que l'évêque avait reçu deux mille pièces d'or et beaucoup de joyaux pour demeurer fidèle en l'amitié qu roi Chilpéric. Les envoyés qui étaient allés avec lui vers ce roi furent aussi présents et dirent : Il nous laissa et parla longtemps avec lui ; nous n'entendîmes rien de ce qu'ils se dirent, et ne le connûmes que par les malheurs qui arrivèrent ensuite. L'évêque l'ayant nié, le vicaire, qui était toujours entré dans le secret de ses conseils, nomma l'homme, le lieu et où, comme nous l'avons dit, cet or avait été apporté, et raconta par ordre comment on était convenu alors qu'on ravagerait, ainsi que cela s'était fait, les pays du roi Gontran. Convaincu de ces choses, Ægidius les confessa. Ensuite les évêques qui avaient été appelés ayant entendu tout cela, et soupirant de reconnaître un prêtre du Seigneur coupable de tant de crimes, prièrent qu'on lui accordât l'espace de trois jours, pendant lesquels Ægidius, se recueillant en lui-même, pourrait trouver quelque moyen de se justifier des offenses qui lui étaient imputées. Mais le troisième jour étant venu à luire, ils se rassemblèrent dans l'église, interrogèrent l'évêque, et lui demandèrent de dire s'il avait quelque excuse à donner; mais il répondit plein de confusion : Ne tardez pas à prononcer la sentence d'un coupable. Je me reconnais digne de mort, pour le crime de lèse-majesté, parce que j'ai toujours agi contre les intérêts du roi et de sa mère, et que, par mon conseil, ont eu lieu beaucoup de combats qui ont dépeuplé plusieurs pays des Gaules. Les évêques l'ayant ouï et déplorant l'opprobre de leur frère, après avoir obtenu qu'on lui conservât la vie, le dépouillèrent, d'après la loi canonique, de la dignité du sacerdoce, et il fut condamné à l'exil et conduit dans la ville d'Argentoras, maintenant appelée Strasbourg. On mit à sa place Romulf, fils du duc Loup, et déjà revêtu des honneurs de la prêtrise. Épiphane, vicaire de la basilique de saint Remi, fut privé de ses fonctions. On trouva dans le trésor de l'évêque un poids considérable d'or et d'argent, ce qui vendit des profits de son iniquité, et on le porta au trésor royal ; ce qu'on y trouva des tributs et autres choses appartenant à l'église, y fut laissé.

Dans ce synode, Basine, fille du roi Chilpéric, qui, comme nous l'avons dit, avait été, ainsi que Chrodielde, séparée de la communion, se jeta aux pieds des évêques, demanda pardon, promettant de rentrer dans le monastère pour y vivre en charité avec l'abbesse et de ne transgresser en rien la règle. Chrodielde protesta que tant que l'abbesse Leubovère resterait dans ce monastère, elle n'y entrerait jamais ; mais le roi pria qu'on leur pardonnât à toutes deux, et ainsi elles furent reçues à la communion et envoyées à Poitiers, Basine pour rentrer dans le monastère, comme nous venons de le dire, et Chrodielde dans une maison des champs qui avait

appartenu à défunt Waddon, duquel nous avons déjà parlé, et que le roi lui avait concédée.

Les fils de Waddon parcouraient le territoire de Poitiers commettant divers crimes, des meurtres et beaucoup de vols. Quelque temps auparavant ils étaient entrés de force chez des marchands, et dans l'obscurité de la nuit, les avaient fait périr par le glaive et leur avaient enlevé leurs marchandises. Ils tuèrent encore, le faisant tomber dans un piège, un autre homme revêtu de la puissance tribunitienne[534] et s'emparèrent de ses effets. Le comte Maccon s'étant efforcé de les réprimer, ils se rendirent en présence du roi ; le comte y vint aussi pour y rapporter à l'ordinaire, selon son office, ce qui était dû au fisc. Ils vinrent devant le roi, lui offrant un grand baudrier orné d'or et de pierres précieuses, et une épée merveilleuse dont la poignée était faite d'or et de pierres précieuses d'Espagne. Le roi, qui avait été informé de ces crimes et savait avec certitude qu'ils avaient été commis par eux, ordonna qu'ils fussent chargés de chaînes et livrés aux tourments. Pendant qu'on les tourmentait, ils commencèrent à révéler le lieu où étaient cachés les trésors de leur père, composés de ceux qu'il avait enlevés, comme nous l'avons dit, à Gondovald. On envoya aussitôt des hommes pour les chercher, et ils trouvèrent une immense quantité d'or et d'argent et de divers joyaux ornés d'or et de pierres précieuses, qu'ils apportèrent au trésor royal. Après quoi l'aîné eut la tête coupée, et le plus jeune fut condamné à l'exil.

Le saxon Childéric, après divers crimes, meurtres, séditions et plusieurs autres iniquités, vint dans la ville d'Auch où étaient les biens de sa femme. Comme le roi, informé de tout ce qu'il avait fait, avait donné ordre de le tuer, une nuit qu'il était pris de vin, on le trouva mort dans son lit, suffoqué par la boisson. On assurait que c'était lui qui avait donné le signal du crime dont nous avons parlé plus haut, lorsque les prêtres du Seigneur furent maltraités par Chrodielde, dans la basilique de saint Hilaire. S'il en est ainsi, Dieu vengea l'injure de ses serviteurs.

Dans cette année, la terre fut, durant les nuits, éclairée d'une telle lumière qu'on se serait cru au milieu du jour. Car souvent, au temps de la nuit, des lobes de feu parcouraient le ciel et éclairaient le monde. Il y eut des doutes sur l'époque de la fête de Pâques, parce que Victorius avait écrit qu'elle se trouvait à la quinzième lune. Cependant, de peur que les Chrétiens ne célébrassent comme les Juifs la fête de Pâques sous cette lune, il ajouta : Pour les Latins, c'est à la vingt-deuxième lune. A cause de cela plusieurs dans les Gaules la célébrèrent à la quinzième lune ; nous la célébrâmes, nous, à la vingt-deuxième[535]. Cependant nous nous informâmes avec soin, et nous sûmes que les sources qui en Espagne se remplissent à ce jour par un ordre spécial du Seigneur, s'étaient remplies à l'époque que nous avions choisie pour la Pâques.

Le 14 juin, au moment où la lumière du matin commençait à paraître, il y eut un grand tremblement de terre. Au milieu du huitième mois, le soleil fut éclipsé, et sa lumière fut tellement diminuée qu'à peine en voyait-on reluire autant qu'en donne le croissant au cinquième jour de la lune. Il y eut en automne de grandes pluies et de violents tonnerres ; les eaux grossirent extraordinairement. Le Vivarais et la ville d'Avignon furent dévastés par une peste cruelle.

La seizième année de Childebert [en 591] et la trentième du roi Gontran il vint à la ville de Tours un évêque, nommé Simon, arrivant des pays d'outre-mer. Il nous annonça la destruction de la ville d'Antioche, et affirma qu'il avait été emmené captif d'Arménie en Perse. Le roi des Perses avait fait une irruption en Arménie, avait enlevé du butin et consumé les églises par le feu ; il avait emmené en captivité, comme nous l'avons dit, cet évêque et tout son peuple. Les Perses s'efforcèrent de mettre le feu à la basilique des quarante-huit saints martyrs mis à mort dans ce pays et dont j'ai parlé dans le livre des Miracles. Ils la remplirent donc d'un amas de bois mêlé de pois et de graisse de porc, et y appliquèrent des torches allumées ; mais le feu ne put jamais prendre à ce qu'ils avaient préparé ; en telle sorte que voyant les grandes merveilles de Dieu ils s'éloignèrent. Un certain évêque ayant appris la captivité de celui dont nous avons parlé envoya par ses gens une rançon au roi de Perse. Le roi ayant reçu la rançon délivra l'évêque des liens de la captivité. En quittant ce pays il vint dans les Gaules où il reçut quelques consolations des âmes dévotes, et nous raconta ce que nous venons de rapporter. Il y avait à Antioche un homme très adonné à l'aumône, ayant une femme et des enfants. Jamais, depuis qu'il avait commencé à posséder quelque chose en propre, il n'avait passé un jour de sa vie sans quelque pauvre à sa table. Un jour qu'il avait parcouru toute la ville jusqu'au soir sans pouvoir trouver un nécessiteux avec qui prendre son repas, il sortit de la porte de la ville au moment où la nuit commençait à tomber, et il trouva un homme vêtu de blanc qui se tenait debout accompagné de deux autres. En les voyant, comme Loth dont il est parlé dans les anciennes histoires [Gen., 19, 2], saisi de frayeur, il dit : Peut-être, seigneurs, êtes-vous étrangers ? daignez entrer dans la maison de votre serviteur, et, après y avoir pris votre repas, y reposer dans un lit ; demain matin vous reprendrez votre route comme il vous plaira. Celui qui était le plus considérable des trois, tenant un mouchoir dans sa main, dit : Ne pourrais-tu, ô homme de Dieu, avec votre Simon[536], sauver cette ville de sa destruction ? Et, levant la main, il secoua le mouchoir qu'il tenait sur la moitié de la ville, et aussitôt tombèrent tous les édifices et toutes sortes de constructions. Les vieillards furent écrasés avec les enfants, les maris avec leurs femmes, et les gens de tout sexe périrent. Voyant cela, comme privé de sens, tant de la présence de cet homme que du bruit de ce renversement, il tomba à terre et demeura semblable à un mort. L'homme élevait de nouveau la main qui tenait le mouchoir comme pour le secouer sur l'autre moitié de la ville, lorsque ses deux compagnons le retinrent et le conjurèrent, au nom

des choses les plus redoutables, de permettre que cette moitié de ville ne fût pas renversée. Sa colère s'étant donc apaisée, sa main demeura suspendue, et, relevant l'homme qui était tombé à terre, il lui dit : Vas à ta maison et ne crains rien ; tes fils et ta femme et toute ta maison sont sauvés ; aucun d'entre eux n'a péri, tu as été préservé par l'assiduité de tes oraisons et la charité que tu exerces journellement envers les pauvres. En parlant ainsi ils disparurent de devant ses yeux et il ne les vit plus. Il rentra dans la ville et en trouva la moitié tombée et renversée sur les hommes et les troupeaux, dont un grand nombre ne purent être retirés que morts de dessous les ruines, et très peu en sortirent vivants et fort blessés. Mais ce que l'ange du Seigneur avait dit à cet homme ne fut en rien trouvé faux, car, de retour à sa maison, il la trouva dans aucun mal et pleura la mort de ses proches qui avaient péri dans les autres maisons. Au milieu des impies, la main de Dieu l'avait protégé avec sa famille ; il fut sauvé du danger de la mort, comme il est rapporté que Loth l'avait été autrefois dans Sodome.

La maladie dont j'ai souvent parlé envahit dans les Gaules la province de Marseille, et une grande famine désola les pays d'Angers, de Nantes et du Mans. Ce fut le commencement de ces douleurs semblables à celles dont le Seigneur a dit dans son Évangile [Matth., 24, 7, 24] : Il y aura, en divers lieux des pestes et des famines et des tremblements de terre, et il s'élèvera de faux Christs et de faux prophètes, qui feront de grands prodiges et des choses étonnantes jusqu'à séduire même, s'il était possible, les élus. Ce fut ainsi qu'il en arriva en ce temps. Il y eut un homme de Bourges, comme il l'a dit lui-même ensuite, qui étant entré dans les forêts, afin d'y couper du bois dont il avait besoin pour quelque ouvrage, fut entouré d'un essaim de mouches, en sorte qu'il en demeura fou pendant deux ans. D'où il y a lieu de croire qu'elles avaient été envoyées par la méchanceté du diable. Après cela, passant à travers les villes voisines, il alla dans la province d'Arles ; là, s'étant vêtu de peaux, il priait comme un religieux, et, trompé par l'ennemi des hommes, il s'attribua le pouvoir de deviner l'avenir. Puis, passant à de plus grands crimes, il changea de lieu, et quittant la province dont j'ai parlé, entra dans le pays du Gévaudan, se déclarant puissant et ne craignant pas de se donner pour le Christ. Il avait pris avec lui, comme sa sœur, une certaine femme qu'il faisait appeler Marie. Le peuple accourait en foule autour de lui, lui amenant des malades auxquels, en les touchant, il rendait la santé. Tous ceux qui venaient à lui, lui apportaient de l'or, de l'argent et des vêtements ; et lui, pour les mieux séduire, distribuait tout cela aux pauvres, se prosternant sur la terre et se répandant en oraisons, ainsi que la femme dont j'ai parlé. Puis, se relevant, il ordonnait de nouveau aux assistants de l'adorer. Il prédisait l'avenir, et annonçait à quelques-uns des maladies, à d'autres des malheurs prêts à leur arriver, et bien peu leur salut à venir ; il faisait toutes ces choses par des artifices diaboliques, et je ne sais quels prestiges. Il séduisit une immense multitude de peuple, et même des prêtres de l'Église. Il était suivi de plus de trois mille

personnes. Cependant il commença à dépouiller et à piller ceux qu'il trouvait sur sa route ; mais il distribuait leurs dépouilles à ceux qui n'avaient rien. Il menaçait de la mort les évêques et les citoyens des villes, parce qu'ils refusaient de croire en lui ; étant entré dans le territoire de la cité du Velay, il arriva dans un endroit appelé le Puy, et s'arrêta avec toute son armée dans une basilique voisine, et là rangea son armée en bataille, pour livrer combat à Aurèle, alors évêque de ce lieu. Il faisait aller devant lui, pour annoncer sa venue, des hommes tout nus qui sautaient et faisaient des tours. L'évêque saisi d'étonnement envoya à sa rencontre des hommes courageux pour savoir ce que cela voulait dire. Un d'eux, qui était des premiers de la ville, se baissa devant lui, comme pour lui embrasser les genoux, et l'ayant fait tomber ordonna qu'on le prît et qu'on le dépouillât. Puis, sans perdre de temps, tirant son épée, il le coupa en morceaux, et tua le Christ qu'on aurait dut plutôt nommer Ante Christ , et il demeura mort. Ceux qui l'accompagnaient se dispersèrent ; Marie, livrée aux tourments, avoua tous les prestiges et les illusions dont il s'était servi ; mais ceux dont il avait troublé l'esprit, par ses artifices diaboliques, pour les faire croire en lui, ne revinrent jamais entièrement à la raison, et le confessèrent toujours pour le Christ, déclarant que Marie participait aussi à sa divinité. Il s'en éleva plusieurs dans toutes les Gaules ; par leurs prestiges, ils s'attachaient quelques pauvres femmes qui, entrant dans une sorte de fureur, les déclaraient des saints, et de cette manière ils obtinrent un grand crédit parmi les peuples. Nous en avons vu plusieurs que nous nous sommes efforcés par nos réprimandes de faire revenir de leur erreur.

Ragnemode, évêque de Paris, mourut, et son frère, le prêtre Pharamode ; concourut pour l'épiscopat. Mais un certain marchand, nommé Eusèbe, Syrien de naissance, donna beaucoup de présents, et obtint sa place. Arrivé à l'épiscopat, il renvoya tous ceux qui avaient tenu le parti de son prédécesseur, et fit faire tout le service de la maison épiscopale par des hommes de sa nation. Sulpice, évêque de la ville de Bourges, mourut aussi, et Eustace, diacre d'Autun, fut élevé à son siège.

Il s'éleva entre les habitants de Tournai et les Francs une grande discorde, parce que le fils de l'un d'entre eux reprenait souvent avec colère le fils d'un autre, qui avait pris sa sœur en mariage, de ce qu'il laissait sa femme pour des prostituées. Ces emportements ne réussissant pas à faire revenir l'autre de sa mauvaise conduite, ils allèrent à ce point que le jeune homme se jeta sur son beau-frère, et le tua avec l'aide des siens ; il fut tué lui-même par les gens avec lesquels était venu son ennemi, et des deux troupes il n'en resta qu'un seul qui avait manqué d'ennemi pour le frapper. Les parents des deux côtés s'élevèrent alors les uns contre les autres. Plusieurs fois la reine Frédégonde les pressa de renoncer à leur inimitié et de faire la paix, de peur que, de l'obstination de leurs querelles, il n'advînt de plus grands désordres. Mais ne pouvant les apaiser par des paroles de douceur, elle les réprima avec la hache. Ayant invité un grand nombre de gens à un festin, elle les fit asseoir tous trois sur un

même banc. Lorsque le repas se fut prolongé un certain temps, comme la nuit obscurcissait la terre, les tables emportées selon la coutume des Francs, les convives demeuraient assis sur le banc où ils avaient été placés, et après avoir pris beaucoup devin, tout le monde en était tellement appesanti que les serviteurs ivres s'endormirent dans tous les coins de la maison où ils étaient tombés ; alors cette femme ordonna à trois hommes de venir avec des haches derrière les trois dont j'ai parlé, et, comme ils parlaient ensemble, en un même moment, pour ainsi dire, les serviteurs laissèrent tomber leurs coups, et ces trois hommes tués, on quitta le festin. Leurs noms étaient Charivald, Leudovald et Waldin. La chose ayant été rapportée à leurs parents, ils gardèrent étroitement Frédégonde, et envoyèrent des messagers au roi Childebert pour que, l'ayant prise, on la fit mourir ; mais, pendant les délais de cette affaire, elle souleva le peuple de Champagne, et délivrée par son secours, passa dans un autre lieu.

Ensuite elle fit partir des envoyés pour aller trouver le roi Gontran, et lui dire : que le roi, mon seigneur, vienne jusqu'à Paris, et y faisant venir mon fils, son neveu, qu'il le fasse sanctifier par la grâce du baptême, et que le tenant lui-même sur les fonts sacrés, il daigne le regarder comme son propre enfant. Le roi, ayant entendu cette requête, fit partir Æthérius, évêque de Lyon, Syagrius, évêque d'Autun, Flavius, évêque de Châlons, et tous ceux qu'il voulut encore, et leur ordonna de se rendre à Paris, annonçant qu'il était prêt à les suivre. Il vint aussi à cette assemblée beaucoup d'hommes de son royaume, tant domestiques que comtes, pour faire les préparatifs nécessaires à la dépense de la maison royale. Le roi, au moment où il avait projeté de partir, fut arrêté par une douleur au pied ; mais ensuite il guérit, et vint à Paris, d'où, se rendant à sa maison de Ruel, il y fit venir l'enfant, et ordonna qu'on préparât son baptême dans le bourg de Nanterre. Tandis que cela se faisait, il arriva vers lui des envoyés du roi Childebert qui lui dirent : Ce n'est pas là ce que tu avais promis dernièrement au roi Childebert[537], de te lier d'amitié avec ses ennemis ; autant que nous pouvons l'apercevoir, tu ne gardes nullement ta parole, mais plutôt tu transgresses ce que tu avais promis, et tu places cet enfant sur le siége royal dans la ville de Paris. Dieu te jugera, parce que tu oublies ce que tu avais promis. Lorsqu'ils eurent ainsi parlé , le roi leur dit : Je ne manque point à la promesse que j'ai faite à mon neveu le roi Childebert, et il ne doit point se formaliser, si je tiens sur les fonts sacrés son cousin, fils de mon frère, car c'est une requête à laquelle aucun Chrétien ne doit se refuser. Je veux donc le faire, comme Dieu le sait très certainement, sans aucune fraude et dans la simplicité d'un cœur pur, parce que je crains d'offenser le Seigneur ; il n'est pas de l'humilité des hommes de notre race de m'en faire un reproche ; car ,lorsque les maîtres tiennent sur les fonts sacrés leurs serviteurs mêmes, comment ne me serait-il pas permis de tenir lui proche parent, et d'en faire mon fils spirituel par la grâce du baptême ? Allez donc, et rapportez ceci à votre maître : Je veux observer sans tache le traité que j'ai fait avec toi, et s'il n'est pas

rompu par ta faute, il ne le sera point par la mienne. Lorsqu'il eut ainsi parlé, les envoyés s'en allèrent, et le roi s'étant rendu aux fonts sacrés, présenta l'enfant au baptême ; il voulut le nommer Clotaire, et dit : Que cet enfant croisse, et qu'il accomplisse les promesses de ce nom[538], et qu'il parvienne à la meure puissance que celui qui l'a autrefois porté. Le mystère célébré, il invita l'enfant à un festin, et le combla de beaucoup de présents. Le roi en fut invité à son tour, et le quitta après en avoir aussi reçu plusieurs dons, puis retourna à la ville de Châlons.

Arédius[539], rappelé de Dieu , quitta la terre cette année, et passa dans le ciel. Il était natif de la ville de Limoges, et sorti de parents qui n'étaient pas des moindres du pays, et y avaient tout à fait rang d'hommes libres. Envoyé au roi Théodebert, il fut attaché au palais. En ce temps, la ville de Trêves avait pour évêque Nicet, homme d'une grande sainteté, non seulement d'une admirable éloquence dans la prédication, mais très célèbre aussi parmi le peuple par ses bonnes œuvres et ses oeuvres merveilleuses. Rencontrant le jeune homme au palais du roi, et remarquant dans sa figure je ne sais quoi de divin, il lui ordonna de le suivre. Celui-ci quitta le palais du roi, et le suivit. Lorsqu'ils furent arrivés dans sa cellule, et eurent parlé des choses de Dieu, l'adolescent demanda au bienheureux évêque de le corriger, de l'instruire, de l'éclairer, et de l'exercer dans la connaissance des livres divins. Tandis qu'il demeurait avec l'évêque, se livrant avec ardeur â cette étude, et déjà tonsuré, il arriva qu'un jour que les élèves chantaient des psaumes dans la cathédrale, une colombe descendit de la voûte, et, voltigeant légèrement autour de lui, s'alla placer sur sa tête, indiquant par-là, selon moi, qu'il était déjà rempli de la grâce du Saint-Esprit. Lui s'efforçant de l'écarter, non sans une honte modeste, elle voltigea encore un peu, puis revint se placer de nouveau sur sa tête ou son épaule ; et non seulement dans l'église, mais lorsqu'il rentra dans la cellule de l'évêque ; elle voulut continuer de demeurer avec lui. Cela dura pendant plusieurs jours, ce que l'évêque ne voyait pas sans admiration. L'homme de Dieu, rempli , comme nous l'avons dit, du Saint-Esprit, ayant perdu son père et son frère, retourna dans son pays pour consoler sa mère Pélagie, qui n'avait plus de parent que ce fils-là. Il la pria, tandis qu'il vaquerait au jeûne et à l'oraison, de veiller à tous les soins de la maison, savoir, à la conduite des domestiques, au travail des champs, à la culture des vignes, afin qu'aucun embarras ne vînt l'empêcher de se livrer sans relâche à l'oraison. Il ne revendiqua pour lui que le privilège de présider à la construction des églises. Que dirai-je de plus ? Il construisit des temples de Dieu en l'honneur des Saints, fit chercher leurs reliques, tonsura ses propres serviteurs, et en fit des moines, fonda un couvent[540], dans lequel ils suivirent la règle non seulement de Cassien, mais aussi de Basile, et des autres abbés qui avaient institué des ordres monastiques. La sainte femme se chargeait de leur fournir à chacun la nourriture et le vêtement. Chargée de tous ces embarras, elle n'en faisait pas moins résonner les louanges du Seigneur, et assidûment, quelque chose qu'elle fît, elle offrait à Dieu ses prières, comme l'odeur

d'un agréable encens. Cependant les malades commencèrent à affluer vers saint Arédius, et il guérissait chacun d'eux en leur imposant les mains avec le signe de la croix. Je ne pourrais ni raconter le nombre, ni rapporter les noms de ceux qu'il guérit, pour les insérer ici l'un après l'autre. Je sais seulement une chose : c'est que quiconque arrivait à lui malade, s'en revenait bien portant ; et parmi les grands miracles qu'il a faits, j'en raconterai quelques petits.

Un jour qu'il était en route avec, sa mère et qu'il se rendait à la basilique de Saint-Julien martyr, ils arrivèrent le soir dans un lieu aride, et que l'absence d'eaux courantes avait rendu stérile. Sa mère lui dit : Mon fils, nous n'avons pas d'eau, comment pourrons-nous passer ici la nuit ? Lui se prosterna en oraison, et offrit longtemps ses prières au Seigneur, puis se levant, il enfonça en terre une baguette qu'il tenait à la main, et l'y ayant tournée deux ou trois fois, la retira joyeux. Elle fût incontinent suivie d'une si grande abondance d'eau que non seulement elle fournit pour le moment à leur boisson, mais par la suite aussi à celle des troupeaux. Dernièrement aussi comme il voyageait, un nuage de pluie commença à venir sur lui ; le voyant arriver, il abaissa un peu sa tête sur son cheval, et éleva sa main vers le Seigneur. Son oraison finie, les nuages se divisèrent en deux parts, et il tomba autour de lui une grande pluie, tandis qu'il n'en reçut pas, s'il est permis de le dire, une seule goutte. Un citoyen de Tours, Wistrimond, surnommé Tatton, souffrait d'un violent mal de dents, qui avait fait enfler sa mâchoire. Il s'adressa au bienheureux, et celui-ci ayant imposé sa main sur l'endroit où il souffrait, la douleur disparut aussitôt, et jamais depuis ne s'est réveillée à son dommage. C'est celui à qui cela est arrivé qui me l'a raconté. J'ai écrit dans les livres des Miracles, comme il me les a rapportés lui-même, plusieurs de ceux que Dieu a opérés, entre ses mains, par les mérites de saint Julien martyr et de saint Martin confesseur. Après cela et plusieurs autres prodiges qu'il accomplit avec l'aide du Christ, Arédius vint à Tours après la fête de saint Martin, et y étant demeuré quelque temps, il nous dit qu'il n'avait plus de longs jours à demeurer dans ce monde, et que certainement il mourrait bientôt. Il nous dit adieu, et s'en allant, rendit grâces à Dieu de ce qu'avant de mourir, il avait obtenue baiser le tombeau du bienheureux évêque. En arrivant à sa cellule, il lit son testament[541], mit ordre à toutes ses affaires, et ayant institué pour ses héritiers les évêques saint Martin et saint Hilaire, il commença à tomber malade, et à souffrir de la dysenterie. Le sixième jour de sa maladie, une femme, souvent tourmentée de l'esprit immonde, que le saint n'avait pu guérir, s'étant fait lier les mains derrière le dos, commença à crier et à dire : Courez, citoyens, sortez promptement, peuple de la ville, allez au-devant des martyrs et des confesseurs qui viennent se réunir pour les obsèques du bienheureux Arédius. Voilà Julien qui arrive de Brioude, Privat de Mende, Martin de Tours, Martial de sa propre ville[542]. Saturnin arrive de Toulouse, Denis de la ville de Paris, et en voilà beaucoup d'autres de ceux qui habitent le ciel, et que vous adorez comme martyrs et confesseurs de Dieu. Et comme elle

commençait à crier ainsi dans les premières heures de la nuit, elle fut attachée par son maître. Mais rien ne put la contenir, elle rompit ses liens, et commença à marcher vers le monastère en répétant les mêmes paroles. En même temps le bienheureux rendit l'esprit, non sans un témoignage de cette vérité qu'il avait été revu par les anges. Lors de ses funérailles, cette femme avec une autre que tourmentait aussi le malin esprit, dès que le sépulcre fut fermé, se trouva délivrée de la malice des démons qui la persécutaient, et je crois que ce fut par l'ordre de Dieu qu'il ne put la guérir pendant sa vie mortelle, afin que par ce miracle ses funérailles fussent glorifiées. Après ses obsèques une femme qui demeurait la bouche ouverte, mais sans voix, vint à son tombeau, et après l'avoir baisé, obtint de recouvrer l'usage de la parole.

Dans le second mois de cette année [avril], les peuples de Tours et de Nantes furent accablés d'une cruelle contagion. A peine atteint d'une médiocre douleur de tête, le malade rendait l'âme ; on fit des rogations avec de grandes abstinences et beaucoup de jeûnes ; on y ajouta aussi des aumônes, la colère divine adoucit à notre égard son impétuosité dans la ville de Limoges ; plusieurs furent consumés du feu céleste, en réparation de l'injure faite au jour du Seigneur pendant lequel ils se livraient à un travail public ; car c'est un jour saint que celui-là qui, au commencement, vit le premier la lumière créée, et dont, la clarté rendit témoignage de la résurrection du Seigneur. Tout chrétien doit donc l'observer avec foi, et aucune œuvre publique n'est permise pendant sa durée. Il y eut à Tours plusieurs personnes brûlées de ce feu, mais non pas le jour du Seigneur ; et il y eut une très grande sécheresse qui dépouilla d'herbes tous les pâturages, en sorte qu'il s'éleva une fâcheuse maladie sur les brebis et les chevaux, et qu'il en resta bien peu pour en renouveler la race, ainsi que l'avait annoncé le prophète Habacuc : Les bergeries seront sans brebis, et il n'y aura plus de bœufs ni de vaches dans les étables[543]. Cette contagion s'étendit non seulement sur les animaux domestiques, mais aussi sur la race sauvage des bêtes fauves. On rencontrait sur son chemin par les forêts une multitude de cerfs et d'autres animaux couchés morts. Le foin périt par les grandes pluies et les débordements des fleuves. Les moissons furent maigres, les vendanges très abondantes, le fruit du chêne se montra, mais ne parvint pas à la maturité.

Quoique dans les livres précédents, j'aie écrit quelque chose des évêques de Tours, cependant je crois devoir les placer ici de nouveau, pour en indiquer l'ordre, ainsi que le temps qui s'est écoulé depuis celui où arriva à la ville de Tours le premier prédicateur des Gaules.

1° Gatien, le premier évêque, fut envoyé, la première année de l'empire de Dèce, par le pape du siège de Rome [l'an 250]. Dans la ville de Tours était une grande

multitude de païens adonnés à l'idolâtrie ; il en convertit plusieurs au Seigneur, par ses prédications ; mais cependant il se dérobait, en se cachant, aux attaques des puissants, qui souvent, lorsqu'ils le trouvaient, l'accablaient de maux et d'outrages ; et il célébrait en secret les saints mystères du jour du Seigneur, dans des souterrains et des lieux cachés, avec un petit nombre de Chrétiens convertis par lui, ainsi que nous l'avons dit. C'était un homme très religieux et craignant Dieu ; et, s'il n'eût été tel que je le dis, il n'eût pas quitté, pour l'affection de l'amour de Dieu, sa maison, ses parents et sa patrie. Il mena cette même vie , dans la même ville, cinquante années, à ce que l'on rapporte, et mourut en paix et fut enterré dans un bourg voisin, au cimetière des Chrétiens. L'épiscopat fut interrompu pendant trente-sept ans.

2° Litoire, le second évêque, fut sacré la première année de l'empire de Constans [l'an 337]. C'était un citoyen de Tours et d'une haute religion. Il bâtit la première église en la ville de Tours, où il y avait déjà beaucoup de Chrétiens. Il fit aussi, d'une certaine maison de sénateur, la première basilique. De son temps, saint Martin s'éleva pour prêcher dans les Gaules. Litoire fut trente-trois ans en possession de son siège, mourut en paix, et fut enseveli dans la basilique dont je viens de parler, et qui porte aujourd'hui son nom.

3° Le troisième, saint Martin, fut sacré évêque la huitième année de Valens et de Valentinien [l'an 371] ; il était natif de Pannonie, dans la cité de Sabarie[544]. Il construisit, pour l'amour de Dieu, le premier monastère de la ville de Milan, en Italie. Mais, comme il prêchait courageusement la sainte Trinité, il fut battu de verges par les hérétiques, et expulsé d'Italie. Il vint dans les Gaules. Il y convertit beaucoup de païens, renversa leurs temples et leurs idoles, fit beaucoup de miracles parmi le peuple, tellement qu'avant d'être évêque, il ressuscita deux morts. Il n'en ressuscita qu'un seul depuis qu'il fut en possession de l'épiscopat. Il transporta le corps du bienheureux Galien, l'ensevelit près du tombeau de saint Litoire, dans la basilique construite sous son nom, comme je l'ai dit. Il empêcha Maxime d'envoyer en Espagne faire périr les hérétiques par le glaive[545] établissant qu'il suffisait de les séparer de la communion des églises catholiques. Après avoir consommé le cours de sa vie mortelle, il mourut à Candes[546], bourg de sa ville, dans la quatre-vingt-unième année de son âge. Transporté à Tours par eau, il y fût enseveli dans le lieu où l'on adore maintenant son tombeau. Sulpice Sévère a écrit trois livres de sa vie. Il se manifeste de notre temps par beaucoup de miracles. Il éleva dans le monastère appelé maintenant le Grand Monastère, une basilique en honneur des saints apôtres Pierre et Paul, et dans les bourgs de Langey, de Sonnay, d'Amboise, de Chamisay, de Tournon et de Candes ; il détruisit les temples païens, baptisa les Gentils et éleva des églises. Il siégea vingt-six ans quatre mois et vingt-neuf jours. L'épiscopat fut interrompu pendant vingt jours.

4° Brice, quatrième évêque, fut sacré la quatrième année d'Arcadius et

d'Honorius, alors gouvernant ensemble. C'était un citoyen de Tours ; et, la trente-troisième année de son épiscopat, il fut accusé, par les citoyens de Tours, du crime d'adultère. Ils le chassèrent et sacrèrent évêque Justinien. L'évêque Brice alla trouver le pape de la ville de Rome. Justinien, s'y rendant après lui, mourut dans la ville de Verceil. Les habitants de Tours, de nouveau poussés de malveillance contre lui, établirent pour évêque Armance. Mais Brice, après avoir habité sept ans près du pape de Rome, trouvé innocent du crime dont on l'accusait, reçut ordre de retourner à sa ville. Il bâtit, sur le corps du bienheureux Martin, une petite basilique dans laquelle lui-même a été enseveli. Comme il entrait par une porte, Armance était emporté mort par une autre. Celui-ci enseveli, Brice reprit son siége. On rapporte qu'il a bâti des églises dans les bourgs de Clion, de Bray, de Larone, d'Autrèche et de Chinon. Il eut en tout quarante-sept ans d'épiscopat. Il mourut ensuite, et fut enseveli dans la basilique qu'il avait élevée sur le tombeau de saint Martin.

5° Le cinquième fut Eustoche, homme saint et craignant Dieu, de naissance sénatoriale. On dit qu'il institua des églises dans les bourgs de Brisay, d'Iseure, de Loches et de Dol. Il bâti aussi, dans les murs de la cité, une église dans laquelle il plaça les reliques des martyrs saints Gervais et Protais, apportées d'Italie par saint Martin, comme le raconte saint Paulin dans son épître. Il tint dix-sept ans le siège épiscopal , et fut enterré dans la basilique qu'avait élevée l'évêque Brice sur le tombeau de saint Martin.

6° Le sixième évêque fut Perpétuus, aussi, dit-on, de naissance sénatoriale et parent de son prédécesseur, homme très riche et possédant des propriétés dans beaucoup de cités. Il abattit la basilique que l'évêque Brice avait élevée sur le tombeau de saint Martin, et en fit construire une autre plus grande et d'un travail merveilleux, sous la voûta de laquelle il transporta le corps bienheureux du vénérable saint. Il y institua des jeûnes et des vigiles à observer pour tout le long de l'année. Nous les avons conservés par écrit et en voici l'ordre.

DES JEÛNES Après la Pentecôte, la quatrième et la cinquième férie, jusqu'à la Nativité de saint Jean. — Des calendes de septembre jusqu'aux calendes d'octobre, deux jeûnes par semaine. — Des calendes d'octobre jusqu'à la mort de monseigneur Martin [le 11 novembre], deux jeûnes par semaine. — De la mort de monseigneur Martin jusqu'à la Nativité de Notre Seigneur, trois jeûnes par semaine. — De la Nativité de saint Hilaire jusqu'au milieu de février, deux jeûnes par semaine. DES VIGILES. A la Nativité du Seigneur, dans la cathédrale. — A l'Epiphanie, dans la cathédrale. — A la Nativité de saint Jean, dans la basilique de monseigneur Martin. — A la fête anniversaire de la chaire de saint Pierre, dans la basilique. — Le 27 mars, jour de la résurrection de Notre-Seigneur Jésus-Christ, dans la basilique de saint Martin. — A Pâques, dans la cathédrale. — Le jour de l'Ascension, dans la basilique de monseigneur Martin.— Le jour de la Pentecôte, dans la cathédrale.— A

la passion de saint Jean, dans la basilique, au baptistère. — A la Nativité des saints apôtres Pierre et Paul, dans leur basilique. — A la Nativité de saint Martin, dans sa basilique. — A la Nativité de saint Symphorien, dans la basilique de saint Martin. — A la Nativité de saint Litoire, dans sa basilique. — Item à la nativité de saint Martin, dans sa basilique. — A la Nativité de saint Brice, dans la basilique de monseigneur Martin. — A la Nativité de saint Hilaire clans la basilique de monseigneur Martin.

Il bâtit la basilique de saint Pierre, et y fit faire la voûte qui subsiste encore aujourd'hui. Il construisit aussi la basilique de saint Laurent à Mont-Louis. De son temps furent bâties des églises dans les bourgs d'Avoine, de Monnes, de Barou , de Bala et de Vannes. Il fit un testament[547] et donna ce qu'il possédait dans les différentes cités, aux églises de ces cités, laissant aussi des propriétés considérables à celles de Tours. Il tint le siége épiscopal durant trente ans et fut enseveli dans la basilique de saint Martin.

7° Le septième évêque sacré fut Volusien , de naissance sénatoriale, homme saint, très riche et parent de son prédécesseur Perpétuus. De son temps Clovis régnait déjà sur quelques villes des Gaules. D'où il arriva que cet évêque, soupçonné par les Goths de vouloir se soumettre à la puissance des Francs, fut envoyé en exil dans la ville de Toulouse, et y mourut. De son temps fut bâti le bourg de Mantelan et la basilique de saint Jean dans le grand monastère. Il fut évêque sept ans et deux mois.

8° Le huitième évêque sacré fut Vérus qui, soupçonné par les Goths de zèle pour la même cause, fut envoyé en exil et y finit ses jours. Il laissa ses biens aux églises et à ses serviteurs. Il fut évêque onze ans et huit jours.

9° Le neuvième fût Licinius, citoyen d'Angers, qui, pour l'amour de Dieu, alla en Orient visiter les saints lieux. Lorsqu'il en fut revenu il institua, sous sa direction, un monastère dans le territoire d'Angers, remplit ensuite la place d'abbé dans le monastère où fut enseveli l'abbé saint Venance, et fut élu à l'épiscopat. De son temps, le roi Clovis, vainqueur des Goths dans le combat, revint à Tours. Il tint le siége épiscopal douze ans, deux mois et vingt-cinq jours, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin.

10° Les dixièmes furent Théodore et Procule, nommés par l'ordre de la bienheureuse reine Clotilde[548], parce qu'auparavant sacrés évêques en Bourgogne, ils l'avaient suivie et avaient été expulsés par la guerre de leurs villes épiscopales. Ils étaient tous deux vieux et riches ; ils gouvernèrent ensemble pendant deux ans la ville de Tours, et furent ensevelis dans la basilique de Saint-Martin.

11° Le onzième évêque fut Denis, venu aussi de Bourgogne et élevé à l'épiscopat par le choix du roi dont j'ai parlé, qui lui fit quelques largesses de son fisc, et lui

donna le pouvoir d'en faire ce qu'il voudrait. Ce qu'il avait de mieux il le laissa en grande partie à son église ; il donna aussi quelque chose à ses serviteurs. Il siégea dix mois, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin.

12° Le douzième fut Ommat, de race sénatoriale, et citoyen d'Auvergne, très riche en terres. Il fit un testament, et laissa ses propriétés aux églises des villes où elles étaient situées. Il construisit dans les murs de la ville de Tours [adossée à la muraille] une église consacrée par les reliques de saint Gervais et Saint Protais. Il commença à élever la basilique de Sainte-Marie dans les murs de la ville, mais ne put l'achever. Il siégea quatre ans et cinq mois, puis il mourut et fut enseveli dans la basilique Saint-Martin.

13° Le treizième fut Léon, abbé de la basilique de Saint-Martin, et de là élevé à l'épiscopat. Il était habile en charpente, et faisait des tours à toit doré dont il existe encore quelques-unes. Il montra son habileté dans beaucoup d'autres ouvrages. Il siégea six mois[549] et fut enseveli dans la basilique Saint-Martin.

14° Le quatorzième évêque sacré fut Francille, sénateur, citoyen de Poitiers. Il avait une femme, nommée Claire, mais point d'enfants ; tous deux étaient fort riches en biens de campagne, qu'ils donnèrent en grande partie à la basilique de Saint-Martin ; ils en laissèrent quelques-uns à leurs parents. Il siégea deux ans et six mois, puis mourut et fut enseveli dans la basilique Saint-Martin.

15° Le quinzième fut Injuriosus, citoyen de Tours, d'une naissance inférieure, mais libre. De son temps la reine Clotilde passa de ce monde à l'autre. Il acheva l'église de Sainte-Marie dans les murs de la ville de Tours. De son temps fut bâtie la basilique de Saint-Germain et furent fondés les bourgs de Neuilly et de Luzillé. Il institua dans l'église des prières à dire à Tierce et à Sexte, et qui, par la grâce de Dieu, y sont encore conservées. Il siégea seize ans, onze mois et vingt-sept jours, puis mourut et fut enseveli dans la basilique Saint-Martin.

16° Le seizième fut Bodin, référendaire du roi Clotaire. Il avait un fils et était fort adonné à l'aumône ; il partagea aux pauvres plus de vingt mille sous d'or laissés par son prédécesseur. De son temps fut construit un autre bourg de Neuilly. Il fonda la mense canonicale. Il siégea cinq ans et dix mois, puis mourut et fut enseveli dans la basilique Saint-Martin.

17° Le dix-septième fait Gonthaire qui passa à l'évêché des fonctions d'abbé du monastère de Saint-Venance ; homme très sage tandis qu'il remplissait son office d'abbé, et souvent chargé d'ambassades entre les rois Francs ; mais, après avoir été sacré évêque, il s'adonna au vin, et parut presque stupide. Il en avait tellement perdu le sens qu'il ne pouvait reconnaître des convives dont la vue lui était très familière. Souvent même il les accablait d'injures et de propos désagréables. Il siégea deux

ans, dix mois et vingt-deux jours. Il mourut et fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin. L'épiscopat fait interrompu pendant une année.

18° Le dix-huitième évêque sacré fut le prêtre Euphronius, homme d'une naissance que nous avons nommée sénatoriale, éminent en sainteté, et clerc dès son plus jeune âge. De son temps la ville de Tours et toutes ses églises furent consumées par un grand incendie. Il en répara deux, et laissa sans la réparer la troisième qui était extrêmement vieille. Ensuite la basilique de Saint-Martin fût elle-même brûlée par Williachaire, qui y avait cherché un refuge contre les artifices de Chramne. Par la suite, avec le secours du roi Clotaire, ce même pontife la recouvrit en étain. De son temps fût édifiée la basilique de Saint-Vincent, et les églises des bourgs de Turé, Serré et Orbigny. Il siégea dix-sept ans, mourut septuagénaire, et fut enseveli dans la basilique de Saint-Martin. L'épiscopat fût interrompu pendant dix-neuf jours.

19° Le dix-neuvième fut moi, Grégoire, indigne. Je trouvai la cathédrale de la ville de Tours, dans laquelle le bienheureux Martin et plusieurs autres prêtres du Seigneur avaient été sacrés évêques, brûlée par l'incendie et toute détruite. Je la rebâtis, plus grande et plus belle, et la dédiai la dix-septième année de ma consécration. Comme je l'avais appris d'un vieux prêtre, les reliques de saint Maurice et de ses compagnons y avaient été anciennement apportées. J'en retrouvai la châsse dans le trésor de la basilique de Saint-Martin ; elle contenait une relique apportée par dévotion pour lui, et que la corruption avait dissoute. Célébrant des vigiles en leur honneur, il me vint le désir de les visiter de nouveau, précédé d'un flambeau de cire ; et tandis que je les examinais avec attention, le gardien de la basilique me dit : Il y a ici une pierre fermée par un couvercle, j'ignore ce qu'elle renferme, et n'ai pu le savoir de ceux de mes prédécesseurs commis à la garde de ce trésor. Je l'apporterai, et vous examinerez avec soin ce qu'elle renferme. Lorsqu'il me l'eut apportée, je l'ouvris, je le déclare, et y trouvai une capsule d'argent dans laquelle non seulement étaient renfermées les reliques des bienheureux martyrs de la légion sacrée, mais celles de beaucoup d'autres saints, tant martyrs que confesseurs. Nous trouvâmes aussi d'autres pierres concaves connue celle-là, et dans lesquelles étaient des reliques des saints Apôtres, et de plusieurs autres martyrs. Plein d'admiration de ce présent que m'accordait la volonté divine, et rendant des actions de grâces, je le plaçai dans la cathédrale, célébrant des vigiles et disant des messes. Je mis dans une cellule de l'église Saint-Martin, contiguë à la cathédrale, les reliques de saint Côme et de saint Damien, martyrs. Je trouvai les basiliques de saint Perpétuus consumées par les flammes, et j'ordonnai que des ouvriers les repeignissent et les ornassent dans tout l'éclat qu'elles avaient eu d'abord. Je fis construire un baptistère dans la basilique, où je mis les reliques de saint Jean et de saint Serge, martyrs, et je plaçai dans l'ancien baptistère les reliques de saint Bénigne, martyr. Je dédiai dans un grand nombre d'endroits du territoire de Tours, des églises et des oratoires, et les honorai des reliques des Saints, dont j'ai cru

devoir rappeler au long la mémoire.

J'ai écrit dix livres d'Histoire, sept de Miracles, et un de la vie des Pères ; j'ai commenté, dans un traité, un livre des Psaumes ; j'ai écrit un livre des Heures ecclésiastiques. Quoique ces livres aient été écrits dans un style sans art, cependant, prêtres du Seigneur, qui après moi, humble que je suis, gouvernerez l'église de Tours, je vous conjure tous, par la venin de Notre Seigneur Jésus-Christ et le jour du jugement, terrible à tous les coupables, si vous ne voulez, au jour de ce jugement, aller remplis de confusion et condamnés avec le diable, ne faites jamais détruire ces livres et ne les faites point récrire, choisissant certaines parties et en omettant d'autres ; mais qu'ils demeurent sans altération et en entier, tels que tous les avons laissés. Que si, par hasard, évêque de Dieu, qui que tu sois, notre Martin[550] t'a instruit dans les sept sciences ; s'il t'a appris à lire selon les règles grammaticales ; à rétorquer dans la dispute les arguments de la dialectique ; à connaître, par la rhétorique, la nature des mètres ; à distinguer, par la géométrie, la longueur des lignes et les mesures de la terre ; par l'astrologie, à contempler le cours des astres ; par l'arithmétique, à rassembler les diverses parties des nombres ; et, par l'harmonie, à faire résonner, sur les modulations de la musique, le doux accent des vers ; fusses-tu exercé dans tous ces arts , quelque grossier que te paraisse notre style, je t'en supplie, n'efface point ce que j'ai écrit. Mais si tu y trouves quelque chose qui te plaise, je ne refuse point, en conservant notre ouvrage tel qu'il est, que tu l'écrives en vers.

Nous avons terminé ces livres dans la vingt et unième année de notre consécration. Mais, bien que dans ce que nous venons d'écrire des évêques de Tours, nous ayons noté le nombre de leurs années, cependant nous n'avons pas suivi ni calculé suivant l'ordre des chroniques, parce que nous n'avons pu facilement retrouver les intervalles qui se sont écoulés entre les différentes consécrations. Voici donc le total des années du monde :

Du commencement jusqu'au déluge, deux mille deux cent quarante-deux ans ; du déluge jusqu'au passage des enfants d'Israël à travers la mer Rouge, quatorze cent quatre ans.

Du passage de la mer Rouge jusqu'à la Résurrection du Seigneur, quinze cent trente-huit ans.

De la Résurrection du Seigneur jusqu'à la mort de saint Martin, quatre cent douze ans.

Depuis la mort de saint Martin jusqu'à l'année dont nous venons de rendre compte, savoir, la vingt et unième de notre consécration, la cinquième de Grégoire, pape de Rome, la trente et unième du roi Gontran, et la dix-neuvième de Childebert

le Jeune, cent soixante-huit ans. Ce qui fait un total de cinq mille huit cent quatorze ans.

FIN DE L'HISTOIRE DES FRANCS.

[1] Un assez grand nombre de manuscrits portent pour titre Historia Francorum, ou Gesta Francorum ; quelques-uns même simplement Chronicæ ; mais les plus anciens sont intitulés Historia ecclesiastica Francorum, et le début du second livre indique clairement que tel est en effet le titre que Grégoire de Tours a dû donner à son ouvrage.

[2] Ou Saint Nizier.

[3] Selon M. Lévesque de La Ravalière, et 595 selon dom Ruinart.

[4] Malgré l'enchaînement chronologique des dix livres de l'*Histoire des Francs*, il s'en faut beaucoup que les événements y soient bien classés et toujours rapportés à leur vrai temps ; il y règne au contraire une extrême confusion, et l'on rencontre sans cesse, dans chaque livre, des récits qui devraient appartenir aux livres antérieurs ou postérieurs.

[5] Grégoire de Tours cite ordinairement l'Écriture conformément à la version de la Vulgate ; mais souvent aussi il cite une version différente, ou même il ne donne que l'esprit de la Bible.

[6] Matthieu, 24, 15.

[7] Marc, 13, 32.

[8] II Corinthiens, 6, 18.

[9] Saint-Jérôme (331-420) traduisit en latin la chronique d'Eusèbe et la continua jusqu'en 378.

[10] Victorius, savant aquitain qui vivait au milieu du cinquième siècle.

[11] Genèse, 5, 24.

[12] Entre Sarug et Tharé, la Genèse (chap. II, v. 23, 24) place Nachor.

[13] Jean, 8, 56.

[14] Sulpice Sévère écrivait vers l'an 400. Le passage que cite ici Grégoire ne se trouve pas dans le texte qui nous est parvenu.

[15] Deutéronome, 11, 16.

[16] Jérémie, 35, 15.

[17] Ézéchiel, 44, 9.

[18] Abraham au lieu d'Abram.

[19] Pas plus que les différentes versions de la Bible, les divers manuscrits de Grégoire de Tours ne sont pas d'accord sur ces chiffres. Soit erreurs de l'auteur, soit fautes des copies par lesquelles son ouvrage nous est parvenu, il ne faut pas chercher l'exactitude des calculs de chronologie parmi lesquels il s'égare dans ce premier livre.

[20] Malachie, 1, 2-3.

[21] Mars-el-Atikah, ou le Vieux-Caire

[22] Grégoire de Tours veut parler sans doute des Pyramides. Cette erreur sur leur destination, erreur généralement adoptée par les écrivains arabes, repose sur une fausse étymologie du mot grec πυρός, *froment* (Letronne).

[23] Grégoire semble adopter par ces mots une vielle tradition qui ne craignait pas de faire le Nil de l'Inde en Égypte par dessous la Mer Rouge.

[24] On croit retrouver cette ville dans *Colmuz*, au fond du golf de Suez.

[25] Exode, 14, 3.

[26] Exode, 14, 22.

[27] Exode, 14, 2. — Phiharihot, sur le golf de Suez, près Clysma.

[28] I Corinthiens, 1, 1-2.

[29] I Rois, 3, 11-12.

[30] Sur d'autres manuscrits, on trouve 340, 390, 461.

[31] Jean, 8, 36.

[32] Psaumes, 126, 1.

[33] Ce résumé des connaissances de Grégoire sur l'histoire profane des anciens est très défectueux : il est tiré d'Eusèbe.

[34] Dom Ruinart fait observer que Lyon dut ce titre de très noble non pas à ses martyrs, mais à son antique splendeur comme colonie romaine. Sa fondation est aussi plus ancienne que ne le dit Grégoire ; elle remonte à l'année 43 av. J.-C., et l'honneur en appartient au proconsul L. M. Plancus.

[35] Grégoire rapporte ce fait de l'évangile apocryphe de Nicomède, ou d'après quelque autre auteur de même poids. Les *Gesta Pilati*, qui sont parvenus jusqu'aux temps modernes sont évidemment des fabrications dépourvues de toute authenticité. (Dom Ruinart)

[36] Ces histoires ont été admises, dans les premiers siècles, par une grande partie des chrétiens : mais depuis, l'Église les a rejetées.

[37] Luc, 13, 1.

[38] Actes, 12, 23.

[39] Aujourd'hui Ptamos ou Palmosa dans l'Archipel. Le chef-lieu de l'île est un village nommé *Saint-Jean*.

[40] Telle était l'opinion des chrétiens du deuxième et du troisième siècle ; elle a été écartée depuis.

[41] Jean, 21, 22.

[42] De Trajan.

[43] L'empereur Albinus, tué en 197, paraît être le tyran dont il est question.

[44] Avant, et non après Irénée (Dom Ruinart).

[45] Le mot senator n'a point, dans Grégoire de Tours et les écrivains de cette époque, une signification unique, précise et constante ; il désigne tour à tour : 1° les familles qui avaient été élevées par les Empereurs à la dignité de membres du sénat romain. Il y en avait un grand nombre dans toutes les provinces, et surtout dans la Gaule narbonnaise. Tous ceux qui avaient occupé les principales magistratures de l'Empire, ou obtenu seulement de l'Empereur le titre honoraire de ces magistratures, étaient appelés clarissimi et senatores. 2° Les sénateurs municipaux des principales villes de la Gaule, ou membres de la curie, corps municipal qui portait quelquefois le titre de senatus ; peut-être les magistrats supérieurs de la curie étaient-ils seuls honorés du nom de sénateurs. 3° Enfin, les familles riches et considérables, qu'elles fussent on non agrégées depuis longtemps au sénat de Rome ou à celui de la cité. Au milieu du désordre des temps, toute famille importante dans sa ville devenait bientôt une famille sénatoriale, et ce titre était donné presque indifféremment à la grandeur de fait et aux anciens droits.

[46] Matthieu, 21, 31.

47 D'autres manuscrits portent *Vasa*. Quelques savants disent que les anciens Gaulois désignaient sous ce nom le dieu Mars ; d'autres ont conjecturé que ce temple était consacré Mercure, d'après un passage de Pline l'ancien (III, 7), qui rapporte que, de son temps, Zénodore construisit, en Auvergne, un grand temple en l'honneur de ce dieu.

48 Javouls, qui cessa d'être un évêché vers l'an 1000, où le siège de l'épiscopat fut transporté à quatre lieues de là, à Mende.

49 Gréze-le-Château, arrondissement de Marjevols (Lozère).

50 Récit exagéré suivant Dom Ruinart.

51 Sisseck, ville principale de la Pannonie, au temps d'Auguste ; on y voit encore des ruines romaines.

52 Les commentateurs sont aujourd'hui d'accord à regarder comme étant l'ancienne Sabaria, la ville de Hongrie que les Allemands appellent *Stein-am-Anger*, et les Magyars *Szombathely*.

53 C'était un Espagnol qui vivait au quatrième siècle ; on a ce poème, intitulé *Historia evangelica*.

54 Grégoire de Tours appelle ici Constance *le Jeune*, peut-être pour le distinguer de Constance *Chlore* (Ruinart).

55 On les a conservés pour la plupart.

56 Le 13 janvier 368, suivant l'opinion générale.

57 Ce nom est une erreur de Grégoire qui a traduit ainsi un passage où Saint Jérôme disait que Mélanie était la mère d'un prêteur de Rome, prœtoris urbanis. D'autres ont dit que cette dame cacha, pendant trois jours, *cinq mille moines* qui fuyaient la persécution.

58 Code Justinien, liv. X, tit. 31, loi 26.

59 I Corinthiens, 7, 5.

60 Probablement Maxime.

61 *Vie des Pères*, III.

62 La jeune fille s'appelait Scholastique. On voyait encore au dix-septième siècle, dans l'église de Saint Allire de Clermont, le tombeau de ces deux époux.

63 Au confluent de la Vienne et de la Loire, comme l'indique son nom, Condate, qui signifiait en celtique le confluent des deux rivières (Ruinart).

64 Turonici (populi, cives, incolœ) ; cette expression se présente presque à chaque page de Grégoire et peut ne pas se bien traduire ; il faudrait pouvoir dire *les Tournois*.

65 Il avait fondé le monastère de Ligugé, près de Poitiers.

66 Voyez Sulpice Sévère, *Dialogues*, II, 5.

67 Appelé ainsi par une corruption moderne ; Grégoire écrit Laudiacus ou Mons-Laudacius

68 Ce fut Genséric, et non Thrasamund, qui succéda à Gunderic son frère, et emmena les Vandales en Afrique en 428. Thrasamund régna en Afrique de l'an 496 à l'an 523.

69 Les Vandales passèrent en Afrique, conduits par Genséric, en 438. Les Allemands les avaient poursuivis jusqu'à Tarifa (dans une autre version), Grégoire dit *Traducta* : mais la ville de Tarifa, sur le détroit de Gibraltar, était appelée *Julia Traducta*.

70 Hunérix succéda à son père Genséric. Il eut pour successeur Guntamund, et celui-ci Trhasamund.

71 Matthieu, 5, 13.

72 Jean, 13, 10.

73 Philippiens, 1, 21.

74 Matthieu, 10, 28.

75 Marc, 9, 23.

76 Romains, 8, 18.

77 Hilderic ne succéda point immédiatement à son père Humeric ; après la mort de celui-ci, Guntamund, le plus âgé des princes du sang royal, fut roi des Vandales. A Guntamund succéda Thrasamund, et Hilderic ne devint roi qu'après ce dernier, en 523 ; il mourut en 530. Son successeur, Gelimer, ou Gelesimer, ou Childimer, fut vaincu et détrôné par Bélisaire, l'année même de son élévation au trône.

[78] Voyez au sujet de ce siège les *Lettres* de Sidoine Apollinaire, 8, 15.

[79] Général romain chargé de défendre cette partie de la Gaule.

[80] Frigeridus donne l'expression divin.

[81] Grégoire ne le sait pas lui-même ; cependant il s'abstient de dire que tout le monde l'ignore ; il semble vouloir garder la réserve sur une question délicate.

[82] Historien qui n'est connu, comme Renatus Frigeridus, que par ce passage de Grégoire de Tours.

[83] Province romaine sur la rive gauche du Rhin.

[84] Cette ville était considérée comme la capitale des Gaules.

[85] Près de Cologne.

[86] Les légions romaines portaient chacune un nom particulier. Celui-ci venait de l'empereur Dioclétien, dont l'un des prénom était *Jovius*.

[87] Le texte porte en effet : Francorum regalibus, et non pas regibus. Mais il y a tout lieu de croire que, par *regalibus*, Sulpice Alexandre entendait simplement *regibus*.

[88] Arbogaste était Franc lui-même, mais au service des Romains.

[89] Ils habitaient les bords de la Ruhr et de la Lippe, affluent du Rhin.

[90] Au N.-O. des Bructères, le long de l'Yssel.

[91] Les Ampsuares et les Chattes faisaient partie, comme les Bructères, de la confédération des Francs. Les premiers occupaient les rives de l'Ems (Amps) et les Chattes la contrée s'étendant depuis la Sieg jusqu'à Fulde.

[92] Ces tribus faisaient partie de la confédération des Francs.

[93] Roi ou chef d'une tribu d'Alains.

[94] Simple soldat d'une légion romaine cantonnée dans la Grande-Bretagne, et qui se fit Empereur en 407.

95 Gaule ultérieure et citérieure ; ce n'est point une division géographique, mais une manière de désigner, par rapport à celui qui parle, les parties de la Gaule éloignées ou rapprochées de lui.

96 Opinion qu'on ne trouve rapportée que par notre auteur.

97 La longue chevelure flottant sur les épaules était et fut jusqu'à l'extinction de leur dynastie la marque distinctive des princes mérovingiens.

98 Dispargum castrum ; suivants les uns, *Duisbourg* sur le Rhin ; suivant d'autres, *Duysborch*, entre Louvain et Bruxelles ; ou *Dietz*, ou *Diestheim*. Rien de certain à cet égard.

99 Exode, 32, 4.

100 Isaïe, 45, 18 – 42, 8.

101 Ce chapitre plus empreint de poésie que d'histoire, semble emprunté à quelque chant national des Francs.

102 On ne connaît de cette lettre que le passage cité ici. Quelques-uns veulent que son auteur soit Paulin, évêque de Nole, ce qui est douteux.

103 Sur cette église si célèbre dans nos annales, voyez encore Grégoire de Tours, *Miracles de Saint-Martin*, liv. I. Sidoine Apollinaire, liv. IV, épist. 18, et un travail de M. Lenormant joint à l'édition de Grégoire donnée par MM Guadet et Taranne en 1836.

104 C'est la cathédrale actuelle maintes fois reconstruite (Dom Ruinart).

105 Grégoire de Tours parle, en plusieurs endroits, des peintures des églises. Voyez liv. VII, liv. X, et ailleurs.

106 Ici et plus bas, le texte semble être de simples phrases de chroniques copiées par Grégoire. Elle abondent en obscurité.

107 C'étaient des pirates cantonnés dans les îles de la Loire.

108 Par les Wisigoths, l'an 469 ou 470 (Dom Bouquet).

109 La première Narbonnaise qui comprenait les cités de Narbonne, Toulouse, Béziers, Agde, Nîmes, Maguelonne et Lodève.

110 *Vie des Pères*, chap. III.

111 Cet ouvrage de Grégoire est perdu et ne nous est connu que par ce passage.

112 Le texte porte les *deux Germanies*, mais évidemment par erreur. On le voit d'ailleurs par la lettre de Sidoine à Basile, liv. X, chap. XXXI.

113 L'an 490 ou 491, Hist. litt. de la France, II, 622. Sur Perpétue, Volusien et Vérus, voyez le dixième livre.

114 A Tournai. C'est ce roi Franc dont le tombeau, découvert en 1953, a fourni aux antiquaires des objets du plus grand prix, qui ont été souvent décrits, et dont la plus grande partie est conservée au cabinet des antiques de la grande bibliothèque e paris et au musée du louvre.

115 L'an 481. Nous croyons devoir conserver Clovis, ainsi qu'aux autres noms propres, la physionomie que leur a donnée l'auteur. Il écrit : *Chlodovecus*, *Chrotechildis*, *Chlotachurius*, etc.

116 Roi des Francs de Cambrai.

117 C'était Saint Rémi, évêque de Reims, comme en font foi Frédégaire, Hincmar, Frodoard, etc.

118 Grégoire de Tours fait employer à Clovis le mot de papa.

119 La plupart des manuscrits de Grégoire de Tours la nomment Chrotechilde.

120 En général on administrait le baptême la veille de Pâques ; les personnes qu'on y présentait étaient vêtues d'habits blancs, qu'elles ne quittaient que le premier dimanche après Pâques, qui, à cause de cela, était nommé dominica in ulbis.

121 Sicambres, tribu importante de la nation des Francs ; leur nom vient de Sieg, rivière qui traversait un de leurs pays d'origine.

122 Marius dit que cette bataille eut lieu sous le consulat de Patricius et Hypatius, c'est-à-dire l'an 500 (Don Ruinart).

123 Sûrement le même dont il est question dans le récit des controverses agitées par des évêques catholiques et ariens en présence du roi Gondebaud. Voyez ci-dessous et Frédégaire.

124 La loi des Bourguignons est le plus ancien des codes barbares ; il est hors de doute que sa rédaction est antérieure à la conquête du royaume des Bourguignons par les Francs, en 534 ; mais il n'est pas également certain que, du moins dans sa forme actuelle, elle soit l'ouvrage de Gondebaud, quoiqu'on lui ait donné son nom (loi Gombette). On parle, il est vrai, dans la préface, de la seconde année du règne du roi Gondebaud, ce qui se rapporterait à l'an 467 ou 468, époque où Gondebaud régnait en commun avec ses frères. Mais deux des lois

contenues dans ce code (tit. 42, 45), sont annoncées comme publiées sous le consulat d'Aviénus , en 501 ou 502 ; et une troisième (tit. 52) se rapporte au consulat d'Agapet, en 517. Or, Gondebaud mourut en 515. En y regardant de près, on reconnaît que ce qu'on appelle la préface contient deux préfaces différentes ; c'est dans la seconde qu'il est fait mention de la seconde année du règne de Gondebaud ; mais au lieu de Gondebaud, on lit dans plusieurs manuscrits le nom de Sigismond son fils, et la seconde année du règne de ce dernier coïncide exactement avec l'an 517, date de la loi la moins ancienne du recueil. Il est donc probable que Gondebaud avait fait rédiger un premier code auquel se rapporte la première préface, et qui contenait sans doute la plupart des lois ; mais que Sigismond, en 517, fit compléter ce recueil et le publia de nouveau, avec la seconde préface, et dans la forme sous laquelle il nous est parvenu. (Voir l'*Histoire du droit romain dans le moyen âge*, en allemand, par M. de Savigny, t. 2, p. 1-4.)

125 La conférence tenue par les évêques catholiques et les ariens, en présence de Gondebaud, ne justifie pas ce que dit Grégoire. Voyez la lettre 2 d'Avit à Gondebaud.

126 Hérésiarques d'Orient, Sabellius du troisième siècle et Eutychès du cinquième siècle.

127 Une partie de ses ouvrages, et notamment ses homélies, nous sont parvenues.

128 Sidoine (V, 4 et VII, 1), Césaire d'Arles (*Homilia*, 33), et plusieurs autres portent le même témoignage. Voyez aussi le premier concile d'Orléans.

129 Les historiens ne sont pas d'accord sur la date de cette entrevue. Elle aurait eu lieu en 506 ou en 504 ou en 498.

130 Chap. IV de la *Vie des Pères* de Grégoire.

131 Ou des ennemis ? Hostes.

132 Psaumes, 17, 39-40.

133 En 507 ; à Vivonne, selon l'abbé Lebeuf.

134 Roi des Francs-Ripuaires, et qui résidait à Cologne.

135 Fils de Sidoine Apollinaire, né avant l'épiscopat de ce dernier.

136 Le rois des Francs paraît avoir été dirigé dans cette guerre par Rémi, évêque de reims. Cet évêque lui donna des instructions précises sur ce qu'il devait faire ou éviter, et Clovis lui rendit compte de la manière dont il avait rempli ses vues. Deux lettres où sont consignés les conseils de l'évêque et les paroles de déférence du roi sont rapportées par Dom Ruinart à la suite de son édition des œuvres de Grégoire de Tours.

137 Clovis ne fut point nommé consul ; il fut seulement revêtu des honneurs consulaires, honneur fréquemment

accordé par la cour de Byzance. Le vrai consulat était toujours écrit dans les Fastes, et servait à désigner l'année Le nom du roi des Francs ne s'y trouve nulle part. (*Histoire des Français*, par M. de Sismondi, t. 1, p. 228)

138 Forêt voisine de Cologne.

139 Rigoureusement le texte porte :*parce qu'il marchait avec un cœur droit* (eo quad ambularet) ; mais cette expression, au milieu des crimes racontés ici, dénoterait chez Grégoire une perversion dont on aurait lieu de s'étonner, et au sujet de laquelle les historiens se sont en effet récriés. Il nous semble plus naturel que le latin un peu chancelant du saint évêque aura légèrement dévié du chemin que suivait sa pensée.

140 Vers l'an 509. Chef Franc établi à Térouanne.

141 Les Leudes ou Fidèles étaient les compagnons des chefs barbares, les hommes qui s'attachaient à leu personne, formaient leur bande, les suivaient à la guerre, leur promettaient fidélité, et en recevaient en échange des présents qui furent d'abord, comme le dit Tacite, des chevaux, des armes, et plus tard des terres ; les Leudes devinrent alors des vassaux. (Voir à ce sujet les *Essais sur l'Histoire de France*, par M. Guizot, 4° Essai, chap. I au § des *Bénéfices*, chap. II, au § des *Leudes*)

142 Saint Pierre et Saint Paul. Au dixième siècle cette église prit le nom de Sainte Geneviève, qui y avait ét enterrée.

143 Le 27 novembre 511.

144 C'est le carré d'étoffe orné d'or et de pierres précieuses que le Grand prêtre des Juifs portait sur la poitrine e au centre duquel était écrit le nom de Dieu.

145 Théodoric avait pour capitale Reims ; Chlodomir, Orléans ; Childebert, Paris ; Clotaire, Cambrai et Tournai.

146 On a vu, dans le livre précédent, que Quintien avait été chassé de Rodez par les Goths ariens, à cause de s prédilection pour les Francs catholiques.

147 On ne connaît pas autrement ce personnage.

148 Il s'étendait de l'Elbe au Necker, si l'on peut assigner quelques limites précises à un royaume dans l'état de fluctuation où étaient alors les peuples barbares.

149 Elle était fille d'Amalafride et sœur de Théodoric le Grand, roi des Ostrogoths.

150 Monasterium Agaunense, dans le diocèse de Sion en Valais, au pied du Saint-Bernard.

151 A deux lieux d'Orléans.

152 Près de ce bourg se trouvait en effet un puits nommé, dans quelques anciennes chartes, puits de Saint-Sigismond, ou par contraction, de Saint-Simond. Sigismond fut placé au nombre, non seulement des saints, mais des martyrs, d'après l'usage de ce temps qui honorait du titre de martyrs tous les innocents massacrés sans raison.

153 Le poète Fortunat, qui passa une partie de sa vie à Poitiers, devint le commensal et l'ami de sainte Radegonde et il a raconté d'après elle, dans un poème plein de sauvage beauté, la ruine des rois de Thuringe. Il était aussi l'ami de Grégoire de Tours.

154 Il était le fils de l'évêque Apollinaire cité plus haut.

155 Ce ne fut pas en Espagne, mais en Languedoc près de Narbonne, que Childebert rencontra l'armée d'Amalaric qui venait à sa rencontre ; il la battit, et Amalaric s'enfuit à Barcelone où il fut tué. Le Languedoc ou Septimanie appartenait alors aux rois Visigoths.

156 C'est-à-dire des catholiques, par opposition aux ariens.

157 Il paraît cependant, par la chronique de Marius d'Avenches, qu'il y envoya Théodebert son fils.

158 Cette phrase semble indiquer que Léon était nègre ; on ne peut douter qu'il n'y eût déjà, sous les Romains, des esclaves noirs dans la Gaule.

159 On ne prenait de nourriture le dimanche qu'après la messe (Dom Ruinart).

160 Attale fut dans la suite comte d'Autun ; c'est à lui qu'est adressée la lettre 18 du livre V de Sidoine Apollinaire (Dom Ruinart).

161 Près Billom (Puy de Dôme).

162 Il fut évêque de Bourges de 506 à 511.

163 Cette partie de texte n'est pas en accord avec la fin du livre II et la fin du livre X, quant au temps et à l'ordre où se présentent les évêques de Tours.

164 Depuis Sainte-Geneviève. Quant à la date où se place le meurtre des enfants de Clodomir, les historiens varient entre les années 526 à 538.

165 Il était bisaïeul de Grégoire de Tours.

166 C'est-à-dire les Ostrogoths, qui, traversant les Alpes pour venir au secours des wisigoths leurs frères dépouillés

par Clovis, arrêtèrent les progrès des Francs.

167 Deus castrum, *Diou* en Languedoc suivant Ad. de Valois ; suivant d'autres *Montadié* près de Béziers ; plus probablement *Die* (Hérault).

168 Ce paragraphe, ainsi que le suivant, est rempli de fables et de faits dénaturés.

169 Ce récit de Grégoire de Tours est complètement faux ; Audoflède, sœur de Clovis et femme de Théodoric était morte avant son mari. Théodoric ne laissa qu'une fille, Amalasonthe, veuve elle-même à l'époque de sa mort, et qui gouverna sagement le royaume des Ostrogoths, au nom de son jeune fils Athalaric. L'ayant perdu en 534, elle associa à l'empire son cousin Théodat ou Theudès qui, voulant régner seul, la fit étrangler dans une île du lac de Bolsène. Quelque bruit confus avait probablement fourni à Grégoire de Tours cette occasion d'imputer à des Ariens un crime de plus.

170 Théodebert était entré en Italie comme allié des deux peuples qui se la disputaient alors, les Ostrogoths et les Grecs ; il avait promis ses secours à l'un et à l'autre, et leur fit la guerre à tous deux, uniquement occupé de faire, pour son propre compte, des conquêtes et du butin. Cependant le résultat de cette expédition fut la cession, au roi Franc, des provinces que possédaient encore les Ostrogoths, et que réclamaient toujours les empereurs de Constantinople, dans le midi de la Gaule. Vitigès, roi des Ostrogoths, en fit l'abandon à Théodebert en 539, et Justinien le confirma en 540, en renonçant formellement à tous ses droits.

171 En 547. C'est probablement la partie de l'Italie située au nord du Pô, qui est appelée ici basse Italie.

172 La Bretagne n'était point soumise aux rois Francs ; seulement quelques-uns des ducs ou comtes qui y régnaient leur payaient des tributs, et leur reconnaissaient une sorte de souveraineté.

173 C'était l'oncle paternel de l'auteur. Voyez la *Vie des Pères*, VI.

174 A Brioude, à cinq myriamètres de Clermont.

175 C'est le nom du T grec, qui représente aussi bien une croix. Ce récit, que Grégoire répète dans son livre de la *Gloire des Martyrs* (ch. II), semble s'expliquer par un passage des prophéties d'Ézéchiel (ch. IX) : Dieu cria à l'homme vêtu de lin qui avait le cornet d'écrivain à son côté, et lui dit : *Passe par le milieu de la ville et fais une marque sur les fronts des hommes qui souffrent et qui gémissent*. Et j'entendis qu'il dit aux autres : *Passez après lui et frappez ; que votre œil n'épargne personne ; mais n'approchez d'aucuns de ceux sur qui cette marque sera faite*. D'après cela, au premier bruit de la peste on traçait une croix sur sa maison pour se mettre à l'abri du fléau.

176 C'est-à-dire avec l'approbation du roi. Voyez ci-dessous.

177 En 554. Athanagild, pour renverser Agila, avait appelé à son aide l'empereur d'Occident, Justinien.

178 Sœur de Visigarde dont il a été question dans le livre précédent.

[179] Sidoine Apollinaire, appelé aussi Caius Sollius.

[180] Ce paragraphe semble tiré d'un poème.

[181] Pour l'épiscopat de leur cité.

[182] Montem nigrum. Giesebrecht prétend que ce lieu s'appelle aujourd'hui encore la *Montagne Noire* ; M. A. Jacobs propose le village de Saint-Georges de *Négremont*, à 16 kilomètres d'Aubusson (Creuse).

[183] *Wilichaire*, duc d'Aquitaine ; sa fille s'appelait *Chalda* (Aimoin, *Geste des Francs*).

[184] Sellense castrum. Depuis, abbaye de *Selle* ou *Celle*, près de Melle Poitou (Deux Sèvres).

[185] Tribu de la nation des Goths, qui se dispersa, comme tant d'autres, sur le territoire de l'Empire, au moment de la grande invasion, et dont une bande s'établit dans le Poitou où elle donna son nom à un bourg dit *Teifalie*, dont on prétend retrouver encore la trace dans le village de *Tifauge*, sur la Sèvre.

[186] C'étaient celles dont on avait formé comme un diocèse provisoire pour Austrapius, en attendant qu'il succédât à Pientius.

[187] On ne sait que très vaguement jusqu'où s'étendaient les limites de ces quatre royaumes ; en fait, elles étaient vraisemblablement très peu déterminées (cf. livre III).

[188] Domaine royal dans le Perthois, non loin de *Vitry le Brûlé* (Marne).

[189] Les rois bourguignons avaient reçu des empereurs romains ce titre qu'on trouve de même dans d'autres contrées, et se plaisaient à le porter. Sous les rois francs, il était donné à l'officier qui gouvernait ces provinces sous l'autorité du roi. Selon la chronique de Marius, Celse mourut en 570.

[190] Berthe ou Eldeberge, qui épousa Ethelbert, roi de Kent, et contribua puissamment à la conversion de son mar et des Anglo-Saxons au christianisme.

[191] *Leontius*, évêque de Bordeaux vers 561.

[192] Les sièges métropolitains prenaient alors le nom d'Apostoliques et leurs tributaires celui de Papes, quoique la réponse de Charibert montre que c'étaient des désignations plus particulièrement réservées dès alors à l'église et à l'évêque de Rome.

[193] Chagan, Gagan, Cagan, Gargan suivant les différents manuscrits. C'est le titre des princes tartares : Khan de

Khans.

194 Ces prétendus Huns étaient les Avares, peuple venu du plateau du Tibet, et qui, après avoir erré longtemps en Germanie, fonda enfin, dans la Valachie, la Moldavie et la Hongrie, un royaume qui subsista 230 ans. Ce fut dans la Thuringe, entre l'Elbe et la Saal, que Sigebert leur fit la guerre.

195 Grégoire de Tours entendait peu la géographie de Virgile [*Enéide*, I, 104-105 et 122] ; c'est sur la mer Méditerranée et non sur le Simoïs que se passe la célèbre tempête qu'il rappelle ici.

196 Tauredunum. Il est assez difficile de déterminer la position de ce lieu ; quelques savants ont pensé qu'il s'agissait de Tournon en Vivarais ; mais la description que donne Grégoire de Tours et les circonstances de l'inondation ne sauraient s'y appliquer. Selon d'autres, le fort de *Tauredunum* était situé dans le Valais, et un passage de la Chronique de Marius d'Avenches semble venir à l'appui de cette opinion. Mais il est plus probable qu'il s'agit ici du fort l'Ecluse, entre Seissel et Genève, lieu où le Rhône coule en effet dans une gorge fort resserrée, et qui offre des traces d'un déchirement des montagnes. Dans cette hypothèse, le grand amas d'eau qui, selon Grégoire de Tours, eut lieu à Genève, située au-dessus du fort l'Écluse, ne serait pas impossible à concevoir.

197 Ce sont les Francs que Grégoire appelle ainsi, comme dans l'histoire d'Attale et plus loin. Ailleurs il les nomme : les ennemis.

198 Le mot Eulogia avait, à cette époque, plusieurs significations différentes ; il désignait: 1° le sacrement de l'Eucharistie ; 2° le pain béni ; 3° les pains bénis que les évêques et les prêtres envoyaient ou recevaient en présent ; 4° des présents quelconques, surtout ceux que les ecclésiastiques faisaient aux laïques, en signe de respect ou d'amitié, et qui consistaient le plus souvent en choses bénites ; c'est en ce sens qu'il est pris dans le passage dont il s'agit ; 5° enfin des présents, rétributions ou prestations de diverse nature, extorqués par la force.

199 Avitus mourut en 594, Grégoire était étroitement lié avec lui, voyez la *Vie des Pères,* II.

200 En 567. Leuvigild fut associé au trône, en 568 ou 69, par Liuva, qui lui céda alors l'Espagne, et ne se réserva que la Septimanie. Liuva mourut en 572 (Isidore de Séville).

201 L'un, Herménégilde, épousa Ingonde ; l'autre, Recared, ne fut que fiancé avec Rigonthe, fille de Chilpéric.

202 Les Persarméniens, mentionnés par Procope (*Guerre des Goths*, IV, 2), doivent être, d'après lui, placés au nord-est de l'Arménie, resserrés au nord par l'Ibérie, au sud par la Perse.

203 Belle-mère de Firmin.

204 Rosamonde, fille de Cunimond, roi des Gépides.

205 Grégoire de Tours a défiguré ici la fin de l'histoire de Rosamonde, trop connue pour qu'il soit nécessaire de la rapporter en détail. Elle empoisonna elle-même, à Ravenne où elle s'était réfugiée, Helmichis son amant et son complice dans l'assassinat d'Alboin. Helmichis, se sentant près de mourir, reconnut la main de Rosamonde et la

contraignit, l'épée sur la gorge, de boire le reste du poison.

206 Salone (Salonius) était évêque d'Embrun en 560. Vers 573, il y eut un Salone, évêque de Genève. Sagittaire fu évêque de Gap depuis 566 jusqu'à environ 580 (voyez le livre V).

207 Telle était la peine de vol manifeste en droit romain. Le voleur payait le quadruple de la valeur des objets volés. Albin avait évalué les 70 tonneaux d'huile à mille sous d'or ; mais c'était une estimation ab irato, que Sigebert réduisit à la valeur réelle des objets.

208 C'étaient trois des trente cinq ducs qui se partagèrent l'autorité après la mort de Cleph, en 575 (Paul Diacre).

209 Maucoil, lieu au nord d'Avignon, arr. d'Orange (Guadet et Tar.) ; ou Ménerbe, arr. d'Apt (Expilly) ; ou Manosque, Basses Alpes (Giesebretch). Il vaut mieux dire qu'on ignore la situation de ce village que Grégoire appelle *Machovilla* ou *Machaovilla*.

210 *A quoi ne contraindrais-tu les cœurs des mortels,*
Soif exécrable de l'or ! Vigile (*Æneid.*, III, 56)

211 En deçà, relativement à Tours, où écrivit Grégoire : c'est-à-dire sur la rive gauche.

212 Peut-être au village de *Ciran la Late* (Indre et Loire, arr. de Loches), non loin de Sivré, Bellesme et Neuil (Ruinart).

213 On a une supplique écrite à cette époque par saint Germain, évêque de Paris, à Brunehault.

A la très clémente dame, notre très pieuse dame à toujours, la fille de la sainte Église en Jésus-Christ, la reine Brunihilde. Comme la charité se réjouit en la vérité,… il ne nous est pas permis de nous taire. Nous répèterons les paroles de la foule, paroles qui nous remplissent e crainte, et nous soumettons à la connaissance de votre piété ce que répandent, toutes les bouches, même celles du vulgaire : c'est que, par votre volonté, votre conseil et votre instigation, le très glorieux seigneur, le roi Sigebert veut détruire ce pays. Nous ne disons pas ces choses qu'on croie qu'elles viennent de nous, mais nous supplions qu'aucun prétexte ne soit donné de dire qu'un si grand et si funeste malheur vienne de vous, etc.

214 C'est-à-dire aux Barbares d'Outre-Rhin qui le suivaient

215 Schram, schräg, *oblique* ; sahs, *couteau* (Giesebretch).

216 Il y eut donc une lutte de partis et non un simple assassinat. Le récit de Grégoire laisse à désirer.

217 Matthieu, 10, 21.

218 Galates, 5, 15.

219 Orose, IV, surtout à partir du chapitre 6, parle longuement des Carthaginois, mais point dans les termes que dit Grégoire

220 Galates, 5, 17.

221 En le mettant dans un sac et en le jetant par la fenêtre à un domestique (Frédégaire).

222 À Noël, 575.Ce fut le jour où il fut reconnu solennellement ; car il régnait depuis le 8 décembre (dom Bouquet).

223 Audovère, qui avait été reléguée par Chilpéric dans un monastère au Mans. Livre IV. Aimoin, III, 4 et 15.

224 Au lieu de mettre en prison les hommes considérables, on se contentait quelquefois de leur donner des gardes chez eux ou de les remettre à la garde de quelque autre personne, ordinairement d'un magistrat ; c'est ce qui s'appelait custodes dare, libera custodia.

225 On appelait *référendaire*, sous les rois de la première race, l'officier du palais qui avait la garde de l'anneau ou sceau royal , et signait les diplômes émanés du roi. Mais ce nom était souvent donné aussi aux simples secrétaires que le garde du sceau avait sous ses ordres, ou aux officiers qui faisaient au roi des rapports sur les pétitions de ses sujets et transmettaient à ceux-ci ses réponses ; ce dernier emploi était celui des référendaires attachés aux empereurs romains. Sous les rois de la troisième race, on l'appela *chancelier*.

226 Il s'agit du duc Gontran Boson, v. livre IV.

227 Actiones ; c'est-à-dire, probablement, des rôles pour la poursuite des impôts, lesquels étaient exigibles six mois après, au 1er septembre.

228 Il s'agit de saint Félix, patron révéré des Nantais.

229 Vicus Arisitensis ; il y a beaucoup d'incertitude sur la vraie désignation de cet évêché, situé évidemment dans le Rouergue, mais qui n'a subsisté que peu de temps. Cependant la similitude des notas et quelques autres circonstances portent à croire qu'il comprenait une partie du territoire montagneux placé entre Millau et Lodève, et qu'on appelle encore l'*Arsat* on le *Larsat*.

230 Armentala, sa mère, était fille d'une sœur de saint Nicet.

231 Évêque d'Autun, depuis l'an 560.

232 On a de lui, en effet, une sorte de journal, divisé en quatre livres, des miracles qu'il crut voir s'opérer, de son temps, au tombeau de saint Martin.

233 Livre IV.

234 *Vie des Pères*, chap. XVI.

235 Saint Germain fut enseveli à la basilique Saint Symphorien, attenante à l'abbaye Saint Vincent, qui devint depuis Saint-Germain-des-Prés.

236 Melitense mon. ; monastère depuis longtemps détruit ; aujourd'hui village (Cantal, arr. de Mauriac).

237 Oculi nunq. caligaverunt. Cette absurdité semble n'être que l'écho d'une légende populaire fondée sur le nom du saint, *patere*, *pator*, *peulus*.

238 Ces Juifs furent, plus tard, baptisés de force. Voir une lettre de Grégoire le Grand (l. I, lettre 45) à Virgile évêque d'Arles, et à Théodore, évêque de Marseille (dom Ruinart).

239 Voyez, sur les divers sens du mot *Eulogie*, le livre IV, la note 39. Il s'agit ici de pain non encore consacré dont le refus annonçait celui de la communion.

240 Eusthénie, fille de Justin et de la sœur unique de Grégoire, dont le nom est inconnu.

241 Leudaste était comte de Tours.

242 Voyez le livre VII, où ce médecin est de nouveau battu et dépouillé.

243 Ces paroles font allusion, comme on le voit dans la phrase suivante, à l'évêché de Tours. Cependant Tours est sur la gauche et non sur la droite du fleuve.

244 Le texte de la Vulgate, dans ce passage, comme dans le précédent, et ceux qui suivent, est très différent de la citation faite par Grégoire.

245 Alors en dehors de la ville d'Auxerre ; depuis, au dedans. C'était un monastère de l'ordre de Saint Benoî (Dom Ruinart).

246 Grégoire prononce ici pour la première fois le nom des Francs d'Austrasie.

247 Clotaire était mort (en 561) lorsque Alboin et les Lombards, avec plusieurs bandes de Saxons, passèrent en Italie (en 568). Sigebert avait permis à des bandes Suèves de s'établir sur le territoire délaissé.

[248] Macliavus, dont il a été question ci-dessus (livre IV). C'est le même nom, qui dans la bouche populaire, es devenu *Saint-Malo*.

[249] Dont il avait épousé la fille Marcatrude ; mais l'ayant répudiée, parce qu'elle avait empoisonné Gondebaud, e ayant pris Austrechilde, Guntio et Wiolic, fils de Magnachaire, ne purent supporter ce outrage fait à leur sœu (Frédégaire). Marius d'Avenches, qui appelle Magnachaire *duc des Francs*, place sa mort à l'année 565.

[250] Grégoire fêtait la Pâque d'après le calcul de Victorius d'Aquitaine, qui avait été introduit dans l'usage de la gaule par le concile d'Orléans, en 541 ; mais en quelques lieux de la Gaule on suivait encore, comme en Espagne l'ancien calcul romain.

[251] Probablement Sainte-Geneviève.

[252] Voyez Sulpice Sévère, *Dialog*. III, sur les vertus de saint-Martin. Cet évêque était Ithacius, un des ardent persécuteurs de Priscillien et de ses disciples mis à mort par Maxime comme hérétiques.

[253] Bertrand, de Bordeaux ; Ragnamode, de Paris ; sans doute les deux évêques qui avaient dénoncé Grégoire.

[254] Le texte dit : *que j'ai retiré du bain de régénération*. On baptisait alors en plongeant entièrement le néophyte dans la cuve baptismale. Son parrain était alors pour lui un second père, et cette parenté spirituelle produisait un lien si étroit qu'elle formait des empêchements au mariage, comme la parenté véritable.

[255] Les canons appelés encore aujourd'hui *canons apostoliques* n'étaient point alors reconnu dans l'Église gallicane. Ainsi la collection de Denys le Petit n'était pas encore admise en Gaule, puisqu'il place en tête les canons que Grégoire traite ici d'apocryphes. Voyez Le Cointe, *Annales ecclésiastiques*, année 577, et l'article *Canons apostoliques*, dans Moréri, édit. de Goujet (Guadet et Tar.).

[256] Évêque de Reims, très saint prélat suivant Fortunat, mais non suivant Grégoire de Tours, qui paraît reporter sur Ægidius une partie de l'aversion qu'il éprouvait pour Chilpéric et Frénégonde, protecteurs de ce prélat. Voyez le livre X.

[257] C'est le seul exemple, dans Grégoire de Tours, du droit que s'arrogent les papes de confirmer ou de casser les décisions royales ou celles d'un synode.

[258] Anciennement les condamnés à mort étaient privés des secours de la religion. Ce n'est qu'en 1397 (ordonnance du roi datant du 12 février 1396), qu'ils purent être confessés avant d'être conduits au supplice (Guadet et Taranne).

[259] La Vilaine semble ici la limite de la Bretagne indépendante (Guadet et Tauranne).

[260] Probablement l'église du prieuré de Saint Marcel, fondée à Châlons par le roi Gontran lui-même.

261 Aridius fut mis à la place de sagittaire à Gap ; Éméritus remplaça Salone à Embrun. Tous deux assistèrent au deuxième concile de Mâcon, en 585.

262 L'amphore contenait environ vingt-six litres.

263 Il s'agit ici de l'*arpent gaulois*, ou aripennis, moitié de jugerum. Or le *jugerum* valait (Mém. de l'Académie des Inscriptions, t. XII, p. 318), 25,28 ares, ce qui donne 12,64 pour l'*aripennis*. L'arpent de Paris, contenant cent perches carrées, de dix-huit pieds chacune, a été trouvé équivalent à 34, 4887 ares (Guadet et Taranne).

264 Cette expédition eut lieu du temps de Justin et non sous Tibère

265 L'église où avait été répandu le sang humain était interdite jusqu'à ce qu'elle eût été purifiée.

266 C'est-à-dire payèrent, conformément à la loi salique, une somme d'argent pour chaque meurtre et chaque blessure.

267 Il est encore question de ce fléau dans les paragraphes suivants au livre IV.

268 Il avait quinze ans (Fortunat).

269 Fortunat le nomme Dagobert, dans l'épitaphe qu'il composa pour lui : livre IX, n° 1 à 5. Voyez le dernier paragraphe du présent livre.

270 Pour forcer les juifs à pleurer sa mort, il ordonna de massacrer plusieurs nobles citoyens, aussitôt qu'il aurait cessé de vivre (Josèphe, *de Bello judaico*, I, 21).

271 Marius d'Avenches les nomme Nicolas et Bonat, et place leur mort en septembre 581.

272 Trace d'une disposition du droit romain qui se trouve constatée au *Digeste*, fr. 3 : De his quœ ut insign., XXXIV, 8.

273 On les a conservés ainsi qu'un grand nombre d'autres inscriptions en vers dont l'église de saint Martin était décorée. Voyez *Mss. grande Bibliothèque de Paris*, lat. n° 797, f° 138.

274 Théodosie, née à Carthage.

275 Herménegild, fiancé à Ingonde ; Récared, à Rigohthe. Voyez sur cette dernière au livre VI.

276 Plus tard, en 586, Herménegild fut mis à mort dans Tarragone par l'ordre de son père, parce qu'il avait refusé de recevoir la communion des mains d'un évêque arien (Paul Diacre, III, 21). Il fut honoré comme martyr. Ingonde s'enfuit, et, arrêtée dans sa course, fut conduite en Sicile, où elle mourut. Selon Grégoire, livre VIII, elle mourut e Afrique, tandis que les Grecs la conduisaient à Constantinople (Guadet et Taranne).

277 Dont il sera question dans les livres VII et X.

278 Mir ou Théodemir II, roi des Suèves établis en Galice, qui régna de 570 à 583, et ramena à la foi catholique l plus grande partie de soit peuple jusque là arien.

279 À Tours, veut dire probablement l'auteur. Le Cher se serait réuni à la Loire en amont de la ville.

280 C'est-à-dire les envoyés de Mir, roi des Suèves, en Galice.

281 Partie du vêtement des grands prêtres hébreux.

282 Il prend Eusèbe et Saint Hilaire pour des personnages vivants. Manifestum est mihi in hac causa Hilariur Eusebiumq, validos inimicos haberi. Augustin Thierry, dans ses *Récits Mérovingiens*, a suivi pour ce passage la traduction de M. Guizot, qui porte :*Il m'est évident qu'Hilaire et Eusèbe ont été en cela violemment opposés l'un à l'autre*. Tel n'est pas le sens.

283 *C. Cœlius Sédulius*, prêtre qui vivait à Rome au Ve siècle et composa plusieurs ouvrages, notamment un poème sur les miracles de Jésus-Christ, intitulé : *Paschale Carmen*.

284 Le louangeur Fortunat fait au contraire l'éloge des essais poétiques de Chilpéric. Il paraît qu'ils étaient assez considérables en étendue (livre VI). Aimoin, moine au Xe siècle, en rapporte un fragment composé en l'honneur de saint-Germain.

285 Les manuscrits varient sur la l'orme et le son de ces caractères, et Aimoin les donne autrement que Grégoire de Tours . Le toi Chilpéric, dit-il, ajouta à nos lettres l'ω grec, et trois autres inventées par lui, dont nous insérons ici la forme et le son : χ *ch*, θ *th*, φ *ph*. (Aimoin, *de gestis Francor.*, l. 3, c. 40) Le dire d'Aimoin me parait plus probable que celui de Grégoire de Tours ; les trois sons que, selon lui, Chilpéric essaya de représenter par des lettres *ch*, *th*, *ph*, se trouvent en effet dans les langues germaniques, et les trois formes qu'il y voulut appliquer, χ, θ, φ sont empruntées à l'alphabet grec ; tandis qu'il n'y a aucun rapport, dans aucune de ces langues, entre les sons et les caractères dont Grégoire de Tours fait mention. — L'empereur Claude avait fait une tentative analogue et non moins vaine (Suétone, *Claude*, 41 ; Tacite, *Annales*, 11, 14).

286 *Nutritius*. Voyez la loi salique, titre XLIII, § 6, au sujet des grands admis à la table du roi. Sur Gogon, voyez le livres VI et VII.

287 Intendance de toutes les écuries, qui devint plus tard un grand office, celui de *connétable*.

288 On a vu, plus haut, un semblable serment prononcé sur la nappe d'autel.

289 C’est un autre personnage du même nom, également ennemi de Grégoire et membre du clergé de Tours.

290 Voyez un autre exemple de garde semblable, ci-dessus (§ 3). Ce même Platon devint plus tard évêque de Poitiers.

291 Berni, selon l’abbé Lebeuf.

292 Ce qui laisse supposé, quoi qu’en dise dom Ruinart, qu’il célébra trois fois la messe (Guadet et Taranne).

293 Fille de Frédégonde, appelée reine, comme les fils des rois étaient eux-mêmes appelés rois.

294 C’est-à-dire les jeunes enfants de Frédégonde. Au moment du procès, ils vivaient encore ainsi que Clovis.

295 Les pauvres habitués de l’église, et inscrits comme tels, matricularii.

296 Il rentra chez lui, dans ses propriétés, dit Grégoire, ressecit ad propria. C’est une sorte de jeu de mots que s’est permis ici l’auteur, de même qu’en il raconte l’histoire de Leudaste sur le ton de la plaisanterie.

297 Ou *Berni*. Probablement cette maison où tous les évêques furent réunis pendant la durée de l’assemblée.

298 Gogon, dont il a été question au livre V, était un grand seigneur lettré en commerce de vers et de lettres avec les beaux esprits de son temps, notamment avec Fortunat, qui lui adressa les quatre pièces placées en tête du 7e livre de ses Poésies. C’était Gogon que Sigebert avait chargé d’amener Brunehaut en Gaule.

299 Voyez le livre IV et la *Chronique* de Marius d’Avenches.

300 Cette ville appartenait à Childebert.

301 Il s’agit vraisemblablement du troisième concile de Lyon, quoique les collections des conciles le place en 583. Nous en avons les six canons. Il n’y est question que de discipline ecclésiastique (Dom Ruinart).

302 Nogiventum villam : peut-être Saint-Cloud, mais plutôt Nogent-sur-Marne, résidence très habituelle des rois Mérovingiens.

303 Les monnaies d’or de Tibère Constantin ne sont pas très rares (voyez *Essai de classif. des suites byzantines* par M. de Saulcy, p. 31 et pl. III). Mais il s’agit ici de pièces purement commémoratives, appelées *médaillons*. Les temps modernes n’ont pas conservé de médaillon antique d’une dimension aussi énorme que celle dont parle ici Grégoire. Le plus grand qu’on ait connu est un médaillon d’or de Justinien (représenté d’un côté en buste, de l’autre côté à cheval ramenant devant lui la victoire, avec ces mots : D. N. JUSTINIANVS PP. AVG. — SALV

ET GLORIA ROMANOR. — CONOB), qui avait été acheté par l'ambassadeur de France à Constantinople 1751, et qui déposé alors à la Bibliothèque du roi, y fut volé en 1831. Il portait trois pouces de diamètre et pesait 5 onces 3 gros. M. de Boze l'a décrit et fait graver dans les *Mém. de l'Acad. des Inscr.*, t. XXVI, p. 523. Il peu donner une idée de ce qu'était celui de Tibère, car il n'y eut qu'une dizaine d'années d'intervalle entre les deux frappes.

304 On pense que c'est par lui que Grégoire de Tours avait été sacré évêque (Marolles et Dom Ruinart).

305 Gontran était âgé et sans autres enfants que des filles.

306 In omnibus quæ laborare potuero. Ces paroles semblent faire la distinction, si usuelle dans le droit du moyen âge, qui consiste à spécifier les acquêts par opposition aux propres. En ce sens la libéralité du roi n'avait rien de vague.

307 Évêque de Bayeux (livre IV) ou d'Avranches.

308 Isaïe, 7, 14 – Matthieu, 1, 23. Grégoire, qui ne veut combattre le Juif qu'avec les citations des livres Juifs, ne devait pas ajouter ces mots : *ce qui veut dire Dieu est avec nous*. Ils ne sont que dans saint Matthieu (Guadet et Taranne).

309 Voyez plus loin la triste fin de Priscus.

310 Ici provincia dans un autre sens.

311 Le religieux chargé des intérêts temporels du monastère.

312 On doit s'étonner de l'omission d'Austadius dans le catalogue des évêques de Nice. On voyait encore au dix-septième siècle, près de Ville-Franche, à une lieue de Nice, les débris d'une tour et d'une église consacrée à *San-Sospir* : c'est le nom corrompu de saint Hospice. Ces édifices furent abattus pour la construction d'une tour que le duc Victor-Amédée de Savoie fit bâtir, vers 1640, en cet endroit (Ruinart).

313 Il est encore question d'Hospicius dans Grégoire, *Gloire des Confesseurs*, 97 ; dans Paul Diacre, qui copie Grégoire, III, 1 ; dans la *Chronique* de Sigebert, année 581. Du temps de l'abbé de Marolles et de Dom Ruinart son corps passait pour être conservé dans l'église de Nice.

314 On a une vie de cet évêque, assez ancienne, et une règle monastique rédigée par lui ; toutes deux publiés (Ruinart).

315 Dynamius et Jovin, rector ; Albinus, ex-præfector.

316 Vulgairement *saint Cybar*.

317 La Provence brillait donc alors d'un certain éclat littéraire.

318 Domus regiœ majorem. Première mention faite par Grégoire de cette charge importante.

319 Celle de Tours, comme l'indique la suite du texte.

320 Dans le droit romain l'action furti ne se donnait qu'à la personne lésée par le vol ; dans les coutumes barbares il y avait une sorte d'action publique en ce qu'une partie de la composition due par le délinquant appartenait au fisc. Le fait cité ici donnait donc lieu à une question sérieuse, et l'on voit que le roi barbare la résout en effet avec bienveillance.

321 Cette coutume de s'approprier à la mort de l'évêque les objets mobiliers qui lui appartenaient fut religieusement suivie par les clercs du moyen âge.

322 Les domestiques des rois Francs, étaient les hommes attachés à la personne du prince et qui logeaient dans l'intérieur du palais, ils étaient sous les ordres d'un chef appelé le comte des domestiques ; leur condition, loin d'être servile, était au contraire une des plus élevées ; les lois barbares leur donnent le titre d'optimates ; les principaux d'entre eux siégeaient dans les plaids ou cours judiciaires du prince ; c'étaient, en un mot, des fidèles plus spécialement attachés au service personnel de leur seigneur. Du reste cette signification du mot domestique s'est perpétuée dans le moyen âge et jusque vers la fin du 17e siècle ; les jeunes gens qui recevaient dans un château leur éducation chevaleresque étaient souvent appelés domestiques ou gens de la maison, et le cardinal de Richelieu avait un grand nombre de gentilshommes parmi ses domestiques.

323 Frère de saint Nisier, évêque de Lyon (Lecointe et Ruinart).

324 Abbé de Saint-Victor de Marseille.

325 Il semble, par ce qui précède, que Gondulphe avait réduit toute la ville sous l'obéissance de Childebert, pour punir Gontran de n'avoir pas voulu rendre à celui-ci la moitié qui lui appartenait. Le récit est aussi vague que devaient être peu précis les droits des deux souverains sur une seule ville (Guadet et Taranne).

326 Voyez Aimoin, III, 44.

327 Institution purement romaine (Code Justinien, lib. V,*de donat. ante nupt.*, ff., 9). Les Francs avaient la dot et le *Morgengabe* ; voyez le livre IX. — Voyez cependant Pardessus (*Loi Salique*, p. 666).

328 Félix mourut le 6 janvier 582. Il est honoré comme saint par les fidèles de Nantes. Grégoire le tenait pour son ennemi. Voyez le livre V, la *Gloire des Confesseurs*, 78, et Augustin Thierry, lettre V sur l'Histoire de France.

329 Le traducteur allemand, Giesebrecht, propose ici, non sans vraisemblance, une légère correction (erat pour erant) en vertu de laquelle on traduit : *Il se réfugia, avec ses serviteurs, dans la basilique Saint-Julien, située*

sur la place voisine. Peut-être la synagogue où se rendait Priscus était-elle située du côté de la rue Pierre Sarrazin, où existait au treizième siècle un cimetière israélite et qui se trouve pas fort éloigné de Saint-Julien.

330 Ceci est un reste de l'ancien usage des Germains chez qui ce n'est point la femme, dit Tacite, qui apporte une dot au mari, mais le mari qui en donne une à la femme (*De mor. Germ.*, c. 18.). Cet usage, indirectement consacré par plusieurs des lois barbares, entre autre par celle des Bourguignons (tit. 34), et attesté, dans les premiers siècles de l'Europe moderne, par une multitude de faits, se retrouve chez presque tous les peuples barbares ou sauvages d'Asie, d'Afrique et d'Amérique ; il indique partout la condition, sinon servile, du moins faible et méprisée, des femmes qui sont achetées par leur mari comme un esclave ou une tête de bétail. Dès qu'on le voit disparaître et que la femme commence à apporter une dot dans la maison où elle entre, on peut être assuré que la condition des femmes s'améliore.

331 Apud Pontem Urbiensem civitatis parisiacæ… ad arcendos insiditores. Il ne s'agit pas ici de soldats, car l'Orge, filet d'eau guéable partout, ne pouvait être une ligne de défense ; mais il traversait deux routes reliant les États de Gontran à ceux de Chilpéric : celle de Paris à Orléans et celle de Paris à Fontainebleau. Il n'y a aucun moyen de savoir de laquelle des deux Grégoire veut parler, en sorte que ce Pons Urbiensis peut être aussi bien à Savigny qu'à Arpajon. Le vieil Aimoin prenait le lieu en question pour un pont de la ville de Paris (*urbiensis*). Urbia est bien l'Orge, quoique son nom, au moyen âge, soit plutôt *Orgia* ou *Ordea* ; il existe à la Direction générale des Archives, à Paris, une charte de l'an 670 dans laquelle on lit : ad Urbiam fluviolum in pago Stampensi.

332 Par le duc Gontran Boson, comme on le verra dans le livre suivant.

333 On ne sait pas très bien qui est cet évêque.

334 Le peuple assistait à Matines avec le clergé, au moins le dimanche (Ruinart).

335 On croit qu'il s'agit ici de Saint-Laurent au faubourg Saint-Martin. Voyez un mémoire de M. Girard (*Acad. des Sciences*, t. XVI, 1838) expliquant qu'au moyen âge il existait depuis l'Arsenal jusqu'à Saint-Laurent un fossé où entrait l'eau de la Seine et où remisaient les bateaux.

336 Je suppose que ces courants avaient peu de largeur, et semblaient à Gontran des ruisseaux facilement guéables (Guadet et Tranne).

337 La tonsure était commune aux pénitents, comme aux clercs et aux moines (Ruinart).

338 Monastère de la Sainte-Croix, à Poitiers (livre III).

339 Ce fut un 582, et non en 583 que mourut l'empereur Tibère.

340 C'est-à-dire que Chilpéric avait été battu et que Childebert, qui l'avait trahi, reçut de Gontran sa récompense.

341 Portion de la Nouvelle-Castille, avec Tolède pour capitale.

342 Narbonne et les autres villes de la Septimanie étant alors placées sous la domination wisigothe faisant partie de ce qu'on appelait *les Espagnes*.

343 Reccared qui lui succéda.

344 Dato *placito*. Placita, assemblées des Francs pour la discussion des affaires publiques ou pour le jugement, par le roi, des contestations privées. Voyez Pardessus, *Loi salique*, dissertation IX.

345 Théodoric dont on a déjà parlé.

346 Basine qui excita ensuite, dans ce monastère, les désordres que Grégoire de Tours raconte dans le 10e livre.

347 Préfet ou maire du palais de Chilpéric ; il ne faut pas le confondre avec le patrice Mummole, général de Gontran.

348 Il n'en est cependant question nulle part dans les ouvrages de Grégoire tels qu'ils nous sont restés.

349 Mende (Lozère), qui avait remplacé comme évêché Javouls détruit au IIIe siècle.

350 Département de la Marne, à 18 kilomètres de Vitry-sur-Marne.

351 Celui cité au paragraphe précédent et dans le 10e livre.

352 C'est-à-dire l'évêque de Bourges, Sulpice, dont il est question dans le paragraphe suivant, non pas Sulpice Sévère l'historien, mort en 420 (Guadet).

353 Il souscrivit au concile de Bourges (en 581) en signant *Remedius* (Dom Ruinart).

354 C'est-à-dire qu'il ne voulut point recevoir le baiser de paix et ne communia point (Dom Ruinart).

355 Il est remarquable que ces mots sur lesquels s'appuie Oppila,*per Jesum Christum Dominum nostrum*, ne sont pas dans le texte et que Grégoire ne lui reproche pas une citation inexacte (Guadet et Taranne). — Grégoire a probablement confondu ces paroles avec celles qui terminent l'épître aux Romains (Giesebrecht). — Voyez dans le cinquième livre, une dispute analogue.

356 C'est le *Vitry* près de Douai où fut tué le roi Sigebert (livre IV). Ce fils est Clotaire II, qui lui succéda.

357 Soumission purement nominale, comme celle des Bretons ; Paul Diacre, malgré sa docilité à copier Grégoire

n’en parle pas.

358 On a sur ce point trois lettres de Maurice à Childebert (dom Bouquet, IV, 86) ; mais elles ne sont pas auss formelles que les deux phrases de Grégoire. Les relations des rois Francs avec la cour de Constantinople se suivaient alors sans interruption et étaient empruntes d’un caractère manifeste de soumission extérieure des barbares au grand nom de l’autorité romaine. Voici une lettre adressée vers cette époque à l’empereur par la mère de Childebert : Au Seigneur glorieux, pieux, perpétuel, illustre, triomphateur et auguste Maurice, empereur, la reine Brunichilde. Par la grâce de votre sérénissime principat est parvenu à notre excellent fils le roi Childebert une lettre portant que vous nous donniez l’avis de garder la paix. C’est pourquoi, nous acquittant avec respect du devoir de saluer votre Piété tranquille, comme l’honneur d’un si haut rang le réclame, nous confions aux porteurs des présents que nous députons à votre Clémence, suivant ce que nous avions promis à ceux envoyés de votre part, le soin d’exprimer verbalement auprès de votre Sérénité sur certains articles. Lorsque votre Placidité les aura reçus avec bonté et qu’ils seront heureusement revenus, puissions-nous mériter de connaître par vos paroles ce qui devra être fait pour l’utilité des affaires communes.

359 Séville, dont l’évêque, saint Léandre, avait été par lui envoyé à l’empereur Tibère, pour implorer son appu contre Leuvigild (Ruinart).

360 Château fort qui était situé près de Séville.

361 C’est sans doute une allusion au livre V, mais on n’y trouve pas ce que Grégoire prétend.

362 Lui-même fut, en 585, dépouillé et fait prêtre par Leuvigild, qui anéantit la puissance des Suèves en Espagne (Isidore de Séville).

363 Pour emmener sa fille en Espagne.

364 Domus fiscales. Les rois possédaient auprès, et peut-être même dans l’intérieur des villes, comme dans les campagnes, un grand nombre d’habitations ou domaines peuplés de familles qui n’étaient pas toutes de condition servile, et n’y tombèrent que progressivement, par une série d’actes de violence pareils à celui que rapporte ici Grégoire de Tours. Il y a lieu de croire que, dans l’occasion dont il s’agit ici, des gens même qui n’appartenaient pas aux domaines fiscaux furent enlevés de force, et contraints d’accompagner Rigonthe.

365 L’auteur des Gestes des Francs, ch. 25, et, après lui, Aimoin (III, LXV) attribuent la mort de Chilpéric Frédégonde, qui aurait craint la vengeance du roi pour ses amours adultères avec un leude nommé Landri. Childebert en demandant Frédégonde à Gontran (prochain livre) semble aussi l’accuser de ce crime. Cependan Sunnigisil, qui s’avoua coupable de la mort de Chilpéric (livre X) ne chargea pas Frédégonde. Elle-même l’impute à Ébérulf, chambrier de Chilpéric, livre VII (Dom Ruinart, et ch. XCIII de Frédégaire).

366 Blesenses. C’est la plus ancienne citation qui soit faite du nom de Blois (Valois et Ruinart). Joignez y un passage de la vie de Saint Ayoul et la mention *Blezis* dans l’anonyme de Ravenne.

367 Voyez le livre IV. Ces actes étaient tombés entre les mains du roi Gontran, devenu possesseur d’une partie des biens de Chilpéric.

[368] Renommé pour punir les parjures ; voyez Grégoire, *Gloire des Martyrs*, I, CIII.

[369] La tante, Galsuinthe, et le père, Sigebert, livre IV ; l'oncle, Chilpéric, livre VI ; les cousins Mérovée et Clovi livre V.

[370] Le bon abbé Marolles, dont la traduction est si reconnaissable par son honnêteté, donne ici une explication qu'on peut reproduire, n'ayant pas trouvé mieux que lui : *Il y a grande apparence que ceci n'est qu'un artifice de la reine pour faire croire à Gontran qu'elle estoit preste d'accoucher*.

[371] Ici l'auteur adoucit ce nom ; il n'écrit plus Chlothacharius, comme il l'a fait pour le grand-père, mais Chlotharius.

[372] Ce silence était imposé par le diacre, après la lecture de l'évangile, lorsque le célébrant exposait au peuple de quel saint ou de quel mystère on allait célébrer la solennité (Ruinart).

[373] Il est dit en cet endroit qu'elle se réfugia dans la basilique de Saint Saturnin ; probablement elle l'avait quitté pour celle de Sainte-Marie. Cette dernière était l'abbaye de *Notre-Dame-de-la-Dorade*, ordre de Saint Benoît encore célèbre au siècle dernier, ainsi nommée d'une ancienne image de la Vierge, en mosaïque et toute dorée, deauratœ beatœ Mariœ, qu'elle possédait (Ruinart).

[374] On les laissait sécher sur l'autel pour leur assurer des vertus curatives.

[375] Ce nom se retrouve plus bas dans ce livre et dans le neuvième, ainsi que dans Aimoin (III, LVI). Du Gang s'est efforcé d'y découvrir le sens de falsus dominus ou pseudoprinceps. Certainement, dit-il, *bal* chez les anciens Francs signifiait *faux*, d'où *balmond*, falsus tutor ; etc. Il semble plutôt que c'était le nom que ce malheureux prétendant avait porté dans son enfance lorsque le roi Clotaire l'avait repoussé loin de lui et rejeté dans la classe des serfs.

[376] Il faut entendre par ces peaux (*tergora*) des quartiers de porcs (Benj. Guérard).

[377] Notre-Dame du Vaudreuil (Eure), près du confluent de la Seine et de l'Eure.

[378] *Eberulf* ou *Berulf* suivant les manuscrits ; mais il ne faut pas le confondre avec le duc Berulf cité aux livres V, VI et VIII.

[379] Tout cela se passait à Tours.

[380] A la messe, après l'offertoire, le prêtre choisissait, parmi les offrandes, une portion suffisante pour le sacrifice et la communion des fidèles, et la couvrait avec la nappe de l'autel (Ruinart, d'après Mabillon, *Liturgie gallicane*, 5, n° 10).

381 Il est clair qu'au moins ici Grégoire n'est pas aussi simple qu'il veut bien le dire et que sa prétendue vision n'était qu'un avertissement préparé pour Eberulf sous des formes diplomatiques. Il trouve dans le barbare son maître en finesse.

382 Le viguier, vicarius, tenait la place du comte pour rendre la justice ou lever un impôt public.

383 Officier aux ordres du comte et particulièrement chargé du recouvrement des impôts (livre X). — Mennius d'après le texte suivi par Giesebrecht.

384 Telle est la règle suivant la procédure franque. Voyez Pardessus, *Loi salique*, p. 600.

385 Cette conduite ne paraissait pas blâmable. Mabillon en cite plusieurs autres exemples, *Liturgie gallicane*, VII n° 4 (Ruinart, Guadet et Taranne).

386 L'évêque Charlier, dont il est question au sixième livre.

387 Ces paroles sont peut-être une allusion à ce qui est rapporté au cinquième livre, du Sigulf qui chassa des villes du midi, en 572, le fils du roi Chilpéric. On voit encore un Sigulf dans le huitième livre, mais c'est un personnage différent.

388 Dans la demeure épiscopale.

389 Laticina vina. Mot qui a embarrassé ; on l'a traduit par vins de Falerne (latina), par vins blancs (latex), etc. Grégoire a eu sans doute en vue les vins de l'ancienne *Laodicea*, voisine de Chypre et placée, comme Gaza, sur la côte de Syrie. Dès le commencement du troisième siècle, sous Élagabal et Alexandre Sévère, les monnaies frappées dans cette ville commencent à porter ΑΑΔΙΕΩΝ et ΑΑΔΙΟΕΟΝ, au lieu de l'ancien nom Ααοδιχέ πρός θαλάσσην.

390 Il paraît que les évêques s'arrogeaient la succession de leurs clercs, puisque cet abus fut défendu par le cinquième concile de Paris, en 615, canon 8 (Ruinart).

391 Vicus Juliensis ou Altura (Landes) ; voyez *Gloire des Confesseurs*, III. Ces deux évêchés, Aire et Dax étaient suffragants d'Auch, métropole de la Novempopulanie ; mais, dans le désordre où étaient les affaires de cette province, ils étaient devenus suffragants de Bordeaux (Ruinart).

392 La lance à la main, chez les Francs, était le signe de l'autorité royale, le sceptre. Sur le sceau de Childéric Ier, père de Clovis, ce chef est représenté armé de sa lance.

393 Il restait encore Clotaire, fils de Chilpéric, âgé d'un an (livre VI) ; mais Gontran ne l'avait pas encore vu ; et s'en plaint, au début de ce livre (Ruinart).

394 Il entrait alors dans sa quinzième année. Par ces paroles, Gontran déclarait solennellement la majorité du jeune franc. Voyez Pardessus, *Loi salique*, p. 452.

395 Convenœ, Saint-Bertrand-de-Comminges (Haute-Garonne).

396 Voyez la *Gloire des Martyrs*, chap. 105, et Fortunat, I, 8 et 9.

397 Ici un jeu de mots intraduisible : Convenitur ad Convenas.

398 Ou l'auteur oublie ce qu'il a raconté précédemment, ou Gondovald déguise une partie de la vérité pour mieux se justifier. Il était arrivé en Gaule avant la mort de Chilpéric (Guadet et Taranne).

399 Grégoire oublie de dire qu'il était un des généraux du roi Gontran. Voyez Frédégaire.

400 Il était aussi du parti de Gondovald.

401 Non pas Gontran Bosson, que Grégoire appelle ordinairement de ses deux noms. Cf. livre IX.

402 Cette ville ne fut rétablie qu'en 1085, par saint Bernard son évêque, de qui elle prit le nom de Saint-Bernard de Comminges. Au chapitre CV de la *Gloire des Martyrs*, l'auteur complète ce récit.

403 Vraisemblablement par la permission de Gontran, qui les épargna comme moins coupables.

404 Outre qu'elle avait été volée, abandonnée et retenue en prison, son fiancé, Reccared, en épousa une autre.

405 C'est-à-dire les comtes.

406 Probablement Saint-Martin de Léré (Ruinart) ; département du Cher.

407 Aucune loi générale n'affranchissait du service militaire les hommes qui cultivaient les terres des églises ; mais le clergé s'efforçait constamment de s'assurer cette exemption, soit par des concessions particulières, soit par l'autorité de la coutume ; et ce ne fût pas une des moindres causes qui rendirent sa protection chère au peuple, et le sort de ses serviteurs moins fâcheux que celui des cultivateurs de terres laïques.

408 D'abord partisan de Gondovald, il l'avait abandonné ; mais sans se réconcilier avec le roi Gontran.

409 Ou triens, un tiers de sol d'or.

410 Manthelan. C'est d'après dom Ruinart que l'on pense reconnaître dans ce village du département d'Indre-et-Loire, le lieu nommé ici par Grégoire Mantalomagensis vicus.

411 Elle se ralluma plus tard – livre IX.

412 Le 4 juillet, Grégoire de Tours fait commencer presque toujours l'année au mois de mars.

413 C'est-à-dire le pain bénit.

414 Chilpéric avait fait prendre Saintes en 576 par son fils Clovis (Giesbr.).

415 Évêques d'Angoulême et d'Agen qui souscrivirent tous les deux le second concile de Mâcon (Ruinart).

416 Son neveu qu'il traitait comme son fils.

417 Cette parole est dans Isaïe, IX, 5.

418 L'évêque de Marseille dont il a été question dans le livre précédent.

419 Probablement Gondovald et son parti.

420 Le siège d'un évêque ou d'un magistrat était alors et fut longtemps encore une sorte de pliant, en bois ou en métal, richement façonné, comme celui provenant de l'abbaye de Saint-Denis qui se conserve au Louvre sous le nom de fauteuil de Dagobert, et ceux qu'on voit sur les sceaux royaux.

421 Les deux premiers étaient évêques de Langres et de Châlons.

422 Au livre V, l'auteur articule contre Bertrand une accusation plus directe.

423 Les conjuratores ou compurgatores jouent un grand rôle dans la procédure et les mœurs germaniques.

424 Voir dans le 5e livre, les détails sur la mort de ces deux fils de Chilpéric.

425 Depuis Saint-Germain-des-Prés à Paris. Voyez le premier livre.

426 Plutôt un huissier du roi. Ostiarius. Rien dans ce paragraphe n'indique qu'il s'agisse ici, comme on l'a cru, de portiers de l'église, office ecclésiastique bien connu ; au contraire, toutes les circonstances du récit se rapportent

plutôt à des portiers de la maison royale. Voyez d'ailleurs le neuvième livre.

427 Il était sujet de Chilpéric et de Frédégonde, voyez le septième livre.

428 Eposium. Lieu nommé aussi Carignan, sur le Chiers ; Ardennes.

429 Ce monastère de Saint-Martin fut ruiné de bonne heure ; en l'an 979, l'archevêque de Trèves transféra dans la ville les os de saint Valfroie (Ruinart).

430 Non pas de Diane, mais de quelque déesse celtique équivalente, à laquelle avait été attribuée après coup ce nom de divinité romaine. C'est de cette manière que le culte de Diane paraît s'être étendu sur toute cette contrée. Voyez Rettberg, *Hist. religieuse de l'Allemagne*, I, 64 ; Grimm, *Mytholog.*, I, 99, 263 (Giesebrecht). En effet plusieurs inscriptions, dont l'une du temps de Domitien (81 à 96), appellent la Diane celtique de ce pays ARDVINNA.

431 Vers les années 420 à 460. Grégoire parle encore au chapitre XXVI de la *Gloire des Confesseurs* de ce prétendu saint qui eut une foule de plagiaires dans son pays, mais peu dans le notre.

432 On appelait, ministri ecclesiœ, les prêtres attachés à une église et qui y remplissaient les diverses fonctions ecclésiastiques.

433 Après le couché du soleil.

434 Duc de Champagne ; voyez le dixième livre et Frédégaire.

435 In pessilem domus ; suivant quelques textes : in pensilem. Mot qui a exercé les commentaires. Marolles et Guizot (ici notre version) l'ont entendu comme s'il y avait : in pessilen domum ; Guadet et Taranne, d'après Guérard l'ont traduit par *chambre à poêle* (pisilis) ; Giesebrecht, par *gynécée*. Ad de Valois et dom Ruinart avouent ne pas comprendre ; je (abbé Odon) me range à leur suite.

436 On a les canons de ce concile et les noms de ses membres dans la collection du P. Sirmond, livre Ier, p. 381.

437 Il souscrivit ainsi que Faustien les actes du concile comme les autres évêques ; Nicet n'y figure pas, peut-être parce qu'il n'était pas encore ordonné (Ruinart).

438 Évêque de Lyon, qui avait la première place dans le synode. Voyez le quatrième livre et les *Vies des Pères*, VIII.

439 Belsonnucus. A huit kilomètres au sud de Sedan (Ardennes).

440 585. Éause (Helosensis civ.) était alors l'ancienne métropole de la Novempopulanie ; mais ruinée plus tard par

les Sarrasins, elle céda son rang à la ville d'Auch (Ausiensis). — Laban souscrivit le quatrième concile de Paris 573, et le second de Mâcon, 585 (Ruinart).

441 Fortunat a chanté ses louanges, III, 10-11.

442 Faustus assista au second concile de Mâcon, l'an 585 (Ruinart).

443 Certains placent un évêque Theofridus entre saint Sauve et Désiré (Ruinart).

444 C'est Gontran cependant qui avait déclaré la guerre ; mais peut-être Leuvigild pensa-t-il que ce roi n'avait ag que sur les instances du frère d'Ingonde, Childebert, et de Brunehault sa mère ; peut-être même Childebert avait-i envoyé une armée en Espagne, comme le dit Paul Diacre dans son *Histoire des Lombards*, III, 21 (Ruinart).

445 L'an 586, comme le démontre dom Ruinart.

446 *Guizot* : dans le diocèse de Carcassonne. *Odon* : Caput-Arictis ; dans le département du Tarn, à trois myriam. au sud de Castres.

447 Grégoire emploie ordinairement cette expression pour dire le dimanche. Il paraît, d'après d'anciens martyrologues, que ce le dimanche 23 février (586).

448 Extracto baltei cultro. L'expression *baudrier* est parfaitement exacte. Auprès du fourreau de la longue épée pendue à son ceinturon, le Franc avait une petite gaine pour mettre un poignard ou un couteau. Voyez les travaux de l'abbé Cochet sur les sépultures franques.

449 Évêque de Bayeux. Son siège venait immédiatement après le siège métropolitain, ce qui explique sa conduite dans cette circonstance (Ruinart).

450 Il est appelé Beppolen (Beppolène) plus haut, ainsi que plus bas dans la suite du récit.

451 Voyez les *Miracles de saint Martin*, IV, 36. Mabillon a conclu de ces deux passages et de quelques autres tirés de la vie des saints (ajoutez Psaumes, 91, 6), que les anciens appelaient démon du Midi ou démon de midi l'invasion subite d'une maladie violente qui privait le malade de ses sens et de sa raison. Voyez Grimm, *Mythol.*, II, p. 1114.

452 Divers auteurs ont pensé que cet oratoire occupait à peu près l'emplacement où le roi Henri I^er^ construisit, au onzième siècle, la célèbre église de Saint-Martin-des-Champs. Henri I^er^ lui-même le croyait ainsi. D'autres disent qu'il se faisait illusion et que l'oratoire dont parle Grégoire était dans l'île de la Cité.

453 Voyez au sixième livre. Sa femme est nommée Magnatrude au dixième livre. Il ne faut pas confondre Bodégésile avec Bertégésil, qui s'empara deux fois du siège du Mans.

[454] Echinum in vasis ; vasa echini. Les uns ont vu dans ce mot echinus des châtaignes ou de l'huile de châtaignes (Guadet, Tar. et Marolles) ; mais il ne désigne que l'écorce de ce fruit. Il signifie aussi hérisson, ou encore oursin (*hérisson de mer*). Giesebrecht s'est arrêté sur ce dernier sens ; peut-être devrait-on lire acinus (avec c dur, άκινος) raisin séché au soleil.

[455] Sous les fils de Clotaire 1er la Provence fut divisée en Provence arlésienne, où se trouvait Arles, Riez, etc. : elle fut cédée à Gontran ; et en Provence marseillaise, qui comprenait Marseille, Avignon, Aix, etc., et qui appartenait à Sigebert (Ruinart).

[456] Évêque de Nantes, successeur de Félix, comme il est dit au sixième livre.

[457] En 586, et non en 587 comme le propose ici Grégoire de Tours.

[458] Voyez livres IV et V. Gonsuinthe se lia cependant plus tard avec l'évêque arien Uldila, et machina des trames contre Reccared (Ruinart).

[459] Dans la basilique de Sainte-Marie de Poitiers, où ses restes furent gardés jusqu'en 1562, et jetés au vent à cette époque par les protestants (Ruinart).

[460] Notez cette ancienne coutume de l'Église des Gaules de ne donner la communion qu'après la célébration de la messe (Ruinart).

[461] Voyez Frédégaire où la naissance de ce fils est rapportée à l'année suivante, 588.

[462] Notez, comme dit encore dom Ruinart, cette piété de nos ancêtres qui s'arrachaient à leur sommeil au milieu de la nuit pour aller prier. Voyez sue ce point Mabillon, *Disisquit. de Cursa gallic.*, § 6.

[463] Après des incursions du haut des Pyrénées dans la Novempulanie, les Gascons se firent céder par les Francs cette province, qui prit de leur nom celui de Gascogne (Ruinart).

[464] Appelé comte dans le livre précédent.

[465] C'est ici une de ces coalitions des principaux Leudes contre le pouvoir royal, qui furent plus fréquentes en Austrasie qu'en Neustrie ; et agitèrent le gouvernement de Brunehault jusqu'à ce qu'enfin elle y succombât. Montesquieu a expliqué avec sa sagacité ordinaire cette lutte de l'aristocratie naissante des grands propriétaires contre la royauté et les causes de la chute de Brunehault (*Esprit ces Lois*, liv. 31, chap. 1er et suiv.). Seulement il n'a pas vu pourquoi l'Austrasie en fut le principal théâtre. On peut consulter à ce sujet les *Essais sur l'Histoire de France*, par M. Guizot, dans le second essai intitulé : *Des Causes de la chute des deux premières races*.

[466] Evectione publica. Presque toutes les propriétés des sujets Francs, les alleux comme les bénéfices, étaient assujetties à l'obligation de fournir des moyens de transport et des denrées, soit aux envoyés du roi, soit à ceux qui

se rendaient auprès de lui pour quelque service Public. Cette obligation est formellement consacrée par les lois barbares, entre autres par la loi des Ripuaires (Tit. 65, § 3). On rencontre à chaque pas, dans les écrits du temps, des exemples de son accomplissement, et Marculf (L. I, c. 2) nous a conservé la formule par laquelle les rois réglaient ce qui devait être fourni à leurs envoyés par les propriétaires des terres qu'ils avaient à traverser.

467 Le 25 octobre. La femme de Rauching avait d'abord été mariée à Gadin, comme on le voit dans le cinquième livre (Ruinart).

468 Vabreuse castrum. Le pays de Wœvre s'étend entre la Mause et la Moselle depuis environ Montmédy et Longwy jusque vers Commercy ; mais on ignore la place précise du château ici désigné.

469 Peut-être celle qu'avait bâtie Walfroie (livre VIII), près d'Yvoy, au pays de Wœvre (Ruinart).

470 Voyez Fortunat, lib. I, carm. 6.

471 Ière Epit. de S. Paul aux Corinth. chap. 15, v. 50.

472 Cette assemblée, d'après les documents espagnols, se serait tenue en 587 (Giesebr.).

473 Voir le liv. 2 de Grégoire de Tours ; ce n'était pas du temps de Leuvigild, père de Reccared, ni en Espagne et parmi les Goths, mais en Afrique, et du temps de Hunerie, roi des Vandales, qu'avait eu lieu cette aventure.

474 Rufin ajouta deux livres à l'*Histoire ecclésiastique* d'Eusèbe. Comme Grégoire de Tours et les autres auteurs de ce temps-là ne connaissaient cette histoire que par la traduction latine de Rufin, ils citaient tout l'ouvrage sous le nom d'Eusèbe. La mort d'Arius n'est racontée que dans le livre X, chap. XIV (Ruinart).

475 On peut compléter ce récit par celui de Paul Diacre, *De Vita petrum Emerit.*, c. XIX.

476 Ou Bazaiges, ou Bezagette, deux villages du département de l'Indre (Raynal, *Hist. du Berry*, l. 169.) Vosagensem pagum.

477 Mauriopes vicum. On ne connaît pas ce nom ; mais on a le pagus *Mauripenais*, Hurepoix (Rambouillet, Étampes, Palaiseau, Corbeil), à l'extrémité duquel se trouve *Mérobes* (Loiret), écart de douze habitants, dont le nom pourrait être une traduction de *Mauriopes* (voyez A. Jacobs et aussi Ruinart).

478 Les opinions varient sur le lieu où fut conclu ce traité ; dans le mot *Andelaüm*, les uns voient la petite ville des Andelys eu Normandie, les autres Andlaw dans les Vosges sur les confins de l'Alsace, d'autres enfin Andelot, dans le diocèse de Langres, entre Langres et Naz sur l'Ornain. Cette dernière opinion, adoptée par dom Bouquet, nous paraît aussi la plus vraisemblable, le bourg d'Andelot se trouvant à peu pris sur la frontière du royaume de Childebert et de celui de Gontran.

479 Le seul enfant qui restât au roi Gontran. — Il avait eu une autre fille nommée Chlodeberge qui, à ce qu'il paraît

était morte alors, mais qui est citée dans le deuxième concile de Valence (en 584), où sa sœur et elle sont appelées *religieuses* (Ruinart).

480 Morgengabe ; présent qu le mari faisait à la femme le lendemain du jour des noces, en récompense de la virginité qu'elle lui avait apportée. L'usage et le mot existent chez tous les peuples d'origine germanique ; *morgengap*, *morgincap*, chez les Lombards ; *morgengifa* chez les Anglo-Saxons ; *moregongafva* chez les Scandinaves, etc. ; on le retrouve également chez beaucoup d'autres nations, et il s'est conservé en Allemagne jusqu'aux temps modernes, mais seulement dans la classe supérieure.

481 Selon les uns, Rosson-le-Long, bourg entre Soissons et Vie-sur-Aisne ; selon d'autres, Rosson dans le diocès de Beauvais.

482 Au 1er juin 588. — On ne trouve aucune autre mention de ce concile et il est permis de douter qu'il ait jamais été tenu (Ruinart).

483 C'est-à-dire ayant son siège dans l'aine.

484 *Le texte de l'abbé Odon donne Vence à la place de Verdun*, avec la note : la Provence avait été alors cédée, comme on sait, aux rois francs, par les Ostrogoths (Guad. et Tar.)

485 Autharis, que Grégoire de Tours (livre X), nomme Aptacarius. Il s'agit de Clodosuinde (Ruinart).

486 Voyez ce qu'a dit Grégoire dans le livre VI. Il revient encore sur cette ambassade au livre X. Voyez aussi ce qu'en dit Paul Diacre dans son *Histoire des Lombards*, liv. III, chap. XXX (Ruinart).

487 Momociacense oppidum ; Grégoire cite encore (*Gloire des Conf.*, ch. LIII) un Thaumastus évêque *Momociacensis urbis.* Mouzon, ville située sur la Meuse, est nommée dans les textes anciens du moyen âge *Mommum*, *Mosomagus* et les soldats de sa garnison *Musmagenses* dans la *Notitia imp. Rom.* ; on a cru voir là une analogie suffisante pour placer Mouzon la *Momociacense oppidum* de Grégoire. D'autres ont préféré croire à une erreur des manuscrits, et au lieu de *Momociacense* lire *Moguntiacense* ; mais Grégoire sait très bien appeler Mayence *Mogontia*, quand il la cite ; l'erreur est donc vraisemblable. D'ailleurs, Sigebert et Thaumaste sont des noms complètement inconnus sur ce qu'on a de liste d'évêques de la Gaule de la fin du sixième siècle. Ce passage est un problème.

488 Voyez *Miracles de saint Martin*, IV, 6, et Fortunat, liv. X.

489 Isidore assure qu'il y eut soixante mille hommes du côté des Francs à cette bataille ; il ajoute que jamais les Goths ne remportèrent une victoire plus complète. L'armée de Reccared était commandée par Claudiud duc de Lusitanie (Ruinart).

490 Ce monastère subsista longtemps dans l'intérieur des murs de Saint-Martin, sous le nom de Sainte-Marie d'Escrignole (de scrinolio), et fut, vers le commencement du onzième siècle, transféré près de là sur une colline (Ruinart).

491 Cette décision ne se trouve point parmi celles du concile de Nicée ; mais quelque chose de semblable existe à la fin des articles du synode de Gangra (Giesebr.)

492 Femme du duc Launbod, qui avait fait construire à Toulouse l'église de Saint-Saturnin.

493 Agenti.

494 Resque ejus oblinnit ; c'est-à-dire obtint la permission de conserver les biens que le roi avait concédés à Waddon en bénéfice, par conséquent à titre d'usufruit, et qui à sa mort retournaient au domaine royal. Sur les fils de Waddon, voyez au livre X.

495 *Strataburgum*, et plus loin (livre X) *Strateburgum*. C'est dans Grégoire de Tours qu'apparaît pour la première fois le nom moderne de cette grande cité qu'on appelait auparavant *Argentoratum*.

496 Bourg situé près de la rivière d'Aisne, arrondissement de Soissons.

497 A 16 kilomètres S.-E. de Saverne (Bas-Rhin).

498 C'est-à-dire que le roi supprima les bénéfices qu'ils tenaient de lui.

499 Et d'Audovère. Elle est citée implicitement aux livres V et VI.

500 Évêques de Tours, de Rouen, de Paris, de Nantes, d'Angers, de Rennes et du Mans (Ruinart).

501 Radegonde était fille de Berthaire, roi des Thuringiens ; voyez le livre III. Saint Martin était né en Pannonie comme on sait (Ruinart).

502 Elles furent d'abord déposées à Tours, puis à Poitiers. Ce fut pour elles que Grégoire fit élever un oratoire dédié à la sainte Croix, dont parle Fortunat, II, 3 (Ruinart).

503 Il manquait Saintes et Agen pour que la province (seconde Aquitaine) fût complète.

504 A Autun, selon Hadrien de Valois et dom Ruinart.

505 Onacaire ne figure pas parmi ceux qui souscrivirent le concile ; il en est de même d'Agricola. Ceux qui sont nommés ici étaient évêques de Lyon, Autun, Auxerre, Grenoble, Nevers, Riez, Bellay, Cavaillon, Châlons et le Mans (Ruinart).

[506] Post clausum pascha. On appelait *clausum pascha* le premier dimanche après Pâques ou dimanche de Quasimodo.

[507] Paul Diacre et Grégoire le Grand confirment la vérité de ce récit.

[508] Espèce de maladie contagieuse qui n'est nulle part définie, mais qu'on peut regarder comme une des nombreuses sortes de peste si souvent confondues sous le même nom.

[509] Il ne mourut que le 7 février (en 590).

[510] Grégoire Ier, dit le Grand, qui occupa le trône pontifical du 3 septembre 590 au 12 mars 604.

[511] Comme magistrat romain.

[512] Celui de moine. Voyez sur ce pape : Mabillon, *Vet. Analecta*, l. II.

[513] Ou bien : *Mais le préfet de la ville de Rome, qui était frère (germanus) de Grégoire, intercepta le message...*

[514] Feria quarta, le quatrième jour de la semaine, le mercredi.

[515] Ainsi nommée par opposition à Carthage en Espagne (Giesebr.).

[516] Sur ce Mummolène, voyez Fortunat VII, 14 et X, 3 ; peut-être est-ce le même aussi dont a parlé Grégoire dan le sixième livre.

[517] Voyez l'*Histoire des Lombards* de Paul Diacre, III, 22 à 26 et IV, 1.

[518] Partie de l'ancienne Rhétie qui forme aujourd'hui le canton du Tésin ou la Suisse italienne.

[519] Coresium ; peut-être faut-il lire *Comesium*, et appliquer ce passage au lac de Côme, situé en effet dans le territoire de Milan et traversé par l'Adda. Il s'appelait d'abord *lacus Larius* ; il a pris de la ville de Côme (*Comum*), bâtie à son extrémité méridionale, son nom nouveau qu'il portait peut-être déjà du temps de Grégoire de Tours.

[520] Pour augurer du sort de l'armée entière, suivant que ce guerrier aurait ou non réussi.

[521] Le royaume de Sigebert se prolongeait donc jusque dans le Milanais ; voyez A. de Valois, *Rer. francic.*, livre XV (Ruinart).

[522] Le lieutenant du comte.

[523] Les percepteur des tributs ou des redevances dus au roi étaient demeurés responsables de leur recouvrement, et obligés de fournir eux-mêmes ce que ne pouvaient payer les contribuables, comme les décurions dans l'empire romain.

[524] Cum tabulis ; on appelait *tabularii* les esclaves affranchis devant l'Église ; le maître se présentait à l'église, remettait son esclave à l'évêque en présence du clergé et du peuple, et demandait qu'on rédigeât l'acte d'affranchissement qui portait le nom de *tabula*.

[525] Le résurrection de la chair.

[526] Fortunat parle à plusieurs reprises (VIII, 17-18 ; IX, 7) de cette Justine et l'appelle nièce de Grégoire. Dom Ruinart en conclut qu'elle était la fille de Justin mentionné par Grégoire (*Miracles de Saint-Martin*, II, 3) comme ayant épousé sa sœur.

[527] Præposita ; c'était la première dignité dans le couvent, après celle de l'abbesse.

[528] Ad tabulam ; on appelait tabula la petite table creuse où l'on jetait les dez, comme on dit encore, table de trictrac. Ces mots *lurdere ad tabulam, tabalis, ad tabulas*, reviennent fréquemment dans les écrivains de ce temps, et semblent quelquefois indiquer des jeux différents, mais dont une table creuse est toujours une pièce principale.

[529] Barbatorias celebrare ; mot qui vient de ce que, les acteurs de ces scènes mettaient des masques et des barbes ; c'est ainsi qu'on a dit depuis mascarade.

[530] Je soupçonne que ce n'est pas ici un nom propre, et que l'abbesse voulait parler de sa nièce, petite orpheline.

[531] Toilette de fiancée.

[532] Quoique Childebert se fût contenté d'abord de l'exilé et de le dépouiller des ses biens ; voyez le neuvième livre.

[533] Tous les manuscrits portent ici Chilpéric ; c'est un tort de substituer à ce nom celui de Childebert, en s'appuyant sur le livre précédent et sur une prétendue vraisemblance. Il n'y a nulle invraisemblance à ce qu'un seigneur franc qui avait comploté la mort de Childebert, eût aussi trempé dans celle de Chilpéric, surtout lorsque c'est la torture qui le fait parler.

[534] Vir tribunitiœ potestatis ; le sens des mots *tribunus*, *vir tribunitiæ potestatis*, à cette époque et dans les États barbares, a été, parmi les savants, le sujet de nombreuses contestations qu'ils se seraient épargnées s'ils n'avaient pas prétendu donner à channe fonction un nom spécial, et à chaque mot un sens unique et bien déterminé. Tant de précision dans la nature des fonctions publiques et dans le langage n'appartient pas à un état social si désordonné ni

à une civilisation si grossière ; le même mot y sert pour des fonctions différentes, la même fonction y a plusieurs noms, des fonctions très diverses sont confondues. Ainsi le mot *tribunus*, emprunté aux institutions romaines, se trouve employé pour désigner, 1° un officier militaire ; 2° un gardien des prisons et des forts ; 3° un officier monacal subordonné à l'abbé ; 4° un vicaire ou lieutenant du comte ; 5° un percepteur des tributs publics ; 6° un syndic de ville, etc. La seule assertion générale qu'on puisse se permettre sur le sens de ce terme, c'est qu'il indiquait le plus souvent une fonction inférieure à celle de comte, et qui servait de degré pour parvenir à celle-ci.

535 C'est-à-dire le 2 avril, au lieu du 26 mars, le 22e jour de la lune de mars au lieu du 15e.

536 L'évêque d'Antioche appelé autrement Siméon.

537 Au traité d'Andelot, livre IX.

538 Clotaire, nom que les textes carolingiens écrivent *Hlotarius*, répond au mot allemand *Tauter*, qui signifie *pur*, *sans tache*, *brillant*. Notez toutefois que dom Ruinart ne voit dans le souhait de Gontran qu'une allusion à la puissance de Clotaire Ier.

539 Vulgairement *Yriez*, *Yzary*, etc. — Cf. livre VIII, *Miracles de Saint-Martin*, III, 39 et *Gloire des Confesseurs*, XI. — Voyez encore la vie d'*Arédius* attribuée à Grégoire, et la pièce 20, l. V, de Fortunat.

540 Le monastère de Saint-Yriez en Limousin.

541 Ce testament rédigé conjointement par Arélius et Pelagia, à la date du 1er novembre 573, a été conservé par de nombreuses copies et souvent publié. La dernière édition qui en ait été donnée est celle des *Diplomata chartæ* de Brétigny et Pardessus.

542 Limoges dont il avait été le premier évêque.

543 Habacuc, 3, 27. La citation de Grégoire n'est pas exacte.

544 Aujourd'hui Sarvar sur le Baab, en Hongrie.

545 Les Priscillianistes, objet de l'une des plus iniques persécutions dont l'histoire des hérésies offre l'exemple saint Ambroise de Milan et saint Martin de Tours s'y opposèrent tous deux et prêchèrent la tolérance.

546 En novembre 397, à ce que l'on croit.

547 Nous avons ce précieux testament, qu'on attribue à l'année 475, *Diplomata chartæ*, I, p. 23.

548 Comme les canons ne permettaient pas que la même église eût à la fois deux évêques, il y a lieu de croire qu'ils furent simplement administrateurs de l'église de Tours pendant une longue vacance. Du reste la série des évêques

de Tours que donne ici l'historien ne s'accorde pas toujours, ni pour l'ordre, ni pour la durée, avec les faits épars dans son récit.

549 Sept mois a dit Grégoire dans son troisième livre.

550 Martianus Mincus Felix Capella, né en Afrique, peut-être à Carthage, et qui écrivit, vers le milieu du Ve siècle un ouvrage intitulé *Satyricon*, et divisé en neuf livres, espèce d'encyclopédie, moitié en prose, moitié en vers. Les deux premiers livres forment un ouvrage distinct ; c'est l'apothéose de la philologie et son mariage avec Mercure , sous la forme d'une allégorie. Dans les sept derniers Capella traite des sept sciences qu'énumère ici Grégoire de Tours, et qui embrassaient alors toutes les études. Cet ouvrage, écrit en style barbare, valut à son auteur une grande célébrité, et fut longtemps adopté dans les écoles du moyen âge.